

NOUVELLE
BIBLIOTHEQUE
DES AUTEURS
ECCLESIASTIQUES.
TOME QUATORZIEME.
DES AUTEURS
DU XVI. SIECLE DE L'EGLISE.

JEAN REUCHLIN,
dit
CAPNION.

Jean Reuchlin.



LEAN Reuchlin naquit à Phortzeim, Ville du Marquisat de Dourlach en 1454 ou 1455. Il étoit d'honnête famille, & ses parens le destinerent à l'étude: il y avoit beaucoup de penchant, & fit en peu temps de grands progrès dans l'étude des Langues. Il fit le voyage de Paris avec l'Evêque d'Utrecht, où il continua ses études sous Jean de la Pierre qui enseignoit la Grammaire, sous Guillaume Tardif, & Robert Gaguin qui faisoient des leçons de Rhetorique, & sous Gregoire Tiphernas Professeur en Grec. Il fut obligé de retourner en Allemagne avec l'Evêque qui l'avoit amené, mais il fit bientôt un second voyage à Paris, & acheva de s'y perfectionner dans la Langue Grecque sous le sça-

Tome XIV.

vant Hermonyme de Sparthe, qui avoit succédé à Tiphernas. Etant retourné en son País, ^{Jean Reuchlin.} il se fit recevoir Docteur en Philosophie à Bâle, & y ayant rencontré Jean Wessel de Groeningue, qu'il avoit déjà connu à Paris, & qui lui avoit montré les élémens de la Langue Hébraïque, & Andronic Contoblasticas, il fit sa demeure dans cette Ville, & y enseigna le Grec & le Latin. Ce fut alors qu'il composa une Grammaire, un Lexicon, des Dictionnaires & d'autres Ouvrages semblables pour l'instruction de la Jeunesse, imprimez chez Amerbach qui avoit nouvellement établi une Imprimerie à Bâle. Quatre ans après il quitta cette Ville pour aller étudier en Droit à Orléans, où il enseigna aussi le Grec, & y fut reçu Docteur l'an 1479. La même année il composa une Grammaire Grecque, qu'il expliqua publiquement à Poitiers l'année suivante, & y fut reçu Licencié en Droit le 14. de Juin 1481. Quelque temps après il reprit le chemin de l'Allemagne, & s'arrêta à Tubinge où il n'eut pas de peine à se faire distinguer. Eberhard Comte de Wirtemberg voulant faire le voyage d'Italie, prit Reuchlin avec lui. Ce voyage lui donna le moyen de

A de

Jean
Reuchlin.

de converser avec ce grand nombre de savans qui étoient alors en Italie, & particulièrement avec Hermolaüs Barbarus, qui changea son nom de *Reuchlin* en celui de *Capnion*, qui signifie en Grec *la fumée*; ce que le nom de Reuchlin signifie en Allemand. Le Comte Eberhard conçut tant d'estime pour Reuchlin, qu'étant de retour en Allemagne, il le fit son Ambassadeur auprès de l'Empereur Frederic III. Son mérite l'ayant fait connoître à la Cour Imperiale, l'Empereur l'annonça, le combla d'honneur, & lui donna pour présent une ancienne Bible Hebraïque manuscrite. Frederic étant mort le 16. Août 1493. Capnion s'en retourna auprès de son Maître, qui deux années après le nomma son Député à la Diette de Wormes, où le Comte Eberhard fut créé Duc de Souabe. Ce Prince étant mort trois mois après, laissa ses Etats à Ulric fils du Comte Henri son frere; mais un autre de ses Neveux nommé Eberhard II. s'étant emparé de sa Duché, chassa Capnion, qui étant creature du Prince défunt, étoit dans les intérêts d'Ulric. Capnion se retira à Wormes où il composa une Histoire des quatre Empires, à l'usage du Prince Philippe Palatin. Il fit aussi une Comédie en Latin, dans laquelle il joüoit sous le nom de Sergius, un Moine qui avoit été cause de son exil. Mais Dalbourg Evêque de Wormes lui conseilla de la supprimer. Elle parut néanmoins quelques années après, & fut imprimée à Phortzeim en 1507. L'Electeur Palatin aiant une affaire à Rome contre un Moine de Weissembourg qui avoit été se plaindre au Pape Alexandre VI. d'un déni de justice, qu'il prétendoit avoir été fait aux Religieux de son Monastere, & Alexandre VI. aiant procédé contre l'Electeur, ce Prince crût ne pouvoir trouver personne plus propre que Capnion pour soutenir ses droits. Il l'envoya à Rome en qualité d'Ambassadeur. Capnion fit le 17. de Juillet 1498. en présence du Pape & des Cardinaux une harangue sur les droits des Princes d'Allemagne & les privileges de l'Eglise Germanique. Il demeura plus d'un an à Rome, & eut le temps de s'y perfectionner dans l'Hebreu sous un Juif nommé Abdias, & dans le Grec sous le fameux Argyropile. A son retour en Allemagne il trouva les affaires de Souabe changées; l'Usurpateur chassé, & le Duc Ulric rétabli. L'Empereur Maximilien lui avoit donné des Tuteurs qui rappelleraient Capnion. Ce fut alors qu'il fut élevé à la dignité de Triumvir de la Ligue de Souabe pour l'Empereur & les Electeurs. Cette

Charge si considérable ne l'empêcha pas de *Jean* continuer ses travaux. Il composa une Grammaire & un Dictionnaire Hebraïque, & un Commentaire Grammatical sur les sept Pseaumes Penitentiels. Quelque temps après il fut envoyé en Ambassade à Inspruck vers l'Empereur Maximilien. A son retour la peste qui ravageoit la Souabe, l'obligea de se retirer avec sa famille dans un Monastere de Dominicains, nommé Denkendorf proche de Stutgard, où il fut fort bien reçu, & où le Vileur general de l'Ordre le pria d'écrire un Livre de l'Art de prêcher, qu'on imprima deux ans après à Phortzeim.

Capnion fut traversé sur la fin de sa vie par un racheux démelé qui lui survint avec les Theologiens de Cologne. Un Juif de cette Ville, nommé Pfefferkorn après avoir fait long-temps le Messie parmi ceux de sa Nation, son imposture étant découverte, se fit Chrétien, & persuada à Jacques Hochstrat Dominicain, Inquisiteur en Allemagne, & à Arnaud de Tongre Professeur en Theologie à Cologne, qu'il étoit à propos de faire brûler tous les Livres des Juifs comme pleins d'impietez, de superstitions & de blasphèmes contre JESUS-CHRIST. Ils demanderent pour ce sujet un Edit à l'Empereur Maximilien, qui l'accorda sans peine. Pfefferkorn avec cet Edit courut par tout; & entrant dans les maisons des Juifs, se faisoit de leurs Livres, & les leur faisoit racheter sous main. Capnion l'empêcha de faire cette execution à Stutgard, & les Juifs aiant fait de fortes sollicitations auprès de l'Empereur Maximilien pour obtenir la revocation de cet Edit, ce Prince ordonna aux Universitez de Cologne, de Maïence, d'Erford & de Heidelberg, de nommer des Députez pour donner leur avis sur ce sujet, conjointement avec Jacques Hochstrat, Capnion & Victor de Corbe. Capnion consulté, donna son avis par écrit avec sa sincerité & son desintéressement ordinaire. Il y posa d'abord l'état de la question, & allégué les raisons de ceux qui vouloient brûler les Livres des Juifs, & celles de ceux qui croioient cela injuste; parce que les Juifs étant sujets de l'Empire, doivent jouir des Privileges qui leur ont été accordés: qu'il n'est point permis d'ôter à personne ce qui lui appartient, & qu'étant permis aux Juifs d'avoir des Synagogues & des Ecoles publiques, ils peuvent bien aussi avoir des Livres. Il représente ensuite que tous les Livres des Juifs, ne sont pas de même genre; que leurs Livres d'Histoire, de Grammaire, de Philosophie,

de

Jean Reuchlin de Médecine, ne doivent pas être plus défendus que ceux des Grecs ou des Latins sur les mêmes sciences: que les Commentaires de leurs Rabins sur l'ancien Testament, sont nécessaires pour l'intelligence du fond de la Langue Hébraïque, & utiles pour l'explication littérale de l'Ecriture: que leurs Rituels & leurs Ecrits de controverse, ne doivent pas être plus défendus que l'exercice de leur Religion. Il avoué à l'égard du Talmud, qu'il y a dans ce Livre plusieurs choses injurieuses à J. C. & à ses Apôtres; mais il soutient qu'en recompenfe, il y a quantité de Sentences, de Colütumes & d'Histoires très-utiles pour l'intelligence de l'ancien & du nouveau Testament, & que l'on a dans ce Livre une partie des Traditions des Juifs: & enfin que l'on peut s'en servir utilement pour entendre les Prophetes & pour prouver qu'elles sont accomplies en JESU-CHRIST. La Cabale des Juifs est encore moins dangereuse. Capnion croit qu'on peut l'employer pour confirmer les Myftères du Chritianisme, & cite un Livre de Pic de la Mirande, approuvé par Alexandre VI. où ce sentiment est défendu. En un mot, il ne condamne au feu, que les libelles diffamatoires contre l'honneur de J. C. de la Vierge, des Apôtres, &c. ou de quelque Loi, ou de quelque Puissance Chrétienne. Il dit qu'il en avoit vû deux de ce genre, dont l'un avoit pour titre, *Nixaxibon*, & l'autre *Taladoth Jeshibon*. Pour ceux-là, il est d'avis qu'on les brûle, & que l'on condamne même à de grosses peines ceux qui les garderoient. Cet avis que Capnion avoit envoieé à l'Electeur de Maïence pour être présenté à l'Empereur, étant tombé entre les mains de Pfefferkorn, il composa un Livre en Allemand pour le refuser, sous le titre de *Miroir Manuel*, auquel Capnion repliqua par un autre intitulé *Miroir oculaire*, où il accusa ses ennemis d'avoir débité contre lui plus de trente-quatre calomnies. Les Theologiens de Cologne firent un extrait de quarante quatre propositions tirées du Miroir oculaire, qu'ils accusoient d'erreur & d'herésie. Arnaud de Tongre les publia en Latin avec des Notes particulières. Capnion répondit à cet Ouvrage par une Apologie Latine qu'il adressa à l'Empereur. Là-dessus il fut cité pardevant l'Electeur de Maïence & l'Inquisiteur Hochstrat. Son âge & son peu de santé ne lui permettant pas de comparoitre en personne, il envoya un Procureur pour recuser Hochstrat comme son ennemi

Jean Reuchlin juré. Ses causes de reculation n'ayant point été reçues, son Procureur en appella à la Cour de Rome. Nonobstant cet Appel Hochstrat fit donner une Sentence, par laquelle le Miroir oculaire étoit défendu. Capnion en appella au Saint Siege, qui renvoia la connoissance de cette affaire à l'Evêque de Spire & à l'Electeur Palatin. Ces Commissaires nommerent Thomas Trufches, George de Swalbac, Philippe de Fiersheim, Vigilius Sickinger, Jodocus Gallus, & Wolfgang Fabricius Capiton, pour connoître de cette affaire. Ces Juges assemblés à Spire, assignerent les Parties à comparoitre. Capnion se présenta, mais Hochstrat ne voulut point reconnoître ce Tribunal, & se laissa condamner par défaut. Pendant qu'on instruisoit ce proces à Spire, les Theologiens de Cologne condamnerent & firent brûler le Miroir oculaire de Capnion au mois de Février 1514. prétendans être autorisés par les Universités de Louvain, de Maïence, d'Erford & de Paris. Pfefferkorn se vint aussi soutenir, fit un nouveau Livre contre Capnion, sous le titre de *la Cloche du Toffin*. Capnion fut obligé de porter son affaire à Rome, & de demander au Pape un Jugement définitif. Tous les Scavans de l'Europe étoient pour lui, & son Procureur partit avec des recommandations de plusieurs Princes & Prélats d'Allemagne. Le commun des Theologiens Scholastiques étoit contre lui. Le Pape Leon X. commit le Cardinal Grimani pour juger cette affaire, & Hochstrat comparut. Le Cardinal d'Ancone fut joint à Grimani, & Hochstrat eut le credit de faire ajouter le Cardinal Caietan & Silvestre Prierio Maître du Sacré Palais, tous deux de son Ordre. Nonobstant cet avantage, les vœux des Commissaires ne furent pas favorables à Hochstrat; & tout ce qu'il put faire, fut d'obtenir du Pape une surseance le 20. de Juillet 1516.

Ces traverses n'empêcherent pas Capnion de continuer ses études. Il traduisit de Grec en Latin les Livres d'Eusebe de la vie de Constantin le Grand, & les questions diverses attribuées à saint Athanasie. Il composa un Ouvrage de la Parole miraculeuse, de *Verbo mirifico*, divisé en trois Livres, écrit en forme de Dialogue entre un Philosophe à qui il donne le nom de Sidonius, un Juif, qu'il appelle Baruchias, & un Chrétien à qui il donne son nom de Capnion, qui est aussi un des titres de l'Ouvrage. Le premier érale ce qu'il y a de plus merveilleux dans la Philosophie Païenne; le second découvre les merveilles ca-

Jean Reuchlin

chées dans les noms Hebreux, & particulièrement dans le nom de Dieu : Le troisième se sert des principes de l'un & de l'autre pour prouver la Religion Chrétienne, & fait voir que les merveilles excellent dans le Nom de Jesus. Il fit encore un autre Ouvrage de l'Art Cabalistique, divisé pareillement en trois Livres, & en forme de Dialogue entre un Philosophe Pythagoricien qu'il nomme Philolaüs, un Mahometan qu'il appelle Marranus, & un Juif nommé Simon, que les deux premiers étoient venus trouver à Francfort sur sa réputation. Il fait débiter au Juif les secrets de l'Art Cabalistique, & au Pythagoricien les sentences mystérieuses des Pythagoriciens. Ses Adversaires continuant toujours de le calomnier, il voulut les rendre ridicules par le Livre intitulé, *Lettres des hommes obscurs*, qui sont une Satyre du stile barbare des Theologiens Scholastiques, qu'il imite & qu'il outre dans ces Lettres, pour le rendre entièrement ridicule. Rien n'est plus facétieux que cet Ouvrage, qui choqua tellement les Moines, qu'ils le firent mettre à l'Index. Quelques-uns assurèrent que ces Lettres n'étoient pas de Capnion, mais de Henri Hutten, & en effet elles semblent plus dignes d'un Rhetoricien & d'un Grammaticien, que d'un aussi sçavant homme que Capnion. Erasme n'a point approuvé cet Ouvrage. S'il est de Capnion, c'est le dernier qu'il composa. Il passa le reste de ses jours en repos, s'étant retiré à Ingolstadt pour éviter les persécutions des Habitans de Stutgard, où ses amis lui procurèrent une pension de deux cens écus d'or, pour y enseigner le Grec & l'Hebreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais il ne voulut point prendre de part à ces contestations. Enfin ses Adversaires furent eux-mêmes obligés de se reconcilier avec lui. Trois Dominicains le vinrent trouver, & lui proposerent un accommodement. Il les renvoya au Seigneur François Sicking, à qui il avoit remis ses intérêts. Les Dominicains traitèrent avec lui, & convinrent de paier les frais du proces, & de faire donner à Rome une Sentence d'absolution. La peste s'étant mise à Ingolstadt, Capnion se retira dans la Souabe, où le Magistrat de Tubinge le pria d'enseigner le Grec. Il ne le fit pas long-temps, car ayant été attaqué de la jaunisse, il se fit transporter dans la maison de Stutgard, où il mourut le 30. de Juillet 1522. & selon d'autres 1521. âgé de 67. ans 4. mois & 8. jours.

Reuchlin étoit sans contredit, un des plus sçavans hommes de son temps. On peut dire

de lui, ce que Cicéron dit d'un Ancien; qu'il a excellé dans une science qu'il a le premier découverte : je veux dire, dans la connoissance des Livres des Juifs & de leurs mystères cabalistiques; car il est le premier des Chrétiens qui se soit donné la peine de les approfondir : & peu de gens ont été plus loin que lui. Cette science épineuse & abstraite ne lui avoit point corrompu l'esprit. Il avoit un goût merveilleux pour les belles choses. Il avoit remarqué ce qu'il y avoit de plus beau & de plus curieux dans les Philosophes & dans les Orateurs Grecs. Il sçavoit le Grec à fond, & parloit Latin avec une pureté & une éloquence qu'il n'avoit point. Enfin l'Allemagne n'avoit alors, que ce seul homme qu'elle pût opposer aux Sçavans d'Italie, qui ne leur cédait rien pour la beauté du discours, & qui les surpassoit de beaucoup en érudition.

Ses Ouvrages ont été imprimez séparément : l'Art de prêcher à Phortzeim au commencement du 16. Siècle, & depuis à Londres en 1570. Le Traité de la Parole merveilleuse à Spire en 1493. & à Bâle en 1597. avec plusieurs autres Traitez Cabalistiques. Le Traité de l'Art Cabalistique au commencement du 16. Siècle, & à Hanau en 1530. & avec le Traité de Galatinus des secrets de la vérité Catholique, à Verone en 1550. Son Miroir oculaire paru en Allemagne dans le temps qu'il le composa, & son Apologie Latine quelque temps après. Sa Version des sept Pseaumes Pénitentiels fut imprimée à Tubinge en 1512. & les Lettres des hommes obscurs, en Allemagne vers l'an 1416. & depuis à Francfort en 1524.

JACQUES ALMAIN.

JACQUES ALMAIN de la ville de Sens, Jacques Reut dans l'Université de Paris dès le commencement du seizième Siècle, & y enseigna la Philosophie avec réputation. Il y fut reçu de la Société de Navarre en 1508. & prit le Bonnet de Docteur en Theologie en 1511. Il professa ensuite la Theologie dans le Collège de Navarre. Caëtan ayant en ce temps-là composé un Traité de l'Autorité du Pape par le Concile, & cet Ouvrage ayant été envoyé par le Concile de Pise à la Faculté de Theologie de Paris, afin qu'elle y fit faire une réponse, Almain fut choisi pour y travailler, & s'acquitta de cette commission avec l'approbation des Gens de Lettres & de la Cour. Il fut enlevé l'an 1515. par une mort prématurée.

Jean Reuchlin

Jacques Almain

Les

Jacques
Almain.

Les Ouvrages d'Almain sont de trois sortes, des Oeuvres de Philosophie, des Traitez de Theologie Scholaistique, & des Ecrits sur la Puissance Ecclesiastique. Les premiers sont cinq Traitez de Logique intitulés, *des Consequences*, imprimez à Paris dès l'an 1508. un Traité de Physique imprimé en 1505. & quatre Traitez de Morale imprimez en 1510. Il traite dans le premier, des Actes & des Habitudes : dans le second, des vertus Theologiques ; dans le troisième des vertus humaines, & dans le dernier des vices opposés aux vertus.

Les Traitez de Theologie Scholaistique, sont un Commentaire sur le troisième Livre des Sentences, dans lequel il s'attache à la doctrine de Gabriel Biel : un Commentaire de la Pénitence, suivant les principes de Scot, & des Ecrits sur le Livre des Sentences de Robert Holcot touchant les Actes de la foi & de l'entendement, & sur la liberté de la volonté. Les ouvrages du dernier genre, sont une question de Vespérie sur le Domaine Naturel, Civil & Ecclesiastique : un Traité sur les Décisions d'Ockam touchant la puissance du Pape, intitulé de la *Puissance Ecclesiastique & Laïque*, & son Traité de l'Autorité de l'Eglise & des Conciles contre Thomas Caietan. Toutes ces œuvres d'Almain ont été imprimées à Paris en 1517. Le Traité de l'Autorité de l'Eglise, & la question sur le Domaine Naturel, Civil & Ecclesiastique se trouvent encore parmi les œuvres de Gerson, & ont été imprimées en 1683. dans un Recueil intitulé, *Defenses de la doctrine des anciens Theologiens de la Faculté de Paris*. Le Traité de la Puissance Ecclesiastique & Seculière, est dans le premier Tome de la Monarchie de Goldastre. Les autres Ouvrages ont aussi été imprimés séparément.

Nous n'avons rien à dire de particulier, des Traitez de Philosophie & de Theologie Scholaistique, mais la matiere des autres, merite bien que nous en parlions avec plus d'étendue.

Dans le Traité de la Puissance Ecclesiastique & Laïque, il examine toutes les questions qui peuvent regarder ces deux Puissances. Il commence par donner la définition de ce qu'il entend par Puissance, & il remarque qu'elle ne se prend pas en general pour toute sorte de pouvoir, mais pour une puissance de Jurisdiction, qui donne l'autorité de porter une Sentence même contre une personne qui ne veut pas s'en rapporter volontiers au Juge. La Puissance prise en ce sens, se divise en Puissance Ecclesiastique ou Spirituelle, & en Puissance Laïque ou temporelle. L'Ecclesiastique

Jacques
Almain.

a été donnée par JESUS-CHRIST aux Apôtres, à ses Disciples & à leurs Successeurs pour le gouvernement de l'Eglise, suivant les Loix de l'Evangile, & pour le salut des Fideles. La Puissance temporelle, si l'on suit la définition d'Almain, tire ordinairement son origine du peuple qui l'a donnée à certaines personnes par succession ou par élection, pour le gouvernement de la Communauté civile, suivant les Loix de l'Etat, & pour entretenir la paix. Il demande si cette puissance vient de Dieu, & il decide après Durand, qu'elle vient de Dieu quant au devoir ; c'est à dire, que Dieu veut qu'il y ait des Puissances temporelles qui rendent la justice, mais qu'ordinairement elle n'est pas de Dieu quant à l'usage du à l'acquisition de ce droit, parce que Dieu ne l'a pas donnée immédiatement à certaines personnes, comme il a donné la puissance Ecclesiastique. Il distingue ensuite après Jean de Paris & Pierre d'Ailly, six sortes de Puissances Ecclesiastiques : savoir, 1. celle de l'Ordre, instituée par JESUS-CHRIST en établissant la Cène. 2. celle d'administrer les Sacrements, & particulièrement celui de Pénitence, donnée à ses Apôtres quand il souffla sur eux, & leur dit, *Recevez le Saint Esprit*. 3. la Puissance de Jurisdiction pour corriger & punir les méchants, accordée par J. C. à ses Apôtres, en saint Matthieu ch. 18. 17. celle d'instituer des Ministres & de distribuer les Benefices & les Dignitez Ecclesiastiques, conférée par ces paroles de J. C. à saint Pierre, *Païsses mes brebis*, 5. celle de l'Apostolat ou de la Prédication, exprimée dans les derniers chapitres des Evangiles de saint Matthieu & de saint Marc. 6. celle de recevoir, & même d'exiger des Inferieurs, des biens temporels pour la nourriture & pour le vêtement, recommandée par J. C. quand il a dit, *l'Ouvrier est digne de récompense*. Comme il y a des choses spirituelles & des choses temporelles ; il y a de même des pechez purement spirituels, qui ne sont que contre les Loix divines & Ecclesiastiques, & des crimes temporels, qui sont contre les Loix civiles. Le fondement de la Puissance spirituelle, n'est pas seulement la charité, comme Wiclef & les Bohemiens le soutenoient, Almain ne croit pas qu'elle soit fondée sur la foi, parce qu'un homme qui n'a pas la foi interieure peut l'exercer, quoique les Heretiques qui sont profession ouverte d'heresie, soient déchus de tout droit : mais il soutient qu'elle ne peut se trouver dans une personne qui ne seroit pas baptisée. Il demande, si la

*Jacques
Almain.*

Puissance Ecclesiastique est égale dans tous les Prêtres : & pour résoudre cette question , il dit , qu'il faut distinguer l'institution de la Puissance & l'abaissement des personnes qui doivent user de cette Puissance : qu'il n'y a que JESUS-CHRIST qui puisse avoir institué la Puissance Ecclesiastique , parce qu'il n'y a que lui qui soit supérieur à l'Eglise. Cela supposé , il résout la question suivant la distinction des différentes sortes de Puissances Ecclesiastiques qu'il a établies. Le pouvoir de consacrer est égal dans tous les Prêtres. Il y a plus de difficulté sur celui d'absoudre. Quelques-uns croient que de droit divin il est égal dans tous les Prêtres : les autres croient qu'il est plus grand dans le Pape & dans les Evêques , que dans les simples Prêtres. Almain traite la question problematiquement , mais il incline pour le premier sentiment. Il rapporte aussi le sentiment d'Armachanus & de Marfile , que tous les Prêtres peuvent de droit divin administrer le Sacrement de Confirmation ; mais il ajoute que l'opinion la plus commune est que l'Evêque est le seul Ministre des Sacramens de Confirmation & de l'Ordre. Quant à la Puissance de Jurisdiction qui regarde le For extérieur , comme de faire des Loix , d'excommunier , de donner des Indulgences , &c. Il reconnoît qu'elle n'est pas égale dans tous les Prêtres , & que le Pape a un pouvoir plus étendu que celui des Evêques , & même souverain , selon l'institution de JESUS-CHRIST. Il demande si cette souveraine Puissance peut être dans deux sujets. Il reconnoît que le Pape la peut céder & communiquer ; mais il soutient qu'elle ne peut pas être , suivant la Loi établie par l'Evangile , également & entièrement dans deux sujets. Il n'en est pas de même de la souveraine Puissance temporelle. Elle n'est pas absolument incompatible avec la souveraine Puissance Ecclesiastique ; mais selon l'institution de J. C. le Pape n'a point cette souveraine Puissance sur les choses temporelles. La Puissance Ecclesiastique & la Puissance temporelle sont deux Puissances distinguées qui ont des objets différens. J. C. comme homme , a été propriétaire de quelques biens , mais il n'a point été Roi temporel des Juifs , encore moins Souverain de tout le monde. Il n'a point eu de jurisdiction sur les choses temporelles , & quand il en auroit eu , il ne l'a point donnée au Pape ni à l'Eglise. Ainsi les biens des Ecclesiastiques , ne sont point de droit divin exempts de la Jurisdiction civile, à l'égard de leurs person-

nes. Almain suit le sentiment de Gerson qui les croit exemptes de droit divin ; mais il ne fait aucun doute qu'ils ne le soient quant aux choses qui leur appartiennent de droit divin , comme dans les Dixmes & dans les Excommunications. A l'occasion des Excommunications , il demande si le Pape peut excommunier chaque Fidele : & il répond , premierement , qu'il ne peut pas excommunier pour un péché intérieur , mais seulement pour un péché extérieur & public , quoique le pecheur ne soit pas connu. Il doute qu'on puisse excommunier pour un péché secret , quoiqu'extérieur , & il conclut qu'un tel pecheur peut être excommunié de l'Excommunication *à jure* , mais non pas de l'Excommunication *ab homine* , & que suivant l'avis de plusieurs , une Excommunication générale *à jure* , n'a point d'effet , si le fait n'est prouvé juridiquement. Le Juge Ecclesiastique a droit de connoître de tout péché mortel , mais ordinairement ce n'est pas à lui à connoître qui a ou n'a pas droit sur les choses temporelles , mais qu'il a droit quand il est certain dans le fait que l'on a péché en prenant le bien d'autrui , d'ordonner des Censures , des Excommunications & des peines Ecclesiastiques contre les pecheurs. Almain traite ensuite la question de l'obligation des Loix Ecclesiastiques. Il conclut que le Pape & tout autre Prêtre peut imposer une peine en secret & dans le For de la Pénitence , que le Pénitent est obligé d'accepter , & dont il ne peut se dispenser sans péché. 2^o Que le Concile général peut faire une Loi qui oblige sous peine de péché mortel à faire une chose qui ne le seroit pas précisément , si on ne s'arretoit qu'à la Loi divine. 3^o Que le Souverain Pontife peut aussi faire une Loi qui oblige sous peine de péché mortel. Touchant les dispenses , il prouve que le Pape ne peut pas dispenser des préceptes de la Loi naturelle & divine , mais bien des Loix purement humaines , & même de celles du Concile général , au cas qu'il paroisse que l'intention du Concile , a été que sa Loi n'eût point de lieu dans cette circonstance. Il ne doit pas dispenser des Loix établies par les Apôtres. En général toutes les dispenses doivent être pour cause raisonnable. Si le Pape dispense des vœux , ce n'est pas en anéantissant l'obligation du vœu simple , par son autorité , mais en déclarant seulement que le vœu , n'oblige pas en ce cas particulier. A l'égard du vœu solennel , il est du sentiment de ceux qui croient que le Pape n'en peut pas dispenser. Il compare ensuite la puissance du Pape avec celle du Concile général. Il dit qu'ordinaire-

*Jacques
Almain.*

ment

*Jacques
Almain.*

ment le Concile doit être convoqué par le Pape, mais qu'il y a trois cas dans lesquels il peut être assemblé sans son autorité. Le premier, si le Pape est mort de mort civile ou naturelle: le second, si étant requis de le convoquer, il refuse de le faire: le troisième, quand le temps & le lieu du Concile ont été assignés par un autre Concile précédent. Un Concile légitimement assemblé dans ces cas, a la puissance Ecclesiastique dans le Fore extérieur. Il peut faire des Canons, & imposer des peines: il peut donner des Indulgences, prononcer des excommunications, accorder des dispenses comme le Pape. Tous les Docteurs de Paris & les François soutiennent que la puissance du Pape est soumise à celle de ce Concile, que le Concile peut faire des Loix qui obligent le Pape: que ce Concile est infallible, & que le Pape n'étant pas, doit se rendre à ses lumières: que l'on peut appeler du Pape au Concile, & qu'enfin le Concile peut juger & déposer le Pape; qu'il peut même exempter quelques Membres de l'Eglise de sa Jurisdiction, mais seulement sur certains points, & non pas en general de toute soumission au Pape. Il refuse enfin le sentiment de Panorme touchant la faillibilité des Conciles, & montre que l'infailibilité est annexée au Concile general, en tant qu'il représente l'Eglise universelle, & qu'il est assisté du Saint-Esprit.

Almain traite ensuite de la Puissance temporelle. Il examine les sentimens d'Armachanus, de Pierre d'Ailly, & d'Ockam touchant l'origine de cette Puissance, & prétend qu'elle n'est point fondée sur une grace sur-naturelle, mais seulement sur la simple approbation que Dieu donne à cette autorité, & que c'est en ce sens qu'elle est de Dieu. Il demande si ceux qui sont revêtus de l'autorité souveraine, ont en consequence la propriété de quelque bien particulier: & il conclut qu'ils sont propriétaires des biens que la Communauté leur laisse pour soutenir leur dignité, mais non pas des autres biens dont ils sont souverains, & qu'ainsi un Roi ne peut pas aliéner une partie de son Royaume. Il traite à fond la question, sçavoir, si les Empereurs & les Rois tiennent leur puissance & leur domaine du Pape: il soutient que non, & répond aux raisons de ceux qui sont d'un avis contraire, & particulièrement aux exemples de la déposition de Childeric par le Pape Zacharie, & de la translation de l'Empire des Grecs aux Allemands. Il dit sur le premier, que quand il est rapporté que Zacharie a déposé

*Jacques
Almain.*

Childeric; c'est à dire, qu'il a consenti à sa déposition; & sur le second, que le Pape n'établit point l'Empereur par son autorité, mais qu'il déclare seulement que son élection est légitime: que le serment que l'Empereur prête au Pape, n'est point d'un Vassal à un Souverain: qu'au contraire c'est au Pape à prêter serment à l'Empereur à cause des Fiefs de l'Empire qu'il possède; mais que l'Empereur jure simplement entre les mains du Pape, qu'il défendra les droits de l'Eglise, comme le Roi jure dans son Parlement qu'il défendra son Royaume. Le principal exercice de la Puissance temporelle, consiste dans le droit de vie & de mort. Almain prouve qu'il n'est point permis à un particulier de tuer de son autorité un criminel, si ce n'est quand il ne peut pas défendre autrement sa vie (car il admet cette exception contre le sentiment de saint Augustin) mais il soutient que ceux qui ont l'autorité publique en main, ont droit de faire mourir les coupables dont les crimes nuisent à la société. Il traite ici la question; sçavoir, s'il est permis à un homme condamné à mort de se sauver. Cet homme peut être condamné justement ou injustement: s'il est condamné injustement par le fait du Juge qui n'a pas eu de preuves suffisantes pour le condamner, ou qui n'a pas observé les formes de la Justice, Almain croit qu'il peut non-seulement s'enfuir, mais user de violence pour se sauver. S'il a été condamné injustement, parce qu'il est innocent; quoique le Juge ait jugé dans les regles, Almain croit qu'il peut encore se sauver, même au peril de sa reputation; mais s'il est bien condamné, & qu'il ait mérité la mort, il y a plus de difficulté. Almain croit pourtant qu'il peut s'enfuir, quoique saint Thomas semble avoir dit le contraire. Il ne croit pas néanmoins qu'il puisse rompre ses liens, forcer sa prison, ni user de violence pour se sauver. Almain après avoir traité ces questions, revient à son sujet, & montre que les Princes n'ont pas reçu leur Jurisdiction temporelle du Pape; & qu'elle ne dépend point de lui: que le Roi des Romains est Souverain de tous les Etats de l'Empire, aussi-rôt qu'il est élu, avant même qu'il soit confirmé ou couronné, le couronnement ne lui donnant aucune nouvelle autorité, mais simplement un nouveau nom; mais que l'Empereur n'a aucun droit sur le Royaume de France comme Empereur, & qu'il ne succede point à Charlemagne considéré comme Roi des François, mais comme Empereur: que le Roi de France ne reconnoît

*Jacques
Almain.*

connoît aucun Supérieur pour le temporel. Ce sont-là les principales questions traitées par Almain dans cet Ouvrage, qui n'est qu'un Commentaire sur celui d'Ockam.

Il traite à peu près les mêmes questions dans la Thèse de Vesperie, soutenuë par Louis Ber en 1512. Sa première Conclusion est, que l'homme ne peut en aucune manière renoncer au domaine naturel que Dieu lui a donné sur soi-même; mais que depuis le péché, il étoit à propos d'y ajouter le domaine civil de propriété & de juridiction: que ceux qui en jouissent, ont le pouvoir d'user du glaive temporel, & que les Ecclesiastiques n'en sont pas exempts de droit divin. De cette Proposition il tire les Corollaires suivans: De la première partie, que nonobstant quelque droit de propriété que ce soit, établi par le Droit positif, une chose devenant absolument nécessaire pour la conservation de la vie, elle appartient à celui qui peut en cet état s'en saisir; qu'un homme même condamné justement à mort, ne doit jamais se faire mourir: que celui qui a du superflu par rapport à la nature, quoi que non par rapport à son état, qui ne communique pas de ce superflu à celui qui est dans un besoin naturel, agit contre le droit naturel: Qu'un Chartreux est obligé de manger de la chair, quand il ne peut avoir d'autre nourriture pour soutenir sa vie: que ceux qui pratiquent des austérités qui abrègent leur vie, agissent contre la Loi de nature. De la seconde partie de la Proposition qui regarde le glaive matériel, il en tire les Corollaires suivans: que le pouvoir de faire mourir, n'est qu'une exception de la Loi générale qui défend de tuer: qu'aucun état ne peut renoncer à ce pouvoir, non plus qu'un homme particulier au pouvoir de se défendre: qu'originellement ce pouvoir est dans la société, & que les Rois en sont les exécuteurs. A l'égard de la troisième partie; que les Clercs ne sont point exempts de la Jurisdiction civile par le droit divin, Almain déclare qu'il ne la propose pas comme une chose certaine, mais seulement comme une opinion probable, sur laquelle il veut disputer avec Maître Robert Jacquinot Licencié en Théologie & Principal du Collège de Beauvais. Il la prouve par le passage de Saint Paul: *Que toute ame soit soumise aux Puissances supérieures*, que cet Apôtre explique dans la suite des Princes temporels; par l'exemple de saint Paul qui appella à César, parce que, si par l'ordination le Prêtre étoit soumis à la Jurisdiction laïque, il ne pourroit être ordonné que du consentement

de son Prince, comme un Esclave ne peut être ordonné sans le consentement de son Maître, & parce que, si le Prêtre étoit exempt de droit divin, l'Eglise ne pourroit pas le soumettre à son Prince en le dégradant. Mais quoique les Ecclesiastiques n'aient pas cette exemption par le droit divin, les Princes ne peuvent pas les dépouiller de ce privilège.

La seconde Conclusion est que la Puissance Ecclesiastique n'a pu être instituée par aucun homme: qu'elle s'étend sur tous les Fidéles, qu'elle ne peut changer de forme, & qu'elle n'a point de Jurisdiction temporelle annexée de droit divin. Dans les preuves de cette conclusion, il examine jusqu'où s'étend cette autorité. Il prétend qu'elle ne peut pas s'étendre jusqu'à la dissolution d'un mariage contracté, quoique non consommé, ni jusqu'à la dispense de ce qui est de droit naturel, ni même au pouvoir de dépouiller les Prélats inférieurs de leurs dignitez sans raison. Il ajoute qu'elle ne s'étend point sur les Infidèles, sur les pechez intérieurs, ni directement sur les ames de Purgatoire, qu'elle peut pas être déliivrée de leurs peines par concession d'Indulgences, mais seulement par voie de suffrages. Il soutient qu'on ne la doit pas restreindre aux seuls pechez commis dans des choses purement spirituelles, & qu'elle s'étend sur tous les pechez mortels; par exemple, qu'on peut obliger une personne par l'autorité Ecclesiastique, de restituer les sommes qu'elle a prises, de paier ses dettes, &c. & si elle ne le fait pas, la menacer & la punir des peines Ecclesiastiques. Il examine si Constantin a pu donner au Pape l'Empire d'Occident sans le consentement des peuples: il soutient que non.

La troisième Conclusion porte, que la souveraine Puissance Ecclesiastique est plus ancienne, plus parfaite & plus étendue dans l'Eglise, que dans le Souverain Pontife: que le Concile général, qui peut être assemblé sans l'autorité du Pape, peut exercer toute sorte d'Actes de Jurisdiction Ecclesiastique sur tout fidèle. Il s'explique dans les preuves de cette Proposition, en disant que c'est à l'Eglise à JESUS-CHRIST a donné premièrement les Clefs, & que s'il n'avoit point établi de Souverain Pontife, ce qu'il n'a fait qu'après sa Resurrection, l'Eglise auroit eu le même pouvoir & la même autorité: que l'Eglise est infaillible, & que le Pape ne l'est pas: que l'on n'est pas obligé de croire nécessairement les décisions du Pape comme celles de l'Eglise;

Jacques
Almain.

se; que l'on ne peut ôter à l'Eglise sa puissance, ni la limiter; mais qu'on peut destituer un Pape, ou limiter l'exercice de sa puissance. Sur la convocation du Concile, il dit qu'à la vérité c'est au Pape ordinairement à le convoquer, & au College des Cardinaux qui sont comme les Curez du Pape; mais que si le Pape & les Cardinaux ne vouloient pas le convoquer quand il est nécessaire, l'Eglise ne doit pas être pour cela abandonnée: que toute Eglise particulière a droit de remontrer la nécessité d'un Concile, & que sur cette remontrance les Prélats de toutes les Eglises doivent s'assembler dans un lieu sûr, où ils tiendront le Concile general, quoique le Pape ne vaille pas y donner son consentement. Il traite enfin cette question; savoir, si le Souverain Pontife peut être puni de quelque peine Ecclesiastique. Le Licencié avoit soutenu dans sa Vespérie, que le Souverain Pontife demeurant Souverain Pontife, pouvoit être excommunié. Almain dit qu'il ne veut pas contredire cette proposition, mais il remarque qu'elle n'est pas certaine, & qu'il y a des Theologiens qui ne la croient pas véritable. Les difficultez qu'il propose contre, sont 1. que tous les Fideles étant soumis au Pape de droit divin, il semble qu'il ne leur soit pas permis de se separer de sa communion. 2. Que si le Pape étoit excommunié par le Concile, sans être déposé, il ne pourroit être absous de cette excommunication après la dissolution du Concile. 3. Que si le Pape pouvoit être excommunié par le Concile, il pourroit encourir l'excommunication *lata sententia*, portée par le Concile; par exemple, en ne se confessant pas tous les ans; ce qui semble un grand inconvenient, parce qu'alors il ne pourroit plus exercer aucun acte de Jurisdiction. Enfin, il ne faudroit plus alors prier pour le Souverain Pontife, ce seroit un Chef separé du Corps, & qui par conséquent ne seroit plus Chef. Ces difficultez d'Almain n'empêchent pas que la proposition de son Répondant ne soit véritable, & ne s'ensuive des principes mêmes d'Almain.

Le Traité d'Almain de l'Autorité de l'Eglise & des Conciles contre Thomas de Vio, surnommé Caietan, & depuis Cardinal, est dédié à Tristan de Salazar Archevêque de Sens, qui assista au Concile de Pise, contre lequel le traité de Caietan étoit fait. Almain y repete les mêmes principes touchant l'origine & l'étendue de la Puissance Ecclesiastique & civile, & après avoir posé pour principe & prouvé que la Puissance

Tome XIV.

Ecclesiastique a été donnée par JESUS-CHRIST immédiatement à son Eglise, il conclut contre Caietan, que l'Eglise ou le Concile general qui la represente, sont supérieurs en puissance au Pape. Il prouve cette proposition, 1. par le témoignage de S. Augustin, qui parlant du jugement du Pape Miltiade, dit que supposé qu'il n'eût pas bien jugé, on pourroit avoir recours à un Concile plénier de l'Eglise universelle. 2. Par le Canon 21. du huitième Concile general, qui permet aux Conciles généraux d'examiner les décisions des Papes. 3. Par le témoignage du Pape Damase, qui renvoie le jugement de Boniface au Concile. 4. Parce que selon S. Augustin, S. Pierre n'a reçu les Clefs, que comme representant l'Eglise. 5. Parce que ce seroit une chose étrange, que le Pape abusant de son autorité, il n'y eût aucune Puissance qui pût l'empêcher de perdre l'Eglise & de se perdre lui-même. 6. Parce que le Pape étant Fils de l'Eglise, lui doit être soumis. 7. Parce que quand il y a deux Contens dans pour le souverain Pontificat, il est nécessaire qu'il y ait un Juge qui décide qui a droit ou non. Ce Juge doit être leur Supérieur, & ne peut être autre que l'Eglise. 8. Parce que S. Jérôme & les Papes mêmes reconnoissent cette superiorité dans l'Eglise & dans le Concile, & qu'elle est fondée sur la lumiere naturelle. Qu'ainsi le Concile, soit que le Pape y assiste ou qu'il n'y assiste pas, representant l'Eglise universelle, est au-dessus du Pape. On objecte, 1. Que le Pape est le Chef de l'Eglise universelle. 2. Que c'est à S. Pierre seul à qui JESUS-CHRIST a dit, *Païssen mes brebis*: & que par là il l'a institué le Monarque de l'Eglise, l'unique & l'universel Pasteur: que les membres du Concile sont ses ouailles. 3. Que le Pape est l'Evêque de toute l'Eglise, comme chaque Evêque l'est de sa sienne. 4. Que le Pape a une souveraine Puissance dans l'Eglise, qu'il n'y en a point par conséquent au-dessus de la sienne d'égale. 5. Que le Pape est le Vicairé immediat de JESUS-CHRIST, & non des Apôtres. 6. Que les Conciles généraux reçoivent leur autorité du Pape. Almain répond à ces objections: à la premiere, que le Pape n'est point Chef même ministeriel de toute l'Eglise, prise collectivement, mais qu'il est seulement Chef des Eglises particulieres prises separément, & en ce sens Pasteur universel; que quand on accorderoit que le Pape est Chef de l'Eglise universelle, il n'est pas nécessaire que toutes les proprietés du chef naturel, con-

Jacques
Almain.

B

vient

Jacques viennent au Chef mystique de l'Eglise, & qu'il *Almain.* soit au-dessus de tout le corps de l'Eglise, d'autant plus que l'Eglise n'est pas appellée le corps de S. Pierre, mais le corps de J. C. Que ces paroles de S. Pierre à J. C. *Païssen mes brebis*, ne s'entendent pas du corps de l'Eglise, mais des membres particuliers qui sont les brebis de J. C. Ce qui sert de réponse à la seconde Objection. Il replique à la troisième, que quoi que l'on avoue que l'Eveque a plus de puissance que tous ses Diocésains, il n'en est pas de même du Pape à l'égard de toute l'Eglise, parce que l'Eveque n'agit pas seulement comme Chef de son Eglise, mais au nom de l'Eglise universelle; & que d'ailleurs l'Eveque a un Supérieur, au lieu que le Pape n'en peut avoir d'autre que l'Eglise. A la quatrième, que quand il est dit que le Pape a une souveraine puissance dans l'Eglise, cela ne regarde que les particuliers & non pas le corps entier: qu'il ne s'ensuit point qu'il y ait deux souveraines puissances dans l'Eglise, parce que c'est la même puissance qui est dans le Pape & dans l'Eglise, quoi que plus étendue dans l'Eglise que dans le Pape. A la cinquième, que la qualité de Vicaire immédiat de JESUS-CHRIST, peut s'entendre de plusieurs manières: que le Pape n'est Vicaire de J. C. qu'entant qu'il exerce une puissance que J. C. a instituée. A la sixième, que les passages du Droit Canon, que l'on apporte pour montrer que les Conciles reçoivent leur autorité du Pape, sont tirez des Lettres des Papes, qui ont trop étendu leur puissance: qu'à la vérité les Conciles généraux, sont ordinairement convoquez par les Papes, mais qu'étant une fois assemblez, ils reçoivent leur autorité de J. C. que saint Pierre n'a reçu son pouvoir que comme Ministre de l'Eglise; qu'enfin quand il est dit, que personne ne peut juger le premier Siege, cela doit s'entendre des personnes particulières, mais non pas de l'assemblée du Concile qui représente l'Eglise.

Almain après avoir prouvé en general la supériorité de l'Eglise & du Concile au-dessus du Pape, descend dans le détail des actes par lesquels ils exercent leur puissance, & demande premierement, en qui reside le pouvoir d'élire le Pape. Caietan le fait résider dans le Souverain Pontife: Almain soutient au contraire, que c'est dans l'Eglise qu'il reside, parce que c'est à l'Eglise que JESUS-CHRIST l'a donné, & que d'ailleurs s'il residoit dans le Pape, il pourroit arriver qu'un Pape abusant de son auto-

Jacques.
Almain. rité, priveroit les Cardinaux du droit d'élire, & que mourant après avoir fait cette Ordonnance, l'Eglise se trouveroit hors d'état d'avoir un Souverain Pontife. Qu'au reste il n'est pas vraisemblable que Dieu ait voulu commettre à un seul homme une chose si importante à l'Eglise: que le Pape ne peut pas se donner à lui-même un Successeur; & que les Cardinaux ne tiennent point du Pape le droit de remplir le S. Siege quand il est vacant, mais que c'est l'Eglise qui leur a donné ce pouvoir; que s'ils étoient tous morts, ou qu'ils ne voulaient pas faire d'élection, l'Eglise pourroit choisir un Pape, ou nommer des personnes pour l'élire, & que si les Cardinaux abusoient de leur autorité, l'Eglise pourroit les en priver & la donner à d'autres. La seconde question est de savoir, à qui appartient la dernière décision en matière de foi. Caietan soutient que c'est au Pape, & que ses jugemens en matière de foi sont infallibles. Almain décide nettement au contraire, que le Pape peut se tromper en jugeant; & prouve cette proposition parce qu'on trouve des Papes qui se sont contredits dans leurs jugemens, comme Jean XXII. & Nicolas III. sur la question, si JESUS-CHRIST & les Apôtres avoient quelque chose en propre; Innocent III. & Celestin sur le divorce quand le mari ou la femme se font hérétiques; & le Pape Pelage, & S. Gregoire le Grand, au sujet du mariage des Soudiacres de Sicile. Il ajoute que si le Pape étoit infallible, il n'auroit pas eû besoin d'assembler des Conciles généraux. On ne peut donc pas dire que les décisions du Pape soient les règles souveraines de la foi, au lieu que le Concile general étant infallible en matière de foi, comme Almain le prouve, il n'y a pas lieu de douter que ce ne soit le dernier tribunal. Il avoue que le Concile peut se tromper dans les faits non-revelés. La troisième question regarde la personne du Pape, si le Concile peut le déposer: Almain suppose 1^o. que le Pape devenant heretique, n'est pas déposé, *ipso facto*. 2^o. qu'il doit être déposé par le Concile. Caietan convient de ces deux propositions; il prétend seulement qu'en ce cas le Concile ne dépose pas le Pape par une puissance d'autorité, mais par une puissance de ministère, & qu'il ne s'ensuit pas de là que le Concile ait autorité sur le Pontificat, mais seulement sur une personne qui en est revêtu. Almain fait voir que c'est une chicane insoutenable & une

*Jacques
Almain.*

une débaite pitoiable ; & qu'il est toujours vrai de dire que le Concile est au-dessus du Pape , & qu'il a pouvoir de le déposer , & même de l'excommunier avant que de le déposer. Caietan soutenoit que le Pape ne pouvoit être déposé pour d'autre cause que pour l'hérésie. Almain soutient qu'il le peut être pour tout crime qui merite cette peine , & appuie son sentiment sur l'Ecriture Sainte , & sur les inconveniens qu'il y auroit , si l'on ne pouvoit déposer un Pape , quelque méchant qu'il fût , & quelque crime qu'il pût commettre ; qu'il peut même arriver que le Concile general soit obligé de destituer un Pape innocent , comme on a fait dans le temps du Schisme pour le bien de la paix , & comme on seroit obligé de faire s'il arrivoit qu'un Pape fût pris prisonnier par les Infidèles , & que l'on n'eût aucune esperance d'obtenir sa délivrance. Almain examine enfin comment on peut convoquer un Concile pour juger le Pape en cas que cela fût nécessaire. Il avoue qu'il n'y a que le Pape à qui il appartienne ordinairement de le convoquer , mais il suppose qu'un Concile a aussi l'autorité d'en convoquer un autre , & qu'il est probable que le College des Cardinaux a le même droit quand il y a nécessité de tenir un Concile & que le Pape ne le veut pas convoquer ; en ce cas même , au défaut du Concile & des Cardinaux , toute Eglise particulière qui en connoit la nécessité , peut la représenter aux autres Eglises & indiquer un lieu pour l'assemblée du Concile , & les autres Eglises font teneues d'y consentir & d'y envoyer non en vertu de l'Ordonnance de cette Eglise particulière , mais en conséquence du droit naturel & divin qui les oblige à procurer la conservation du Corps de l'Eglise universelle : que la plus grande partie des Eglises envoient des Députés au lieu indiqué , il est sans doute que cette Assemblée est un Concile légitime dans lequel réside l'autorité de l'Eglise , quand même quelque Eglise particulière y résisteroit.

Almain finit ce Traité par la déclaration suivante. Voila ce que j'ai écrit à Paris , par la grace de JESUS-CHRIST , pour l'autorité de l'Eglise son Epouse contre quelques propositions de Frere Thomas de Vio , tirées d'un Traité qu'il a composé , comme il l'affûre , l'an 1511. à l'âge de 43. ans , & j'ai écrit ceci l'an de notre Seigneur 1512. le second mois de la premiere année de mon Doctorat. Je tais mon âge pour ne pas paroître avoir de la gloire. S'il y a quelque erreur dans cet écrit , je proteste que je serai

toujours soumis à la détermination de l'Eglise universelle. Cette conclusion est une marque de l'humilité de l'Auteur , & de l'amour qu'il avoit pour la vérité , comme ses ouvrages sont des preuves de sa science & de son érudition. Il écrit avec beaucoup de netteté & de méthode : Il raisonne juste , & établit des principes solides , dont il tire ses conclusions. Il les appuie ordinairement de l'Ecriture Sainte , des témoignages des Conciles & des Peres , & de quelques raisons solides. Enfin il fait paroître par tout beaucoup de jugement. Celui qui a donné les premieres œuvres nous assure qu'il avoit autant de subtilité que d'érudition , qu'il penetroit par ses lumieres les plus profondes difficultez , & qu'il les éclaircissoit avec une netteté & une facilité merveilleuse. Un autre Auteur rapporte , qu'il ne laissoit pas passer une seule heure dans la journée qu'il ne lût , qu'il n'écrivit ou qu'il n'enseignât. C'est ce qui fait qu'il n'est pas surprenant qu'il ait fait plusieurs bons Ouvrages , quoi qu'il soit mort jeune Docteur.

*Jacques
Almain.*

JACQUES HOCHSTRAT.

JACQUES HOCHSTRAT , étoit ainsi nommé du nom d'un village de Brabant où il avoit pris sa naissance. Il fit sa Philosophie à Louvain & y reçut le degré de Maître es Arts en 1485. Il entra ensuite dans l'Ordre des Dominicains , & fut Prieur du Monastere de Cologne , Docteur & Professeur en Theologie , & Inquisiteur des Dioceses de Cologne , de Maïence & de Treves. Nous avons rapporté dans la vie de Reuchlin , de quelle maniere il prit parti contre ce sçavant homme. Cela lui attira l'indignation ou plutôt le mépris des plus sçavans de ce siecle. Il fut obligé , comme nous avons remarqué , d'aller à Rome , où il ne pût réussir à faire condamner le Livre de Reuchlin.

*Jacques
Hochstrat.*

Les Ecrits qu'il fit contre cet Auteur , sont la Destruction de la Cabale ou de la Persidie cabalistique , adressée à Leon X. imprimée à Anvers en 1518. un Dialogue sur la cause de Reuchlin & quelques apologies contre le même ; les Actes des Jugemens rendus entre lui & Reuchlin à Hanau en 1518. Il fut un des premiers qui écrivirent contre Luther , & composa contre lui les Traitez suivans : Six livres de Colloques avec S. Augustin , imprimés

mez à Anvers en 1524. un Dialogue de la veneration & de l'Invocation des Saints, imprimé la même année : Cinq Traitez de la liberté Chrétienne & du Purgatoire, imprimez en 1526. un Traité de la Foi & des œuvres, & un Ecrit intitulé, *Contre les huit blasphèmes des Lutheriens*. Il a encore fait quelques autres Ouvrages, savoir la Perle de la Philosophie morale en douze Livres, imprimez en 1521. deux Ecrits pour défendre les Princes d'Allemagne, de ce qu'ils laissoient les corps des Criminels au gibet sans sepulture. Un discours contre ceux qui ont recours aux maléfices, & un autre contre les Prêtres concubinaires. Il fut un des principaux persecuteurs d'Erasme, qui l'appelle lui-même le Coryphée de toute la Tragedie excitée contre lui à Louvain. Il eut des démêlés avec le Comte de Nevenar, qui déclama contre lui dans un discours qu'il fit devant l'Empereur à la Diette de Francfort, en 1519. où il conseilla à l'Empereur d'ordonner à ces petits Freres qui font tant de bruit, de ne se mêler que des affaires de leur Monastere, & l'avertit que Jacques Hochstrat est la peste de l'Allemagne, & l'ennemi de tous les gens sçavans, qu'il a attaqué mal à propos : *Fraterculus quosdam magnis titulis insimulantes jube suorum Canonicorum curam gerere..... Unica, crede mihi, pestis est in Germania Jacobus Hochstratus, quam si restinxeris levi nimirum modo, homo prater ingentem suam audaciam insigniter impudens atque temerarius. Omnes interroga, si libet, per Germaniam doctos viros, omnes lesit, omnibus aequè infestus est.* Ces injures font voir combien ce Comte étoit aigri contre Hochstrat ; mais il ne se contenta pas de le mal-traiter de paroles, il en vint aux effets, & se servit d'un assez plaissant stratagème pour obliger Hochstrat à lui faire satisfaction des calomnies qu'il prétendoit qu'il avoit débitées contre lui ; en empêchant les Dominicains du Monastere de Cologne de venir à la quête des œufs & du fromage sur ses terres & sur celles de ses parens. Ces Religieux qui ne s'accoutumèrent pas de ce retranchement, obligèrent leur Prieur de donner une retractation par écrit, des injures qu'il avoit dites contre le Comte, & on eut soin de la rendre publique. Erasme rapporte ce fait dans deux de

ses Lettres. Hochstrat mourut à Cologne, l'an 1527. le 21. de Janvier, fort hai, non seulement des Lutheriens, mais aussi des gens de Lettres. Quelqu'un lui fit cette sanglante Epitaphe :

*Hic jacet Hochstratus viventem ferre patique,
Quem potuere mali, non potuere boni.*

Aubert le Myre, dit que ce Poëte auroit parlé plus véritablement s'il eût dit au contraire :

*Hic jacet Hochstratus viventem ferre patique,
Quem potuere boni, non potuere mali.*

Il est certain qu'on ne peut excuser la maniere dont Hochstrat en a usé contre Reuchlin & la chaleur avec laquelle il l'a poussé, voulant tout ensemble être juge & partie, & le chargeant d'injures & de calomnies. Ceux qui lui font le plus favorables, comme Aubert le Myre, sont obligés d'avouer, que les reproches qu'on lui a faits d'écrire d'une maniere barbare, ne sont pas sans fondement, & qu'il avoit donné lieu par son stile, à la Satyre des Lettres des Hommes obscurs.

ERASME.

LE Pere d'Erasme s'appelloit Gerard. Il étoit de Zevemberg en Brabant, fils d'Helie & de Catherine, qui laisserent dix enfans, qui furent tous mariez à l'exception de Gerard. Celui-ci eut deux enfans de la fille d'un Medecin de Goude, nommée Marguerite, à qui il avoit promis mariage ; l'aîné nommé Pierre, & le second Gerard. Ce dernier fut appelé dès son enfance, *Didier Erasme* ; & ce nom lui fut donné, à ce qu'on prétend, du nom Flamand *Gierren*, qui signifie *aimer*, que l'on travestit en Latin par celui de *Desiderius* (à *desiderio*) & d'*Erasmus* (ab *ἐρως*) termes qui signifient la même chose que le mot Flamand. Gerard vouloit épouser Marguerite, mais en ayant été empêché par son pere & par ses freres, il quitta le pais secrettement & s'en alla à Rome, laissant Marguerite enceinte de son second fils : elle alla faire ses couches à Rotterdam, où Erasme naquit le 27. Octobre 1465. 1466. ou 1467. Car ni les témoignages

a *Néquit le 27. Octobre 1465. 1466. ou 1467.*] Le jour de la naissance d'Erasme est certain par son propre témoignage. Epist. 6. Liv. 23. p. 1215. où il dit qu'il est né la veille de S. Simon & S.

Jude. Cependant tous les Auteurs mettent le jour de sa naissance le 28. Mais il n'en est pas de même de l'Année qu'il n'a pas marquée bien nettement dans ses Ecrits, & sur laquelle les Auteurs ne conviennent

Erasme. gnares d'Erasme ni les monumens publics, ni les Auteurs ne s'accordent pas sur l'année de sa naissance. Son pere étoit à Rome & y gagna sa vie à écrire, quand on lui manda que Marguerite sa future épouse étoit morte. Il en fut si touché, qu'il ne songea plus au mariage, & se fit Prêtre. Cette nouvelle étoit fautive. Quand il fut revenu en Flandres il la trouva vivante & chargée de ses deux fils: quoi qu'il fût hors d'état de l'épouser, & de vivre avec elle, il l'aima toujours & eut soin tant qu'il vécut, de l'éducation de leurs communs enfans. Pour ce qui le regarde, comme il avoit bien étudié & du talent pour la prédication, il s'y employa le reste de ses jours.

Erasme fut envoyé à l'Ecole dès l'âge de 4. ans, chez Pierre Winckel, & ayant appris à lire, fut mis Enfant de chœur dans la Cathédrale d'Utrecht, & y apprit la Musique. A l'âge de 9. ans sa mere le mena à Deventer, où elle le mit dans un College de Regens, qui, quoique séculiers, portoient tous un même habit. On ne lisoit dans ce College que de méchans Auteurs, comme un *Joannes de Guarlanda*, un *Brachylès*, un *Florijst*. Il y avoit néanmoins un Regent de Troisième, nommé Zinthus, qui avoit plus de goût que les autres, sous lequel Erasme profita beaucoup. Hegius Principal du College, étoit aussi un fort habile homme, & avoit soin des études d'Erasme qui donnoit de grandes esperances. Rodolphe Agricola étant un jour venu voir son ami Hegius, & étant lu les compositions de ses disciples, trouva celle d'Erasme la meilleure de toutes, & souhaita de voir ce

jeune Ecolier qui avoit alors environ douze ans: on le fit venir, & Agricola l'ayant considéré fixement, dit qu'il seroit un jour un grand personnage. Il perdit à l'âge de treize ans, sa mere Marguerite qui mourut à Deventer, & il retourna l'année suivante à Goude, où son pere Gerard mourut aussi peu de temps après, laissant pour Tuteurs à ses deux fils, Pierre Winckel & son frere, & un troisième qui ne vécut pas long-temps. Ces Tuteurs ne les voyant pas fort avantagés du côté de la fortune, crurent que le meilleur parti qu'ils pourroient leur faire prendre, étoit de les engager à se faire Moines. Dans cette vue ils les envoient à Bosse-Duc pour y faire leurs études chez des Maîtres qu'on appelloit *Freres de Communauté*, *Freres collationarios*, & sous une regle, dont le principal point étoit de former les enfans à l'état Monastique. Ils avoient plus soin, si l'on en croit Erasme, de reprimer & d'abuser par les menaces & par les châtimens, ceux qu'ils jugeoient avoir l'esprit trop vif & trop élevé, que de les instruire & les rendre sçavans. Erasme perdit deux ans de temps en ce lieu, & fut si chagrin d'avoir été un jour chassé sans l'avoir mérité, qu'il en devint malade. La peste étant survenue à Bosse-Duc, Erasme & son frere furent renvoyés à Goude à leurs Tuteurs. Pierre Winckel continua des sollicités de se faire Religieux, d'autant plus fortement, qu'il y avoit intérêt pour se décharger d'un compte de tutelle. Il leur proposa d'entrer dans un Monastere de Chanoines Réguliers de S. Augustin appelé Sion, qui étoit

Erasme.

viennent pas. Dans la Lettre 5. du Liv. 23. p. 2208. du 1. Mai 1524. il dit qu'il approche de 60. ans. Dans l'Épître à Cajetan du 26. Février 1516. Liv. 1. Ep. 4. il se donne 50. ans accomplis. Dans une autre Lettre du même mois qui est la 15. du 2. Livre, il dit qu'il n'est que dans sa 49. année, *annum ego non plusquam undequinquagesimum*. Dans une Lettre à Curtius Professeur en Rhetorique, du 9. Janvier 1535. Liv. 30. Ep. 68. il dit qu'il a 70. ans. *Quid si cognovero*, dit-il, *quod equidem non spero, te vel tantillum contra me publicare experieris, ni fallor, Erasmi jam septuaginta annos natum, neque adolescentem esse omnino, neque evanescere*. Ces témoignages semblent prouver qu'il est né en 1464. ou 1465. Mais il y en a d'autres, suivant lesquels il faut placer sa naissance plus tard. Dans une Épître du 17. Avril 1519. Liv. 5. Ep. 32. il dit avoir 52. ans. Dans l'Épître 29. du Liv. 10. à Ambroise Leon Mécène, écrite le 15. Octobre de la même année, 53. ans. Ce qui revient à l'année 1466. Dans une Épître à Eckius du 15.

Mai 1518. Liv. 5. Ep. 26. il dit qu'il étoit quinquenaire dès le 28. Octobre 1517. & dans une autre Épître à Rhennanus. Ibid. Ep. 25. il dit, *excessi annum quinquagesimum*, suivant cela, il est né en 1465. Dans l'inscription de la Statue d'Erasme à Rotterdam, il est dit qu'il est né le 28. Octobre 1465: dans son Épître qui est à Bâle, il est dit qu'il est mort septuagenaire le 12. Juillet 1536. S'il avoit 69. ans passés au 28. Octobre 1535. & qu'il eût couru sa 70. année quand il est mort, il faudra placer sa naissance en 1466. & s'il avoit 70. ans accomplis, en 1465. Paul Vossius & l'Auteur de l'Abregé de sa vie disent aussi, qu'il a vécu 70. ans & qu'il est mort en 1536. David Chytræus place sa naissance en 1466. Cardan, Swertius, & Valere André, en 1467. Possevin & le Pere Théophile Raynaud, en 1469. Tous les Auteurs disent qu'il est né à Rotterd. à l'exception de Reynier Snoyus Médecin d'Grande, qui assure qu'il étoit né à Goude, peut-être parce qu'il y avoit été conçu & que son pere en étoit.

Erasme proche de Delft. *Erasme* le refusa pour lui & pour son frere. Le frere de Winckel les aiant pressé de nouveau, Pierre se rendit, *Erasme* résista plus long-temps; mais enfin vaincu par les importunités de ses Tuteurs, il entra dans la Maison des Chanoines Reguliers de Stein proche de Goude, où il fut attiré par Cantel qui avoit été son ami & compagnon d'études. Il y prit l'habit à l'âge de 17. ou 18. ans & y fit profession en 1486. âgé de 19. à 20. ans. Comme ces deux freres n'avoient point eu de vocation à cet état, il n'est pas surprenant qu'ils n'y aient pas perseveré. Mais le frere d'*Erasme* en sortant de son Monastere, se jeta dans le desordre; au lieu qu'*Erasme* s'appliqua entierement à l'étude & mena toujours une vie réglée.

Il demeura quelques années dans le Monastere de Stein & y commença à composer des Ouvrages par le petit *Traité du Mépris du Monde*. Il fut ordonné Prêtre par l'Evêque d'Utrecht, le jour de S. Marc 1492. Quelque temps après, Henri de Bergues Evêque de Cambrai voulut le prendre auprès de lui, aiant dessein de le mener à Rome où il vouloit aller. *Erasme* ravi de trouver cette occasion, accepta sa proposition, & sortit de son Monastere avec la permission de son Evêque & de ses Supérieurs, sans néanmoins quitter son habit de Chanoine Regulier. Le voyage de Rome étant manqué, *Erasme* crût ne pouvoir mieux employer son temps, qu'en venant achever ses études à Paris. Il y demeura au College de Montaigu, où il tomba malade à cause de la mauvaise nourriture; de sorte qu'il fut obligé de retourner à Bergues. Il revint bien-tôt à Paris pour y étudier en Theologie; mais il ne fit pas grand cas de la Theologie Scholastique, de la maniere qu'elle s'enseignoit alors, & s'appliqua à des études plus solides. Il fit même quelques prédications. Depuis 1496. jusqu'en 1499. sa principale résidence fut à Paris, quoiqu'il fit quelques voyages en Flandres. Il passa même en Angleterre en 1497. & y fit beaucoup d'amis. En 1499. il se retira à Orléans à cause de la peste, y étudia en Droit, & se refroidit auprès d'Accurse, de Barthole & de Balde. Il fit en cette année un second voyage en Angleterre, d'où il revint à Paris. Il avoit toujours eu beaucoup de passion d'aller en Italie; & il executa enfin ce dessein en 1506. Il demeura près d'un an à Boulogne & y reçut le degré de Docteur en Theologie. Ce fut là qu'aiant été pris pour le Chirurgien des pestiférés à cause de son scapulaire blanc, il courut risque de sa vie, parce que

ceux qui le rencontroient lui jettoient des *Eraſmi* pierres, & que quelques-uns le poursuivirent l'épée à la main, irrités de ce qu'il ne les avoit pas avertis de se retirer. Il prit occasion de cet accident, pour écrire une Lettre à Lambert Grunnius Secrétaire du Pape Jules II. dans laquelle il lui expose sous le nom de Florent, de quelle maniere il avoit été contraint par ses Tuteurs d'entrer en Religion & d'y faire profession, comment il étoit sorti de son Monastere par la permission de son Evêque & de ses Supérieurs, le danger qu'il avoit couru à cause du Scapulaire blanc qu'il portoit, & le prie de demander au Pape une dispense de ses Vœux qu'on l'avoit obligé de faire par de mauvaises voies, & en même temps de porter l'habit de Chanoine regulier: Cette Lettre écrivit d'une maniere agreable & pathetique, Grunnius l'aiant lûe au Pape, Sa Sainteté en fut si touchée, qu'elle commanda qu'on lui expédiât sur le champ un Bref pour lui accorder la dispense qu'il demandoit. De Boulogne il alla à Venise où il fut quelque temps Correcteur dans la belle Imprimerie d'Aide Manuce. De là il fut appelé à Padoue par le Prince Alexandre fils naturel de Jacques IV. Roi d'Ecosse, pourvu de l'Archevêché de S. André. Il le suivit à Ferrare; mais ce Prince étant resté à Sienne, *Erasme* se rendit à Rome où sa réputation l'avoit déjà devancé. Il y fut bien reçu du Pape & des Cardinaux, & particulièrement du Cardinal de Medicis, qui fut depuis Leon X. On lui offrit la charge de Penitencier, qu'il refusa. Après avoir fait quelque séjour en cette Ville, il vint retrouver à Sienne l'Archevêque de S. André, avec lequel il retourna à Rome, où il auroit pu s'établir, si ses amis d'Angleterre ne l'eussent fait revenir en ce pais-là par les avantages qu'ils lui faisoient espérer de la part du Roi Henri VIII. qui avoit pour lui une estime singuliere. Etant arrivé en Angleterre en 1509. il n'y trouva pas les avantages dont on l'avoit flaté. Il se retira chez Thomas Morus, où il composa le Livre intitulé, *l'Eloge de la Folie*. Guillaume Warham Archevêque de Cantorbriel lui fit offre d'une Cure dans son Diocèse, mais il la refusa, ne voulant pas s'assujettir à la desservir. Il fit un voyage à Paris en 1510. & retourna encore une fois en Angleterre, où il enseigna publiquement la Langue Grecoque dans l'Université d'Oxford: mais enfin ne trouvant point d'établissement convenable dans ce Roiaume, il le quitta pour venir faire sa résidence ordinaire à Bale, à cause de la commodité de l'Imprimerie de Froben, d'où il alloit néanmoins assez souvent dans les Pais-Bas.

Erasme. Bas; & fit même encore plusieurs voyages en Angleterre. Ces Changemens de lieu si frequens & qu'il continua pendant presque toute sa vie, devoient être, ce semble, un obstacle à ses études, cependant ils ne l'empêcherent pas de composer un très-grand nombre d'Ouvrages & de donner une infinité d'Auteurs au public, tant il avoit de facilité & d'activité pour le travail. Leon X. aiant été élevé au Pontificat, Erasme qui l'avoit connu étant Cardinal, le congratula sur son exaltation & le pria de trouver bon qu'il lui diwidât son Edition Grecque & Latine du Nouveau Testament. Ce Pape l'ayant agréé, Erasme lui en envoya un Exemplaire, avec une Lettre dans laquelle il lui marquoit, que son dessein n'avoit point été de contredire l'Edition Vulgate, mais seulement de corriger les fautes qui y étoient survenues. Cependant on trouva qu'il redire à Louvain & en Angleterre qu'il eût changé la Version Vulgate. Il se défendit; en disant que cette Version n'avoit point été faite par l'autorité d'un Concile; que les Peres se servoient d'exemplaires differens; qu'ils varioient dans leurs citations: que Dupré avoit fait une nouvelle Version des Pseaumes, & le Fevre d'Etampes, une des Epîtres de S. Paul, sans que l'on y eût trouvé à redire: que son Edition du Nouveau Testament avoit été approuvée par l'Evêque de Bâle selon les loix du Concile de Latran, par deux Professeurs en Theologie, & par plusieurs Theologiens; que le Pape l'avoit même louée & approuvée. Il y eut néanmoins plusieurs Theologiens qui firent leurs efforts pour la décrier. Edouard Lée Anglois se vanta d'y avoir trouvé trois cent fautes. Erasme lui demanda une conference, en s'engageant de changer ce qui se trouveroit contraire ou à la foi ou aux bonnes mœurs, mais Lée le refusa, & fit depuis paroître ses Remarques qui furent refutées par Erasme. Jacques Latomus Theologien de Louvain & Lopez Stunica l'attaquerent aussi. Alensis & Dorpius firent quelques remarques, sur lesquelles Erasme s'expliqua, & Alensis demeura content de ses explications, mais néanmoins les Prédicateurs & plusieurs Theologiens ne cessèrent de déclamer contre la Version & les Notes d'Erasme sur le Nouveau Testament, & ses ennemis secrets, de le décrier. Nonobstant ces oppositions Erasme obtint une nouvelle approbation du Pape Leon X. pour la seconde Edition de cet Ouvrage, dans laquelle il conféra le Texte sur neuf Manuscrits. Il en fit une troisième Edition en 1521. où il revit le Texte sur l'Edition de Venise, & la Version sur trois autres Ma-

nuscrits. On a fait depuis plusieurs autres Editions de la Version, qui n'a jamais été ni même passée pour défendue, comme nous avons fait voir ailleurs.

Les travaux d'Erasme aiant été long-temps sans récompense, enfin Charles d'Autriche Souverain des Pais-Bas, qui fut depuis Empereur, le fit son Conseiller d'Etat, & lui donna une pension de deux cent florins par an, dont il fut payé jusqu'en 1525. Le Roi François I. le fit solliciter par deux fois de venir s'établir dans son Roiaume, lui offrant des avantages beaucoup plus considerables tant en Benefices qu'en pension, mais il ne voulut pas le faire sans le consentement de son Prince naturel, qu'il auroit été difficile d'obtenir, & s'excusa sur la charge de Conseiller d'Etat de Charles d'Autriche qui l'attachoit au service de ce Prince. On lui donna la direction du College des trois Langues de Louvain fondé par François Buileiden Archevêque de Bezançon, mort à Toledé le 23. Juillet 1502. Erasme y nomma pour Professeur en Langue Hebraïque, un Medecin nommé Adrien Juif de naissance, pour la Langue Grecque Agathias, & pour la Latine Gerard Coclenius.

Quand Luther commença à paroître, il fit ce qu'il pût, comme nous avons remarqué, pour engager Erasme dans son parti; mais Erasme ne voulut point le déclarer pour lui, quoi qu'il n'approuvât pas la chaleur de ses adversaires. Il blâma les emportemens de Luther, & lui conseilla d'avoir plus de moderation. Lui remontrant qu'il falloit parler contre ceux qui abusoient de l'autorité des Prélats, & non pas contre les Prélats mêmes: qu'il ne falloit pas traiter avec mépris les Ecoles publiques, mais les mieux regler: qu'il étoit plus expedient d'exposer les raisons que l'on avoit de reprendre quelques pratiques communes, que d'assurer affirmativement qu'elles devoient être abolies: qu'il y avoit des personnes dont il valoit mieux mépriser les disputes que de les refuter: que sur tout il devoit éviter de ne rien faire par présomption ou par faction, & prendre garde de ne se pas laisser emporter à la haine ou à la vaine gloire. Il fut mandé avec Eckius & Cochlée à la Diette de Wormes pour disputer contre Luther; mais il ne voulut pas s'y trouver, & revint de Cologne à Louvain sous prétexte de la peste.

C'est à peu près en ce temps-là depuis 1519. jusqu'en 1523. qu'il composa ses Paraphrases sur le Nouveau Testament, Ouvrage fait avec

soin

Erasme. soin, qui fut bien reçu, moins envié que sa Version. & ses Notes, & approuvée de presque tous les Theologiens. à l'exception de Noël Bède, & de quelques autres de sa faction. Pendant tout ce temps-là il fit plusieurs voyages, de Bâle aux Pais-Bas, & des Pais-Bas à Bâle, qui ne l'empêchèrent pas de faire imprimer quantité de Livres. C'est à quoi il s'appliqua presque uniquement pendant le reste de ses jours, évitant de se trouver aux Assemblées où il étoit invité pour y parler des matieres de Religion, ne croyant pas le pouvoir faire avec toute la liberté qu'il souhaitoit, & n'estimant pas que les differends sur la Religion pussent être apaisés par ces sortes de Conférences. Il en proposa néanmoins une à ces conditions, que le Roi de France & l'Empereurs'unissentensemble pour l'établissement de la verité, que l'on choisît cent cinquante hommes de toutes les Nations, pieux, habiles, judicieux, que l'on fit réduire leur avis par un plus petit nombre de Députés : que l'on retranchât plusieurs disputes inutiles que les Theologiens agitent dans leurs Ecoles; que l'on abrogeât quelques loix Ecclesiastiques, & que l'on en changât d'autres en de simples conseils; que l'on pourvût les Eglises de Pasteurs propres à instruire, à exhorter & à consoler les Peuples: qu'on fit observer la discipline, & fleurir la Religion dans la pureté. Il avoit entrepris de faire un Dialogue sur les differends de Religion dans lequel il introduisoit trois personnes, Falsmaque qui parloit pour Luther, Rabule qui soutenoit le parti contraire, & Philalthe qui étoit comme le juge. Il le vouloit diviser en trois parties, & examiner dans la premiere s'il étoit expedient de terminer cette affaire par une Conférence. La seconde devoit contenir une discussion de la doctrine de Luther, & la troisième les moyens d'assoupir ces differends. Cet Ouvrage ne fut pas achevé, mais Erasme fut consulté sur le même sujet par les Papes Adrien VI. & Clement VII. & invité d'aller à Rome, où il se seroit rendu sans l'incommodité de la gravelle dont il étoit tourmenté. Il protesta dans la Lettre à Clement VII. que ni les sollicitations des Princes, ni les caresses de ses amis, ni la haine des Moines & de quelques Theologiens ne l'ont pu jamais engager à rien faire pour Luther contre les intérêts de l'Eglise Romaine. Il lui déclara qu'il a toujours soumis sa personne & ses Ecrits au jugement de l'Eglise de Rome, & qu'il souffrira plutôt toutes choses que de passer pour seditionnaire. Enfin sollicité de toutes parts par les Papes, par l'Empereur, par le

Roi d'Angleterre, par les Cardinaux, par le Prince George de Saxe & par ses Amis, d'écrire contre Luther, il attaqua son Livre du Serf-Arbitre, & Luther y ayant répondu, cela l'engagea dans une dispute qui l'obligea de faire divers Ecrits contre Luther. Quelqu'un ayant fait paroître un Libelle dans lequel on soutenoit qu'Erasme & Luther étoient de même sentiment sur la Cène, il ne pût souffrir cette impolitesse, & déclara hautement dans un Ecrit adressé à l'Assemblée de Bade, que son sentiment étoit bien différent de celui de Luther. Il eut aussi des démêlés au sujet de la Religion avec Ulric Hutten Lutherien, qui avoit été son ami, & il y eut de part & d'autre des Ecrits si aigres, qu'ils firent un procès en forme, à la poursuite d'Ephendorf, dont Rhenanus & Amerbach étant pris pour Juges, condamnerent Erasme à vingt florins d'amende envers les pauvres. Erasme ne rejetta pas moins fortement les erreurs des Sacramentaires que celles des Lutheriens. Il avoit entrepris un Ecrit contre Carlostad, mais il n'osa le publier de crainte d'exci ter du tumulte dans la ville de Bâle où la doctrine de Carlostad étoit favorisée par le Peuple & par le Senat. Il s'opposa avec vigueur en 1526. à la reception du Zuinglianisme dans la ville de Bâle; mais les Novateurs étant venus à bout de l'y introduire en 1529. & d'abolir la Messe, il quitta entièrement la ville de Bâle au mois d'Avril, & se retira à Fribourg dans le Brisgaw.

Avant qu'il sortit de Bâle, il s'éleva une tempête contre lui dans la Faculté de Theologie de Paris. Noël Bède Docteur en Theologie pour lors Syndic de la Faculté, fit un Extrait de plusieurs propositions des Paraphrases d'Erasme sur le Nouveau Testament qu'il croioit censurables, & en communiqua quelques-unes à Erasme avant que de les rendre publiques: Erasme y répondit mais Bède avant que d'avoir reçu sa réponse, presenta en 1523. au Parlement de Paris un extrait des propositions qu'il avoit tirées des Livres d'Erasme avec une censure très-aigre de chaque proposition, & il dressa quelque temps après (au mois d'Avril 1524.) une censure generale de la doctrine d'Erasme, par laquelle il déclaroit qu'elle étoit en plusieurs chefs erronée, contraire aux bonnes mœurs, & schismatique, qu'elle dérogeoit à l'état de la Religion, qu'elle décrioit l'état Monastique & qu'on devoit empêcher, sur tout les Religieux, de lire ses Ouvrages. Pour le prouver, il renvoioit aux articles qu'il avoit

Erasme, avoit extraits de ses Livres. Il fit signer cette Censure generale à Guillaume Duchêne Docteur de la même Faculté, & répandit dans le Public ces deux Censures. *Erasme* les ayant reçûes, fit une Apologie, qu'il adressa à la Faculté de Theologie de Paris, & une Refutation des Censures de Beda. Dans le même temps Pierre Sutor Chartreux, qui avoit été auparavant Docteur de Sorbonne, fit un Ecrit très-violent contre les Nouveaux Traducteurs de l'Ecriture Sainte, dans lequel il maltraitoit fort la Traduction d'*Erasme*. *Erasme* se défendit aussi contre cet Auteur & continua de refuter les Censures de Beda & de faire voir ses fautes & sa mauvaise foi. Beda fit imprimer son Livre, qui fut trouvé à la Cour si plein d'emportement, que le Roi ordonna qu'il seroit supprimé. Beda continua néanmoins de le débiter, & étant allé en Cour, il y fut arrêté pour ce sujet, & n'eut permission de s'en aller, qu'à condition de se représenter quand il en seroit requis. Beda ne se rebuta pas néanmoins, & aiant fait faire par quelques Docteurs, des Extraits d'un grand nombre de propositions tirées des Ouvrages d'*Erasme*, il les défera à la Faculté de Theologie de Paris pour les faire condamner. Il fit d'abord censure en 1526. le 16. de Mai les Colloques d'*Erasme*, & les propositions qui en avoient été extraites, & ensuite proceder à l'examen des propositions tirées de ses autres Ouvrages, distribuées sous differents titres; & enfin en arrière la Censure le 17. Decembre 1527. *Erasme* aiant eu nouvelle que la Faculté de Theologie de Paris examinoit des propositions tirées de ses Livres, & qu'il y en avoit déjà quelques-unes de condamnées, écrivit une Lettre au Parlement de Paris, datée du 14. de Novembre, dans laquelle il se plaint de l'entreprise de Beda, & prie la Cour d'interposer son autorité pour l'arrêter; non qu'il craignît, à ce qu'il dit, le jugement de la Faculté de Theologie de Paris, qu'il honoroit, ou qu'il se défiait de la verité de sa doctrine, mais parce que Beda avoit assez déclaré combien il étoit emporté & prévenu; qu'il avoit une grande cabale dans la Faculté, & que les autres Docteurs qui n'étoient pas de son sentiment, étoient obligés de se taire, de crainte de devenir odieux ou d'être tourmentés: que si-tôt que quelqu'un vouloit parler pour sa défense, on lui disoit qu'il étoit pire qu'un Lutherien: qu'il y avoit aussi des Docteurs, qui n'ayant aucune connoissance des belles Lettres, ne pouvoient pas comprendre ses Ecrits, & qu'enfin les plus integres & les plus sçavans pouvoient

Tome XIV.

être trompez de la maniere dont on procedoit à cette Censure, parce qu'on présentoit des propositions tronquées, qui séparées de ce qui précède, ou de ce qui suit, ont un mauvais sens, au lieu qu'en y joignant ce qui précède & ce qui suit, elles ont un bon. On ne sçait pas comment cette Lettre fut reçûe par le Parlement, ni quel effet elle eut, mais il est certain que la Censure contre *Erasme* ne fut publiée que long-temps après. & que ce ne fut qu'en l'année 1531. qu'elle fut imprimée à Paris. *Erasme* l'ayant reçûe, la fit imprimer en 1532. avec ses explications & déclarations sur chaque proposition censurée, adressées à la Faculté même, avec une Préface respectueuse & honorable à ce Corps.

Erasme fut très-bien reçu à Fribourg, & le Magistrat aiant eu ordre du Roi d'Hongrie de lui donner un logement, il le logea dans le Palais du Roi; mais *Erasme* ne s'y trouvant pas commodément, loua & ensuite acheta une maison pour sa demeure. Il composa dans ce séjour plusieurs Livres de pieté. Paul III. aiant été élevé au Pontificat au mois d'Octobre 1534. *Erasme* le congratula, comme il avoit fait les autres Papes, sur cette éminente dignité, & l'exhorta de soutenir la Foi & de procurer la paix de l'Eglise. Ce Pape lui fit réponse par une Lettre très-obligante, lui témoignant qu'il avoit reçu avec joie la Lettre qu'il lui avoit écrite, qu'il avoit toujours eu de l'affection pour sa personne & de l'estime pour sa doctrine, & le pria avec instance d'employer son éloquence & sa plume pour défendre la Foi Catholique & combattre les nouvelles erreurs, tant avant le Concile que dans le Concile. Sa Sainteté aiant résolu de faire quelques Gens de Lettres Cardinaux, on parla d'*Erasme*, & comme rien ne s'opposoit à son élévation que sa pauvreté, le Pape lui donna en 1535. le Doienné de Deventer, & pria la Reine d'Hongrie Gouvernante des Pais-Bas, de l'en mettre en possession, mais *Erasme* ne voulut point l'accepter. Bembo, Sadolet & ses autres Amis de Rome lui firent des complimens sur le dessein du Pape, & le Cardinal ne lui pouvoit manquer, s'il eût voulu y penser; mais son âge, ses infirmités & l'éloignement qu'il avoit des grandeurs l'en détournèrent. Il ne songea plus qu'à achever sa course en repos. Ennuï du séjour de Fribourg, il revint à Bâle, où il fut honoré de la qualité de Recteur de l'Université. Il y revit ses Ecrits & les mit en état d'être imprimés en un Recueil après sa mort. Enfin ses infirmités augmentant & ses

C

Erasme. ses forces diminuant tous les jours, il fut attaqué d'une dissenterie qui lui dura près d'un mois, & l'emporta le 12. de Juillet 1536. Il fut enterré dans l'Eglise Cathédrale de Bâle proche les degrez du Chœur. Par son Testament, après avoir fait quelques legs à ses Amis, il fit Amerbach heritier du reste de ses biens, à la charge de les employer à l'assistance des pauvres vieillards ou infirmes, à marier de pauvres filles & à faire étudier de pauvres garçons, & il nomma pour l'aider à l'exécution de ce Testament Jean Froben & Nicolas Episcopius.

Erasme étoit de petite taille; il avoit les yeux bleus, & avoit eu en sa jeunesse les cheveux blonds: son visage, son port, sa contenance étoient graves & honnêtes. Il étoit d'une complexion délicate. Il fut sur la fin de sa vie fort tourmenté de la goutte & de la gravelle: Il avoit une memoire prodigieuse, une facilité d'écrire merveilleuse & écrivait avec pureté & avec élégance. Il s'étoit fait un stile propre qui ne cede en rien à celui des meilleurs Ecrivains, quoiqu'il n'affectât pas de ne se servir d'aucun terme qui ne fût cicéronien, comme faisoient quelques Sçavans de son temps. Il a été constamment le plus bel esprit & le plus sçavant homme de son siecle. C'est à lui qu'on doit principalement le rétablissement des belles Lettres, les Editions des Peres, la Critique, & le goût pour l'Antiquité. Il est un des premiers qui aient traité les matieres de Theologie d'une maniere noble & dégagée des Sophistiqueries & des termes de l'Ecole. Ses Ouvrages de pieté ont une élégance qu'on ne trouve point dans les Livres des autres Mystiques. Il a repris avec liberté les vices de son temps, & principalement ceux des Ecclesiastiques, les superstitions, la haine que l'on avoit pour les belles Lettres, l'ignorance & la barbarie qui regnoient dans les Ecoles. Il ne s'est pu empêcher de parler quelquefois trop librement contre les Moines, contre les Theologiens Scholastiques, & contre quelques superstitions; mais il s'est repenti lui-même d'en avoir ainsi usé pendant sa jeunesse, & a dit qu'il ne l'auroit jamais fait, s'il eût prévu la tempête que Luther devoit exciter. Les Lutheriens & les Sacramentaires n'ont point eu de plus grand ennemi. Il a protesté plusieurs fois qu'il leur faisoit une guerre irreconciliable, & jamais il n'a voulu favoriser en aucune maniere ni leur parti ni leur doctrine. Il a déclaré que rien ne pourroit le separer de la Communion de l'Eglise Romaine,

qu'il n'enseigneroit jamais d'erreurs & ne porteroit personne à la revolte: *Namquam ero magister erroris neque dum tumultus.* Il a été loué & admiré par les Papes, par les Princes & par tous les Sçavans de son temps. Cependant il n'a pas laissé d'avoir beaucoup d'ennemis parmi les Theologiens, les Moines & les demi-Sçavans qui l'ont accusé d'heresie, d'erreur & d'impieté. La liberté avec laquelle il les avoit repris, la prévention où l'on étoit alors contre tout ce qui avoit l'air de nouveauté, l'aversion que l'on avoit pour les belles Lettres, & l'attachement pour des sentimens & des usages communs, sont les causes des tempestes qu'il a eues à essuier. Quant à ses mœurs, il étoit prompt, mais facile à apaiser, comme il le dit lui-même *irasci celer, sed ut placabili effem.* Jamais homme ne fut moins ambitieux: loin de rechercher les honneurs, il a refusé, comme nous avons vu, les plus éminentes dignitez. Il eut toute sa vie une extrême passion pour l'étude, & l'a toujours préférée à toute autre occupation: il étoit ennemi du luxe, sobre, libre dans ses sentimens, sincère, point flatteur, constant dans ses amitez, se reconciliant aisément avec ceux qui l'avoient offensé, point envieux de la gloire des autres, ne voulant offenser personne: il étoit neanmoins très-sensible aux libelles & aux injures: railleur, souffrant avec impatience d'être repris, traitant ses Adversaires avec hauteur, & les réfutant avec beaucoup de vivacité, & même quelquefois avec un peu d'aigreur. Il craignoit beaucoup la mort dans sa jeunesse, mais il en eut moins d'apprehension sur la fin de sa vie, & s'y disposa d'une maniere très-Chrétienne.

Toutes les œuvres d'Erasme ont été recueillies & imprimées à Bâle par Froben en 1540. en neuf Tomes in folio. Les deux premiers & le quatrième ne contiennent que des Ouvrages de Grammaire, de Rhetorique & de Philosophie qui ne concernent point les matieres Ecclesiastiques, si ce n'est peut-être quelques-uns des Colloques & quelques endroits de l'Eloge de la Folie. Le troisième contient les Epîtres, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise. Le cinquième, les Livres de pieté. Le sixième, la Version du Nouveau Testament avec les Notes. Le huitième, ses Traductions des Ouvrages des Peres Grecs, & le dernier, ses Apologies qui sont un des plus gros Volumes. Le dessein de notre Ouvrage ne nous permet de parler que des Lettres & des œuvres d'Erasme

Erafme. me qui concernent la Religion ou les affaires de l'Eglise. Nous commencerons par le Volume des Lettres que l'on a imprimé depuis en Angleterre en 1642. avec trois Livres d'Additions.

Quoi qu'Erafme ne fit pas grand cas de ses Lettres, comme il le témoigne dans la Préface du Recueil qu'il en a fait, & qu'il crût avoir bien des raisons de ne les point faire paroître, il ne pût les refuser à Froben à qui les gens de Lettres les demandoient de tous côtez. Il les a partagées en vingt-huit Livres sans les ranger dans l'ordre des dates ni des matières. Quelques-unes avoient déjà paru en 1520. La première Lettre du Livre premier adressée à Rhenanus, contient les raisons pour lesquelles il avoit voulu supprimer ses Lettres, & comme il avoit été contraint de les donner parce qu'on les vouloit imprimer malgré lui. Les raisons qu'il apporte, sont qu'il craignoit qu'il y eût des choses dans ces Lettres qui pussent nuire à sa réputation ou offenser les autres : qu'il ne les avoit point écrites dans le dessein qu'elles parussent, mais pour s'amuser & se divertir avec ses Amis : que depuis la tragédie excitée par Luther, il n'y avoit plus de sûreté ni à se taire ni à parler, & que l'on prenoit en mal les choses les plus innocentes : qu'il s'étoit plus étudié à composer des discours d'un stile diffus, qu'à écrire des Lettres qui demandent un stile concis & coupé : que cependant il s'étoit trouvé qu'il avoit réüssi dans ce genre d'écrire, mais qu'il étoit dangereux, parce que les Lettres devant représenter au naturel les mœurs, la fortune, les passions & les inclinations des hommes, il est à craindre qu'on offense les autres en parlant avec liberté : que souvent ceux qui ont été de nos amis, deviennent nos plus grands ennemis, & qu'on voudroit blâmer ceux qu'on a loiez, ou n'avoir rien dit de ceux qu'on a choquez : qu'enfin un Auteur qui fait paroître ses Lettres, expose sa réputation au caprice des hommes qui jugent souvent de son esprit par la lecture d'une seule Lettre, qu'il a peut-être faite dans un temps qu'il étoit fatigué, malade ou distrait, ou qu'il a proportionnée à la capacité de celui à qui il écrit : qu'en son particulier il avoit plus de raison qu'aucun autre de craindre l'édition de ses Lettres, parce que la fortune lui avoit toujours été assez contraire & qu'il n'avoit pas mené une vie toujours égale & exempte de défauts : que souvent on confie certains secrets à ses amis, qu'il n'est pas bon que tout le monde sache, &

que d'autres pourroient prendre en mauvaise part.

Il décrit dans la seconde Lettre adressée à Barbirius, la manière dont quelques Theologiens de Louvain en avoient usé à son égard. Il assure d'abord son ami, qu'il ne fouhait rien davantage que d'être bien avec les Theologiens, mais qu'il y en avoit quelques-uns avec qui il étoit difficile qu'il s'accordât : qu'il se seroit facilement accordé avec Jean d'Ath, s'il avoit pu appaiser un Carme & un Dominicain : que la Version du Nouveau Testament aiant paru, ils avoient déclaré contre elle à Louvain : que s'y étant transporté, il avoit volontiers oublié tout ce qu'on avoit fait contre lui & s'étoit reconcilié avec les Theologiens de cette Université : qu'il leur avoit porté son Nouveau Testament revû & corrigé avec soin, & les avoit priez de lui marquer ce qu'ils y avoient trouvé à redire : que Jean d'Ath lui avoit avoué qu'après l'avoir lû, il n'y avoit rien trouvé qu'on pût reprendre : que cependant la seconde édition n'avoit pas plutôt paru, que Latomus & Dorpius avoient écrit & déclaré contre lui, & que Jean d'Ath l'avoit déchiré publiquement : qu'ensuite ils l'avoient accusé d'avoir eu part aux Livres de Luther, & avoient publié que ses propres Ouvrages étoient pleins d'une infinité d'erreurs : que la chose aiant été approfondie, le bruit qui avoit couru qu'il étoit auteur des Livres de Luther, s'étoit trouvé faux, & qu'on n'avoit pu trouver aucune erreur dans ses Ouvrages : qu'ils s'étoient encore raccommodés avec lui, mais qu'ils avoient bien-tôt rompu cet accommodement & excité une nouvelle tempête contre lui, le soupçonant d'être auteur d'un Recueil de certaines Lettres où il y avoit des vers contre un Carme : qu'il avoit eu beau protester qu'il n'avoit aucune liaison avec Luther, que les Carmes & les Dominicains n'avoient cessé de l'accuser de favoriser ses erreurs : que cependant personne n'en étoit plus éloigné que lui : qu'il n'avoit pas plutôt lû quelques pages des Ecrits de Luther, qu'il s'étoit douté que cette affaire causeroit du tumulte : qu'il étoit si ennemi de la discorde, qu'il n'approuveroit pas même que l'on avançât des veritez capables de causer des seditions : qu'il avoit été le premier à avertir Luther d'agir avec plus de moderation : & qu'il avoit fait tous ses efforts pour le détourner lui & ses partisans de continuer comme ils avoient commencé : qu'il n'y avoit point de sollicitations ni d'adresses dont on ne se fût servi pour le porter à se joindre à

Erasme.

Luther : qu'il sçavoit que les principaux adversaires de Luther le haïssoient, & qu'en s'éloignant de ce parti, il perdrait les meilleurs amis qu'il avoit en Allemagne, mais que rien ne l'avoit pu ébranler, & qu'on le mettroit plutôt en pieces, que de l'engager à fomentier la discorde, principalement dans une affaire de Religion. Il ajoute qu'il peut y avoir des choses reçues dans l'Eglise qu'il seroit à propos de changer, mais que cela devoit se faire sans exciter de tumulte : que si les gens sçavans avoient donné des avis aux Puissances sur les abus qu'il auroit été à propos de reformer, il auroit été un de ceux qui en auroient pu donner : Il loue la moderation de Caictan qui s'étoit abstenu d'injures & d'invectives, & il dit qu'il souhaiteroit que l'on fit plusieurs Livres de cette maniere contre Luther : qu'il avoit effectivement improuvé dès le commencement les clameurs séditionnaires des Adversaires. Que quant à ce qu'on dit que Luther a tiré plusieurs choses de ses Ecrits, il n'a pas été le maître d'empêcher qu'il n'en abusât : qu'il avoit écrit dans un temps où ce qu'il disoit pouvoit servir au rétablissement des bonnes mœurs, & qu'il auroit peut-être parlé avec plus de circonspection, s'il avoit prévu ce Siècle plus que tragique : que les lieux communs sur lesquels il declamoit, attaquoient ceux qui négligeant les sources des Volumes sacrés, s'arrêtent à de petites questions que l'on peut plutôt appeller sophistiques que Theologiques ; & à ceux qui négligeant les devoirs de la véritable piété, avoient trop de confiance aux cérémonies, aiant en cela l'esprit du Judaïsme plutôt que celui du Christianisme : qu'il avoit aussi souvent declamé contre les guerres que se font les Princes Chrétiens : que ses Livres n'avoient encore corrompu personne ; & qu'ils en avoient au contraire excité plusieurs à la véritable piété : qu'il avoit évité de rien dire qui pût porter à l'impieété ou à la révolte : qu'il n'y avoit dans ses Livres aucune des propositions que l'on condamne dans Luther : que s'il n'avoit pas encore écrit contre lui, c'est qu'il n'en avoit eu le temps, & que d'ailleurs il ne se croioit pas assez éclairé pour le faire : que cela demande beaucoup d'érudition & de prudence, & même d'autorité : qu'il prévoyoit que des Evêques, des Cardinaux & des Rois entreprendroient d'écrire contre Luther : qu'au reste il avoit plus fait de tort à Luther que plusieurs de ceux qui avoient écrit contre lui, en condamnant dès le commencement sa maniere sédi-

tieuse d'écrire, en détournant par ses Lettres Erasme, plusieurs personnes de le suivre, & en désapprouvant publiquement sa doctrine : que par là les Lutheriens étoient devenus ses ennemis, & qu'ils se déchaînoient contre lui : qu'il seroit à souhaiter que l'on s'appliquât dans un esprit de paix à chercher la vérité & à procurer la concorde : qu'il faudroit commencer à remédier aux sources qui ont donné naissance à ce désordre : enfin il se défend du nom de Lutherien que ses Adversaires lui donnoient.

La troisième est adressée à un Chartreux qui lui avoit envoyé des vers de sa composition. Erasme lui dit qu'il ne désapprouve pas qu'il emploie à cette occupation les momens dans lesquels il n'a rien de meilleur à faire : mais il l'avertit qu'il seroit beaucoup mieux d'imprimer dans son cœur une vive image de JESUS-CHRIST & de S. Paul, que de vouloir la représenter sur le plomb, sur l'airain ou sur le papier. Il ajoute qu'il doit d'autant moins se repentir d'avoir embrassé la retraite, que depuis J. C. il n'y a point eu de siècle plus corrompu ; qu'il semble qu'au lieu que J. C. dit qu'il a vaincu le monde, le monde est prêt de dire, j'ai vaincu J. C. tant les vices regnent même parmi ceux qui se croient la lumière & le salut du monde.

Dans la quatrième adressée à Wolfgang Capiton, il témoigne la joie qu'il a de voir fleurir les Sciences dans toute l'Europe. Il ajoute, qu'il n'y a que la Theologie que l'on a plus de peine à rétablir, parce que ceux qui en avoient fait profession jusqu'alors, avoient eu beaucoup d'éloignement des belles Lettres, & qu'ils defendoient leur entêtement sous prétexte de piété ; en sorte qu'ils ont persuadé au Peuple ignorant, que l'on viole la Religion quand on reprend leur barbarie. Il espère néanmoins, que l'on réussira dans cette Science comme dans les autres, si l'on continué d'enseigner les trois Langues dans les Ecoles publiques, comme on a déjà commencé. Il ne souhaite pas néanmoins que la Theologie méthodique soit entièrement abolie ; mais qu'elle soit perfectionnée parla belle littérature : Car, dit-il, l'autorité des Lettres sacrées ne sera pas ébranlée, ni la Theologie renversée, quand on lira quelques passages plus correctement, ou qu'on les entendra mieux qu'on ne faisoit auparavant ; au contraire, plus on aura de lumières sur l'Ecriture Sainte, plus son autorité sera respectable. Il craint néanmoins, que sous prétexte de renou-

veller

Erasme. veller la littérature & d'étudier l'Hebreu, on ne faisoit revivre le Paganisme ou le Judaïsme.

La cinquième contient un bel Eloge d'Henri Glareanus, qu'il recommande à Etienne Poncher Evêque de Paris Ambassadeur de Sa Majesté Très-Christienne auprès du Roi Catholique, afin qu'il lui procure une pension.

Les Lettres suivantes d'Erasme à Budée & de Budée à Erasme sont pleines d'érudition, mais ne contiennent rien de remarquable sur la Religion; c'est pourquoi nous les passerons aussi bien que toutes celles où nous ne trouverons rien qui ait rapport à la doctrine, à la piété Chrétienne, ou à l'histoire de l'Eglise.

La dix-neuvième est adressée au Roi François I. qu'il congratule de ce qu'il a fait la paix avec les Suisses, & de l'amour qu'il a pour les gens de Lettres.

La trentième est une Lettre de remerciement à Leon X. sur l'estime que ce Pape lui avoit marquée. Il l'assure qu'il tâchera de répondre à la bonne opinion que Sa Sainteté a de lui, & de faire quelque ouvrage digne d'elle. Il le congratule ensuite son siècle, dans lequel il espère qu'il verra rétablie, sous les auspices, & par les soins de ce Pape, la véritable piété Chrétienne affoiblie en plusieurs points, les belles Lettres en partie négligées, en partie corrompues, & la paix du monde Chrétien.

Dans la Lettre 37. qui est la dernière de ce Livre, il donne ce bel Eloge à la France, qu'elle seule n'est point infectée d'Herétiques, ni de Schismatiques, ni de Juifs, ni de demi-Juifs; ni gâtée par le voisinage des Maranes & Turcs, comme quelques autres pays de l'Europe, que l'on connoît assez sans les nommer: qu'il n'y a point d'endroit où il y ait un Parlement plus auguste, une Université plus célèbre & plus saine, où les Loix aient plus d'autorité, où tous les Etats du Royaume soient plus unis.

Il s'étend dans la première Lettre du second Livre sur les louanges du Pape Leon X. en le comparant avec Jules II. son Prédecesseur. Elle contient aussi les Eloges de S. Jérôme, de Guillaume Warham Archevêque de Cantorbrie, de Reuchlin & de quelques autres Savans de ce temps-là. Il y parle encore de son travail sur S. Jérôme, aussi-bien que dans la Lettre suivante au Cardinal Grimani, où il fait pour la seconde fois l'Eloge de l'Archevêque de Cantorbrie, & de l'Evêque de Rochester. Il y déclare qu'il est résolu d'employer le reste de ses jours à des ouvrages qui

concernent la Religion, quelque envie qu'on puisse porter à ses travaux. Il y censure le malheur de Reuchlin, à qui on rait des affaires à l'occasion d'une petite Lettre écrite en Allemand qu'il n'a point publiée, ni même eu dessein de publier. La troisième est adressée au Cardinal de S. George est de même nature. Il y loue l'Archevêque de Cantorbrie, y fait mention de son travail sur S. Jérôme, & y parle avantageusement de Reuchlin. Ces trois Lettres sont écrites de Londres au mois d'Avril 1515. Leon X. lui fit une réponse très-obligante, dans laquelle il lui promet de récompenser ses travaux. C'est la quatrième Lettre de ce Livre. Ce Pape le recommanda en même temps au Roi d'Angleterre par la cinquième Lettre. La sixième est le remerciement d'Erasme au Pape.

Erasme fait dans la dixième l'apologie de sa version du Nouveau Testament contre ceux qui la condamnoient sous prétexte qu'il n'étoit pas permis d'entreprendre une version de l'Ecriture que par autorité d'un Concile general. Il fait voir combien cette prétention est déraisonnable. Quoi, dit-il, ne fera-t-il pas permis de restituer le texte de l'Ecriture Sainte suivant le sentiment des Anciens, sans assembler de Concile general pendant qu'on la corrompt impunément tous les jours? Est-ce que la Version qu'ils approuvent a été faite par l'ordre d'un Concile general? N'a-t-elle pas été composée & publiée avant que d'être approuvée par les Peres? La même chose peut arriver de la mienne, quoi que je ne le souhaite, ni ne le demande. Encore ne peut-on pas dire que la version Vulgate ait été approuvée par le jugement d'un Concile universel: si ce n'est, dit-il, que les Peres s'en seroient servis, même tous les exemplaires de ce temps ne conviennent pas. Les Conciles, dit-on, s'en sont servis: cela n'est pas vrai des Anciens ni de ceux de Grece. Y a-t-il plus de mal dans la diversité des Versions de l'Ecriture Sainte que dans la variété des interpretations? Veulent-ils qu'il ne soit permis de rien changer? S'ils ne peuvent pas dire qu'il n'est pas permis de corriger les fautes, qu'examinent-ils si le changement que l'on a fait est bien ou mal fait? Mon dessein n'a point été de faire une nouvelle édition, mais de restituer l'ancienne sans toucher à la nouvelle. Il rapporte ensuite les exemples de ceux qui ont fait de nouvelles paraphrases, ou versions de l'Ecriture Sainte, comme ceux de Juvenius qui a mis l'Evangile en vers, de Gilles Delphe, qui a presque réduit toute l'Ecriture en vers; de

Erafme. Felix Dupré qui avoit depuis peu publié une nouvelle Version des Pſeumes; de Jacques le Fevre d'Etaples, qu'il appelle son ami, & qu'il dit être au-deſſus de l'envie, qui avoit compoſé une nouvelle Version des Epîtres de S. Paul qu'il avoit miſe à côté de la Vulgate. Il avoué qu'il montre que S. Hilaire, S. Auguſtin & S. Thomas ſe font trompez en quelques endroits, mais il dit qu'il le fait d'une maniere reſpectueuſe, & ſi peu capable de les offenſer, que s'ils vivoient ils lui en ſçauroient bon gré: qu'il eſt vrai que ces Peres étoient de grands Hommes, mais qu'ils étoient hommes; que ſi l'on croit qu'ils ne ſe font point trompez dans les endroits où il n'eſt paſ de leur avis, il faut le montrer par de bonnes raiſons, & non paſ ſe répandre en injures. On ne veut paſ, dit-on, deſcendre dans des minuties de Grammairien (car c'eſt ainſi que l'on appelle ceux qui ont étudié les belles Lettres) comme ſi c'étoit un honneur à un Theologien d'ignorer la Grammaire. Cependant n'eſt-il paſ certain que cet art ſert beaucoup à perfectionner un Theologien? Peut-on nier que S. Ambroïſe, S. Jérôme, & S. Auguſtin, qui ſont les principaux ſupports de la Theologie, n'aient été en ce ſens, des Grammairiens? Il ajoûte qu'il a ſatisfait à l'ordonnance du Concile de Latran qui défend d'imprimer aucun Livre de Religion qui n'ait été approuvé par l'Ordinaire, puis-que le ſien a été écrit & publié ſous les yeux & avec l'approbation de l'Ordinaire, qu'il a été approuvé par Louis Berus Docteur de Paris, & par Fabrice Capiton Theologien de Bâle: qu'il pourroit encore produire les témoignages & les Lettres de pluſieurs perſonnes ſçavantes & pieuſes qui ont fait l'éloge de ſon Ouvrage: que le ſuffrage du ſeul Evêque de Rocheſter ſuffit pour ſa juſtification. Quelle honte enſin, dit-il, ne doivent point avoir ces hommes du commun de déchirer un Ouvrage que le ſouverain Pontife approuve? Il fait voir en ſiſinant, de quelle utilité ſa Version peut être, & a été, pour porter les Theologiens à lire avec plus d'attention & à étudier avec plus de ſoin l'Ecriture Sainte.

La Lettre vingt-cinquième eſt de Jean Ecklius à Eraſme. Après avoir loué ſon mérite, & blâmé les Zoiles & les Momus qui ne ſongent qu'à le reprendre, & à le critiquer, il lui communique, mais dans un autre eſprit, quelques difficultez qu'il avoit ſur quelques endroits de ſes notes ſur le Nou-

veau Teſtament. La première eſt ſur une note qu'il avoit faite ſur le ſecond Chapitre de S. Matthieu, où il ſembloit avoir avancé que les Evangeliſtes avoient pû faire des fautes de memoire comme les autres Ecrivains. La ſeconde eſt ſur une remarque qu'il avoit faite ſur le dixième Chapitre des Actes des Apôtres, où il avoit dit que les Apôtres écrivains en Grec avoient retenu quelque choſe de la propriété de leur langue, n'ayant paſ appris le Grec dans Demosthene, mais par l'uſage ordinaire. Il dit que cette obſervation ne ſ'accorde paſ avec une vérité qu'aucun Chrétien ne peut ignorer, que les Apôtres ont été inſtruits des Langues par l'inspiration du S. Eſprit. Il joint à cette remarque celle qu'Eraſme avoit faite dans ſes notes du Chapitre 3. de l'Evangile de ſaint Matthieu ſur le mot Grec *ὑπομονή*, où il ſembloit s'ériger en Précepteur des Apôtres ſur l'uſage de ce mot, comme ſi le S. Eſprit n'avoit paſ été un aſſez bon maître, & qu'il ſailût ſupplier à ſa negligence. Il dit qu'il ne lui écrit paſ ces choſes pour attaquer ſon Ouvrage, mais pour l'avertir; & que ſi cela ne lui fait point de peine, il continuera de l'avertir avec ſoin. Il ajoûte qu'ayant un reſpect profond & une veneration toute particulière pour la doctrine de S. Auguſtin, qu'il conſidère comme la plus éminente après le ſacré Canon, & les decrets de l'Egliſe, il ne peut approuver le jugement qu'il porte de ſaint Auguſtin ſur l'Evangile de S. Jean, où il lui préfère ſaint Jérôme. Il dit qu'il trouve beaucoup meilleur le jugement de François Philèphe, qui tient que S. Auguſtin eſt plus habile en tout genre de Philoſophie, & que S. Jérôme lui eſt préférable en élégance & non paſ en doctrine: en ſorte que ſi de ces deux Peres on en eût pû faire un ſeul, il n'y auroit rien de plus parfait. Donnez-vous donc bien de garde, ajoûte-t-il, mon cher Eraſme, d'obſcurcir par vôtre jugement cette grande lumière de l'Egliſe la plus éclatante après les premières colonnes: reconnoiſſez que ſaint Auguſtin a été très-ſçavant: liſez exactement ſes Ecrits, & vous ſerez perſuadé que c'eſt une grande témérité de dire qu'il y a quelque Docteur préférable à lui pour la ſcience, & pour la doctrine. Il ſinit ſa Lettre par des compliments, par des louanges, & par des témoignages d'eſtime & d'affection; en ſorte que le commencement & la fin de la Lettre ſont beaucoup plus civils, que les avis qu'il donne dans leſquels il ſe ſert de termes aſſez durs.

Erafme.

La réponse d'Erafme est encore plus honnête. Il y répond aux difficultez qu'Eckius avoit proposées : à la premiere, que la proposition a deux membres disjonctifs, & qu'on ne s'attache qu'à l'un des deux & à celui qui paroît le plus mauvais : que si l'on dit qu'on ne doit point considerer l'alternative comme étant douteuse, il répond qu'on ne peut pas sçavoir s'il en doute; qu'il n'a fait que rapporter l'avis des autres: que S. Jérôme a proposé la même alternative dans son commentaire sur le Chapitre 5. de Michée, & qu'il a rapporté l'opinion de ceux qui disent que les Auteurs sacrez ont pû se tromper en citant un Prophete pour un autre, sans la condamner; que ce sentiment ne renverse point l'autorité de l'Ecriture comme Eckius le suppose: que comme on n'a pas mauvaise opinion de la vie entière de S. Pierre parce qu'il a péché & erré après avoir reçu le S. Esprit, on ne détruit pas l'autorité d'un Livre sacré en disant qu'il peut y avoir quelque faute légère; qu'on ne nie pas pour cela que le S. Esprit n'en ait inspiré l'Auteur, mais que ce n'est pas à nous à décider de quelle manière & jusqu'où le S. Esprit l'a inspiré, & si cette inspiration n'est pas simplement des choses qui concernent l'Evangile & la Foy: Ce que je ne dis pas, ajoute-t-il, parce que je crois que les Apôtres se soient effectivement trompez, mais seulement pour faire voir que toute l'autorité de l'Ecriture Sainte ne seroit pas ébranlée par quelque faute légère; que ce n'est point une chose indigne des Apôtres & extraordinaire, qu'ils aient eu recours aux Livres, puis que S. Paul écrit qu'on lui envoie ses Livres & ses cahiers. La seconde difficulté d'Eckius est de moindre conséquence, & Erafme s'en débarrasse facilement en disant qu'il n'étoit pas nécessaire que le S. Esprit inspirât aux Apôtres les Langues Grecque & Syriacque qu'ils sçavoient naturellement & sans miracle; qu'on ne peut pas douter que le Grec qu'ils parloient ne fût barbare; que S. Jérôme a remarqué plusieurs fois que S. Paul ne parloit pas Grec purement; que S. Luc sçavoit mieux le Grec que l'Hebreu parce qu'il étoit d'Antioche, & que S. Paul sçavoit mieux l'Hebreu que le Grec; qu'Origene, & les autres Interpretes Grecs font souvent choquez des défauts du Grec de S. Paul: que la remarque qu'il a faite, qu'il admire que l'Evangéliste a abusé du Verbe *μεταμωμεν*, ne touche point l'Evangéliste qu'on croit avoir écrit en Hebreu, mais le Traducteur de son Evangile; que ce mot *abusé* se

prend souvent pour user d'un terme: qu'enfin quand on dit qu'on admire une chose, ce n'est pas à dire qu'on la condamne. On admire ce qu'on estime, on admire ce qui est nouveau, on admire les choses dont on ne sçait pas la cause. Erafme replique enfin à la plainte d'Eckius sur le jugement qu'il avoit porté touchant S. Augustin, qu'il estime ce Pere comme un saint personnage & qui avoit de très-belles qualitez, qu'il ne veut point obscurcir sa gloire, mais qu'il ne veut pas non plus faire tort à S. Jérôme à qui il seroit injure s'il le postposoit à un homme qu'il précède de beaucoup dans la science de la Sainte Ecriture; que quand il y auroit lieu de douter lequel des deux est préférable à l'autre, on ne devroit pas le reprendre de ce qu'il se déclare plutôt pour S. Jérôme que pour S. Augustin, pourvu qu'il ait des sentimens tels qu'il doit avoir pour ce dernier; que quand Eckius déclare hardiment qu'après l'Ecriture & les Decrets de l'Eglise S. Augustin est celui des Peres qui a le plus d'autorité, il lui donne une prérogative que S. Augustin ne demande pas & que personne ne lui a accordée, d'autant plus que les Grecs l'emportent sur les Latins en ce genre comme dans les autres. Il ne fait pas beaucoup de cas de l'autorité de Philéphe qu'on lui oppose, & d'ailleurs cet Auteur avoue que S. Jérôme écrit plus élégamment, & ne lui préfère S. Augustin que dans la Dialectique. Sur les louanges generales que l'on a données dans les Ecoles, à S. Augustin, il remarque qu'elles ne doivent pas passer pour un oracle, & que l'on avance plusieurs choses dans les Ecoles dont on peut douter: que les Scholastiques ont préféré S. Augustin à S. Ambroise & à S. Jérôme, soit parce qu'il est plus souvent cité par les Auteurs qui ont pris le dessus dans les Ecoles, soit parce qu'ils l'entendent mieux, ou enfin parce qu'il décide plus nettement que les autres. S. Jérôme, ajoute-t-il, est difficile en plusieurs endroits, S. Ambroise est quelquefois obscur à cause de ses allusions, l'un & l'autre, à l'exemple des Grecs, décide d'autant moins hardiment qu'il est plus habile. Il se plaint ensuite de ce qu'Eckius a avancé sans preuve, qu'il n'avoit pas lû S. Augustin. Il lui déclare que ce Pere est le premier de ceux qu'il a lûs, qu'il le relit tous les jours, & que plus il le lit, plus il se confirme dans le jugement qu'il en a porté: qu'au reste il le cite très-souvent, & qu'il n'y a pas un seul Livre dans lequel il ne cite quelque

Erafme.

Erasme. quelque passage tiré des Ouvrages de ce Pere. Il fait ensuite la comparaison de S. Jérôme & de S. Augustin. On ne peut douter, dit-il, que la patrie & l'éducation ne fassent beaucoup au caractère d'un esprit. S. Jérôme est né à Siridon, ville qui est si près de l'Italie, que les Italiens la comptent comme étant de l'Italie même. S. Augustin est né dans l'Afrique, qui est un pays barbare, où les belles Lettres étoient peu cultivées comme S. Augustin l'avoue dans ses Epîtres. S. Jérôme étoit Chrétien, né de parens Chrétiens, & avoit sucé la Philosophie de JESUS CHRIST avec le lait. S. Augustin n'a commencé qu'à l'âge de trente ans à lire les Epîtres de S. Paul. S. Jérôme avec cet esprit a donné trente-cinq ans à l'étude de l'Ecriture Sainte. S. Augustin a été bien-tôt élevé à la dignité Episcopale & obligé d'enseigner ce qu'il n'avoit pas appris. Si vous ne m'en croiez pas, lisez la Lettre de ce Pere à l'Evêque Valerien, dans laquelle il demande quelque temps pour apprendre à pouvoir enseigner les autres. S. Jérôme savoit le Grec, & l'Hebreu. Toute la Philosophie, toute la Theologie étoit alors chez les Grecs. S. Augustin ne savoit point de Grec, ou s'il en savoit quelque peu, ce qu'il en savoit ne suffisoit pas pour lire les écrits des Grecs. Au contraire, y avoit-il quelque Ouvrage dans toute la Bibliothèque des Grecs que S. Jérôme n'eût lu exactement & qu'il ne sçût parfaitement? Que si l'on veut examiner les écrits de l'un & de l'autre contre Jovinien, Rufin, & Pelage, on verra qu'il y a plus de dialectique dans ceux de S. Jérôme que dans ceux de S. Augustin. Il dit enfin qu'il estime tant saint Augustin, qu'il travaille à une Edition de ses Ouvrages, & il exhorte Eckius à ne pas obscurcir la gloire de S. Jérôme. Il avoue qu'étant jeune il a été de l'avis d'Eckius, mais qu'il a changé, parce qu'en vieillissant il a examiné S. Jérôme de plus près. Il croit qu'Eckius pourra peut-être aussi changer de sentiment: que quoi qu'il en soit il espère qu'il lui permettra d'être de différent avis sans que cela blesse leur amitié mutuelle, puisque S. Jérôme & S. Augustin n'ont pas cessé d'être amis, quoi qu'ils aient eu des opinions contraires. Dans la première Lettre du troisième Livre il défend encore ses Ouvrages contre des notes d'un impertinent Auteur.

Il y a dans ce Livre quelques Lettres au sujet de la Fevre d'Étaples qu'Erasme confideroit & estimoit, mais dont il avoit sujet de

se plaindre, parce que la Fevre avoit écrit contre lui avec assez de dureté. Erasme avoit été contraint de lui répondre par son apologie. Budée & quelques autres Gens de Lettres tâchèrent de voir ces deux Sçavans en différend, s'en plaignirent à Erasme, en sorte qu'il fut obligé de justifier sa conduite. On peut voir principalement sur ce sujet la Lettre 51. qui est d'Erasme à Budée & la 52. qui est de Budée à Erasme, où ces deux grands Hommes s'écrivent des choses assez dures. Erasme étant choqué de celle de Budée lui écrivit un Bilet, par lequel il lui témoigna combien il s'en sentoit offensé. Budée voyant qu'Erasme avoit pris sa Lettre en mauvaise part, lui en écrivit une dans la suscription de laquelle il lui disoit adieu pour toujours: *Gulielmus Budæus bacillus Erasmi amicus ultimam salutem dicit Erasmo.* Erasme lui replit que plus obligamment en commençant la Lettre par ces mots: *Erasmus Rot. G. Budæi perpetuus, vobis, vobis, amicus non ultimam sed jugum ac perennem illi D. S.* Il se justifie dans le corps de la Lettre & envers Faber & envers Budée. Cette réponse rendit Budée plus traitable, & il continua d'écrire à Erasme comme à son ami. La noble émulation qui pouvoit être entre ces deux grands Hommes, n'excita point de jalousie entre eux, jusques-là que Longueuil ayant écrit une Lettre dans laquelle il trouvoit mauvais que le Roi de France eût préféré Erasme à Budée, & faisoit le portrait de l'un & de l'autre, mais plus avantageusement pour Budée que pour Erasme; ce dernier en fut si peu jaloux, qu'il écrivit qu'il lui sembloit que Longueuil n'en avoit pas assez dit de Budée, qu'il en avoit trop dit de lui, & qu'il avoit lue avec plus de plaisir les loüanges de Budée que les siennes propres. Il ajoute que le Roi ne l'avoit point préféré à Budée, mais qu'il avoit voulu l'unir à lui, & qu'il lui seroit volontiers cédé, s'il fût venu demeurer en France. Les autres Lettres d'Erasme à Budée & de Budée à Erasme contenues dans ce volume, sont pleines d'érudition & font voir combien ils s'estimoient mutuellement.

Dans la septième Lettre du quatrième Livre écrite à Ficher, Erasme traite de l'autorité du Texte Grec du Nouveau Testament, & fait voir que suivant S. Jérôme & S. Augustin, il faut reformer la Version Latine sur l'Original.

La huitième, écrite par Germain Brisse à Erasme, contient l'éloge d'Etienne Poncher Evêque de Paris nouvellement revenu de son Ambassade auprès de l'Empereur, & les loüanges qu'il donnoit à Erasme.

Erasme.

Il est parlé dans les 13. & 14. des persecutions que l'on suscitoit à Reuchlin. Erasme blâme Orthuinus Gratius qui aiant assez d'esprit & de belles Lettres pour être mis au rang des Sçavans, ne s'étoit fait connoître qu'en attaquant mal à propos Reuchlin, & il condamne Hochstrat d'avoir entrepris cette querelle. Il témoigne qu'il ne fait pas beaucoup de cas de ce dernier. & que la lecture de ses Livres a bien diminué la bonne opinion qu'il avoit de lui.

Dans l'Épître 19. du cinquième Livre, il fait encore l'éloge de S. Jérôme. Il dit que c'est un homme divin & sans contredit le plus sçavant des Auteurs Chrétiens, que ses Ecrits méritent d'être lus & appris de tout le monde, quoi que peu de gens les lisent, & qu'il y en ait encore moins qui les entendent. Il ne peut souffrir qu'Albert le Grand, Scot, & d'autres Auteurs encore plus barbares soient célébrés dans toutes les Ecoles, & qu'on n'y parle point de S. Jérôme qui a défendu notre Religion avec tant d'éclat : que ce qu'il y a de plus indigne, c'est qu'on le méprise par la raison qui le devoit faire estimer. Son Eloquentie qui a beaucoup servi à la Religion lui nuist, & son érudition profonde qui devoit le rendre recommandable, éloigne plusieurs personnes de sa lecture. Combien y a-t'il d'antiquitez & d'histoires dans ses ouvrages, combien de belles Lettres : que d'artifice dans son discours ? en quoi non seulement il surpasse de beaucoup les autres Auteurs, mais peut même être égalé à Cicéron.

Dans la vingt-septième Lettre, Erasme donne des regles de la Prédication, qu'il préfère aux autres fonctions Ecclesiastiques : C'est, „ dit-il, une chose magnifique de donner la „ benediction au Peuple, c'est une fonction „ excellente d'administrer les Sacramens, mais „ rien n'est plus Apostolique ni plus Episcopal, „ que de rendre l'esprit & les mœurs des Chré- „ tiens dignes de JESUS-CHRIST, en leur „ annonçant une doctrine salutaire. Cependant „ nous voyons que plusieurs de ceux qui se mê- „ lent d'une si excellente profession, ou n'ont „ pas d'érudition, ou manquent de poitrine, ou „ n'ont pas de facilité de parler ni d'éloquence. „ Qu'il importe peu, si l'on veut, de quelle ma- „ niere J. C. soit annoncé, pourvu qu'il le soit, „ comme dit S. Paul : mais ce qu'il y a de plus fa- „ cheux, c'est qu'une bonne partie de ces Prédi- „ cateurs, au lieu de prêcher J. C. se prêchent „ eux-mêmes. Il y en a quelques uns qui trai- „ tent subtilement en Chaire, des questions „ Scotistiques auxquelles le Peuple à qui ils

Tome XIV.

parlent n'entend rien, croiant se faire admi-
rer davantage par là. D'autres ne prêchent
que des matieres Scholastiques. Les Sermons
des autres sont composés de rapidités, de
lambeaux de Droit civil & canonique, &
de passages de differens Auteurs. Celui qui
veut inspirer la vraie pieté, doit bannir de son
cœur toute sorte de passion. Il est bien plus à
propos pour insinuer dans l'esprit la Philoso-
phie Chrétienne, de représenter au naturel l'i-
mage toute admirable & toute aimable de la
vraie pieté, que d'exercer inutilement la
voix & ses poumons à crier contre le vice.
L'image de la vertu est efficace par elle-mê-
me, il ne faut que la mettre devant les yeux
pour la faire aimer. Il est inutile de découvrir
les vices, si ce n'est de ceux qui trompent sous
l'apparence de la vertu. Souvent en dépeignant
le crime on l'enseigne, & en déclamant con-
tre, on donne lieu de croire qu'on porte en-
vie aux criminels, & qu'on se flatte à parler du
péché. A quoi bon aller découvrir en com-
bien de manieres on pèche contre la pureté ?
A quoi bon crier que tout le monde est plein
d'adultères ? Ne vaut-il pas mieux représen-
ter l'image vénérable de la chasteté, que S.
Augustin n'eut pas plutôt considérée, qu'il
commença à détecter toutes les idées affreuses
de l'impureté. Il en est de même des autres
points de Morale. Quiconque commence à
estimer l'image de la pieté Chrétienne, com-
mence en même temps à haïr le vice, &
tout ce qui n'est pas conforme à l'idée de la
vertu. Je n'approuve pas non plus ces gens
qui pour s'attirer une réputation de sainteté
parmi le petit Peuple, déclament seditioneuse-
ment contre les vices des Evêques ou des
Princes. Ces sortes de déclamations ne font
qu'irriter ceux qu'un avertissement modéré,
sage, civil, & fait à propos pourroit corriger.
La pieté a sa liberté, mais elle doit toujours
être assaisonnée du miel de la charité. Il faut
autant qu'on peut, épargner ceux qui ont
l'autorité souveraine & publique en main : si
l'on est obligé de s'échauffer, il faut plutôt
parler contre ceux qui abusent de l'autorité
des Papes, des Evêques, & des Princes, que
contre les Puissances mêmes. Il ne faut pas
décrier témérairement tout un Ordre, mais
blâmer ceux qui deshonnorent des Ordres très-
estimables par leurs Réglemens. Enfin le dis-
cours d'un Prédicateur aura bien plus de poids
s'il tire ce qu'il dit des Volumes sacrés, si sa vie
répond à la doctrine, si son ministère n'est
point avili par aucun soupçon de gloire ou de
gain : s'il aime de tout son cœur la vérité qu'il
prêche,

D

Erasme.

prêche, son discours aura bien plus de force ; & il sera bien plus en état d'enflâmer les autres, s'il se met à prêcher au sortir de la prière, tout ardent de charité & de zèle.

Dans la seconde Lettre du sixième Livre, il écrit à Pierre Mosellanus contre Jacques Latomus & quelques autres Theologiens qui blâmoient l'étude des Langues & des belles Lettres. Il se moque d'un Moine qui l'accusoit d'avoir fait passer l'Ecriture Sainte pour une fable, parce qu'il avoit traduit le mot Grec *μυθιστοι*, par celui de *Confabulantes*. Il ne peut souffrir que des gens de cette sorte veuillent faire croire que tout est perdu quand on reprend quelque superstition monachale sans blesser personne nommément. Il dit qu'il y a eu à Louvain, d'où cette Lettre est écrite, un Theologien qui en prêchant contre les Lutheriens, & les appellant des Heretiques & des Antechrists, leur avoit joint ceux qui s'appliquent aux Langues & à la littérature ; comme si, dit-il, les Heretiques avoient été plus éloquens que les Catholiques, & il remarque que les Auteurs des dernières heresies n'avoient ni éloquent ni facilité de parler, & que Luther ne s'étoit pas défendu par cette voie, mais par les subtilitez des Scholastiques. Il se raille de deux Prédicateurs qui avoient beaucoup déclamé contre lui, parce qu'il avoit changé les termes de *Pater*, & de *Magnificat*. Il parle de quelques autres qui après avoir bien crié contre son Ouvrage, avoient avoué qu'ils ne l'avoient pas lu. Il rapporte l'histoire de deux Anglois qui avoient déclamé en chaire contre l'étude du Grec, n'avoient pu rendre aucune bonne raison pour soutenir une proposition si déraisonnable, & s'étoient fait moquer d'eux.

La troisième Lettre de ce Livre, est la Lettre que Luther écrivit à Erasme pour tâcher de l'attirer dans son parti : elle est du 28. Mars 1519. Nous en avons parlé ailleurs & de la Réponse que lui fit Luther, qui est la quatrième Lettre de ce Livre.

Dans la Lettre huitième adressée à Jean Fischer Evêque de Rochester, il approuve le Livre que cet Evêque avoit fait contre Faber, pour prouver qu'il n'y avoit qu'une Madelaine, c'est à dire, que la sœur du Lazare, Marie Madelaine, & la Perechèsse ne sont qu'une même femme. Il dit que Faber se doit tenir heureux d'avoir un si excellent Adversaire, & qu'il lui envie ce bonheur, lui qui n'est attaqué que par des calomnieux qui veulent s'acquérir du nom en noircissant la réputation des autres, n'é-

tant pas capables de se rendre recommandables par une autre voie. Il se plaint sur tout de ceux qui ont voulu persuader à Fischer, qu'il ne lui étoit pas favorable : il l'assûre qu'il ne le met pas seulement au rang des personnes qu'il doit traiter favorablement ; mais qu'il le considère comme un homme qu'il doit honorer & admirer, qu'il le regarde comme son maître & son patron, comme un homme autant recommandable par son érudition que par sa dignité, mais sur tout par sa sainteté de vie qui égale celle des anciens Evêques. Il y a dans cette Lettre une belle sentence contre les nouveaux reformateurs : Il dit qu'il craint qu'ils n'imitent l'exemple de quelques Medecins qui veulent par trop le corps du malade qu'ils ont entrepris de guérir, & le mettent par là en danger de mourir.

La douzième Lettre adressée à Henri VIII. Roi d'Angleterre, est un Eloge admirable de ce Prince.

La neuvième Lettre de l'onzième Livre, est adressée à Leon X. sur l'approbation que ce Pape avoit donnée à la Version du Nouveau Testament. Il y écrit contre les Theologiens qui, s'étant déclarés contre l'étude des belles Lettres, calomnioient & persécutaient ceux qui voulaient les faire fleurir, & s'en servaient pour la Theologie. Il avoue qu'il est du nombre de ceux qui font leurs efforts pour rappeler les hommes de ces froides subtilitez, & pour les exciter à l'étude d'une Theologie plus pure & plus sérieuse : que c'est ce qu'il a attiré sur les bras tant d'adversaires ; mais que content de travailler pour JESUS-CHRIST, du jugement de Sa Sainteté & du témoignage de sa propre conscience, il a toujours méprisé les crieries de ses ennemis, qu'il a consacré le peu de talent qu'il a au service de J.C. de l'Eglise Romaine, & du Souverain Pontife, qu'il pouvoit, s'il eût voulu, traiter d'autres matieres, être élevé à des dignitez, & acquies de grands biens, mais qu'il a compté que le plus grand avantage qu'il pût avoir, étoit de travailler à la gloire de J.C. préférablement à la sienne, qu'il a toute sa vie pris garde de ne rien écrire d'impie, de fâcheux, & de sédition, & que s'il s'est donné quelque peu de liberté dans ce qu'il a écrit dans sa jeunesse, à l'âge qu'il a présentement il ne lui convient pas de rien écrire qui ne soit saint & sérieux : que jusqu'à présent ses Ecrits n'ont corrompu personne ; que qu'il que ce soit n'en est devenu moins pieux pour les lire, & qu'ils n'ont excité ni trouble ni sédition : que quelque grande que soit la malice de ses ennemis,

rico.

Erasme. rien ne pourra le faire changer de conduite; que c'est aux autres à prendre garde à ce qu'ils écrivent, qu'il ne veut juger de personne; mais qu'il a beaucoup de douleur de ce que la tranquillité des Etudes & de la République Chrétienne, est troublée par des contestations amères de quelques Auteurs; que l'on ne s'en tient pas dans les termes d'une dispute réglée, mais que l'on se bat de part & d'autre avec des injures atroces; que l'on fait paroître des Ecrits mordans & satyriques, & qu'enfin à force de médire, la querelle dégénère en rage; qu'il n'y a personne qui ne puisse tomber dans quelque faute, mais qu'il fasse ou dissimuler ou répondre doucement aux fautes des autres; qu'au contraire, on prend plaisir à corrompre des choses qui ont un bon sens: que l'on agisse par des discours amers, des esprits qu'il auroit fallu guerir avec une douceur Chrétienne; que l'on éloigne par trop de dureté, des personnes que l'on eût pu retenir en usant honnêtement avec elles: que le nom d'hérésie est continuellement dans la bouche de certaines gens qui le donnent à toutes les opinions dont ils ne sont pas: que souvent ces querelles, qui ne sont rien dans le commencement, dégèrent en un grand incendie, & qu'un mal qui ne paroissoit rien d'abord, met toutela Chrétienté en danger d'être troublée: que les Rois de France & d'Angleterre ont sagement arrêté cette contestation dans son commencement par leur autorité: que l'Allemagne étant divisée entre plusieurs Princes, & l'Empereur en étant éloigné, on n'a pas pu y apporter le même remède: que Sa Sainteté fera une chose très-agréable J. C. d'imposer le silence sur ces questions & d'empêcher ceux qui ne peuvent parler, de déclamer contre les belles Lettres & contre l'étude des Langues.

Erasme témoigne dans la Lettre dix-septième de ce Livre; que ce qui a rendu quelques Theologiens ses ennemis, c'est qu'ils se font imaginer qu'il soutenoit la doctrine de Luther, quoi qu'il ne le connoisse pas, & qu'il n'ait jamais lû ses Ecrits; qu'à présent ils voient bien qu'ils se sont trompez; mais qu'ils ont honte d'avouer leur erreur.

Dans la première Lettre du douzième Livre, il se plaint encore au Cardinal Campegge des calomnies que l'on invente contre lui; de ce qu'on lui attribue des Livres qu'il n'a jamais faits. Il soutient qu'il n'est point Auteur du Dialogue de Jules & de S. Pierre, qu'on lui attribue: Il dit que quelques-uns le donnent à un Espagnol; d'autres, au Poète Faustus

& quelques-uns à Jérôme Balbus: Il ne sçait pas de qui il est, & déclare que celui qui l'a écrit a perdu le sens, & que celui qui l'a publié, mérite d'être puni. Il s'étonne qu'il y ait des gens qui disent qu'il est de son stile, quoi qu'il en soit fort éloigné. Campegge lui fit une réponse, par laquelle il approuve son Nouveau Testament, & lui donne beaucoup de marques d'estime & de considération.

Dans la dixième Lettre adressée à l'Archevêque de Maïence, il se justifie amplement de ce qu'on l'accusoit de prendre le parti de Luther. Il assure qu'il ne le connoît point, qu'il a été fâché que ses Livres eussent paru, qu'il l'avoit averti de ne rien dire d'insolent contre le Pape: qu'au reste il n'étoit ni son accusateur ni son protecteur; que s'il étoit innocent, il souhaitoit qu'il ne fût pas accablé par la faction de ses ennemis, & que s'il étoit coupable, il voudroit de tout son cœur qu'il fût guéri de son erreur, & non pas qu'il périt: que quelques-uns lui avoient attribué les Ecrits de Luther, quoi qu'il n'y eût pas un seul mot qui fût de lui; que cependant on avoit pris de là occasion de le décrier. Il blâme les Theologiens qui vouloient à quel prix que ce fût perdre Luther. Il voudroit qu'on mît remède à l'origine de ce mal. Le monde, dit-il, est chargé de constitutions humaines, d'opinions & de dogmes Scholastiques, accablé de la tyrannie des Freres mendians, qui étant les soldats du Siege de Rome, sont devenus si puissans & en si grand nombre, qu'ils sont à présent formidables aux Papes, & aux Rois. Quand le souverain Pontife est pour eux, il est plus que Dieu; mais quand il fait quelque chose contre leurs intérêts, ils ne font plus aucun cas. Il dit qu'il ne les condamne pas tous, mais qu'il y en a plusieurs du caractère qu'il dépeint: que quand on a commencé à parler des Indulgences, ils en raisonnoient d'une manière que les idiots mêmes ne pourroient pas supporter: qu'il croit que c'est ce qui a donné occasion à Luther des'opposer à leur doctrine; que s'il a eut tort de douter des Indulgences, les autres lui avoient donné prise en les défendant d'une manière insoutenable; qu'il n'a pas parlé avec assez de modération de la puissance du Pape, mais qu'ils en avoient aussi écrit d'une manière excessive; qu'il avoit méprisé l'autorité de S. Thomas, mais que les Dominicains n'avoient pas fait de difficulté de la préférer à l'Evangile; qu'il avoit levé quelques scrupules sur

Erasme. la Confession, mais que quelques Moines s'en étoient servis pour embarrasser les consciences; que s'il avoit négligé des décisions des Catholiques, c'est que les Adversaires leur donnoient trop de force; que les personnes de piété avoient de la douleur de voir que l'Ecriture Sainte & les anciens Auteurs n'étoient plus en usage; qu'on ne prêchoit presque plus sur JESUS-CHRIST, mais sur la puissance du Pape, & sur les nouvelles questions; que c'étoit à ceux qui étoient tombés dans ces fautes, qu'il falloit imputer le déchaînement de Luther; que tous ceux qui favorisent la doctrine Evangélique, sont favorables au souverain Pontife qui en est le premier Prédicateur, les autres Evêques l'étant aussi bien que lui, parce qu'ils sont tous Vicaires de JESUS-CHRIST, quoique le Pape soit le premier entr'eux; qu'il faut croire qu'il n'a rien tant à cœur que la gloire de J. C. dont il fait gloire d'être le ministre; & que ceux-là lui font grand tort, qui par flatterie lui attribuent des Privilèges qu'il ne reconnoît pas, & qu'il n'est pas à propos qu'il ait pour le bien du troupeau de J. C. que ceux qui excitent ces troubles ne le font pas par zèle pour le S. Siege, mais qu'ils abusent de son autorité pour soutenir leur intérêt & leur tyrannie. Il y a quantité d'autres choses dans cette Lettre contre ceux qui sous prétexte de condamner Luther, aisoient les gens sçavans, & vouloient faire passer leurs opinions pour des dogmes de Foi. Au reste il assure qu'il ne prend point de part à la cause de Reuchlin qui est portée à Rome, ni à celle de Luther qui est renvoyée au jugement des Universités; que quoi qu'on prononce, cela ne le regarde point; qu'il a toujours eu soin de n'écrire rien d'obscure, de séditionnaire, ni d'éloigné de la doctrine de J. C. & qu'il ne fera jamais maître de l'erreur ni auteur du trouble.

La douzième Lettre qui est de Bilibalde Perkhimer à Erasme, contient une Satyre d'Edouard Lée, qui avoit écrit contre Erasme. Erasme lui fait une réponse assez modeste, par la Lettre suivante.

Il se moque dans la quinzième, d'un Cordelier Evêque, nommé Standits, qui en prêchant publiquement à Londres, avoit déclaré d'une manière très-vive contre lui, parce qu'il avoit traduit, *In principio erat sermo*, au lieu de, *In principio erat Verbum*; comme s'il se fût agi du renversement de la Religion, & qu'il n'ayant pu soutenir ce qu'il avoit avancé dans une conversation particulière, avoit conjuré le Roi & la Reine d'Angleterre de faire

(supprimer les Livres d'Erasme. Le Roi lui ayant demandé ce qu'il y avoit donc de si méchant dans ces Ouvrages; il avoit répondu, qu'Erasme nioit la Résurrection, qu'il méprisoit le Sacrement du Mariage, & qu'il avoit de mauvais sentimens sur l'Eucharistie; mais, que quand il s'étoit agi de prouver les accusations, il avoit apporté pour preuve du premier point, le changement qu'Erasme avoit fait de ces paroles de la première Epître aux Corinthiens, selon la Vulgate; *Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés*, en celles-ci; *Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés*. Quelqu'un ayant pris le parti d'Erasme, remontra qu'il ne s'ensuivroit pas que l'on niât la Résurrection pour avoir changé ce passage, qu'il y en avoit bien d'autres dans S. Paul, où il étoit parlé clairement de la Résurrection; que l'explication qu'Erasme avoit donnée, étoit autorisée par des Anciens, & principalement par S. Jérôme. La-dessus Standits se fit moquer de lui, en disant que S. Jérôme avoit fait ce changement sur le Texte Hébreu, comme si les Epîtres de S. Paul avoient été écrites en Hébreu. Standits ayant été tourné en ridicule sur cette repartie, se dit rien davantage sur les autres chefs. Erasme se défend sur le second, en disant que tant s'en faut qu'il fût ennemi du mariage, qu'au contraire il avoit été accusé d'en avoir parlé trop avantageusement dans une déclamation qu'il avoit faite à Louvain: que la question qu'il a agitée, si le divorce peut être permis en quelque cas, ne fait rien à la dignité du Mariage. Sur le troisième il dit, qu'il ne peut deviner ce qu'a voulu dire Standits, & proteste qu'il n'a pas même jamais rien pensé contre ce saint Mystère, bien loin d'avoir dit ou écrit rien qui fût contre la Foi. Il rapporte ensuite quelques autres calomnies semblables de ses Adversaires, fondées sur leur ignorance & sur leur malignité.

Dans la dix-huitième Lettre, il se plaint au Recteur de l'Université de Louvain des déclamations que quelques Prédicateurs de cette Ville-là avoient faites contre lui dans leurs Sermons. Il y montre que c'est une chose indigne de profaner ainsi le sacré ministère de la parole de Dieu, dont on abuse pour calomnier son prochain. Il le plaint particulièrement d'un Prédicateur d'Egmont, qui en prêchant la conversion de S. Paul, avoit dit qu'il souhaitoit, que comme S. Paul de persécuteur de l'Eglise en étoit devenu Docteur, de même Luther & Erasme se convertissent. Il déclare qu'il n'a jamais approuvé la doctrine de Luther,

Erasme.

Erasme. ther, qu'il a toujours été favorable aux disputes que les Theologiens de Louvain ont faites contre lui, & principalement aux Ecrits de Jean Tournhout qui avoit écrit sur ce sujet scavamment & sans passion. Il remarque au commencement de cette Lettre, sur ce qu'un Prédicateur, nommé Phrysius, l'avoit accusé d'avoir attaqué les Moines en quelques endroits de ses Ecrits, qu'il s'étoit toujours abstenu de ces injures grossières, quoi que répandues dans le Public, dont on charge communément les Moines, qu'il avoit toujours épargné les noms & les Ordres; que quand on se plaint de ce qu'un Dominicain a mal à propos attaqué un honnête homme, on n'accuse pas pour cela tout l'Ordre; que S. Jérôme n'a point fait de difficulté de reprendre les vices des Moines & des Religieuses de son temps, quoi qu'il fût Moine; que s'il n'est pas permis de reprendre les défauts des Moines, il ne doit pas être non plus permis de reprendre les vices des Prêtres, ou des gens de Cour, contre lesquels ceux qui trouvent à redire que l'on parle des premiers, se déchainent avec emportement.

Dans la trentième Lettre du treizième Livre, après avoir fait l'Eloge de Jean Faber Dominicain, il dit qu'il a pris des mesures avec lui pour appaiser la tragédie Lutherienne, qui pourra, dit-il, avoir une catastrophe très-fâcheuse pour l'Eglise, si l'on n'y met ordre. Quelques-uns auroient voulu qu'on usât de rigueur pour l'appaiser, & Faber auroit assez été de cet avis, s'il n'avoit craindre que cette voie n'eût pas un bon succès. Il croioit qu'il falloit faire en sorte qu'en défendant l'autorité du Pape, on n'intéressât pas la vérité de l'Evangile, & qu'il ne falloit pas tant considérer le traitement que Luther méritoit, que ce qu'il étoit à propos de faire pour le bien public: qu'il faut bien prendre garde à ceux qu'on emploiera dans cette affaire, & aux remèdes qu'on y apportera, parce que quelques-uns de ceux qui s'en mêlent aggraveront & augmentent le mal, & ne cherchent que leurs intérêts, & à combattre l'étude des Langues, comme ils font Luther; que c'est ce qui a fait prendre à d'habiles gens le parti de Luther, qu'ils n'auroient pas embrassé sans cela: que les esprits des Allemands sont plus aises à gagner par la douceur, qu'à contraindre par la violence: que l'on hait la Cour de Rome à cause de quelques personnes qui traitent la chose d'une manière qui leur convient plutôt qu'au S. Siege; que de part & d'autre on a mal conduit les choses: que

quand Luther auroit eu la meilleure cause du monde, il avoit écrit d'une manière qu'elle ne pouvoit pas réussir; & que ses Adversaires avoient aussi agi d'une manière préjudiciable au bon droit de la cause qu'ils défendoient. Il n'approuve pas la Bulle que le Pape a donnée, craignant qu'elle n'irrite le mal plutôt que de l'appaiser. Il conclut suivant l'avis de Faber, qu'il falloit commettre cette affaire à des Arbitres éclairés, integres, & non superfétieux. Erasme approuve cet avis, & en écrit à Peutingier Conseiller de l'Empereur, afin qu'il le fasse goûter dans la Diette de Wormes. Cette Lettre est du 9. Novembre 1520.

La première Lettre du quatorzième Livre, est adressée au Cardinal Campegge. Erasme y fait ses plaintes contre ceux qui ne cessent d'crier contre lui parce qu'il soutenoit l'étude des Langues & des belles Lettres. Les Dominicains étoient ceux qui crioient le plus fort, & quelques Carmes étoient venus à leur secours, irritez de ce qu'il avoit quelquefois repris les vices des Moines. Il remarque que l'Ordre Monastique ne doit point se soulever plutôt pour cela, que seroit l'Ordre Sacerdotal quand on reprend les vices des Prêtres: que S. Jérôme a fait des Satyres contre les Moines de son temps: que pour lui il n'a point attaqué l'Ordre Monastique, ni même les Moines particuliers sur des choses qui pouvoient leur faire deshonneur; qu'il s'est rendu leur ennemi, parce qu'ils ont une haine implacable contre les Langues & les belles Lettres: qu'ils l'ont voulu, à cause de cela, embarrasser dans la cause de Reuchlin, & dans celle de Luther: qu'il a toujours déclaré qu'il n'avoit rien de commun avec eux, qu'il ne connoissoit pas Luther, & qu'il ne vouloit point soutenir ses sentimens: qu'ils avoient publié deux de ses Lettres, l'une écrite à Luther, & l'autre au Cardinal de Maïence pour monirer qu'il favorisoit la doctrine de Luther, que cependant elles prouvoient tout le contraire; que dans la Lettre au Cardinal, il avoit loué ce qui lui avoit paru de bon dans la réforme, & blâmé les emportemens de Luther & le peu de respect qu'il avoit pour le Pape; qu'il avoit seulement dit qu'il ne falloit pas l'accabler par la violence sans l'entendre parler, mais le réfuter solidement, afin de le corriger plutôt que de le perdre; que dans celle qu'il avoit écrite à Luther, il lui avoit donné de bons conseils: qu'il ne pouvoit pas alors lui écrire autrement ni le réfuter avec aigreur, n'ayant point encore lu ses ouvrages: qu'au reste il est le premier qui ait eu les Li-

Erasme.

vers de Luther pour suspects: qu'il a empêché qu'on ne les imprimât à Bâle; qu'il a seulement blâmé les emportemens de ses Adversaires, que leurs déclamations n'ont servi qu'à faire mieux vendre ses Livres; qu'il falloit, avant que d'en venir aux dernières extremitez, que des gens habiles réfutaient solidement les Ecrits: que l'autorité du Pape est d'un grand poids, mais que plus elle est considérable, plus on doit prendre garde de ne pas la commettre: que le Pape peut perdre & foudroier qui il lui plaît, mais qu'un Empire qui n'est établi que sur la crainte, ne sauroit être de longue durée: que Dieu même préfère l'amour des hommes à leur crainte; que plus l'affaire étoit de conséquence, plus il falloit agir lentement, & avec modération: que plusieurs de ceux qui condamnoient Luther, n'approuvoient pas qu'on l'eût condamné comme on avoit fait: qu'il n'y avoit encore eu que deux Universitez qui eussent censuré quelques paradoxes de Luther; que l'on attendoit le jugement de celle de Paris qui a toujours eu le premier rang entre toutes les Universitez, de la même maniere que le Siege de Rome a la primauté dans l'Eglise: que la Bulle du Pape avoit paru un peu trop severe; mais que ceux qui l'avoient executée, avoient encore beaucoup ajoûté à sa rigueur. Que personne n'avoit approuvé ce que Sylvestre de Priorio avoit écrit contre Luther: que Jean de Tournehout avoit disputé avec plus de solidité & de modération que les autres contre Luther, & écrit un Livre sur ce sujet: que personne ne s'étoit employé plus que lui pour faire publier ce Livre: que c'est une preuve assez convaincante qu'il ne favorise pas Luther: qu'il n'a aucune liaison avec lui: pourquoi voudroit-il prendre son parti contre la verité Evangelique, ou contre l'Eglise Romaine, qu'il croit être la Catholique, ou contre le souverain Pontife, lui qui ne veut pas avoir aucun démêlé avec son Evêque? qu'il n'est pas assez impie pour être dans des sentimens contraires à l'Eglise, ni assez ingrat pour ne pas être dévoué à Leon X. qui lui a donné tant de marques de sa bienveillance: qu'enfin il n'est pas assez imprudent pour vouloir résister aux Princes: que si la corruption des mœurs de la Cour de Rome demande un prompt & présent remede, ce n'est pas à lui ni à ceux qui sont de son rang de se charger de le faire; qu'il aime mieux l'état des choses tel qu'il est, que d'exciter de nouveaux troubles: qu'enfin il ne sera jamais de propos délibéré, docteur de l'erreur, ni

chef ou complice du trouble; qu'il ne déplait qu'à ceux qui haïssent les belles Lettres, & l'Evangile, & qui sont nourris & enrichis de la folie des Peuples. En finissant il assûre le Cardinal Campege, qu'il a toujours été & qu'il sera toujours tres-affectionné au S. Siege, & qu'il considerera comme adversaires tous ceux qui lui seront contraires.

Il mande les mêmes choses au Pape dans l'Epître cinquième du même Livre: il assûre qu'il ne connoît point Luther, & qu'il n'avoit jamais lû que quelques pages de ses écrits; que ce qu'il en avoit lû, lui avoit fait croire qu'il étoit propre à expliquer l'Ecriture Sainte suivant la maniere des Anciens: qu'il n'a approuvé que ce qu'il pouvoit avoir de bon; que cependant il avoit été le premier qui avoit conjecturé que ses Ouvrages pourroient causer du tumulte; qu'il avoit empêché Froben de les imprimer à Bâle; qu'en lui écrivant, il lui avoit donné des avis, & prescrit la maniere dont il devoit user; qu'il n'avoit jamais défendu sa doctrine; qu'il est vrai qu'il ne l'a point réfuté, parce qu'il n'avoit point lû ses Ouvrages, parce qu'il avoit cru que cela étoit au-dessus de lui, & parce qu'il ne vouloit pas prévenir sur cela les Universitez.

Il explique ouvertement les sentimens sur la Religion dans sa treizième Lettre adressée à un grand Seigneur qui lui avoit demandé une regle certaine pour le conduire, l'assurant que son avis seroit d'un plus grand poids à son égard, que si le Pape faisoit une définition solennelle. Erasme lui écrit que cette raison bien loin de l'engager à faire ce qu'il demande, l'en éloigne encore davantage: car que suis-je, dit-il, pour prononcer quelque chose sur la foi d'autrui, & pour faire quelque décision différente de celle de l'Eglise Catholique? Dieu me garde de me mêler de faire des décisions. Je n'ai point eu d'autre intention, que de réveiller le goût des belles Lettres, & de rappeler aux sources mêmes les Etudes de Theologie qui étoient dégénérées en des questions & des subtilitez inutiles. Je n'ai jamais rien voulu définir comme certain, ni faire le dogmatiste, principalement contre des sentimens reçus dans l'Eglise; quoi que j'avoue que les Theologiens ont décidé des choses que l'on pouvoit laisser indéfinies sans faire tort à la Religion. Je n'ai donc rien à ordonner, mais je pourrois souhaiter de certaines choses. Je souhaiterois donc premierement que tous ceux de votre pais, fussent unis d'une charité vraiment Chrétienne entre eux & avec tous

Erasme.

les

Erasme. les autres Chrétiens. Il dit qu'il sçait que l'on deteste communément dans ce pais-là la Secte des Nicolaïtes, qu'il faut seulement réunir celle des Picards; que le moiën de le faire, est de choisir des gens habiles & moderez pour les instruire; que rien n'a plus mis Luther en crédit, que les emportemens de ses Adversaires; qu'on doit encore moins souffrir ceux qui irritent le souverain Pontife par leurs injures, ou qui le décrient par leurs invectives; que si S. Pierre reprend avec raison ceux qui méprisent les Puissances, combien doit-on plus de respect à celui à qui toutes les Eglises déferent la principale autorité: qu'il ne dispute point d'où lui vient cette autorité; qu'il sût que l'on ait jugé à propos d'être un souverain Pontife entre les Evêques, non seulement pour empêcher les schismes, mais aussi pour tempérer la tyrannie des autres Evêques & des Princes: qu'il sçait bien les plaintes que l'on fait communément contre le Siege de Rome, mais que comme c'est une folie d'ajouter foi à des bruits populaires, c'est aussi une injustice d'attribuer au Pape tout ce qui se fait à Rome: que quoi qu'il en soit, on seroit beaucoup plus de fruit en se servant de prières, de raisons, de douces plaintes, qu'en usant de reproches, & d'écrits pleins de fiel; qu'il n'est pas fort fâché que les Livres de Luther soient publics dans son pais, pourvu qu'on les lise comme il les lit, c'est à dire pour y prendre ce qu'il y a de bon, & rejeter ce qu'il y a de mauvais: qu'il ne veut pas s'expliquer davantage sur ce qu'il pense de cet homme, mais qu'il peut dire que la plus grande partie de cette tragedie a été excitée par la trop grande passion de quelques Theologiens qui ont écrit contre lui, & particulièrement des Dominicains & des Carmes: qu'au reste il n'est ni patron, ni ami, ni juge de Luther; qu'il n'a pas écrites les mêmes choses que Luther ni de la même maniere; qu'il auroit souhaité en lui plus de douceur, & qu'il désapprouvoit très-fort ses emportemens, aussi-bien que ceux de ses adversaires: que la Bulle publiée contre lui, n'avoit pas fait beaucoup d'effet; que ses ennemis le joignent à Luther & se déclarent contre lui, parce qu'il a écrit qu'ils ne font pas bien de s'appliquer uniquement à des subtilitez Scholastiques, parce qu'il s'est éloigné quelquefois de l'avis de S. Thomas dans ses notes, parce qu'il a averti qu'il ne falloit pas solliciter les enfans de s'engager dans l'état monastique, avant qu'ils se conussent, & qu'ils scussent ce que c'est que Religion, parce qu'il a averti que la vraie

piété ne consistoit pas dans les cérémonies extérieures, mais dans les mouvemens de l'ame, & enfin parce qu'il défend les belles Lettres auxquelles ils ont déclaré la guerre. Celui à qui il écrit, l'aïant exhorté de se joindre à Luther, il lui fait réponse, que cela se peut facilement pourvu que Luther soit dans le parti de l'Eglise, & qu'il sera toujours du côté où il trouvera la pierre solide & la paix Evangelique.

Dans la quatorzième Lettre écrite au Nonce Cheregar, il se plaint encore des Prédicateurs qui déclamoient contre lui, & lui fait connoître que ce sont des ignorans & des emportez qui font tort au S. Siege: il l'assûre que s'il eût voulu se mêler de l'affaire de Luther, son parti auroit été beaucoup plus fort; mais, dit-il, Dieu me garde d'avoir jamais cette pensée: Je n'ai prêché jusqu'à présent que le repos & la paix, je n'ai travaillé que pour *ЖЕЗУИТ*: étant près de la fin de ma vie, je n'ai garde de quitter cette conduite ni de perdre la couronne & la récompense que j'attens.

La Lettre vingtième du 14. Livre, est d'un homme de Moravie, qui expose à Erasme l'état de la Religion dans son pais: il dit que le Marquisat de Moravie est partagé en trois Sectes (sans y comprendre plusieurs Juifs, quantité d'Epicuriens, & quelques Nicolaïtes qui s'y trouvent) que la première est composée de ceux qui suivent & qui honorent en toutes choses le Pontife Romain, & qui le reconnoissent pour le vrai Vicair de *ЖЕЗУИТ*, comme les Allemands & les autres Nations qui sont du troupeau de J. C. que la plupart des Seigneurs & des Nobles, sont de ce nombre, & quelques villes Royales avec les Monasteres autrefois riches, & à présent presque tout détruits & ruinés. Quela seconde Secte est composée de ceux qui distribuent au Peuple l'Eucharistie sous les deux especes; qu'il y a peu de grands Seigneurs, mais plusieurs Nobles, & près de trente Villes Royales qui sont de ce parti; que ceux-là ont retenu les Sacremens & les cérémonies de l'Eglise comme les Romains, & ne diffèrent que dans l'usage de la communion sous les deux especes, & en ce que leurs Prêtres chantent dans le sacrifice, l'Epître & l'Evangile en Langue vulgaire, mais qu'ils sont attachez avec obéissance à ces deux pratiques, & disent qu'elles leur ont été accordées par le traité fait avec eux au Concile de Bâle; quoi qu'Erasme ne l'ait pas confirmé, parce qu'il n'a pas voulu approuver les décrets de ce Concile. Ils ne veulent

Erafme lent pas néanmoins observer la condition sous laquelle ce Concile leur avoit accordé l'usage des deux especes, sçavoir que le Prêtre déclareroit avant que de communier le Peuple, qu'il ne falloit pas croire que l'on reçût moins sous une espece que sous les deux: qu'ils soutiennent au contraire, que J. C. aiant institué le Sacrement sous les deux especes, & que l'Eglise aiant observé cet usage pendant plusieurs Siecles, on a eut tort de le changer. La 3^e Secte est celle des Picards, qui ont eu ce nom d'un transfuge du pays qu'il porte, lequel étant venu en Boheme dans le temps que Jean Ziska, qui étoit un grand impie & un grand scelerat, faisoit la guerre aux Ecclesiastiques se joignit à lui & infecta son armée entiere de fa doctrine pernicieuse. Ceux-ci considerent le Pape, les Cardinaux, les Evêques & les autres Ecclesiastiques comme des Antechrists: ils appellent l'Eglise Romaine, la prostituée & la Bête de l'Apocalypse: ils croient que tout ce qu'ils font sont des abominations au lieu de benedictions & de choses sacrées: ils se choisissent pour Evêques & pour Prêtres, des Laïques ignorans & grossiers, qui ont des femmes & des enfans: ils s'appellent tous freres & sœurs: ils méprisent les anciens & les nouveaux Docteurs; leurs Ministres celebrent la Messe sans habits sacerdotaux, & n'y recitent point d'autres prieres que l'Oraison Dominicale: ils n'ont presque aucune foi ni aucune confiance aux Sacramens: ils rebaptisent avec de l'eau simple ceux qui entrent dans leur Secte: ils ne se servent ni de sel ni d'eau benite, ni d'huile consacrée: ils ne croient pas qu'il y ait aucune divinité dans le Sacrement de l'Eucharistie, mais seulement du pain & du vin qui representent & qui figurent la mort de J. C. ils accusent d'idolatrie tous ceux qui l'adorent, ce Sacrement n'aient été selon eux, institué par J. C. que pour servir de mémoire de sa passion: ils croient que les suffrages, & les prieres pour les Morts, sont inutiles & ridicules, aussi-bien que la confession auriculaire & la penitence enjointe par le Prêtre: ils traitent les Jésuites & les vigiles d'hipocrisie: ils disent que les Fêtes de la Vierge & des Saints, sont de l'invention de gens oisifs, & n'observent que les Dimanches, & les Fêtes de Noël, de Pâques, & de Pentecôte. L'Auteur remarque que si les deux premieres Sectes se réunissoient, on pourroit détruire cette troisième. Cette Lettre est du 21. Octobre 1519.

Dans la réponse qu'*Erafme* fit à cette Lettre, il commence par déplorer l'aveuglement auquel les hommes sont sujets, en faisant un dé-

nombrement des erreurs folles & impertinentes que les anciens & les nouveaux Heretiques ont soutenues: il témoigne ensuite qu'il souhaiteroit qu'on pût réunir ces trois Sectes qui sont dans la Boheme; que les passions & les intérêts des hommes sont le principal obstacle à cette union: que de ces trois societiez, la premiere est la seule qui devroit subsister; que l'ordre hierarchique & la primauté d'un seul, est nécessaire dans l'Eglise: que la seconde Secte a plus de tort en ce qu'elle rejette le jugement & l'usage de l'Eglise Romaine, qu'en ce qu'elle croit que c'est une action de pieté de communier sous les deux especes; qu'il eût été à souhaiter que le Pape Eugene eût eu en cette occasion plus d'égard à la paix de l'Eglise qu'à ses intérêts & à sa passion, qu'il auroit néanmoins conseillé aux Bohemiens d'obéir plutôt, que de contester sur une coutume déjà reçue dans une partie de la Chrétienté; néanmoins que pour dire naïvement ce qu'il pensoit, il s'étonne que l'on ait fait ce changement, les raisons qu'on en apporte ne lui paroissant pas assez importantes; qu'il ne faut pas s'étonner que la faction des Picards soit beaucoup plus éloignée de l'esprit & de la paix de l'Evangile, puisqu'elle a un scelerat pour Auteur; que si le Pape devenoit un Antechrist, parce qu'il arrive quelquefois qu'il y a des Papes sans religion, ou si l'Eglise étoit une prostituée parce qu'il y a des Cardinaux, des Evêques & d'autres Ministres qui sont méchans, il ne faudroit plus obéir à aucun Evêque, à aucun Pasteur ni à aucun Roi, & cette ouverture étant une fois donnée, chacun considéreroit comme des impies tous ceux qui lui déplairoient: que le sentiment de S. Augustin est bien plus beau, sçavoir, que les mœurs des Ministres ne corrompent pas les graces de Dieu qui nous sont conférées par les Sacramens, quoi qu'ils doivent être punis très-severement s'ils sont cause par leurs dereglemens que le nom adorable de J E S U S C H R I S T est en mauvaise odeur parmi les simples & les foibles; que si aiant perdu toute pudeur, ils continuent dans leurs dereglemens, il faut les corriger; mais que tous les particuliers n'ont pas droit pour cela de les attaquer; qu'il n'est pas à propos de prendre les armes de crainte que si l'on donne une fois l'exemple de cette violence, les innocens ne passissent pour les coupables; que l'élection qu'ils font de leurs Ministres n'est pas éloignée de l'ancien usage de l'Eglise; que S. Nicolas & S. Ambroise ont été élus par le Peuple avant que la Formule de l'élection canonique

Erafme. nique fût en ufage; que les tumultes qui arrivoient dans ces élections, ont été caufé qu'on les a remifes au choix d'un petit nombre de perfonnes; que le choix qu'ils font des ignorans, feroit plus fupportable, fi la pieté de leur vie récompénfoit leur peu de capacité, mais que c'eft un double mal que de choisir, comme ils font, des perfonnes incapables & fans pieté; que pour le nom de freres & de fœurs qu'ils fe donnent il n'y a aucun mal en cela, & qu'il feroit à fouhaiter que cette marque de charité mutuelle fût encore en ufage parmi les Chrétiens; que quoi qu'il foit affez probable que J. C. & les Apôtres ont confacré avec leurs habits ordinaires, c'eft toutefois une impiété de méprifer ce qui a été depuis inftitué par nos Peres pour une fin falutaire: ce font, dit-il, des cérémonies, mais ces cérémonies rendent les divins Myftères plus venerables au Peuple; & pourquoi être different des autres fur une chofe que l'on peut observer fans peine, fi ce n'eft que le Pape leur accordât de fuivre leurs Rites, comme il permet aux Grecs & à l'Eglife de Milan de garder les leurs qui que fort different de ceux de l'Eglife Romaine: que c'eft une folie de ne vouloir point fe fervir d'autre priere que del'Oraifon Dominicale: que ce qu'ils penfent des Sacremens, eft abfurde & impie: qu'il s'étonne avec quel front ils peuvent méprifer les jeûnes moderez: qu'il faut avouer que le nombre des Fêtes eft trop augmenté, que cela réduit plufieurs pauvres à la mendicité, qu'il feroit à propos de leur permettre de travailler après l'Office divin, mais que c'eft aux Evêques à pourvoir à cela, & non pas au Peuple à fecouer le joug de l'obéiffance dûe aux Ordonnances des Evêques. Après cela il dit que la Lettre à laquelle il fait réponfe, a bien decouvert le mal, mais qu'il feroit à fouhaiter qu'on y pût trouver un remede affuré & efficace; qu'il croit que cela n'eft pas impossible, pourvu que des perfonnes de bien s'y appliquent, principalement à prefent que l'on a l'Empereur Charles, zélé pour la Religion, & le Pape Leon d'une humeur douce & exorable: que pour fe réunir, il faudroit que chaque parti accordât quelque chofe à l'autre; qu'on ne peut pas avoir d'autres fentimens que les Orthodoxes fur les Ordinations & fur les Sacremens, mais qu'on pourra peut-être relâcher quelque chofe des fentimens des nouveaux Theologiens, & tolerer quelques Rites particuliers; quoi qu'il fût plus à propos que tous les Chrétiens fuiffent dans les mêmes pratiques, & obfervaffent les

mêmes cérémonies; qu'il feroit important que l'on ne multipliât pas tant les articles de Foi, & que l'on n'eût point de honte de répondre à certaines queftions, Dieu fçait comment cela fe fait, il me fuffit de croire que cela eft. Je fçai par exemple, dit-il, que le Corps & le Sang de J. C. doivent être reçus avec pureté, mais il eft de peu de conféquence d'expliquer comme le pain eft tranfubftantié au Corps de J. C. & comment ce Corps peut être fous une fi petite efpece, & en tant de lieux differens. Je fçai que je reffufciterai, mais il importe peu de rechercher avec curiofité quel fera le corps après la refurrection, & de quelle maniere ce corps changera tant de fois, fera néanmoins même. Il remarque que enfin qu'on des plus puiffans motifs pour réunir les perfonnes féparées de l'Eglife, eft que les Princes & fur tout le Pape fuient toute apparence de tyrannie & d'avarice, parce que les hommes fe cabrent quand ils voient qu'ils font prêts d'être traitez en efclaves, & qu'on ne les invite pas à la pieté pour les fauver, mais qu'on veut les furprendre pour les faire fervir de proie à l'avarice; que fi au contraire ils voient que nous ne leur voulons point de mal, & que nous fommes prêts à leur faire du bien, ils fe contentent plus facilement à notre bonne foi.

Dans la cinquième Lettre de ce Livre, il apporte les raifons pour lefquelles il n'a point voulu écrire contre Luther. Il dit qu'il n'approuve pas la conduite que l'on avoit gardée en le décriant publiquement avant que de le réfuter; qu'il ne devoit pas fe mêler dans une affaire que d'autres avoient excitée, & qu'il étoit plus à propos que ceux qui l'avoient commencée, l'achevaffent; qu'au refte il n'y avoit pas de raifon pour laquelle il fût plus obligé d'écrire contre Luther, que les autres; qu'il étoit plus raifonnable que ceux qui l'avoient les premiers déchiré par leurs Sermons & par leurs Ecrits, écriviffent contre lui; qu'il lui paroiffoit trop dur d'attaquer un homme condamné & dont les Ecrits avoient été brûlez; qu'il ne croioit pas qu'il lui fût avantageux d'irriter un homme mordant qui ne cherchoit qu'à donner quelque coup, & qui fe trouvoit appuié de plufieurs Princes d'Allemagne: qu'il croioit que c'étoit une témérité de fe mêler d'une commiffion dont perfonne ne l'avoit chargé; que peut-être quelques-uns diroient qu'il cherchoit mal à propos de la gloire en voulant combattre contre une perfonne qui étoit déjà terraffée: que ce n'étoit pas à un Grammairien comme lui de traiter

Erasme.

une matiere qui demandoit un Theologien; que son sentiment ne pourroit être d'aucun poids après le jugement du Pape & de deux Academies: qu'enfin pour réfuter Luther, il falloit avoir lù ses Ouvrages au moins une fois ou deux, & qu'il n'en avoit pas le loisir, aiant à peine le temps de revoir les siens propres: que Jacques Latomus & Jean de Tournebout devoient plutôt faire paroître ceux qu'ils avoient faits. Il rapporte ensuite les excez de quelques Dominicains contre lui, & il s'étonne que les Religieux de cet Ordre se plaissent à ces sortes de tragedies & à exciter des troubles continuels; que l'on sçait ceux qu'ils ont excitez sur la Conception de la Vierge; que Savonarole en a causé d'autres à Florence; qu'à Berne ils avoient encore été cause des mouvemens qui y étoient arrivez; que Jacques Hochstrat avoit fait beaucoup de bruit mal à propos contre Reuchlin, & contre le Comte de Novaquila, & qu'enfin ils faisoient des discours seditieux contre lui, quoi qu'il n'eût point offensé l'Ordre entier, si ce n'est qu'ils s'offensoient de ce qu'il avoit dit en general de la vie des Moines, & qu'en ce cas ils devoient s'en prendre à S. Augustin, à S. Jérôme & à S. Bernard qui avoient parlé de la même maniere de la vie qu'ils devoient mener.

La quatorzième Lettre contient les Eloges de Jean Colet & de Jean Le Verrier: ceder-nier étoit du de l'Ordre de S. François. Erasme le dépeint comme un Religieux qui avoit beaucoup de science, de désintéressement, de lumieres & de bonnes qualitez, & qui s'étoit fait des affaires pour n'avoir pas voulu trafiquer des Indulgences. Jean Colet étoit né à Londres en 1467. d'un Maire de cette Ville: il s'étoit appliqué à l'étude dès sa plus tendre jeunesse, & avoit ensuite voyagé en France, & en Italie, où il avoit étudié les Peres. A son retour en Angleterre il avoit expliqué publiquement les Epîtres de S. Paul. Quoi qu'il n'eût point pris de degrez de Theologie dans l'Université, personne n'étoit plus habile que lui, & sa science lui fit donner le degre de Docteur sans qu'il l'eût demandé: Il fut fait ensuite Doien de S. Paul de Londres. Erasme décrit son amour pour les Lettres, sa modestie dans ses habits, sa charité envers les pauvres, l'institution qu'il fit d'un nouveau College, & sa mort arrivée en 1520. Il loué sa frugalité dans le boire & dans le manger, son abstinence, & sa simplicité. Sur ses sentimens, il remarque qu'il s'accoutumoit aux opinions des autres pour ne pas cau-

ser de scandale, mais que cependant il ne pensoit pas comme le vulgaire; qu'il disoit que les Scotistes, que l'on croit communément très-subtils, étoient des stupides & des bêtes & qu'ils n'avoient point d'esprit, parce qu'il n'y a qu'un esprit petit & stérile qui pût s'amuser à mordre sur ce que disent les autres, & à se parer en parcelles tout ce que l'on propose: qu'il en vouloit néanmoins encore plus à S. Thomas qu'à Scot, parce qu'il avoit mêlé trop de Philosophie dans la Theologie; qu'il avoit bien de l'amour pour la pieté Chrétienne, mais qu'il n'avoit pas beaucoup de penchant pour les Monasteres comme ils sont à present à cause des dereglemens, non qu'il eût de la haine pour les Ordres Religieux, mais parce que les Religieux ne répondoient pas à leur profession; qu'il ne pouvoit souffrir les Evêques qui ne s'acquittoient pas de leurs fonctions, & qui ménoient une vie indigne de leur caractère; il n'étoit pas néanmoins de l'avis de ceux qui croient que les méchans Ministres ne peuvent administrer valablement les Sacremens. Il approuvoit la confession étant persuadé qu'il n'y a point de pratique qui donne tant de consolation & de bon esprit; mais il ne vouloit pas qu'elle se fit avec scrupule, ni qu'elle fût si fréquemment repetée: il se contentoit d'offrir le sacrifice de la Messe les Fêtes & les Dimanches, soit que ses études, & ses occupations ne lui permissent pas de le faire tous les jours, soit qu'il trouvât qu'il célébrait la Messe avec plus de dévotion & plus de ferveur quand il se la disoit pas si souvent; il ne blâmoit pas néanmoins ceux qui s'approchoient tous les jours de la sainte table: il vouloit que le service se fit avec splendeur, & soit fort cet usage. Il eut quelques démêlez avec son Evêque qui le déterra à l'Archevêque de Cantorbrie, l'accusant d'avoir prêché qu'il ne falloit pas adorer les Images, d'avoir dit que les Apôtres n'avoient pas été obligés de paître leurs brebis en leur donnant des secours temporels, parce qu'ils étoient pauvres, & d'avoir obliquement insulté son Evêque en se moquant de ceux qui lisoient leurs predications. L'Archevêque de Cantorbrie connoissant le mérite de Colet, ne fit pas grand cas de ces accusations. L'Evêque s'adressa au Roi d'Angleterre, & lui fit parler par deux Cordeliers contre Colet. Le Roi bien loin d'écouter leurs plaintes, loua fort Colet, & l'exhorta de continuer ses predications qui faisoient beaucoup de fruit.

Dans la 15^e Lettre, Erasme conseille à Mo-
rus

Erasme.

Erasme. rus de laisser sans réponse & de mépriser l'Ecrit que Brixius avoit fait contre lui, sous le titre d' *Anti-Morus*, ou s'il veut répondre, de se défendre sans opposer des injures à celles de Brixius: il lui promet même de faire supprimer ce qu'il y avoit de choquant contre lui dans le Livre de Brixius. Morus lui fait réponse par la Lettre suivante, qu'il avoit déjà composé, & fait imprimer une Réponse au Livre de Brixius, par le conseil de ses amis, mais que pour lui faire plaisir il en avoit acheté & serré tous les Exemplaires pour les retenir jusqu'à ce qu'il eût vu de quelle manière en useroit Brixius.

Dans la quatorzième Lettre du seizième Livre, il déclare qu'il croit que l'opinion de ceux qui exemptent la Vierge Marie du péché originel, est la plus favorable, & la plus probable. Il y remarque que S. Thomas condamne bien d'herésie ceux qui nient que l'Eucharistie soit le Corps de J. C. mais qu'il ne taxe que d'erreur, & non pas d'herésie, ceux qui disent que J. C. a consacré par d'autres paroles que par celles-ci: *Ceci est mon Corps*.

Dans la dix-neuvième, il reprend Hochstrat de la manière aigre dont il avoit écrit contre Capion: il se défend aussi fur ce que Hochstrat l'avoit accusé d'avoir avancé que le mariage peut être dissous par le divorce. Il assure qu'il n'a point dit que le divorce fût permis, mais qu'il a seulement témoigné qu'il eût souhaité qu'il le fût par la compassion qu'il a des gens qui se perdent dans le mariage: que ce n'est pas à nous à borner le pouvoir de l'Eglise; que quoiqu'elle ne puisse pas changer ce qui est de droit divin, elle peut toutefois l'interpréter benignement comme on interprète les Commandemens de Dieu touchant l'homicide & le serment: que dans le fait particulier, l'Eglise admet plusieurs causes du divorce que J. C. n'a point marquées, qu'elle distingue entre le mariage consummé & celui qui ne l'est pas, qu'elle a fait des Loix sur la validité & sur la nullité des mariages, que les anciens Réguliers ne sont pas tous conformes sur ce sujet.

Les deux premières Lettres du dix-septième Livre, sont écrites au sujet de l'ouvrage qu'Edouard Lée avoit composé contre Erasme, & de la manière dont il l'avoit publié: il en parle historiquement & sans passion, & fait voir que Lée en avoit très-mal agi à son égard.

Les Lettres suivantes contiennent diverses particularitez sur les gens de Lettres de ce temps-là.

Dans la dix-huitième, il reprend l'aigreur avec laquelle Luther avoit écrit, & il dit que

l'esprit de l'Evangile a sa prudence, sa civilité & sa douceur: que J. C. lui-même s'est accommodé à l'esprit des Juifs; que les Apôtres ont usé envers eux de condescendance & de douceur; & qu'ils se sont proportionnez à la foiblesse des hommes; qu'ils n'ont point éloigné par la dureté de leurs paroles, ceux à qui ils ont prêché l'Evangile; qu'ils se sont servis des moies & des raisons qui étoient les plus propres à les toucher; que les remèdes doux sont plus d'effet que les violens; qu'il semble que Luther fît son possible pour faire croire que sa doctrine est fort différente de celle des autres; qu'en voulant remédier à des maux, il en cause de plus grands. Il ajoûte que ses ennemis avoient fait des Extraits de ses Livres, de choses qui sembloient avoir quelque rapport aux dogmes de Luther, mais il remarque que la vérité est souvent semblable à la fausseté, & montre la différence qu'il y a entre ses sentimens & ceux de Luther. J'ai, dit-il, peut-être avancé quel-
que endroit, qu'il ne faut pas faire des vœux témérairement, & dit que je n'approuve pas
ceux qui laissent leurs femmes & leurs familles, vont courir en pèlerinage à S. Jacques ou à Jerusalem: Luther condamne généralement tous les vœux. Je me suis plaint quel-
quefois de ce que l'on avoit rendu la confession insupportable, par trop de scrupule: Luther rejette entièrement toute sorte de confession comme pernicieuse. J'ai enseigné
quelques endroits, qu'il faut lire les bons Auteurs, & j'ai ajoûté que les Livres attribués à S. Denis ne sont pas si utiles que les titres le promettent; Luther dit que cet Auteur est un fol & indigne d'être lu. Neanmoins pour
parler ingénument: si j'avois prévu ce qui est arrivé, je n'aurois pas écrit ces sortes de choses, ou je me serois servi d'autres termes, car je ne souhaite rien tant que de rendre service à tout le monde sans choquer personne. Enfin
il exhorte Juste Jonas, à qui cette Lettre est écrite, de porter les choses à la douceur, d'en parler à Philippe Melancthon, & de tâcher par leur prudence d'étrouffer le Schisme & le trouble où Luther avoit jetté l'Eglise. Cette Lettre est du mois de Mai de l'an 1521.

Dans l'Epiître vingt-deuxième, en parlant de l'édition de Tertullien publiée par Rhennanus; il fait le portrait de ce Pere. Cet Auteur a, dit-il, son stile particulier qui étoit peut-être alors fort goûté des Africains, quoi qu'il nous paroisse trop dur, comme S. Jérôme l'a reconnu: mais on ne peut qu'annoncer la vivacité de son génie. l'étendue de

Erasme, les connoissances sur l'Ecriture Sainte, la prof-
fence de sa memoire dans un Siecle si re-
culé où il n'y avoit point d'Ecoles, point de
Differtateurs, point d'Interpretes de l'Ecri-
ture Sainte, point de Profession de Theolo-
gie : il a néanmoins le défaut que S. Jérôme
condamne dans Origene, c'est qu'il fait
quelquefois violence aux termes de l'Ecriture
Sainte, & même il le fait encore plus hardi-
ment qu'Origene, car ce dernier propose les
choses par forme de dispute & de doute, au-
lieu que Tertullien assure & décide. Quoi-
qu'on ne puisse excuser la faute qu'il a
faite en quittant l'Eglise, cependant S. Jérôme
la diminue, & il faut avouer qu'entre les
Heretiques, ceux-là sont moins criminels qui
exigent plus qu'il ne faut par un excès de ze-
le; tels qu'ont été ceux qui voulaient que les
baptisés recussent avec tant de pureté, qu'ils
ne recevoient plus à la Communion de l'E-
glise ceux qui étoient retombés dans quelque
crime énorme, afin d'éloigner les autres du
péché par cette severité de la discipline Ec-
clesiastique; car ils ne pensoient pas, à ce
que je crois, qu'ils fussent exclus du Roiaume
des Cieux, parce qu'ils étoient mis hors
des portes de l'Eglise, mais ils voulaient que
leur penitence durât toute la vie, & croient
que cela étoit utile pour renfermer les autres dans
le devoir. Ces anciens blâmoient aussi la bi-
gamie, & exigeoient le célibat : quelques au-
tres condamnoient entièrement la guerre; ce
sont des excès plus excusables quand ils éloi-
gnent du vice & portent à des choses qui y
sont le plus opposées; telles sont la plupart
des erreurs de Tertullien, bien différentes
des dogmes monstrueux des premiers Here-
tiques.

Il se raille dans la vingt-quatrième, d'un
homme qui avoit voulu rétablir l'honneur
des Ordres mendiants, en disant que c'étoit la
source du Paradis terrestre, d'où sortoient les
quatre Fleuves, qui sont les quatre Ordres
Mendiants, & montrer la nécessité de la con-
fession par les Livres des Confessions de S.
Augustin.

Dans la quatrième Lettre du dix-huitième
Livre, adressée à Pistorius, il l'assure qu'il
n'a jamais favorisé, & qu'il ne favorisera
jamais aucune herésie condamnée; qu'il
ne s'est jamais écarté des Constitutions Ec-
clesiastiques; mais qu'il faut distinguer entre
les Decrets des Conciles généraux, les Ordon-
nances des Evêques & les Reglemens de la
Cour de Rome : Qu'entre les Constitutions
Synodales, il y en a qui ont été faites pour du-

rer à perpetuité, & d'autres qui ne sont que
pour un temps; qu'il y en a de fondées sur
l'Evangile qui sont inviolables, & d'autres
qui peuvent être changées; qu'il est vrai qu'au
commencement de ces troubles, il avoit crû
qu'il eût été à propos pour le bien de la paix,
de faire quelque changement, mais seulement
aux Loix qui peuvent y être sujettes; que les
Italiens ont des sentimens qu'il ne voudroit
pas défendre; qu'il ne voit pas qu'il y eût
d'inconvenient, que l'Eglise accordât l'usage
de la communion sous les deux especes, com-
me elle l'a accordé autrefois aux Bohémiens;
qu'il n'a jamais permis aux Prêtres de se
marier, ni dispensés Moines de leurs vœux,
mais qu'il a crû & qu'il croit encore que c'est
une cruauté de forcer les personnes de l'un &
de l'autre sexe à faire des vœux dans leur jeune-
sse.

Dans la treizième, Erasme raille Luther
de son mariage avec une fille, qui depuis
plusieurs années avoit cessé d'être Vestale,
& de ce qu'il a quitté le manteau & la barbe
de Philosophe. Il dit qu'il s'emploie à refu-
ter les Lutheriens & les Zuingliens, & que
cependant ses ennemis le veulent faire
passer pour Lutherien, & ne cessent d'écrire
contre lui. Il fait la même plainte dans la Lettre
suivante.

Il la porte même jusqu'au Pape Adrien
VI. dans la vingtième Lettre de ce Livre.
Il s'y justifie pleinement contre les calomnies
de ses adversaires, & s'excuse de ce qu'il n'a
point écrit contre Luther. Il donne avis au
Pape qu'il l'avoit consulté sur les moyens d'ap-
aiser les troubles que l'herésie avoit causés,
qu'il eût été plus à propos d'y employer la dou-
ceur que la violence, & qu'il sera très-difficile
de rétablir la paix si chacun est attaché à ses in-
térêts particuliers, si les Theologiens demeu-
rent arrêtés à tous leurs sentimens, si les Moi-
nes ne cèdent rien de leurs prétentions, & si
les Princes ne veulent rien remettre de leurs
droits. Il croit qu'il seroit à propos d'autoriser
ceux qui sont séparés de l'Eglise, en leur assu-
rant le pardon de tout le passé, d'empêcher les
nouveauz, d'arrêter le cours des libelles, &
de faire espérer au monde que l'on changera
des choses dont le joug paroît insupportable :
que le seul nom de liberté seroit revenir
bien des gens, & qu'il faut la procurer autant
qu'on le peut, sans faire tort à la Religion, &
sans avilir l'autorité des Princes & des Evê-
ques. Il pense que pour apporter des remèdes
à la source du mal, & éviter sur ce qu'il est
à propos de changer, il faudroit appeler de

tous

Erasme.

tous les Païs, des personnes qui fussent incorruptibles, sages, point passionnées, revêtues d'un esprit de douceur, & capables de donner de bons conseils.

Il se plaint dans la Lettre vingt-troisième, adressée à Oecolampade, de ce qu'il l'avoit appelé dans la Préface de son Commentaire sur Isaïe, *Noire grand Erasme*. Cet éloge qui n'étoit nullement à propos, ne servoit qu'à rendre Erasme encore plus odieux aux Puissances, & pouvoit faire croire au Public, qu'il étoit dans les sentimens d'Oecolampade; c'est pourquoi il le trouve tres-mauvais, & lui en témoigne son chagrin par cette Lettre qui est du 25. Janvier 1525.

Il décrit dans la vingt-cinquième, les maux que la nouvelle Reforme de Luther avoit apportez. Le nom de l'Evangile avoit réveillé plusieurs personnes de la letargie & du sommeil où elles étoient. Luther dans les commencemens rendoit sa cause plausible, même aux gens de bien, en élevant l'autorité de l'Ecriture Sainte, en prêchant qu'il falloit mettre toute sa confiance en Dieu, & n'avoir aucune confiance en ses propres forces, & en promettant la liberté l'Evangile souhaitée avec tant d'ardeur. Ce qu'il disoit contre la Cour de Rome, contre les Evêques de Cour, contre la tyrannie des Moines devenue intolérable, contre la Theologie sophistique, lui attiroit aussi des applaudissemens. Ses adversaires rendoient encore sa cause plus favorable par leurs déclamations contre les belles Lettres & contre l'étude des langues, & parce qu'ils étoient déjà odieux aux gens de probité & de savoir : plus on s'opposoit au mal, plus il croissoit, & le supplice du feu dont quelques-uns avoient été punis, bien loin d'en arrêter les progrès, l'avoit fomenté. Il ajoute qu'il avoit averti Luther en particulier d'écrire de meilleures choses & avec plus de moderation : que suivant son avis Luther avoit fait quelques ouvrages qui avoient été mieux reçus, comme ses *Traitez* sur quelques Pseaumes, sur l'*Oraison Dominicale*, sur les quatorze Spectres; mais qu'il n'avoit pu s'empêcher de faire paroître ensuite, des libelles toujours violens de plus en plus; qu'il avoit été fort choqué de son arrogance & de la demangeaison qu'il avoit de médire même d'une manière bouffonne, sans épargner les Têtes couronnées, & les personnes à qui l'on doit du respect. Il espere que Dieu fera tourner ces maux à l'avantage de son Eglise, & qu'il fera triompher l'Evangile & la vérité de JESUS-CHRIST, & suscitera des Evangelistes, qui sans s'écarter ni à droit

ni à gauche, prêcheront l'Evangile avec prudence & avec un esprit de charité & de douceur.

Dans la quarante-septième Lettre écrite à l'Evêque de Rochester, il lui marque qu'il a à combattre d'un côté des Moines & des Theologiens qui le veulent perdre, & de l'autre des enragez Lutheriens qui frement contre lui, parce qu'il retarde leurs triomphes à ce qu'ils prétendent, & qu'il ne veut pas faire profession de la doctrine de Luther. Il dit qu'il y a des choses dans cette doctrine qu'il ne comprend pas, qu'il y en a dont il doute, & qu'il y en a que sa conscience ne lui permettoit pas de soutenir; qu'il souhaiteroit que ce tumulte excité par Luther, fût comme un remède amer & violent qui pût purger l'Eglise.

La première Lettre du dix-neuvième Livre est adressée au Pape Clement VII. & écrite sur son elevation au Pontificat. Erasme l'assure que les sollicitations des Princes, ni les liaisons qu'il avoit avec les gens de Lettres, ni la haine que lui portoient les Theologiens & les Moines, ne l'ont pu engager à embrasser le parti de Luther, & à conspirer contre le Saint Siege : que s'il y a quelque chose dans les écrits qu'il a faits, avant que Luther s'élevât, qui puisse être pris en mauvaise part, il ne l'auroit pas écrit s'il eût prévu ce qui est arrivé, qu'il avoit changé ces endroits dans les dernières éditions de ses ouvrages, & qu'il étoit prêt de changer aussi les autres, si on l'en avoit averti charitablement : qu'il s'étoit toujours soumis au jugement de l'Eglise Romaine, & qu'il ne s'y opposeroit jamais, quand même elle ne jugeroit pas favorablement pour lui : mais qu'il avoit tant de confiance en la justice de Sa Sainteté, qu'il étoit persuadé qu'elle ne souffriroit pas qu'il fût la victime de la haine du petit nombre de ses ennemis. En finissant sa Lettre, il souhaitte que JESUS-CHRIST veuille que le Pape Clement soit le défenseur & le restaurateur du nouveau siècle d'or, & il y ajoute par forme d'avertissement, que Sa Sainteté surpassera la gloire de ses Predecesseurs, si elle appaise ces troubles causez par les guerres & par la difference des opinions; qu'elle viendra à bout du premier, si elle est également favorable à tous les Princes; & du dernier, en faisant esperer qu'elle changera les choses qui peuvent être changées sans faire tort à la Religion. Cette Lettre est datée de Bâle du 13. Février 1524.

La seconde Lettre de ce Livre, est de Melancthon à Erasme. Il lui témoigne que c'est avec raison qu'il se plaint de quelques-uns de ceux qui font profession du Lutheranisme, & il avoue

Erasme.

qu'il y en a entre eux, qui ont oublié l'humanité & la Religion, qui excitent des troubles par leurs prédications séditieuses, qui en veulent aux belles Lettres, qui ne gardent aucune des règles de la vie civile, & qui ne cherchent qu'à établir leur tyrannie. Il prétend que Luther a une conduite bien différente, qu'il déplore ces abus, & qu'il en est vivement touché, mais qu'il ne croit pas devoir pour cela abandonner la cause de l'Evangile. Il souhaiteroit qu'Erasme fût plus favorable qu'il n'est à la doctrine de Luther: il l'assure que Luther est fort éloigné de l'ambition & de la cruauté de quelques nouveaux Prédicateurs, & lui témoigne qu'il est persuadé que sa doctrine est véritable, & qu'il ne peut pas en conscience la condamner. Il ne trouve pas mauvais qu'Erasme ait écrit contre lui touchant le Libre-Arbitre, & il lui fait espérer que Luther lui répondra avec modération.

Erasme lui réplique dans la Lettre suivante, que s'il lui voyoit ce qui se passe en son pays, il avoueroit encore plus volontiers qu'il a raison de se plaindre de ceux qui abusent du nom de l'Evangile; que Luther fait bien de n'en être pas content, parce qu'ils décrient entièrement son parti; qu'il ne veut point juger des motifs de Luther, ni contraindre Melancthon de changer de sentiment, mais qu'il eût souhaité que le dernier, dont l'esprit étoit propre aux Lettres, s'y fût uniquement attaché sans se mêler de cette querelle de Religion: que plusieurs choses le choquent dans la doctrine de Luther, & principalement de ce que quand il a entrepris de défendre une chose, il le fait avec une ardeur qui n'a point de bornes ni de fin, qu'il outre tout, & qu'en étant averti, il pousse encore les choses plus loin: qu'une liberté modérée eût été beaucoup plus propre à faire entrer les Evêques & les Princes dans la Réforme. Il dit qu'Oecolampade, Pelican & Hedion ont le même esprit que Luther; qu'ils croient avoir beaucoup fait, quand ils ont défroncé quelques Moines ou marié quelques Prêtres: que Luther prend les choses de travers, & qu'en voulant corriger les abus, il cause de beaucoup plus grands maux: que sa doctrine a excité des troubles & des séditions en plusieurs endroits. Est-ce, dit-il, une chose, fort conforme à la piété Chrétienne, de prêcher au peuple, que le Pape est l'Antéchrist, que les Evêques & les Prêtres sont des ombres; que les Constitutions

humaines sont des hérésies; que la Confession est une pètte; que parler d'œuvres, de mérites, d'efforts, c'est être hérétique: d'ajouter qu'il n'y a point de Libre-Arbitre; que toutes choses arrivent par nécessité; qu'il n'importe pas de quelle nature soient nos œuvres. Il ajoute qu'autrefois l'Evangile avoit rendu les hommes meilleurs, mais que le nouvel Evangile prétendu, ne faisoit que les corrompre. Il blâme aussi Oecolampade, Carlostad, & quelques Disciples de Luther qui ne s'accordoient pas même entr'eux. Ces deux Lettres font de l'année 1524.

Il parle à peu près de la même manière, des Lutheriens & des Zuïngiens dans la Lettre suivante écrite la même année à un Médecin. Voici la peinture qu'il en fait dans une addition à cette Lettre. Ce nouvel Evangile produit une nouvelle sorte de gens obéissants, impudens, hypocrites, médisans, menteurs, trompeurs, qui ne s'accordent point ensemble, incommodes aux autres, séditieux, furieux, chicaniers, qui me déplaisent tant, que si je sçavois quel-que Ville où il n'y en eût point, j'y ferois ma demeure.

Il décrit agréablement dans la vingt-neuvième Lettre, les stratagèmes dont les Moines se servoient en plusieurs endroits pour décrier ses Ouvrages.

Dans la trente & unième qui est du 24 Mars 1529. il mande à Jean Vergar le changement de Religion arrivé dans la ville de Bâle, & dit que l'on n'a pas laissé une seule image dans les Eglises: que l'on y a entièrement aboli la Messe & les Ceremonies Ecclesiastiques: qu'on se contente de prêcher de temps en temps; qu'ensuite les hommes, les femmes & les enfans chantent des Pseaumes traduits en vers Allemands, & que quelquefois on y distribue du pain comme un symbole du Corps de JESUS-CHRIST: Que l'on oblige les Moines & les Religieuses de quitter leur habit & de sortir de la Ville: que jusqu'à présent l'on n'a point encore forcé de maisons ni tué personne; mais qu'il est à craindre qu'on ne le fasse, parce qu'il y a plusieurs Villes d'Allemagne & de Suisse qui sont entrées dans cette confédération: que si l'on en vient à prendre les armes, il se retirera: que les Princes sont assez puissans, mais qu'on trouvera peu de soldats qui veuillent exposer leur vie pour les droits des Prêtres: qu'enfin il ne croit pas que les secours humains puissent remédier à ces maux; & qu'il

Erasme.

fayg

Erasme. faut avoir recours à Dieu : que cependant il a fait son devoir , en déclarant qu'il ne s'éloigneroit en quoi que ce fût de la Communion de l'Eglise, & en attaquant Luther par trois fois, quoi qu'il demeurât dans cette partie de l'Allemagne où ses sentimens étoient suivis, ce qu'aucun autre n'avoit fait avant lui : que les Theologiens de Paris étoient hors de la portée des traits, quand ils ont fait des articles dont on se moque en Allemagne : qu'il auroit pu écrire avec plus de sûreté en Brabant, mais qu'il y avoit d'autres ennemis sur les bras : qu'il falloit qu'il délogât de Bâle ; qu'il ne sçavoit pas encore où il iroit : qu'il prévoyoit bien que ce changement seroit fort contraire à sa santé, mais que demeurer dans cette Ville, ce seroit approuver le changement qui s'y est fait publiquement.

Alphonse Fonseca Archevêque de Tolédo l'invite par la Lettre, qui est la trentedeuxième de ce Livre, d'écrire contre l'herésie de Luther. *Erasme* s'en excuse par la Lettre suivante & remontre à ce Prélat, qu'il ne se sent pas assez fort pour soutenir seul la cause de l'Eglise : qu'autre chose est de faire des scholies sur les œuvres de Saint Jérôme, autre chose de défendre des dogmes desquels dépend ou la sûreté ou la chute de la Religion : qu'il n'étoit pas à comparer avec tant de Theologiens qui se sont signalés dans cette controverse : que néanmoins, pour n'être pas inutile, il s'étoit retiré à Bâle, afin de travailler à des Ouvrages qui pussent servir à l'Eglise ; que ce qui avoit paru de lui, faisoit assez connoître qu'il n'y étoit pas demeuré à rien faire : que pendant son séjour dans cette Ville, il n'avoit pas été simple spectateur du combat entre les Catholiques & les Luthériens, qu'il avoit appelé ou retenu, ou du moins modéré plusieurs personnes par ses Lettres & par ses conversations ou par ses Livres : qu'il avoit attaqué Luther étant dans un pais qui lui étoit plus favorable que Wittemberg même : que cet avoit pas empêché ses ennemis de le déchirer plus que jamais : que la plupart des Theologiens ne se contentent pas que l'on combatte les dogmes contraires à la Religion ; mais qu'ils veulent que l'on approuve toutes les opinions qu'ils ont introduites dans l'Ecole ; & qu'on se serve des mêmes termes : que c'est ce qui a fait mépriser leurs Livres de controverse, & empêché qu'ils n'eussent le succès qu'il auroit été à souhaiter qu'ils eussent eu : qu'il avoit

fait tout ce qu'il avoit pu en son particulier. Il se plaint plusieurs fois dans cette Lettre, de calomnies & des persecutions de ses ennemis. Sur la fin, il mande le changement de Religion arrivé à Bâle & dans plusieurs autres Villes.

Dans la Lettre trente-huitième écrite à Louis Bek, il lui témoigne le chagrin qu'il a d'avoir passé Pâques sans *Alelie* & sans festin de joie. Il se compare aux Israélites captifs à Babylone, & il dit qu'en attendant qu'il puisse, délivré de cette captivité, offrir publiquement ses sacrifices au Seigneur, sa chambre lui tient lieu de temple. Il déplore les malheurs de son temps ; il remarque que Dieu permet qu'ils arrivent pour éprouver ses élus. Il dit qu'en son particulier les persecutions qu'on lui a faites, loin d'abattre son courage, l'ont rendu plus ferme : il décrit celles qu'il a eues à souffrir, & qu'il souffre tous les jours de la part de ses ennemis, & il assure celui à qui il écrit, qu'il n'a jamais été tenté pour cela d'entrer dans aucune secte, & qu'il perdra plutôt sa réputation & sa vie, que de le séparer de l'Eglise. Il rend ensuite raison de sa conduite & de sa foi. J'ai, dit-il, fait, faire quelque progrès dans les langues & dans les belles lettres. J'ai exhorté les Theologiens à quitter de petites questions plus propres à conserver la vanité, qu'à entretenir la piété, pour étudier les sources de la véritable Theologie, qui soit l'Ecriture sainte & les anciens Docteurs de l'Eglise. Je n'ai pas prétendu abolir la Theologie Scholastique, mais j'ai souhaité qu'elle fût plus pure & plus sérieuse. J'ai exhorté les Moines à être véritablement ce qu'on dit qu'ils sont ; c'est à dire, des gens morts au monde ; à ne pas tant mettre de confiance dans l'extérieur, & à s'appliquer plus sérieusement à acquérir la vraie piété de l'ame. J'ai condamné ceux qui sont témérairement vœux, & ceux qui se servent d'artifices pour les y engager. Mais je n'ai jamais approuvé ceux qui quittent l'état monastique sans de grandes raisons, & sans permission du Pape. J'ai souhaité souvent que les Papes, les Cardinaux & les Evêques menassent une vie Apostolique, mais je n'ai jamais pensé qu'on dût en chasser aucun de sa place. J'ai toujours eu de respect pour tous les Sacramens de l'Eglise, quoique quelques Anciens aient douté si le mariage étoit de ce nombre. Je n'ai jamais donné que l'on ne dût pratiquer la confession sacramentelle, & je n'ai jamais osé m'approcher de la sainte Table, sans m'être confessé à un Prêtre. Je n'ai

Erasme. n'ai jamais eu aucun dessein d'abolir la Messe, & je ne me suis jamais pu imaginer que Dieu eût laissé son Eglise fort long-temps dans une erreur aussi dangereuse que celle d'adorer un petit morceau de pain pour le Corps de JESUS-CHRIST. J'ai eu quelque difficulté sur les paroles de la Consécration, mais dans ces sortes de scrupules, je suis dans la disposition de m'en rapporter au jugement de l'Eglise. Je considère comme une folie, le sentiment de ceux qui donnent à tout le monde le pouvoir de consacrer, d'absoudre & d'ordonner. J'ai eu toujours une horreur particulière pour les sectes & pour les schismes. Je ne suis entré dans aucun parti, quoique j'y pusse être entraîné par bien des motifs. Je n'ai point cherché à me faire de sectateurs, & j'ai donné à JESUS-CHRIST les disciples que je pouvois avoir. Il se console ensuite de son malheur d'autant plus facilement, qu'il espère qu'il en sera bien-tôt délivré par la mort, & de celui de l'Eglise dans l'espérance que Dieu détournera cette tempête par sa miséricorde.

La Lettre quarante-cinquième de ce même Livre, est adressée à l'Assemblée des Suisses qui se tenoit à Bade, & écrite contre un libelle que l'on avoit distribué quelque temps auparavant, intitulé, *Sentimens de Luther & d'Erasme sur la Cène*. Il déclavoué les sentimens que cet homme lui impute, & déclare qu'il ne se trouvera point qu'il ait dans aucun de ses Ecrits avancé des sentimens sur l'Eucharistie différens de ceux de l'Eglise.

Dans la soixante & onzième adressée à un Espagnol Docteur de Sorbonne, (c'est à François Viçoria) Erasme se plaint de ce qu'on faisoit contre lui en Espagne, en France & en Angleterre. Il en veut particulièrement au Docteur Beda, qu'il accuse de ne pas entendre le Latin, & de faire des extraits infidèles de ses Ouvrages. Il fait voir que l'on ne doit pas toujours prendre à la rigueur les termes des propositions, & qu'il faut entrer dans le sens de l'Auteur, & il en rapporte quelques exemples tirez des Saints Peres. Saint Jérôme, dit-il, exhortant les Clercs à mépriser les richesses, dit *Que celui qui possède quelque autre chose que le Seigneur, ne peut pas avoir le Seigneur en partage*. Si quelqu'un, remarque Erasme; interpretoit malignement ce passage, ne diroit-on pas qu'il interdît toute propriété de biens aux Clercs? Qu'y a-t-il encore, ajoute-t-il, de plus odieux que ce que ce même Pere dit du mariage:

Erasme. De quelle nature est un bien que l'on n'approuve qu'en le comparant à quelque chose de plus méchant? Si l'on trouvoit quelque chose de semblable dans mes Ecrits, de quel blasphème ne m'accuseroit-on pas? Quand saint Basile exhortant les riches à donner l'aumône, dit que le bien dont ils jouissent est à eux autres, que pourroit-il y avoir de plus séditieux si l'on prenoit ces termes selon la rigueur d'une proposition dogmatique, & non pas selon l'usage que l'on en fait dans une exhortation? Il montre ensuite que rien n'a fait plus de tort à l'autorité du Pape, que l'exceç où les Moines l'ont portée. Il exhorte la Faculté de Theologie de Paris d'empêcher son crédit & son autorité contre les ennemis de l'Eglise. Il l'avertit qu'elle doit servir JESUS-CHRIST, & non pas les passions de quelques particuliers, qu'elle doit plutôt s'attaquer à ceux qui ont écrit ouvertement contre les dogmes de l'Eglise qu'aux écrits d'un homme qui combat pour eux, & dans le même camp. Il avoue qu'il se peut faire qu'en combattant quelque dogme impie, il soit tombé dans quelque exceç opposé. Il dit que si cela lui est arrivé, c'est par méprise ou par négligence, & non point par malice: que si on lui fait connoître qu'il se soit trompé, il sera le premier à effacer ce qui sera mal, ou à expliquer ce que l'on n'aura pas bien entendu: que de cette manière ses livres seront corrigés sans blesser la charité, avec plus de fruit & même d'honneur pour la Faculté.

La soixante & douzième est adressée à Bucser. Il y déclare que la principale raison qui l'a empêché d'entrer dans la prétendue Réforme de Luther, est sa conscience, & que s'il eût crû que cette Réforme étoit l'ouvrage de Dieu, il y seroit entré. Il ajoute qu'il y a parmi eux plusieurs personnes très éloignées de la sincérité Evangelique: qu'il en a connu plusieurs qui étoient très-bonnes gens avant que d'embrasser ce parti, & qui sont devenus depuis plus méchans; & qu'il n'en a connu aucun qui soit devenu meilleur: qu'une troisième raison qui lui donne de l'éloignement pour ce parti, est la division des chefs de la Réforme. Car pour ne point parler, dit-il, des Prophetes & des Anabaptistes, peut-on voir des Ecrits plus emportés, que ceux que Luther, Zuingle & Osiander ont fait les uns contre les autres. Il déclare qu'il n'approuve point la cruauté des Princes, mais que la conduite de quelques-uns des Reformez les irrite. Pourquoi Luther s'est-il avisé, dit-il, d'écrire une satire contre le Roi d'Angle- terre?

Erasme. „terre ? c'est cependant lui qui est le Cory-
phée de la nouvelle Reforme. Je ne suis que
„mediocrement en colere de ce qu'il m'a si
„maltraité, mais je ne puis lui pardonner d'a-
„voir trahi la cause de l'Evangile, d'avoir dé-
„chainé les Princes, les Evêques, les faux
„Moines & les mauvais Theologiens contre
„les plus honnêtes gens, & d'avoir augmen-
„té une servitude qui étoit déjà intolérable.
„Il fait ensuite une peinture des déreglemens
de ceux qui ont embrassé la nouvelle Refor-
„me & des maux qu'elle a causez. Ceux, dit-
„il, qui ont cessé de reciter les Heures Ca-
„noniales, ne font plus aucune priere. Ceux
„qui méprisent les Constitutions des Evêques,
„n'obéissent plus aux Commandemens de
„Dieu. Ceux qui ne veulent point d'absti-
„nence de viandes, se plongent dans toutes
„fortes de desordres. Enfin il trouve tres-mau-
„vais que l'on ait aboli la Messe, parce que quel-
ques Prêtres en abusoient: il auroit fallu, dit-il,
pour la même raison abolir la prédication.

La Lettre soixante & treizième est celle qu'il
écrivit au Parlement de Paris pour le prier
d'arrêter la censure de ses Ouvrages, que Beda
avoit entrepris de faire faire en Faculté.

La soixante & dix-septième adressée à Beda,
est un avis qu'il lui donne de moderer ses em-
portemens. Il lui offre en même temps de faire
tout ce qui dépendra de lui pour la paix,
même de lui demander pardon s'il a écrit avec
trop de chaleur contre lui. Cette Lettre est de
l'an 1527. Il y a dans ce même Livre quatre
autres Lettres d'Erasme à Beda: savoir les 82,
91. 97. & 106. mais, elles sont de l'an 1525,
avant que la censure d'Erasme fût avancée.

Dans la quatre-vingt-deuxième adressée à la
Faculté de Theologie de Louvain, il se plaint
de ce que l'on souffroit que l'on débaît à Lou-
vain un Livre fait contre lui par un Carme,
& de ce que Latomus faisoit tout ce qu'il pou-
voit pour le faire passer pour heretique.

La quatre-vingt-onzième adressée à Beda,
contient une longue histoire de ce qu'Erasme
avoit fait pour l'Eglise, des persecutions qu'on
lui avoit suscitées, des adversaires qu'il avoit
rencontré, & des illustres approbateurs qu'il
avoit eus.

La Lettre quatre-vingt-quinzième est adres-
sée à Conrad Pelican qui faisoit courir le bruit
qu'Erasme lui avoit avoué qu'il étoit de son
avis sur l'Eucharistie. Il l'accuse & le con-
vaine de calomnie en déclarant qu'il n'a jamais
crû que l'Eucharistie ne fût que du pain & du
vin, & qu'il a toujours été persuadé qu'elle
étoit le Corps & le Sang JESU-CHRIST.

Tom. XIV.

Il y a dans cette Lettre plusieurs choses tres-
remarquables contre ceux qui nient la présence
réelle. Il y refuse particulièrement l'objection
des Sacramentaires, fondée sur ce que le nom
du signe peut être donné à la chose signifiée.
On dit d'un tableau, c'est Hector qui a tue Pa-
trocle, mais tout le monde sçait que la pein-
ture n'est pas réellement Hector: au lieu
qu'on a droit de croire que ce que JESUS-
CHRIST nous a assuré, est réel & verita-
ble. Et d'ailleurs ce raisonnement est pitôia-
ble, les paroles de J. C. peuvent avoir un
sens figuré, donc il faut les entendre de cette
maniere. Que leur sert-il de citer tant d'ob-
jections ? ils ont beau forcer, embrouiller, ob-
curcir leurs passages, ils n'en rapportent au-
cun dans lequel il soit dit clairement que le
Corps & le Sang de J. C. ne sont pas dans
l'Eucharistie. Les Peres exhortent à commu-
nier spirituellement au Corps & au Sang de J.
C. il ne faut pas s'en étonner, puisque cette
Communion spirituelle est ce qu'il y a de plus
utile, & que sans elle la Communion charnel-
le est cause de la damnation. Mais cela nous
oblige-t-il de quitter la doctrine qu'il l'Eglise
Catholique a enseignée pendant tant de siècles?

La Lettre quatre-vingt-dix-neuvième con-
tient une épitaphe de Dorpius, & la cent &
unième l'éloge de Vivès.

La Lettre 107. adressée au Prince George
de Saxe, contient diverses réflexions sur l'en-
treprise de Luther. Il écrit librement à ce Prin-
ce, que quand Luther est venu, le monde étoit
endormi par des opinions scholastiques, & par
des constitutions humaines; qu'on n'enten-
doit parler que d'Indulgences, de marchez,
du pouvoir du Pape: que quand ces choses se-
roient indubitablement, elles ne servent pas beau-
coup à l'établissement de la vigueur Evange-
lique, qu'elles n'animent pas au mépris du
monde & à l'amour des biens du Ciel: qu'il
ne faut pas mépriser l'autorité du Pape, mais
que toute sa gloire doit être rapportée à J. C.
que quelques personnes du nombre de celles
qui ne cherchent pas ce qui appartient à J. C.
mais qui aiment ce siècle, regnoient à l'abri
de ces sentimens, qu'il falloit réveiller le mon-
de de ce sommeil, allumer les étincelles du
feu Evangelique, mais que Luther n'avoit pas
gardé la moderation qu'il falloit avoir: que les
Theologiens qui avoient écrit contre lui, l'a-
voient aigri, & augmenté le mal: que Luther
avoit avancé plusieurs choses que l'on ne peut
souffrir, mais que ces Theologiens avoient
aussi soutenu des opinions que les gens sçavans
& de probité ne peuvent approuver, & qui

F

pou-

Erasme.

42 pouvoient nuire à la piété Evangelique: que la Bulle de Leon X. n'avoit fait qu'augmenter l'embrandement: que l'Edit de l'Empereur, quelque rigoureux qu'il fût, n'avoit pas changés les esprits. Il s'excuse de ce qu'il n'a point écrit contre Luther & sur ce qu'on le soupçonnoit d'être auteur du Livre que le Roi d'Angleterre avoit écrit contre lui; il déclare qu'il n'y a point de part, & que ce Prince étoit très capable de l'avoir fait. Il promet enfin d'employer tout son esprit & toutes ses forces pour la défense de la Foi & le rétablissement de la concorde entre les Chrétiens.

Dans la cent-treizième écrite à Melancthon, il blâme la conduite des Chefs de la Reforme, & montre la difference qui étoit entre les sentimens de Zuingle & de Melancthon. On y peut voir plusieurs particularitez touchant les premiers Reformateurs.

Le vingtième Livre des Lettres d'Erasme, n'en contient aucune de bien remarquable. Il y traite à son ordinaire, de sa conduite & de sa disposition sur la Religion, des ennemis qu'il avoit, des ouvrages qu'il composoit, & de quelques points de critique & d'érudition.

Dans la troisieme Lettre du 21. Livre, il se plaint à Hedion de ce qu'il supportoit l'Imprimeur Scot qui avoit imprimé des Satyres contre lui. Il y déclare aussi contre les Moines qui quitoient leur habit pour se marier.

Il repete dans la septieme adressede au Prince George de Saxe, ce qu'il a écrit dans plusieurs autres, des causes du progrès du schisme de Luther, & les protestations qu'il a faites très-souvent de n'avoir jamais favorisé son parti.

Dans la trentième, il justifie la traduction qu'il avoit faite de ce passage de Saint Luc, *Gloria in excelsis Deo, pax in terrâ, hominibus bonæ voluntatis, videlicet.*

Les autres Lettres contiennent diverses particularitez tres-curieuses touchant les gens de Lettres de ce temps-là.

La dix-neuvieme Lettre du 22. Livre, est adressede à la Faculté de Theologie de Paris, qu'il appelle *Collegium Sorbonicum*, & écrite pour se défendre contre l'entreprise de Beda. Il commence par protester qu'il est tres-éloigné de toute heresie & de tout schisme: qu'il a écrit contre Luther, & que les Lutheriens ont écrit contre lui: que Louis Berus qui le connoit particulièrement, peut rendre témoignage de sa foi: qu'il n'avait jamais eu de démêlé avec aucun Ordre ecclésiastique, & qu'il n'avait garde d'attaquer une Compagnie, aux oracles de laquelle on avoit toujours donné beaucoup d'autorité; que quand il avoit répondu à Beda,

il n'avoit pas crû que cela regardât la Compagnie: qu'il lui avoit écrit d'abord, que la chose se passât entr'eux avec une moderation Chrétienne, mais que Beda avoit fait paroître un Livre contre lui plein de calomnies, de mensonges & de blasphèmes: qu'il y avoit été excité par Edouard Lée qui avoit déjà répandu en Espagne & en France un Livre pareil à celui de Beda: que Pierre Victoria qui avoit un frere (François Victoria) Docteur de Sorbonne, s'étoit déclaré contre lui à Burgos & y avoit excité une grande tempête: que ce même Lée avoit aussi sollicité quelques Docteurs de la Faculté de Louvain. Il témoigne à la Faculté, qu'il espere de sa justice qu'elle ne suivra pas la passion de Beda, qu'elle ne condamnera pas ce grand nombre d'articles sans lire ses réponses, sans examiner les passages dans les lieux où ils sont, sans faire attention aux personnes qu'il fait parler, sans comparer l'extrait avec ce qui précède & ce qui suit. Enfin il conjure les Docteurs de Paris de ne pas accabler le pauvre Erasme. Il avoue que cela leur est facile, mais il assure que ce triomphe ne leur fera pas beaucoup d'honneur, & que la verité qu'il défend, sera toujours invincible. Il apporte ensuite des exemples pour faire voir que des propositions détachées peuvent avoir un fort mauvais sens, quoique dans l'endroit d'où elles sont tirées elles en aient un tres-bon. Il demande à la Faculté que la chose se passe, si cela se peut, entre lui & elle: qu'on l'avertisse charitablement, & qu'il promet qu'il y remediera en corrigeant les écrits. Si cela ne se peut, il prie les Docteurs de ne pas entrer dans la passion des particuliers, mais d'avoir un esprit charitable, de lire les endroits d'où sont tirés les passages que Beda a déferéz à la Faculté, & de vouloir bien jeter les yeux sur sa réponse.

Dans la vingt-neuvieme Lettre Erasme fait son apologie, en rapportant les services qu'il a rendus à l'Eglise. Premièrement, par les Editions des Peres qu'il a données. Secondement, par les Ouvrages qu'il a faits sur l'Ecriture, qui ont été approuvez par les Papes. Troisièmement, par ce qu'il a enseigné dans ses Ecrits. Voici, dit-il, ce que j'ai toujours fait dans mes Ouvrages. Je déclare contre les guerres qui troublent la Chrétienté depuis tant d'années. J'ai tâché de rappeler la Theologie, qui étoit degenerée en subtilitez philosophiques, à sa source & à son ancienne simplicité. J'ai restitué dans leur état naturel les Saints Docteurs de l'Eglise, où l'on peut puiser les veritez de la Religion comme dans les sources. Les belles Lettres qui étoient auparavant

Erasme.

ravant

Erasme, ravant toutes Paiennes, ont été mises en usage pour honorer JESUS CHRIST. J'ai fait mon possible pour faire resplendir les Langues. J'ai défait les hommes de plusieurs préjugés dangereux. J'ai réveillé le monde qui étoit assoupi & comme endormi par des ceremonies Judaiques, sans néanmoins desapprouver celles de l'Eglise. J'ai travaillé à ces choses avec toute la moderation possible, non seulement sans blesser aucun Ordre, mais même sans attaquer le nom ou la reputation d'aucun particulier, sans me faire de parti, sans exciter de sedition. Il ajoute qu'il n'a jamais condamné les Ordres Monastiques; mais qu'il a averti des abus & des dereglemens de quelques Moines: qu'il a encore parlé plus librement contre ceux des Princes, des Cardinaux, des Papes & des Evêques, que cependant aucun d'eux ne s'est déclaré pour cela contre lui: qu'il n'y a que les Moines qui devoient être les plus patiens, qui se sont déchirés contre les avis qu'il leur avoit donnez.

La trentième Lettre contient une apologie de ses sentimens sur plusieurs articles. Il dit sur les pelerinages, qu'il a seulement enseigné qu'il falloit éviter la superstition. Sur la Confession, qu'il l'a toujours approuvée, quoiqu'il n'ait pas cru qu'il fût certain qu'elle étoit d'institution de JESUS CHRIST: que dans son Livre de la maniere de se confesser, n'ayant dessein d'enseigner à se confesser utilement, il n'avoit pas pu se dispenser de rapporter quelques inconveniens de la Confession, qu'il n'attribuoit pas à la Confession même, mais à la faute des Confesseurs ou des Pénitens: qu'il avoit exhorté les hommes à honorer les Saints, principalement en les imitant: mais qu'il y avoit tant de superstitions dans le culte qu'on leur rendoit, qu'il étoit nécessaire d'en avertir: qu'il n'avoit point condamné les ceremonies Ecclesiastiques; mais enseigné de quelle maniere il en falloit user. Pour l'abstinence de certains viandes, qu'il avoit déjà répondu sur ce sujet à Noël Beda, & qu'il n'y a personne vraiment pieux qui ne souhaitât que la Loi sur ce sujet fût changée en simple conseil ou exhortation: qu'il n'étoit pas le seul qui eût improuvé le nombre excessif des Fêtes, principalement dans un temps où il n'y a point de jours dans lesquels il se commette plus de pechez que dans les jours de Fêtes: qu'il approuvoit le nombre moderé des Fêtes, mais qu'il souhaiteroit que l'on employât ces jours à des exercices de pieté: que la Religion ne dépend pas à present des miracles, & que l'on sçait assez combien l'on a introduit d'opinions fausses par des miracles

supposez: qu'à present il se trouve des gens qui renouvellent cet ancien artifice. Il en rapporte quelques exemples, & entr'autres un tort plaisant d'un Curé qui avoit mis dans son Cimetiere quantité d'ecrevisses auxquelles il avoit attaché des bougies allumées: ces ecrevisses marchant la nuit sur les fosses des morts, furent un spectacle terrible. Le lendemain le Curé prêcha que c'étoient les ames des défunts qui demandoient des prieres afin d'être délivrées du Purgatoire. Le Peuple l'auroit cru, si l'on n'avoit trouvé dans le Cimetiere quelques ecrevisses qui avoient encore leur bougie attachée. Il avoue que l'on doit honorer les Moines. Donnez-nous, dit-il, de vrais Moines, & nous les respecterons. Mais où sont-ils, & la plupart des Moines de notre temps (j'en excepte quelques-uns) qu'ont-ils de Moine que l'habit & la tonsure? Qu'on visite la plupart des Monasteres. L'on y trouvera peu de veritable pieté Chrétienne: l'on y trouvera peu d'érudition & de vigueur spirituelle, principalement parmi les mondains. Faut-il pour cela abolir les Monasteres? non; mais il faut les reformer, & faire en sorte qu'ils soient des Ecoles de sobriété, de chasteté, de modestie & de veritable pieté. Il croit que pour les rendre tels, il faudroit faire des Loix pour empêcher les Religieux & les Religieuses d'attirer les jeunes garçons & les jeunes filles par caresses ou par menaces. 2. Qu'il faudroit leur donner des personnes de consideration & de probité qui eussent soin de les conduire & de les nourrir de la parole de Dieu, & de ne les point laisser dans l'oisiveté. 3. Qu'il seroit peut-être à propos d'ôter cette grande variété de Religions, d'habits, de Regles. 4. Qu'il faudroit les obliger de renoncer aux Bulles dont ils sont armez contre les Evêques, les Magistrats & le peuple, & de reconnoître les Evêques, comme ont fait & ordonné ceux qui ont été les Fondateurs des Ordres.

Erasme se défend encore dans la Lettre suivante, de plusieurs accusations ridicules formées contre lui, & fait voir la malignité & la mauvaise foi de ses ennemis.

La seconde Lettre du vingt-troisième Livre, adressée au Pape Adrien VI. est suivie de deux Lettres de ce Pape très-favorables à Erasme. Il lui marque dans la première, qu'il n'a point ajouté foi aux délations d'un ou de deux personnes qui l'avoient accusé, & il l'exhorte d'écrire contre les nouvelles heresies: dans la seconde, il le prie de lui expliquer les moyens de remedier à ce mal.

Erasme. Il traite dans la cinquième Lettre de la mort subite. On la craint communément plus que toutes choses comme une punition de Dieu; cependant elle est commune, dit-il, aux bons & aux méchants. Ce qu'on doit craindre n'est pas de mourir subitement, mais de mourir en mauvais état. Ceux qui craignent si fort la mort subite, seroient bien mieux de demander à Dieu la grace de bien vivre; car qu'y a-t-il de plus insensé, que de remettre à se convertir à la mort? Qu'il y a peu de gens qui soient convertis par une longue maladie! Il ne faut à la vérité desespérer de personne; mais c'est attendre trop tard à apprendre les Loix du Christianisme, quand on n'est plus en état de les pratiquer. C'est bien tard employer le remède de la confession, quand on est prêt à rendre l'ame. Donnez-moi disent quelques-uns en s'adressant à sainte Barbe, une vraie contrition, & une bonne confession à l'article de la mort. Que demandent-ils par là, si ce n'est qu'il leur soit permis de vivre mal & de bien mourir? Autrement ils diroient en s'adressant à JESUS-CHRIST, & non pas à sainte Barbe: Faites-moi dès à présent la grace de hair mes pechez, d'avoir une douleur salutaire de les avoir commis, de passer dans l'amertume de mon cœur mes fautes passées, de me confesser une fois, en sorte que je n'aie plus besoin de confession. Quelques-uns demandent à Dieu le genre de leur mort, & le temps qu'ils veulent être malades: qu'il est beaucoup plus Chrétien de n'avoir point d'autre inquiétude que de vivre en sorte que quand ce dernier jour arrivera, il ne nous surprenne pas sans préparation, laissant le reste à la volonté de Dieu, qui sçait ce qui est le plus convenable à un chacun. Tous les hommes naissent de même, & ils meurent d'une infinité de façons. Celui qui a bien vécu, ne peut point mal mourir: mais l' étoit permis à un homme de se députer de choisir le genre de sa mort, je crois qu'il n'y en a point qu'il dût plutôt souhaiter que celui d'une mort subite, qui rompt le cours de ses bonnes œuvres, l'enlève droit au Ciel. Un homme malade & accablé par les maladies du corps, n'est plus en état de faire tant de bonnes œuvres. Il ne peut plus ni étudier, ni enseigner, ni prêcher, ni visiter les malades, ni travailler des mains, pour assister les pauvres: au contraire, il est à charge aux autres. Erasme rapporte ensuite divers exemples de morts subites très édifiants. Il y ajoute plusieurs autres exemples de personnes illustres de son temps, qui sont mortes étant jeunes.

La sixième Lettre contient diverses particularitez de la vie d'Erasme.

La septième est la Préface de son Manuel du Soldat Chrétien.

Dans la huitième, il justifie la traduction qu'il avoit faite d'un passage du chapitre 7. de l'Evangile de Saint Jean, & quelques autres endroits de ses ouvrages.

La neuvième contient l'éloge & l'épitaque de Froben son Imprimeur, dont il loue l'habileté, la générosité & la candeur.

La treizième contient l'histoire d'un Anabaptiste.

La première Lettre du vingt-quatrième Livre, est adressée à Herman Archevêque de Cologne, à qui Erasme fait connaître le temperament qu'il eût souhaité que l'on eût gardé pour la Réforme de la Discipline Ecclesiastique. Ce Prélat lui fit une réponse fort obligeante qui suit cette Lettre.

La quatrième contient la description de la mort de Louis de Berquin, que nous avons rapportée.

La cinquième Lettre est celle qu'il écrivit à Grunnius Secrétaire Apostolique, pour obtenir la dispense de ses vœux, dans laquelle il expose, sous le nom de Florent, les raisons qu'il avoit de demander cette dispense.

Dans la Lettre quinzisième, après avoir répété ce qu'il a dit plusieurs fois des abus qu'il étoit à propos de reformer, & de la temerité des nouveaux Reformateurs, il fait le dénombrement des adversaires qu'il avoit en France, en Espagne, en Flandres & en Italie.

La première Lettre du vingt-cinquième Livre, est adressée au Cardinal Caietan, qui avoit averti Erasme des moïens qu'il devoit prendre pour lever les soupçons que quelques-uns avoient contre lui, & ôter tout sujet de l'accuser, afin de vivre & d'étudier en repos le reste de ses jours. Erasme lui témoigne qu'il a déjà fait une partie de ce qu'il demandoit de lui, en remarquant & en corrigeant plusieurs passages, où il y avoit certainement quelques fautes de sa part ou de celle de l'Imprimeur. Quant à la modération qu'il demandoit de lui, il l'assure qu'il l'a déjà fait voir dans sa Réponse aux Censures des Theologiens de Paris, qui avoient paru depuis peu sous le nom de la Faculté, quoiqu'elles fussent l'ouvrage d'un seul homme inquiet, & qu'on ne souffroit qu'avec peine dans sa compagnie. Il ajoute qu'il est prêt de faire sur tous les Ouvrages ce que saint Augustin a fait sur les siens, pourvu que l'on convienne des passages où il y a quelque erreur ou quelque chose qui peut probable-

Erasme. probablement causer du scandale; mais qu'il ne peut pas rien faire sur les passages que ses adversaires n'ont pas entendus, ou auxquels ils ont donné malicieusement un mauvais sens, ou enfin qu'ils ont attribuez à des personnes & à des temps auxquels il ne les a point rapportez: que la plupart des choses qu'on lui reproche, sont de cette nature: qu'il y a des gens qui ont le jugement si fort detravé, que s'il étoit obligé de suivre leurs avis, il lui faudroit effacer dans ses Livres, des choses que des personnes sçavantes & pieuses jugent très-bonnes. Il désespère de pouvoir fermer la bouche à tous ceux qui lui en veulent; mais il se croit assez heureux s'il peut contenter les gens de bien & satisfaire à ce qu'il doit à JESUS-CHRIST.

Dans la Lettre onzième Erasme à l'occasion de l'Écrit de Paul de Sadolet sur le Pseaume 93. & de ceux qu'il avoit faits sur les Pseaumes 85. & 22. traite des anciens Commentaires sur les Pseaumes. Sadolet lui avoit parlé du Commentaire d'Hesychius qu'il estimoit: Erasme dit que cet Auteur lui est entièrement inconnu. Nous avons, ajoute-t-il, le Commentaire de saint Hilaire; mais il n'est pas entier, & il a tout tiré d'Origene. L'ouvrage de saint Jérôme sur les Pseaumes, a été corrompu d'une manière indigne par quelque malicieux imposteur. Saint Augustin a traité cette matière avec exactitude, mais il a été obligé d'y mêler pour l'instruction du peuple, plusieurs choses qui ne sont pas fort nécessaires, & qui sont même à charge à un lecteur sçavant & appliqué. Cassiodore a mieux aimé ramasser tout ce qu'il a pu trouver, que de dire peu de choses avec exactitude. Nous avons de petits Commentaires de Brunon sur les Pseaumes, plus recommandables par leur piété que par leur érudition. L'explication d'Arnobe est quelquefois plus courte que le Pseaume. Il répond ensuite à l'avis que Sadolet lui avoit donné, qu'il n'avoit pas bien fait de taxer dans ses Écrits, des Ordres entiers & des personnes constituées en dignité, qu'il n'a jamais eu d'essein de choquer aucun Ordre, mais simplement de les avertir de ce qu'ils devoient faire ou éviter, pour acquérir de la réputation & de l'autorité. Il est, dit-il, de la dignité de l'Ordre Theologique de traiter des Lettres divines avec sagesse & avec vénération, sans arrêter à des raisonnemens frivoles, & de faire que les mœurs des Theologiens répondent à leur profession. Il est de la dignité de l'Ordre Monastique de montrer par la mortification ennemie des passions hu-

maines, qu'il surpasse de beaucoup le reste du monde en piété sincère. Il est de la grandeur des Princes d'être très-éloigné de la tyrannie. Il est de la dignité des Evêques d'imiter autant qu'il se peut, les vertus de JESUS-CHRIST & des Apôtres. Celui qui donne cet avis en reprenant ceux qui dishonorent leur profession, loin de choquer l'Ordre entier, a soin de son honneur & de ses intérêts. Et de crainte que ce que je dis contre quelques personnes qui dégénèrent de la sainteté de leur profession, ne fût pris pour une injure faite à tout le Corps, j'ai souvent prié le lecteur de ne pas croire que ce que je disois de quelque peu de méchants, dût s'appliquer au Corps entier. On dira peut-être que je parle trop souvent & avec trop de véhémence contre ces déréglés; mais, si cela étoit, il faudroit s'en prendre aux Livres sacrés, qui me donnent souvent occasion de le faire. Mais si j'ai tort de donner des avis trop fréquens & trop forts, ceux-là pechent bien davantage, qui étant sinistres, non seulement ne se corrigent pas, mais même sont toujours de plus mal en plus mal, & ne me font pas à se justifier, mais à calomnier celui qui leur donne de ces avis.

Sadolet lui fait réponse, que quoi qu'il soit quelquefois nécessaire de déclamer contre ceux qui sont comme endormis dans le vice, il faut le faire de manière que l'on ne puisse pas soupçonner que cette réprimande est un effet de la bile ou du chagrin. Il lui conseille aussi de mépriser ceux qui font des écrits contre lui, ou de leur répondre avec une charité paternelle. Enfin, il l'avertit qu'y ayant de certaines choses, qui naturellement ont l'apparence de piété, & dont on ne doit reprendre que l'exces, comme sont la vénération des Saints & le grand nombre d'Images, il n'est pas à propos de s'opposer dans ces choses à l'inclination du peuple. Ce n'est pas, ajoute-t-il, qu'il ne fût mieux de mettre en JESUS-CHRIST sa confiance entière, mais ces choses ne sont pas consacrées à nôtre foi, & tout le monde n'est pas capable d'atteindre à ce qu'il y a de plus sublime.

Erasme replique à Sadolet dans la Lettre vingt-quatrième, qu'il ne nie pas qu'il n'ait fait quelque faute en parlant de certaines choses qui ne sont pas contraires à la vraie piété & en refusant trop aigrement ses adversaires: qu'il tâche de réparer ces fautes, en corrigeant & en adoucissant tous les jours ses écrits: qu'il y a de certaines calomnies, sçavoir, celles qui regardent la foi & les mœurs, sur lesquelles il n'est pas permis de

Erasme

le taire: que dans les Ecrits qu'il fait pour se défendre, il a toujours tâché de garder toute la modération possible: qu'il a composé quantité d'apologies, & pas une invective. Quant à l'autre point, il dit qu'il n'y a rien dans ses Livres contre le culte des Saints & l'usage des Images: que quelquefois il reprend le culte superstitieux ou mal réglé des Saints, comme celui d'un Soldat, qui étant prêt d'aller voler, se mettoit à genoux devant une Image de sainte Barbe, & disoit quelques prières superstitieuses en son honneur, persuadé qu'elle le conserveroit: qu'il n'a jamais été d'avis qu'il fallût abolir les Images & les statues: mais qu'il souhaitoit que l'on n'en mît point dans les Eglises qui ne fussent dignes de cette place: que l'invocation des Saints & l'adoration des Images donnoient lieu à une grande controverse: que quoi qu'il ne crût pas qu'il y eût aucun endroit dans l'Ecriture qui ordonnât d'invoquer les Saints, il n'improvoit pas leur invocation, pourvu qu'on n'y mêlât point de superstition, comme en demandant tout aux Saints, sans s'adresser à JESUS-CHRIST, ou s'adressant à eux comme s'ils étoient plus faciles à fléchir que Dieu même, ou en demandant à un Saint une grâce particulière, comme si sainte Catherine pouvoit une chose que sainte Barbe ne peut pas; ou enfin en les priant non comme des intercesseurs, mais comme les Auteurs des biens que Dieu nous donne. Sur les Images, il rejette le sentiment de Scot, qu'on les doit honorer du même culte dont on honore ce qu'elles représentent. Il semble ne pas approuver qu'on leur rende tant de respect, de peur qu'on ne donnât lieu de croire qu'on les adore: encore moins, que l'on ait une confiance particulière en une Image, plutôt qu'en une autre. Il dit néanmoins qu'il n'a jamais condamné le culte des Images, non plus que l'invocation des Saints.

Les Lettres du vingt-sixième Livre contiennent diverses particularitez de la vie & des Ouvrages d'Erasme, & des plus habiles gens de son temps.

La trente-quatrième adressée à Augustin d'Eugubio, est une des plus remarquables. Il y fait plusieurs observations sur l'Ouvrage de cet Auteur qui l'avoit maltraité en quelques endroits.

Le vingt-septième Livre commence par une Lettre fort obligeante de Jules Pflug à Erasme. Il relève les obligations que lui a la République Chrétienne, & lui témoigne que tout le monde attend beaucoup de lui pour la paix &

la réunion des Chrétiens. Il espère qu'elle se pourroit faire si les Princes Catholiques étoient persuadés que l'on peut relâcher quelque chose des constitutions humaines, & si de l'autre côté quelqu'un des plus modérez, comme Melancthon, persuadoit à ceux de son parti de souffrir pour le bien de la paix, de certaines choses qu'ils croient qu'on ne devroit pas supporter.

Erasme lui répond dans la Lettre suivante, que pour procurer cette paix, il faut premièrement que les Princes de part & d'autre conviennent de rétablir la piété Evangelique: que l'on choisisse ensuite une centaine ou une cinquante de personnes de toutes les Nations, recommandables par la sainteté de leur vie, par leur érudition singulière, & par la droiture de leur jugement: que les avis de ces personnes soient rédigés par un plus petit nombre de gens choisis: qu'on laisse les questions de Theologie s'agiter dans les Ecoles, & que l'on ne fasse point passer des opinions pour des articles de foi: que l'on abolisse quelques Loix Ecclesiastiques en les changeant en conseils: que l'on choisisse des Ministres instruits de la parole de Dieu, propres à enseigner, à exhorter, à consoler, à reprendre, & à refuter les erreurs. Il dit que dès le commencement de la querelle, il avoit été d'avis que la matière fût traitée avec modération par des gens sçavans: qu'il avoit fait son possible pour cela auprès de l'Empereur & du Chancelier Gattinare: qu'Adrien VI. lui ayant demandé son avis, il le lui avoit donné; mais qu'il n'en avoit reçu aucune réponse: que Melancthon avoit tenté de faire à Augsbourg ce que Pflug lui conseilloit de faire à présent: qu'il n'avoit pu se trouver à cette Conférence, & que s'il y avoit été, il se seroit joint à lui pour travailler à la paix de l'Eglise: mais qu'il s'étoit trouvé des gens de bien & d'autorité, qui avoient traité d'herétiques ceux qui avoient quelque commerce avec Melancthon: qu'au reste dans l'état des choses il étoit bien difficile de se mêler de réunir les deux partis, qu'on ne s'attirât l'un & l'autre sur les bras.

Il y a dans ce Livre deux belles Lettres de Thomas Morus, après qu'il eut quitté la charge de Chancelier d'Angleterre, qui sont les neuvième & dixième.

Erasme proteste dans la dix-neuvième Lettre, qu'il n'a jamais voulu se déclarer sur le divorce de Henri VIII. Roi d'Angleterre.

Il déplore dans la vingt-huitième le malheur de l'Eveque de Rochester & de Thomas Morus qui

Erasme

Erasme. qui avoient été arrêtés par ordre du Roi d'Angleterre.

Il y a outre cela dans ce Livre, plusieurs Lettres de gens illustres à Erasme, & quelques Lettres familières d'Erasme à ses amis.

Le vingt-huitième Livre des Lettres d'Erasme, est composé de ses Préfaces sur divers Auteurs Ecclesiastiques & Profanes. La première est la Préface des Oeuvres de saint Augustin, dont il fait ainsi l'éloge. Le monde Chrétien n'a rien de plus précieux, ni de plus auguste que cet excellent Ecrivain. Il semble que ses paroles ne sont pas l'ouvrage du hasard, mais de l'inspiration de Dieu. Rien n'est plus rare que sa sagesse, & rien n'est plus admirable que l'éclat de son éloquence, joint à la pureté de ses sentimens. Les autres Peres ont chacun leurs bonnes qualitez, ainsi qu'il a plu au Saint Esprit de les leur distribuer. Nous admirons dans saint Athanasie cette clarté accompagnée de gravité & d'exactitude si propre pour enseigner. Nous aimons dans saint Basile, outre sa subtilité, une éloquence pleine de douceur & de pitié. Nous reconnissons dans saint Chrysostome un torrent d'éloquence ce qui coule avec abondance. Nous respectons dans S. Cyprien un esprit digne du martyre. Nous admirons dans S. Hilaire une éloquence sublime qui répond à la grandeur de la matière qu'il traite. Nous trouvons dans saint Ambroise de doux aiguillons, & une modestie digne d'un Evêque. Nous louons avec raison dans saint Jérôme ce riche magasin des Ecritures saintes. Nous trouvons dans saint Gregoire une sainteté toute pure & sans aucun fard. Enfin le Saint Esprit a gratifié chaque Pere de dons particuliers; mais je ne crois pas qu'il y ait de Docteur de l'Eglise sur lequel il ait répandu ses grâces avec plus d'abondance que sur saint Augustin, comme s'il avoit eu dessein de représenter dans un seul tableau une image d'un parfait Evêque. Il loue ensuite les vertus de saint Augustin, la sobriété, la vigilance, son travail, sa pureté, sa charité, sa douceur, son désintéressement, & passant de ses mœurs à la manière dont il enseignoit la Religion, il dit, que nous n'avons aucun Auteur ni parmi les Grecs, ni parmi les Latins que nous puissions lui comparer sur ce sujet: qu'il avoit un génie le plus heureux du monde, soit qu'on considère la subtilité avec laquelle il pénétrait les choses les plus obscures, soit que l'on fasse attention à l'étendue de sa mémoire, soit que l'on regarde de fond de son esprit. La difficulté des questions ne faisoit que l'entretenir & l'ex-

citer. Il étoit toujours prêt d'enseigner, & il le faisoit avec une douceur singulière & avec une clarté merveilleuse. C'est par cette douceur & par ses instances continuelles qu'il a converti plusieurs heretiques, & qu'il les a tous terrassés; qu'il a aboli les restes du Paganisme en Afrique, & ne s'est servi pour faire toutes ces choses que du glaive du S. Esprit & des Armes Apostoliques, aiant toujours prêché & pratiqué la douceur Chrétienne envers tout le monde. Quoiqu'il ne fût Evêque que d'une seule Ville, il étoit chargé du soin de toutes les Eglises d'Afrique, & instruisoit tous les Evêques par ses Ecrits & par tous ses Lettres. Il donnoit tout le temps qu'il pouvoit à composer des Ouvrages, sans néanmoins négliger les affaires de charité. Avant que de mourir, il a recueilli, rangé, & revu tous ses Ouvrages. Enfin, jamais homme n'a été plus touché, & n'a aimé avec plus de tendresse la beauté, l'agrandissement & le repos de la Maison de Dieu; de sorte que tous ses Ecrits n'enflamment pas moins le cœur, qu'ils enseignent l'esprit. La science y est par tout jointe à la charité. Il aimoit avec ardeur ce qu'il enseignoit, & il enseignoit avec subtilité ce qu'il aimoit. C'est aussi l'effet que produit la lecture de ses Livres dans ceux qui s'y appliquent.

La troisième est la Préface des œuvres de saint Ambroise. Voici le jugement qu'il porte de ce Pere. Entre les anciens Docteurs de l'Eglise Latine, je ne crois pas qu'il y en ait dont les Ouvrages doivent être plus recherchés que ceux de saint Ambroise: ce que je dis avec sincérité, & sans faire tort à personne. Saint Jérôme est plus habile dans les langues & dans l'intelligence de l'Ecriture Sainte. Saint Hilaire plus poli, saint Augustin plus subtil dans l'explication des questions difficiles. Les autres Peres ont aussi excellé chacun en leur genre, mais où en trouvera-t-on qui ait expliqué l'Ecriture Sainte avec tant de droiture, qui ait évité plus soigneusement les dogmes suspects, qui soitienne plus également le caractère d'un Evêque Chrétien, qui fasse paroître par tout plus de charité vraiment paternelle, & qui ait joint ensemble l'autorité & la douceur Episcopales? On sent par tout qu'il est touché de ce qu'il dit. Son discours a un agrément modeste & pieux. Il loue dans la suite le refus que saint Ambroise avoit fait de l'Episcopat, la fermeté avec laquelle il repoussa l'Empereur Theodose, la constance avec laquelle il résista à l'Impératrice Justine. Il remarque que sa modération singulière l'a fait

aimer

nimer de tout le monde, qu'il n'a jamais eu d'adversaires. Saint Jérôme néanmoins n'a pas parlé de lui avec faveur. Il faut avouer que saint Ambroise a tiré des Ouvrages des Grecs presque tout ce qu'il a écrit, mais en retranchant ce qui étoit éloigné de la pureté de la doctrine Catholique, ou ce qui regardoit des contestations. Son style n'est ni foible ni bas : il a ses pointes quand le sujet le demande, & approche néanmoins plus d'une gaieté pleine d'esprit, que de ces mouvements violens dont saint Jérôme & saint Hilaire sont souvent animés. Souvent tout son discours n'est composé de sentences : il est plein de variété agréable. Il repete la même chose de différentes manières : il a su joindre la clarté avec la brièveté.

La quatrième est une Préface sur saint Chrysostome. Il l'appelle *Conclamationem mellissimum*, qui porte à bon droit le nom de bouche d'or, à cause de sa sage éloquence, & de son éloquentie sagesse. Il parle ensuite de sa Version, & joint à ses remarques la vie de ce Saint tirée de l'histoire tripartite.

La Préface sur S. Irénée fait la cinquième Lettre. Il dit que les Ecrits de ce Pere ont l'ancienne vigueur Evangelique, & que sa phrase fait connoître que son cœur étoit tout préparé au martyre. Car, dit-il, les Martyrs ont leur diction grave, vehemente & mâle. Il parle ensuite de la vie de ce Saint & du sujet de ses cinq Livres contre les heresies.

La sixième Lettre est la Préface sur S. Cyprien. Ce seul Pere, dit-il, vaut autant lui seul que plusieurs de quelque manière qu'on le considère, soit par rapport à son éloquence, soit par rapport à sa doctrine, soit à cause de son cœur tout enflammé de la vigueur de l'esprit de Dieu, soit à cause de la gloire de son martyre. Quoique l'Afrique ait produit plusieurs personnes célèbres par leur éloquence & par leur doctrine, entre lesquelles on peut compter des premiers Tertullien & S. Augustin, toutefois il n'y en a presque pas d'autre que S. Cyprien qui ait eu le bonheur d'avoir la pureté de la diction Latine (je parle des Auteurs Ecclesiastiques, car autrement il faudroit encore excepter Lactance.) Tertullien, quoique plein de sentences & de pointes, a un style difficile, obscur, peu poli. Le Lecteur trouve dans saint Augustin quelque chose d'embarassé & d'obscur. Lactance, saint Jérôme, saint Augustin ont loué l'éloquence de saint Cyprien. Erasme qui avoit donné autrefois le prix de l'éloquence entre les Peres à saint Jérôme, dit qu'après avoir

lu saint Cyprien, il ne sçait lequel préférer : que comme Demosthene excelle entre les Orateurs, parce qu'il s'est plus approché du style simple, naturel, & éloigné de l'apparence de déclamation, de même saint Cyprien surpasse saint Jérôme en ce qu'il a un style plus grave & moins affecté. Saint Jérôme aussi bien que Tertullien, étoit excessif dans ses railleries, sujet à des digressions, plein de littérature profane, qualitez qui n'ont pas manqué à saint Cyprien, mais qu'il a méprisées ou négligées. On ne trouve rien dans ses Ecrits qui ait été mis pour faire parade de son esprit, ou qui ait l'air de finesse & de subtilité ; ce que saint Jérôme n'a pas évité. Son discours est tel, que l'on sent par tout que c'est un Evêque qui parle, & un Evêque destiné au Martyre.

Cet Eloge de saint Cyprien est suivi de la vie d'Origene & d'un jugement sur sa doctrine & sur ses écrits.

La septième Lettre est la Préface de l'Edition Grecque de saint Basile, qu'il appelle le Demosthene Chrétien, un Orateur celeste qui a touché les cœurs par la force de l'Esprit saint qui l'anime & qui parle par sa bouche. Il le compare ensuite aux Peres Grecs de son temps. Saint Athanasie, dit-il, est tres-propre pour instruire. Saint Gregoire de Nazianze a embrassé un style fleuri & élégant. L'éloquence de saint Chrysostome répond au nom qu'il porte, mais il a des digressions excessives. Saint Gregoire de Nysses a affecté une pieuse simplicité ; mais Philostorge a tellement préféré saint Basile à saint Athanasie, qu'il dit que ce dernier n'est qu'un enfant en comparaison du premier. S. Gregoire de Nazianze auroit été égal à S. Basile, s'il n'avoit quelques défauts entr'autres beaucoup d'ornemens, & en particulier s'il n'avoit trop affecté l'érudition Païenne, & imité par trop le stile d'Isocrate ; mais je ne sçai, dit-il, ce que l'homme le plus difficile pourroit reprendre dans saint Basile. De son cœur tout saint & tout épuré des passions humaines, coule un discours simple & naturel. Il fait tout ce que l'art peut souhaiter sans affecter aucun art. Vous y trouverez une connoissance de la Philosophie mondaine, mais sans ostentation. Vous sentez qu'il est tres-savant dans les sciences profanes, mais qu'il ne les emploie, que pour les faire servir à la Religion. Il enchaîne si juste les témoignages de l'Ecriture sainte dans ses discours, que vous diriez

Erasme. „diriez que ce sont des perles, non pas cou-
 „suës, mais nées dans une étoffe de pourpre.
 „Il n'excelle pas dans un seul genre, mais il
 „réussit en tout. Dans l'explication des Ecritu-
 „res, il est instructif, exact, sage, clair & na-
 „turel. On croit qu'il avoit plus de talent pour
 „les sermons; & il est vrai qu'il sçait si bien
 „accommoder son discours à la portée du peu-
 „ple, qu'il paroît clair pour les simples, & ad-
 „mirable aux Sçavans. En disputant contre Eu-
 „nomius, quoiqu'il ait une subtilité merveil-
 „leuse, il ne laisse pas de conserver sa netteté
 „ordinaire, & se contentant de défendre la
 „vérité Catholique, il ne s'écarte point en
 „des injures qui ne servent de rien à sa
 „cause. Il ne se dément point dans son Trai-
 „té du Saint-Esprit adressé à Amphiloque.
 „Enfin quelque matière qu'il traite, il con-
 „serve toujours sa diction châtiée & agréa-
 „ble, qui n'est point empruntée, mais natu-
 „relle. Il a toujours une certaine majesté
 „jointe à une grande politesse. Il déclame
 „contre les mœurs corrompues, de manière
 „qu'on l'aime, quoiqu'il reprenne. Sa vie
 „a été de même caractère que ses discours.
 „C'est par cette dextérité d'esprit qu'il gagna
 „l'amitié de l'Evêque Eusebe qui étoit son en-
 „nemi. C'est elle qui lui fit mépriser le Comte
 „Modeste avec tant de fermeté, que cet hom-
 „me tout impie qu'il étoit, ne pût s'empê-
 „cher de l'admirer. C'est par elle qu'il ab-
 „batit le courage d'Eusebe Gouverneur du
 „Pont, & qu'il le secourut aussi après qu'il
 „l'eut terrassé. C'est par elle qu'il étonna
 „l'Empereur Valens quand il voulut entrer
 „dans l'Eglise, qu'il le détourné ensuite de ses
 „desseins cruels, & le détrompa de l'Arianis-
 „me. Son cœur étoit si préparé au martyre,
 „qu'il le souhaitoit comme le plus grand
 „bonheur qui lui pût arriver. Il ne paroît dans
 „ses Ecrits aucune passion, il ne se défend nul-
 „le part. Enfin il y a dans ses Ouvrages un je-
 „ne sçai quoi, dont je n'ai pas pu trouver le
 „nom: c'est une grâce toute particulière, qui
 „fait que le Lecteur n'est jamais ennuié,
 „mais toujours avide de continuer.

L'Epître 8. est la Préface sur saint Hilaire.
 Il dit sur cet Auteur qu'il avoit eu beau-
 coup de peine à corriger le texte de saint Je-
 rôme; mais qu'il en a encore eu davantage à
 corriger celui de saint Hilire, qui écrit d'u-
 ne manière, que quand même il traiteroit des
 choses très-claires, il seroit difficile à enten-
 dre & facile à corrompre. De là on peut ju-
 ger, dit-il, combien il a fallu y travailler,
 „les choses dont il traite étant non-seulement

très-difficiles, mais même inexplicables. *Erasme.*
 Erasme rend ensuite raison de son travail, „
 „se déclare contre ceux qui font des additions,
 „ou des changemens au texte sur de simples
 „conjectures, & dit que c'est une espèce de re-
 „mérité, pour ne pas dire d'impieté, de changer
 „ce qui est des anciens manuscrits. Parlant des
 Livres de la Trinité de S. Hilaire, il fait voir
 après cet Auteur, que ce n'est que par neces-
 sité que les Peres se sont engagés à traiter de
 ces mystères incompréhensibles, & d'aïeules
 nouveaux qui ont agité sans nécessité des
 questions inutiles. Il montre que cette curio-
 sité est venue de la Philosophie. Il condamne
 aussi ceux qui veulent faire passer des opi-
 nions problématiques pour des articles de Foi.
 Il approuve le jugement que saint Jérôme a
 porté de saint Hilaire, en disant qu'il s'élève
 au style tragique de la Grèce, & remarque
 là-dessus que ce style élevé, qu'il appelle *grandiloquum*, est particulier aux Gaulois: que
 Sulpice Severe en a quelque chose, aussi-bien
 que saint Eucher, qui est néanmoins plus châ-
 tié. Il ajoute que Budée a écrit du même sty-
 le, & qu'en le lisant il semble que l'on en-
 tende une trompette plutôt qu'un homme.
 Les Africains ont une certaine éloquence af-
 fectée qui a quelque chose de dur. Erasme s'é-
 tend ensuite sur les autres Ouvrages de saint
 Hilaire, & fait plusieurs remarques sur les
 sentimens & les termes particuliers de ce Pe-
 re. Il y en a une générale sur les Auteurs Ec-
 clesiastiques: qu'il leur est quelquefois arri-
 vé en combattant une erreur, de tomber dans
 l'erreur opposée, ou du moins de s'en appro-
 cher & de la favoriser par leurs expressions.

Dans la Lettre neuvième Adrien VI. qui
 est la Préface du Commentaire d'Arnobe sur
 les Pseaumes, Erasme persuadé fausement
 que cet Arnobe étoit le même que le Maître
 de Laënce, tâche de l'excuser des solecismes
 qui se trouvent dans cet Ouvrage, en
 disant qu'il s'est voulu faire entendre du peup-
 le, & les compare à certains Ecrits que saint
 Augustin a composés pour le menu peuple,
 qui sont d'un style barbare & grossier, bien
 différent de celui de ce Pere dans les Ouvra-
 ges qu'il a travaillés. Il loué d'ailleurs ce Com-
 mentaire, parce qu'il est court, & clair, &
 qu'il met le sens des Pseaumes dans un beau
 jour. Il ajoute qu'il n'est point froid & insi-
 pide, mais qu'il fournit beaucoup de pensées
 & laisse quantité de bons sentimens dans
 l'ame: qu'il n'est point languissant, mais plu-
 tôt qu'il recrée le Lecteur par l'agrément & la
 vivacité de ses expressions & de ses pensées.

Erasme. Erasme prétend qu'il n'y a rien dans ce Commentaire qui approche de l'hérésie, & en justifie quelques endroits. Il finit par l'éloge d'Andrien VI. & par la recommandation des Pseumes.

L'Épître dixième est une Préface sur le Livre d'Alger, de l'Eucharistie. Erasme dit que l'Eglise n'a rien de plus grand, que d'être naturellement & substantiellement unies à J. C. par son Corps & par son Sang; & rien de plus efficace pour l'union parfaite & indissoluble de ses membres, que de manger le même Corps, de boire le même Sang, & d'être unis par le même esprit en un seul Corps vivant, qui a JESUS-CHRIST pour chef. Cependant, ajoûte-t-il, nous voyons que par l'artifice de Satan, ce qui avoit été donné pour lien de la concorde entre les Chrétiens, a causé autrefois tant de divisions, qui ont été renouvelées depuis peu; les uns soutenant qu'il n'y a dans l'Eucharistie que des symboles du Corps & du Sang de Notre-Seigneur: les autres avouant que JESUS-CHRIST y est présent, mais avec la substance du pain & du vin, & la plupart croient que par les paroles de la consécration, la substance du pain & du vin est évanouie, & que celle du Corps & du Sang du Seigneur lui succède. D'autres supposent J. C. fait pain & vin comme si ce ne étoit pas assez qu'il se fût fait homme. Il y a eu des Stercoranistes dignes de ce nom. La Grèce nous a donné les Fermentaires qui ne croient pas que l'on puisse consacrer qu'avec du pain levé. La contestation s'il falloit nécessairement la recevoir sous les deux especes, a succédé à celles-là. Il y en a eu qui ont prétendu que les méchants Prêtres ne consacraient pas, & que les méchants ne recevoient pas le Corps de J. C. Toutes ces erreurs n'ont servi qu'à confirmer & éclaircir l'Eglise dans la connoissance de ce mystère. Combien de plumes a exercé l'erreur impudente de Berenger. On a depuis peu donné au Public l'ouvrage de Guimond, de Moine Benedictin fait Evêque d'Averfe. Voici Alger Moine du même Ordre, qui paroît. Guimond est plus piquant, plus ardent & plus Rhetoricien. Celui-ci est plus temperé & plus religieux: l'un & l'autre est tres-bon Dialecticien, & tres-bon Philosophe, quoique sans ostentation. L'un & l'autre est versé dans les Livres de l'Ecriture Sainte, & dans les Ecrits de saint Cyprien, de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Basile & de

saint Chrysostome, dont les Livres ressent encore l'esprit Apostolique. Ils ont tous deux autant d'éloquence qu'il en faut dans un Theologien: du moins il ne leur manque ni subtilité, ni solidité de raisonnement. Ils se servent de preuves folies, & n'emploient pas, comme quelques-uns, la plus grande partie d'un volume en contestations, en injures, ou en argumens sophistiqués. Ces grands hommes ont été avant le temps de saint Bonaventure, de saint Thomas, de Scot, d'Albert le Grand, & même de Pierre Lombard. Mais quelques nouveaux, qui se font plus attacher à la Philosophie d'Aristote, ont un style plus sec, imitant leur Philosophie, qui a toutefois conservé l'élégance du discours, en négligeant les passions & les ornemens; en quoi ceux-ci n'ont pas pu suivre son exemple. Cependant il me semble qu'il est de la grandeur de la Religion, que l'on explique que les mystères avec dignité & d'une manière pathétique. Car par ce moyen non-seulement l'on apprend d'un homme ce qu'il sçait, mais l'on est aussi porté à aimer ce qu'il aime. Nous avons dans l'Evangile, Ceci est mon Corps, qui est livre pour vous. Saint Paul nous dit, j'ai appris du Seigneur ce que je vous ai enseigné; & celui qui boira & mangera indignement le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST sera coupable du Corps & du Sang de J. C. Voilà notre fondement immobile. Quelques anciens Docteurs de l'Eglise, semblent avoir parlé de ce Sacrement quelquefois obscurément, & quelquefois diversément: l'obscurité doit être attribuée ou à la profondeur de ce mystère, ou à la précaution qu'ils prenoient, parce que parlant souvent devant une Assemblée mêlée de Juifs, de Gentils & de Chrétiens, ils n'ont pas voulu donner le Saint aux chiens. La diversité apparente que se trouve entre eux, est venue de ce que les especes sacramentelles sont quelquefois appelées symboles, quelquefois la Communion: & que même le Corps de JESUS-CHRIST peut être appelé le symbole de soi-même ou de quelque autre chose. D'ailleurs parce que le Corps de J. C. est caché sous ces signes, on attribue au Corps ce qui convient aux especes, comme d'être rompu & écrasé: donc le Corps consacré est le même en substance, que celui qui a été attaché à la Croix, mais non pas le même dans ses qualitez, puisqu'il est glorifié & spirituel. Les Anciens semblent à ceux qui n'y font point attention, se contredire, quand ils assurent & ils nient que ce soit le même; quoique dans le fond il n'y ait point de

Erasme.

Erasmus, de contradiction dans leurs sentimens. Enfin, l'on appelle quelquefois le Corps de J. C. son Corps naturel, qu'il a pris de la Vierge, & quelquefois son Corps mystique, qui est l'Eglise: ce qui a donné lieu aux Lecteurs peu attentifs de croire que les Peres disent des choses differentes. Mais ayant un témoignage si positif de J. C. de saint Paul, étant assurés que les anciens Peres, à qui l'Eglise a donné avec raison tant d'autorité, ont reconnu unanimement que la vraie substance du Corps & du Sang de J. C. est dans l'Eucharistie, l'autorité constante des Conciles étant jointe à toutes ces choses, & le consentement unanime du peuple Chrétien, soions aussi d'accord sur ce mystere tout divin; & prenons ici sous cet énigme, le Pain & le Calice du Seigneur, jusqu'à ce que nous le mangions & le bevions d'une autre maniere dans le Roiaume des Cieux. Et plutôt à Dieu que ceux qui ont suivi les erreurs de Berenger, imitaient sa pénitence, & que leur opiniâtreté cédât heureusement à la vérité que l'Eglise enseigne. Il y a une infinité de questions touchant ce Sacrement: comment le fait la transubstantiation, comment les accidens demeurent sans sujet: comment la couleur, l'odeur, le goût, peuvent retener la vertu de rassasier, d'enivrer & de nourrir, que le pain & le vin avoient avant la consecration: à quel moment le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST commencent à être sous les especes, & quand ils cessent d'y être: si les especes étant corrompues, une autre substance succede: comment le même Corps est en une infinité de lieux: comment le Corps entier d'un homme peut être sous un petit morceau de pain, & plusieurs autres questions qui peuvent être traitées avec sobriété entre ceux qui ont l'esprit subtil. Mais il suffit au commun des Chrétiens de croire que le vrai Corps & le vrai Sang de JESUS-CHRIST sont là, qu'ils ne peuvent être divisés ni sujets à aucun accident, quoi qu'il arrive aux especes. Il est du devoir de la piété Chrétienne, de souhaiter les especes avec toute sorte de veneration. Cependant comme Dieu par sa substance est dans les lieux les plus infames, sans se souiller, il en est de même du Corps de JESUS-CHRIST glorifié. En un mot, la souveraine puissance de Dieu, à qui rien n'est impossible, à qui tout est facile, doit nous servir de barriere contre toutes les difficultés que peut former l'esprit humain. En second lieu, il faut considerer les qualités d'un corps glorifié, & principalement

celles du Corps de J. C. Il n'est plus qu'à célébrer dignement ce que nous croions, & à faire connoître par nos actions quelle est notre foi: car comment exprimer quelque chose, quelle veneration, quel tremblement demande ce mystere adorable, & qui croira que ceux-là y croient veritablement, qui pendant qu'on le celebre se promènent en causant dans l'Eglise, ou qui font debout à la porte de l'Eglise? C'étoit-là autrefois le lieu où se plaçoient les Catechumenes & les Penitens. Quelques-uns se retirèrent aussi-tôt après la Celebration, & s'en vont au Cabaret, laissant l'Eglise vuide. Quelle coutume est-ce là? Quand on joue une farce, vous demeurez jusqu'à ce qu'on l'ait jouée, & vous ne pouvez pas attendre la fin des saints mysteres? Les Anges font autour de cette Table: celui que toute la milice celeste se plaît à considerer, est présent; & vous, comme si on ne représentoit quelque spectacle inutile, vous vous y ennuyez, vous causez, vous êtes distrait, ou vous allez boire. Je vois une coutume qui s'est introduite parmi la plupart du monde, qu'on ne peut pas appeler impie, parce qu'elle a pour principe un bon motif, quoi qu'il humain, mais qui est contraire à l'ancien usage de l'Eglise, & peu convenable: c'est que pendant la consecration, le Chœur chante un hymne en l'honneur de la Vierge avec une longue priere. Est-il bien-seant, d'interpeller la Mere de Dieu, quand son Fils est présent? Si l'on veut suivre l'usage ancien, on n'entendoit dans l'Eglise la voix de personne pendant tout ce temps-là, & le Peuple prosterné contre terre, rendoit grâces en silence à Dieu le Pere qui a livré son Fils à la mort pour le salut du genre humain. C'est à quoi le Prêtre exhorte, quand adressant la parole au Peuple, il dit: *Elevez vos cœurs en haut. Rendez grâces au Seigneur notre Dieu*: Car rien ne convient mieux à ces mysteres ineffables, que le silence; & la meilleure maniere de louer l'admirable charité de JESUS-CHRIST pour nous, c'est le silence, qui dit beaucoup, quand l'homme, faisant cesser les sons de la parole humaine, le corps prosterné en terre, élève son esprit à Dieu pour parler à lui seul. La vie des Prêtres contribue beaucoup à faire que le Peuple ait pour ce mystere, la veneration qui lui est due. Autrefois que l'Eglise étoit florissante, il n'y avoit tous les jours qu'une seule Messe celebrée par l'Evêque. La pieté a introduit depuis le grand nombre de Prêtres; & la passion du gain l'a encore aug-

Erasme. „mentée. Enfin, la chose est venue à un point, „que plusieurs apprennent à dire la Messe, „comme le peuple apprend un métier. La Mes- „se n'est pour eux qu'un moien de vivre. Il est „juste à la verité, que celui qui sert à l'Autel „vive de l'Autel: mais on doit éloigner de ce „mystre tout ce qui a l'apparence de trafic, „& il faut que les Ministres de cette fonction „adorable, la soutiennent non seulement par „leur contenance extérieure, par leurs habits, „par leurs discours, mais aussi par une condui- „te de vie, qui réponde à la dignité de leur „ministere. On ne scauroit dire quelle obli- „gation ils ont de vivre sobrement & chaste- „ment; quelle pureté demande leur caracte- „re; combien ils doivent mépriser les plaisirs „ordinaires: quel amour il faut qu'ils aient „pour les Livres divins. Qu'il est indigne d'un „Prêtre, après avoir célébré ce saint Mystre, „de passer le reste du jour dans des repas, à „la comédie, au jeu, à la chasse, à la pro- „menade, sans donner aucune partie du temps „à la lecture de l'Ecriture Sainte, ou à la mé- „ditation des choses célestes! Que les Prêtres „reconnoissent la dignité de leur profession! „Quand ils sont à l'Autel, ils ont les Anges „pour assistants: & au sortir de là ils ne font „pas de difficulté d'être les compagnons des „gens de la lie du peuple, pour ne rien dire „davantage. Que les mœurs de ceux dont la „fonction est au dessus de celles des Anges, ne „donnent pas occasion aux Heretiques d'avoir „des sentimens impies sur un mystre ineffa- „ble! Qu'ils honorent leur ministere, afin d'é- „tre honorez de Dieu & des hommes. Mais à „quoi m'arrêterai-je? Alger & Guirmond les „exhorteront mieux que moi. J'avoue que j'ai „beaucoup profité en les lisant. Je n'ai jamais „douté de la verité du Corps de J. E. S. U. „C. H. I. S. T. dans l'Eucharistie; mais leur lec- „ture m'a encore confirmé dans ce sentiment, „& augmenté la veneration que j'ai pour ce „mystre. Voilà une traduction de cette Lettre „qui m'a paru contenir des choses si importan- „tes, que j'ai crû n'en devoir rien omettre.

L'onzième Lettre, est une Préface du Commentaire d'Haymon sur les Pseaumes. Cet Auteur étoit Moine, Abbé & Evêque. Il a expliqué les Pseaumes avec une brieveté & une simplicité admirable au jugement d'Erasme. Sa profession de Moine donne occa- sion à Erasme d'observer que pendant quel- ques siècles, les Moines qui étudioient, se font appliquez à faire des abregés des Ecrits & des Sermons des Anciens, afin que ceux qui avoient d'autres occupations, & qui n'étoient

que mediocrement sçavans, pussent en profi- ter. Il dit que cet emploi convenoit à leur pro- fession, qui demande un retranchement de toutes les superfluités, & une simplicité très- grande. Il s'étonne que les Moines aient depuis embrassé une doctrine très-éloignée de cette simplicité, & chargée de subtilitez inu- tiles. Il loué les Moines & veut du mal à ceux qui ont rendu leur état odieux par leurs vices. Qui n'aimeroit, dit-il, ces hommes, qui étant véritablement morts au monde, se font con- sacrez tout entiers à Dieu, dont ia vie & la conversation sont telles, que personne ne les voit & ne converse avec eux qu'il n'en de- vienne meilleur, dont on ne craint aucun mal. Car pourroit-on craindre la fraude, de ceux qui ne considèrent pas plus l'argent que des pierres, & qui donnent tout ce qu'ils ont aux pauvres? Auroit-on à souffrir de l'orgueil de ceux qui par humilité, ne se pré- fèrent à personne, ne portent envie à qui que ce soit, & ne méprisent aucun de leurs freres; & qui, plus ils approchent de la per- fection, plus ils se croient les derniers de tous: qui étant les perles & les fleurs de l'E- glise, s'appellent la lie & la boue: qui di- minuënt ou interprètent benignement les fautes des autres, étant austeres censeurs des leurs: qui augmentent le bien qu'on leur fait, & étendent avec modestie celui qu'ils font aux autres: qui ne flatent personne, qui n'injurient point les presens, & ne mé- disent point des absens. Il ne fort rien de leur bouche, que ce qu'ils ont dans le cœur; c'est à dire, des paroles de charité, des pa- roles de consolation, des paroles d'avertisse- mens charitables, ou d'actions de grâces. Ils ont une civilité sans feinte, qui part d'une bonne conscience. En un mot, ils nous représentent l'image de la Cité céleste, & les Chœurs des Anges, soit parce qu'ils chan- tent continuellement les loüanges de Dieu, soit parce qu'ils se transforment en esprit, ils n'ont plus de commerce avec les passions de la chair, soit parce qu'ils vivent dans une gran- de concorde, soit parce qu'ils sont comme les Anges, des interonces entre Dieu & les hommes, en recommandant à Dieu les vœux des peuples, & obtenant de Dieu par leurs prieres, des grâces, & pour eux & pour le public. Que si le don de Prophetie est „ajou- „

Erasme. „ajouté à ces vertus: s'ils enseignent au peuple gratuitement une doctrine saine & pure, soit par leurs Sermons, soit par leurs Ecrits; quelle estime n'en doit-on pas faire? Peut-on enfin trop louer des gens qui crucifient leur chair par des jeûnes, par des veilles, par des travaux pour suppléer, autant qu'il est en eux, ce qui manque aux souffrances de JESUS-CHRIST, & qui s'immolent, pour ainsi dire, pour le salut du peuple. On ne manquera pas de dire que plusieurs Moines sont bien éloignés du portraiture qu'en fais. Mais s'il faut haïr à cause de cela le Monachisme, il faudra par la même raison haïr tous les états. Que faut-il donc faire? aimer les personnes, interpreter en bon ne part les choses douteuses, fermer les yeux aux défauts les plus légers; tâcher de remédier aux plus grands, sans les aigrir; & avoir du respect pour l'Ordre & la profession Monastique. Que les Moines travaillent aussi de leur côté à leur Réforme, l'ancienne estime que l'on a eue pour eux, revivra, & fermerà la bouche aux médisans; en sorte qu'ils seront non-seulement agréables à Dieu; mais encore aimez des hommes, & qu'ils meneront une vie heureuse & agréable. Car il n'y a point de personnes qui vivent plus doucement & plus agréablement que ceux qui sont véritablement Moines: & il n'y a point de gens plus malheureux, que ceux qui ne sont pas Moines dans le cœur. Le Monastère est un Paradis pour ceux-là, & un lieu de supplice pour ceux-ci. Mais chacun peut changer son Enfer en Paradis. Revenant ensuite au Commentaire d'Haymon, il avertit qu'on ne doit pas mépriser la simplicité de son style; mais estimer la piété de ses pensées; & il ajoute qu'il donne cet avis, parce qu'il craint qu'il n'y ait plusieurs personnes dans la disposition où il a été autrefois de ne trouver aucun goût aux choses qui n'ont pas les ornemens & les agréemens de l'éloquence. Mais alors, dit-il, j'étois enfant en J. C. & j'avois des sentimens d'enfant: & plutôt à Dieu qu'à présent je me fusse entièrement défilé de tout ce qu'il y a d'enfant.

Les autres Lettres de ce Livre, sont des Préfaces sur les Auteurs profanes, à l'exception de la vingt-quatrième, qui est sur le Sermon de S. Chrysostome touchant saint Babylas, dont il dit qu'il est si éloquent, qu'on ne peut donner d'exemple plus propre aux jeunes gens, de la manière dont ils doivent faire un discours: car, dit-il, qu'y a-t-il dans Aphtoné, dans Lyfias, dans Libanius, qui soit comparable,

„je ne dis pas aux sentimens de piété, qui lui sont propres; mais à l'élégance du style, à la finesse des raisonnemens, & à l'abondance des termes de ce discours? Il blâme ceux qui n'ont de goût que pour les piéces où il n'y a rien de Chrétien. Il seroit d'avis que les Professeurs lussent en leur particulier les Livres profanes, sans les faire lire & les expliquer aux jeunes gens. Il fait voir enfin la nécessité de l'étude des belles Lettres & des langues.

Le vingt-neuvième Livre contient les Epîtres dédicatoires des Ouvrages d'Erasme. Nous n'en ferons ici aucun extrait, parce que, quoi qu'elles soient toutes très-belles, elles ne contiennent pas des choses si considérables sur la Religion; & que s'il y en a quelques-unes qui méritent plus d'attention, nous en parlerons en traitant des Ouvrages à la tête desquelles elles se trouvent.

La première Lettre du trentième Livre, est une défense de la Version du Nouveau Testament contre les Notes de Stunica.

La seconde est encore une réponse à des observations sur quelques endroits de ses Versions & de ses Notes sur le Nouveau Testament.

La troisième est une Lettre d'exhortation à des Religieuses de saint François, d'un Monastère près de Cantbrige, dont nous parlerons parmi les œuvres de piété.

Les autres Lettres de ce Livre, & la plupart de celles du Livre suivant, sont des Lettres familières écrites sur différens sujets.

La quarante-deuxième de ce dernier Livre, adressée à Dorpius, pour la défense de l'Eloge de la folie, contient beaucoup d'érudition. Erasme y montre, contre l'avis de Dorpius, que l'on peut s'éloigner du sens de la Vulgate, pour suivre les textes originaux.

Il loue dans la quarante-troisième le jeûne & l'abstinence de viande, comme une pratique très-propre pour dompter la cupidité, & pour apaiser la colère de Dieu. Il ajoute que dans les commencemens du Christianisme, les Chrétiens jeûnoient tous les jours, sans qu'il y en eût de loi; & que la plupart, au lieu de manger de la viande, ne vivoient que de légumes: que cette coutume a été ensuite confirmée pour de certains jours par l'autorité des Evêques & du Pontife Romain, quand la ferveur des Fideles a commencé à se refroidir: que c'est un ordre établi, qu'il faut observer, & qu'on ne peut violer, sans causer du trouble: que dans les choses qui sont même indifférentes, comme de ne point chan-

Erafme. ter l'Alleluia en Carême, on ne doit jamais s'éloigner de l'usage. Il fait voir que ceux qui veulent se décharger des Loix de l'Eglise sous prétexte de liberté Evangelique, n'ont rien moins que l'esprit Evangelique. Il souhaiteroit qu'on n'accablât pas les Chrétiens par un si grand nombre de ceremonies, & que les Evêques eux-mêmes remédiaient à cet inconvénient: que l'on diminuât le nombre des Fêtes: que l'on travaillât à la Réforme du Clergé & des Moines: que l'on ne conférât les Ordres qu'à des personnes éclairées & de bonnes mœurs. Il n'est pas éloigné d'ôter aux Prêtres l'obligation du Célibat, en détestant néanmoins ceux qui se sont mariés de leur autorité, & sans dispense du Pape. Il voudroit qu'on retranchât quelques jeûnes, & qu'on ne fût pas si scrupuleux sur l'abstinence des viandes. Il fait remarquer que souvent l'on fait meilleure chère en poisson qu'en viande; qu'on y prend plus de plaisir; qu'on en mange davantage, & que l'on en est mieux nourri. Il s'objeete que si quelqu'un veut s'en dispenser, il n'a qu'à obtenir une dispense du Pape: mais, dit-il, tout le monde n'a pas le loisir ni l'argent pour avoir des dispenses: ce qui fait que les riches qui devoient le plus jeûner, sont exempts de le faire; & que la Loi n'est que pour les pauvres. A son avis, il auroit été mieux de laisser le pouvoir de dispenser aux Curez, qui peuvent être mieux informez de la santé, du pouvoir & de la disposition de leurs Paroissiens. On leur donne bien l'autorité d'annoncer la parole de Dieu, d'administrer les Sacramens, d'entendre la Confession, d'absoudre des crimes énormes; pourquoi leur refuser le pouvoir de permettre de manger de la viande les jours d'abstinence à ceux qui en ont besoin? Il seroit à souhaiter qu'on n'achetât point de dispenses, & qu'on n'en donnât point sans cause. Il fait ensuite plusieurs réflexions sur la Loi de l'abstinence des viandes, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Les quarante-septième & quarante-huitième Lettres, sont des satyres contre les faux Evangeliques, dont il blâme la malice, la mauvaise conduite & les emportemens. Il s'y plaint en particulier de Valturius à qui il écrit la première.

La cinquante-huitième, est une protestation publique contre le Livre qu'Oecolampade avoit publié sous ce titre: *Sentimens d'Erafme & de Luther sur la Cène*. Il fait voir combien ses sentimens sont éloignés de ceux de Luther, sur cet article, & sur plusieurs

autres. Il réfute dans cette Lettre, & dans la suivante l'opinion des Sacramentaires touchant la Cène. Il décrit dans cette dernière les déreglemens de ceux qui se disent Evangeliques. Il y combat fortement leurs sentimens & leur conduite; & justifie les pratiques de l'Eglise. Il y rapporte plusieurs faits personnels entre lui & les nouveaux Réformateurs. Enfin il soutient fortement tout ce qu'il avoit dit contre eux dans ses Ouvrages. C'est une pièce à lire, pour apprendre les artifices & les déordres de ces premiers prétendus Réformateurs.

Le Manuel du Soldat Chrétien, est le premier des ouvrages de piété d'Erafme, contenus dans le cinquième Tome. Il le composa dans le Château de Tournebault les dernières années du quinzième siècle, à la prière d'une Dame de piété qui lui avoit demandé quelque Ouvrage qui pût servir à la conversion de son mary. Il le revit & l'acheva à Saint Omer en 1501. Il fut approuvé par Adrien Florent, qui fut depuis Pape sous le nom d'Adrien VI. & publié à Louvain en 1502. Erafme y ajouta depuis une Préface, pour le justifier de ce qu'il ne s'étoit point servi de la Scholastique; & le fit imprimer à Bale en 1518. Cette Préface est adressée à Paul Volhus Abbé d'un Monastere des Pais-Bas. Elle est fort bien écrite, & contient plusieurs choses très-remarquables. Il y dit que ce petit Ouvrage qu'il avoit autrefois composé pour son utilité, & pour celle d'un de ses amis, qui n'avoit aucune Littérature, avoit commencé à lui plaire, quand il avoit vu qu'il étoit approuvé de celui à qui il adresse cette Préface, & de plusieurs autres personnes de mérite & de capacité: qu'il n'y avoit qu'une chose qui lui donnât de la douleur, qui avoit été autrefois remarquée avec bien de l'esprit (plût à Dieu que ce ne fût pas avec vérité) par un de ses amis; qu'il paroissoit plus de piété dans l'Ouvrage que dans l'Auteur: que la douleur qu'il en avoit, étoit encore augmentée, parce que celui pour la conversion duquel il avoit composé ce Livre, non-seulement ne s'étoit pas retiré du monde, mais y étoit encore plus engagé que jamais. Il ajoute qu'il ne se repent pas néanmoins de ce travail, s'il porte plusieurs personnes à l'amour de la piété. Il répond ensuite en ces termes à ceux qui méprisoient ce Livre, comme n'ayant point d'érudition; parce qu'il ne traitoit pas des questions de la Theologie de Scot. 1.^{re} n'importe pas, dit-il, que ce Livre soit plein de subtilité, pourvu qu'il le soit de piété. Je veux bien qu'il ne soit pas propre à instruire les

les.

Erasme. les hommes pour le cours de Sorbonne, pourvu qu'il les rende capables de vivre dans une paix véritablement Chrétienne: qu'il ne serve de rien aux disputes Théologiques, pourvu qu'il serve à une vie Théologique. A quoi bon traiter de ce que tout le monde traite? Il n'y a presque personne à présent qui ne donne des leçons de Théologie: qu'enseigne-t-on autre chose dans ce grand nombre d'Écoles? Il y a presque autant de Commentaires sur les Livres des Sentences, que de noms de Théologiens. Que d'Auteurs de Sommaires de Théologie, qui se copient les uns les autres, & qui d'anciens Ouvrages en font de nouveaux: qui en partagent un en plusieurs, ou en réduisent plusieurs en un? Combien de volumes sur la restitution, sur la Confession, sur les scandales &c sur plusieurs autres matières? Ils débattent dans le détail & décident tous les cas particuliers, comme se débattaient de l'esprit de tout le monde, & même de la bonté de JESUS-CHRIST, en voulant définir ce que chaque péché mérite précisément de peine ou de récompense. Cependant ils ne s'accordent pas entr'eux; & l'on trouve qu'ils ne s'expliquent pas nettement; quand on les consulte de près, tant les esprits & les circonstances varient. Mais quand toutes leurs déclarations seroient justes & judicieuses, outre qu'ils traitent les choses froidement & séchement, qui peut avoir le loisir de lire tant de volumes? Cependant il est du devoir de tout le monde de bien vivre; & JESUS-CHRIST a voulu qu'il fût facile à tous de le faire, non par un labyrinthe de difficultés insurmontables, mais par la Foi sincère, par une charité sans déguisement, qui est accompagnée d'une espérance qui ne rougit point. Enfin, que les sçavans Rabbins qui doivent être en petit nombre, s'exercent à lire ces gros volumes. Il faut donner aussi des secours au peuple ignorant, pour lequel J. C. est mort; & quiconque inspire l'amour de la piété, enseigne la principale partie de la Religion. Il blâme ensuite ceux qui rendent les sciences dont ils font profession, obscures & difficiles, & les disputes inutiles des Scholastiques sur des questions épineuses & inexplicables, comme sur des instances, des formalitez, des quidditez, des relations, &c. Que penseroient les Turcs, de notre Religion, dit-il, s'ils voioient nos Docteurs

disputer avec tant de chaleur sur ces sortes de questions; si pour leur apprendre notre Religion, on leur donnoit à lire les Ockams, les Durands, les Scots, les Biels; s'ils sçavoient que nos Théologiens ne peuvent convenir des termes dont il faut parler de J. C. Que diront-ils, s'ils voient que la vie des Chrétiens n'est pas plus éminente que ces disputes; si les contestations qu'ils ont ensemble, découvrent leur ambition; si leur avance, leurs débauches & leur cruauté leur sont connus; comment oseront-ils leur proposer une doctrine tout à fait éloignée de ces mœurs? Le moien le plus efficace pour les convertir, ce seroit de taire en sorte qu'ils vissent en nous reluire les vertus que JESUS-CHRIST nous a enseignées, & dont il nous a donné l'exemple, & de leur montrer que nous ne cherchons point leur Empire ni leurs biens, mais seulement leur salut & la gloire de J. C. Il déplore la corruption des mœurs des Chrétiens de son temps, & donne les moiens d'y remédier. Il s'étend sur les devoirs des Ecclesiastiques, sur ceux des Princes, & sur ceux du peuple; & des vices qui leur sont les plus ordinaires. Il les reprend avec toute la liberté possible, sans oublier les vices des Moines, & l'abus dans les ceremonies. Il observe néanmoins qu'il faut obéir aux Princes & aux Evêques, quoi qu'ils se conduisent mal, pourvu que ce qu'ils commandent, ne soit pas impie & contraire à la Loi de Dieu.

Le corps de l'Ouvrage est composé d'instructions très-salutaires tirées la plupart de l'Ecriture Sainte. Il fait voir dans le premier Article, que toute la vie d'un Chrétien est une milice continuelle; qu'il faut combattre les Démon, le monde & sa propre cupidité: que ce qui doit l'animer à ce combat, est la récompense qui lui est proposée, s'il est victorieux; & la peine qu'il souffrira, s'il est vaincu: & enfin, qu'il doit avoir une ferme confiance de vaincre, puisqu'il est soutenu de JESUS-CHRIST qui a vaincu le monde. Les armes de cette milice, dont il traite dans le second article, sont la prière & la science. En parlant de celle-ci, il recommande particulièrement l'étude de l'Ecriture Sainte; & il veut qu'entre les Commentateurs, on choisisse ceux qui s'éloignent le plus de la lettre, comme Origène, saint Ambroise, saint Jérôme & saint Augustin; & blâme les nouveaux, qui s'arrêtent uniquement à la lettre & à des subtilitez capiteuses,

Erasme.

Erasme. tieuses, sans développer les mystères qui sont cachés sous le sens littéral. La paix est le fruit de nos combats : c'est la sagesse qui donne cette paix ; & la véritable sagesse consiste à se connoître. Il fait une peinture de l'homme intérieur & extérieur ; & distingue trois choses en lui, après Origène, l'esprit, l'ame & la chair. Il décrit les propriétés & les fonctions de ces trois parties. Il donne ensuite des règles pour remédier aux plaies du péché originel, qui sont l'aveuglement, la chair & la faiblesse. On remédie à l'aveuglement en s'instruisant du bien & du mal : à la chair, en aimant le bien, & fuyant le mal, quoique la chair le desire : à l'infirmité, en se fortifiant dans la pratique du bien, par une persévérance continuelle. La Foi est la seule porte, par laquelle nous entrons dans la voie du salut. Quand on y est entré, il faut marcher sans crainte & avec une intrepidité sans égale, étant prêt de tout perdre, & même de mourir pour JESUS-CHRIST. Il faut mépriser tous les phantômes, les difficultés & les terreurs qui se présentent, pour en détourner. Mais afin de parvenir plus assurément au salut, il ne faut point se proposer d'autre fin, ni d'autre modèle que J. C. en imitant sa charité, sa simplicité, sa patience, sa vérité ; & en un mot, en pratiquant tout ce qu'il a enseigné. Il distingue trois sortes d'objets. Il y en a de bons, de mauvais & d'indifférens. Ces derniers ne doivent point être recherchés pour eux-mêmes, mais tant qu'ils conduisent à J. C. qui doit être la fin de toutes nos actions. On ne doit désirer la science que pour connoître J. C. & l'aimer ; les richesses, les honneurs & les autres biens, que pour les employer à l'honneur de J. C. Le jeûne est, dit-il, une bonne œuvre ; mais si on ne jeûne que pour épargner sa bourse, ou pour paroître plus pieux, la fin en est mauvaise. Il parle dans ce même article contre les quêtes superstitieuses ; & il établit pour règle dans le suivant, que l'on doit mettre la parfaite piété à passer des choses visibles, qui sont ordinairement imparfaites ou indifférentes, aux choses invisibles & intelligibles. Il blâme encore les superstitions, & fait consister le principal culte des Saints à les imiter, ou plutôt à imiter J. C. en eux. Il recommande principalement la charité, comme étant l'ame & la perfection de toutes les actions de piété. Il donne encore pour règle, d'avoir J. C. pour modèle de la piété, sans s'arrêter aux opinions & aux pratiques populaires, Il rapporte dans cet

article quelques exemples des fausses idées que le monde a de plusieurs choses, & les rectifie par l'idée que JESUS-CHRIST nous en a donnée. L'article suivant contient plusieurs maximes Chrétiennes, qui peuvent servir d'instructions. Il conseille aux imparfaits, qui ne peuvent pas encore s'élever aux choses spirituelles, de commencer par ce qu'il y a de moins parfait, de s'abstenir des grands vices, de résister aux tentations, de veiller continuellement sur eux-mêmes, de prier, d'avoir de la confiance en J. C., de ne mépriser aucune faute comme légère, de ne pas se désespérer quand on succombe à la tentation, mais d'être animé par sa chute à se relever ; de méditer sur la Croix de J. C. de considérer la laideur du péché, de comparer la bonté de Dieu avec la malice du diable ; la vie & la félicité éternelles avec la mort & la damnation éternelles : de faire attention à l'incertitude de la vie, & à la rareté des véritables Pénitens. Enfin, il donne des remèdes particuliers contre les passions de la chair ; qu'il rapporte à deux principaux ; sçavoir, la suite des occasions, & celle de l'oisiveté. Il en donne aussi contre l'avarice, contre l'ambition, contre l'orgueil, contre la colère & la vengeance, & finit par une exhortation à celui à qui cet Ouvrage est adressé.

On ne peut nier que ce Livre ne soit plein de belles maximes, & d'instructions très utiles. Cependant il fut décrié par l'Archiduc de Palença, comme contenant des hérésies. Louis Coronel Docteur en Théologie entreprit sa défense. Il fut lu en Espagne, même par Charles-Quint. Il eut un grand cours & fut bientôt traduit en Italien, en François, en Espagnol & en Allemand. Quelques-uns n'y ont pas trouvé toute l'onction qu'il seroit à souhaiter dans un Ouvrage de piété. Mais ce rapporte dans la vie de saint Ignace de Loïola, que ce Saint s'aperçut qu'en lisant ce Livre, sa dévotion se refroidissoit. Un des grands Spirituels de notre siècle (Monsieur de saint Cyrano) a esté de même avis. Il faut avouer qu'il y a dans cet Ouvrage, des choses qui ne conviennent pas à des Livres de piété, faits pour être mis entre les mains des simples ; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y en ait de très-propres à les instruire de leurs devoirs, & à les entretenir dans l'esprit de piété.

La Méthode de la vraie Théologie fut composée par Erasme en 1518. & adressée au Cardinal Albert Electeur de Maïence. Il avoit déjà traité ce sujet dans sa Préface du Nouveau Testament. Mais comme la nature de

Erasme.

cet

Erasme. cet Ouvrage ne lui avoit pas permis de le faire avec étendue, il crût devoir composer un Traité séparé sur cette matière. La première disposition qu'il demande pour étudier la Theologie, est la pureté des mœurs & la tranquillité de l'ame exempte de passions. Il veut que celui qui entreprend d'étudier de la Theologie, prépare son cœur à recevoir les instructions du Saint-Esprit : qu'il ait cet œil simple de la Foi, qui ne voit que les choses célestes : qu'il ait une ardeur extrême pour cette étude : qu'il ne soit ni orgueilleux, ni vain, ni obstiné, ni teméraire. Il l'avertit qu'il doit embrasser avec respect ce qu'il peut comprendre ; & adorer avec une foi simple ce qui est au dessus de son esprit : & que s'il trouve quelque chose qui ne convienne pas à la nature divine, ou qui paroisse contraire à la doctrine de JESUS-CHRIST, il doit bien se garder de condamner ce qui est dans l'Ecriture Sainte ; mais qu'il doit se persuader qu'il n'entend pas bien ce qu'il lit, ou qu'il y a quelque figure dans les paroles. La fin que se doit proposer un Theologien, doit être d'être converti, enlevé, inspiré, & comme transformé en ce qu'il apprend : qu'il doit croire qu'il a véritablement profité, non quand il se sent plus propre pour la dispute, mais quand il se sent changé ; quand il s'aperçoit qu'il est moins orgueilleux, moins prompt, moins attaché aux biens de ce monde, aux plaisirs, à la vie ; enfin quand il arrive que ses vices diminuent, & que sa piété augmente tous les jours. Il prescrit pour règle, de garder de la modération dans la dispute, & de faire en sorte qu'elle paroisse plutôt une conférence qu'une contestation. Il conseille d'interrompre l'étude par la prière, pour demander à Dieu l'assistance du Saint-Esprit, ou pour le remercier du progrès que l'on a fait. Il remarque que les mœurs de quelques Theologiens, sont que cette étude toute sainte est en mauvaise réputation parmi quelques personnes qui voient que ceux qui sont parvenus au plus haut degré de cette science, sont plus farouches, plus ambitieux, plus faciles à se mettre en colère, plus mordans & plus incommodes dans la vie civile que les ignorans.

La première chose à quoi celui qui veut devenir Theologien doit s'appliquer, c'est l'étude de trois langues ; sçavoir, du Latin, du Grec & de l'Hebreu. Erasme fait voir la nécessité qu'il y a de sçavoir ces langues, pour consulter les originaux ; & montre qu'il faut avoir recourus aux textes originaux de l'Ancien & du Nouveau Testament. Il conseille

Tome XIV.

l'étude des sciences humaines, qui sont & préparent l'esprit, comme la Dialectique, la Rhetorique, l'Arithmétique, la Musique & la science des choses naturelles. Il ne fait pas tant de cas de la Dialectique que de la Rhetorique, & il fait voir combien celle-ci est nécessaire à un Theologien, qui est obligé par sa profession, de toucher plutôt que de subtiliser. Il donne pour exemples Ecrits des Peres, dont le style est bien différent de celui des Scholastiques. Il ne condamne pas néanmoins absolument les études qui sont reçues dans les Ecoles, pourvu qu'on y garde la modération & les précautions nécessaires, & qu'on ne s'y applique pas uniquement. Il ne croit pas qu'un homme destiné à l'étude de la Theologie, doive vieillir dans l'étude des sciences profanes. Il blâme ceux qui passent leur vie à enseigner la Dialectique & la Philosophie d'Aristote. Il dit que le principal emploi d'un Theologien, doit être d'expliquer l'Ecriture Sainte avec sagesse, de rendre compte de sa foi, plutôt que de questions frivoles, de discourir avec gravité de la piété ; de tirer des larmes des yeux des auditeurs, & d'embraser leurs cœurs de l'amour des choses célestes. Il est d'avis que l'on donne aux commençans un Sommaire des dogmes de la Religion, tiré principalement de l'Evangile & des Lettres des Apôtres. C'est ce qu'il exécute dans cet Ouvrage, en faisant un abrégé de la doctrine & des préceptes de notre Religion, contenus dans le Nouveau Testament. Il parle ensuite des figures & des Tropes de l'Ecriture Sainte. Il conseille à un Theologien de se faire des lieux communs, auxquels il rapporte ce qu'il lit. Il approuve fort que l'on explique un passage de l'Ecriture par un autre. Il recommande la lecture de l'Ecriture Sainte, & croit qu'il ne seroit pas mal à propos de l'apprendre tout par cœur. Il prétend que l'on peut l'entendre absolument sans commentaire. Cependant il conseille de lire les anciens Commentateurs, comme Origene, qu'il préfère à tous les autres, saint Basile, saint Gregoire de Nazianze, saint Athanase, saint Cyrille, saint Chrysostome, saint Jerome, saint Ambroise, saint Augustin ; mais il avertit qu'il faut lire avec jugement & avec choix, quel qu'avec respect : qu'ils étoient hommes : qu'il y a des choses qu'ils ont ignorées : qu'ils se sont quelquefois trompez : qu'il y a plusieurs de leurs Ouvrages supposés. Pour le choix des Auteurs, il préfère généralement les Grecs aux Latins. Il remarque que les uns excellent en un genre, les autres en un autre.

H

II

Erasme. Il s'étend beaucoup sur des questions subtiles, que l'on agit dans l'Ecole, & montre combien la plupart de ces questions sont inutiles. Il ne condamne pas entièrement ceux qui font profession de traiter ainsi la Theologie, & ne blâme pas toutes les disputes scholastiques; mais il demande qu'on le fasse avec modération & avec choix: avec modération, en n'agitant pas toutes les questions que l'on pourroit faire: avec choix, en ne traitant pas indifféremment de toutes celles qui se présentent. Il remarque qu'on commence à se modérer sur ce sujet dans quelques Universitez, comme dans celles de Cantbrige & de Louvain; & que cela n'empêche pas que ces études n'y fleurissent. Quel spectacle est-ce, ajoute-t-il, de voir un Theologien de quatre-vingts ans, qui ne sçait que des sophismes, & qui passe toute sa vie à argumenter. Il dit qu'il en a connu plusieurs à Paris, qui se croioient dans un autre monde, quand il leur falloit citer quelque chose de saint Paul. Il conseille à ceux qui veulent être bien instruits de la Religion, d'étudier de bonne heure dans les sources, & dans les Auteurs qui ont puisé dans ces sources.

Ce Traité est suivi d'une Exhortation à l'étude de la Philosophie Chrétienne, qui contient les mêmes principes. Chaque secte, dit-il, se pique de sçavoir parfaitement la doctrine, ne de son Maître, & nous qui sommes initiés en tant de manieres, & liez par tant de sermens à J. C. ne devons-nous pas considérer comme une chose tout à fait honteuse, d'ignorer les dogmes de J. C. qui seuls peuvent rendre certainement les hommes heureux? Il n'est point nécessaire pour les apprendre, d'être si instruit de toutes les sciences: il ne faut qu'avoir un esprit pieux & docile, & une foi simple & pure: il suffit d'être docile pour faire de grands progrès dans cette Philosophie. L'esprit qui l'enseigne, ne se communique plus volontiers à personne qu'aux simples. Elle s'accommode à la portée de tout le monde: elle s'abaisse en faveur des petits: elle les nourrit de lait: elle les supplée & les soutient; & il n'y a rien qu'elle ne fasse pour faire croître en J. C. Elle paroît, en même temps admirable aux plus grands esprits: & plus on fait de progrès dans cette science, plus on est épouvanté de sa majesté. Elle ne rejette aucun âge, aucun sexe, aucune condition. C'est ici où il explique ses sentimens sur la lecture de l'Ecriture Sainte, qu'il veut que l'on mette entre les mains de tout le monde. Il demande d'un vrai Theologien,

qu'il montre aux autres par sa vie les vertus qu'ils doivent pratiquer. Il fait remarquer que cette Philosophie ne consiste pas dans les syllogismes; mais dans les mouvemens du cœur: que c'est une vie plutôt qu'une dispute, une inspiration plutôt qu'une étude, & qu'elle consiste plutôt dans la conversion que dans le raisonnement. Peu de gens, dit-il, peuvent être sçavans; mais tout le monde peut être Chrétien: tout le monde peut être pieux: il n'y a personne même, je le dis hardiment, qui ne puisse être Theologien. Pour cela il ne faut que sçavoir ce que JESUS-CHRIST a enseigné, & le pratiquer; & pour l'apprendre, il ne faut que lire l'Evangile. On se repent souvent d'avoir employé trop de temps à lire les Ouvrages des hommes; mais heureux celui qui est surpris de la mort dans le temps qu'il médite l'Ecriture Sainte. Aions donc une grande ardeur pour ce divin Livre; honorons-le, feuilletons-le à tous momens; mourons en le lisant; changeons-nous en lui puisque les études forment les mœurs.

Le Traité d'Erasme intitulé *Exomologeïe*, ou de la maniere de se confesser, est adressé à François du Moulin de Rochefort Précepteur du Roi François I. Grand Aumônier de France, nommé par le Roi, en vertu du Concordat, à l'Evêché de Condom, qui ceda néanmoins son droit à Erard de Groffoles élu par le Chapitre. Il dit dès le commencement qu'il ne veut point entrer dans la question, si la Confession a été instituée par J. C. même; quoi qu'il soit porté pour l'affirmative, & prêt de la défendre, quand il en aura trouvé des preuves suffisantes, après avoir examiné la question. Mais il déclare que c'est une pratique très-utile & très-salutaire, qu'il faut retenir, & qui a été instituée par l'inspiration du Saint-Esprit. Il blâme le sentiment de ceux qui ne la croient pas de nécessité; & il assure que s'il se sentoit coupable de quelque péché mortel, il n'oseroit pas s'approcher de la Table sacrée, & qu'il ne voudroit pas attendre sa dernière heure, sans être reconcilié à Dieu par un Prêtre, suivant l'usage de l'Eglise. Supposant donc que la Confession est très-salutaire, pourvu que le Prêtre & le Pénitent s'acquittent de leur devoir, il entreprend dans ce Traité de prescrire les moïens d'en tirer tout le fruit possible, & d'éviter les inconveniens qu'elle peut avoir par la faute des hommes, parce qu'il n'y a rien en elle de si saint, de si pieux; & pour ainsi dire, de si divin, dont les hommes corrompus n'abusent; mais il assure qu'il désapprou-

Erasme. ve tout-à-fait le sentiment de ceux qui veulent abolir une bonne chose, à cause des vices des hommes, qu'on devoit plutôt reformer.

La première utilité qu'il trouve dans la Confession, est que c'est le meilleur moyen & le plus efficace d'abattre l'orgueil de l'esprit humain, qui est la source de tous les pechez. Comme le premier pas vers le mal, est un esprit hautain, qui met sa confiance en soi-même, le premier moyen pour recouvrer la piété, est un esprit qui se déplaît à soi-même, & qui se soumet à Dieu. Or il n'y a point de plus grande soumission, que de se jeter aux pieds d'un Prêtre, & de lui découvrir non-seulement ses actions, mais même ses pensées les plus secrètes, y en ayant principalement qu'on ne peut dire, sans en avoir une honte extrême. Il combat ici fort éloquemment cette fausse pudeur que quelques-uns ont de découvrir leurs pechez au Prêtre. Il ajoute que les Anciens, pour humilier davantage les pecheurs, pour inspirer aux autres plus d'horreur du péché, & pour porter les coupables à la pénitence, imposoient des pénitences publiques : pratique dont l'on trouve encore des restes dans l'Eglise. Mais que la charité des Chrétiens étant refroidie, on avoit eu égard à leur foiblesse, & remis une partie de la honte & de la peine, qu'il y avoit dans la pénitence : qu'il faut toutefois que les véritables Pénitens récompensent par l'humilité de leur esprit, & par la contrition de leur cœur, ce que l'on a retranché de l'extérieur de la pénitence.

La seconde utilité, est de faire connoître au Pénitent la nature de la faute qu'il a commise, & de lui donner les moyens nécessaires pour s'en retirer. Il y a des gens qui ne croient pas que les pechez qu'ils ont commis soient capitaux ; d'autres qui croient avoir commis des pechez, & qui n'en ont point fait. Il y en a qui ne connoissent pas l'état ni le danger où ils sont. La plupart ne savent pas les moyens de s'en retirer. Il y a des vices cachés sous l'apparence de piété : n'est-il pas nécessaire en ces occasions d'avoir recours au Médecin spirituel ?

La troisième utilité de la Confession, est que le Confesseur remédie à deux maux contraires. L'un est une sécurité détestable, qui fait qu'on se glorifie dans ses pechez : & l'autre est un désespoir d'obtenir miséricorde. Il y a des pechez dont on se glorifie dans le monde ; il y en a d'autres dont l'énormité jette l'homme dans le désespoir. C'est au Confesseur à reprimer la vaine gloire des uns, en

faisant voir combien tout péché est honteux, *Erasme.* & à inspirer aux autres des sentimens d'espérance & de confiance en la miséricorde de Dieu.

La quatrième utilité regarde ceux qui sont si scrupuleux, qu'ils ne croient pas pouvoir obtenir la remission des pechez les plus légers, s'ils n'en reçoivent l'abolition du Prêtre. Il est de l'humanité Chrétienne d'avoir égard à leur foiblesse jusques à ce qu'ils aient acquis plus de force d'esprit, à quoi on les exhorte. *Erasme* blâme ces scrupules extraordinaires sur les moindres choses, & les répétitions d'une même confession. Il avoue néanmoins que c'est quelquefois une charité de descendre à ces foiblesse de quelques Pénitens, en les avertissant, de faire leurs efforts pour se rendre plus parfaits, d'aimer davantage & de moins craindre : plus *amare, trepidare minus.*

La cinquième utilité est que l'homme ne pouvant obtenir la remission de ses pechez, s'il n'en a une douleur suffisante, qui ait l'amour de Dieu pour principe, & une ferme résolution des'abstenir à l'avenir d'offenser Dieu ; la Confession est d'un grand secours pour entrer dans cette disposition. Car comme celui qui doit parler devant un Juge, pense plus sérieusement & plus attentivement aux circonstances de l'action, que s'il n'avoit point à comparoitre devant ce Juge : de même celui qui medite ce qu'il doit dire au Prêtre, considère plus fortement la grandeur & la turpitude de ses pechez, faisant reflexion sur le nombre de fois qu'il y est tombé, & sur le temps qu'il a croupi dans ces saletez, & dans ces tenebres, & de combien de biens il s'est privé pendant ce temps-là, étant séparé de Dieu, de la Communion du Corps de JESUS-CHRIST, & condamné aux supplices éternels. Ces considérations font naître une horreur du péché, qui vient quelquefois de la crainte de l'Enfer, & qui jetteroit dans le désespoir, s'elle n'étoit accompagnée de l'espérance du pardon, fondée sur la miséricorde infinie de Dieu, & sur la confiance que l'on a en J. C. qui a païé une seule-fois pour les pechez de tous les hommes. A cette crainte servile succède un amour filial, quand les pechez ne déplaisent pas seulement à cause qu'ils entraînent dans l'Enfer, mais parce qu'ils offensent un très-bon Pere, & qui nous a tant fait de graces.

La sixième utilité est que la honte de découvrir sa conscience à un homme, obtient la remission d'une partie de la peine, & empêche le Pénitent de retomber aussi facilement qu'il seroit.

Erasme.

La septième utilité de la Confession, est de faire que l'homme se connoisse soi-même, parce qu'elle représente l'homme entier à soi-même dans tous les temps différens de la vie, & l'oblige de pénétrer les plus secrets repis de son cœur, ses inclinaisons, & les occasions dans lesquelles il succombe.

La huitième est, que celui qui se confesse au Prêtre est secouru de ses conseils & des consolations qu'il lui donne, des exhortations qu'il lui fait, & des prières qu'il lui fait pour lui.

La neuvième est, que comme nous sommes délivrés par le Baptême, de la tyrannie du Démon, devenus enfans de Dieu, inferez au Corps de J.C. qui est l'Eglise, de même par la pénitence nous sommes institués dans la même société; & quand bien même nous aurions été déjà délivrés de notre péché par la contrition, on ne peut douter que nous ne recevions par la confession beaucoup de lumieres & de graces.

Des avantages de la Confession, *Erasme* passe aux inconveniens qui peuvent s'y rencontrer par la faute des hommes.

Le premier seroit de souiller la simplicité & l'innocence des mœurs, & en découvrant des crimes qu'il seroit plus avantageux d'ignorer. Le second, d'entretenir les hommes dans le vice par la comparaison de leur vie avec celle des autres, qu'ils apprennent par la Confession. Le troisième, de rendre les Prêtres orgueilleux & odieux: orgueilleux, parce qu'ils se trouvent les maîtres des secrets des consciences: odieux, parce que les hommes peuvent difficilement aimer sincèrement ceux qui savent leurs déreglemens. Le quatrième inconvenient est qu'il arrive quelquefois que l'on rencontre de méchans Prêtres, qui sous prétexte de la Confession, font des choses qu'on n'oseroit dire: & qui au lieu de guérir les pecheurs, deviennent leurs compagnons ou leurs maîtres dans le crime. Le cinquième est l'imprudence des Prêtres, qui en ne gardant pas le secret, peuvent être cause de la perte de la réputation & de la vie. Si le Penitent a ce risque à courir, les Prêtres n'en ont pas moins, quand ils sont obligés d'aller dans des lieux infectés, d'entendre en confession des malades de maladie contagieuse. Le sixième est qu'il semble que c'est une espece d'impudence de découvrir ainsi hardiment ses pechez. Le septième, que le dénombrement que l'on fait de ses pechez, jette quelques personnes dans le desespoir & dans un em-

barras d'esprit insupportable. Le huitième, *Erasme.* qu'il y a au contraire des personnes, qui sans songer à changer de vie, ni à renoncer à leurs pechez, croient qu'il suffit de se confesser, & de recevoir l'absolution. Le neuvième, qu'il y en a qui se confessent par hypocrisie, pour éviter d'être excommuniés ou notés, s'ils ne le faisoient pas.

Le remede general qu'*Erasme* apporte pour obvier à ces inconveniens, est que le Prêtre & le Penitent s'acquittent de leur devoir. Tout Prêtre qui est employé à cette fonction, doit être sçavant, d'un bon esprit, prudent, & sur tout plein de pieté. Il ne doit avoir que Dieu en vûe dans cette fonction: que les Evêques ne devroient ordonner aucun Prêtre qui ne fût propre à son ministère; mais ils doivent encore bien plus prendre garde de ne pas confier le soin du troupeau de JESUS-CHRIST, à des Prêtres qui ne sont pas capables de le conduire, & ne choisir pour Confesseurs que ceux qui ont toutes les qualitez nécessaires pour se bien acquitter de cette fonction. Les Penitens doivent aussi chercher des Confesseurs habiles & de bonnes mœurs. Il ne faut pas qu'ils s'approchent temerairement de la Confession par coutume ou par habitude: il faut qu'ils songent quand ils se préparent à la Confession, que c'est une action tres-serieuse, & qu'ils tâchent de se confesser comme s'ils ne devoient plus jamais le faire en leur vie: car la Pénitence est comme un autre Baptême, & on n'est baptisé qu'en faisant vœu de ne plus rien faire qui merite un second baptême. Ainsi quoi qu'à cause de la foiblesse de la nature humaine, on reçoive à la Pénitence ceux qui retombent; cependant celui qui fait pénitence doit être dans la disposition de mourir plutôt que de commettre les pechez dont il se confesse. Autrefois on ne recevoit point à la Pénitence publique dans la plupart des Eglises, ceux qui étoient retombés dans le crime, après avoir fait pénitence: tant l'Eglise souhaiteroit que l'on ne retombrât plus dans le péché, si cela se pouvoit. Il faut premièrement se confesser à Dieu qui entend la voix de notre cœur: quand on se sera confessé à lui, il sera bien aisé de se confesser au Prêtre. Pour se confesser utilement, il faut bair généralement tous les pechez par le motif de l'amour de Dieu. Or cet amour est un don de Dieu, qu'il nous faut obtenir par nos larmes, par nos prières, par nos aumônes & par les autres bonnes œuvres. *Erasme* conseille à ceux qui commencent à détecter leurs pe-

chez,

Erasme. chez, en considération de la turpitude de leur vie passée, & par la crainte des peines de l'Enfer, de ne pas courir aussi-tôt au Prêtre, mais de persévérer pendant quelque temps dans les larmes, & dans les prières, de demander & de traper jusqu'à ce qu'ils sentent une autre sorte de crainte, & une résolution ferme de changer de vie, jointe à un amour plein d'espérance. Quand ils sentiraient cet esprit que saint Paul appelle l'esprit des enfans, qu'ils prennent garde de ne pas l'attribuer à leurs forces : qu'ils reconnoissent que c'est un don gratuit de Dieu, & que prosterner devant sa divine Majesté, ils rendent grâces à sa bonté, & qu'ils lui demandent de leur accorder que ce don soit perpétuel. Il ne faut pas seulement qu'ils renoncent entièrement aux pechez; ils doivent encore renoncer aux choses qui les portent au péché. Quand l'homme aura fait ces progrès, il n'aura pas de peine de découvrir sa conscience à un Prêtre, principalement s'il songe que c'est à Dieu qu'il parle en la personne de ce Prêtre. Erasme témoigne qu'il souhaiteroit que l'on donnât à tous les Prêtres qui confessent, le pouvoir d'absoudre de tous les cas. Il croit qu'il seroit à propos que les Papes revoquaient de certaines Loix qui ont été faites autrefois pour de bonnes raisons, & qu'ils déclarassent quelles Loix ils veulent qui obligent sous peine de péché. Il n'approuve pas cette exactitude scrupuleuse de dire jusqu'aux moindres circonstances, ni la pensée de quelques-uns, que toutes les fautes qu'ils ont commises sont des pechez mortels. Il veut que le Pénitent abrège autant qu'il pourra sa confession, sans la charger de circonstances inutiles. Il ne croit pas néanmoins qu'on doive négliger les fautes venielles. Il blâme ceux qui font une conversation de la Confession, ou qui ont une formule de leur confession toute dressée. Il n'approuve pas que l'on fasse de fréquentes confessions générales. C'est assez, dit-il, d'avoir une fois confessé de bonne foi ses pechez à un Prêtre, & de les avoir lavés de ses larmes : il n'est pas à propos d'être toujours dans l'abbatement : il faut travailler avec confiance & avec joie à mener une vie plus parfaite. S'il arrive que l'on retombe, il suffit de dire au Prêtre ses pechez que l'on a commis depuis la dernière confession; autrement la confession deviendroit plutôt une habitude qu'un remède. Il ne semble pas même à propos de remuer si souvent la boue. Le crime à

force de le dire, devient moins horrible, & on perd peu à peu la pudeur qui est le moi en le plus sûr de conserver l'innocence.

Il traite ensuite de la manière de se confesser. Il remarque que les Livres que l'on a faits en langue vulgaire sur ce sujet, où l'on rapporte tous les pechez que les hommes peuvent commettre, peuvent bien être lus par des hommes faits & âgés, mais qu'il est très-dangereux de les mettre entre les mains de tout le monde : que ce que S. Thomas a écrit des vertus & des vices, est pour les Theologiens : qu'il est bon de trouver une méthode plus simple & plus courte pour les Laïques : que le Symbole, le Decalogue, les Sermons, la lecture de l'Ecriture Sainte, sont les secours les plus ordinaires pour connoître en quoi l'on a manqué. La Foi & la Charité envers Dieu & envers le prochain sont les vertus générales contre lesquelles on peche. Il faut examiner si on a ces vertus, si on s'acquiesce des devoirs qu'elles prescrivent, & si l'on ne fait rien qui y soit contraire. On aide sa mémoire en faisant attention aux lieux où l'on a été, aux emplois que l'on a eus, & aux personnes avec lesquelles on a conversé. Il ne faut pas accuser les autres en confession, ni dire des circonstances qui les feroient connoître. Entre ces circonstances, il suffit de rapporter celles qui changent la nature du péché. Il entre ensuite dans le détail de différens pechez, & s'étend particulièrement sur le vol, & sur l'obligation de restituer.

Enfin, il traite en peu de mots de la Satisfaction, il en distingue de deux sortes; la publique & la particulière. Il voudroit que les Prêtres eussent le pouvoir de moderer les pénitences publiques, ou même de les commuer en pénitences secrètes. Il dit que dans les pénitences que le Prêtre impose en particulier, il doit imiter les habiles Médecins qui ne donnent pas le même remède à tous les malades, mais qui les diversifient par rapport à la maladie & à la disposition de la personne. Il blâme l'usage de la plupart des Prêtres qui donnent indifféremment pour pénitence certaines prières, comme un *Miserere*, un *Salve Regina*, &c. Il ne condamne pas ces prières; mais il dit que c'est beaucoup mieux fait de donner pour pénitence des prières, qui sont des remèdes particuliers contre les pechez dont le Pénitent s'est confessé. Il croit qu'il est encore à pro-

Erasme pos de prescrire des lectures qui inspirent la haine du peché, auquel le Pénitent est sujet, & de lui recommander de les faire attentivement & avec une volonté sincere de se corriger. Il dit que l'on peut ordonner aux jeunes gens que l'oisiveté corrompt, de certaines études ou occupations, plutôt que des jeûnes ou d'autres mortifications qui pourroient les incommoder : qu'il est bon d'ordonner aux riches des aumônes. Quand on impose des jeûnes à des personnes qui ont l'âge & la force de les supporter, il veut qu'on les avertisse de donner aux pauvres ce qu'elles ménagent par le jeûne. Il ne condamne pas entierement que l'on impose des pèlerinages en pénitence; mais il remarque judicieusement qu'on ne doit pas y obliger ceux qui ont des enfans ou des femmes: & qu'il n'est pas à propos de donner cette pénitence aux jeunes garçons & aux jeunes filles, à qui ces voyages peuvent être une occasion de peché. Il avertit que le Prêtre fera bien de donner pour pénitence à ceux qui ont été offensés, de pardonner à ceux qui les ont offensés, & de les prévenir par des marques d'amitié. Enfin, il croit que s'il impose quelques peines ou quelques mortifications, il faut faire en sorte qu'elles soient accompagnées des devoirs de la charité, & qu'elles ne nuisent pas notablement à la santé. Il n'entreprend pas de disputer avec ceux qui ne croient pas que la satisfaction soit une partie de la pénitence, & qui sur ce principe rejettent les Indulgences. Il ne veut pas les condamner; mais il avoue qu'il vaut mieux attendre une remission entiere de son peché, de la charité & de la miséricorde de JESUS-CHRIST, que des Bulles des Papes. Il ajoute que si quelq'un veut s'en servir, il ne s'y opposera pas, pourvu qu'il ne néglige pas ce qu'il y a de principal.

Il répond ensuite en détail aux inconveniens de la Confession, qu'il s'étoit proposés. Au premier, que les Evêques y peuvent remédier, en ne faisant cet emploi qu'à des personnes âgées, d'une probité connue, sages & capables de secret; & en punissant ceux qui parleront indistinctement des confessions, soit dans les conversations familières, soit dans les Sermons publics. Les précautions qu'il conseille aux Confesseurs de prendre, sont d'être sobres, de prier Dieu avant que d'entrer en fonction, & de n'exercer ce ministère qu'avec crainte, de ne faire aucune question qui ne soit nécessaire pour connoître la qualité du crime. Quant au Pénitent, s'il

y a quelque danger en certaines occasions de se souvenir & de dire son peché, il y en auroit encore plus à l'ignorer ou à l'oublier. Le silence & la probité du Prêtre, est un remède au second inconvenient. Il est aussi aisé de remédier au troisième, en ne choisissant pour Confesseurs que des personnes qui soient vraiment touchées des pechez des autres, & qui bien loin de s'en élever, s'en humilient devant Dieu. Ceux qui allèguent le quatrième, supposent qu'il y a de méchans Prêtres. Il seroit à souhaiter qu'on pût le nier. Mais supposé que cela soit; condamne-t-on la Médecine, parce qu'il y a de méchans Medecins? Il faut au contraire veiller davantage sur eux, & choisir avec plus de circonspection celui entre les bras duquel on se remet. Le cinquième inconvenient étant rare, ne doit pas être apporté pour exemple : car il est très-rare qu'un Confesseur tombe en une phrénésie, ou en une fièvre qui lui fasse découvrir ce qu'il a appris par la Confession: & l'on peut se confesser à un Prêtre auquel on est inconnu, quand c'est un crime, lequel étant découvert, pourroit être cause de la mort de celui qui s'accuse. Au reste, le salut de l'ame est préférable à celui du corps. Quant aux Prêtres, ils ne doivent pas faire difficulté d'exposer leur vie pour le salut des ames; & ils peuvent se précautionner contre le mal contagieux. Sur le sixième, on peut assurer que ceux qui perdent la pudeur en se confessant, n'ont pas une véritable penitence de leurs fautes; & qu'il faut leur remonter la turpitude de leur peché, afin qu'ils en aient honte de plus en plus, les avertir que la Confession ne sert de rien sans la Contrition, qui les empêchera de perdre la pudeur. Sur le septième, on peut dire que la trop grande confiance met plus de personnes en danger de leur salut, que le désespoir: que l'on peut faire un examen de sa vie sans ces scrupules & ces inquietudes extraordinaires: outre que cette inquietude est suivie & recompensée d'une tranquillité admirable, quand la charité a commencé à chasser la crainte. Nous avons déjà apporté le remède du huitième inconvenient. Quant au neuvième, il avoue que c'est une moindre faute de s'abstenir de l'Eucharistie, quand l'on est encore dans l'assésion au peché mortel, que de s'en approcher, pourvu que l'on fasse ses efforts pour se retirer de cet état: car autrement c'est une espece de Paganisme que de perdre entierement l'habitude de recevoir les saints Mysteres: mais il n'en est pas de même de la Confession; & l'on ne doit pas considérer comme impé-

Erasme.

Erasme. impénitent celui qui va trouver le Prêtre, non pour se moquer de lui, ou pour le tromper; mais en partie pour obéir à l'Eglise, en partie pour se servir de cette voie, afin de concevoir une plus grande aversion du péché. Car c'est une espèce de penitence d'avoir regret de ce qu'on ne se repent pas assez de ses fautes; & il arrive souvent que celui qui s'approche du Prêtre avec un cœur froid, conçoit en sa confession de la haine de son péché. Ainsi sous ces mouvemens ne nous doivent pas éloigner de la Confession, mais nous porter à nous confesser avec plus d'utilité. Si la Confession paroit dure à quelques-uns, qu'ils considèrent combien cette médecine amère cause de repos à l'ame; & qu'ils prennent garde avec plus de soin de ne plus commettre de péché, de peur d'être obligés d'avaler encore ce remède: qu'ils se confessent une bonne fois, en sorte qu'ils n'aient plus besoin de confession, & qu'ils se contentent d'avoir eu honte une fois pour toutes de leurs pechez. Celui qui aura conçu une véritable haine du péché, ne retombera pas facilement dans le crime. Le Seigneur nous aidera dans nos bons dessein, pourvu que nous rapportions à sa grace le bien qui nous arrive, & que nous travaillions continuellement plutôt par son secours que par les forces de la nature, à nous rendre meilleurs, jusqu'à ce que nous devenions des hommes parfaits selon la mesure de la plénitude de JESUS-CHRIST.

Les Explications des Pseaumes 1. 2. 3. 4. 13. 22. 28. 33. 38. 83. 85. sont des discours fort étendus, dans lesquels Erasme traite de différens points de doctrine & de Morale, à l'occasion des paroles de ces Pseaumes; comme dans celle du Pseaume 13. de la pureté de l'Eglise, dans celle du Pseaume 28. de la guerre contre les Turcs, où il fait voir quelle guerre est juste contre le Turc; & de quelle manière & par quel motif des Chrétiens doivent l'entreprendre & l'exécuter. On y trouvera de tres-belles maximes touchant les guerres justes & injustes. Dans l'explication du Pseaume 89. il traite des heresies anciennes & nouvelles, & des moïens d'éteindre le schisme qui divise l'Eglise. Il faut selon lui, premierement que tous les Chrétiens vivent d'une manière irréprochable, s'acquittent des devoirs de leur profession, & renoncent à leurs vices. Secondement, que l'on n'innove rien, & que l'on suive les usages que l'on a reçus par la tradition des Peres. Troisièmement, quant aux dogmes, que sur le Libre-Arbitre, on se contente de convenir que l'homme ne peut rien par ses propres forces, & que s'il peut quelque cho-

se, il le doit à la grace de Dieu: que l'on donne beaucoup à la Foi, pourvu que l'on reconnoisse que c'est un don particulier du Saint-Esprit qui a beaucoup plus d'étendue que l'on ne croit communément: que l'on dise, si l'on veut, que c'est la Foi qui justifie, pourvu que l'on avoue que les œuvres de la charité sont aussi nécessaires: que l'on tienne que Dieu ne doit rien à personne, sans toutefois rejeter les termes de merite & de récompense, pour signifier que Dieu accepte & couronne les bonnes actions qu'il opere en nous & par nous. Sur la priere des morts, qu'il faut avouer que c'est une pensée pieuse de croire que les prieres & les bonnes œuvres des vivans servent aux morts; mais qu'il faut avertir que ceux qui fondent des Services & des Messes pour un esprit de gloire, n'en reçoivent point de récompense, & qu'il est plus profitable d'employer de son vivant en œuvres pies ce qu'on legue après sa mort: que c'est une chose religieuse d'être persuadé que les Saints ont du pouvoir auprès de Dieu par leur intercession; mais qu'il n'est pas nécessaire absolument de les invoquer, & qu'on peut adresser les prieres au Pere, au Fils & au Saint-Esprit, pourvu qu'on ne condamne pas ceux qui invoquent les Saints sans superstition: que l'usage des Images est utile, & qu'il n'est pas défendu de les honorer par des signes extérieurs, de la même manière qu'une nouvelle épouse embrasse & baise l'image de son époux absent. On doit porter le même jugement de ceux qui baïssent les reliques. Sur la Confession, il repete en abrégé les principes qu'il a établis dans le Livre fait exprès sur ce sujet. Il dit de la Messe, qu'il n'y a rien que de pieux & de venerable dans ce Sacrifice. Ceux qui sont offensés du grand nombre de Prêtres, n'ont qu'à retenir ceux qui ont du merite & de la capacité, & renvoyer les autres. Si les Prêtres déplaisent, on n'a qu'à les passer. On pourroit aussi ne rien chanter pendant l'élevation de l'Hostie. Il blâme ceux qui négligent d'assister à l'Office divin & aux Messes solennelles. Les anciens Docteurs de l'Eglise s'étant servi des termes de Sacrifice & d'immolation, quelle difficulté peut-on faire d'appeler la Messe de ce nom? J. C. mort une fois ne meurt plus, on l'avoue; mais cet unique Sacrifice est renouveau continuellement d'une manière mystique; & cette Hostie est immolée pour les vivans & pour les morts, quand on prie pour eux le Pere par la mort de son Fils. Enfin toutes prieres, toutes louanges, toutes actions de grâces pouvant être appelées Sacrifices, con-

nom.

Erasme.

nom convient particulièrement à la Messe, qui contient toutes ces choses d'une manière plus sainte. Quelques-uns demandent que l'on communie toujours à la Messe; mais il ne tient pas aux Prêtres que cela ne se fasse: c'est aux Laïques dans lesquels la charité est trop refroidie. Cette viande céleste ne doit point être offerte à ceux qui ne la veulent pas recevoir, ou qui en ont du dégoût, & on ne la refuse pas à ceux qui la demandent avec ardeur. Enfin, quoique la communion des signes Sacramentels ne soit pas entre le Prêtre & l'Assistant, celles d'instruction, de prière, de louange, d'action de grâces s'y rencontrent. On fait mal à propos de la difficulté sur l'adoration: car si JESUS CHRIST est tout entier dans l'Eucharistie, pourquoi ne l'y pas adorer? Les Prélats souffriront facilement que l'on retranche de ce grand nombre de Fêtes qui ont été établies sans grande nécessité. A l'égard des jeûnes & de l'abstinence de viandes, l'Eglise ne les a institués que pour le bien de l'ame & du corps. Ceux à qui les jeûnes nuisent tant au corps qu'à l'ame, peuvent s'en dispenser; & on ne les doit point blâmer. Il condamne absolument les Anabaptistes qui n'approuvent pas un Baptême que l'Eglise Catholique a certainement approuvé pendant plus de quatorze cents ans.

Le Discours de la grandeur de la miséricorde de Dieu, est excellent, & contient les principaux passages & les plus beaux exemples de l'Ecriture sainte sur ce sujet, mis dans un jour & dans un ordre admirable, & accompagné de réflexions & d'exhortations vives & solides.

Il y a encore bien de l'éloquence dans le Discours de la comparaison qu'il a faite de la Virginité & du Martyre, adressé à un Monastère de Vierges Maccabéennes de Cologne. Il y donne à la Virginité toutes les louanges qu'elle mérite, & fait cette excellente remarque, que rien n'étoit plus rare avant JESUS-CHRIST que la Virginité; mais que depuis que J. C. l'a consacrée, on a vu dans toute la terre je ne sais combien de milliers de personnes qui se sont faites eunuques pour le Royaume des Cieux: comme depuis qu'il est mort sur la Croix, on a vu un très-grand nombre d'hommes & de femmes qui ont souffert la mort avec joie pour la gloire de J. C. Les éloges de la Virginité sont mêlés d'exhortations; & toute cette pièce est pleine de pensées vives & spirituelles.

Le Discours sur l'Enfant Jésus prononcé par un Enfant dans l'Ecole fondée par Jean

Colet à Londres, quoi qu'il sente plus la déclamation que le précédent, contient aussi d'excellentes instructions.

Il y a plus de piété dans la Lettre écrite aux Religieuses d'un Monastère de l'Ordre de saint François proche de Cantberge. Il y prend pour son texte ces paroles d'Isaïe: *Votre force sera dans le silence & dans l'espérance*, dequelles il tire des instructions très-consolantes & très-utiles, non-seulement pour ces Religieuses, mais encore pour tous ceux qui sont dans la tribulation.

Le Livre intitulé, *Instruction du Mariage Chrétien*, & adressé à Catherine Reine d'Angleterre, est un Ouvrage plus considérable que les précédens. La chose du monde de la plus grande importance en la vie, est le mariage. Les Philosophes Païens en ont écrit avec toute la sagesse où la raison les pouvoit conduire. Il a été pourvu par une infinité de Loix à la fermeté & à la sainteté des Mariages. Il semble que les anciens Chrétiens aient plus négligé le mariage; parce que la plupart étoient portés d'un zèle ardent au célibat & à la virginité perpétuelle. C'est ce qui fait qu'on en trouve plusieurs qui ont fait des Panegyriques de la virginité, ou qui ont donné des règles de vivre saintement à des Veuves & à des Vierges; & que l'on n'en trouve presque point qui ait fait la même chose pour les personnes mariées; mais heureusement JESUS-CHRIST leur a prescrit la manière dont elles devoient vivre. Saint Pierre le Prince des Apôtres, & S. Paul le principal Docteur de l'Eglise ont encore fait après lui. Erasme après cet exorde, divise ce Livre en trois parties. Il traite dans la première, des moïens de contracter le mariage: dans la seconde, de ceux de le passer heureusement; & dans la troisième, de l'éducation des enfans. Il définit le Mariage avec les Jurisconsultes, une légitime & perpétuelle union de l'homme & de la femme, pour avoir des enfans, qui emporte la société de vie & de biens: Il tient que la fin du mariage étant d'avoir des enfans, on ne devroit pas dire, à proprement parler, que les mariages entre des personnes qui n'en peuvent point avoir, sont de vrais mariages en ce sens: cependant il convient que l'Eglise les approuve & qu'ils sont légitimes. Il remarque que le divorce a toujours été odieux, même parmi les Nations qui le permettoient. Il parle en passant des cérémonies des mariages parmi les Païens; traite fort amplement du Mariage de JESUS-CHRIST avec l'Eglise, dont le mariage des Chrétiens est le Sacrement

Erasme. ment ou le signe. Il dit que quelques anciens Theologiens ne confueroient le Mariage que comme un signe, & ne reconnoissoient pas qu'il donnât la grace; & ainsi ne le mettoient point au rang de ce qu'on appelle proprement Sacrements de la nouvelle Loi, dans lesquels le signe est efficace en vertu du pacte & de la volonté de Dieu; mais que le sentiment plus plausible des nouveaux Theologiens avoit prévalu, qui enseignent que dans le Mariage célébré légitimement, on reçoit comme dans les autres Sacrements, un don spécial du Saint-Esprit, par lequel l'homme & la femme sont rendus plus fermes pour une concorde perpétuelle; plus forts pour supporter les peines de cette vie; & plus propres pour élever leurs enfans; mais comme dans les autres Sacrements l'on encourt la colere du Ciel, si on ne les reçoit comme il faut; la même chose arrive dans le Mariage. Il avoue qu'autrefois on avoit tant de veneration pour les Vierges, que leur gloire obscurcissoit, pour ainsi dire, celle du Mariage. Il condamne les mariages des Fils de famille, contractez sans le consentement de leurs parens. Il ne croit pas que tout consentement fasse un véritable & légitime mariage: il faut que ce consentement soit *per verba de presenti*; qu'il soit libre; qu'il soit suivant les Loix. Il rapporte plusieurs questions subtiles des Jurisconsultes sur ce consentement; & traite fort au long des empêchemens de mariage, tant de ceux qui le rendent nul, que de ceux qui le rendent illicit. Il seroit d'avis de supprimer l'empêchement de parenté spirituelle. Il n'est pas fort favorable au sentiment commun que le mariage célébré & non consommé peut être annulé par l'entrée en Religion d'un des deux conjoints. Après avoir agité fort amplement la matiere des empêchemens, il parle des qualitez de corps & d'esprit que doivent avoir les filles & les garçons qui se marient. Il passe ensuite à la seconde partie, & donne des instructions aux maris & aux femmes sur la maniere dont ils se doivent comporter pour vivre heureux & en paix. L'amitié, la fidelité, la charité, la pieté, la soumission de la femme au mari, la tendresse du mari pour la femme, sont les principaux fondemens de cette paix. La dernière partie est de l'éducation des enfans. Ordinairement les gens de bien ont des enfans qui se portent au bien; & les enfans des méchans se portent au mal. Ainsi il faut que le mari & la femme commencent par se mettre en état de soustraire d'avoir des enfans, dont les mœurs soient semblables aux leurs. Les femmes en-

ceintes doivent avoir soin de ne faire aucun excès. Il recommande aux meres de nourrir leurs enfans; & si elles ne le peuvent absolument, de choisir des nourrices de bonnes mœurs. Il donne plusieurs avis sur le lieu où on doit mettre les enfans & la maniere dont on les doit habiller. Il veut que dès l'âge de trois ans, on commence à leur donner des instructions, à fléchir le genou quand on prononce le nom de Jesus; à baiser le Crucifix: qu'on leur apprenne en jouant, qu'on les attire par la douceur. Il blâme fort ceux qui leur donnent du dégoût de l'étude par leur trop grande severité. Il conseille de leur inspirer de bonne heure les semences de la pieté & de la religion, & de les accoutumer à pratiquer les vertus Chrétiennes. Il recommande particulièrement le choix de celui à qui l'on confie le soin des enfans. Il prétere l'éducation de cinq ou six enfans sous la conduite d'un sage Précepteur à toute autre. Il parle aussi de l'éducation des filles, qui demande encore plus de soin, & avertit que l'on prenne bien garde de les entretenir dans la pudeur, dans la retenue & dans la modestie qui convient à leur sexe. Il n'approuve pas ceux qui destinent leurs enfans à l'état Ecclesiastique ou au Monachisme, & qu'ils mettent dans ce dessein dans des Monasteres. Il veut que l'on consulte leur inclination, & que s'ils en ont pour ces états, on les éprouve long-temps avant que de les laisser prendre aucun engagement. Il finit par la ce long Traité du Mariage.

Ce qu'il a fait pour les personnes mariées dans ce Traité, il le fait dans le suivant pour les Veuves. Il est intitulé, *La Veuve Chrétienne*, & contient quantité de préceptes & d'instructions pour les femmes qui sont veuves & qui demeurent en viduité. Il est dédié à Marie sœur de Charles-Quint & de Ferdinand qui avoit été Reine de Hongrie & de Bohême. Claude Despenne a tant estimé cet Ecrit, qu'il en a fait un abrégé pour servir de conclusion à ce qu'il avoit dit de l'état des Veuves.

L'Ecclesiaste d'Erasme, ou le Traité de la Prédication, est divisé en quatre Livres. Il traite dans le premier, de la dignité & des vertus du Prédicateur. Il applique dans le second & dans le troisième les preceptes des Orateurs, des Dialecticiens & des Theologiens à l'art de prêcher. Le quatrième représente en abrégés pensées & les maximes que le Prédicateur doit employer, & les endroits de l'Ecriture Sainte où il peut les trouver.

Il commence le premier Livre par l'explication du terme d'*Ecclesiaste*, qui signifie en

Erasme. general un homme qui parle publiquement à une Assemblée. Or comme il y a deux sortes d'Assemblées; celles qui se font par rapport à l'Etat, & celles qui se font par rapport à la Religion, il y a aussi de deux sortes d'Ecclesiastes, les Ecclesiastes profanes, & les Ecclesiastes sacrez. Quand il s'agit de faire un Discours politique sur les affaires de l'Etat, personne ne s'y ingere imprudemment, on ne souffre pas que chacun s'en mêle; mais on choisit entre un grand nombre de personnes celui qu'on croit le plus propre pour s'acquitter de cette fonction. Il apprend avec soin l'affaire dont il doit parler. Il prend bien garde qu'il ne lui échappe rien qui s'éloigne de la volonté de son Prince, ou qui ne s'accorde pas avec les intérêts de son Etat: au lieu que souvent l'orateur, ou plutôt on laisse s'ingérer à la Prédication de jeunes gens légers, ignorans, comme s'il n'y avoit rien de plus facile que d'expliquer au peuple l'Ecriture Sainte, & s'il suffisoit d'avoir del'effronterie, & de dire hardiment ce qui vient en pensée. La source de ce mal est que l'on ne fait pas assez de reflexion sur la dignité, la difficulté & l'utilité d'un Prédicateur qui s'acquitter dignement de son ministère. Il commence donc par faire voir que ceremploi est le plus grand & le plus relevé qu'il y ait dans l'Eglise: que *JESUS-CHRIST* qui est le Verbe, est le premier entre les Ecclesiastes: que le Saint-Esprit doit inspirer un Prédicateur, & donner le mouvement à sa langue, afin que ses paroles aient une vertu secreete pour changer les cœurs. Son unique but doit être d'enseigner la verité. Il faut qu'il ait le cœur pur, enflammé de la charité, rempli de cet esprit principal & puissant qui fait mépriser les menaces des impies, les afflictions & les honneurs pour prêcher sincèrement & librement la parole de Dieu. Il doit se tenir en garde contre les acclamations & les applaudissemens des peuples. Il faut que sa reputation soit bien établie & ses mœurs irréprochables. Il doit s'abstenir de tout ce qui a même l'apparence de peché. Il doit enfin comme un fidele oconome, dispenser avec sagesse, avec prudence les trésors de la parole de Dieu. Il faut qu'il se prépare à cette fonction par la priere & par les bonnes œuvres. Les mortifications exterieures ne doivent pas être négligées; mais il faut éviter sur ce sujet quatre défauts, la vanité, la superstition, les jugemens temeraires, & l'excez. Quelquefois il arrive que les trop grandes austeritez rendent les gens incapables de faire la fonction d'Ecclesiaste. Saint Chrysostome remarque que souvent les Moines que

Erasme. l'on appelle à l'Episcopat, sont les moins propres aux fonctions Episcopales. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse tirer des Moines de leur Monastere pour les élever à l'Episcopat. *Erasme* rapporte ensuite plusieurs beaux passages de l'Ecriture sur la dignité de la fonction des Prédicateurs; mais il montre en même temps, qu'ils doivent se souvenir que la Prédication est un don de Dieu. Il conseille à ceux qui sont destinez à ce ministère, d'étudier l'Ecriture Sainte dès leur enfance. Les qualitez qu'il demande principalement dans un Prédicateur, sont une grande pureté, une grande fermeté dans la foi, une charité ardente, & une application continuelle au travail. Il explique d'une maniere mystique les préceptes de la Loi donnez aux Prêtres de l'Ancien Testament, des devoirs de ceux du Nouveau. Les Evêques sont obligez de prêcher; mais ne le pouvant pas faire dans tous les lieux de leur Diocèse, il faut qu'ils aient soin de mettre dans les Eglises qui en dépendent, des Pasteurs capables d'enseigner le Peuple. Et pour en avoir suffisamment, il seroit à propos, selon le sentiment d'*Erasme*, qu'ils fissent élever les jeunes gens, dont on peut bien esperer, dans des Académies publiques, & qu'ils ne consacraient l'Ordre de la Prêtrise qu'à ceux qui seroient distinguez par leur mérite. Il ajoute que les Evêques doivent avoir d'autant plus d'application à choisir de bons Ministres, qu'ils en sont responsables devant Dieu: qu'ils n'enseront pas quittes pour dire: j'ai commis ce soin à mes grands Vicaires & à mes Officiaux; parce qu'ils répondent aussi de leur probité. Il rapporte à cette occasion une histoire remarquable de David Evêque d'Utrecht, fils de Philippe le Bon. Il étoit habile homme & bon Theologien, ce qui est rare, dit *Erasme*, dans des gens de qualité, & principalement dans les Evêques des Pays-Bas. Il avoit ouï dire que dans le grand nombre de personnes que l'on ordonnoit, il y en avoit très-peu qui eussent quelque science; voulant s'en instruire plus particulièrement, il fit mettre une chaire dans la Sale où on examinoit ceux qui se présentoient aux Ordres; il les interrogea & leur proposa des questions plus ou moins difficiles, selon l'Ordre qu'ils demandoient. L'évenement fut, qu'il les renvoia tous à l'exception de trois. Ceux qui avoient soin de l'Ordination, crurent que ce seroit un grand affront à l'Eglise, si de trois cens qui se présentoient aux Ordres, on n'en recevoit que trois: l'Evêque leur dit que c'en seroit un bien plus grand, si on recevoit des

aines.

Erasme. ânes. Ils lui repliquèrent, que le siècle où l'on étoit, ne produisoit plus des saints Pauls & des saints Jérômes: il dit qu'il ne demandoit ni des Pauls ni des Jérômes, mais qu'il ne donneroit pas les Ordres à des ânes. Il leur fallut avoir recours à la dernière machine. Si cela est, lui dirent-ils, il faut que vous augmentiez nos appointemens: car sans ces ânes, nous ne sçaurions vivre. Ce coup abbatit le courage de l'Evêque. Cependant il pouvoit le parer aisément, soit en disant à ses Officiers que les appointemens qu'ils avoient, étoient suffisans pour mener une vie sôbre & réglée, soit en retranchant de ses revenus pour empêcher ce desordre. Ne seroit-il pas plus utile à l'Eglise de n'avoir qu'un petit nombre de Ministres propres à faire leurs fonctions, qu'une foule de Prêtres inutiles, qui sont plus à charge à l'Eglise, qu'ils ne la soulagent? La plupart ne recherchent que les revenus de l'Eglise, & peu souhaitent de travailler. C'est pour être repus qu'ils se font Prêtres, & non pas pour paître le troupeau de JESUS-CHRIST. Otez les revenus, & vous verrez qu'il y en aura fort peu qui ambitionnent les degrez Ecclesiastiques. Au reste, l'Eglise n'auroit pas besoin de tant de Ministres, s'ils faisoient tous les fonctions de leur Ordre: que les Diacres recitaient l'Evangile: que les Prêtres enseignaient & administraient tous les Sacrements, & que l'Office ne se fit que dans les Eglises publiques. Erasme blâme le grand nombre de Chapelles domestiques & de Prêtres que l'on ordonne sans titre. Il recommande aux Evêques d'avoir soin de mettre dans les villages, des Curez capables d'enseigner la parole de Dieu: de donner aussi aux Religieuses qui ne peuvent plus aller comme autrefois entendre la parole de Dieu hors de leur Eglise, des personnes qui les en instruisent continuellement. Il prétend que les superstitions & les relâchemens qui se sont glissés dans les Monastères, ne viennent que de ce qu'on a «négligé d'y prêcher la parole de Dieu. Car, »dit-il, c'est cette parole qui confirme dans »la Foi, qui anime la charité, qui inspire »l'amour d'une vie céleste, sans quoi l'abstinen- »ce, l'habit monachal, le chant, & les »autres cérémonies portent plutôt à la supersti- »tion qu'à la vraie piété. Il blâme ceux qui ont égard aux recommandations dans la collation des charges Ecclesiastiques. Il souhaiteroit que l'on établit des Colleges, où l'on formerait à la Prédication, des esprits oboiss; parce qu'il arrive souvent que ceux qui sortent des Ecoles ordinaires, sont plus propres

à la dispute qu'à la prédication. Il fait un bel éloge de Guillaume Warham Archevêque de Cantorbrie & Chancelier d'Angleterre, pour montrer que les Prélats ont assez de temps pour vacquer à la piété, à l'étude, à leurs fonctions, & même aux affaires, quand ils le partagent & l'emploient comme il faut. Il ajoute l'exemple du grand saint Gregoire Pape. Il se plaint de ce que le ministère de la Prédication étoit fort méprisé & négligé de son temps. Il compare un Prédicateur Evangelique à un Roi, & le met au dessus d'un Anachorete, d'un Ange & de saint Jean-Baptiste. Il préfère le don de la Prédication à celui de faire des miracles. Il parle de la prudence que doit avoir un Prédicateur pour détruire peu à peu & avec douceur les superstitions communes, & pour gagner les cœurs, en se faisant tout à tous. Quoiqu'il soit juste que celui qui sert à l'Autel vive de l'Autel, il souhaiteroit que la parole de Dieu fût enseignée gratuitement. Qui n'admireroit, dit-il, & qui ne respecteroit un homme qui se don- »neroit tout entier à secourir les autres, qui »veilleroit comme un pere & comme une me- »re à leur salut; qui enseigneroit les ignorans, »détromperoit ceux qui sont dans l'erreur, re- »leveroit les malades, consoleroit ceux qui »sont dans l'affliction; soulageroit ceux qui »sont opprimés; baptiseroit les enfans, assiste- »roit les malades au lit de la mort, enseveliroit »les morts, soulageroit les pauvres, feroit des »prieres, & offriroit des sacrifices pour le sa- »lut de tous; qui, en un mot, donneroit à tout »le monde des marques de sa bienveillance, »& qui se feroit constamment, gaîement, ne »demandant pour cela aucune récompense, & »ne cherchant ni argent, ni services, ni gloire. »Il exhorte le peuple à apporter de son côté l'attention, la docilité qu'il doit aux Prédicateurs, & déclame contre le peu de respect qu'on leur porte. Enfin il conclut que si les Prédicateurs & les Auditeurs font leur devoir, que les Prédicateurs dispensent les thresors de JESUS-CHRIST fidèlement, agréablement, exactement, avec charité & avec assiduité; que le peuple écoute avec attention & avec piété la parole de Dieu; il n'y a pas lieu de douter que le Ciel ne donne une moisson abondante.

Le 2. Livre de l'Ecclesiaste d'Erasme commence par cette réflexion, que celui qui aura toutes les qualitez d'un bon Prédicateur, dont il parle dans le Livre précédent, n'aura pas beaucoup besoin de préceptes & d'avis, parce que cette disposition de l'esprit sincere & parfaite four-

Erasme, nait d'elle-même une éloquence digne des choses sacrées, une prononciation, & des gestes qui leur conviennent; car il arrive je ne sçai comment, que l'intérieur de l'homme passe à son extérieur, & lui donne des impressions qui ont du rapport. Il ajoute néanmoins que l'art peut servir à confirmer & à régler ces impressions que le Saint-Esprit inspire. Ainsi les Prédicateurs ne doivent pas négliger les règles de l'art, ni l'élégance du discours. Il conseille aux jeunes gens qui se destinent à la Prédication, d'entendre souvent de bons Prédicateurs, & de remarquer leurs beaux endroits ou leurs défauts. Il trouve bon qu'ils lisent Demosthène, Cicéron, & les autres Auteurs profanes, pour se former à l'éloquence. Plutarque & Senèque peuvent beaucoup servir à leur fournir des pensées morales. Entre les Auteurs Ecclesiastiques, il conseille particulièrement la lecture de saint Basile, de saint Chrysostome, & de saint Gregoire de Nazianze, pour les Grecs. Pour les Latins, Tertullien, quoique dur dans ses expressions, a beaucoup de sel, & de finesse pour censurer les erreurs & pour reprendre les vices. Saint Hilaire n'est pas fort utile pour rendre des discours populaires agréables. Saint Cyprien est plus utile, parce qu'il a un style véhément, sérieux, & qui coule facilement. Le genre d'éloquence de saint Ambroise ne convient guère à notre temps, parce qu'il est plein de subtilitez & de pensées affectées, quelquefois même obscures. Saint Jérôme est propre à toute sorte de genre oratoire; il est ardent pour exciter les passions; mais parce qu'il n'étoit que simple Prêtre, & non pas Evêque, il ne s'est jamais exercé à prêcher. Saint Augustin est heureux & habile dans l'art de prêcher sur le champ. Il a plus de douceur que de force. S'il se plait aux jeux de mots & aux digressions, il faut l'attribuer au goût de sa nation qu'il avoit à satisfaire. Saint Gregoire Pape est simple & pieux dans ses Sermons; mais il est plein de sentences coupées qui commencent & qui finissent par la même cadence, qu'un Prédicateur de notre temps ne pourroit imiter sans passer pour ridicule. Quoique Prudence ait écrit en vers, il a néanmoins beaucoup d'éloquence Chrétienne. Saint Bernard est plus Prédicateur par nature que par art. Il est agréable & doux, & assez propre à émouvoir les passions; mais la plupart de ses Sermons ont été faits dans des Assemblées de Moines, à l'usage dequels il a fait plusieurs de ses Ouvrages. Il y a d'autres Auteurs qui ont encore réussi dans ce genre, comme

saint Leon & saint Fulgence. Jean Gerfon n'est pas fort propre à secourir un Prédicateur, pour ce qui regarde la facilité de prêcher. Il divise tout, & de là vient qu'il est froid. Il tâche d'exciter les passions mais c'est plutôt en lui que dans les autres. S. Thomas auroit été assez propre à prêcher, s'il s'y étoit exercé comme il s'est exercé dans la Philosophie & dans la dispute. Scot & les autres Docteurs de même genre, peuvent être utiles pour la connoissance des choses, mais ils sont inutiles pour apprendre à parler. Après ceux-là sont venus des Prédicateurs propres peut-être à leur theatre; mais qui n'avoient aucun art ni aucune prudence. C'est de cette veine que sont sortis les Sermons de Paradis, de Jourdain, de Jacques de Voragine, de Robert Licius & de plusieurs autres, qui sont tellement tombés d'eux-mêmes dans l'oubli, qu'il est inutile de dénouer de leur lecture. Erasme traite ensuite selon les règles de Rhetorique, des devoirs de l'Orateur & des parties de son discours. Il approuve que l'on prenne un thème tiré de l'Ecriture; mais il veut qu'il convienne au sujet qu'on doit traiter dans le Sermon. Il donne des exemples de différentes sortes d'exordes. Il ne désapprouve pas l'invocation de la Vierge, mais il ne croit pas qu'on doive obliger les Prédicateurs à s'en servir nécessairement. Il donne des règles de la Division. Il parcourt les lieux dont on se peut servir dans les Sermons en tout genre. Il remarque que l'on ne doit point rapporter d'histoires ni de miracles qui ne soient bien certains. Il montre, comme on doit adoucir les reprendemens. Il n'approuve pas que l'on publie en chaire des vices cachés; que l'on en décrive qui ne sont pas connus; qu'on les dépeigne d'une manière qui peut y faire penser, ni que l'on entre dans un détail ennuyeux & ridicule de certains déreglemens. Enfin jamais personne n'a traité avec tant d'étendue, de la partie de l'Orateur, que les Rhetoriciens appellent l'Invention, & n'a mieux détaillé toutes les matieres, & les sujets qu'un Prédicateur peut traiter, qu'Erasme le fait dans ce second Livre.

Il traite dans le troisième, de l'ordre & de la methode qu'un Prédicateur doit observer. Autrefois les Prédicateurs ne suivoient point ordinairement d'autre ordre que celui du texte de l'Ecriture Sainte qu'ils expliquoient. Dans les Panegyriques des Saints, on suivoit l'ordre que l'on observe dans les Discours du genre démonstratif. S. Chrysostome, après avoir expliqué les difficultés de l'Ecriture Sainte, attachoit à un point de morale. Les Prédicateurs

mo-

Erasme.

modernes se mettent à genoux dans leur chaire; & après avoir dit quel que priere tout bas, se relevent & font le signe de la Croix. Ils recitent ensuite le thème, & sont sur ces paroles quelque réflexion generale. Erasme dit qu'il avoit appris qu'il y avoit des endroits où après cela l'on avoit accoustumé de lire l'Evangile en Langue vulgaire : qu'ensuite on faisoit la Vierge pour demander la grace : que l'on repetoit le thème : qu'on apportoit la division du Discours, & qu'on le continuoit. Il rapporte différentes autres methodes de prêcher, la plupart extraordinaires & qu'il ne faut pas suivre. Il conseille au Prédicateur de prêcher de la meilleure maniere, sans s'écarter de la gravité que demande la parole de Dieu ; se souvenant qu'il y a bien de la difference entre un Avocat qui fait tout ce qu'il peut pour gagner sa cause, ou un Comedien, qui n'a d'autre but que de faire en sorte que la declamation plaise à l'Assemblée ; & un Prédicateur dont le but doit être d'enseigner la parole de Dieu. Il n'approuve pas qu'un Prédicateur se serve de la memoire artificielle ; il lui permet de lire les passages de l'Ecriture & des Peres s'il n'a pas assez de memoire pour les retenir par cœur. Il donne quantité de regles pour la prononciation & pour l'action, qui peuvent être de grande utilité aux Prédicateurs. Il blâme les manieres comiques & theatrales de quelques Prédicateurs. Il traite ensuite tres-amplement des figures & des moëns dont un Prédicateur se doit servir pour exciter, non des passions profanes, mais des mouvemens de pieté Chrétienne, qui soient durables. Il explique quelques termes utiles dans l'Ecriture, que l'on prend quelquefois en un nouveau sens ; comme le *Monde*, qui selon le langage de l'Ecriture, consiste dans l'amour d'éregle que l'on a pour les choses de cette vie mortelle, qui nous fait négliger une vie éternelle & les vertus qui y conduisent. Tous ceux qui aiment les biens de ce monde, fussent-ils dans les cloîtres, sont de ce monde ; au lieu que ceux qui ont mortifié leur chair avec J. C. qui sont ressuscitez spirituellement avec lui, qui n'ont point d'attachement pour les biens de la terre, & qui ne respirent que le Ciel, sont morts véritablement au monde. Le nom de *Saints* a été donné par les Apôtres à tous les Fideles baptisez ; & celui de *Freres* à tous les Chrétiens. La Religion dans l'Ecriture Sainte consiste selon saint Jacques à s'acquitter des devoirs de la charité, & à se conserver pur de la corruption du siecle. Tous les Chrétiens doivent être des Religieux en ces sens, comme ils doi-

Erasme.

vent être tous *obéissans* à la Loi de Dieu. Tous les vrais Chrétiens sont encore *parfaits* selon cette parole de J. E. U. S. C. H. R. I. S. T. Soiez *parfaits* comme votre Pere étoit & est parfait. Le nom d'*Apôstas* se disoit anciennement de ceux qui quittoient la Religion de J. C. A présent on l'applique aux Moines qui quittent leur Ordre. Afin qu'un Prédicateur cite l'Ecriture Sainte à propos, il ne suffit pas qu'il consulte des extraits de sentences ; il faut qu'il lise les sources ; & qu'il consulte les Interpretes. Entre ceux-ci, Erasme prétere les Grecs aux Latins, & les anciens aux modernes. Il fait deux classes des anciens : ceux de la premiere antiquité, comme saint Clement, Papias, saint Ignace, saint Justin, saint Irenée, Origene & Tertullien ; & ceux du moiën âge, qui a porté saint Athanasie, saint Basile, saint Chrysostome, saint Cyrille ; & chez les Latins saint Ambroise, saint Jerome, saint Augustin ; temps auquel l'Eglise étoit exercée dans l'étude de l'Ecriture Sainte par les insultes des heretiques, & confirmée dans les dogmes de foi. Il faut lire les plus anciens avec veneration, mais avec choix & avec indulgence ; parce que l'Eglise n'ayant pas encore prononcé en ce temps-là sur plusieurs articles, ce n'étoit pas une impiété d'en douter, pourvu que l'on fût dans la disposition de quitter l'erreur ou le doute, aussitôt que la verité seroit découverte. Erasme prétend qu'il n'eût pas défendu de s'éloigner du sentiment des Peres dans l'explication de quelques endroits de l'Ecriture Sainte, parce qu'ils ne conviennent pas entr'eux du même sens, quoi qu'il avoué que le consentement unanime de l'Eglise sur quelques points, doit servir de loi. Il ne peut pas souffrir que l'on donne à des passages de l'Ecriture Sainte une explication forcée & éloignée de leur sens naturel, quoique quelques anciens se soient donnez cette liberté. Il veut que l'allegorie soit fondée sur le sens literal & grammatical. Il rapporte plusieurs exemples d'allegories, qu'il desapprouve, & condamne celles qui sont appuyées sur un se contraindre aux paroles, ou sur des fictions. Il montre l'utilité des allegories, qui sont justes, quoi qu'il avoué qu'elles ne servent de rien pour prouver la verité d'un dogme, à moins qu'il ne soit clairement marqué en d'autres endroits ; mais elles servent, dit-il, à consoler les affligés, à confirmer ceux qui sont flottans, à divertir les esprits ennuyez. Entre les allegories, le Prédicateur doit plutôt prendre celles des Anciens que d'en inventer soi-même ; & il doit entre celles-là, choisir

Erasme. Sur celle qui convient le mieux au sens littéral. La Tropologie, c'est-à-dire, le sens spirituel qui concerne les mœurs, convient presque à tous les Livres de l'Ecriture. Pour l'allegorie qui regarde les mystères & l'anagoge qui concerne l'autre vie, on ne peut pas s'en servir avec le même succès dans tous les Livres de l'Ecriture Sainte. Enfin une même chose peut être la figure de plusieurs choses, & le fondement de plusieurs allegories.

Erasme n'est pas de l'avis de ceux qui croient que l'Ecriture Sainte n'a point d'obscurité. Il soutient qu'elle en a non-seulement à cause des tropes & des figures; mais pour plusieurs autres raisons. 1. A cause des fautes qui se sont glissées dans le texte. 2. Parce que l'Interprete a traduit le texte ou à contre-sens, ou d'une manière obscure & ambiguë. 3. A cause des Hebraïsmes ou des Grecismes. 4. A cause des coutumes ou des mœurs des Anciens que l'on ignore. 5. Parce qu'un mot signifie quelquefois différentes choses. 6. Parce qu'un même nom propre convient à plusieurs personnes, ou qu'une même personne porte différents noms. 7. Quelquefois l'ambiguïté vient de la ponctuation. 8. La prononciation varie même quelquefois la signification. 9. Les contradictions, ou les faussetez, ou les absurditez apparentes font aussi beaucoup de peine aux Interpretes. 10. On est encore embarrassé quand on ne prend pas garde quelle est la personne qui parle. Il rapporte ici les regles de Tichonius & celles de S. Augustin sur l'explication de l'Ecriture Sainte. Il finit ce Livre par des instructions generales sur la manière dont les Prédicateurs doivent se comporter, & des précautions qu'ils doivent prendre, soit pour reprendre les vices, soit pour enseigner les dogmes.

Le dernier Livre n'est qu'une table des matieres prédicables, qu'il rapporte sous différents titres, fournissant sur chacun des sujets, des pensées & des maximes des vertes, qu'un Prédicateur peut étendre & faire valoir.

Le traité de la manière de prier, n'est pas moins instructif & est plus pieux que celui de la manière de prêcher. Il renferme toute la matiere de la priere dans ces quatre points. 1. Quel est celui que l'on prie. 2. Quel est celui qui prie. 3. Quelles sont les choses qu'il demande. 4. De quelle manière il doit prier;

Le Traité du Symbole, ou le Catechisme compris en six catecheses, contient une explication du Symbole & du Décalogue par demandes & par réponses. Ce Traité n'est point sec comme sont la plupart des Catechismes. Quoique simple, il est sçavant, instructif, plein d'érudition, & écrit avec élégance.

Les prieres qui suivent composées par Erasme, sont belles & élégantes; mais l'esprit semble y avoir eu plus de part que le cœur; & on y trouvera plus d'art que d'unction.

La Paraphrase sur le *Pater*, est de même genre, mais plus pleine d'instructions.

Le *Pœcan* ou l'Hymne en l'honneur de la Vierge, est une piece d'un genre particulier, qui contient les louanges de la Vierge. La priere qu'il lui adresse dans l'affliction, est à peu près de même style.

Le Traité du mépris du monde, fut composé par Erasme lorsqu'il étoit encore dans le Monastere de Stein proche de Tergou sous le nom de Thierry d'Harleim, & adressé à son petit-fils. Comme c'est un fruit de la jeunesse d'Erasme, il ne faut pas s'étonner que l'on n'y trouve pas tant de solidité & de profondeur que dans les autres Ouvrages; mais plus de feu, de vivacité & de déclamation. Il y loue principalement la vie solitaire, & en fait voir le bonheur.

Le Traité de la Tristesse & de la Crainte de JESUS-CHRIST, fut écrit par Erasme à l'occasion d'un entretien qu'il avoit eu avec Paul Colet, qui prétendoit que Notre-Seigneur n'avoit point craint la mort, parce que la charité ardente qu'il avoit pour le salut des hommes, devoit exclure en lui les sentimens de crainte & de tristesse, & qui expliquoit ces paroles de J. C. *Que ce calice me passe*, de la douleur qu'il avoit que sa mort seroit funeste aux Juifs. Erasme soutient au contraire le sentiment commun, que J. C. entant qu'homme, a véritablement eu peur de la mort, & pris son Pere qu'il ne bût point ce calice. Il traite ce point de doctrine en bon Theologien, & fait voir 1. Que J. C. en tant qu'homme a dû craindre la mort. 2. Que ce n'est pas une vertu de ne point sentir, & de ne point craindre les maux; mais que la véritable constance consiste à surmonter ces sentimens. 3. Que la crainte de J. C. n'a causé aucun trouble dans sa raison, ni aucun mauvais penchant dans sa volonté. 4. Que la charité parfaite peut être sans la crainte & avec la crainte

Erasme.

Erasme.

crainte de la mort: & que plus J. C. a eu en horreur la mort, plus la grandeur de sa charité a paru, parce qu'il a voulu cette mort volontairement pour nous. 5. Que J. C. a en même temps craint & souhaité la mort: qu'il la vouloit très-effectivement & très-librement; mais que cependant, à cause de la faiblesse de la nature humaine, il sentoit de la répugnance à mourir: que la partie raisonnable y consentoit, & que la sensible y résistoit. Ce Traité est très-beau, & peut servir d'exemple de la manière dont on peut traiter des questions Theologiques par raison, & suivant les principes de la saine Philosophie.

Le Traité de la Préparation à la Mort, est celui des Ouvrages d'Erasme où il y a le plus de piété & le plus d'édification. En voici quelques extraits, qui feront juger du reste. Un Philosophe Païen fort célèbre, dit que la mort est ce qu'il y a de plus terrible entre les choses terribles; mais c'est qu'il n'avoit pas entendu notre divin Maître qui nous a instruits non seulement par ses paroles, mais aussi par son exemple, que l'homme ne peut pas par la mort du corps, que son âme étant tirée d'une prison très-rude, jouit d'un repos heureux; & que son corps revivra un jour pour avoir part à la gloire. Il ne savoit pas cette maxime du Saint-Esprit: *Heureux sont les morts qui meurent en JESUS-CHRIST.* Il n'avoit point entendu saint Paul parler, soupirer & demander la mort pour être avec J. C. persuadé que J. C. étoit une vie pour lui, & que la mort lui étoit très-avantageuse. Il n'est pas surprenant que des personnes qui croient que l'homme périt entièrement, & qui n'ont aucune espérance; aient une si grande horreur de la mort; mais il paroît étonnant que des gens instruits de la Philosophie Chrétienne, & qui en font profession, craignent la mort, comme s'ils ne croioient pas qu'il restât rien de l'homme après la mort, ou qu'ils se délassent des promesses de JESUS-CHRIST, ou qu'ils desespèrent de leur salut. Cette crainte de la mort, vient en partie de la faiblesse de la Foi, & en partie de l'attachement que l'on a aux biens de ce monde. Si l'on croioit fermement aux promesses que Dieu nous a faites par son Fils, on mépriseroit facilement tous les plaisirs de ce monde; & la mort qui nous en sépare seroit moins affreuse. Nous ne sommes que des voyageurs en cette vie; nous n'y avons point de demeure permanente; nous y sommes comme des étrangers qui campent sous des tentes, & non pas

Erasme.

comme des citoyens qui sont établis dans leur patrie. Toute cette vie n'est qu'une course vers la mort: course qui dure peu; mais la mort est la porte de la vie éternelle. Quel cas devons-nous faire de tous ces biens qui ne durent qu'un moment, qui sont si jects à tant d'accidens, & que la mort nous enleve quand aucun autre malheur ne nous les raviroit? Nous n'avons reçu la vie de Dieu, qu'à condition de la lui remettre dès qu'il nous la demande. Quand il nous accorderoit une longue vieillesse, qui est très-rare, qu'est-ce que toute la vie de l'homme, qu'un petit espace dans lequel nous courons bon gré malgré que nous en ayons, soit que nous dormions, soit que nous veillions, soit que nous sojions dans les plaisirs, soit que nous sojions dans la peine. Le cours perpétuel des années nous emporte comme un torrent impétueux; quoique nous croions, & que les autres croient que nous demeurerons en même état. Il faut apprendre à mépriser les choses temporelles & terrestres par la considération des biens éternels & célestes. Le souverain bonheur de l'homme, consiste à louer & à contempler son Créateur & son Redempteur: C'est la fin pour laquelle il est créé. La faiblesse de ce corps, dans lequel l'âme est renfermée, qui est sujet à tant d'infirmitez, de nécessitez, de maux & de périls, trouble souvent ce bonheur; & c'est ce que fait dire à saint Paul: *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* Il faut méditer la mort pendant toute la vie, & exciter la Foi, afin qu'elle s'augmente, & se fortifie, & qu'elle soit accompagnée de la charité, elle produise une espérance qui ne soit point vaine. Nous n'avons aucune de ces choses de nous-mêmes: ce sont des dons de Dieu que nous devons lui demander par des prières continues. Plus la Foi jointe à la charité & à l'espérance est ferme, moins on craint la mort. Le manque de confiance aux promesses de J. C. est la source la plus ordinaire de la crainte de la mort. Rien n'est si terrible que l'on ne puisse vaincre par les secours de JESUS-CHRIST, si l'on s'abandonne entièrement à la volonté de Dieu. Il apporte quantité d'autres considérations semblables, pour encourager les Chrétiens à se préparer à la mort, & à ne la point craindre, il donne ensuite des instructions pour bien mourir. La première est de bien vivre. La seconde, de ne pas attendre au lit de la mort à con-

Erasme. à confesser ses péchez, & à en faire pénitence. La troisième, de disposer de son vivant de ce que l'on est obligé d'ordonner par Testament; comme de restituer, de pardonner à ses ennemis; de faire des aumônes, de recevoir les Sacrements. Il blâme la trop grande confiance des esprits forts, & les sorpules des âmes timorées; & il veut que l'espérance soit toujours accompagnée de crainte. La même foi, dit-il, nous fait trembler & nous fait vaincre la crainte. Nous tremblons quand nous considérons la Majesté de celui que nous avons offensé; & nous cessons de craindre en considérant JESUS-CHRIST, dont la charité purifie nos péchez, & dont la grace supplée à nos imperfections. Il examine ensuite de quelle manière un malade se doit préparer à la mort. Il remarque qu'il ne doit point désespérer du salut tant qu'il est en vie: qu'il doit premièrement mettre son esprit en repos pour ce qui regarde les affaires temporelles, en remettant le soin à ses héritiers, ou en faisant un court Testament; qu'il doit faire une confession sincère de ses péchez à un Prêtre; & recevoir de lui avec foi & avec respect le remède de la Pénitence, en implorant de tout son cœur la miséricorde de Dieu, & prenant une ferme résolution de vivre mieux, s'il revient en santé: que s'il ne se trouve pas de Prêtre, il faut qu'il se confesse à Dieu qui recevra sa bonne volonté, & suppléera par une miséricorde singulière au Sacrement qui lui manque. Car quoique les Sacrements soient efficaces par eux-mêmes, néanmoins Dieu pourvoit au salut des hommes sans ces Sacrements, quand on a la Foi & la bonne volonté, & que ce n'est ni le propre, ni la négligence qui sont cause qu'on ne les reçoit pas: Erasme avertit les Prêtres qui assistent les malades, d'éviter deux extrémités également dangereuses: de les flatter par une trop grande complaisance, ou de les jeter dans le désespoir par trop de dureté: de faire retirer les personnes dont la vue peut renouveler en eux des pensées & des affections criminelles: de leur représenter la part qu'ils ont à la Communion; & aux prières de tous les Saints, & de les exhorter de mettre leur confiance en JESUS-CHRIST: de leur présenter l'image du Crucifix, pour leur en renouveler la mémoire. Erasme rapporte les tentations les plus ordinaires du Diable à l'article de la mort, & enseigne les remèdes qu'on doit y appliquer. Si le malade est tenté

de désespoir, il faut lui représenter la miséricorde de Dieu, & la victoire que J. C. a remportée pour lui sur le Démon: s'il est tenté sur les articles de Foi, il faut lui concilier de ne point raisonner ni disputer avec le Diable; mais de dire simplement, je crois ce que croit l'Eglise. En un mot, il faut opposer à toutes les suggestions du Démon, des pensées & des maximes Chrétiennes dont Erasme donne plusieurs exemples. Mais sur tout le Prêtre doit venir le malade d'exhorter sa Foi & sa Charité envers Dieu & envers le prochain; de pardonner de bon cœur à tous ceux qui l'ont offensé, de souffrir avec patience & pour l'amour de JESUS-CHRIST les douleurs de la maladie & la mort, se soumettant en tout à la volonté de Dieu; & qu'ainsi se désiant de soi-même, mais mettant sa confiance en la miséricorde de Dieu, dans les mérites de JESUS-CHRIST & dans les suffrages des saints, il dise avec un cœur & une Foi renfermée ces paroles: *Seigneur, je remets mon âme entre tes mains.*

Ce volume finit par quelques pensées Chrétiennes d'Erasme, entre lesquelles on trouve une Meille de la Vierge, & un Poème dont il avoit fait vœu, composé en l'honneur de sainte Geneviève, après qu'il eût été guéri d'une fièvre quarte par l'intercession de cette Sainte.

Nous avons déjà parlé de la Lettre Apologétique d'Erasme contre Dorpius au sujet de son Livre intitulé l'Eloge de la Folie. Elle est la première des Apologies qui sont contenues dans le neuvième Tome.

Le second de ces Ouvrages est l'Apologie adressée à Jacques le Fèvre d'Estaples, dont voici l'occasion & le sujet. Le Fèvre avoit publié un Commentaire sur les Evangiles & sur les Epîtres de saint Paul, dans le temps qu'Erasme travailloit à ses Notes sur le Nouveau Testament. L'Ouvrage de Jacques le Fèvre étant public avant qu'Erasme eût imprimé ses Notes, il le lut; & y ayant trouvé des fautes, il ne fut point de difficulté de les remarquer en passant dans ses Annotations, & de s'écarter du sentiment de le Fèvre en bien des endroits. Quoiqu'il n'eût rien dit de choquant contre le Fèvre, & qu'il eût même parlé de lui avec éloge en quelques endroits, ce savant homme se trouva offensé, soit de ce qu'Erasme avoit fait paroître aussi-tôt après lui un Ouvrage sur la même matière, soit de ce qu'il avoit relevé quelques fautes dans lesquelles il étoit tombé, tant les plus grands hommes ont de peine à souffrir qu'on les reprenne, ou qu'on témoin-

gne

Erasme. que l'on n'est pas de leur avis. Un des passages sur lesquels Erasme n'étoit pas d'accord avec le Fèvre, est en cet endroit du Pseaume 8. *Ministi eius paulo minus ab Angelis, Vous l'avez fait quelque peu inférieur aux Anges*, cité dans le Chapitre 2. de l'Épître aux Hebreux. Le Fèvre avoit remarqué que selon les Hebreux, il faut lire à *Deo*, quelque peu inférieur à Dieu; & autorisoit cette explication, du témoignage de saint Jérôme. Erasme dans ses Notes avoit cité l'explication de le Fèvre, & lui avoit opposé celle de saint Thomas qui approuve le premier sens, & l'explique du Corps que J. C. a pris, selon lequel on peut dire qu'il est inférieur aux Anges. Il avoit ajouté qu'on peut l'entendre de l'Âme aussi-bien que du Corps de JESUS-CHRIST, parce que l'on ne peut nier que l'Âme de J. C. n'ait été sujette à la douleur que les Anges ne souffrent pas; mais que de quelque manière qu'on l'entendit, il étoit vrai de dire que J. C. n'étoit pas seulement quelque peu inférieur à Dieu & aux Anges, à raison de sa nature humaine, mais qu'il étoit même au dessous du dernier des hommes, comme il est dit de lui dans un autre Pseaume: *Je suis un ver de terre, & non pas un homme, l'éprouve des hommes, & le plus vil du peuple*; car d'un côté il n'y a point de proportion de la divinité à l'humanité; & d'autre part on ne peut pas dire que celui qui a souffert la soif, la faim, & la flagellation, le supplice de la Croix, & la mort n'ait été qu'un peu inférieur aux Anges, par rapport à cette humiliation: c'est ce qui lui fait croire que le mot *Hebréu*, *paulo minus*, ne se doit pas entendre de la disproportion de la dignité, mais du temps; & que le sens de ce passage est: *Vous l'avez rendu inférieur aux Anges pour un peu de temps*. Le Fèvre, pour justifier son sentiment, avoit repris le Traducteur de la Version de l'Épître aux Hebreux, qui ayant suivi les Septante, a lu, *ab Angelis*, & prétendoit que saint Paul, qui a écrit cette Lettre en Hebreu, avoit lu comme il y a dans le texte *Elohim*, que l'interprète devoit traduire par le nom de Dieu. Erasme en lui répondant, prétend qu'il n'est pas certain que cette Épître soit de saint Paul; que ceux qui assurent que S. Paul l'a écrite en Hebreu, ne savent pas qui en est l'interprète; que quelques-uns croient que c'est saint Luc, que l'on ne pourroit pas accuser de s'être trompé; que le terme d'*Elohim* signifiant tantôt Dieu, tantôt les Anges & les hommes, on ne pouvoit pas reprendre l'interprète: qu'il n'étoit pas certain que ce Pseaume s'entendît à la lettre, de

Tom. XIV.

JESUS-CHRIST: que l'on avoit douté autrefois de l'Auteur de l'Épître aux Hebreux, qui applique à J. C. ce passage; & qu'enfin la Lettre même aux Hebreux n'avoit pas toujours été reçue comme canonique.

Erasme ayant donné prise sur foi dans cette remarque, le Fèvre d'Étaples ne manqua pas de la choisir, pour en faire la critique. Dans la seconde édition qu'il fit de son Commentaire sur les Épîtres de saint Paul en expliquant le second Chapitre de l'Épître aux Hebreux, il y soutint ce qu'il avoit avancé que ces mots, *paulo minus ab Angelis*, ont été pris de la Version des Septante par l'Interprète de l'Épître de saint Paul aux Hebreux, & qu'ils ne sont point de l'Apôtre, qui avoit lu à *Deo*: & après avoir remarqué qu'Erasme qu'il appelle son ami, n'avoit pas approuvé cette remarque, il dit qu'il se croit obligé de s'étendre sur la Note d'Erasme. Il rapporte donc mot pour mot les paroles de la Note d'Erasme, & y répond pied à pied. Il cite le Commentaire sur les Pseaumes, qu'il croit être de saint Jérôme, qui a cru qu'il falloit en cet endroit, à *Deo*. Il refuse ce qu'Erasme avoit dit; que JESUS-CHRIST tant qu'homme avoit été inférieur aux Anges, selon saint Thomas, quant aux souffrances du corps; parce que les Anges peuvent aussi souffrir, puisque les Démons sont condamnés à des peines éternelles. Quant à la remarque d'Erasme; que J. C. en tant qu'homme étoit non-seulement au dessous de Dieu & des Anges, mais même au dessous des hommes les plus malheureux, le Fèvre prétend que le nom de JESUS-CHRIST & de Fils de Dieu ne doit point s'entendre d'une des deux natures; mais de la personne de J. C. composée de la nature divine & de la nature humaine; & qu'en ces sens on ne peut pas dire sans impiété, qu'il soit au dessous des Anges ni des hommes: que quand il est dit dans l'Écriture, qu'il est un ver de terre, & non pas un homme, l'éprouve des hommes & le dernier du peuple; que Dieu l'a abandonné, &c. ces expressions ne doivent s'entendre que par rapport à l'idée qu'en avoient les Juifs, ou par rapport au genre humain, à qui ces épithètes convenoient. Il ajoute que l'on ne peut entendre l'humiliation de JESUS-CHRIST, du temps qu'il a été sur la terre; puisque saint Paul assure que le Père éternel faisant entrer J. C. sur la terre, dit de lui, que *tous les Anges l'adorent*: que la particule Hébraïque, *Meath*, ne s'entend pas du temps, comme Erasme explique la Grecque; mais de la qualité; & qu'en

K

general

Erasme

general les termes de plus ou de moins ne peuvent pas être restreints au temps, à moins qu'il ne soit exprimé; que la particule Grecque *ἄνευ*, se dit aussi non du temps, mais de la dignité: que les termes suivans du Pseaume, *vous l'avez couronné de gloire & d'honneur, vous avez tout soumis à ses pieds, &c.* font voir que les précédens ne disent pas que J. C. soit au dessous des Anges; mais qu'il n'est seulement au dessous de son Pere, & le premier après son Pere. Sur les questions de Critique qu'Erasme avoit méleées de l'Auteur, de l'Interprete & de l'autorité de cette Lettre, le Fèvre dit que l'on ne sçait point qui est l'Interprete de cette Lettre, que l'on n'a aucune preuve que ce soit saint Luc: qu'il n'est point question si saint Paul est Auteur de cette Lettre: mais de quelle maniere il faut entendre les paroles du Pseaume citées dans cette Lettre: qu'il n'est pas certain que l'Ancienne Eglise Latine n'ait pas reconnu son autorité, puisqu'avant le temps de saint Jérôme, elle est citée par les Peres Latins: que quoique nous n'en ayons qu'une Version, on doit croire qu'elle est de saint Paul, & qu'on ne peut nier qu'elle ne contienne des sentimens très-élevés d'esprit & de vie, qu'elle ne soit très-utile au peuple fidele & à toute l'Eglise, & qu'elle ne soit approuvée par les saints Conciles, & par les Canons Ecclesiastiques.

Cette seconde édition de l'Ouvrage de Jacques le Fèvre étant tombée entre les mains d'Erasme comme il parloit pour aller à Louvain, il lût cette remarque, & ne fut pas plutôt arrivé en cette ville, qu'il composa une Apologie, dans laquelle il justifie premierement sa conduite; & se plaint de la maniere un peu dure dont le Fèvre l'avoit traité. Entrant ensuite en matiere, il déclare qu'il n'a point prétendu rejeter l'explication de saint Jérôme: qu'au contraire il l'a rapportée la premiere, & qu'il y a joint la seconde, pour faire connoître que cet endroit étoit expliqué de deux manieres par les Interpretes Catholiques; qu'il n'a pas cité saint Thomas pour la seconde, comme un Auteur qu'on fût obligé de suivre: qu'il eût pu alleguer pour la même interpretation saint Chrysostome, Theophylacte & tous les autres anciens Commentateurs, à l'exception de saint Jérôme: que quand il a parlé des Anges, il n'a parlé que de ceux qui jouissent de la gloire, & qui sont par conséquent exempts de souffrances: que la Version des Septante a son autorité, & que le mot Hebreu *Elohim* signifie le vrai Dieu & les Anges: qu'il sçait bien que J. E. S. U.

CHRIST est une seule personne, Dieu & homme, & que l'on peut lui attribuer les propriétés de l'humanité & de la divinité, à cause de l'union hypostatique; mais que cela n'empêche pas que l'on ne puisse dire de l'humanité en J. C. des choses qui ne se peuvent pas dire de la divinité: comme par exemple, que la chair de J. C. a été affligée: que son ame a eu de la douleur, & que sa divinité a vaincu la mort: que l'on peut dire en ce sens que la divinité a été abaissée en quelque sorte, en s'unissant à l'humanité, & que la nature humaine en J. C. est inferieure à Dieu, & même aux Anges, en tant qu'elle est sujette aux douleurs & à la mort: qu'il ne s'enfuit pas de là que la personne de J. C. soit d'une condition inferieure aux Anges, mais seulement qu'il y a quelque chose en quoi J. C. selon sa nature humaine, est inferieur aux Anges: & que l'on peut dire avec saint Paul, que J. C. s'est humilié même au dessous de la condition ordinaire des hommes, en se soumettant au supplice infame de la Croix: que cette humiliation n'empêche ni sa dignité comme Dieu, ni son elevation & son excellence en tant qu'homme. Il s'étend fort au long sur cette humiliation de J. C. Il fait voir ensuite que la particule Grecque *ἄνευ*, peut signifier le peu de temps, aussi bien que la particule Hebraïque *Meath*, & donne des exemples de l'un & de l'autre. Il prouve aussi que le nom *Elohim* est ambigü, & signifie Dieu & les Anges. Il traite enfin plusieurs questions incertaines. Il soutient toujours qu'il n'est pas certain que l'Épître aux Hebreux soit de saint Paul, en déclarant néanmoins que si on lui montrait que c'étoit le sentiment de l'Eglise, il étoit prêt de la reconnoître comme de saint Paul. Il reconnoît aussi son autorité. Il doute qu'elle ait été écrite en Hebreu, & rapporte les passages de saint Jérôme & des Anciens sur ce sujet. Enfin, il ne laisse aucune des objections de Jacques le Fèvre sans réponse, & recueille à la fin de cette Apologie plusieurs fautes dans lesquelles le Fèvre étoit tombé dans sa Version du Nouveau Testament. Cet Ecrit est de l'an 1517. Quoiqu'Erasme y fit paroître un peu de chaleur & de mécontentement contre le Fèvre, il ne perdit pas néanmoins l'estime qu'il avoit pour ce grand homme. Dans la Lettre vingt-quatrième du Livre second du 26. Août 1518. écrite à Bombasius, qui l'avoit complimenté sur son Apologie contre le Fèvre, il lui témoigne que ce compliment ne lui plait pas plus, quela contestation qu'il a été obligé d'avoir avec le Fèvre,

Erasme. Fèvre, qu'il reconnoît pour un homme de bien & d'érudition, très-honnête, & son ancien ami; & assure qu'il seroit très-taché d'être cause que quelqu'un eût des sentimens défavorables de lui. Il écrit la même chose dans la troisième Lettre du 3. Livre, & en d'autres endroits. Enfin, il ne se contenta pas de le témoigner aux autres, il l'écrivit lui-même plusieurs fois à Jacques le Fèvre; le conjurant de faire cesser les disputes qu'il y avoit sur leur sujet. Le Fèvre disoit tantôt qu'il répondroit, tantôt qu'il ne croiroit pas qu'il lui fît réponse. Enfin il prit le parti de demeurer sans réponse, & il se repentit d'avoir attaqué Erasme. Badée s'employa pour raccommoder ces deux Auteurs, & ils se reconcilièrent enfin entièrement.

Quelque temps après Jacques Latomus Docteur en Théologie, & Professeur à Louvain, fit paroître un Dialogue des trois Langues ou de l'étude de la Théologie, dans lequel, sans nommer Erasme, il attaquoit plusieurs endroits du Traité de l'étude de Théologie composé par Erasme; & le rendoit odieux, en le refusant avec Luther. Erasme n'employa que deux jours du mois de Mars 1519, à faire sa Réponse, qui est divisée en deux Livres, & qui se trouve le troisième des Ouvrages du neuvième Tome. Erasme défend dans cet Ecrit les règles qu'il avoit données des Etudes d'un Theologien, tant pour les belles Lettres & les sciences profanes, que pour la Théologie, l'Ecriture Sainte & les Peres; répond en peu de mots aux objections de Latomus, & examine les points sur lesquels il eût d'un avis opposé au sien.

La querelle d'Erasme avec Edouard Lée succéda à celle qu'il eut avec Latomus. Ce jeune Anglois se déclara ouvertement contre Erasme avant même qu'il eût lu ses Livres. La première Edition du Nouveau Testament d'Erasme avec des Notes, lui étant tombée entre les mains, il entreprit de faire des remarques contre plusieurs endroits de cet Ouvrage. Il fit attendre près de deux ans ce Livre au public, & se servit de divers artifices pour en donner une grande idée. Il en distribua d'abord des copies manuscrites; & enfin il fut imprimé à Paris en 1520. Erasme se crut alors obligé de faire une réponse aux remarques de Lée, pour justifier ses Notes sur plusieurs endroits du Nouveau Testament. Cette Réponse est divisée en trois Livres. Les deux premiers sont contre les premières remarques de Lée; & le troisième sur vingt-

Erasme. cinq nouvelles remarques qu'il avoit ajoutées aux premières. Cet Ouvrage est très-utile, & contient l'explication & la critique de plusieurs passages difficiles du Nouveau Testament.

Jacques Lopez Stunica Docteur en Théologie de l'Université d'Alcala, entreprit aussi d'écrire contre les Notes d'Erasme sur le Nouveau Testament. Erasme avoua que quoiqu'il y eût bien de la malignité dans l'Ouvrage de Stunica, il étoit moins emporté que celui de Lée. Il avoit commencé à faire des remarques contre Erasme dès le vivant du Cardinal Ximenes, qui étoit mort en 1517. & ce Cardinal lui avoit conté de les envoyer manuscrites à Erasme avant qu'il les publiât, & d'attendre sa Réponse, afin de les supprimer, s'il le trouvoit raisonnable, ou de les faire paroître s'il ne faisoit pas à ses souhaits. Mais Stunica étoit trop prévenu contre Erasme pour en agir ainsi; & ayant vu un jour entre les mains d'une personne le Nouveau Testament revu par Erasme, il ne pût s'empêcher de lui dire en présence du Cardinal, qu'il s'étonnoit de ce qu'il s'amusât à lire ces bagatelles; & que ce Livre étoit plein de fautes & d'erreurs prodigieuses. Ximenes lui dit sur le champ: *Plus à Dieu que tous les Auteurs écrivent ainsi. Donnez-nous quelque chose de meilleur, ou ne blâmez pas le travail des autres.* Cette Réponse fut cause que Stunica attendit à faire paroître son Ouvrage, que ce Cardinal fût mort. Erasme fit une Apologie contre l'Ouvrage de Stunica, pour répondre aux objections qu'il avoit faites contre les Notes. Stunica étant allé à Rome en 1521. non-seulement y porta ses observations contre le Nouveau Testament d'Erasme; mais y fit encore un Ecrit qu'il intitula: *Blasphèmes & Impietés d'Erasme de Rotterdam, par Jacques Lopez de Stunica*, dans lequel il avoit recueilli les passages les plus libres des Ouvrages qui pouvoient le rendre odieux aux Puissances Ecclesiastiques. Le Pape Leon X. lui fit défense de rien faire paroître d'injurieux contre Erasme. Après la mort de ce Pape, les Cardinaux renouvelèrent cette défense, aussi-bien que son successeur Adrien VI. mais malgré ces ordres, ce Livre fut imprimé secrètement: & publié. Cependant Erasme fut obligé d'y répondre, & de faire voir dans une Apologie, que Stunica lui en avoit imposé, ou avoit mal interprété ses sentimens. Stunica fit paroître quelque temps après, un Ecrit intitulé, *le Prodrome*, & deux autres petits Ouvrages, l'un intitulé: *Les principales Conclusions suivantes*

Erasme. & scandalieuses qui se trouvent dans les Livres d'Erasme, extraites par Jacques Lope de Stunica; & un autre, pour prouver que l'ancien Interprete de l'Ecriture Sainte, n'avoit point fait les solecismes qu'Erasme avoit remarquez. Erasme fit une Réponse aux conclusions, & écrivit une Lettre Apologetique à Stunica, pour servir de réplique à son dernier Traité. Cette Lettre est datée du 9. Juin 1529. & Stunica mourut en 1530. au retour de Naples.

Sanctius Caranza entra aussi dans la dispute de Stunica contre Erasme, & fit un Ecrit pour défendre quelques-unes des Remarques de Stunica sur quelques endroits où il prétendoit qu'Erasme avoit diminué la force des passages qui prouvent la divinité de JESUS-CHRIST. Erasme soutint dans la première partie de son Apologie, que Caranza l'accuse fausement de n'avoir pas cru que l'on pût prouver la divinité de J. C. par quelques-uns de ces passages, & qu'à l'égard des autres, on peut dire, sans blesser la Foi Catholique, qu'ils ne sont pas entièrement convaincans à l'égard des hérétiques. Il explique ce qu'il avoit dit, qu'il ne sçavoit pas si le nom de Dieu étoit clairement attribué à J. C. en plus d'un ou de deux endroits du N. T. quoiqu'il y eût plusieurs passages dont on pouvoit conclure qu'il étoit Dieu, en déclarant qu'il ne falloit pas entendre ces paroles à la rigueur, d'un seul passage, ou tout au plus de deux, mais suivant l'usage ordinaire, d'un petit nombre, où J. C. fût clairement appelé Dieu. Dans la seconde partie de la Réponse à Caranza, Erasme examine si la qualité d'*Esclave* a été attribuée à J. C. dans l'Ecriture; & si elle lui convient. Erasme sembloit avoir approuvé le sentiment de Laurent Valle, qui l'avoit nié après saint Chrysostome. Caranza en faisoit un procez à Erasme. Il soutint qu'on peut dire en un sens que J. C. n'est point un esclave, en prenant ce nom pour une personne indigne, basse & méprisable. Il ajoute qu'il est persuadé qu'il n'y a point d'endroit de l'Ecriture où J. C. soit appelé esclave: que cependant il a avoué qu'on peut l'appeller *Esclave* de Dieu selon la nature humaine, en prenant ce terme pour une soumission entière & parfaite, & non pas si on l'entend d'une condition servile qui renferme de la crainte, de la malice & de l'indignité, quoiqu'on puisse dire même en ce sens, qu'il a pris la forme ou l'apparence d'escla-

ve, parce qu'il a paru à plusieurs comme un méchant homme digne du supplice des esclaves. La troisième partie de l'Apologie d'Erasme, est faite pour défendre ce qu'il avoit dit du Mariage. Quoiqu'il eût déclaré qu'il étoit persuadé que le Mariage étoit un des sept Sacremens, Stunica, & après lui Caranza, l'avoient accusé d'être d'avis contraire, parce qu'il avoit expliqué dans un autre sens le passage du chapitre 5. de l'Epître de saint Paul aux Ephésiens; & remarqué que Pierre Lombard n'avoit pas cru que ce Sacrement conférât une grâce particulière. Erasme se justifie, & accuse ses adversaires de mauvaise foi & d'emportement.

Il fut aussi attaqué sur l'interprétation du passage de la première Epître de saint Paul aux Corinthiens chapitre 15. v. 51. en Angleterre, par Standicius Evêque Anglois en présence du Roi, & des Seigneurs de la Cour: & à Louvain dans des Leçons publiques par Nicolas Egmond Carme & Professeur. Ce passage est sur la Résurrection. Il y a dans le Grec: *Nous ne dormirons pas tous du sommeil de la mort; mais nous serons tous changés.* Dans la Vulgate, *Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* Erasme avoit suivi dans sa Version le sens du Grec. Ses deux adversaires prirent de là occasion de l'accuser de plusieurs hérésies; & en particulier de nier la Résurrection. Erasme fait voir dans sa Réponse, que cette accusation est sans fondement; & que le sens du Grec est soutenable.

Erasme n'eut pas de moindres attaques du côté de la France: l'on peut même dire qu'elles lui furent plus sensibles par l'estime qu'il avoit pour notre Nation, & pour la Faculté de Théologie de Paris. Noël Beda, Principal du College de Montaigu, fut son accusateur; & fit paroître en 1524. & 1525. deux Censures contre les Ecrits d'Erasme: l'une en son nom, l'autre signée de lui & de Guillaume Du Chesne. Celle-ci portoit en general, que la doctrine d'Erasme étoit erronée sur les matieres de Théologie, contraire aux bonnes mœurs, & schismatique: qu'elle dérogeoit d'une manière impie à la sainte Religion; qu'on devoit éloigner de la lecture de ses Livres, principalement ceux qui faisoient profession de la vie Monastique. La Censure de Beda contenoit plusieurs propositions extraites des Paraphrases d'Erasme sur le Nouveau Testament, par lesquelles il prétendoit justifier le jugement qu'il portoit de la doctrine

ne

Erasme. ne d'*Erasme*. Beda avoit déjà communiqué à *Erasme* quelques-unes de ces remarques avant qu'elles parussent ; mais il les rendit publiques, sans attendre la Réponse. Alors *Erasme* se défendit par des Ecrits publics, & accusa Beda de lui en imposer, de le calomnier, de changer le sens de ses passages, de les tronquer, d'y ajouter, de dissimuler ses réponses & ses explications, de condamner des sentimens très-orthodoxes, & de tomber lui-même dans des erreurs & dans des blasphèmes. C'est ce qu'il lui reproche en general dans le Prologue ; & venant ensuite au détail, il répond dans la première partie aux remarques de Beda. Il reprend dans la seconde ses censures : & dans la troisième il fait un recueil de mensonges, des calomnies & des blasphèmes qu'il prétend avoir trouvez dans les censures de Beda ; & en fait monter la réputation à cent quatre-vingt-une faussetez ou mensonges, trois cent dix calomnies & quarante-sept blasphèmes. Enfin, il répond par un quatrième Ecrit aux Remarques que Beda avoit faites contre plusieurs endroits de son Manuel du Soldat Chrétien.

Quelque temps avant que Beda se déclarât contre *Erasme*, Pierre Sutor Chartreux, qui avoit été Docteur de Sorbonne, avoit publié à Paris un Livre contre les nouveaux Traducteurs de l'Ecriture Sainte, dans lequel il avoit recueilli une partie de ce qui avoit déjà été dit contre la Version & les Notes d'*Erasme* par Lée, par Latomus & par Stanica. Cet Auteur ayant beaucoup plus de passion que de science, donne lieu à *Erasme* de le bien battre dans l'Apologie qu'il écrivit contre lui en 1525. & qu'il adressa à Jean de Selve Premier Président du Parlement de Paris. Il y traite dans la première partie, des Versions de l'Ecriture Sainte ; & fait voir qu'il a été en droit d'en faire une nouvelle, & de composer des Paraphrases. Il montre que la Version Vulgate n'a point été faite par l'inspiration du Saint Esprit ; & qu'elle n'est pas exempte de fautes ; que l'on peut avoir recours aux textes originaux ; que saint Jérôme s'est pu tromper dans ses Versions de l'Ancien Testament, & dans la correction de celle du Nouveau ; & qu'il s'y est glissés des fautes depuis saint Jérôme. *Erasme* défend dans la seconde partie de cet Ouvrage l'étude des belles Lettres & des Langues, que Sutor considéroit comme la source de tous les maux. Enfin, il prouve dans la troisième, que l'Ecriture Sainte en Langue vulgaire, peut être lue par les simples Fideles ; & refuse les argu-

mens & les conjectures que Sutor avoit alléguées pour montrer que cela étoit dangereux. Il y a bien de belles choses dans cette Apologie ; mais il y a aussi bien du personnel, qui n'est plus utile à présent.

Sutor opposa à l'Apologie d'*Erasme*, un Ouvrage intitulé *Antapologie*. *Erasme* en ayant parcouru seulement quelques pages, répondit à un petit nombre d'objections, pour faire voir qu'il ne lui seroit pas impossible de répondre à l'Ouvrage entier. Il répondit aussi en peu de mots ; mais avec plus de douceur, à quelques remarques que Clément avoit faites contre son Livre du Mariage.

La Censure de la Faculté de Theologie de Paris, faite contre les Livres d'*Erasme* à la poursuite de Beda, ayant paru, il n'osa pas l'attaquer ouvertement, & eut la déférence pour cette célèbre Faculté d'intituler son Ouvrage : *Déclaration sur les Censures publiées sous le nom de la Faculté de Paris*. Il proteste dans la Preface qu'il est bien éloigné de l'obscuration de ceux qui ne se contentent pas de défendre, & de soutenir ce qu'en leur objet ; mais qui ajoutent encore de nouvelles erreurs pires que les premières ; & qui ne voulant pas paroître hommes, deviennent hérétiques. Pour moi, dit-il, dans ma Réponse, je garderai le respect que je dois à l'autorité des Theologiens : je reconnaitrai les fautes dans lesquelles je suis tombé, ou par inadvertance, ou par négligence, ou par ignorance ; & quand l'ambiguïté ou l'obscurité de mon discours aura donné lieu aux Censeurs de se tromper, je déclarerai de bonne foi ce que je pense. Enfin, quand je trouverai des faussetez, ou des passages mal entendus, ou calomnieusement détournés, en un sens contraire, ou dans lesquels on me fait parler pour un autre, ou que l'on a mal expliqués, je rejeterai ces fautes, non sur le Corps de la Faculté, mais sur les Commissaires, ou les autres personnes partialières qui ont pris soin de cette affaire. Car la Faculté étant occupée d'affaires de conséquence, il ne faut pas s'attacher qu'elle n'ait pas eu le loisir d'examiner de plus près & avec plus d'attention mes Ouvrages. Elle a prononcé simplement sur les propositions qui lui ont été offertes, & si elles n'ont pas été extraites comme il faut, ce n'est plus mes propositions qu'elle a condamnées, mais celles qui lui avoient été offertes. Je souhaiterois, ajoute-t-il, que la dignité & l'autorité de ce Corps n'eussent aucune atteinte, étant persuadé qu'il est de l'intérêt de la Religion, que tout le monde ait des sentimens avantageux de la Faculté de Theologie de Paris, & que les décisions qu'elle fait soient reçues comme des oracles.

Erasme.

Il dit donc qu'il a plus à prendre garde dans cette Apologie, ne ne pas blesser l'autorité de la Sorbonne, que de justifier son innocence. Il rejette la suite qu'il peut avoir, sur les Deputez & les Capites. Il souhaiteroit néanmoins que cette Censure n'eût pas paru sous le nom de la Faculté. Il témoigne qu'il ne croit pas que tout ce qu'elle contient, ait été décidé dans l'Assemblée générale de la Faculté: qu'il sçait qu'on y a fait des additions dans les titres, dans les conclusions & dans la Préface. Il remarque que si la Faculté eût jugé à propos de la publier, elle n'eût pas attendu quatre ans à le faire, qu'il n'y avait point de Décret, par lequel il fut ordonné que la Censure feroit publique. Il ajoute que quand cette Censure seroit revenue de toutes ses formes, qu'il pourroit en appeler à la Faculté même, à qui l'on en avait imposé. Il prétend que ce qui a indisposé les esprits des Theologiens contre lui, c'est, 1. qu'il a parlé trop librement. 2. qu'il s'est étoigné des termes scholastiques, pour écrire mieux en Latin. 3. qu'il a plutôt suivi les anciens Docteurs de l'Eglise, que les nouveaux Scholastiques. 4. qu'il s'est servi de tropes & de figures, suivant l'usage des Ecrivains sacrés & des anciens Theologiens. Il se plaint de ce qu'ayant répondu aux objections de Beda, & s'étant expliqué dans ses Réponses, on n'avait eu aucun égard à ses explications: que quelques-uns s'étoient offensés de ce qu'en traitant un sujet, il l'avait poussé avec trop de véhémence; en sorte qu'il sembloit tomber dans l'excès opposé: que la même chose lui étoit arrivée aux anciens Auteurs Ecclesiastiques. Il avoue enfin, qu'il peut y avoir des fautes dans ses Ouvrages, & qu'il ne se croit pas plus heureux que saint Jérôme, saint Ambroise & saint Augustin qui n'en ont point été exemptes; mais il déclare qu'il n'a jamais eu de mauvais dessein: qu'il ne peut que louer la vigilance des Theologiens, qui ne veulent pas seulement arracher la zizanie des dogmes erronés; mais encore remédier au scandale des foibles. Mais il lui semble qu'ils auroient mieux fait de dire, si Erasme a eu ce sentiment-là, il est dans l'erreur, que de juger de sa doctrine & de son intention sur des extraits souvent infidèles; d'autant plus que jusqu'à présent il a travaillé pour l'Eglise. Enfin il finit sa Préface, en avertissant les Lecteurs, que si lui est échappé dans cette Préface, ou qu'il lui échappe dans ses déclarations, quelques termes, qui

ne paroissent pas assez respectueux, ils ne regarderoient en aucune manière le corps de la Faculté, qui n'avait prononcé que sur les propositions: un lui avoit été écartées, mais non pas ceux qui en avoient été les détracteurs.

Le premier Titre de la Censure, est sur les Enfants baptisés. Erasme avait dit dans une Lettre qu'il avait mise avant la Paraphrase sur saint Matthieu, qu'il lui paroît qu'il seroit plus à propos que les enfants baptisés fussent obligés d'habiter aux prédications, quand ils font parvenus à l'usage de raison; qu'on leur expliquât ce que contient la profession du B. p. éme; qu'ils fussent interrogés, en particulier par des personnes de probité, afin de sçavoir s'ils avoient reçu ce que le Prêtre leur avoit enseigné, & s'ils vouloient tenir ce que leurs Pains avoient promis pour eux dans le Baptême; que s'ils ratifioient cette promesse, il falloit faire tout ce qui se pouvoit pour les en empêcher de quitter leur Foi ancienne; & que si l'on ne pouvoit pas en venir à bout, il seroit peut-être expedient de ne les pas contraindre, & de ne leur imposer d'autre peine que la privation de l'Eucharistie.

La Censure taxe d'impieété cette proposition. Erasme s'excuse en disant qu'il n'a point douté que l'Eglise ne pût contraindre ces enfants baptisés à demeurer dans l'Eglise; mais qu'il a mis seulement en question, si cela étoit à propos ou non: que c'est une consultation, & non pas une décision: qu'il avoit cru qu'il étoit raisonnable de faire renouveler aux adultes les vœux faits dans le Baptême, & qu'il étoit plus à propos qu'ils le fissent librement & sans contrainte: qu'il étoit persuadé qu'il y en auroit très-peu qui renoncassent à la profession que l'on y avoit faite pour eux: qu'il lui paroît que l'esprit de l'Eglise étoit un esprit de douceur; que cependant il étoit persuadé qu'on ne devoit pas souffrir que des baptisés fissent profession d'adorer des idoles ou des Démon, ou blasphémaient contre JESUS-CHRIST & contre la Religion. Enfin, il déclare que puisque cet endroit a scandalisé quelques personnes, il l'effacera entièrement, & qu'il l'a même déjà retranché.

Le second Article censuré est conçu en ces termes: JESUS-CHRIST n'a pas voulu que sa mort fût lugubre, mais glorieuse: il n'a pas voulu qu'on la pleurât, mais qu'on l'adorât, parce qu'il mourut volontairement pour le salut de tout le monde. On dit dans la Censure, que quoique la mort de J. C. soit

Erasme.

Erasme. glorieuse, parce qu'elle a détruit la mort & l'Auteur de la mort, elle ne laisse pas d'être lugubre; & que ceux pour qui il est mort, doivent la pleurer. On en peut le prouver, ce passage du Pseaume 68. *J'ai attendu quelqu'un qui pleurât avec moi, & personne ne l'a fait: j'ai cherché un consolateur, & je n'en ai point trouvé;* & celui-ci du Prophète Zacharie: *On pleurera sur lui comme on a coutume de pleurer la mort d'un premier né.* Il est dit selon la Prophétie de Zacharie, qu'à la Passion de J. C. le glaive de la douleur a percé l'ame de sa pieuse Mere. Il faut encore pleurer les pechez des hommes, qui sont la cause de la mort de J. C. L'on déclare donc que la proposition d'Erasme est contraire au sentiment des Docteurs Catholiques, à l'usage de l'Eglise universelle, qui pratique l'abstinence des viandes tous les Vendredis, en memoire de la Passion de J. C. & contraire à l'Ecriture Sainte bien entendue; d'où l'on conclut qu'elle est temeraire, impie & heretique.

Erasme dit qu'il ne croiroit pas qu'il y eût de venin caché dans cette proposition: qu'il avoit suivi dans sa Paraphrase l'explication d'Auteurs Orthodoxes & approuvez, & entre autres, de Theophylacte, de Beze, de saint Ambroise dont il cite les passages. Il répond au Pseaume 68. que c'est une prétention de ce qui est arrivé à la mort de JESUS-CHRIST: qu'alors il est sans doute que les personnes de pieté devoient pleurer, parce qu'il étoit dans les souffrances; mais qu'à présent qu'il est dans la gloire, on doit se réjouir avec lui: que l'Eglise même dans le temps que l'on fait memoire de la Passion, ne peut pas retenir la joie, puisqu'elle chante, *ô Croix fidele, ô bois illustre entre tous les bois;* & que tous les Vendredis elle recite ces paroles: *Nous devons nous glorifier en la Croix de J. C.* La joie de la Resurrection a ôté du cœur de la Vierge & des Disciples, les sentimens de tristesse qu'ils avoient eus de sa mort.

Il soutient la même chose dans la déclaration sur la seconde proposition de cet article, qui concerne l'avis que J. C. donna aux femmes de Jerusalem qui pleuroient sa mort.

Le troisieme Titre est du Jeûne & de l'Abstinence. On y avoit recueilli plusieurs propositions d'Erasme, dans lesquelles il sembloit avoir blâmé la loi de l'abstinence des viandes, que l'on avoit censurées comme conformes à l'heresie de Luther. Il s'excuse en disant qu'il n'a point eu dessein de condamner ni de bla-

Erasme. mer les usages de l'Eglise: qu'il ne se trouvera aucun endroit de ses Ecrits où il l'ait fait; qu'il avoit seulement dit qu'il lui sembloit que ce seroit un Christianisme plus pur, & une pratique plus conforme à la doctrine Evangelique & Apostolique, si l'on ne faisoit point de Loi sur l'abstinence des viandes: que par le plus pur Christianisme, il avoit entendu simplement un usage qui s'éloigne davantage de l'apparence du Judaïsme: qu'il avoit seulement proposé cela comme une opinion, & par forme de remontrance: & que bien loin d'approuver le sentiment de Luther, qui enseignoit que l'on pouvoit violer les Loix de l'Eglise sur l'abstinence, il l'avoit refusé dans cet endroit: que dans les autres passages, il n'avoit pas parlé en son nom & par rapport à notre temps, mais au nom de JESUS-CHRIST & de saint Paul par rapport aux jeûnes & aux abstinences pratiquées par les Juifs.

Le quatrième Titre est du Jurement. Erasme dans sa Paraphrase du Chapitre 5. de saint Matthieu, avoit écrit que la Loi Evangelique condamne tout jurement, & qu'il n'est plus permis de jurer, parce que J. C. l'a défendu entierement. Cette proposition est censurée comme injurieuse à la Loi Evangelique & à J. C. éloignée du sens de l'Ecriture Sainte, & prise de la doctrine condamnée des Cathares & des Vaudois. Erasme se défend en disant, qu'il n'a fait que paraphraser les paroles de l'Evangile, & exprimer leur sens naturel: que saint Augustin, saint Jérôme, saint Hiltaire, saint Chrysostome, Theophylacte en parlent plus durement que lui: que ce n'étoit pas le lieu de traiter la question, s'il y a des occasions dans lesquelles le jurement soit permis; ce qu'il ne nie pas, mais d'exposer les termes de l'Evangile dans toute leur force: qu'il avoit déclaré dans ses Notes, qu'il ne condamnoit pas toute sorte de sermens; mais qu'il avoit parié generalement, pour faire connoître qu'on ne le devoit faire que rarement & dans une grande nécessité. Il explique encore quelques autres de ses propositions sur le même sujet, où il avoit parlé de la même maniere.

Le cinquieme Titre contient une proposition de la Paraphrase d'Erasme sur le Chapitre 22. de l'Evangile de saint Luc, dans laquelle il dit: *Après que JESUS-CHRIST a repris S. Pierre de ce qu'il avoit tiré le glaive contre des imptes & des seculiers pour l'innocence même, quelle raison pourra dans la suite avoir un Chrétien pour repousser l'injure par l'injure?*

La

Erasme.

La Censure condamne cette proposition comme faisant entendre que toute guerre est injuste. Erasme dit qu'elle n'a point ce sens: qu'il a déclaré en plusieurs endroits, qu'il y avoit des guerres justes: qu'il ne parloit que du temps de J. C. & des Apôtres, & des commencemens de l'Eglise: qu'enfin sa proposition jointe à ce qui la précède & à ce qui la suit dans sa Paraphrase, avoit un sens tout différent de celui qu'on lui imputoit.

Le Titre sixième est du Mariage. On y traite comme herétiques quatre propositions, dans lesquelles Erasme sembloit prétendre que le Mariage étoit dissous quant au lien par l'adultère. Il réplique que l'on a bien fait d'ajouter dans la Censure, qu'on les condamnoit *en tant qu'il sembloit prétendre*; parce qu'il n'a jamais eu cette pensée: & que quand il a dit qu'une femme adultère cessoit d'être femme, c'est comme on dit qu'un fils cesse d'être fils; c'est-à-dire qu'elle est indigne de l'être, & qu'elle a perdu les droits & les avantages d'une femme, comme d'être en société avec son mari, de demeurer avec lui, d'avoir le même lit, de gouverner sa famille avec lui, d'avoir part à tous ses biens, &c.

Le septième contient d'abord trois propositions sur la Foi: que la Foi sans la Charité n'a que le nom de Foi, & que la Charité accompagne toujours la Foi. Ces propositions sont condamnées comme herétiques. Erasme dit que la Foi dont il parle, est la Foi justifiante, qui est toujours nécessairement accompagnée de la Charité; que la Foi sans la Charité, est une Foi morte, comme dit l'Apôtre, & que c'est ce qu'il a entendu par le nom de Foi: que si c'est une hérésie de nier que la Foi sans la Charité est un don de Dieu, il n'a point avancé cette proposition; & que son dessein n'a été que de faire entendre que la Foi sans la Charité ne suffit pas pour justifier.

Il y a dans ce Titre trois autres propositions censurées, par lesquelles il semble dire que la Foi seule justifie. Erasme assure que rien n'est plus contraire à son sentiment, & qu'il n'y a rien qu'il repete plus souvent dans ses Paraphrases que cette maxime: que la Foi ne suffit pas pour justifier, si elle n'est suivie d'une vie digne de la profession: que l'on a tronqué ses paroles, & retranché ce qui faisoit entendre qu'il ne parloit que du commencement de la justification, qui doit être attribué à la Foi: que le terme de *seul*, n'étoit pas toujours exclusif; mais qu'il signifie quelquefois l'excellence de la chose; qu'en ce

Erasme.

sens on peut dire que la seule Foi justifie; parce que c'est à elle principalement que l'on doit la justification, quoique les bonnes œuvres soient nécessaires.

Dans le Titre huitième, la Faculté avoit condamné deux propositions d'Erasme, dans lesquelles il avoit souhaité que saint Paul se fût expliqué sur les paroles & les cérémonies de la Consécration, & sur l'état des âmes séparées du corps. On accusoit ces souhaits, de curiosité inutile & dangereuse, parce que le premier avoit été réglé par la tradition non-écrite qui est de même autorité; & que le second étoit suffisamment expliqué dans des passages de l'Ecriture Sainte. On accusoit mêmes ces sentimens d'impieété. Erasme déclare que son intention n'a point été de trouver à redire à l'Ecriture Sainte, comme si elle ne nous avoit pas appris ce qui est nécessaire au salut; mais qu'il auroit souhaité que nous eussions des preuves plus claires de ces veritez contre ceux qui en doutent ou qui les nient: que ce desir aiant un bon motif, ne peut point passer pour impie: que ce n'est pas pour lui qu'il desiré ces éclaircissemens; la définition de l'Eglise suffisant à son égard, mais pour s'en servir contre ceux qui les contestent mal à propos, & qui nient qu'elles soient de la tradition des Apôtres: & qu'il y a des questions sur le Purgatoire & sur les Indulgences, sur lesquelles les Theologiens Catholiques ne conviennent pas, & dont on dispute dans les Ecoles, qu'on ne peut blâmer le souhait qu'on fait, que ces sortes de questions eussent été décidées clairement dans l'Ecriture Sainte, afin qu'on n'en disputât point.

Le Titre neuvième contient plusieurs propositions que l'on condamne comme injurieuses à la Loi de Moïse. Erasme s'excuse en disant qu'il n'a point parlé de la Loi qui étoit bonne en elle-même; mais de l'abus que les Juifs en faisoient, & des occasions de pecher qu'elle avoit données aux Juifs: qu'au reste la Loi d'elle-même, n'avoit pas pu justifier sans la grace.

Le dixième Titre, est des Auteurs des Livres du Nouveau Testament. La première proposition qui y est condamnée, est conçue en ces termes: *Celui qui doute de l'Auteur d'un Livre, ne doit pas pour cela de la Foi*. Erasme déclare que si l'Eglise a reçu les titres des Livres, on ne peut point douter des Auteurs, & que cela suppose, il rejette & condamne sa proposition; mais il doute encore si l'Eglise

gliste

Erasme, glisse a reçu les titres, si elle a été inspirée, & si elle est infallible sur ce sujet. Il devoit faire réflexion que les Auteurs des Livres du Nouveau Testament ne sont pas seulement certains par les titres, mais par une tradition constante de tous les siècles.

La seconde Proposition est sur l'Auteur de l'Épître aux Hébreux. *Erasme* dit que l'on en a toujours douté, & qu'il en doute encore. Cette opinion est condamnée comme contraire à l'usage & à la détermination de l'Eglise. *Erasme* prouve bien que l'on en a douté autrefois; mais il ne montre pas qu'on en doive douter présentement.

La Proposition suivante est sur la seconde Épître de saint Pierre. *Erasme* dit que l'on en a douté long-temps. On prouve dans la Censure, qu'elle est de cet Apôtre: d'où l'on conclut que la remarque d'*Erasme* est inutile. Il remontre que saint Thomas a remarqué de même que l'on avoit autrefois douté de l'Auteur de l'Épître aux Hébreux: que les Pères & les Auteurs Ecclesiastiques avoient fait plusieurs remarques semblables. On fait le même procès à *Erasme* sur ce qu'il avoit dit de l'Apocalypse; que des Auteurs orthodoxes en avoient douté long-temps. Il se défend en disant que la même remarque a été faite par *Eusèbe*, par saint Jérôme & par plusieurs autres Auteurs.

Le Titre onzième ne contient que cette proposition: *Je ne sçai si le symbole vient des Apôtres*. L'on déclare dans la Censure qu'il est de foi, que les Apôtres ont publié & promulgué le Symbole: & pour le prouver, on cite la fausse Lettre Decretale de saint Clément à saint Jacques, deux Sermons de saint Augustin, saint Ambroise & saint Leon. *Erasme* ne doute point que la doctrine du Symbole ne soit des Apôtres, & qu'ils ne l'aient prêchée; & il avoue même qu'il est probable, qu'ils sont convenus en confessant ensemble de ses articles. Il dit que dans l'endroit dont il s'agit, il lui attribue la majesté & la brièveté Apostolique: qu'il le met au même rang que les Livres de l'Écriture Sainte, & qu'il l'égalé aux Evangiles: qu'il ne doute point qu'il ne vienne des Apôtres, parce qu'ils l'ont pu donner de vive voix; mais qu'il doute s'ils l'ont écrit, pour le faire passer à la postérité. Il rapporte les raisons qu'il a d'en douter, & proteste qu'il quittera ce doute, si on lui fait connaître que l'Eglise enseigne que les Apôtres l'ont écrit; mais que jusqu'à présent il n'a rien pu trouver autre chose, sinon que ce Symbole est des Apôtres, & que l'E-

glise l'approuve: que ce n'est pas fausement qu'on l'appelle le Symbole des Apôtres, puisqu'il contient ce que les Apôtres ont prêché & enseigné dans les Evangiles & dans leurs Lettres: d'où il s'ensuit qu'il n'a pas moins d'autorité que les Livres Canoniques.

Le douzième Titre contient des propositions touchant l'utilité des Versions de l'Écriture Sainte en Langue vulgaire, & la liberté de la lire accordée à tous les Fidèles. La première Proposition d'*Erasme* est conçue en ces termes: *Je souhaiterois que l'Écriture Sainte fût traduite en toutes sortes de Langues*. L'on reconnoît dans la Censure, que les Livres sacrés, sous saints en quelque Langue qu'ils soient traduits; mais on dit qu'il n'est pas à propos de les mettre entre les mains de tout le monde, & d'en permettre indifféremment la lecture à toutes sortes de personnes sans explication, particulièrement aux idiots & aux simples qui en abusent & qui ne la lisant pas avec la piété & l'humilité qu'on doit, tels qu'il y en avoit eu plusieurs, comme on le peut prouver par les exemples des Vaulsois, des Albigeois & des Turpins, qui ont pris de l'occasion de répandre plusieurs erreurs. C'est ce qui fit juger aux Censeurs que dans le temps où ils étoient, & eu égard à la malice des hommes qui vivoient alors, ces traductions étoient pernicieuses & dangereuses, si on permettoit de tous les Livres de l'Écriture Sainte indifféremment; & que quand elles seroient utiles à quelques-uns, il ne faudroit pas en permettre la lecture à tout le monde. *Erasme* apporte pour soutenir sa proposition, l'ancien usage de l'Eglise, & oppose à l'inconvenient allégué dans la Censure, les dispositions qu'il demande dans les Lecteurs; sçavoir qu'ils soient préparés à lire l'Écriture Sainte par des instructions des Pasteurs, qu'ils s'abstiennent de juger temérairement, qu'ils adorent les mystères qu'ils n'entendent point; qu'ils aient recours à des personnes éclairées: qu'ils lisent avec respect ces Livres comme des oracles divins: qu'ils se disposent à cette lecture par la pureté & par la simplicité, par l'éloignement des choses mondaines & par la prière: que quand il y auroit quelque danger pour les Laïques, de lire l'Écriture Sainte, il y en a davantage à l'ignorer. Qu'au reste ce ne sont pas de simples Laïques qui ont excités les nouveaux troubles; mais des gens sçavans qui ont entraîné le peuple par leur autorité: que Jean Hus, Wiclef, Luther, Oecolampade, étoient des Theologiens Scholastiques: que la plupart des heresies étoient nées de la Philosophie.

Erasme phie; & que cependant on n'interdit point la lecture des Livres des Philosophes: que s'il y a quelque Constitution des Papes qui défende les Versions de l'Ecriture Sainte, il y a de l'apparence qu'elle n'est pas generale ni pour toute l'Eglise. Les autres propositions reviennent à celle-ci. La Faculté ne juge pas à propos que la lecture de l'Ecriture soit permise indifféremment à toutes sortes de personnes, eu égard à la mauvaise disposition de plusieurs; & que l'on donne à lire aux Laïques tous les Livres de l'Ecriture Sainte, même le Cantique des Cantiques. Erasme déclare aussi qu'il prétend que ceux qui lisent l'Ecriture Sainte, soient dans les dispositions que nous avons rapportées, soumis à l'Eglise & aux Pasteurs; & avoué que l'on peut leur interdire la lecture de quelques Livres, si l'on prévoit qu'ils en abuseront.

La premiere des Propositions du Titre suivant, concerne le chant des Pseaumes & la recitation des prieres en langue que le Peuple n'entend point. Erasme avoit dit que cet usage paroît mal seant & ridicule. La Faculté supposant que cette proposition détourne les simples de l'usage de faire des prieres en une Langue qu'ils n'entendent point, comme si elles étoient inutiles; la déclare impie, erronée & favorable à l'erreur des Bohémiens, qui avoient entrepris de celebrer l'Office en Langue vulgaire. Erasme dit qu'il n'a pas écrit absolument que cet usage fût ridicule; mais que le comparant avec celui de prier en langage entendu, il a dit; pourquoi trouvera-t-on mal seant ou ridicule qu'un chacun lise l'Evangile en sa langue? ne paroît-il pas plus mal seant & plus ridicule que des idiots & des femmes chantent les Pseaumes ou recitent l'Oraison Dominicale, sans entendre ce qu'ils disent? Il avoué que des prieres recitées avec de pieuses intentions, ne laissent pas d'être utiles, quoiqu'on ne les entende point; mais il croit qu'il seroit à souhaiter que tout le monde entendît les prieres qui se recitent, & que l'on joignît l'intelligence à la bonne volonté.

Le Titre treizieme contient plusieurs termes particuliers & differens de l'ancienne Vulgate, dont Erasme s'étoit servi dans ses Paraphrases, soit en suivant le texte Grec, soit en traduisant d'une autre maniere. Erasme dit qu'il n'a point prétendu changer l'usage pratiqué dans l'Eglise; mais qu'il s'est servi des termes qu'il a jugé être les plus Latins & les plus significatifs; & qu'il ne merite pas sur cela de censure.

Le quatorzieme Titre contient quelques propositions, dans lesquelles il s'étoit glissé des fautes par l'inadvertance du Paraphraste ou des Imprimeurs. Erasme avoué ces fautes, & dit qu'il les avoit déjà remarquées & corrigées.

Le quinzieme renferme quatre propositions, que l'on prétend qu'un Paraphraste auroit dû expliquer. Erasme soutient qu'il s'est acquité du devoir de Paraphraste, en rendant le sens du texte, sans entrer dans des commentaires & des explications.

Les Titres seizieme & dix-septieme contiennent plusieurs propositions sur les merites. Erasme prétend que l'on n'a pas bien pris son sens; & soutient qu'il n'a jamais exclu le merite des bonnes œuvres.

Le Titre dix-huitieme, est des ceremonies & des pratiques de Religion. On y rapporte plusieurs propositions d'Erasme, dans lesquelles il semble n'en faire pas assez de cas. Il se défend en disant qu'il ne les avoit jamais condamnées: qu'il avoit seulement conseillé de ne pas avoir une entière confiance dans les ceremonies & dans les pratiques exterieures, & qu'il avoit parlé du temps des Apotres où plusieurs de ces ceremonies & de ces pratiques n'étoient pas encore instituées.

Le Titre dix-neuvieme, est de la Priere vocale. La premiere proposition condamnée, est que *JESUS-CHRIST* a desaprouvé *multiloquium in orando*. On la condamne en supposant que le *multiloquium*, est une longue oraison. Erasme fait voir qu'il y a bien de la difference entre l'un & l'autre; & que le *multiloquium* n'est pas seulement un long discours, mais un discours inutile & superflu. Les autres propositions regardent le chant de l'Eglise. Erasme dit qu'il n'a condamné que le chant qui est si confus, que l'on n'entend aucune voix distincte, la musique ou la longueur & l'excez.

Le Titre vingtieme est sur le Célibat des Evêques. Erasme en avoit parlé comme d'une chose de conseil; mais en la personne de saint Paul, & par rapport à son temps; c'est pourquoi il prétend que l'on a mal pris son sentiment, en appliquant ce qu'il dit, au temps present.

Le Titre vingt & unieme du peché originel, ne contient qu'une seule proposition, dans laquelle Erasme explique ce passage du 5. chapitre de l'Epître de saint Paul aux Romains; *in quo omnes peccaverunt*, du peché actuel. On condamne cette explication. Erasme se défend en alleguant Origene & saint Chrysostome,

Erasme me, qui l'ont ainsi expliqué; & en remarquant que le Grec signifie plutôt *quod omnes peccaverunt*; que, *in quo omnes peccaverunt*.

Le Titre vingt-deuxième contient cette proposition: que Dieu ne punit point les enfans pour les pechez des peres, s'ils n'imitent leurs vices. Cette proposition prise universellement, est condamnée & condamnable; mais Erasme dit qu'il ne l'a entendue que de la peine éternelle.

Le vingt-troisième Titre contient plusieurs propositions sur la punition des Heretiques. Erasme avoit témoigné en plusieurs endroits, qu'il n'approuvoit pas qu'on les brûlât & qu'on les punit de mort: & qu'il souhaitoit qu'on se servît de la douceur pour les convertir. On avoit pris les paroles à la rigueur, comme s'il eût condamné toute punition des Heretiques; & on les avoit censurées en sens. Il se défend en soutenant qu'il n'a dit cela que par forme d'avis & de conseil, sans condamner la pratique contraire: qu'il n'a parlé que du supplice de mort, que l'Eglise a toujours évité; qu'il a seulement entendu ce qu'il a dit, de l'Eglise & des Ecclesiastiques, qui ne peuvent ordonner que des peines spirituelles; & que souvent ce qu'il dit n'a rapport qu'au temps de la primitive Eglise, dans lequel elle n'avoit pas de juridiction seculière ni de Magistrats Chrétiens, dont elle pût se servir pour la punition des Heretiques.

Sur la proposition du Titre vingt-quatrième, Erasme se plaint de ce qu'on a mal pris son sens; & que l'on a entendu ce qu'il avoit dit; que la vigueur Evangelique étoit refroidie depuis quatre cens ans, de la doctrine Evangelique, au lieu qu'on le devoit entendre de la piété des Fideles.

Le vingt-cinquième Titre ne contient que cette proposition: *Il arrivera que sous les jours seront également sacrez à ceux qui sont véritablement pieux*. On la condamne, comme si elle insinuoit que l'on doit abolir la solennité des Dimanches & des Fêtes. Erasme dit qu'elle est avancée en la personne ce J. C. qu'elle ne s'entend que par opposition au Sabbat des Juifs; qu'elle ne peut avoir aucune application aux Fêtes instituées par l'Eglise, & qu'il a voulu seulement faire entendre que les observations extérieures doivent céder aux œuvres de charité.

Le vingt-sixième Titre contient la proposition suivante: que l'Eglise ne reçoit ni les sourds, ni les muets, ni les aveugles, ni les infirmes que la Synagogue admettoit. On dit dans la Censure, que cette proposition semble

insinuer qu'il n'y a que les Justes qui soient de l'Eglise militante, & ce on la condamne en ce sens. Erasme dit qu'il ne parle que de ceux que JESUS-CHRIST recevoit à la profession de l'Evangile; & il avoué qu'il y a des bons & des méchans dans l'Eglise de J. C.

Le Titre vingt-septième est de la Vierge. Il contient trois propositions. Dans la première, l'Ange Gabriel dit à Marie: *Ce qu'on vous offre est une faveur divine, & ne doit point être attribué à votre mérite*. On censure cette proposition comme fautive; parce qu'elle semble assurer que la Vierge n'a nullement mérité d'être la Mere de Dieu. Erasme dit que ce qu'elle a mérité, elle l'a mérité par la grace; & que le tour de la phrase n'exclut pas entièrement le mérite de la Vierge; mais fait seulement connoître que ce n'est pas tant à son mérite qu'à la faveur toute gratuite de Dieu, qu'elle doit sa qualité de Mere de Dieu.

La seconde Proposition d'Erasme sur la Vierge, est qu'il n'étoit pas certain que pendant l'enfance de J. C., il lui eût été révélé qu'il étoit Dieu & homme. Cette proposition est condamnée. Erasme s'excuse en disant que l'Evangile n'en aiant point parlé, il a crû pouvoir dire que cela n'étoit pas certain.

La troisième Proposition est ce qu'Erasme fait dire par J. C. à la Mere: *Quand il s'agira de la gloire de mon Pere, je n'ai pas besoin de vos avertissemens*. On condamne cette proposition prise universellement, en sorte qu'il n'y ait aucun temps où l'on n'ait besoin de l'intercession de la Vierge auprès de son Fils pour les choses qui regardent le salut éternel. Mais Erasme dit que ce n'est pas son sens, & qu'il n'a parlé que de la demande d'un miracle que la Vierge avoit faite; sur laquelle Notre-Seigneur lui dit, que s'agissant de la gloire de son Pere, il n'étoit pas à propos qu'il semblât l'accorder à l'autorité de sa Mere.

Le vingt-huitième Titre ne contient qu'une seule proposition d'Erasme: *savoir, qu'il ne sçait pas si l'Ange est plus excellent que l'homme*. On condamne ce doute. Il soutient qu'il est bien fondé, puisque l'Ecriture ne le décide pas, & qu'il ne s'agit pas en cet endroit en general de la nature de l'Ange & de l'homme; mais des grâces que Dieu peut accorder plus grandes à quelques hommes qu'à aucun Ange, comme on le croit de la Vierge Marie.

La Censure de la Proposition du Titre vingt-neuvième, étant une faute d'impression.

Erasme. qu'il avoit corrigée dans la seconde édition, ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Le trentième, est savoir, s'il faut traduire dans l'Epiître aux Philippiens, Chapitre 4. *Germanus compat*, comme il y a dans notre Vulgate, ou *germana conjux*, comme Erasme avoit traduit.

Dans le trente & unième, on déclare contre Erasme, que ce ne sont pas les vrais sçavans, mais des personnes temeraires & amateurs des nouveautez, qui croient que les Livres de saint Denys l'Areopagite, sont d'un nouvel Auteur. C'est un point de critique qui n'étoit pas encore éclairci, & qui l'a été depuis. On ne parleroit pas à présent de la même manière.

Le Titre trente-deuxième contient plusieurs propositions d'Erasme contre la Theologie Scholastique, contre ceux qui en font profession, contre leur methode, contre les questions qu'ils agitent. Sa réponse generale est, qu'il n'a point condamné la Theologie Scholastique ni les Theologiens; mais l'abus que l'on fait de la Scholastique, les défauts des Theologiens, l'exercice où ils tombent en traitant des questions inutiles & impenetrables, & en les voulant toutes décider par les seuls principes de la Philosophie humaine.

Il y a encore dix propositions d'Erasme ajoutées à la fin de cette Censure, pour être rapportées à trois des Titres précédens, dans lesquels elles n'avoient point été imprimées par la negligence du Copiste. Les deux premières sont sur la confiance en ses merites. Erasme repliche ce qu'il avoit dit, qu'il ne falloit pas mettre sa confiance dans ses merites en tant qu'humains. Il reconnoît qu'ils sont necessaires, & qu'on peut s'y confier en quelque sorte, quand ils font un effet de la grace; mais il croit qu'il est plus modeste & plus humble de dire, que l'on met toute sa confiance en la misericorde de Dieu. La troisième proposition est sur le Célibat. Il avoit avancé qu'il y avoit plusieurs raisons qui pouvoient porter à abolir la Loi du Célibat touchant les Ecclesiastiques. Les Censeurs prouvent par bien des arguments, que cet état est beaucoup plus décent pour les Ecclesiastiques. Erasme en convient; mais il dit qu'il faut avoir égard à la foiblesse des hommes, & que la corruption des mœurs étant tres-grande, un Célibat plein d'impuretez, peut encore avoir plus d'inconvieniens. Qu'au reste il a simplement dit qu'il y avoit plusieurs raisons d'ôter la Loi du Célibat; que c'étoit à l'Eglise à juger si elles étoient viables. Les autres pro-

positions sont sur la Theologie Scholastique.

Il y a encore une autre Censure datée du mois de Mai 1526. dans laquelle sont condamnées les propositions tirées des Colloques d'Erasme. Ce sont la plupart, des pensées libres ou des railleries sur des pratiques de dévotion. Erasme se défend contre ces censures, en disant, 1. Que l'on a faussifié quelques-unes de ses propositions. 2. Que l'on en a pris plusieurs à contre-sens. 3. Qu'on lui en attribue qui sont tirées des Dialogues ou le personnage qui parle n'est pas celui qui est approuvé. 4. Qu'il n'a point prétendu attaquer les pratiques de la véritable dévotion, mais des pratiques superstitieuses. 5. Qu'il a seulement blâmé les excès & les abus de ces sortes de pratiques & la trop grande confiance qu'on a dans ces choses, qui est souvent cause que l'on néglige des devoirs essentiels de la Religion. La véritable piété Chrétienne, dit-il, en finissant ses déclarations sur les Censures de la Faculté de Theologie de Paris, consiste à aimer Dieu de tout son cœur, & le Prochain comme soi-même, à mettre notre principale esperance en JESUS-CHRIST, à conformer nos mœurs à sa doctrine, à son exemple & aux regles de l'Ecriture Sainte. Ceux qui éloignent les hommes de ces devoirs, les mettent en danger d'agir en Païens: ce que je dis, ajoute-t-il, contre ceux qui ont présenté des fragmens de mes Livres tronquez & mal expliquez à la Faculté de Theologie de Paris; de sorte qu'étant trompée, elle a condamné, non ce que j'ai écrit, mais ce qu'ils lui ont déferé. J'ai expliqué ma pensée avec simplicité & de bonne foi; & si j'ai avancé quelque chose de contraire à la saine doctrine, je suis toujours prêt de le corriger.

Cet Ouvrage d'Erasme est suivi d'une Réponse à l'Ecrit d'une personne qui avoit fait quelques remarques contre ce qu'il avoit dit du Divorce sur le Chapitre 7. de la première Epiître de saint Paul aux Corinthiens. Cet Auteur avoit soutenu que même dans l'ancienne Loi, le divorce n'avoit point lieu quant au lien du mariage, & qu'il n'étoit pas permis à une femme repudiée ni au mari qui l'avoit repudiée, de se remarier. Erasme montre que c'est sans fondement qu'il avance ce principe; mais il va plus loin, & suppose que la Loi de l'Evangile ne défend pas le divorce dans le cas d'adultere. Il traite néanmoins cette question douteusement & en répondant plutôt aux objections qu'on peut faire, qu'en établissant ce sentiment. Cet Ouvrage a été fait en 1532.

Erasme.

Erasme. La Réponse d'Erasme aux Remarques d'un jeune homme qu'il appelle *Agrippa de Nettes*, contient l'éclaircissement de plusieurs passages du Nouveau Testament qu'Erasme avoit traduits d'une manière différente de la Vulgate, & que l'Auteur auquel il répond, avoit repris.

Erasme ne fut pas traité plus favorablement en Espagne par les Moines, qu'il l'avoit été en France par les Docteurs de Sorbonne. Plusieurs Moines de tous les Ordres s'étant joints ensemble pour faire condamner les Ecrits d'Erasme, firent à l'imitation de Beda, des extraits de ses Livres, qu'ils rapportèrent à douze ou treize chefs; savoir, le premier, contre la Trinité; le second, contre la Divinité du Fils; le troisième, contre celle du Saint-Esprit; le quatrième, contre la sainte Inquisition; le cinquième, contre les Sacrements, & en particulier contre le Baptême, la Confession, l'Eucharistie, l'Ordre & le Mariage; Le sixième, contre l'autorité de l'Ecriture, des Evangelistes & des Apôtres; le septième, contre plusieurs dogmes de l'Eglise, & particulièrement, sur le Purgatoire & sur la justification; le huitième, contre l'honneur de la Vierge; le neuvième contre l'autorité du Pape & du Concile; le dixième, contre les Cérémonies de l'Eglise, l'Abstinence de viandes, & le Célibat; l'onzième, contre la Theologie Scholastique; le douzième, contre les Indulgences; le treizième, contre le droit des Ecclesiastiques aux biens temporels; le quatorzième, contre les peines d'Enfer. Ils présentèrent ce recueil, à la tête duquel ils avoient mis une Préface, aux Ministres d'Espagne; & porterent leurs plaintes jusqu'à l'Empereur, afin d'obtenir une condamnation solennelle. On convoqua un Concile pour ce sujet. Alphonse Manriquez, Archevêque de Seville y présida. On y fit venir les plus habiles Theologiens des trois Universités d'Espagne. L'affaire mise en délibération par le Président, ceux qui défendoient Erasme aiant commencé par lui donner quelques loüanges, les Moines exciterent un si grand tumulte, que l'Archevêque ne pût jamais l'apaiser. La peste qui survint, fit séparer le Concile; & l'Archevêque ne se mit pas en peine d'en assembler un autre. Mais les Moines aiant publié leur Ecrit, Erasme y fit une Réponse. Ce sont à peu près les mêmes objections que celles qui lui avoient été faites par les Theologiens de Paris; mais en plus grand nombre, plus envenimées &

moins raisonnables. La première roule sur ce qu'Erasme avoit dit du passage de l'Epître de saint Jean sur la Trinité.

L'Italie produisit aussi à Erasme un adversaire illustre par son esprit & par sa qualité: c'est Albert Pio, Prince de Carpi, ville située dans la Romagne proche de Modene & de Reggio. Il avoit autrefois été ami d'Erasme; mais aiant changé de sentiment, il se mit à déclamer à Rome contre lui, & à dire publiquement dans les Assemblées de Cardinaux & de gens de Lettres, qu'Erasme n'étoit ni Philosophe ni Theologien, ni solidement sçavant; & ce qui le rendoit encore plus odieux, que l'herésie de Luther étoit venue de ses Livres; & qu'on devoit lui imputer tous les troubles dont l'Eglise étoit agitée. Erasme aiant appris que le Prince de Carpi déclamoit ainsi contre lui, lui écrivit une Lettre au commencement du mois d'Octobre de l'an 1525. dans laquelle il se purge principalement de l'accusation d'avoir favorisé le Lutheranisme. Albert fit une Réponse à Erasme, qui fut imprimée à Paris par Badius avec un Traité contre Luther. Il étoit noté dans cette Réponse l'accusation qu'il avoit avancée; & prétendoit qu'il y avoit tant de conformité entre la doctrine d'Erasme & celle de Luther, que l'on pouvoit dire qu'*Erasme Lutherisât, & que Luther Erasmeisât.*

Après avoir bien dit des choses contre Erasme pour le prouver, il l'exhortoit d'écrire contre Luther. Erasme fit une Réponse à la Lettre du Prince de Carpi le 23. de Février 1526. dans laquelle il fait voir que sa doctrine est très-éloignée de celle de Luther; & dit sur l'avis que lui donnoit le Prince de Carpi d'écrire contre Luther, qu'il y a déjà satisfait en faisant paroître ses Livres du Libre-Arbre & ses deux Hyperaspistes contre Luther. Le Prince de Carpi qui s'étoit retiré à Paris, fit faire sous son nom un gros Recueil de passages extraits des Livres d'Erasme, par lesquels il prétendoit établir ce qu'il avoit avancé, qu'ils étoient pleins d'erreurs & de nouveautés. Quelque ce Livre portât le nom du Prince de Carpi, c'étoit une compilation faite par plusieurs personnes, à laquelle les Cordeliers de Paris avoient eu plus de part, & qui avoit été revêue par un d'entr'eux, nommé Pierre Cornu de Sepulveda Espagnol. Cet Ouvrage n'étoit pas encore achevé quand Albert mourut. Trois jours avant que de mourir, il prit l'habit de saint François, & fut porté & enterré aux Cordeliers dans cet habit. Après sa mort, Badius fit imprimer

Erasme. sous son nom à Paris en 1531. un Ouvrage divisé en vingt-quatre Livres, qui étoit une compilation de quantité d'extraits des Ouvrages d'Erasme, composez de plusieurs passages, dont une partie lui avoient déjà été reprochez. On y trouve les mêmes accusations sur ce qu'il avoit dit des Jeûnes, des Moines, des Cérémonies de l'Eglise, des Fêtes, du Culte des Saints, de leurs Reliques, de la Vierge, de la Théologie Scholastique, des Livres de l'Ecriture Sainte, de la Trinité, de la Primauté de saint Pierre, des Loix humaines, des Vœux, du Mariage, de la Virginité, de la Confession, de la Foi & des Œuvres, du Droit de la guerre, &c. Enfin, c'est le plus gros & le plus ample Recueil qui ait été fait des erreurs prétendues d'Erasme. Quoique son adversaire fût mort, il crût ne devoir pas laisser cet Ecrit sans Réponse. Il se contenta néanmoins d'opposer à ce gros Ouvrage, une courte Apologie, dans laquelle il se défend & accuse les adversaires d'avoir avancé plusieurs faussetez, d'avoir tronqué les passages, de ne les avoir pas entendus, de s'être recriez sur des choses qui ne le méritoient pas: en un mot, d'avoir été de très mauvais foi.

La Lettre adressée à l'Evêque de Bâle écrite la veille de Pâques de l'an 1522, contient les maximes & la doctrine d'Erasme sur l'Abstinence des viandes, & sur les Constitutions humaines. Il y condamne la temerité d'un homme de la ville de Bâle, qui y avoit excité du tumulte, en y voulant abolir les Loix de l'Eglise. Il dit qu'une coutume établie depuis long-temps, ne peut être ôtée sans exciter des troubles: que le jeûne & l'abstinence sont des secours pour la véritable piété, si l'on en use bien: car principalement, dit-il, la sobriété & la modération dans le manger, rend l'âme plus libre & plus en état de vacquer aux œuvres de piété. Secondement, comme le corps a été le ministre pour pecher; qu'il a porté l'homme au péché; qu'il y a contribué, il est raisonnable que dans la pénitence il ait sa part de la douleur & de la peine, & qu'il serve à l'âme pénitente, pour dompter les mouvements de la chair, afin qu'elle ne s'élève pas contre l'esprit, & pour apaiser la colère de Dieu, que nos pechez ont irrité, & qui nous remet la punition qu'ils méritent; quand il voit que nous nous punissons nous-mêmes. Or il n'y a point de peine plus présente, que quand l'âme est affligée par la haine du péché qu'elle a commis, & que le corps est tourmenté par l'abstinence des choses les plus agréables. L'ancien Testament

nous indique en plusieurs endroits ce moyen d'apaiser la colère de Dieu; & *Jasus-CHRIST* même nous a enseigné qu'il y a une certaine espèce de Démon qui ne se chasse que par la prière & par le jeûne. Au reste, quoique les Prophetes aient prédit que les nouvelles Lunes, le Sabbath, les jeûnes, l'abstinence de certaines viandes, & les autres ombres de la Loi disparaîtroient à la lumière de l'Evangile; néanmoins l'Eglise naissante & pleine du nouvel esprit de l'Evangile, après que son Epoux eût monté aux Cieux, n'a point embrassé de pratique avec plus de ferveur, que le jeûne & la prière. Tous les Chrétiens jeûnoient alors tous les jours, quoiqu'ils ne fussent pas obligés de jeûner par aucun précepte: & plusieurs ne s'abstenoient pas seulement de manger de la chair, mais même de manger de toutes sortes d'animaux, ne vivant que de legumes & d'herbes, quoique *Jasus-CHRIST* & les Apôtres leur eussent laissé la liberté de manger de ce qu'ils voudroient. Enfin, cet usage s'étant établi, & ayant été comme approuvé par le suffrage tacite de toute l'Eglise, a été ensuite confirmé par les Loix de quelques Evêques; & enfin par celle du Pontife Romain, parce que la charité du peuple se refroidissant, la plupart des Chrétiens ne suivoient que les sentimens de la chair. Ainsi l'autorité des Evêques n'a servi, pour ainsi dire, que d'aiguillon pour exciter les foibles.

On peut voir une partie des réflexions qu'il fait ensuite sur la Loi de l'abstinence des viandes, dans l'extrait que nous avons déjà fait de cette Lettre, qui est la quarante-troisième du trente & unième Livre dans le Recueil des Lettres d'Angleterre. Il y traite fort au long la question de l'obligation de la Loi de l'abstinence; & il semble croire qu'elle n'oblige pas sous peine de péché mortel, à moins qu'il n'y ait du scandale ou du mépris. Il ne veut pas entrer dans la question générale, si les Loix humaines obligent sous peine de péché mortel, quand ce qu'elles ordonnent n'a point de liaison avec la Loi de Dieu: il demande seulement si toutes les Loix humaines obligent sous peine de péché mortel, ou s'il n'y en a que quelques-unes, & il soutient qu'on ne peut pas l'assurer de toutes les Loix humaines, ni en particulier de l'abstinence des viandes.

Les Ecrits d'Erasme contre quelques Catholiques, sont suivis dans ce Tome, de ceux qu'il a faits contre Luther & les Novateurs.

Le

Erasme. Le premier est la Diatribe du Libre-Arbitre, contre le sentiment de Luther touchant la liberté. Il commence cet Ouvrage par la reflexion suivante. Qu'entre les difficultez qui se rencontrent dans l'Ecriture Sainte en assez grand nombre, il n'y a presque point de Labyrinthe plus inexplicable, que la question du Libre-Arbitre: car, ajoute-t-il, cette matiere a exercé il y a déjà long-temps les esprits, premierement des Philosophes, & ensuite ceux des Theologiens, même des Anciens; mais, à ce que je crois, avec plus de peine, que de profit. Elle a été nouvellement agitée par Eckius & Carlostad avec assez de moderation; & depuis avec plus de chaleur par Martin Luther. Quoique plusieurs Auteurs eussent écrit contre lui, Erasme dit qu'il entreprend de travailler sur le même sujet pour éclaircir la vérité. Il proteste qu'il ne combat que le dogme de Luther, & non pas la personne, & qu'il s'abstiendrait d'injures. Il avoue que les Anciens ont avancé diverses choses sur le Libre-Arbitre; mais il croit qu'il n'y a rien de certain, si ce n'est que le Libre-Arbitre a quelque force. Il réduit tout ce qui est dans l'Ecriture sur ce sujet, à faire les efforts pour se perfectionner quand on est dans la voie du salut; & à tâcher de se retirer du péché quand on y est engagé en recourant à la pénitence & à la miséricorde de Dieu, sans quoi n'a volonté, ni les efforts de l'homme, ne peuvent être efficaces: à nous imputer tout le mal que nous faisons, & tout le bien à la bonté divine, à qui nous devons notre être; à être persuadés que tout ce qui nous arrive de bien & de mal en la vie, nous est envoie de sa part pour notre salut; & qu'un Dieu naturellement juste ne peut point faire d'injustice, quoiqu'il nous semble qu'il nous arrive des choses que nous n'avons point méritées. Il croit que ces maximes suffisoient pour la vraie piété; & qu'il ne falloit pas par une curiosité temeraire entrer dans des questions obscures & inutiles; comme, savoir, si Dieu prévoit quelque chose d'une maniere contingente; si notre volonté fait quelque chose dans les actions qui concernent le salut éternel, si l'homme est un sujet purement passif, sur lequel la grace agit, si tout ce que nous faisons de bien & de mal, se fait par nécessité. Il fait là-dessus cette reflexion: qu'il y a des choses que Dieu a voulu qui nous fussent inconnues, comme le jour de notre mort, & celui du Jugement dernier: qu'il y a des choses dans la Religion que l'on ne peut comprendre, ni expliquer, comme ce qui regarde la distinction des Personnes, l'union de

la nature divine avec la nature humaine: & *Erasme.* qu'il y en a d'autres qui sont très-claires, comme ce qui regarde les preceptes de bien vivre: qu'enfin, il y a des choses qu'il ne seroit pas à propos, quand même elles seroient vraies, de prêcher indifféremment à tout le monde: que les Paradoxes que Wiclef & Luther ont enseignés sur le Libre-Arbitre, sont de cette nature: que ces questions pouvoient bien être agitées dans des Conférences de Sçavans, ou dans les Ecoles de Theologie; quoique cela ne soit peut-être pas encore à propos; mais qu'il étoit pernicieux de les traister devant une Assemblée de peuple ignorant. Après cette espee de Préface, il entre en matiere; & dit premierement, qu'il pourroit alléguer les Peres & les Docteurs, qui tous ont reconnu le Libre-Arbitre de l'homme, si Luther recevoit leur autorité: que quoiqu'il la rejette pour s'en tenir à l'Ecriture, cependant le consentement unanime de tous les Peres qui ont ainsi expliqué l'Ecriture Sainte, est un grand préjugé contre lui. Il prend de là occasion de combattre le sentiment de ceux qui ne reconnoissent point d'autre regle de l'interpretation de l'Ecriture Sainte, que l'esprit particulier. Il montre ensuite par l'Ecriture Sainte, que l'homme a été créé libre: que par le péché d'Adam, son esprit, sa volonté & sa nature ont été corrompus: qu'il a besoin de la grace de Dieu, pour être délivré du péché; & que quoique sa liberté ait reçu une grande plaie par le péché du premier homme, elle n'a pas été néanmoins entièrement détruite. Il remarque qu'il y a quantité de sentimens differens parmi les Anciens & les Modernes touchant le pouvoir du Libre-Arbitre après le péché & avant la grace: que Pelage a cru que l'homme étant une fois regeneré, pouvoit parvenir au salut par les seules forces du Libre-Arbitre: que parmi les Theologiens, les Scotistes ont été les plus favorables au Libre-Arbitre, ayant enseigné qu'avant la grace, l'homme peut faire des actions bonnes moralement, par lesquelles il méritent la grace, non pas d'un mérite qu'ils appellent *de congruo*; mais par celui qu'ils nomment un mérite *de congruo*; que les autres au contraire soutiennent que toutes les actions, quelque bonnes qu'elles paroissent moralement, sont détestables aux yeux de Dieu, Il trouve ce sentiment trop dur, & croit que comme les Philosophes ont eu quelque connoissance naturelle de Dieu, ils ont pu aussi faire quelques œuvres moralement bonnes. Il reconnoît que saint Augustin & ses Disciples, con-

Erasmus considérant combien il est dangereux aux hommes de mettre leur confiance dans leurs propres forces, sont plus favorables à la grâce dont saint Paul parle si souvent; & qu'ils nient que l'homme sujet au péché, puisse se convertir, ni même rien faire qui serve à son salut, s'il n'y est poussé par une grâce toute gratuite, qui lui fait vouloir ce qui le conduit au salut. Quelques-uns appellent cette grâce prévenante, que saint Augustin nomme grâce opérante: car la foi qui est la porte au salut, est un don gratuit de Dieu; & la charité qui est ajoutée par des dons plus abondants du Saint-Esprit, est appelée par saint Augustin grâce coopérante, qui assiste continuellement ceux qui font leurs efforts pour bien faire; ensuite toutes fois, que quoiqu'une bonne action soit opérée par le Libre-Arbitre & par la Grâce, la Grâce prévient plus tôt qu'elle n'accompagne. Quelques-uns néanmoins disent que si l'on considère l'action selon sa nature, elle dépend plus du Libre-Arbitre que de la Grâce; mais que si l'on considère son mérite, c'est la grâce qui y a le plus de part. Il distingue encore deux sortes de grâces: une grâce générale, qui n'est que la grâce de la nature, & une grâce particulière, laquelle excite à la pénitence un pécheur qui n'a rien mérité avant que de lui donner la grâce qui efface le péché; & rend l'homme agréable à Dieu. Cette première grâce selon plusieurs Théologiens, est donnée à tout le monde, & dépend de notre Libre-Arbitre. Il trouve trop rigoureux le sentiment de ceux qui disent que le Libre-Arbitre n'a aucune force que pour le mal; & qu'il ne fait pas le bien avec la grâce; mais que la grâce le fait en lui, en sorte que la volonté n'agit pas plus que la cire dont un artisan fait une figure. Enfin, il rejette comme un sentiment insoutenable, l'avis de ceux qui disent que le Libre-Arbitre est un nom en l'air: qu'il n'a jamais eu aucune force ni dans les Anges, ni dans Adam, ni dans les hommes, ni avant, ni après la grâce, & que Dieu fait en nous le bien & le mal; & que tout ce que l'homme fait, il le fait par nécessité. Erasme combat pas seulement cette dernière opinion; mais encore la précédente, en rapportant plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, qui prouvent la liberté de l'homme à faire le bien & le mal; & qu'on peut résister à la grâce. Il explique le passage de l'endurcissement de Pharaon, & celui de la réprobation d'Esau. Il répond ensuite aux témoignages que Luther avoit allégués pour détruire le Libre-Arbitre, & montre que

tous les passages où il est parlé de la grâce qui est nécessaire pour secourir l'homme, aîn qu'il fasse le bien, prouvent la liberté: parce qu'ils supposent que la grâce le secourt, l'aide, l'assiste, agit avec lui, & par conséquent, que sa volonté agit. Il découvre les raisons & les motifs qui sont cause que les sentiments sont partagés sur ce sujet, & que les uns ont expliqué l'Ecriture en un sens, les autres en un autre. Les uns, dit-il, considérant la négligence de des hommes, & combien il étoit à craindre de les jeter dans le désespoir, de faire leur salut, voulant remédier à ces maux, sont tombés dans un autre excès, en donnant trop au Libre-Arbitre; & les autres persuadés que la confiance de l'homme en ses propres forces & en ses mérites, est la perte de la vraie piété, & ne pouvant souffrir l'arrogance de ceux qui vantent leurs bonnes actions, & les vendent même aux autres, voulant remédier à ce mal, ont retranché à l'homme la moitié de sa liberté, en disant qu'il n'agissoit en aucune manière dans le bien, ou l'ont entièrement ruinée, en introduisant une nécessité absolue dans toutes ses actions. Ceux-ci ont cru, que pour entretenir une soumission vraiment Chrétienne, il falloit que l'homme dépendît entièrement de la volonté de Dieu, & mit toute son espérance & toute sa confiance en ses promesses; & que reconnoissant combien il est misérable par lui-même, il aimât la miséricorde de Dieu, qui lui donne gratuitement tant de grâces; & qu'il acquiesçât à sa volonté, soit qu'il voulût le perdre, soit qu'il voulût le sauver: qu'il ne tirât aucune gloire de ses bonnes actions; mais qu'il la donnât toute entière à la grâce, persuadé qu'il n'est que l'organe du Saint-Esprit, qui l'a purifié & consacré par sa bonté toute gratuite, comme il le gouverne & le conduit par sa sagesse: que l'homme ne doit rien attribuer à ses propres forces; & qu'il doit cependant espérer avec confiance la vie éternelle; non pour l'avoir méritée par ses bonnes œuvres, mais parce que Dieu a bien voulu la promettre à ceux qui mettent leur confiance en lui: que le devoir de l'homme est de prier Dieu continuellement, de lui donner son esprit, & de l'aider à menter tous les jours, de le remercier du bien qu'il fait en lui, d'adorer sa puissance en toutes choses, d'admirer sa sagesse & d'aimer sa bonté. Erasme avoué que ce langage est très plausible & conforme à celui de l'Ecriture Sainte; & qu'il répond à la profession de ceux qui étant une fois morts à son monde, sont enlevés avec J E S U S C H R I S T,

ain

Erasme. afin de vivre & d'agir par l'esprit de J. C. dans le corps duquel ils ont été inferez par la Foi. Il a prouvé donc ce langage, mais non pas des hyperboles excessives, comme quand on dit que l'homme a si peu de merites que toutes les bonnes œuvres, sont des pechez : que noire volonté n'agit pas davantage que l'argile dans la main d'un potier : que tout ce que nous faisons est fait par nécessité. Il refuse ces paradoxes & ces erreurs, qui renversant la justice & la miséricorde de Dieu, détruisent tout ce que l'Ecriture nous apprend des recompenses & des peines ; & rend inutiles les menaces, & les exhortations & les avertissements dont elle se sert. Il avoue que l'on ne peut pas mériter la grace de la justification par la nature, mais il veut que le Libre-Arbitre puisse cooperer avec la Grace, & se porter au bien. Il remarque que la dispute de saint Augustin avec Pelage a rendu ce Pere moins favorable au Libre-Arbitre, qu'il ne l'étoit auparavant. Le sentiment qu'Erasme approuve le plus, est que le premier attrait doit être uniquement attribué à la Grace ; le consentement & le progrès à la volonté & à la Grace ; & la perfection à la Grace ; en sorte toutefois que la Grace & la volonté concourent toutes deux à la même action ; & que la Grace soit la cause principale. Enfin, il veut tenir le milieu entre ceux qui détruisent le Libre-Arbitre, & ceux qui lui donnent trop. Il veut qu'on lui accorde quelque chose ; mais que l'on donne beaucoup plus à la Grace. De cette sorte, il fera vrai de dire que les hommes sont de bonnes œuvres ; mais imparfaites, & dont ils ne doivent pas se glorifier : qu'ils ont des merites ; mais dont ils sont redevables à Dieu : qu'ils ont une liberté ; mais qui n'a point d'efficace sans la Grace de Dieu.

Luther ayant répondu à Erasme d'une manière tres-aigre dans son Ouvrage du Serf-Arbitre ; Erasme lui opposa deux Livres intitulés, *Hyperaspistes*. Il défend dans le premier ce qu'il avoit dit dans sa Préface contre les injures & les reproches de Luther ; & refuse dans le second les Réponses que Luther avoit voulu donner aux passages qu'il avoit allégués, & les arguments qu'il avoit apportés contre son sentiment. Cet Ouvrage est fort gros ; mais comme tout y est presque personnel, & qu'Erasme n'y avance rien de nouveau sur le fonds de la doctrine, il n'est pas à propos d'en faire d'extrait : ceux qui voudront s'instruire à fonds de cette dispute, peuvent le lire tout entier.

Tom. XIV.

Luther laissa les deux *Hyperaspistes* d'Erasme sans Réponse ; mais long-temps après il s'avisa de publier une Lettre contre Erasme pleine d'injures, d'invectives & de calomnies, où il l'accusoit d'Arianisme & d'impieeté. Erasme y répondit par un Ecrit qui suit les précédens dans ce même Volume.

Il est suivi d'un autre Ecrit, dans lequel il refuse un Libelle que l'on avoit publié au mois d'Avril 1526. intitulé, *Conformité du sentiment de Luther & d'Erasme touchant la Cène de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST*, & d'une Lettre adressée à Vulturius en 1529. contre les faux Evangeliques, qui est une Satyre tres-veritable contre leur conduite & contre leurs mœurs, & un grand préjugé contre leur doctrine. Il y a un autre Ecrit de même style, encore plus long, adressé aux Chrétiens de la Basse-Allemagne & de la Frise Orientale, non-seulement contre les Lutheriens, mais aussi contre les Sacramentaires. Cet Ouvrage porte la date de l'an 1530.

Le dernier Ecrit de ce Volume contre les Protestans, est contre Ulrich Hutten. Voici ce qui donna occasion à cet Ouvrage. Ulrich Hutten, qui étoit un Cavalier Allemand, bon Poète & bon Humaniste, s'étoit dévoué à Luther, & étoit un des plus mordans & des plus satyriques Ecrivains qu'il y eût dans ce parti. Il vint à Bâle en 1524. malade & gueux. Comme Erasme avoit été autrefois de ses amis, Hutten lui fit dire par Eppendorff, qu'il souhaiteroit de le voir. Erasme prévoyant combien cette visite le rendroit odieux ; & craignant que cet homme qui n'avoit point de retraite, ne vint se loger chez lui, témoigna à Eppendorff, que s'il n'avoit rien de conséquence à lui dire, il croioit qu'il étoit à propos qu'il ne lui rendît point de visite ; & le pria de lui faire cette proposition le plus honnêtement qu'il pourroit. Eppendorff le dit à Hutten, qui d'abord le prit en bonne part. Néanmoins Eppendorff fit encore entendre à Erasme que Hutten seroit bien aise de lui parler. Erasme dit que ne le pouvant aller trouver dans le lieu où il étoit, parce qu'il ne pouvoit souffrir les poëtes, s'il vouloit venir, il le recevrait dans sa Salle. Hutten voyant que c'étoit une honnête défaite, se retira à Mulhausen, fort mécontent d'Erasme ; & résolut de se venger, en faisant un Ecrit sanglant contre lui. Erasme l'ayant appris, lui écrivit une lettre fort honnête, pour l'en détourner. Cela ne l'empêcha pas de faire paroître une Lettre pleine de reproches. Erasme se justifia par l'Ecrit dont

M

nous

Erasme.

Erasme.

nous parlons. Epphendorf qui avoit été entrometteur dans cette rencontre, prit le parti de Hutten. Cette conduite choqua Erasme, qui ne pût s'empêcher de parler contre Epphendorf. Il fut même accusé & soupçonné d'avoir écrit une Lettre contre lui au Prince George de Saxe. Epphendorf irrité, vint à Baie, & voulut entreprendre Erasme en Justice. Des amis communs s'étant mêlés de l'accocommodement, Epphendorf vint chez Erasme, où se trouvèrent Rhénanus & Bérus. Epphendorf demandoit qu'Erasme lût un Ecrit public pour réparation son honneur : qu'il écrivit au Prince & à sa Cour, le contraire de ce qui étoit dans sa Lettre, & qu'il païât trois cens ducats d'amende. Erasme fit réponse qu'il ne reconnoissoit point la Lettre : qu'il avoit seulement écrit au Prince de le rappeler : qu'il ne croioit pas avoir irrité ce Prince contre lui : qu'il est prêt de lui écrire pour l'appaiser ; & qu'il ne refuse pas de faire un Ecrit public, comme il le souhaite : que pour l'argent qu'Epphendorf demande, il est plus à propos qu'on n'en parle pas, de peur qu'il ne semble que c'est pour cela qu'il a intenté ce procès. Epphendorf fut content des deux premières offres d'Erasme ; mais il persista dans la prétention qu'il avoit d'avoir une somme pour réparation. Il fallut convenir d'arbitres : Rhénanus & Amerbach furent choisis. Ils jugeront qu'Erasme exécuteroit les deux premiers articles dont il étoit convenu ; & que pour le troisième, il donneroit vingt Florins pour le soulagement des pauvres, qui seroient distribués au gré des Arbitres, sans toutefois que ce Jugement pût noter aucuns des deux ; & à condition que l'on publieroit de part & d'autre tout ce qui s'étoit passé, qui demeureroit comme non avenu ; & qu'Epphendorf supprimeroit l'Ecrit qu'il avoit fait contre Erasme. Cette Sentence est datée du lendemain de la Purification de l'an 1528. Erasme & Epphendorf en furent contents, se reconcilièrent, burent & mangèrent ensemble. Aussi-tôt Epphendorf & les Luthériens publièrent qu'Erasme avoit été honteusement condamné & obligé de subir des conditions très-dures pour un honnête-homme. Erasme fit un Ecrit contre ce mensonge, dans lequel il rapporte comment la chose s'est passée, & les raisons qu'il avoit acquiescé à la Sentence. Cet Ecrit est intitulé, *Avertissement contre le Mensonge*. Epphendorf fit une Plainte contre cet Ecrit, qui fut imprimée à Haguenau en 1531.

Jé ne m'arrête point aux deux Livres des

Antibarbares, qui ne sont pas précisément de Theologie ; je remarquerai seulement qu'il y prouve sur la fin, que l'érudition profane n'est pas incompatible avec la Religion & la Theologie : & qu'elle est même utile & nécessaire à un Prédicateur & à un Theologien. Il y montre que l'érudition doit s'acquiescer par le travail, que le Saint-Esprit ne la donne point, & que c'est la raison pour laquelle entre les Apôtres & les Ecrivains inspirés de Dieu, il paroît plus d'éloquence, plus d'élevation, & plus de science dans les uns que dans les autres.

Nous n'avons omis des Ouvrages de ce Tome, qu'une réponse à un Libelle que Louis Carvajal de l'Ordre des Freres Mineurs, avoit fait contre Erasme. Elle est intitulée, *Réponse à un Libelle d'un homme agité de la fièvre*, parce que l'Auteur déclaroit dès le commencement, qu'il avoit la fièvre quand il a composé son Ouvrage. Il accusoit Erasme d'être ennemi des Moines ; & entreprenoit de les défendre. Il fondeoit son accusation sur les regles qu'il prétendoit qu'Erasme avoit établies. Erasme soutint qu'il lui en impose, qu'il lui attribuoit des choses qu'il n'a jamais dites ; qu'il ne prend pas son sens ; & qu'il s'écric mal à propos sur des choses très-véritables.

La Version, les Paraphrases, & les Notes d'Erasme sur le Nouveau Testament, ne sont pas de ces sortes d'Ouvrages dont on puisse faire des extraits. Nous remarquerons donc seulement, qu'Erasme après avoir eu soin de l'Edition des Annotations de Laurent Vallé sur le Nouveau Testament, qui se fit en 1505, s'appliqua fortement à la Critique du Texte du Nouveau Testament, & qu'il entreprit d'en faire une nouvelle Version plus Latine que l'ancienne Vulgate, & plus conforme au Texte Grec, & même temps d'y joindre des Notes courtes & littérales. Il en fit une Edition en 1515. Il écrivit à Leon X. pour le prier de trouver bon qu'il lui dédiât cet Ouvrage. Ce Pape l'ayant agréé, il le fit, & lui en envoya un exemplaire en 1516. avec une Lettre dans laquelle il lui marquoit, que son dessein n'avoit point été de contredire l'Edition Vulgate ; mais seulement de reformer ce qui avoit été corrompu par la negligence ou par la malice des Copistes. Il en promit une Edition plus correcte, & la donna peu de temps après, ayant revû le Texte Grec sur neuf Manuscrits. Il obtint une nouvelle approbation du Pape Leon X. pour cette seconde Edition. En 1521. il en fit une troisième, dans laquelle il revit la Version

an-

Erasme. ancienne sur un Manuscrit écrit en caractères dorez, qui lui avoit été donné par la Princesse Marguerite, tante de Charles-Quint, & sur deux autres Manuscrits ; & le Grec sur l'Édition du Nouveau Testament de Venise d'Alculan. Il s'en est fait une quatrième Édition en 1527. & une cinquième en 1535. Sa Version n'a jamais été condamnée : & nous avons déjà remarqué ailleurs, que l'Inquisition d'Espagne a déclaré qu'elle étoit permise. Elle est pure, Latine, exacte, conforme à son texte revu & corrigé. Ses Notes sont non-seulement pleines de critique & d'érudition, mais aussi de Théologie : car il avoit cet avantage que n'avoit pas Laurent Valla ; qu'il avoit joint à l'étude des Langues, une lecture des Ouvrages des Saints Peres. Il y a quelques endroits que l'on a peut-être eu raison de reprendre dans ses Notes ; mais en general, c'est un excellent Ouvrage. Quand il commença de travailler aux Paraphrases, il n'avoit dessein que de paraphraser l'Épître de saint Paul aux Romains ; & en ayant composé deux Chapitres, il voulut abandonner ce dessein, qu'il croioit au dessus de ses forces ; mais ses amis l'ayant encouragé, non-seulement il acheva la Paraphrase de l'Épître aux Romains, mais paraphrasa encore toutes les Épîtres de S. Paul, & ensuite toutes les Épîtres Canoniques, les quatre Évangiles & les Actes des Apôtres. Cet Ouvrage achevé en 1524. est écrit avec bien de la netteté & de l'élegance. Il eut d'abord beaucoup d'Approbateurs, & ensuite plusieurs Censeurs. Il faut avouer qu'il y a des endroits où il s'est éloigné de la fidélité & du devoir d'un Paraphraste, en s'écartant de son sujet, pour faire des remarques qui convenoient plutôt au temps qu'il écrivoit, qu'à celui de JESUS-CHRIST & des Apôtres.

Quelques recommandables que soit Erasme par ses propres Ouvrages ; il est encore beaucoup plus par ceux des Peres qu'il a donnés au public. On ne sauroit trop louer le soin & l'application avec laquelle il a travaillé à revoir & à faire imprimer le plus correctement qu'il lui a été possible, les principaux Peres de l'Eglise. Voici ceux dont il a fait des Éditions. Saint Jérôme, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Irénée, saint Ambroise, saint Augustin, Arnaude sur les Pseaumes ; Alger & Origène, dont il entreprit l'Édition sur la fin de ses jours, qui fut achevée par Rhenanus. Il a encore traduit en Latin plusieurs Ouvrages des Peres Grecs ; savoir, le Martyre des Maccabées de Joseph, le Traité du Sacrifice de saint Chrysostome, avec quatre Oraisons

contre les Juifs, quatre Homélies du Lazare & du mauvais Riche, les Homélies sur les Actes, sur la seconde Épître de saint Paul aux Corinthiens & sur celles aux Galates & aux Philippiens, de ce même Pere & la Liturgie qui lui est attribuée. Il a eu même soin de l'Édition Latine de toutes ses Oeuvres imprimée en 1530. aussi-bien que de celle des Oeuvres de S. Athanasie, dont il avoit traduit plusieurs Traitez. La Version du Commentaire de saint Basile sur l'Isaïe, celle du Livre du même sur le Saint-Esprit, & celle de deux de ses Homélies à la louange du Jeûne, sont encore d'Erasme. Enfin, c'est lui qui a pris soin de l'Édition de la Version des Oeuvres de saint Gregoire de Nazianze faite par Bilibaldus Pirkimer. Que ne doit-on point à celui qui nous a donné tant de précieux thresors ?

On a attribué à Erasme un Dialogue contre la mémoire du Pape Jules II. intitulé *Julus cum exclusus* ; mais il nia qu'il en fût l'Auteur, & écrivit à Campege en 1519. que ce Livre avoit été fait du temps du schisme, qu'il n'en savoit point l'Auteur, qu'il l'avoit vu il y avoit cinq ans ; & que quelques-uns l'attribuoient à un Espagnol anonyme : quelques autres au Poète Fauste ; & d'autres à Jérôme Balbus. Il taxe l'Auteur de cet Ouvrage d'ineptie, & dit que celui qui l'a publié, meritoit d'être puni. Il s'étonne qu'il y ait eu des gens qui le lui aient attribué, comme étant de son style : car, dit-il, ou je ne me connois pas, ou ce n'est point du tout mon style.

On lui attribua aussi un Poème intitulé, *Senae* ou *Personne*, dans lequel on tourne en ridicule les Scholastiques, mais le véritable Auteur de ce Livre étoit Ulric Hutten qui se déclara dans la suite. On lui voulut aussi attribuer la louange de la Fièvre & le Phalarisme du même.

Nous ne dirons rien davantage des Oeuvres d'Erasme : ce que nous en avons rapporté fait assez connoître de quelle utilité elles peuvent être.

RAIMOND PERAUD, CARDINAL.

RAIMOND PERAUD étoit de Surge-*Raimond*
res en Saintonge. Il fit ses Etudes à Pa-*Peraud,*
M a sis,

Raimond
Peraud.

92
ris, & fut reçu Bourcier du College de Navarre en 1471. Il y étudia la Theologie : mais on ne trouve point qu'il ait pris de degrez. On ne sçait pas quelle fut la raison qui lui fit quaitter la France, pour aller à Rome, mais il est certain qu'il y fit fortune, & qu'il eut l'honneur d'être choisi par le Pape Innocent VIII. pour aller en qualité de Legat en Allemagne, y publier des Indulgences, afin de recueillir des deniers, pour employer à la guerre contre le Turc. Ce fut en 1489. Il s'acquitta de cette commission, & recueillit une somme considerable; mais une partie fut volée malheureusement à Cronach par le fils d'un Païsan; & à Fribourg par un Curé, qui se consolerent étant pris, & furent executés à mort pour cela, comme Linturius historien du temps, le rapporte: ce qui montre que Cisconius a tort d'accuser Raimond Peraud d'avoir dissipé l'argent qu'il avoit amassé. L'Empereur Maximilien fut si content des services du Legat, qu'il lui procura peu de temps après l'Evêché de Gurk, & le fit enfin nommer Cardinal par Alexandre VI. l'an 1493. Il continua à être employé dans les negociations en Allemagne & en France. Il étoit à Amboise quand le Roi Charles VIII. y mourut au mois d'Avril 1498. & vint à Paris où il honora quelques Actes de Theologie de sa présence. Il retourna bientôt à Rome, d'où il fut renvoyé en 1501. en qualité de Legat à latere en Allemagne & dans tous les Pais du Nord, pour faire entreprendre la guerre contre le Turc. N'étant pas venu à bout de ce dessein, il revint à Rome, où il dit en plein Consistoire les plaintes qui lui avoient été faites dans differens Pais au sujet des mœurs déreglées des Cardinaux, & les exhorta de se reformer, & de mener une vie plus réglée. Il quitta quelque temps après l'Evêché de Gurk, & fut revêtu de celui de Saintes, quoiqu'il ait toujours porté le nom de Cardinal de Gurk. Alexandre VI. lui donna la Legation de Peruse, & Jules II. celle de Viterbe, où il mourut le 5. de Septembre l'an 1505. âgé de soixante & dix ans. Les Auteurs de son temps ont loué principalement sa sagesse & sa liberalité. Il est dit dans son Epitaphe, qu'il méprisait si fort les richesses, qu'il ne se refertoit rien. Excellente qualité pour un Prélat.

Il a composé un Livre de la Dignité Sacerdotale supérieure à celle des Rois, imprimé en Allemagne sans Titre & sans nom d'Imprimeur. Il a encore écrit des Memoires sur ses Negociations à Lubec & en Dace,

& quelques Lettres à Reuchlin & à d'autres. Raimond
Peraud.
Il envoya en 1502. des Reliques au College de Navarre, en reconnaissance, comme il le dit, de ce qu'il y avoit été Bourcier, & y avoit appris les premiers principes & les commencemens de la Theologie. Ce qui fait voir que son élévation ne lui avoit pas fait oublier ce qu'il avoit été, ni ceux à qui il avoit eue l'obligation. Rare qualité dans ceux, qui d'une condition basse, se trouvent élevez aux premieres dignitez.

JEAN RAULIN.

J
EAN RAULIN, né à Toul l'an 1443. Jean
Raulin.
prit le Bonnet de Docteur en Theologie de la Faculté de Paris en 1479. Il avoit déjà composé avant ce temps-là, un Commentaire sur la Logique d'Aristote; & s'étoit fait distinguer par la Prédication. Jean Major rapporte une action qu'il fit étant Licenté, qui est digne de louange. Il dit que ceux qui publioient des Indulgences pour gagner de l'argent, lui aiant offert de lui donner de quoi prendre le bonnet, s'il vouloit aller avec eux prêcher de Paroisse en Paroisse, il refusa de le faire, considerant cela comme une chose tout à fait indigne de lui. Il succéda en 1481. à Guillaume de Châteaufort en la place de Grand-Maitre du College de Navarre, & remplit si dignement cette Charge, qu'il passa pour un des premiers Docteurs, mais il eût été appelé à un autre état, & prit la resolution de se retirer entierement du monde pour son salut. Il l'exécuta l'an 1497. en entrant dans l'Ordre de Cluny; & en se retirant dans l'Abbaie de ce nom, où il mena une vie exemplaire. Il fut choisi par le Cardinal d'Amboise pour travailler à la Réforme de l'Ordre de saint Benoit, & continua de prêcher avec succès. Il mourut le 16. de Février de l'an 1514. âgé de soixante & onze ans.

Nous avons trois gros Volumes en 4°. des Sermons de Raulin imprimez à Anvers en 1612. & partagez en six Tomes. Le premier contient les Sermons de l'Avent. Le second, les Sermons pour tous les Dimanches de l'année. Les deux suivans, les Sermons du Carême, & les deux autres, les Sermons des Saints. On a joint à ces derniers les Sermons de la Pénitence, intitulés l'Itinéraire du Paradis; & ceux de l'Eucharistie, avec le Doctrinal de la triple mort; sçavoir, la mort naturelle,

Jean
Rauvin.

turelle, celle du péché, & celle de l'Enfer. Ces discours sont secs, methodiques, pleins de divisions, selon la coulûme du temps; mais sérieux & raisonnables. Ils contiennent une bonne morale, & des Instructions très-utiles. Ces œuvres avoient déjà été imprimées séparément à Paris vers l'an 1520. & à Venise en 1575. & 1585.

Il y a plusieurs Lettres de cet Auteur recueillies en un Volume, & imprimées à Paris en 1520.

La première est adressée à Etienne Ponchier, Garde des Sceaux du Roi Louis XII. élu Evêque de Paris l'an 1503. Il y fait voir combien le poids de l'Episcopat est pesant; & cependant l'exhorte à s'en charger. Pour-
quoï, lui dit-il, étant en paix, vous engagez-vous dans un labyrinthe de tant d'in-
quietudes, quoique même appelé canoniquement? Ne remarquez-vous pas combien cette charge pèse sur vos épaules? Elle est formidable aux Anges mêmes. Saint Pierre & ses condisciples ont été en danger en conduisant une petite nacelle; & vous vous préparez à en conduire une grande. Vous vous embarquez, vous vous meitez en pleine mer; prenez garde que la tempête ne vous submerge, que vous ne soyez englouti dans les eaux, & précipité dans des abîmes: Ne voyez-vous pas par les yeux de l'homme intérieur que vous êtes appelé du repos au travail, d'un lieu de sûreté à un péril évident, de la paix où vous étiez à une guerre continuelle? Sçavez-vous contre qui vous avez à combattre? est-ce contre la chair & contre le sang? ce n'est pas seulement contre cela, c'est contre les Principautez, contre les Puissances, & contre ceux qui gouvernent ce lieu de tenebres. Si vous voulez être Pasteur, considérez comment vous rendrez compte un jour de votre fonction. Si vous voulez conduire l'Eglise au milieu de la tempête, examinez si vous avez assez de force pour vous faire obéir par la mer & par les vents. Mais, dit-il ensuite, quoiqu'il n'y ait point de charge plus dangereuse, ni de fonction plus périlleuse que celle d'un Evêque, il n'y en a point de plus utile, ni où la générosité paroisse davantage, pourvu que l'on soit persuadé que l'on n'est pas invité pour se reposer, mais pour travailler à la vigne de JESUS-CHRIST. Il n'y a rien de si grand sur la terre à quoi l'esprit de l'homme ne puisse parvenir, pourvu qu'il s'approche de ce cœur élevé. Il l'exhorte donc ensuite de se faire sacrer, & de prendre la

conduite de l'Eglise à laquelle il est appelé. Sur la fin, il lui conseille de prendre pour le secourir, des gens d'une vie pure, & de finiesse, qui ne cherchent pas leur intérêt, mais ceux de Dieu. Il dit que si les loups veulent devorer son troupeau, l'on trouve à Paris assez de chiens pour abboier contre ces loups: qu'il fera un des premiers à abboier & à les chasser.

La seconde Lettre est sur un sujet semblable. Elle est adressée à l'Evêque d'Albi (c'est Louis d'Amboise qui avoit été son Ecoier) nouvellement élevé à cette dignité. Il lui dit qu'il se réjouit avec lui de son élévation, mais que comme son ami, il craint beaucoup pour lui à cause du poids dont il est chargé. Il dépeint les dangers qui se rencontrent dans la conduite d'un Troupeau, les reproches qui lui seront faits au Tribunal de JESUS-CHRIST s'il ne s'acquitte pas bien de ses devoirs, & l'exhorte à veiller sur soi-même, & sur son Troupeau. Il l'avertit qu'il a le gouvernement du spirituel & du temporel: que le premier est le principal; & que le second n'est que l'accessoire: qu'il prenne bien garde de ne pas s'appliquer au second, & de négliger le premier: *comme font, dit-il avec douleur, la plupart des Evêques de notre temps, qui se comportent comme si Dieu ne leur avoit commis que le gouvernement des biens temporels, & non pas celui des âmes.* Il lui conseille donc d'employer des hommes habiles & sçavans dans le Droit Canonique & Civil, pour disposer des choses temporelles, & pour juger les causes qui se présentent, sans en faire la principale occupation, de peur qu'il ne semble être plutôt disciple de Gratien ou de Justinien, que de JESUS-CHRIST. Il l'exhorte à faire la visite de son Diocèse par lui-même, de la faire, non par curiosité, mais pour l'établissement de la Discipline, & plutôt pour se faire rendre compte de la conscience, que pour tirer de l'argent des bourses. Il offre de lui communiquer les Sermons qu'il a prêchés à Paris, & tout ce qu'il peut avoir d'utile à un Evêque: ce qu'il n'a jamais fait à personne. Il lui recommande de faire revivre l'ancien usage de l'Eglise dans les visites; de mener avec soi des personnes éclairées, & pleines de zèle; & de faire comme les anciens Evêques, qui donnoient eux mêmes des conseils à ceux qui en avoient besoin, & travailloient par leurs instructions à remédier à leur conscience. Il l'avertit de ne pas écouter les flatteurs, mais ceux qui lui parlent librement; & il remarque que c'est une plaie in-

Jean
Raulin.

curable de la plupart des Evêques de s'appuyer sur le faible soutien des flatteurs qui les environnent, de ne vouloir pas qu'on leur dise la vérité ; & de ne pas écouter les avertissements des Prédicateurs & de ceux qui leur parlent librement , de les regarder même de travers. Il décrit sur la fin de cette Lettre la vie qu'il menoit à Cluny où il s'étoit retiré presque dans le même temps que Louis d'Amboise avoit été fait Evêque. Dans le temps, „ lui dit-il, que vous avez reçu un joug très-pesant, dont vous rendrez compte à Dieu, „ j'ai pris le joug léger & agréable de J. E. S. U. S. „ CHRIST, n'étant chargé que de ma propre conduite, je me suis caché dans la prison du „ Cloître, où je jeûne continuellement, où je „ veille long-temps, ne dormant que peu & à „ diverses reprises. Les lits les plus durs sont „ mes délices. Une pauvreté contente est ma „ richesse. Le travail continu fait mon plaisir. Un meuble succind & des habits gros „ & rudes, sont ma parure & ma magnificence. Une très-étroite Cellule est mon „ Palais. Il ajoute qu'il ne lui écrit pas ces choses, pour l'engager à imiter cette vie Monachale, sachant qu'il est plus aisé à un Moine de vivre en Evêque, qu'à un Evêque de vivre en Moine.

La troisième & la quatrième Lettres sont encore adressées au même. Il lui donne plusieurs avis spirituels pour sa conduite.

Dans la cinquième, il loue ce même Evêque du zèle qu'il faisoit paroître pour la réforme de l'Eglise, & lui fait réponse sur la demande qu'il avoit faite au Prieur de Cluny, de lui envoyer deux Moines reformez pour „ mettre à la tête de ses Moines. Ou, dit-il, „ vous les voulez introduire dans un Monastère où il n'y ait plus de Moines, ou dans un „ Monastère où il y en a. Si vous les mettez „ dans un Monastère où il n'y aura plus d'anciens Moines, auxquels vous aurez pourvu „ en leur donnant des Prieurez, ou les mettant „ dans d'autres Maisons, vous aurez bientôt „ un Monastère plein de bons Moines, comme vous le desirez. Mais si vous les mettez „ dans un Monastère où il y aura déjà des „ Moines, voici les maux qui s'en suivront. „ Ces Moines qui ont contracté de mauvaises habitudes, ne pourront pas supporter les „ mœurs des nôtres, ils les maltraiteront & les chasseront, ou les obligeront de vivre comme eux ; & peut-être même qu'ils les corrompront. Quand cela n'arriveroit pas, la „ différence de vie & d'usages qui se trouvera „ entre les anciens & les nouveaux Moines,

fera une diversité qui ne peut être agréable à Dieu. Il conseille encore à cet Evêque de „ ne pas user de violence, pour réduire ces Moines à leur devoir, parce que Dieu ne veut pas être servi par contrainte, mais avec liberté.

La sixième Lettre est adressée à Jean Standouk Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, & Principal du Collège de Montaigu, qui étoit en procez pour l'Evêché de Reims. Il avoit affaire à un adversaire puissant, appuyé du crédit & de l'autorité de la Cour ; étoit Guillaume Brignonnet Cardinal, qui étoit Evêque de Nîmes & de saint Malo, & revêtu de plusieurs Abbayes, nommé à l'Archevêché de Reims en 1497. après la mort de son frere Robert Brignonnet. Notre Moine exhorte fortement Standouk à soutenir son droit, pour empêcher que son adversaire, qu'il ne juge pas propre pour remplir cette place, ne l'obtienne. Il l'avertit, que ni le crédit de ses adversaires, ni les peines ni les fatigues qu'il aura à essuyer dans la poursuite de cette affaire, ne doivent point lui faire peur : qu'il espere que la justice de sa cause l'emportera : qu'il auroit de même combattu pour la Grand-Maîtrise du Collège de Navarre contre le Roi Louis, qui étoit poussé contre lui par l'Archevêque de Narbonne. Qu'au reste, il doit se souvenir des saints Peres, qui ont défendu la cause de l'Eglise, & ont enfin triomphé après bien des travaux & des fatigues : que s'il perd sa cause, son mérite n'en sera pas moindre : que cela apprendra du moins à son adversaire, qu'il ne doit pas ainsi courir tous les Benefices vacans. Il ajoute, qu'il croit que ce procez se plaide au Parlement de Paris, où il espere qu'il trouvera des hommes craignant Dieu & qui soutiendront sa cause : que ceux qui ne seront pas pour lui, causeront néanmoins de protéger l'hérésie de la Simonie : que pour lui, il l'assistera de ses prières. Il lui conseille sur la fin, de voir le Roi avant que de rien entreprendre.

La septième Lettre est écrite au même sur le même sujet. Il y décide contre l'ambition des Prélats.

La huitième Lettre est écrite à Standouk ; contre un Prieur de Charlieu, qui menoit une vie débordée, & qui ruinoit entièrement ce Prieuré. Il prie Standouk d'employer le crédit qu'il avoit à la Cour, pour obtenir du Roi que la Réforme fût mise en ce lieu.

Dans la neuvième, il exhorte un homme à executer promptement le dessein qu'il avoit de quitter le monde, & refuse les raisons ou les

Jean
Raulin.

Jean
Raulin.

les prétextes dont il se servoit pour excuser son retardement.

L'Archevêque, de Narbonne s'étant plaint à Jacques d'Amboise Abbé de Cluny, des Lettres que Raulin avoit écrites à Standouk, pour l'animer à soutenir son procez pour l'Archevêché de Reims contre lui, Raulin écrit sa dixième Lettre à l'Abbé de Cluny, dans laquelle il justifie sa conduite, & blâme celle de l'Archevêque, qui avoit trois Evêchez. Il se plaint néanmoins de ce que Standouk a publié ses Lettres. Il fait la même plainte dans la treizième Lettre.

Dans l'onzième, il invite Denys Potier à embrasser l'état Monastique.

Dans la douzième, il fait sçavoir sa retraite à un Religieux de l'Ordre de Fontevault. Il le prie d'envoyer deux Religieuses de son Ordre à l'Abbesse de Charenton au Diocèse de Bourges, pour reformer ce Monastere. Mais parce que l'on pouvoit les lui refuser sous prétexte que par les Constitutions de Fontevault, on ne doit faire sortir aucune Religieuse de l'Ordre, que pour les causes comprises dans le Statut; il lui fait voir que la nécessité de la Reforme le doit faire passer par dessus cette défense: que le Prieur Claustral de Cluny aiant donné à ces Religieuses les Constitutions de Fontevault, il falloit nécessairement que ce fussent des Religieuses de cet Ordre qui les formaient à les pratiquer: que le Statut exceptoit positivement le cas de Reforme des Monasteres qui voudroient suivre la Regle de Fontevault: qu'en tout cas les Prélats & le saint Siege pouvoient motiver le Statut: qu'enfin, pour lever tout scrupule, on avoit envoyé à Rome, pour obtenir un Bref, qui non-seulement le permit, mais même enjoignoit d'envoyer des Religieuses à l'Abbatte de Charenton, & qu'il l'assûroit qu'avant Pâque il auroit ce Bref en bonne forme. Il lui mande qu'il y a trois autres Monasteres qui demandent encore la Reforme, & le conjure de les aider dans une si bonne œuvre.

La quatorzième Lettre contient les louanges de l'Ordre de Cluny, & de la vie qu'on y mène. Il y parle de sa retraite dans les termes suivans. J'étois, dit-il, il n'y a pas long-temps un des premiers dans l'Université de Paris, celebre par tout le monde, & mere de toutes les sciences: j'avois de puissans parens & amis: j'étois honoré de la faveur des Grands, & élevé presque jusqu'au Ciel: riche en biens, en Offices & en Benefices: Grand-Maitre du fameux College de Navarre. Je vivois délicatement, étant in-

vité tous les jours, & comme forcé d'aller à des festins. Mais pendant que le monde me plaifoit & me trompoit, je vois des morts surprenantes, qui arrivoient tous les jours: je vois des Sçavans qui mouraient comme des bêtes, & d'autres qui trembioient à l'arricle de la mort comme s'ils alloient être pendus, & qui souffroient une violence effroyable à sortir de la vie: des Riches qui se trouvoient pauvres aussitôt après leur mort. Je me souvenois alors de ces paroles de Salomon: *sestime plus les morts que les vivans*: c'est ce qui m'a fait mourir à moi-même: & rompant les chaînes de fer qui m'attachoient au monde, me retirer dans cette solitude de Cluny étoignée de Paris de deux cent quatre-vingt-milles, où je suis mort à present. Il exhorte dans cette Lettre le Cultode de l'Eglise de Bâle, à qui il écrit, d'imiter son exemple.

La suivante est écrite au même & sur le même sujet.

La seizième contient des avis spirituels adressés aux Moines de saint Alban de Bâle.

Dans la dix-septième, il conseille à l'Abbesse de saint Menulph, après la Reforme du Monastere de Charenton, de faire encore reformer ceux de saint Menulph & des Moulins.

Dans la dix-huitième, il donne des avis à l'Abbesse de Charenton pour le gouvernement de son Monastere.

La dix-neuvième est écrite au nom de Pierre Pouchin, Religieux du Mont saint Michel, qui étoit sorti de son Monastere, pour venir à Cluny. Elle est adressée à l'Abbé du Mont saint Michel. Il rend pour raison de sa retraite de ce Monastere, que l'on n'y observoit pas la discipline reguliere qui s'observoit exactement à Cluny. Il s'excuse de ce qu'il n'a pas demandé permission de sortir à son Superieur, parce qu'on ne la lui auroit pas accordée.

Il rend compte dans la vingtième écrite à Jean Lentenent Docteur de Paris, & Chanoine de la Ville de Constance, de sa retraite à Cluny. Il l'exhorte d'y envoyer ceux de son Pais qui voudront entrer en Religion. Il l'anime à combattre vigoureusement contre les Heretiques d'Allemagne.

Les Lettres suivantes ne contiennent rien de remarquable.

La ving-cinquième Lettre de Raulin est adressée à Maître Pinelle Docteur en Theologie de la Faculté de Paris son successeur dans

Jean
Raulin.

Jean
Raulin.

dans la Grand-Maîtrise de Navarre, qui lui avoit écrit qu'on parloit en mauvaise part de sa retraite. Il dit qu'il se soucie peu des jugemens, des discours, des railleries & des calomnies des hommes, étant mort au monde. Il témoigne qu'il n'est pas plus touché des plaintes de ses parens. Il lui parle ensuite des affaires de sa famille & de ses amis.

Dans la vingt sixième, il exhorte un homme à entrer promptement en Religion.

Il traite dans la vingt-septième de la Reforme des Monastères, & par quels degrez on y doit parvenir.

Dans la trente & unième écrite à Standouk, il parle contre les mœurs corrompues des Prélats de son temps, déplore la mort de plusieurs grands hommes qu'il avoit vus à Paris. Il témoigne que ses ennemis déclament contre lui; mais qu'il ne les craint point, & qu'il continuera d'aboyer contre eux. Ils'excuse néanmoins d'écrire une Lettre pour servir d'avertissement aux Prélats & aux Princes de l'Eglise; parce que s'ils n'écoutent pas les Prédicateurs & les Docteurs dont la voix doit avoir plus de force qu'un Ecrit, il n'est pas à croire que sa Lettre pût les convertir. S'ils n'entendent pas, dit-il, ceux qui leur parlent de près, comment écouteront-ils une Lettre qui vient de loin?

La trente-deuxième est adressée à François Pinelle. Il lui demande des nouvelles de l'état du Collège de Navarre & de l'Université. Il s'explique sur le bruit qui avoit couru, qu'il avoit désavoué ce qu'il avoit écrit dans ses Lettres à Standouk. Il dit qu'il ne lui avoit pas mandé qu'il se repentait de ce qu'il avoit écrit, ou qu'il eût changé de sentiment; mais qu'il n'avoit pas trouvé bon que l'on rendit public ce qu'il avoit écrit à un ami. Il reprend Pinelle de ce qu'il n'étoit pas assez ferme, & de ce qu'il loüoit les Grands qui édifient l'Eglise par leurs paroles, & qui la scandalisent par leurs actions.

Il remercie dans la suivante Jean Varambon du soin qu'il prenoit de ses neveux.

Les trente-quatrième & trente-cinquième sont adressées à l'Archidiacre de Bourges, qu'il sollicité de se retirer du monde.

Dans la trente-sixième, il déplore le dérèglement de quelques Moines, & demande leur correction. Il parle d'une Lettre Synodale qu'il avoit envoyée au Custode de saint Alban à qui il écrit, qui étant rendu public, pourroit lui faire des affaires à Paris, si elle étoit portée, parce qu'elle ne plairoit pas à ceux à qui leur vie fait de continuel

reproches, & parce qu'il y avoit des ennemis. *Jean Raulin.*

La trente-septième est adressée au Confesseur du Roi. Il l'avertit qu'il ferompes'il croit trouver du repos dans un lieu où l'on n'en peut point avoir: que c'est une folie pareille à celle de chercher le foin sur le milieu de la tempête, de vouloir trouver un terrain sec pendant la pluie, de prétendre vivre en sûreté parmi les scorpions, de croire que les pommes croissent dans la mer, & que les poissons habitent sur les arbres. Vous êtes, dit-il, encore tout neuf à la Cour; plaise à Dieu, que suivant mes desirs, vous y deveniez veteran. Si cela arrive, évitez ce faste qui ne rend pas les hommes plus estimables; ni plus sçavans; mais qui les font paroître plus vains & plus orgueilleux. Le talent de la familiarité avec le Roi, vous a été communiqué, faites-le multiplier, comme il est prescrit dans l'Evangile, parlez pour l'Eglise desolée, parlez contre ces voleurs qui ruinent le peuple, découvrez la vérité au Prince avec liberté, il vous en estimera, il vous en aimera davantage. La vérité captive jusqu'à présent, vous attend peut-être pour sa délivrance. Si vous la délivrez, si vous la rappelez de son exil, elle vous délivrera à l'avenir: Sçachant que vous êtes au milieu d'une troupe de gens vicieus, je vous prie, mon frere par nôtre amitié mutuelle, & je vous conjure, par nôtre charité en JESUS-CHRIST, de ne pas engager vôtre conscience en diminuant leurs crimes, & en donnant une fausse paix à leurs consciences. Souvent un mot lâché imprudemment rend la conscience captive pour toujours, & à l'heure de la mort, on sent des remords qui troublent l'esprit, & qui jettent quelquefois dans le desespoir.

Raulin demanda par la Lettre quarantième à l'Eveque d'Angers, la Bulle pour la Réforme des Monastères, que le feu Roi Charles VIII. avoit obtenu du Pape.

La quarante & unième est adressée à Picard Conseiller du Parlement de Paris. Il y veut montrer quel l'élection faite par un seul homme est valable, pourvu que la personne élue soit digne & capable de remplir la place à laquelle elle est élue, si celui qui est élu par plusieurs en est indigne. Cette Lettre est écrite à l'occasion du proces de Standouk pour l'Archevêché de Reims. Il exhorte ce Conseiller à préférer celui qui est capable de gouverner le Troupeau de JESUS-CHRIST à celui qu'il laisseroit perir par sa negligence, & de ne pas contribuer à faire avoir à un même homme trois Benefices.

Jean
Raulin.

Il envoya cette Lettre de recommandation à Standouk, & lui écrivit en même temps de la revoir avec Blambaston, & d'y corriger ce qu'ils jugeroient à propos. C'est le sujet des deux Lettres suivantes.

Il exhorte dans la quarante-troisième Blambaston à se faire Religieux.

Il traite dans la quarante-quatrième des dispositions que doit avoir celui qui entre en Religion. Il y exhorte l'Archidiacre de Bourges dans la suivante, & fait des reproches dans la quarante-sixième à Philippe Bourgoïn, de ce qu'il tardoit à exécuter le dessein qu'il avoit d'entrer en Religion.

La quarante-septième contient des instructions pour un Seigneur.

Un des Disciples de Standouk étant préché d'une manière offensante contre le Roi Louis XII. parce qu'il avoit repudié sa femme pour épouser Anne de Bretagne, Standouk avoit été banni du Royaume, & s'étoit retiré à Cambrai; Raulin le console de son exil dans la Lettre quarante-huitième, & lui mande des nouvelles des Monastères à la Réforme desquels il travailloit.

La quarante-neuvième est écrite à Jacques Somville, au nom de Gaillard de Ruté Conseiller du Parlement de Paris, de Philippe Bourgoïn & de Raulin. Ils l'exhortent de contribuer à la Réforme du Convent des Carmes de Paris, à laquelle le Legat du Pape vouloit travailler, après avoir réformé les Maisons des Frères Prêcheurs & des Frères Mineurs, & avoit fait commettre par un Bref, ceux au nom de qui cette Lettre est écrite, pour réformer le Convent des Carmes, en chasser les méchants, & y rétablir l'ordre. Le Prieur étant mort, ils avoient choisi celui à qui cette Lettre est écrite; & ils l'exhortent de venir promptement de Flandres où il étoit, afin de faire une Maison de Dieu, d'un lieu qui avoit été autrefois l'égoût de l'Enfer. Ce sont ses propres termes.

Dans la Lettre cinquantième, Raulin prie le Legat d'accommoder le procès que l'Ordre de Cluny avoit avec l'Evêque de Valence pour le Prieuré de saint Martin des Champs.

La suivante est encore adressée au Legat. Il y déplore la corruption des mœurs de son temps. Il lui recommande un Religieux de ses Disciples, qu'il lui envoie.

La Lettre cinquante-troisième est écrite au Parlement de Bourdeaux pour un Monastère de son ressort, qu'on vouloit enlever à l'Abbaye de Cluny.

La cinquante-quatrième est une consolation

Tome XIV.

aux pauvres Ecoliers du College de Montaignu sur l'exil de Standouk.

Jean
Raulin.

Ces Lettres sont suivies d'un Discours recité à Navarre le jour de la Fête de saint Louis, où il y a des choses assez libres sur le gouvernement de l'Etat; d'un Eloge que Sebastian Brant fait de la retraite de Raulin, & d'un autre Discours de Raulin à un Chapitre general de Cluny, de l'établissement, de l'augmentation & du rétablissement de l'Etat Religieux. Celui-ci contient des instructions très-utiles pour le monde.

Ces Lettres de Raulin sont mieux écrites que ses Sermons. Elles contiennent plusieurs choses très-utiles, mais elles sont pleines d'allégories & de figures qui ne sont nullement naturelles.

JEAN-BAPTISTE
SPAGNOLI,
DIT
LE MANTOUAN.

JEAN-BAPTISTE SPAGNOLI, dit *le Jean* MANTOUAN, parce qu'il étoit de Mantouë, naquit l'an 1448. comme il le dit lui-même. Paul Jove rapporte que la famille de Spagnoli étoit assez illustre à Mantouë, mais que Jean-Baptiste étoit bâtard. Il prit l'habit parmi les Religieux Carmes de Mantouë, & y fut très-estimé dans son Ordre. On lui donna six fois la Charge de Vicair general, & on l'obligea d'accepter celle de General même, vers l'an 1512. Il la quitta au bout de trois ans, & mourut le 20. de Mars de l'an 1516.

Cet Auteur est plus celebre entre les Poëtes qu'entre les Theologiens. Il avoit un admirable genie pour la poésie; mais il le gâta, au sentiment de Lilio Giraldi, pour avoir trop composé de vers. Son esprit qu'on produisit dans le commencement d'assez beaux, s'émoussa dans un âge plus avancé. Il faut avouer que sa fécondité étoit surprenante: car il composa plus de cinquante-cinq mille vers. Il y en a d'heureux; mais ils ne font pas égaux: & Tritheme lui donne des louanges qu'il ne merite pas, quand il dit qu'il excelle en prose & en vers.

Ses œuvres ont été divisées en quatre Tomes

N

mes

mes & imprimées à Anvers en 1576. in 40.
fran. & ensuite à Paris en deux Volumes in folio,
Baptiste en 1583. avec des Commentaires de Badius,
Spagnoli. de Brantius, & de quelques autres. Voici
 celles qui ont quelque rapport aux matieres
 Ecclesiastiques ou Morales: Sept Pseaumes
 publiez à Boulogne en 1482. pendant la peste:
 deux Livres de la Vie de saint Basile: trois
 Livres de la Vie de saint Nicolas de Tolentin:
 le Parthenicon, ou Poëmes en l'honneur de sept
 Vierges: sçavoir, de la Vierge Marie en trois
 Livres: de sainte Catherine, de sainte Marguerite,
 de sainte Agathe, de sainte Lucie, de sainte Apolline
 & de sainte Cecile, contenant la Vie de ces Saintes
 & leur Martyre: trois Livres de la Vie de saint
 Denys l'Areopagite: un Livre de la Vie de saint
 George, & un de la Vie de saint Louis Morbolo
 de Boulogne: un Poëme en l'honneur de saint
 Jean-Baptiste: un Poëme en l'honneur d'Albert
 Carme de Sicile: trois Livres de la Patience;
 & un Livre de la Beatitude en prose: trois
 Livres des Miseres du temps, ou des sept
 Pechez mortels: des Vers sur la Prise de
 Bonnet de Docteur en Theologie: de la Nature
 de l'Amour; & contre l'Amour: du Mépris de
 la Mort, & de la maniere dont on la doit
 supporter: un Traité contre les Médifans, &
 un autre contre les Calomnieux: un Livre des
 differentes interpretations de l'Ecriture Sainte:
 dix Livres d'Eglogues: le premier de l'Amour
 honnête & heureux: le second, de la Folie de
 l'Amour: le troisieme, de la fin malheureuse
 de l'Amour déreglé: le quatrième, de la Nature
 des Femmes: le cinquieme, de la maniere dont
 les Riches ont coutume d'agir avec les Poëtes:
 le sixieme, Dispute entre les Paisans & les
 Bourgeois: le septieme, de l'Entrée des jeunes
 gens en Religion: le huitieme, de la Religion
 rustique: le neuvieme, des Mœurs de la Cour
 de Rome: le dixieme, la Contestation entre les
 Freres de l'Observance, & ceux qui n'en font
 point: douze Livres de Fables pour les douze
 mois de l'année: un Traité de l'Endroit où
 il a été conçu: l'Histoire de l'Eglise de Lau-
 rete, l'Apologie de l'Ordre des Carmes, &
 quelques autres.

G E O F R O I B O U S S A R D.

G E O F R O I B O U S S A R D, né d'une fa- *Geofroi*
 mille illustre au Mans, qui porte conom. *Boussard.*
 vint en 1456. âgé de 17. ans, faire ses études
 au College de Navarre. Après y avoir fait
 ses Humanitez & son Cours de Philosophie,
 il reçut les degrez que l'on donne dans
 la Faculté des Arts: & ayant perdu son pere
 & sa mere, il se mit à enseigner de jeunes
 gens. Il étudia ensuite en Theologie; fit son
 Cours de Licence, & reçut le Bonnet de Docteur
 en 1489. Il travailla utilement à donner
 des Editions de quelques Anciens, comme
 de l'Histoire Ecclesiastique de Ruin, l'Exposition
 sur saint Paul attribuée à Bede. Il composa
 en 1505. un Traité du Célibat des Ecclesiastiques,
 où il agit cette question: si le Pape peut
 permettre aux Ecclesiastiques de se marier;
 & à quels Ecclesiastiques il le peut permettre.
 Il y traite amplement du Célibat des Clercs
 par rapport aux differens temps. Il alla à Rome
 vers l'an 1510. & il vint de Rome à Boulogne
 où il prononça devant le Pape Jules II. un Sermon
 sur le Nom de Jesus. Il assista au Concile de
 Pise, & rapporta par ordre de ce Synode à
 l'Université de Paris, le Traité de Caietan de
 l'Autorité du Pape & du Concile.

Il fit paroître en 1511. un petit Traité du
 Sacrifice de la Messe. La même année il fut
 pourvu de la dignité de Chancelier de l'Eglise
 de Paris. Jean des Foilez lui contesta cette
 dignité; mais Boussard gagna son proces.
 Il devint Doien de la Faculté de Paris; &
 permuta en 1518. la dignité de Chancelier avec
 Nicolas Donguy contre un Benefice du Mans.
 Il fit ensuite un Commentaire sur les sept
 Pseaumes Pénitentiels, & mit à la tête une
 espece de Préface, dans laquelle il blâme la
 coutume des Auteurs qui dédicent leurs
 Ouvrages à quelque personne, qu'ils honorent
 en faisant mille mensonges, afin de gagner
 leurs bonnes grâces. Il avoué qu'il avoit lui-même
 ce foible, & qu'il avoit été dans la résolution
 de dédier ce Livre à un Conseiller du
 Parlement de Paris; mais qu'ayant reconnu son
 aveuglement, il avoit changé de dessein. Il
 fait ensuite une confession humble & sincere
 de l'état de sa vie passée: qu'il avoit recherché

les

Gesfri les honneurs & les dignitez par un motif *Bouffard.* d'ambition : qu'il avoit prêché aux autres, des veritez qu'il ne pratiquoit pas lui-même : qu'il avoit couru follement après les biens de ce siècle, sans songer assez aux biens immenses de l'autre vie : qu'il avoit recité avec négligence l'Office Ecclesiastique, auquel il étoit obligé à cause de plusieurs Benefices qu'il possédoit : qu'il étoit venu à l'âge de dix-sept ans à Paris, où il avoit demeuré dans le Collège de Navarre qui étoit une Ecole de pieté, & où il en avoit eu quantité d'exemples, qu'il n'avoit pas imitez : qu'il avoit dans sa jeunesse fait sa cour aux Grands & aux Prélats : qu'il leur avoit rendu de grands services : qu'il avoit composé des Discours pour eux, dont ils avoient tout l'honneur & tout le profit, dans le dessein qu'ils le recompenseroient : qu'ils l'avoient tous trompé & méprisé, quand ils n'avoient plus eu besoin de lui : qu'il avoit reconnu par son experience la verité de cette maxime : *Maudis soit celui qui met sa confiance dans l'homme.* C'est pourquoi quittant les hommes trompeurs & menteurs, il a recours à Dieu seul : il lui dédie, & lui offre ce petit Ouvrage, qui est le fruit de sa vieillesse. Si reconnoît qu'il a mérité la damnation par ses pechez : mais il met toute son esperance dans la misericorde de Dieu, entre les bras de laquelle il se jette. Cette priere est écrite d'un style affectif.

L'Opuscule de la continence des Prêtres, sur cette question nouvelle, si le Pape peut permettre à un Prêtre de se marier, contient sept propositions. La premiere : Il est permis & il a toujours été permis par tout, tant en Orient qu'en Occident, aux Clercs qui sont dans les Ordres mineurs, de se marier. La seconde : Il a été permis tant en Orient qu'en Occident, depuis le commencement de l'Eglise jusqu'au temps des Papes Sirice & Innocent I. de promouvoir des gens mariez aux Ordres jusqu'à celui de Prêtrise inclusivement, & à eux de vivre avec leurs femmes, sans être exclus des fonctions de leur Ordre. La troisieme : Depuis le temps de Sirice & d'Innocent I. il semble qu'il n'ait plus été permis en Occident de promouvoir au Diaconat & à la Prêtrise, des hommes mariez, qui vécuissent avec leurs femmes, & que tous ceux qui étoient promus à ces Ordres, devoient n'avoir point de femmes, ou que s'ils en avoient, ils étoient obligés de promettre qu'ils vivroient en continence ; mais jusqu'au temps du Pape Gregoire, les personnes mariées pouvoient être promues jusqu'au Diaconat, sans s'obliger à la continence. La quatrième : Depuis le temps

de saint Gregoire, il n'a été permis en Occident de promouvoir au Diaconat, que ceux qui promettoient de garder la continence. La cinquieme : Il a toujours été permis & il l'est encore aux Grecs & aux Orientaux qui ont des femmes, d'être promus aux Ordres sacrez jusqu'à celui de Prêtrise inclusivement, & de vivre avec leurs femmes. La sixieme : Il n'est pas permis, & ne l'a jamais été à ceux qui sont dans les Ordres sacrez ; c'est à dire, qui sont Prêtres, Diacres, ou Soudiacres, de contracter mariage. La septieme : Le Souverain Pontife peut donner dispense dans certains cas à un homme qui est dans les Ordres sacrez, de se marier. Ce Traité a été imprimé à Paris en 1505. Son Sermon devant le Pape Jules II. l'a été en 1507. Son Exposition abrégée & methodique du Sacrifice de la Messe, après Gabriel & Durand, l'a été en 1511 & 1520. & enfin, son Explication des sept Pseaumes Pénitentiels, en 1519. Tous ces Traitez sont Latins. Il en a écrit un en François, dont le Titre est : *Le Regime & Gouvernement pour les Dames & Femmes de chaque état qui veulent se mettre au monde selon Dieu.*

Il est mort au Mans vers l'an 1530. & y a été enterré dans l'Eglise de saint Vincent.

JEAN-LOUIS VIVÉS.

Jem. JEAN-LOUIS VIVÉS, de Valence en *Louis V.* Espagne, fit ses études de Philosophie à Paris, & alla ensuite à Louvain, où il professa les belles Lettres avec tant de réputation, qu'il fut choisi pour Précepteur de Guillaume de Croüy, depuis Evêque de Cambray, Archevêque de Toléde, & Cardinal, mort à Wormes âgé de vingt-sept ans, l'an 1521. au mois de janvier. Vivés passa après sa mort en Angleterre en 1522. pour être auprès de la Princesse Marie fille d'Henri VIII. & pour lui enseigner le Latin & les belles Lettres. Ce fut pour elle, qu'il composa son Traité des Etudes des Enfans. Henri VIII. faisoit tant de cas de Vivés, qu'il alloit exprès à Oxford avec la Reine Catherine. pour entendre ses Leçons. Cependant ce Prince offensé de la liberté qu'il se donna de parler & d'écrire contre son divorce avec Catherine, le fit arrêter & le retint prisonnier six mois en Angleterre. Vivés obtint enfin la liberté de revenir aux Pais-Bas, & fit sa demeure à Bruges, où il

*Fran
Louis Vi-
ets.*

se maria & professa les belles Lettres jusqu'à sa mort. L'année en laquelle elle arriva n'est pas certaine : les uns la mettent en 1536. les autres en 1537. plusieurs en 1541 & quelques-uns en 1545. Il étoit âgé de quarante-huit ans quand il mourut.

Vivés n'a pas seulement été un excellent Humaniste, un habile Critique, & un Philosophe très élevé; s'il s'est aussi mêlé de Théologie, & y a réussi. Si l'on admire parmi les Critiques les vingt Livres de la corruption & de la décadence des Arts & des Sciences, & les cinq touchant la manière d'enseigner les sciences, à cause de l'érudition profane qui y paroît, & de la solidité de son jugement sur ces matières; les Théologiens ne doivent pas moins estimer ces cinq Livres de la Vérité de la Religion, & son Commentaire sur les Livres de la Cité de Dieu de saint Augustin, dans lesquels il fait paroître qu'il sçavoit à fonds sa Religion.

La Préface de ces cinq Livres de la Vérité de la Religion Chrétienne, est tout à fait judicieuse. Il y remarque que l'homme a reçu par le péché d'Adam, de grandes plaies, non-seulement dans son corps, mais aussi dans son âme : que sa volonté qui se portoit auparavant tout droit à aimer le souverain Createur, a commencé à se détourner de ce seul bien véritable & parfait, vers des choses entièrement vaines : que son esprit est tombé entièrement dans l'ignorance & dans l'aveuglement : en sorte que par lui-même il ne peut presque pas connoître le bien, & le but où il doit tendre. Que cela fait que les hommes, quoiqu'instruits, même par la voix de Dieu, ne croient pas ce qu'il leur enseigne, & n'obéissent pas à ses Commandemens : qu'il est à propos de se servir de raisons, pour attirer ceux qui n'ont pas la foi : que celles qu'il apporte dans cet Ouvrage, sont bien des raisons humaines ; mais tirées & puës dans une source divine, parce qu'elles ne seroient jamais venues en pensée à aucun homme, quelque habile qu'il fût, si Dieu ne nous avoit enseigné la vérité cachée, par Notre-Seigneur JESUS-CHRIST : que son dessein n'est pas d'appuyer l'autorité divine par des raisons humaines ; mais de faire voir que la raison n'est pas contraire à la Religion : que l'on ne doit point craindre que personne perde le mérite de la Foi, en lisant son Ouvrage ; parce que les raisons qu'il apporte ne sont pas de la nature de celles qui font connoître ces choses par l'expérience des sens, quoiqu'il y en ait de très-éfficaces : qu'on ne doit pas trouver à

redire qu'il traite de la vérité de la Religion ; parce que l'on découvrira plus facilement par ce moyen les tromperies dont le Démon se sert pour entraîner les hommes en Enfer : que si tous les hommes avoient le Saint Esprit & cette onction spirituelle qui enseigne toutes choses, cela suffiroit ; & qu'il ne seroit pas besoin d'autres raisons ; mais que ce don excellent n'étant pas donné à tout le monde, ni en tout temps, on peut se servir de raisons ; qu'il n'est pas le premier qui l'ait fait : qu'il a suivi l'exemple de plusieurs saints Ecrivains : qu'il ne faut pas que l'on s'imaginer que la Foi peut être produite ou perfectionnée par ces raisons humaines : qu'elles ne sont qu'une introduction pour disposer l'homme à demander à Dieu la Foi, qui est un don tout gratuit, quoique Dieu la donne à tous ceux qui la lui demandent : qu'il n'a rien voulu faire autre chose dans cet Ouvrage, que de faire connoître à qui on doit s'adresser, pour demander la Foi : de quelle manière on la doit demander, & par qui ; sçavoir, par JESUS-CHRIST Notre-Seigneur : qu'il n'a point écrit pour élever la Religion Chrétienne, qui n'a pas besoin des éloges des hommes ; mais pour confirmer ses freres, & attirer les étrangers de la Foi, à la participation d'un si grand bien : qu'il ne sçait pas quel fruit aura son Ouvrage ; mais qu'il l'a composé avec beaucoup de joie, & dans de bonnes espérances : qu'il a eu soin de faire en sorte que tous ceux qui voudroient y avoir quelque attention, pussent entendre les argumens dont il se sert.

Le premier Livre est de l'Homme & de Dieu. Il y fait voir d'abord la nécessité qu'il y a d'agir pour une fin, & de connoître la fin pour laquelle on doit agir. Il montre ensuite, que l'on peut se servir de la raison, pour chercher, & que la Religion véritable ne craint point la vraie raison : que quoique la raison ne doive pas être la règle de notre Foi, elle nous y conduit. Il parle enfin de la nature des raisons dont il se servira, & de leur force. Après cette espèce de Préface, il décrit la nature de l'Homme, & montre qu'il ne peut obtenir sa fin & sa félicité en cette vie, & qu'il doit par conséquent en attendre une autre, dans laquelle l'amour de Dieu doit faire son bonheur. Il fait connoître la nature de Dieu & ses attributs. Il prouve qu'il a créé toutes choses, & qu'il gouverne tout par sa providence : que le monde a eu un commencement ; qu'il y a des esprits, & que l'âme est

*Jean
Louis Vi-
ets.*

Jean
Louis Vi-
etis. est immortelle. Il traite de la chute des Anges & de l'Homme; & fait voir que nôtre nature est corrompue.

Dans le second Livre, qui est de JESUS-CHRIST, il conduit la Religion depuis Noë jusqu'à J. C. qui est venu découvrir aux hommes des mystères que la raison ne pouvoit leur apprendre; & entr'autres celui de la Trinité. Il fait voir qu'il étoit convenable que Dieu vînt rétablir la misère & la corruption de la nature de l'Homme, & que cette fonction convenoit à la personne du Fils: qu'il ne le pouvoit mieux faire qu'en se revêtant de l'humanité: que sa vie, sa mort & sa doctrine, & ce qu'il a suivi, sont des preuves authentiques de sa divinité: que sa venue a été prédite par les Prophetes, & figurée par la Loi: que l'histoire des Evangelistes est véritable: que rien n'est plus excellent que la doctrine de l'Evangile; rien de plus admirable que les actions & la vie de JESUS-CHRIST; que sa divinité est prouvée par ses miracles: que sa mort est toute pleine de mystères: que la prédiction qu'il a faite avant que de mourir, que son Evangile seroit prêché par toute la terre, est une démonstration manifeste qu'il mourroit volontairement: qu'avant que de mourir, il nous a institué un Sacrement, dans lequel son Corps se trouve d'une manière incompréhensible: que sa Resurrection, son Ascension, & la Mission du Saint-Esprit, sont des preuves incontestables de sa divinité & de la vérité de sa doctrine, aussi bien que la Prédication de l'Evangile, la constance des Martyrs, l'établissement & la perpetuelle conservation de l'Eglise. Enfin, il apporte les raisons de convenance, pour rendre croiables la Resurrection & le Jugement dernier, & traite en peu de mots de la Prédestination. Il croit que Dieu a donné des grâces à tous les hommes, avec le secours desquelles, s'ils en usent, ils pourroient être élevés à une plus grande perfection. Il avoue néanmoins que Dieu accorde des grâces spéciales à quelques-uns, & qu'il est plus à propos dans ces sortes de questions, d'adorer les desseins de Dieu, que de les vouloir pénétrer.

Le troisième Livre est écrit en forme de Dialogue entre un Juif & un Chrétien. Le Chrétien prouve au Juif par des passages de la Loi & des Prophetes: premierement, que les Juifs ont des sentimens imparfaits touchant la nature de Dieu & la beatitude de l'autre vie: secondement, que la Loi des Juifs n'étoit que pour un temps, & qu'elle

devoit être abolie: troisièmement, que les Juifs devoient être dispersés, & les Gentils appelés après la venue du Messie: quatrièmement, que JESUS-CHRIST est le Messie prédit par les Prophetes, & que toutes les Propheties du Messie seront accomplies en sa personne: cinquièmement, que les choses qui devoient arriver après la venue du Messie, sont arrivées après celle de JESUS-CHRIST.

Le quatrième Livre contre la Secte de Mahomet, est encore en forme de Dialogue entre un Chrétien & un Mahometan. Le Chrétien fait voir que Mahomet ne mérite aucune créance: que sa Religion ne s'est établie que par les armes: que l'Alcoran est un Livre obscur & plein de faussetez: que les sentimens de Mahomet touchant la nature de Dieu, sont tout à fait grossiers: que ce qu'il dit de la nature des choses, est entièrement fabuleux: que les Loix & les mœurs des Mahometans n'ont rien que de terrestre & de charnel, & que la beatitude que Mahomet propose, est plus digne d'un pourreau que d'un homme.

Le cinquième Livre est de l'excellence de la Doctrine Chrétienne. Vivés y rapporte les plus belles maximes de la Morale de l'Evangile touchant le culte & l'amour de Dieu, les richesses, la prospérité & l'adversité, la mort, la paix de la Republique & des familles, & la pratique des vertus. Il fait voir qu'elles sont aussi différentes des sentimens ordinaires, que la lumiere l'est des ténèbres, & autant élevées au dessus des sentimens des Philosophes, que le Ciel l'est au dessus de la terre.

Je ne m'arrêterai point à faire des extraits du Commentaire de Vivés sur les Livres de la Cité de Dieu de saint Augustin. Ces Ouvrages ne sont pas du nombre de ceux dont on puisse faire l'Analyse. Il suffit de remarquer que l'on y trouvera bien de l'érudition Ecclesiastique & profane. Il a déplu à des personnes à cause de la liberté qu'il s'y est donnée. Les Docteurs de Louvain en ont censuré quelques endroits trop hardis & trop libres, & les ont retranchés dans l'édition qu'ils en ont faite avec les Livres de la Cité de Dieu de saint Augustin. Scaliger en a jugé assez sagement, quand il a dit que ce Commentaire pouvoit passer pour excellent, si l'on avoit égard au temps auquel il a été écrit, mais que par rapport au nôtre, ce n'est que fort peu de chose. C'est apparemment ainsi qu'en ont jugé ceux qui ont eu

7^{ème} soin de la dernière Edition de saint Augustin, dans laquelle ils n'ont pas crû lui devoir donner place.

Il y a encore d'autres Livres de Vivés qui ont quelque rapport à la Morale Chrétienne, comme trois Livres de l'Ame & de la Vie: les Traitez des Devoirs du Mari, de l'Instruction d'une femme Chrétienne, de la Concorde & de la Discorde, de la Condition des Chrétiens sous le Turc, du Soulagement des Pauvres, de la Communication des biens, & de la Guerre contre le Turc: mais ces Ouvrages sont plus Philosophiques ou Politiques que Theologiques. Le Triomphe de J. C. l'Eloge de la Vierge, les Meditations ou les Paraphrases des sept Pseaumes Pénitentiels, le Commentaire sur l'Oraison Dominicale, plusieurs Prieres & Meditations, un Office & un Sermon de la Sueur de J. C. appartiennent plus directement à la Religion, quoiqu'il traite les matieres plus en Orateur qu'en Theologien ou en Mystique. Le style de Vivés est pur, mais un peu dur & sec. Il affecte trop d'érudition, & imite trop servilement les manieres des Philosophes Païens. Sa Dialectique est assez semblable à celle des Anciens Stoïciens, qui n'est pas à la vérité, si obscure que celle de l'Ecole; mais qui a ses épineux & ses subtilitez. Quelques Auteurs parlans des Triumvirs de la République des Lettres, du commencement de ce Siecle, lui ont donné le jugement pour son partage, l'esprit à Budée, & la parole à Erasme. Pour moi, je ne sçaurois approuver cette pensée. Erasme a certainement plus de beauté d'esprit, plus d'étendue de connoissance, & plus de solidité de jugement que Vivés. Budée a été plus habile qu'eux dans les Langues & dans l'érudition profane. Vivés sçavoit plus de Grammaire, de Rhetorique & de Dialectique. Quoiqu'il en soit, les Ouvrages de Theologie d'Erasme sont en beaucoup plus grand nombre, beaucoup plus considerables, & infiniment plus utiles que ceux de Vivés.

CLAUDE DE SEYSSSEL; ARCHEVÊQUE DE TURIN.

CLAUDE DE SEYSSSEL, né à Aix en *Claude de* Savoie, merita par son esprit d'être élevé *Seyssel*, à des emplois considerables. Il fut premierement Maître des Requêtes, & Conseiller du Roi Louis XII. & assista au nom de ce Prince, au Concile de Latran sous Leon X. Il fut élu Evêque de Marseille par le Chapitre de cette Eglise le 11. de Juillet de l'an 1509. Il prit possession de cet Evêché en 1515. & le permuta en 1517. contre l'Archevêché de Turin avec le Cardinal Innocent Cibo: il n'en jouit pas long-temps. étant mort le premier jour de Juin 1520.

Seyssel étoit habile Jurisconsulte, & avoit professé le Droit avec grande reputation dans la Ville de Turin. Il étoit aussi grand Politique; & enfin, il a encore été Theologien. Il a écrit des Ouvrages de ces trois genres. En qualité de Jurisconsulte, il a fait des Commentaires sur le Droit, & un Traité des Fiefs: comme Politique, le Traité des devoirs des Rois, celui de l'Etat de la France, & l'Histoire de Louis XII. En qualité de Theologien, un Traité contre les Vaudois; trois Livres de la Providence: un Commentaire sur les trois premiers chapitres de l'Evangile de S. Luc, des trois Etats de l'homme voyageur, adressé à Leon X. Il a encore traduit plusieurs Ouvrages des Anciens en François: & entr'autres l'Histoire Ecclesiastique d'Eusebe.

Le Traité contre les Vaudois est un fruit de sa sollicitude Pastorale. Aiant trouvé cette zizanie répandue dans son Diocèse, il entreprit, comme un bon Pasteur, de la déraciner, quoiqu'elle y fût enracinée depuis plus de deux cens ans, & que les Puissances eussent tenté inutilement par toutes sortes de voies de détruire cette Secte. Il se flatte même de réussir, parce que les Vaudois qui ne pouvoient auparavant souffrir d'Evêque ni de Prêtre, ni entendre parler de Religion, l'ont bien reçu au commencement de son Pontificat, ont

écroulé

*Claude de
Seyssel.*

écouté ses prédications avec attention, & ont
semblé applaudir à ce qu'il disoit: qu'étant mé-
me avertis en particulier, ils ont promis de
faire volontiers tout ce qu'il leur ordonne-
roit: qu'ils ont de plus attribué l'occasion de
leur égarement, à la négligence ou à l'igno-
rance des Prêtres, & demandé la réforme de
abus qui s'étoient établis dans le temps passé.
Son espérance avoit été augmentée par la con-
version volontaire de quatre personnes de cet-
te Secte, qui s'étoient depuis peu faits Catho-
liques d'une manière très-édifiante. La mé-
thode qu'il se proposa de suivre dans cette con-
troverse, est de remonter à la source de cette
Secte, de découvrir les causes qui ont enga-
gé les Herétiques dans l'erreur, & qui les y
retiennent; & de les refuter par des raisons
palpables, qui soient plus à la portée de ces
esprits grossiers, que des argumens Theo-
logiques, ou des autorités des saints Peres,
dont ils ne font aucun cas, ne voulant s'en
tenir qu'à l'Ecriture Sainte. Son application
avoit donc été dans ses Sermons, de convain-
cre les erreurs des Vaudois par des passages
formels de l'Ecriture Sainte ou par des rai-
sons simples & naturelles. Mais parce que ce
qu'il avoit dit dans ses Sermons en divers en-
droits, pouvoit facilement échapper de la mé-
moire, il crût devoir le réduire dans cet Ou-
vrage, afin qu'il pût servir à ceux qui travai-
leroient à leur conversion. Voici donc de
quelle manière il rapporte l'origine & le pro-
grès de la Secte des Vaudois.

„L'Auteur de cette Secte étoit un homme
„de Lyon, né de basse extraction, qui n'a-
„voit ni science, ni réputation, ni vertu.
„Quelques-uns d'entr'eux feignoient que leur
„Secte tiroit son origine d'un certain Leon
„qui vivoit du temps de Constantin; & qui
„étoit séparé, à ce qu'ils prétendoient, du
„Pape Sylvestre; mais c'est une fable sans
„fondement, nul Auteur ancien n'ayant par-
„lé de ce Leon. Le véritable Auteur est Val-
„do, qui sous une apparence de pauvreté &
„de sainteté, attira quelques personnes sim-
„ples & ignorantes, & commença à répán-
„dre des erreurs dans Lyon & dans le vicin-
„te Ville, sous prétexte de réforme. Le nom-
„bre de ses Sectateurs s'étant augmenté, ils
„furent chassés de Lyon, & se retirèrent
„dans ces montagnes, espérant qu'ils persua-
„deroient plus facilement les Pastors, qui
„n'ont ni science ni esprit. En étant venus à
„bout, leur Secte s'étendit, & quelques gens
„sçavans, qui avoient déjà de mauvais sen-
„timens sur la Religion, ou qui haïssoient les

Ecclesiastiques, se joignirent à eux. Ceux
qui se croient les plus habiles entr'eux, ci-
tent quelques autorités de l'Ecriture, qu'ils
expliquent selon leur sens, & sans admettre
les explications des Peres; s'arrêtant uni-
quement à l'écorce de la lettre, & donnant
toujours la même réponse à tout ce qu'on
leur objecte; sçavoir, que les Pontifes
Romains & les autres Ecclesiastiques ont
corrompu l'Ecriture Sainte par leurs dog-
mes & par leurs explications. Ils demeu-
rent là-dessus arrêtés à leurs opinions, &
ne veulent point se rendre, quelques con-
vaincantes que soient les raisons qu'on leur
apporte. Ainsi l'ignorance affectée ou gros-
sière est la cause & l'origine de cette here-
sie; mais ce qui les y retient, c'est que
leur doctrine leur accorde des choses, que
des hommes d'une condition basse & mé-
prisable souhaient avec ardeur: car qui est
l'homme de cette condition qui ne goûte
fort ce qu'on lui dit; qu'il n'est sujet de
personne; qu'il peut garder tout ce qu'il a
sans en rien donner, vivre à la mode, &
n'être soumis à aucune Loi? C'est ainsi que
Mahomet a attiré tant de monde, en accor-
dant aux hommes tous les plaisirs des sens.
Les Vaudois prenant occasion de l'avarice
des Ministres de l'Eglise, disent qu'il ne
faut obéir à aucun d'eux, pas même au
Souverain Pontife, parce qu'étant méchants,
& n'imitans pas la vie des Apôtres, ils
n'ont plus d'autorité, & ne peuvent plus
être l'Eglise Catholique: qu'ainsi l'on
n'est plus obligé à leurs Constitutions
ni à leurs Ordonnances. Par là ils ne
craignent plus les Censures Ecclesiasti-
ques, & ne reconnoissent plus l'auto-
rité des Evêques & des Prêtres. Erreur
qui les affranchit de plusieurs charges per-
sonnelles & réelles: car ils ne paient plus
de dixmes, ils ne font plus d'offrandes, ils
n'observent plus de Fêtes de Saints, croiant
que les hommes n'ont pas besoin de leurs su-
pprêmes; ils ne celebrent point de jeûnes en
leur honneur. Enfin, ils ne se croient obligés
à aucune loi; & sur ce fondement, ils en-
seignent que les mariages sont libres entre
parens, à l'exception du premier & du se-
cond degré. Ils croient que les prières que
l'on fait pour les morts sont inutiles & su-
perstitieuses. Ils ne reconnoissent aucune
autorité dans les Prêtres, & assurent qu'on
ne doit point se confesser à eux, ni recevoir
les Sacramens de leurs mains; & méprisent la
Loi, qui oblige tous les Fideles de se confes-
ser.

*Claude
de Seyssel.*

ser & de communier une fois l'an. Ce sont-
là les principaux moïens dont le Diable s'est
servi pour introduire & pour conserver la
Secte des Vaudois. Il faut encore avouer, dit
Seyssel, que les mœurs déreglées, l'ignorance
& l'avarice des Ecclesiastiques, qui ont
deshonoré par là leur ministère, ont aussi
donné occasion aux Vaudois de demeurer
obstinés dans leur Secte. La tolerance des
Princes, qui les ont laissé s'établir dans leur
Pais, qui les ont appuyés secrètement, qui
les ont abîmés pour de l'argent, a encore
contribué à la continuation de cette Secte.
Enfin, ce qui l'a fait subsister, c'est qu'à
l'exception de leurs sentimens contre la Foi
& la Religion, ils mentent dans le reste une
vie plus pure que les autres Chrétiens: car
ils ne jurent point, s'ils n'y sont contraints,
& prennent rarement le nom de Dieu en
vain. Ils accomplissent de bonne foi leurs
promesses; & la plupart d'entr'eux vivant
dans la pauvreté, disent qu'ils sont les seuls
qui menent une vie Apostolique; & prétend-
ent à cause de cela que la puissance de l'E-
glise est demeurée uniquement dans leur So-
cieté.

Seyssel ayant ainsi expliqué les causes & les fondemens de la Secte des Vaudois, attaque ensuite leur principale erreur, qui est la source de toutes les autres; sçavoir, qu'ils font la véritable Eglise; & que l'Eglise Romaine est une prostituée, qui enseigne une infinité d'erreurs. Le principe de cette erreur est que la puissance sacerdotale dépend tellement des merites des Ministres, que l'un ne peut être sans l'autre. D'où ils concluent que les Prélats & les Prêtres de l'Eglise Romaine, ne menant pas une vie semblable à celle des Apôtres, sont déchus de toute autorité, & qu'elle est demeurée chez eux, qui observent les préceptes de JESUS-CHRIST, & suivent en tout les traces des Apôtres. Ils appuient ce principe sur des passages de l'Ecriture. J. C. disent-ils, n'a donné à Pierre la puissance des clefs, qu'à cause de sa Confession & de sa Foi. Il n'a choisi pour Apôtres, que ceux dont il connoissoit la vertu. Il a voulu que ses Ministres le suivissent, demeurassent en lui, & portassent de bons fruits. Tous ceux donc qui ne sont pas tels, ne sont point ses ministres; ce sont des branches coupées & séparées du tronc; ce sont des enfans du Diable, des loupes ravissans. Comment pourront-ils appaiser la colere de Dieu, étant ses ennemis? comment auront-ils les clefs du Royaume des Cieux, en étant exclus? comment

*Claude
de Seyssel.*

donneront-ils le Saint-Esprit par les Sacre-
mens, en étant privez? Est-il à croire que
Dieu ait donné la puissance à une personne
qu'il sçait en être indigne, ait confié son
troupeau à un loup, & son épouse à un in-
fame? Ils ajoutent à cela plusieurs autorités
de l'Ecriture contre les Ministres & les Pro-
phètes chargés d'iniquitez & de crimes. Sey-
ssel rapporte ensuite les accusations des Vaudois
contre les Prélats de l'Eglise Romaine. Outre
qu'ils nous imposent faussement, dit Seyssel,
plusieurs choses, & qu'ils sont plusieurs ju-
menstemeraires; nous ferons voir après avoir
rapporté ce qu'ils disent contre nous, qu'ils
se trompent dans les conséquences qu'ils en
tirent. Ils disent que le Pontife Romain, les
autres Prélats & les Prêtres ne suivent point
ni la vie ni les préceptes de J. C. & des Apô-
tres; mais qu'ils font même tout le contraire,
& d'une manière si publique, qu'on ne peut
plus le celer, en douter, ni le pallier. Au con-
traire, disent-ils, ils se glorifient de ce qui est
le plus opposé à la Religion, & semblent ne
pas seulement mépriser les regles établies par
J. C. & par les Apôtres; mais encore s'en
mocquer: car J. C. & les Apôtres ont vécu
dans la pauvreté, avec humilité, avec chasteté,
dans l'abstinence de toutes les choses
charnelles; ayant un grand mépris du mon-
de; & nous autres Prélats & Prêtres, nous
vivons dans le faste & dans le luxe, préférons
la grandeur des Princes à la sainteté sacerdo-
tale. Tous nos efforts, toutes nos démarches
tendent à nous rendre recommandables aux
yeux des hommes, non par notre vertu, nô-
tre sainteté, ou notre doctrine, mais par la
bondance des biens, par de belles actions
dans la guerre, par notre train, & par toute
sorte de magnificence. Les Apôtres ne vou-
loient rien avoir en propre, & ne recevoient
que ceux qui quittoient leurs biens, & les
mettoient en commun, & nous, non-con-
tens de ce que nous avons, nous désirons
avec une ardeur demeurée pour les biens des au-
tres, & faisons la guerre pour les avoir. Les
Apôtres courans par les Villes & les Villages,
& annonçant la parole de Dieu avec fruit,
exerçoient des œuvres de charité, & nous,
non-seulement, nous ne faisons rien de fem-
blable, mais même, nous nous opposons à
ceux qui s'emploient à cet exercice, & leur
donnons des exemples de toute sorte de dé-
reglemens. Les anciens Evêques étoient or-
donnez malgré eux par l'ordre ou par l'inspi-
ration de Dieu, pour le salut des autres; &
nous, nous achetons les Prélatures & les Be-
néfices

*Claude de
Seyssel.*

„nefices, ou nous les obtenons par des brigues.
„à la recommandation des Princes, par violence,
„ce, ou par d'autres mauvaises voies, pour
„contenter nos passions, pour enrichir nos pa-
„rens, ou pour nous acquérir de la gloire en
„ce monde. Ils passaient leur vie dans les
„travaux, dans les veilles, dans les austéri-
„tez, & n'épargnoient rien, pour faire con-
„noître aux autres le chemin du salut; &
„nous autres, nous passons tout le temps de
„notre vie dans l'oisiveté, dans les plaisirs &
„dans les autres occupations terrestres. Ils mé-
„prisoient l'or & l'argent, & donnoient gra-
„tuitement les grâces, comme ils les avoient
„reçues; & nous, nous exposons, pour ain-
„si dire, en vente les choses sacrées. En un
„mot, pour passer les autres choses dont ils
„nous accusent avec effronterie; nous renver-
„sons les droits divins & humains; de sorte
„que cette Eglise ne peut plus être appelée, à
„ce qu'ils prétendent, l'épouse de J. C. mais
„une prostituée.

Seyssel refuse premièrement le principe & le fondement de la Secte des Vaudois, que la puissance des Clefs dépend de la sainteté des Ministres; & que nul n'est successeur de l'autorité des Apôtres, qu'il ne suive leur vie, & leur exemple. Premièrement, dit-il, comme il n'y a point d'homme qui puisse les imiter parfaitement, si ce principe est vrai, il s'ensuit qu'il n'y a jamais eu d'Evêque. Les Vaudois demeurent eux-mêmes d'accord que cette grande perfection Apostolique n'est pas nécessaire; & ils croient qu'il suffit que les Ministres soient sans péché mortel; mais si cela étoit nécessaire, il n'y auroit plus d'Eglise connue, ni de Ministre, de la puissance duquel on pût être assuré, parce qu'on ne sçait point si celui à qui on s'adresse, n'est pas en péché mortel: on ne sçait pas soi-même si l'on est en état de grâce; comment le pourrions-nous savoir des autres? Cette incertitude jette dans une infinité d'inconvénients. Premièrement, on ne seroit plus obligé d'obéir à personne. Secondement, l'Eglise seroit sans Ministres certains. Troisièmement, personne ne pourroit sçavoir si l'a été vraiment baptisé, & s'il est Chrétien. Quatrièmement, chacun pourroit rejeter ou prendre pour son Supérieur tel homme qu'il voudroit. Cinquièmement, on ne pourroit plus faire d'élection de Ministres. Sixièmement, à chaque moment, on pourroit disputer du pouvoir des Ministres, parce qu'ils peuvent à tous moments tomber dans le péché. Septièmement, il faudroit réordonner, & même rebaptiser

Tom. XIV.

*Claude de
Seyssel.*

tous ceux qui commettent des pechez mortels. Les Barbes (c'est ainsi que s'appelloient dès ce temps-là les Ministres des Vaudois) se restraignoient à dire qu'ils ne noient pas que les Ministres dont les pechez sont cachez, ne pussent administrer les Sacramens valablement, & qu'on ne dût leur obéir; mais que ceux dont les crimes étoient publics, ne pouvoient être considerez comme de vrais Ministres. Seyssel leur oppose la Loi du Levitique chapitre 4. qui porte que si un Prêtre peche, & qu'il fasse pecher le Peuple, il offrira pour son péché un jeune taureau sans tache. Voilà, dit-il, un Prêtre pecheur public, puisqu'il entraîne le peuple dans le péché; & toutefois la Loi n'ordonne pas qu'il ne sera pas Prêtre, mais seulement qu'il expiera son péché par le sacrifice. Or si l'on a toléré dans l'ancienne Loi, qui étoit une Loi de rigueur, un Prêtre dont le péché étoit public, & si l'on a attendu qu'il fit pénitence de son péché, à combien plus fort raison doit-on le faire dans la Loi de grâce? Les Vaudois se fondent sur ce passage de JESUS-CHRIST, Vous les commettez à leurs fruits. Seyssel répond que J. C. parle en cet endroit des faux Prophetes qui n'ont point de pouvoir légitime, & qu'il dit en un autre endroit, qu'il faut faire ce que disent de très-méchans Prêtres; parce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse, quoiqu'on ne doive pas imiter leurs mauvaises actions, ni suivre leur doctrine, s'ils enseignoient quelque chose contre la Foi; qu'à l'exception de ces cas-là, il n'est jamais permis à celui qui doit obéir de juger son Supérieur; que l'on ne sçaurroit donner cette licence, sans renverser entièrement l'Etat Ecclesiastique, & sans rendre la puissance des Clefs de l'Eglise incertaine & inutile. Seyssel prouve donc par l'Ancien & par le Nouveau Testament, que l'on doit obéir aux Prêtres, quoiqu'ils ne vivent pas saintement. Par l'Ancien Testament, en faisant voir que l'on a toujours reconnu pour Prêtres légitimes les descendants d'Aaron, quoiqu'il y en ait eu certainement qui aient été très-méchans; par le Nouveau, en alleguant ce passage de JESUS-CHRIST: Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; il faut écouter ce qu'ils disent, mais ne pas imiter leurs actions. Il apporte encore l'exemple de J. C. qui renvoya le Lepreux aux Prêtres, après l'avoir guéri, & qui s'est lui-même soumis aux Prêtres de la Loi.

Entre les Apôtres il y avoit un traître & un méchant; cependant J. C. dit de tous ses Apôtres:

O

Claude de Seyssel.

Apôtres : Celui qui vous méprise me méprise ; & il est à croire que ce méchant avoit aussi bien que les autres le pouvoir de chasser les démons. Il étoit du nombre de ceux dont JESUS-CHRIST dit qu'aujourd'hui du Jugement, il y aura des reprouvez qui diront : *N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? & qu'il leur répondra : Je ne sçai d'où vous êtes ; je ne vous ai jamais connus :* paroles qui font voir que dans le temps même qu'ils faisoient ces miracles, ils n'avoient point la grace. Or si Dieu s'est servi de méchants pour faire des miracles ; il peut à plus forte raison accorder sa grace aux Sacramens conféz par les Ministres de l'Eglise à ceux qui les reçoivent de bonne foi, quand bien même ces Ministres seroient méchants, ce qu'à Dieu ne plaise. L'Apôtre saint Paul ne parle pas moins clairement, quand il ordonne en general à tous les Fideles, *d'obéir à ceux qui sont chargés de leur conduite, & de leur être soumis, parce qu'ils veillent comme devant rendre compte de leurs ames.* Dieu demande compte aux méchants comme aux bons, du troupeau qu'il leur a confié. Ainsi l'on n'est pas moins obligé d'obéir aux uns qu'aux autres ; ils tiennent tous la place de Dieu sur la terre, quelque méchants qu'ils soient, tant qu'ils ont la conduite des peuples : *car toute Puissance vient de Dieu*, selon saint Paul, *& celui qui résiste à la Puissance, s'oppose à l'ordre de Dieu.* Les anciens Chrétiens ont été soumis aux Princes païens & infidèles. Enfin, ce n'est pas le mérite du Ministre qui opere, mais le mérite dont il est. le Ministre, comme il paroît par le passage de l'Apôtre saint Jacques, de l'Onction des Malades, où il ne dit pas que la prière des Prêtres soulage le Malade, mais la prière de la Foi, *Oratio fidei* ; c'est à dire, le mérite de l'Eglise, en la Foi de laquelle elle est faite.

Ces principes établis, Seyssel répond à l'objection que faisoient les Vaudois. Les causes finales du Sacerdoce cessant dans les Ministres de l'Eglise, le Sacerdoce doit aussi cesser. La fin du Sacerdoce est la ferveur de la foi & de la charité, & le fruit de la doctrine & de la bonne vie. Les Ministres de l'Eglise n'ont plus ni foi ni charité ni piété. Seyssel accuse les Vaudois de juger temerairement des Ministres de l'Eglise. Mais, dit-il, quand nos déreglemens seroient aussi grands & aussi publics qu'ils le veulent faire croire, & qu'on ne pourroit les excuser ; quand celui qui est élu Souverain Pontife seroit souillé de tant de crimes, que l'on ne pourroit espérer de lui aucun fruit ; l'autorité de l'Eglise cesse-t-elle

pour cela en la personne, s'il est legitime-
ment élu ? La fin principale de l'institution du Sacerdoce ne celle pas ; parce qu'elle n'est pas fondée sur la personne, qui n'est que l'instrument de l'Eglise ; par lequel la vertu de J. C. opere : c'est pourquoi JESUS-CHRIST ne dit pas qu'il bâtit son Eglise sur la personne de saint Pierre ; mais sur lui-même qui est la véritable pierre. Ce fondement subsistant, il influe & opere, quelque méchant que soit le Ministre ; comme dans l'Estat les Juges, quoique méchants & injustes, ne perdent pas leur autorité, qui est fondée sur celle du Prince, au nom duquel ils rendent la Justice, & dont on respecte en eux l'autorité. Les Evêques & les Prêtres peuvent être considérez en deux manieres ; ou comme personnes privées ; c'est à dire, des creatures raisonnables ; ou comme personnes publiques. Comme hommes, ils sont agreables ou desagréables à Dieu, suivant le bien ou le mal qu'ils sont : comme Ministres publics de l'Eglise, soit qu'ils soient bons, soit qu'ils soient méchants, ils ont la même autorité, & n'en sçauroient être privez que par la mort, ou par un jugement Ecclesiastique. Si un méchant Ministre demande quelque chose à Dieu pour soi, ses fautes peuvent meriter que ses prières ne soient pas exaucées ; mais s'il prie pour le salut du troupeau qui lui a été confié en vertu de son Sacerdoce, & par la foi de l'Eglise, il merite sans doute d'être exaucé, si ce qu'il demande est juste. Quand on dit, les méchants ne peuvent être disciples de JESUS-CHRIST ; & un Ministre de J. C. doit être son disciple ; c'est un équivoque. On peut appeler disciple celui qui suit la doctrine, & qui imite la vie de son Maître : & en ce sens-là les impies & les méchants ne sont pas les disciples de J. C. mais si l'on considere l'office & la fonction qu'ils exercent ; ils peuvent en ce sens-là être appelez Ministres de J. C. comme les Docteurs de la Loi sont appelez les disciples de Moïse. Seyssel avoue que quand la sainteté du Ministre se trouve jointe à sa puissance, cela est beaucoup mieux. Mais comme les Sacramens ne reçoivent pas leur efficace du mérite personnel du Ministre ; mais de son autorité ; un méchant Prêtre a plus de pouvoir pour ce qui regarde l'administration, que n'en a la personne la plus sainte. Pour prouver que cette distinction du Prêtre comme personne ou comme Ministre public, est fondée sur l'Ecriture ; il alléque ce passage de saint Paul à Timothée : *Les Prêtres qui conduisent bien leur troupeau sont dignes*

d'un

*Claude de d'un double honneur. Ce double honneur sup-
Seyssel. pose en eux deux qualitez : l'un se rend à la
vertu, & l'autre à l'autorité. Quand il est*

dit dans les Prophetes que Dieu a en abomi-
nation les sacrifices qui lui sont offerts par des
impies, ce n'est pas seulement à cause des pe-
chez des Prêtres, mais à cause de ceux de
tout le peuple. JESUS-CHRIST recommande
à ses Ministres de mener une vie pure & sainte ;
mais il ne dit point que s'ils ne le font pas,
ils seront privez de la puissance qu'il leur
a donnée. Seyssel examine ensuite s'il est de
précepte de quitter tous ses biens, & appor-
ter une quantité d'exemples tirés de l'Ecriture Saint-
te, que ce ne peut être qu'un conseil. Il montre
que les richesses ne sont pas mauvaises en
elle-mêmes, & qu'il n'y a que l'abus qu'on en
fait qui soit condamnable. Il prouve qu'il n'est
point défendu aux Ministres de l'Evangile d'a-
voir des biens en propre ; & qu'il leur est per-
mis de posséder des dixmes & d'autres secours
pour subvenir à leurs nécessitez. Seyssel ex-
horte ensuite les Vaudois à respecter dans les
Ministres l'autorité de JESUS-CHRIST & des
Apôtres, quand même leur vie ne se-
roit pas entièrement conforme à la vie de
J. C. & des Apôtres. Il avoue néanmoins
que ceux qui ne sont pas professeurs de la vraie
foi, ne peuvent être Ministres legitimes ;
qu'ils sont separez de l'Eglise ; & que l'on
n'est pas tenu de leur obéir. Il reconnoît
encore que l'on ne doit pas même obéir aux
legitimes Superieurs, s'ils commandent des
choses manifestement contraires à la Loi de
Dieu ; mais il soutient que dans les choses in-
differentes on doit se soumettre à leur Or-
donnance. Si, dit-il, l'Eveque commande
ou défend de jeûner, de faire une fête, de
donner de l'argent pour quelque usage pieux,
&c. quoique vous ayez sujet de croire qu'il
est criminel, & qu'il agit par un mauvais
esprit, il faut le supporter avec patience, &
lui obéir avec humilité.

Seyssel aiant répondu aux objections des
Vaudois contre l'Eglise, entend de mon-
trer que leur Société ne peut point être la veri-
table Eglise. Pour le prouver, il leur reproche
d'abord le défaut de succession dans leurs Mi-
nistres. Il examine ensuite les différentes ma-
nieres dont on prend le nom d'Eglise : premie-
rement, pour les seuls Justes ; secondement,
pour une société visible composée de bons &
de méchans ; sainte dans ses membres justes,
à cause de leur sainteté ; sainte dans tous ses mem-
bres, à cause de la pureté de la Foi & de la Reli-
gion qu'ils professent. Cela supposé, il montre

que les Vaudois ne peuvent point être la veri-
table Eglise en aucun de ces sens : car premie-
rement ils ne peuvent pas dire qu'ils ont la
vraie Foi, puisque leur doctrine est contraire
à celle de toutes les Eglises, & qu'ils ne la
peuvent pas prouver par des miracles. Second-
ement, ils ont beau se vanter d'imiter la
vie de JESUS-CHRIST & des Apôtres ; ils
ne suivent ni leur conduite ni leurs maxi-
mes : car J. C. & les Apôtres alloient dans
les Synagogues, & prêchoient hardiment la
verité : les Barbes au contraire se cachent &
n'osent pas faire profession de leur doctrine,
quand même ils sont conduits devant les Juges
& les Magistrats : ce qui est évidemment con-
traire au précepte de J. C. Quelques-uns d'en-
treux nient hardiment qu'ils soient de cette
secte. D'ailleurs ils n'observent point les au-
tres Ordonnances de J. C. comme quand
on a reçu un soufflet sur une joue, de ren-
dre l'autre ; de prier pour ceux qui les perfec-
tuent ; de s'arracher les yeux, se couper la
main ou le pied, quand ces membres sont
un sujet de scandale : ils n'observent pas plus
régulierement les regles de la chasteté, puis-
qu'ils commettent impunément des incestes.
La plupart n'ont ni bonne foi ni charité. S'il
y a plus de méchans parmi les Catholiques
que parmi les Vaudois ; c'est qu'il y a beau-
coup plus de Catholiques que de Vaudois ;
mais cela n'est pas : il y a au contraire parmi
les Catholiques, des Chrétiens qui imitent
bien plus parfaitement la vie Apostolique,
comme les Religieux de plusieurs Ordres,
& plusieurs Laïques qui mènent une vie très-
innocente. Pour ce qui est de la doctrine, il
n'y a pas de comparaison entre les Catho-
liques & les Vaudois. Les premiers excellent
en lumieres toutes divines ; & les autres vi-
vent dans l'ignorance. Seyssel conclut de tout
ce qu'il a dit, que les Vaudois ne font ni l'E-
glise universelle, ni membres de l'Eglise Catho-
lique ; mais que ce sont des heretiques qui
en sont separez, & qui ne peuvent avoir
JESUS-CHRIST pour pere, puisqu'ils n'ont
pas son Eglise pour mere.

La seconde erreur des Vaudois refusée par
Seyssel, est que les Evêques & les Prêtres
ne sont pas les seuls qui aient droit de prê-
cher la parole de Dieu : que tous les Fideles
le peuvent faire indifferemment. Il fait voir
que cette maxime est contraire à l'Evangile &
au bon sens, & tout à fait pernicieuse. Il en
est de même de l'administration des Sacre-
mens, que les Vaudois accordent à tous les
Chrétiens indifferemment, & particuliere-
ment

*Claude de
Seyssel.*

ment le droit de confesser & d'absoudre, fondez sur le passage de saint Jacques: *Confessez les uns aux autres vos pechez.* Seyssel montre que cela ne se doit point entendre de la Confession Sacramentelle, & que l'exercice de la puissance des Clefs, n'a été accordé qu'aux Apôtres & à leurs successeurs. Il refuse encore la prétention des Vaudois, qu'on ne devoit point se servir d'autre prière que de l'Oraison Dominicale. Il avoue qu'elle suffit pour demander à Dieu tout ce dont nous avons besoin; mais il soutient qu'il n'est pas défendu de faire des demandes particulières; puisque nous en avons des exemples dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament. Il dit sur le Sacrement de l'Eucharistie, qu'il y a des Vaudois, qui pour paroître plus habiles que les autres, raisonnent sur ce mystère d'une manière à laquelle on ne comprend rien; que ceux à qui il parle étant des gens grossiers, ne peuvent pas entendre ni ce que les Barbes leur disent sur ce sujet, ni la manière dont les Theologiens Catholiques expliquent ce mystère: qu'il suffisoit d'enseigner à ceux qui se convertissent, que JESUS-CHRIST est réellement dans cette hostie qu'ils adorent. Seyssel défend ensuite les benedictions des Prêtres, dont les Vaudois se moquoient: comme la benediction de l'eau benite, & celle des cimetières. Pour les confondre, il rapporte plusieurs exemples de benedictions tirées de l'Ancien & du Nouveau Testament. Il fait voir que quoique la benediction de l'eau benite, & les autres qui se pratiquent dans l'Eglise, ne soient pas de l'institution de J. C. & des Apôtres, elles sont anciennes & instituées par l'Eglise. Quant à l'effet de ces choses benites, il dit que nous ne sommes pas assez ignorans pour croire que l'eau ou la terre benites sanctifient les hommes; si ce n'est en tant qu'ils se rendent dignes de recevoir la grace. C'est pourquoi, ajoute-t-il, ceux qui sont dans le péché ne reçoivent point de benediction, quoi qu'on jette de l'eau benite sur eux; mais ceux qui sont en grace méritent par leur humilité, & par le respect qu'ils ont pour les ceremonies de l'Eglise, que cette grace leur soit augmentée; & cette creature benite reçoit par la foi & par le mérite de celui qui s'en sert la vertu que Dieu lui veut bien donner. Enfin, toutes les ceremonies ont été introduites par l'Eglise, pour attirer les hommes au culte de Dieu par des signes extérieurs. A l'égard des benedic-

tions des Cimetières, il avoue qu'elles ne servent de rien pour le salut des morts; mais qu'elles ont été établies pour distinguer les Fideles des Impies, même après la mort. Les Vaudois objeçoient que les Prêtres exégeoient trop pour les enterremens. Il condamne aussi ceux qui font ces exactions; mais il dit que leur avarice ne prive pas les ames qui sont en Purgatoire, de l'effet des prières & des suffrages des vivans. Il remarque qu'il est juste de donner de quoi vivre aux Prêtres; que c'est pour leur nourriture que l'Eglise regle les dixmes. La matière des Indulgences est plus difficile: voici comme Seyssel l'explique. Il est certain que les successeurs des Apôtres ont le même pouvoir de remettre les pechez que JESUS-CHRIST a donné à ses Apôtres, ce pouvoir ne regarde point la coulpe dont Dieu seul accorde la remission, en considération de la contrition du pecheur, même avant qu'il se présente au Prêtre, pourvu qu'il ne méprise pas le Sacrement. Après la remission de la coulpe, il faut encore satisfaire à Dieu par une peine temporelle; & c'est au Prêtre à l'imposer. Elle dépend du jugement du Prêtre, n'étant point déterminée par la Loi. Il en peut donc imposer une plus grande & une plus légère. Il peut en remettre une partie; & Dieu s'est engagé d'approuver cette Indulgence. Plus les Prelats sont élevez en autorité, plus ils ont de pouvoir d'accorder des Indulgences; & le Souverain Pontife aiant une plénitude de puissance, il est à croire qu'il a une pleine autorité pour l'administration de ce trésor. Cette remission de peine, après que la coulpe est remise, est fondée sur la foi de l'Eglise qui a le souverain pouvoir; & sur les merites de JESUS-CHRIST, qui nous a lavés de nos pechez par son sang; & est très-utile, pourvu que celui qui l'accorde, le fasse avec discrétion, & que celui qui la reçoit, ait une foi parfaite & une charité suffisante. Il ajoute que les merites des Saints de l'Eglise militante servent aux autres Fideles: que les Prélats peuvent en priver les Fideles, en les chassant de la communion de l'Eglise; & qu'ils peuvent aussi par conséquent y faire participer quelques-uns des membres de l'Eglise d'une manière plus particulière. Enfin Seyssel exorte les Vaudois à croire les Indulgences, parce que l'Eglise universelle y ajoute foi, & qu'ils ne risquent rien, en croiant ce que croit l'Eglise.

*Claude de
Seyssel.*

Claude de Glise, au lieu qu'ils se mettent en danger de leur salut, en condamnant ce qu'elle approuve.

L'Article suivant du Livre de Seyssel, est sur le Purgatoire. Il dit qu'il en a prouvé la réalité par des raisons & par des témoignages de l'Ecriture Sainte dans son Traité de la Providence. Il se contente de remarquer que c'est une grande dureté de refuser des prières à de pauvres âmes qui souffrent dans le Purgatoire, pour les délivrer de ces tourmens, & les mettre en état de prier Dieu pour nous. Il ajoute que quelques Barbes ne rejettent pas absolument le Purgatoire, mais regardent ce point comme incertain & douteux: & il en conclut que dans ce doute ils doivent prendre le parti le plus sûr. Touchant ce qu'ils disoient contre l'avarice des Prêtres en cette occasion, il leur fait connoître qu'on ne les oblige point de donner de l'argent à ces Prêtres intéressés, qu'ils peuvent l'employer à nourrir les pauvres, ou en d'autres œuvres de piété: qu'ils peuvent chercher un Prêtre qui soit exempt de ce soupçon. Sur ce que d'autres disoient, peut-être n'ai-je aucun de mes parens en Purgatoire? il répond que tous les Chrétiens doivent être considérés comme frères, & que d'ailleurs il y a peu de gens qui mènent une vie assez pure pour aller droit en Paradis: qu'enfin, si celui pour qui on prie, est dans le Ciel, ces prières ne sont pas perduës, & qu'elles servent à d'autres. Du Purgatoire il passe à l'Intercession des Saints, que les Vaudois ne vouloient point reconnoître, alleguant que les Saints n'entendent pas les prières des hommes; & qu'étant entièrement occupez de Dieu, ils ne pensent point aux choses de ce monde. Ils les refute par ce raisonnement: les Anges ont encore moins de rapport aux hommes mortels que les Saints: cependant les Anges ont soin des hommes: l'Ecriture Sainte nous l'apprend. Il prouve ensuite par l'histoire du Lazare & du mauvais Riche, que les morts connoissent & sont touchez de l'état des vivans. Dieu n'a pas besoin absolument du ministère des Anges, pour gouverner les hommes: mais il s'en sert pour conserver l'ordre & la subordination; de même, quoiqu'il puisse donner ses grâces sans l'intercession des Saints, il accorde néanmoins bien des choses à l'intercession de ces Saints, pour conserver la prérogative de l'Eglise triomphante. Les Vaudois ne noient pas seulement l'intercession des Saints, ils en condamnoient le culte.

Seyssel rapporte plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, pour faire voir qu'on les doit honorer, non de l'honneur qui est dû à Dieu seul, qui est une adoration de Latrerie; mais du culte de Dulie: que c'est Dieu que l'on honore dans les Saints, & que dans les Fêtes établies pour célébrer leur mémoire, on chante des hymnes & des louanges en l'honneur de Dieu, & on recite des Lectures & des Sermons qui contiennent la vie & les éloges des Saints, afin de les rappeler dans la mémoire des Fideles. C'est là l'origine & la cause de l'institution des Fêtes: Si des particuliers en abusent, il faut corriger les abus; si ce grand nombre de Fêtes apporte du dommage au peuple, les Evêques peuvent retrancher de ces Fêtes, & principalement les nouvelles & les moins solennelles. Les jeûnes institués en l'honneur de Dieu & des Saints, ne peuvent pas donner sujet aux Vaudois d'accuser les Prélats d'avarice. Ces jeûnes ne leur apportent aucun profit: ils servent à entretenir la frugalité & à maintenir la santé. JESUS-CHRIST & les Apôtres ont recommandé de jeûner. L'Eglise l'a ordonné à certains jours. C'est un grand scandale de mépriser les préceptes de l'Eglise. Sur l'adoration des Images, Seyssel declare que si on les adoroit dans le sens que les Vaudois entendent, ils auroient raison: qu'il n'ignore pas que les Evêques ont disputé dans des Conciles généraux & dans des Assemblées Ecclesiastiques, s'il falloit défendre entièrement l'usage des statues & des images; & que des personnes éclairées & d'une autorité considérable avoient été de cet avis, de peur que les esprits encore portez à l'Idolâtrie n'y retombassent peu à peu par ce moien: que c'est pour cette raison qu'elles avoient été défendues aux Juifs; & que les Chrétiens avoient crû qu'ils ne devoient pas en avoir pendant qu'ils ont été parmi des Idolâtres: mais que depuis que les superstitions païennes ont été abolies, & que l'on n'a plus honoré par toute la terre que le vrai Dieu, on a crû qu'il étoit à propos de mettre des images dans des lieux sacrés; & que cet usage a été approuvé par un Concile universel, afin de rappeler par le moien de la Sculpture ou de la Peinture dans la mémoire des Fideles le souvenir des biens que JESUS-CHRIST leur a faits, & des actions de piété des Saints: d'autant plus que leur esprit de lui-même n'étant pas fort touché des choses de Dieu, & étant enclin aux choses corréptes,

Claude dauroit de la peine à s'appliquer de soi-même à ce qui regarde la Religion, s'il n'y étoit porté par quelque signe matériel, & que des gens rustiques & sans lettres oublieroient facilement les actions de J. C. & des Saints, s'ils ne les voioient représentées dans des tableaux: qu'au reste on a soin de les avertir tous les jours, que ces images n'ont aucune vertu, & que le culte que nous leur rendons, se rapporte uniquement à ce qu'elles représentent, & nullement au signe: que Dieu s'est lui-même représenté sous des signes & des symboles matériels dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament: qu'enfin les Images sont à l'égard des idiots & des ignorans, ce que l'Ecriture est aux Sçavans. Les Vaudois croioient que toutes sortes de juremens étoient défendus, Seyssel prouve par bien des autoritez de l'Ecriture Sainte, que le jurement n'est pas défendu en toutes sortes d'occasions: & que la défense de J. C. ne doit s'entendre que de quelques juremens que les Juifs permettoient par une fausse tradition contre l'intention de la Loi. Il conclut que l'on peut jurer licitement, quand suivant le Prophete Jeremie, le jurement est judicieux & juste: c'est à dire, quand ce que l'on assure avec serment, est veritable; & qu'on fait ce serment avec discretion pour une raison honnête, legitiime & necessaire. Les Vaudois soutenoient encore, que tout mensonge est peché mortel. Seyssel rapporte plusieurs exemples pour montrer qu'il y a des occasions où le mensonge n'est qu'un peché tres-leger. En finissant cet Ouvrage, il dit qu'il ne se peut pas faire que les Vaudois qui le mêlent par une temerité extrême, d'interpréter l'Ecriture Sainte selon leur propre sens, ne tombent tous les jours dans des erreurs considerables: qu'il suffit pour détruire entièrement leur secte, & renverser toutes leurs erreurs, d'alléguer que tous les Peres Grecs & Latins, par le canal desquels les dogmes de la Religion enseignés par les Apôtres sont venus jusqu'à nous, ont tous unanimement tenu la doctrine dont nous faisons profession, particulièrement sur ce qui regarde l'unité & l'autorité de l'Eglise Catholique. Il oppose l'autorité & le nombre des Catholiques, à la temerité & au petit nombre des Heretiques. Il finit par une vive exhortation aux Vaudois trompez & déçus par leurs Barbes, d'entier dans le sein de l'Eglise. Il exhorte aussi les Barbes & les Docteurs de cette secte d'embrasser la foi de l'Eglise universelle.

Le Livre de la Providence du même, est *Claude* divisé en trois parties. Il resoud dans la premiere les questions qui concernent en general l'état & la condition des creatures raisonnables en ce monde, pour montrer que Dieu Createur a réglé tout ce qui regarde la nature humaine & Angelique avec beaucoup de bonté & de sagesse. Dans la seconde il fait considerer cette même bonté & cette même sagesse de Dieu dans sa conduite à l'égard des particuliers. Dans la troisième, il touche ce qui regarde le mystere de notre Redemption & les articles de la Foi Catholique. Les questions qu'il traite dans la premiere partie sont: la premiere, pourquoi Dieu a créé un si grand nombre d'Anges, qu'il sçavoit devoir tomber aussi-tôt après leur creation, & être condamné à des supplices éternels, dans lesquels ils entraîneroient une grande partie des hommes par leurs embûches & leurs tentations. La seconde, pourquoi il a créé l'homme si fragile, & lui a donné une Loi qui repugne à ses sens & à ses inclinations. La troisième, pourquoi il laisse périr tant de monde, & pourquoi il y en a si peu qui parviennent à la beatitude éternelle. La quatrième que cette conduite de Dieu paroît d'autant plus dure, qu'il a prédestiné à la gloire ceux qu'il lui a plu; & condamné à la damnation ceux qu'il a prévû qui n'obéiroient pas à ses commandemens: car étant impossible qu'il se trompe, il semble qu'il s'ensuit qu'il est necessaire que les Prédestinez fassent de bonnes œuvres pour être sauvez, puisque la prédestination de Dieu ne peut être changée. La cinquième, s'il n'est pas injuste que le seul peché du premier homme ait rendu tous les autres hommes coupables & sujets, non-seulement à des peines temporelles; mais encore à la peine éternelle. La sixième, s'il ne paroît pas trop dur qu'un homme soit damné éternellement pour un seul peché mortel.

Seyssel remarque premierement que ces questions sont du nombre de celles qu'on ne doit pas approfondir, & dont il est dit: *Ne cherchez point ce qui est au dessus de vous: celui qui veut approfondir la Majesté de Dieu, sera accablé par sa gloire.* Il se sert de l'exemple d'un Roi, qui pour des raisons qui lui seroient connues, enverroient des Grands Seigneurs au supplice: le peuple ne doit pas condamner la conduite de ce Prince, quoiqu'il n'en sçache pas les raisons. De quel droit donc, ajoute-t-il, l'homme ose-t-il trouver à redire à la conduite de Dieu? quelle folie! quelle impiété! quelle temerité! Ne peut-on pas appeler

Claude de opposer à ceux qui le font, ces paroles de saint Paul: *ô hommes ! qui es-tu, pour répondre à Dieu ?*

Seysil.

Quoique cette Réponse pût suffire pour satisfaire à toutes les questions proposées, néanmoins pour empêcher que les Chrétiens qui ne sont pas bien fermes dans leur foi, ne soient troublés & entraînés dans l'erreur par ces sophismes & ces chicanes des Impies, ou jetez par là dans une trop grande confiance, ou dans le désespoir, il entreprend d'éclaircir ces problèmes par des raisons naturelles & morales, par des passages de l'Ecriture, & par des comparaisons familières: ce qu'il ne croit pas difficile à ceux qui savent l'Ecriture Sainte. Avant que de venir à la décision de la première question, il pose des principes généraux, que Dieu étant très-puissant & très-sage, a créé le monde parfait: que rien ne contribué davantage à cette perfection, que la variété des créatures: qu'il falloit qu'il y en eût qui approchassent de plus près de la nature divine: que ce sont les Anges qui devoient être libres & d'une nature qui se pût porter au mal, qu'autrement ils eussent été presque aussi parfaits que Dieu: que quelques-uns d'entr'eux choisissant le bien dès le moment de leur création, avoient été confirmés dans cette bonne volonté; & que les autres ayant choisi le mal, avoient fait connoître par leur chute la liberté de leur nature: que Dieu a permis leur chute, afin d'éprouver les Prédestinés, & tourmenter les Reprouvés par leur ministère, & afin qu'ils fissent hommage à sa Majesté par leur crainte & par la connoissance de leur faute: que Dieu a ensuite créé l'homme, qui est un composé de corps & d'ame: que son ame étant libre, peut se porter au bien & au mal, & avoir différentes inclinations, qui servent à la perfection de l'Univers: qu'enfin la diversité des animaux & des autres créatures sert encore à faire voir la Providence & la Sagesse du Créateur. Cela supposé, le péché des Anges & du premier Homme ne peut point être imputé à Dieu, puisqu'ils l'ont commis librement, & à la peine qu'ils ont encourue pour avoir péché, est très-juste. Il ne se pouvoit pas faire que Dieu ne leur donnât des Loix, & s'ils n'eussent pas été libres de les violer, ils n'auroient point eu de mérite à les observer. La faiblesse de l'homme rend sa vertu plus parfaite: sa chute l'a mis en état d'avoir besoin continuellement du secours de la grâce de Dieu, & l'a engagé à le louer & à le prier d'une manière spéciale: elle a fait éclater davantage sa miséricorde. Les Loix

que Dieu a données aux hommes dans tous les temps, n'ont point été difficiles à observer, mais quand elles l'auroient été, il étoit juste que la vertu par laquelle on acquiert le salut éternel, donnât quelque peine, puisqu'il en coûte tant pour obtenir les biens temporels. La difficulté qu'il y a de pratiquer la vertu, est cause du petit nombre d'Élus. Dieu veut d'une volonté antécédente que tous les hommes fassent le bien; mais comme il y en a peu qui le fassent, il y en a peu de sauvés. La cause de la réprobation n'est pas la volonté de Dieu, mais l'obstination & la mauvaise volonté des reprouvés. Il est avantageux pour les Justes, qu'il y ait des méchants; & comme les méchants ont précédé les bons en antiquité, puisque Cain étoit l'aîné d'Abel, il n'est pas étonnant qu'ils aient aussi été en plus grand nombre. Seysil distingue en Dieu la volonté antécédente par laquelle il veut sauver tous les hommes; & la volonté conséquente, par laquelle il veut damner les méchants. Il suppose que la réprobation se fait en conséquence de la prévision des péchés des reprouvés; & il soutient que cette prescience n'impose aucune nécessité. Dieu, dit-il, connoît de toute éternité ceux qui doivent être damnés, & les causes pour lesquelles ils le seront: & dès lors il veut damner, à cause de sa faute, celui qu'il desiroit sauver par une volonté antécédente; mais il ne punira cet homme que quand il aura fait mal: car la prescience en Dieu est éternelle; & l'exécution de sa justice ne se fait que dans les temps; mais Dieu a voulu que ce qu'il a jugé de la fin de l'homme par la prescience, lui fût inconnu, de peur que ceux qui sauroient qu'ils étoient prédestinés à la gloire, aient trop de confiance, ne devenissent moins fervens à aimer Dieu & à pratiquer de bonnes œuvres, & que ceux qui sauroient qu'ils sont destinés à des supplices éternels, ne commissent de plus grands crimes par désespoir. Ainsi par ce moyen l'homme étant entre la crainte & l'espérance, & connoissant qu'il a besoin de la grâce de Dieu pour sa conversion & sa persévérance, persévère toujours dans l'Amour, dans la reconnaissance & dans l'obéissance; sûr pourant d'être sauvé, s'il observe les Commandemens de Dieu; & d'être damné s'il ne les observe pas. Pour expliquer la justice des peines que les hommes ont encourues à cause du péché du premier homme, Seysil prétend que par ce péché, l'homme, quant à l'état de sa nature, a été seulement privé des grâces que Dieu avoit fai-

Claude de
Seysil.

*Claude de
Seyssel.*

ce, & remis dans l'état où ils devoient être naturellement. Il rassemble toutes les circonstances qui rendent le péché du premier homme plus grief; il croit que s'il se fût abstenu de manger du fruit défendu, & qu'il eût résisté à la sollicitation du démon, les hommes auroient, comme les Anges, été confirmés en grace, & hors d'état de pecher. Il ajoute que si nos premiers parens n'eussent pas péché, il est à croire que leurs descendants eussent péché; ce qui auroit causé de plus grands inconveniens, & plus de desordre dans le monde. Enfin il dit, que sans le péché du premier Homme, Dieu ne se feroit pas fait homme, ce qui est le plus grand avantage que le genre humain pût recevoir; & en un mot, que si l'homme est tombé, c'est par sa pure faute. Il définit le péché originel: *Une tache contractée par la contagion de la nature corrompue, par le péché de nos premiers parens, & continuée par la transgression, qui a attiré l'indignation & la colère de Dieu, & nous prive de la justice originelle; ce qui rend la concupiscence plus forte, cause une ignorance qui ne nous excuse pas de péché, & nous exclut du Royaume des Cieux.* JESUS-CHRIST est venu pour nous délivrer de cet esclavage, & nous rendre enfans de Dieu. Seyssel remarque ici en passant, qu'à cause de cela, il étoit convenable que la Vierge sa Mere fût exempte du péché originel. Il apporte enfin les raisons pour lesquelles il est juste qu'un péché mortel soit puni des peines éternelles. La principale est tirée de l'injustice & de l'ingratitude de l'homme, qui offense volontairement son Dieu, son Createur, son Rédempteur pour une vile creature, & qui ne reconnoît pas sa faute.

La premiere question qu'il traite dans la seconde partie, est celle de la prédestination & de la reprobation particuliere de quelques-uns, & de l'endurcissement. Il suppose toujours que la prédestination & la reprobation se font par la prescience des merites ou des pechez de l'homme: & de cela supposé, il explique aisément comment Dieu ne fait point d'injustice, en choisissant les uns, & en reprouvant les autres. Sur l'endurcissement, il dit qu'il se fait par une soustraction de grace que Dieu ôte par un triste jugement qui vient de la faute de l'endurci.

Dans la seconde, il traite des cas où l'ignorance excuse; & premierement, de la nécessité de la Foi en JESUS-CHRIST: point sur lequel il s'écarte du sentiment des Saints Peres, & des Theologiens: car il prétend qu'il

est vrai-semblable que les Justes avant Abraham, ont été sauvés sans avoir la foi en J. C. en croiant seulement en Dieu, & en l'honorant par des sacrifices & par de bonnes actions, sans avoir une connoissance distincte du Messie. Il examine ensuite: premierement, qui sont ceux qui sont coupables pour n'avoir point observé la Loi de Dieu. Secondement, qui sont ceux que l'on peut exempter de faute. Troisièmement, s'il est vrai que Dieu ait découvert à tous les hommes une Loi dans laquelle ils pouvoient se sauver. Quatrièmement, si les merites ou les fautes des parens y contribuent. Cinquièmement, si les influences des astres, ou quelque cause extrinseque portent les hommes au péché. Sur la premiere difficulté, il prouve par les histoires de la Chananéenne & de Naaman, que tous ceux qui ont vécu depuis que la Loi Judaïque & celle de l'Evangile ont été promulguées, & qui ne les ont point embrassées, ne sont pas excusables à cause de leur ignorance: qu'ils sont coupables devant Dieu de n'avoir pas apporté toute la diligence possible, pour avoir la connoissance de la vraie Religion, quoi qu'ils ne souffrent pas une si grande peine que ceux, qui ayant eu connoissance de la verité, l'ont abandonnée lâchement, ou l'ont attaquée avec ostentation. Il conclut donc que ceux qui aiant été élevez parmi les Nations barbares, n'ont pas embrassé la vraie Religion, ne sont pas exempts de faute.

Cependant il soutient dans l'article troisieme, qu'il est comme impossible que Dieu n'ait pas appelé & conduit à la verité ceux qui dans la Loi de nature, suivant les préceptes de la Loi naturelle, ont adoré le vrai Dieu, qui n'ont point commis de pechez, ou qui, s'ils en ont commis, en ont fait pénitence; qui ont pratiqué de bonnes œuvres, & qui ont fait tout ce qu'ils pouvoient pour connoître le vrai Dieu. A l'égard de ceux qui n'ayant pas la même ardeur de connoître la divinité, se sont contentez de suivre la lumiere naturelle, de s'abstenir des choses qu'elle défend, d'honorer en général un Dieu, & de vivre bien avec les autres hommes, sans avoir la Foi ni la Charité surnaturelle, il avoue qu'ils ne sont pas à la verité dans le Ciel; mais il les place, comme les enfans qui n'ont pas commis de péché actuel, dans un lieu distingué de celui des damnés, où ils demeureront pour toujours, sans toutefois souffrir des tourmens. Il reconnoît néanmoins que les hommes ne sçavent point où est ce lieu, & qu'il n'est point clairement marqué dans l'E-

*Claude de
Seyssel.*

criture

Claude de S. Criture Sainte. Il ajoute qu'en quelque lieu que
Seyssel. soient ces ames, elles doivent se louer de la bonté de Dieu, & s'écroire heureuses en comparaison de ceux qui sont dans l'Enfer, sans envier le bonheur des Bienheureux, & qu'elles doivent souffrir leurs peines avec patience. Il prétend même qu'elles ont une espèce de félicité, qui consiste dans la connoissance des choses naturelles & surnaturelles, plus parfaite que celle que l'ame peut avoir quand elle est dans le corps. Enfin, *Seyssel* s'efforce d'établir dans ce second article, trois sortes d'états des hommes après la mort: les bienheureux, les damnez; & ceux qui tiennent un milieu entre les uns & les autres. C'est son sentiment, dont je ne prétends point me rendre garant, non plus que de ce qu'il dit dans l'article suivant, que Dieu avoit prévu que tous ceux qui vivans sans Loi, sont aussi peris sans la Loi, auroient été damnez, quand bien même ils eussent été nez parmi les Fidèles; & qu'ils eussent eu connoissance de la vraie Religion, parce qu'ils ne l'auroient pas reçue, ou qu'ils n'y auroient pas perseveré: c'est vouloir pénétrer les abîmes impenetrables des jugemens de Dieu; & quels efforts qu'il fasse pour répondre au passage où J. C. dit que si les miracles qu'il faisoit en Judée eussent été faits dans Tyr ou dans Sydon, les habitans de ces Villes eussent crû & fait pénitence, il paroît directement contraire à son système. La raison qu'il rend de ce que Dieu fait quelquefois en cette vie du bien aux méchans, & qu'il exerce les bons par differens maux, est plus plausible. Il dit qu'il le fait, parce qu'il leur rend le contraire en l'autre monde; & qu'il leur fait connoître par là qu'il y a une autre vie; comme quand il punit ici bas les méchans, & qu'il y récompense les bons, il se sert de cette conduite pour attirer les hommes à la vertu, & les détourner du vice; & pour empêcher que les méchans ne se glorifient de leur malice, & que les bons ne désespèrent pas de la miséricorde de Dieu.

Dans l'article cinquième, il explique en quel sens Dieu punit les pechez des peres sur les enfans. Il prétend que cela ne regarde point le péché ni la damnation éternelle, mais simplement la privation des graces qu'il ôte aux enfans à cause des crimes de leurs peres, en sorte toutefois qu'il leur laisse la Loi naturelle, & le pouvoir de chercher la Loi de grace s'ils le veulent, & ne les abandonne entièrement, que quand ils ont violé la Loi naturelle par leurs pechez actuels, & qu'ils perseverent

rent dans ces pechez; au lieu que si reconnoissant la faute de leurs peres, ils la fuient & embrassent la vertu & la Religion, ils seront tous dignes de louange & de récompense; que ceux qui sont nez & élevez parmi les Fidèles.

Enfin il montre dans le dernier article, que personne n'est forcé de faire le mal, soit par son mauvais naturel & par ses passions, soit par les prétendus influences des aîtres.

Dans la troisième partie, il fait considérer les merveilles de la Providence de Dieu dans les mystères de notre Religion, & premierement dans l'Incarnation de son Fils, dont il explique la creance. Pour répondre aux objections que l'on peut apporter sur la repugnance qu'il y a que Dieu se fasse homme, & soit renfermé dans un lieu, après avoir expliqué en peu de mots le mystère de la Trinité, il dit que Dieu peut être en plusieurs manieres present: que par sa puissance & par son essence il est par tout: que par sa grace, par sa justice & par sa gloire il est dans quelques-uns, & n'est pas dans les autres: qu'il a été par sa présence personnelle dans les entrailles de la Vierge, & qu'il est dans l'hostie par la vertu du Sacrement: que l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine n'avait point la Majesté divine: que les souffrances de J. C. ne diminuent rien de sa gloire: que le Sacrement de l'Eucharistie est encore une preuve de la sagesse & de la Providence de Dieu: qu'il étoit juste que JESUS-CHRIST Notre Sauveur nous laissât un signe qui renouvelât en nous la memoire de ce qu'il avoit fait pour nous: que ce n'étoit pas assez qu'il laissât son image ou sa statue, ou simplement quelque autre marque, comme font les autres hommes à qu'il a crû qu'il devoit plutôt laisser son propre Corps, afin qu'il nous fût present d'une maniere corporelle; & qu'il répandît sur nous ses graces avec plus d'abondance; qu'il n'étoit pas convenable qu'il parût sous une forme visible, de peur qu'on ne doutât de son Ascension; & que d'ailleurs il n'y auroit pas eu de merite à croire sa présence, s'il eût été visible: qu'il avoit donc fallu que ce Sacrement fût reçu sensiblement sous les especes; & que la chose cachée sous le Sacrement, fût représentée par la Foi: que JESUS-CHRIST avoit choisi le pain & le vin; parce que ce sont des choses ordinaires & communes. Il apporte ensuite plusieurs convenances & plusieurs exemples, pour montrer que le changement de substance n'est pas impossible. Enfin, il veut persuader qu'il n'est pas contraire à la raison, que les accidens subsistent sans sujet

Claude de Seyssel.

*Claude de
Seyssel.*

de dans ce Sacrement. Il prouve que les Prêtres seuls doivent avoir le pouvoir de consacrer, & que ce n'est point par leur mérite qu'ils le font, mais en vertu du Sacerdoce. Il dit que le Corps de J. C. n'est pas sous les espèces de la même manière qu'il a été sur la Croix, ou qu'il est dans le Ciel, mais d'une manière sacramentelle, selon laquelle il peut être en plusieurs lieux.

La Résurrection, qui n'est pas plus impossible que la création, entre aussi dans l'ordre de la Providence. Il étoit juste que l'homme qui avoit été créé immortel, fût rétabli par J E S U S - C H R I S T dans cette immortalité, & la beatitude ou la damnation ne pouvoient être complètes sans le corps: c'est le raisonnement de Seyssel. Il traite la question, si le feu matériel agit sur les âmes séparées de sur les Démons; & il avertit que ce n'est point un feu matériel qui les fait souffrir, mais un feu métaphorique; c'est à dire, la peine où ils sont de se voir l'objet de la colère de Dieu pour toujours, & les remords continus dont ils sont tourmentés. Il ne nie pas néanmoins que l'obscurité, la pesanteur, les bruits épouvantables de l'Enfer, qu'il place au centre de la terre, ne les incommode fort, & ne contribuent à leur malheur accidentel, comme au contraire la lumière & la beauté de l'Empyrée contribuent à la beatitude accidentelle des âmes bienheureuses. Si cela est, je ne vois pas plus de difficulté à croire que le feu matériel tourmente les âmes des damnés & les Démons. Il prétend que les âmes qui sont dans le Purgatoire sont tourmentées de la même manière que les damnés & les Démons par les objets qui sont en ce lieu, qui sont leur peine accidentelle; & que leur peine essentielle consiste dans les remords de la conscience, & dans la douleur qu'elles ont d'avoir offensé Dieu. Il croit qu'il est certain qu'il y a un lieu du Purgatoire que Dieu destine à ceux qui sont morts en péché véniel, ou qui n'ont pas pleinement satisfait pour les péchés mortels; Seyssel croit que Dieu par sa miséricorde les dispensera du Purgatoire; mais non pas de la fraïeur qu'ils auront d'en être pas du nombre des élus.

Dans l'article du Jugement dernier, il *Claude de Seyssel* prouve que le monde doit finir: qu'il est probable qu'il finira par le feu: que toutes les choses corripitibles seront consumées: que le Jugement doit suivre la fin du monde, & que J. C. paroîtra visiblement au jour du Jugement. Il n'est pas de l'avis de ceux qui croient qu'après le jour du Jugement, il y aura d'autres mondes & d'autres créatures: il le traite de fable, & le refuse sérieusement dans le dernier article de ce Livre. Il y fait consister le bonheur essentiel dont jouiront les Bienheureux pendant l'éternité dans la contemplation de Dieu. Il agit encore la question, s'ils auront après le jour du Jugement quelque autre beatitude accidentelle, & après avoir rapporté des raisons de part & d'autre, il laisse la chose indécise. Il reprend ceux qui demandent ce que faisoit Dieu avant la création du monde; & à l'occasion de cette question, il s'étend sur la grandeur, la gloire & la Majesté divine.

En finissant l'Ouvrage, il prie les Lecteurs de lui pardonner s'ils y trouvent quelque chose qui mérite d'être repris, parce qu'il l'a fait à la hâte, sans Livres, au milieu des affaires qui l'occupent. Il s'excuse aussi de la rudesse de son style, parce qu'il n'a jamais étudié en Rhétorique; & qu'il n'a point fait d'autre étude, après avoir appris la Grammaire, que celle du Droit Civil & Canonique, à laquelle il a employé tout le temps qu'il a pu donner à la lecture, que le reste a été rempli par les occupations que lui ont donné le service des Princes & les affaires publiques, dans lesquelles il se consume tellement, qu'à peine peut-il avoir soin du troupeau que Dieu lui a confié, bien loin d'avoir le loisir de conférer & d'examiner les choses avec de plus habiles gens que lui. Enfin, il déclare que son but a été de faire voir dans ce Traité, que les points nécessaires au salut, ne sont pas connus des seuls Theologiens; mais que l'éclat de la lumière divine reluit dans l'esprit de tous les hommes; en sorte que s'ils veulent chercher la vérité, ils peuvent la trouver sans beaucoup de peine. Il ajoute qu'il ne prétend point débattre avec obstination tout ce qu'il a avancé, & qu'il soumet son Ouvrage entier, aussi bien que chaque sentence particulière, & même les termes, au jugement du Saint Siège Apostolique & à celui de l'Eglise fa mere, pour éviter par cette prorsation les pointilleries des Sophistes & Theologiens nominaux ou réels & les calomnies de ses envieux, en remettant la décision de tout à la vérité, qui

Claude de Seysfel. ne peut être trompé ni tromper. Les deux Traitez dont nous avons parlé, ont été imprimés à Paris en 1520.

Il a encore composé un autre grand Ouvrage de Morale en forme de Commentaire sur les trois premiers Chapitres de l'Evangile de saint Luc. Il le commença étant Evêque de Marseille ; & le Commentaire sur le premier Chapitre parut dès l'an 1515. revu par Guillaume Petit & par Jacques le Fèvre d'Étaples, que Seyssel appelle dans sa Préface, le plus célèbre Interprete de l'Ecriture Sainte de son temps. Ce Livre aiant été présenté au Pape Leon X. il l'approuva, & écrivit un Bref à Seyssel, en date du dernier Decembre 1515. par lequel il l'exhortoit à continuer. Seyssel envoya à Sa Sainteté les Commentaires qu'il avoit faits sur les deux Chapitres suivans de l'Evangile de S. Luc, l'assura qu'il n'avoit jamais eu dessein de continuer ainsi sur tout l'Evangile ; mais seulement d'expliquer sur ces trois Chapitres ce qui regarde les trois Etats des hommes voyageurs ; sçavoir, celui des Pénitens, celui de ceux qu'il avançoit dans la voie du salut, & celui des parfaits, dont le premier est représenté dans Zacharie & dans Elizabeth ; le second, dans Marie & dans saint Jean-Baptiste, & le troisième en la personne de JESUS-CHRIST. C'est pourquoi cet Ouvrage est intitulé, Exposition morale, ou Ethologie sur les trois premiers Chapitres de l'Evangile de saint Luc, ou Traité des trois Etats du Voyageur. Il a été imprimé tout entier à Turin en 1520. in fol. Il est fort gros, & divisé en quatorze Traitez, qui contiennent une grande variété de matieres, & une infinité de principes de Morale.

Quoique Seyssel n'eût point étudié en Rhétique, il écrivit assez bien, & avec beaucoup de facilité & de netteté. Il ne paroît pas avoir été fort profond Theologien, comme il l'avoit lui-même ; mais il raisonne assez juste selon ses principes ; & éclaircit les matieres par des exemples familiers qui les rendent populaires.

SILVESTRE DE PRIERO.

Sylvestre de Priero.

SILVESTRE MOZOLIN ou MAZOLIN, dit DE PRIERO, parce qu'il

étoit natif d'un Village de ce Nom dans le *Sylvestre* Monterrat, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, *de Priero*, après avoir professé long-temps la Theologie à Boulogne, fut élevé à la charge de Maître du Sacré Palais ; & enfin à celle de General de son Ordre. Les Auteurs ne nous ont point marqué précisément l'année de sa mort ; mais il est certain qu'il mourut à Rennes en Bretagne pendant le cours de sa visite, le 20. d'Octobre de l'année 1520.

Cet Auteur est un des premiers qui écrivit contre Luther, aussi-tôt après que les Propositions de sa These sur les Indulgences furent portées à Rome. Son Ecrit est intitulé : *Les Erreurs de Luther découvertes, & ses arguments refutés*. Nous avons déjà parlé de cet Ouvrage, pag. 36. de la premiere Partie, & du projet d'un Traité qu'il avoit fait sur la Puissance du Pape & sur les Indulgences. Le premier fut imprimé à Rome en 1520.

Il en a encore composé beaucoup d'autres, mais le plus celebre, & celui qui lui a acquis le plus de réputation, est sa Somme Morale, appelée Sylvestrine, dédiée au Pape Leon X. On lui donne vulgairement l'épithete de *Somme des Sommes*, parce qu'il y a recueilli & compilé les Sommes des autres. Elle a été imprimée à Anvers en 1580. à Lyon en 1593. & ailleurs.

Il y a encore un autre Ouvrage de cet Auteur, qui contient des Sermons sur les Evangelies du temps & sur les Fêtes des Saints pour toute l'année, composés des fleurs & des roses des Peres, d'où le nom de *Rose d'or* a été donné à cet Ouvrage. Il a été imprimé plusieurs fois à Venise, à Pavie, à Hanau & à Lyon. La meilleure Edition & la plus ample est celle de Venise de l'an 1599.

Outre ces gros Ouvrages, il a fait un Abregé du Commentaire de Capreolus sur les quatre Livres des Sentences avec des additions, imprimé à Peruse en 1530. un Traité pour la défense de la doctrine de saint Thomas, & le Maillet des Scotistes. Un Traité des Sorciers & des Merveilles opérées par les Démon, divisé en trois Livres, imprimé à Rome en 1521. & en 1575. Un Livre de Meditations : un Traité du soin des Mourans, le grand & le petit Confessionnal ; & un Traité d'Exorcismes imprimé à Boulogne en 1573. un Livre de l'Immolation de l'Agneau Pascal imprimé à Milan en 1509. & quelques autres Traitez de pieté.

Cet Auteur ne s'étoit point encore défat de la barbarie qui avoit régné jusqu'alors, & ne paroît pas avoir eu aucun goût pour les belles

Ses livres belles Lettres ni pour les Sciences, qui com-
me *de Prioris*. mençoient à se renouveler, & à se perfec-
tionner de son temps.

PAUL CORTEZ.

*Paul
Cortez.*

NOUS ne sçavons rien de particulier de la vie de PAUL CORTEZ, si ce n'est qu'il étoit Italien, Protonotaire Apostolique, & qu'il a fleuri sous le Pontificat de Jules II. à qui il a dédié ses Ouvrages. Il est respectable d'avoir le premier entrepris de traiter la Theologie avec politesse & avec élégance dans ses quatre Livres des Sentences. Rhenanus a fait imprimer cet Ouvrage en 1540. & voici le jugement qu'il en porte dans la Préface. Je ne sçai, dit-il, ce que je dois le plus admirer, ou l'élégance du style, ou l'esprit tout divin de ce sçavant homme, qui décrit si agréablement & en si peu de mots les différentes opinions des Theologiens, & avec tant de netteté & de clarté, qu'il semble n'avoir eu pour but que l'utilité des Etudiants. Il exhorte l'Université de Paris, à qui il donne ce bel éloge, qu'elle est l'Athenes de la Chrétienté, de mettre Paul Cortez à cause de son mérite singulier, au rang des Docteurs de Sorbonne. Il est certain que le dessein de cet Auteur a été de joindre l'élégance du style à la Theologie: car dans la Préface de son Ouvrage adressée au Pape Jules II. il écrit contre ceux qui separent ces deux choses. On peut dire qu'il les a jointes parfaitement dans ses quatre Livres des Sentences. Il y suit l'ordre & les questions de Pierre Lombard, & rapporte d'une manière concise les sentimens des Peres & des Theologiens sur chaque question. Il allègue aussi quelquefois les Philosophes. Il traite bien des questions problematiquement, & n'en approfondit aucune. Il emploie des termes qui ne sont pas en usage parmi les Theologiens, évitant avec soin de ne se servir d'aucun mot qui ne soit de la pure Latinité.

L'autre Traité de Cortez est un Ouvrage sur le Cardinalat, divisé en trois Livres; imprimé par Simon Nardi de Sienne dans le Château de Cortez le 15. Novembre 1510. Il est encore dédié à Jules II. & n'est

qu'un Recueil de lieux communs. Il n'y a pas le dernier Livre qui soit propre aux Cardinaux: car il traite dans le premier, des vertus morales, de la Science, de la Rhetorique, de l'Astrologie, de la Philosophie, de la Messe, toutes choses qui ne regardent pas plus les Cardinaux que les autres. Il y a seulement une liste de soixante & quinze Cardinaux qui ont été Auteurs. Le second Livre est des revenus des Cardinaux, de leurs Maisons, de leurs Domestiques, de leurs amis, de leur manière & de leur régime de vivre, de leurs passions, des audiences, des discours qu'ils doivent tenir, des metaphores dont on peut se servir dans le discours, & de l'emploi de leur argent. Tout cela est traité d'une manière vague, qui ne convient pas plus aux Cardinaux qu'à d'autres. Le troisième Livre les regarde de plus près. Il y soutient que l'état composé du Pape & des Cardinaux, est l'état le plus parfait qu'il y ait: que la puissance du College des Cardinaux est plus grande que celle de tous les Corps Ecclesiastiques. Il y traite des Charges des Cardinaux, de leurs prérogatives, des Legations, de leur pouvoir pendant la vie du Pape, & pendant la vacance du Saint Siege, de la Canonization des Saints, des Indulgences, des Dispenses, des Privileges. Il y avoit un Chapitre destiné pour les Ceremonies des Cardinaux; mais il l'a omis, parce qu'il n'avoit pas eu là-dessus le Memoire qu'il attendoit de Rome. Il y a un grand Chapitre de l'Election du Pape: si Dieu le doit choisir; si son Election appartient au College des Cardinaux seul; & si le College des Cardinaux manquant, elle est dévolue au Concile general: si les Cardinaux peuvent ordonner que celui qui aura le plus de voix sera Pape: des défauts qui rendent nulle l'Election, &c. Il parle aussi des Consistoires, & des choses qu'on y doit traiter: de la Simonie, des protections d'Ordre, des avis que les Cardinaux doivent donner au Pape, des Conciles, du Schisme, de l'Herésie; & conduit enfin son Ouvrage jusqu'à la gloire éternelle. Ce Traité n'est ni si bien écrit, ni si utile que le premier.

JACQUES WIMPHELINGE.

Jacques
Wimphe-
linge.

JACQUES WIMPHELINGE naquit à Shleffat, l'an 1449. Il fut élevé dans l'étude des Humanitez sous Dungeberg Westphale, Recteur du College de Shleffat. Il continua ses études à Fribourg, & alla ensuite à Bâle, à Heidelberg, & à Erford, où il étudia le Droit Canonique, & la Theologie. Il étoit habile en tout genre d'érudition ; mais il excella principalement dans l'éloquence & dans la Poésie, & y réussit autant bien qu'on pouvoit attendre d'un Theologien dans le temps où il vivoit. Il fut appelé à Spire vers l'an 1494. pour y prêcher ; & il s'acquitta quelque temps de ce ministère avec reputation, jusqu'à ce qu'il prit la resolution de se retirer entièrement du monde. Il eut pour compagnon de sa retraite Christophle d'Utenheim, qui étoit aussi un homme d'une vie exemplaire. Avant que d'aller se retirer, il quitta les revenus Ecclesiastiques qu'il avoit, pour suivre nû J. C. nû. Christophle fut rappellé dans le monde, pour être Evêque, & suivit cette vocation par le conseil de ses amis, pour gagner plus d'âmes à JESUS-CHRIST ; mais Wimphe-linge continua de vivre dans sa retraite & dans la pauvreté, qui ne l'empêchèrent pas d'expliquer des Livres saints à Heidelberg, entr'autres les Oeuvres de saint Jérôme. Il composa des Ecrits pour l'instruction des enfans & pour exhorter les Prêtres à la pureté & à la piété. Il eut aussi soin de l'éducation & des études de quelques enfans, comme de Wolfgang de Levestein & de Jacques Sturm, & de ses deux neveux Jacques-Spigelius & Jean Maius, qui furent tous de grands hommes. La liberté avec laquelle il parloit, l'exposoit aux traits de l'envie. Les Augustins firent citer à Rome ce bon Vieillard incommode d'une descente, parce qu'il avoit écrit en quelque endroit, que saint Augustin n'avoit pas été Moine, ou du moins tel que les Moines Augustins, quoiqu'ils le représentent dans des tableaux & dans des livres avec une grande barbe noire, couvert d'un capuchon, & ceint d'une ceinture de cuir. Tritheme lui en écrivit dans une de ses Lettres, & l'avertit de ne se point mêler des affaires des Cloîtres, qui ne le regardent point : *Cet que vous impor-*

te, dit-il, que saint Augustin ait été en robe ou Jacques en capuchon ? Wimphe-linge n'alla point à Rome ; mais il y fut défendu par Conrad Peutinger d'Augsbourg & par Jacques Spigelius. Il écrivit lui-même une Apologie sur ce sujet à Jules II. qui assoupit cette affaire au grand contentement de tous les honnêtes gens. Il fut fort affligé de ce que l'Eglise avoit été déchirée par le schisme des Lutheriens, qui lui causa bien du chagrin. Il mourut à Shleffat dans la maison de sa sœur Magdeleine le 17. Nov. 1528. laissant ses deux Neveux Jacques Spigelius & Jean Maius, qui furent depuis Conseillers de l'Empereur. Tout ceci est presque tiré de la Lettre 10. du 23. Livre des Lettres d'Erasme.

Le Catalogue des Oeuvres de Wimphe-linge, est rapporté dans une Préface d'un Discours qu'il avoit fait sur le Saint-Esprit, publié par Regnain Philolus à Strasbourg en 1516. Voici ceux qu'il contient : un Traité de l'éducation & de l'instruction des enfans : les élégances de la Langue Latine, un Abrégé de Rhetorique : trois Livres en vers élégiaques, de la triple pureté de la Vierge : un Livre de la pureté, avec son Apologie : un Traité de la frugalité contre les gens chargés de Prébendes : un Abrégé des affaires d'Allemagne : le Traité de la jeunesse : une Apologie pour la Republique Chrétienne : des Traités sur l'histoire d'Allemagne : des Notes sur les Hymnes Ecclesiastiques : un Abrégé des quatre Evangiles, pour ne point parler de ses Discours, de ses Lettres, de ses Poèmes, de ses Histoires, d'un Soliloque en l'honneur des Princes & des Grands d'Allemagne, des Offices de la Vierge & de saint Joseph, des Statuts-Synodaux qu'il a dressés par ordre de l'Evêque de Bâle, & de plusieurs Opuscules.

Son Traité de la jeunesse contient de tres-belles maximes pour l'éducation & l'instruction des jeunes gens. On y a joint plusieurs autres pieces qui tendent à la même fin. Il est imprimé à Strasbourg en 1515.

Le traité des Auteurs des Hymnes & des Profes, est tres-curieux. Il le composa dans le dessein de détromper ceux qui méprisoient l'étude des belles Lettres, & particulièrement celle de la Poésie, en les obligeant de faire reflexion que l'Eglise recite dans son Office, & chante des vers & des Pieces Poétiques. Il rapporte l'origine des Hymnes à saint Ambroise de Milan, qui étoit persécuté par Julien mere de Valen-

Jaques Wimpheling. Jacquerlinien, & étant obligé de demeurer nuit & jour avec son peuple dans l'Eglise, fit chanter des Hymnes, pour empêcher qu'il ne mourût d'ennui, comme il est rapporté dans le neuvième Livre des Confessions de saint Augustin. Il en établit l'usage par une Loi rapportée par Gratien de *Consecrat. d. 1. cap. de Hymnis*, où l'on blâme ceux qui n'approuvoient pas que l'on se servît d'Hymnes dans l'Office de l'Eglise, ni de prières composées par les hommes. Il remarque qu'il y a tres-peu d'Hymnes qui soient en prose. Il rapporte les différentes sortes de vers dont elles sont composées. Il en marque enfin les Auteurs: Saint Ambroise a composé les suivantes, *Canditor alma fiderum, &c. Veni Redemptor gentium, &c.* & les quatre Hymnes des petites Heures. Fortunat est Auteur des Hymnes, *Quem terra, Pontus, aethera, &c. Vexilla Regis, &c. Crux fidelis, &c.* Prudence de celles-ci, *Corde natus est parentis, &c. Inventor rutili, &c. Dux bone, &c.* Paul Diacre, de l'Hymne de saint Jean, *Ut querat laxis, &c.* Lection de celle-ci *Salve festa dies, &c.* Sedulus de ces deux-ci, *A solis ortus cardine, &c. Hostis Herodes impius, &c.* Saint Thomas d'Aquin, de *Pange lingua gloriosi Corporis mysterium, &c.* Pierre Bolandus, de celle-ci, *Stabat ad lignum Crucis, &c.* L'usage des Sequences ou Proses qui se disent avant l'Evangile à la Messe, est plus récent; ce sont les Allemands qui l'ont inventé. Norger Moine de saint Gal en a fait plusieurs; Herman Contract en a donné d'autres; un nommé Godescalque, Chapelain de l'Empereur Henri III. & Prevôt d'Aix-la-Chapelle, en a aussi fait quelques-unes que l'on a attribuées à Herman Contract; Albert en a fait deux, l'une sur la Trinité, qui commence par ces mots, *Profitemes Unitatem*; & l'autre de l'Ascension, qui commence par ceux-ci, *Omnes gentes plaudite*; Saint Thomas a fait celle de la Fête du Corps de J E S U S C H R I S T, *Lauda Sion, &c.* On attribue à Robert Roi de France, celle-ci *Sancti Spiritus adfit nobis gratia.*

Le Livre de la pureté, de *Integritate*, est un des plus beaux, des plus éloquens & des plus utiles Traitez de Wimpheling. Il est adressé à Sturme, qui lui avoit dit dans une conversation, qu'on lui pouvoit reprocher deux choses: la première, qu'il avoit écrit pour la gloire: la seconde, qu'il n'avoit composé son Apologie pour la République Chrétienne contre les gros Beneficiers, que parce qu'il n'avoit

pas pu avoir de Benefices. Sturme lui avoit encore marqué qu'il souhaitoit d'être Prêtre, & de garder le Célibat à l'imitation de Pierre l'ange. Scot frere de sa grand-mere. Wimpheling lui répond sur le premier reproche; qu'il avoué qu'il n'est pas entièrement dépourvu de l'amour de la gloire, mais que cette passion étoit moins blâmable, que celle de ceux qui travailloient par avarice pour gagner de l'argent: qu'il pouvoit dire encore avec vérité, qu'il n'avoit pas composé ses Ecrits, tant pour rendre son nom immortel, que pour éviter l'ennui & l'oisiveté; & qu'il avoit fait la plupart de ses Ouvrages à la sollicitation & à la priere de ses amis. Il se défend du second reproche, en disant qu'il avoit refusé deux Prébendes qui lui avoient été offertes par Berthoul Archevêque de Maience; mais qu'il avoit en horreur, & qu'il détesteroit toute sa vie cet abus, qu'une bête ait souvent trois ou quatre Eglises dans une même Ville, plusieurs Prébendes, Dignitez, ou Personnats, & qu'il en possède encore d'autres sous les noms de personnes interposées. Il dit qu'il a connu des gens qui avoient jusqu'à vingt-trois ou vingt-quatre Benefices. Il vient ensuite au principal sujet de ce Traité, & prend occasion de ce que Sturme lui avoit dit, qu'il vouloit être Prêtre, de traiter de la pureté, & de donner des remèdes contre la cupidité. Le premier de ces remèdes, est la crainte d'offenser Dieu mortellement. Il prouve là-dessus que la fornication est un péché mortel. Le second remède contre l'impureté & contre tous les vices, est la priere. Il applique les sept demandes de l'Oraison Dominicale à sept demandes sur les sept pechez mortels. Le troisième remède contre l'impureté est la lecture des Livres saints, & même des Traitez de Morale, composés par les Philosophes. Le quatrième, est la fuite de l'oisiveté. Le cinquième, est d'éviter la mauvaise compagnie. Le sixième, est la considération de sa propre personne. Si un homme se destine à l'état Ecclesiastique, il doit s'accoutumer de bonne heure au célibat qu'il doit garder: s'il veut se marier, il doit vivre chastement jusques à ce qu'il le soit pour ne pas consumer ses forces & son bien. On doit aussi faire réflexion sur la personne avec laquelle on peut commettre le crime. C'est une chose horrible d'abuser d'une Religieuse; on ne peut deshonorer une fille qu'on ne se rende infame; la Loi de Dieu & celle de la nature défendent d'avoir commerce avec une femme mariée.

Jacques
Wimpe-
ling.

marlée : les femmes publiques sont dégoûtantes , & il eût à craindre qu'on ne gagne avec elles un certain mal qui a des suites qui font horreur. Le septième remède contre l'impureté , est de considérer que Dieu nous voit. Le huitième , est de partager le temps de la journée , de le bien employer , de chercher chaque jour des raisons de ne point le foiblir. Les Prêtres doivent en être dégoûtés par la considération du sacrifice , qu'ils doivent au moins offrir une fois la semaine. Le neuvième , est de considérer combien cette action est brutale & honteuse. Il rapporte là-dessus ces vers de Scotus.

Ardet in officio Venus anxia , serdet in altis.

Inlicitis & furtis , quando paratur apas.

Post factum scissile pudet , cito praeferis illud

Quod juroat ; aeternum quod cruciabit erit.

Les suites de l'action , la tristesse , les remords de conscience , les maladies , &c. sont encore de puissans motifs pour en détourner. Il rapporte enfin dans le douzième article plusieurs autres remèdes contre l'impureté , & entr'autres la sobriété & la tempérance. La seconde sorte de pureté , est celle de l'ame , qui consiste dans la fermeté , dans la droiture , dans la fidélité. Il se plaint d'un homme qui avoit été long-temps de ses amis , & qui l'avoit accusé devant Raimond Legat du Pape , d'être ennemi des Ordres Religieux. Il se défend contre cette calomnie , en disant qu'il est ami des Châreux & des Juannites : qu'il a converti toujours avec eux ; qu'il a toujours bien traité les Religieux , qu'il a soutenu un Monastère de Dominicains , & qu'il leur a fait donner des aumônes considérables ; qu'il a donné ses Livres aux Benedictins , aux Chanoines Reguliers , & à des Moines Mendians : enfin , qu'il aime & qu'il estime tous les bons Religieux ; mais qu'il ne peut avoir les mêmes sentimens pour de certains Moines qui n'ont de Religieux que le capuchon & la couronne , qui sont pleins d'orgueil & d'ambition , qui sont abîmés des Païsses , qui seduisent le peuple en prêchant une voie facile pour aller au Ciel ; qui enseignent qu'il ne faut faire qu'une légère pénitence pour de grands pechez ; qui flattent les Riches , qui abusent des Religieuses , qui médisent de tous les Theologiens séculiers , & qui n'épargnent pas même Gerson. Il rapporte dans une troisième partie plusieurs autres devoirs de pureté , qui consistent à observer les maximes de la Morale des Sages Païens. Enfin , il traite de la pureté des études. Pour la garder , il faut prendre garde de ne pas

faire un art mécanique des arts libéraux , & s'appliquer particulièrement aux études qui nous peuvent rendre meilleurs. Il blâme ceux qui emploient les biens Ecclesiastiques au luxe ou à la bonne chère , au lieu de repaître leur ame , & de nourrir les pauvres. Il remarque qu'il faut peu de chose à un homme , & qu'un Prêtre peut vivre honnêtement d'un revenu médiocre du Patrimoine de JESUS-CHRIST. Il explique les motifs qui peuvent exciter à l'étude de la Theologie ; l'excellence de cette science , l'amour de la beatitude , l'exemple des Peres , son salut & celui du prochain , l'honneur de Dieu , &c. Les regles qu'il donne pour la methode d'étudier , sont de s'appliquer d'abord à la Theologie Scholastique du Maître des Sentences , de passer ensuite à la Theologie pratique , & enfin à la mystique. Il recommande la lecture de saint Bernard & de saint Augustin. Il conseille de ne point s'attacher aveuglément aux sentimens d'aucun Auteur ; d'en choisir un néanmoins qu'on lise plus que les autres , & de n'en mépriser aucun. Il ne peut souffrir que l'on parle mal des Auteurs de reputation. Il blâme ceux qui ne suivent & n'estiment que les Auteurs de leur Ordre , comme les Dominicains , saint Thomas , & les Cordeliers , Scot. Il dit que cette affection fait un tres-mauvais effet ; & que les Saints n'ont pas eu ces préventions. Enfin , il trouve que c'est un scandale de voir les Theologiens disputer avec tant de chaleur sur des questions de peu d'importance. Il traite en passant la question du Monachisme de saint Augustin ; & soutient qu'il n'a été ni Hermite , ni Moine Mendiant , ni Benedictin , & remarque que s'il avoit fait profession , il n'auroit pas manqué d'en parler dans ses Confessions. Il ajoute une reflexion , que l'Auteur de sa vie ne l'auroit pas loué de n'avoir point fait de testament : car s'il avoit été Moine , il n'en pouvoit faire. Ainsie ne seroit pas un éloge pour lui de n'en avoir point fait. Il allegue cinq choses qu'on pouvoit lui opposer touchant le Monachisme de saint Augustin. Premièrement , qu'il est dit qu'il quitta toutes choses. Secondement , qu'il établit un Monastère dans son Eglise. Troisièmement , qu'on le peint avec un capuchon. Quatrièmement , que l'on a trouvé dans une Eglise de la Vierge bâtie du temps de Sixte le V. une figure de marbre , sur laquelle il y avoit une Epigramme , qui montreroit que c'étoit la figure d'un Hermite de saint Augustin. Cinquièmement , que l'on a des Sermons de saint Augustin adressés aux Hermites. Ces con-

Jacques
Wimpe-
ling.

Jacques
Wimpheling.

conjectures sont frivoles ; & il y répond aisément : que saint Augustin quitte effectivement le monde : c'est à dire, la famille, les biens, &c. mais qu'il y a renoncé volontairement, & sans embrasser le Monachisme ; que l'on mene une vie Religieuse avec un habit seculier : que le capuchon que les Peintres lui donnent, est de leur invention ; que la statue de marbre de l'Hermite, est une fausseté & une supposition, ou qu'elle n'est pas si ancienne qu'on le dit ; que les Sermons aux Hermites ne sont point de saint Augustin Evêque d'Hippone, mais peut-être de saint Augustin Apôtre d'Angleterre. Il finit par une refutation du Proverbe : *C'est dans les capuchons que se trouve la science : Scientia latet in cucullis*, en faisant une liste des grands hommes qui ont excellé en toute sorte de sciences, sans avoir été Moines. Ce Traité est daté de l'an 1505.

Nous avons déjà dit que la question du Monachisme de saint Augustin, lui fit des affaires : qu'il fut cité pour ce sujet à comparoître personnellement à Rome, & qu'il s'excusa par une Apologie, qui est imprimée.

Ce n'est pas seulement en cela que Wimpheling a été contraire aux prétentions des Moines ; il a encore écrit un Traité intitulé, *la Concorde des Curez & des Preres Mendians*, dans lequel il déclare que leur discord vient de deux sources. La premiere, de ce que les Mendians portent naturellement envie aux Riches. La seconde de la diversité de sentimens qui est entr'eux & les Secliers, sur des opinions Philosophiques & Scholastiques. Il rapporte dans ce Livre les erreurs & les impietez d'un certain Moine nommé Martin de Hanau, qui avoit avancé, qu'une femme qui auroit commerce avec cent Moines, pecheroit moins que si elle avoit commerce avec un seul homme d'autre condition ; qu'il n'étoit pas certain que la luxure fût un peché mortel ; qu'on ne pouvoit pas assurer si le Décalogue étoit de Dieu ou du Diable, qui méprisait les Ceremonies de l'Eglise, l'Eau-benite, &c. Il trouve mauvais que les Reguliers, de quelque Ordre qu'ils soient, se donnent la licence de juger des Secliers, & de les condamner ; quoi qu'il ne soit pas permis à un Regulier d'un Ordre de juger un Moine d'un autre Ordre. D'autre côté il exhorte les Curez à ne pas médire des Ordres Religieux, à ne les pas mépriser, à ne les pas persécuter. Il oppose la vie des anciens Moines à celle des nouveaux. Enfin, il exhorte les Moines & les Curez à se réunir, à travailler de concert, & à s'entraider mutuellement.

Le Sermon sur le S. Esprit, est un Discours prononcé à Heidelberg l'an 1507. Il ne s'embarrasse pas d'y expliquer le mystere de la Trinité, ni comment le S. Esprit procede du Pere & du Fils, déclarant après saint Bernard, que c'est une temerité de vouloir penetrer ce mystere, que l'on doit croire simplement. Il explique de quelle maniere le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres, & parle des effets qu'il produit dans les cœurs des Fideles, & principalement de la Charité. Il reprend plusieurs dereglemens qui étoient dans l'Université de Heidelberg. Il crie enfin contre le luxe, la vie mondaine & la table de quelques Abbez.

Ces Extraits des Oeuvres de Wimpheling, font voir que c'étoit un esprit libre qui aimoit la vertu, qui haïssoit & reprenoit le vice, qui souhaitoit la reforme des mœurs, & qui cependant étoit tres-attaché à la doctrine de l'Eglise.

ANTOINE DE LEBRIXA,

ou

N^E BRISSENSIS.

ANTOINE DE LEBRIXA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un Bourg sur le Guadalquivir dans l'Andalousie, que les Latins appellent *Nebrissa*, d'où cet Auteur a pris le surnom de *Nebrissensis*, & s'est fait appeler, en ajoutant à son nom celui d'*Ælius*, *Ælius Antonius Nebrissensis*, naquit l'an 1444. de Jean Martinez de Cala, & de Catherine de Xanara. Après avoir fait ses premieres études à Salamanque, il alla à Boulogne, où il étudia dans le Collège des Espagnols, fondé par le Cardinal Albornoz. Il ne s'appliqua pas seulement à l'étude du Droit, qui étoit alors la plus en vogue, mais encore plus à celle des belles Lettres, des Langues & de la Rhetorique ; & étant revenu en Espagne en 1473. appelé par Alphonse de Fonseca Archevêque de Seville, il y apporta ce pretieux thesor, & commença à en chasser la barbarie. Après avoir demeuré quelque temps dans cette ville, il enseigna dans l'Université de Salamanque la Grammaire & la Rhethorique pendant près de 28. ans, & fut

Antoine de Lebriz fut choisi pour écrire l'Histoire des Rois d'Espagne. Aiant crû avoir sujet de se plaindre des Directeurs de l'Université de Salamanque, il se donna au Cardinal Ximenes, qui le fit entrer dans l'Université d'Alcala, & le fit travailler à l'Édition de sa Polyglotte. Il mourut d'apoplexie le 2. de Juillet 1522. âgé de soixante & dix-sept ans. Il avoit épousé à Salamanque Elizabeth de Solis. Il en eut six fils & une fille nommée Françoise, qui avoit appris les belles Lettres, & étoit sçavante, que lorsque son pere ne pouvoit pas faire sa leçon dans l'Université d'Alcala, elle la faisoit pour lui.

Antoine de Lebriz étoit universel; il sçavoit les Langues, les belles Lettres, les Mathématiques, la Jurisprudence, la Médecine, & la Théologie. Il a aussi composé des Ouvrages de tout genre: de Grammaire, sçavoir, un Dictionnaire, & des Methodes pour les Langues Latine, Grecque & Hébraïque, une Rhetorique tirée d'Aristote, de Cicéron & de Quintilien; divers Commentaires sur des Auteurs anciens, sur Virgile, sur Perse, sur Juvenal, sur Pline, sur les hymnes & la Psychomachie de Prudence; des Traitez d'érudition profane comme des poids, des mesures, des nombres des Anciens: une Cosmographie; des Dictionnaires de Droit. & de Médecine; deux Decades de l'histoire de Ferdinand & d'Isabelle; deux Livres de la Guerre de Navarre, & quelques autres Ouvrages profanes.

Le principal de ses Ouvrages de Théologie, étoit un Recueil d'observations critiques sur plusieurs passages de l'Écriture Sainte, qu'il avoit partagé en trois cinquantaines. Il ne nous resté à présent que la dernière des trois, imprimée à Paris en 1520. à Bâle en 1543. & à Anvers en 1600. & insérée dans les Grands Critiques d'Angleterre. Il explique dans cet Ouvrage quantité de termes particuliers ou de noms propres qui sont dans l'Écriture Sainte, dont la signification n'est pas connue, ou qui ont été mal traduits par l'Interprete Latin. C'est un Ouvrage de Critique plein de beaucoup d'érudition & de citations très-curieuses d'Auteurs profanes. Voici les termes qu'il explique dans ces cinquante Chapitres, les endroits d'où ils sont tirez, & les observations qu'il fait sur ces mots.

I. 2. Paral. c. 2. v. 8. *ligna archetina*, il prétend que c'est du genievre.

II. Act. 27. v. 40. *Artemon*. On croit communément que c'est une espèce de voile; il fait voir que c'est une machine composée de trois

Tome XIV.

poulies pour tendre & tourner les voiles.

III. Les Septante ont lu *Asos* pour *Adod*; & de Lebriz au contraire, *Esdas* pour *Ezras*; c'est que le *sd* xa, & le *z* se mettent l'un pour l'autre.

IV. Apocalyp. c. 1. v. 15. *Auribalcum*. Il y a dans le Grec *αὐρίβαλον*, qui signifie de l'encens mâle.

V. Joan. c. 5. v. 2. *Probatia Piscina*, que cognominatur Hébraïcè *Bethsaida*. Il faut lire, est in *Probatia Piscina*, que cognominatur Hébraïcè *Bethsda*. *Probatia* est lieu où l'on enfermoit les moutons destinés pour le Sacrifice: & il faut lire *Bethsda*, qui signifie la Maison de l'épanchement, parce que les eaux couloient dans cette Piscine.

VI. 1. Reg. 5. v. 2. *Dagon*, & Macc. 10. v. 33. *Bethdagon*. Ce *Dagon* est un poisson, & *Bethdagon*, le temple du poisson. C'est le *Dereatus*, qui avoit la tête d'homme, & le reste du corps de poisson.

VII. Matt. 2. v. 16. *A bimatu & infra*, il faut lire ainsi, & non pas *ab imatu*, comme dans quelques Manuscrits. *Infra* est mis pour *infra*.

VIII. Deut. 14. v. 5. *Camelopardalis*: c'est une espèce particulière d'animal qui a le corps de la figure d'un chameau, & marqué comme une Panthere.

IX. Act. 28. v. 11. *Navis cui erat insigne Castor & Pollux*. C'étoit un Navire qui avoit pour enseigne *Castor & Pollux*.

X. Levit. 11. v. 19. & Deut. 14. v. 18. *Charadrius*, oiseau qui habite dans les trous des rochers.

XI. Daniel 13. v. 34. *Schino*. Il faut voir que c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Cino*.

XII. Dormir se prend dans l'Écriture pour mourir, *Cimetarium*: c'est de là qu'on a donné le nom de *Cimetarium* au lieu où on enterre les morts.

XIII. 2. Reg. 6. v. 19. Levit. 7. v. 12. *Collyridas*. Il croit qu'il faut lire *Collyidas*, qui signifie du pain cuit sous la cendre.

XIV. Num. 34. v. 11. *Fontem Daphne*. Ce mot *Daphne* ajouté par l'Interprete, n'est pas superflu. La grande Ville d'Antioche étoit distinguée des autres par le nom de cette source.

XV. Genes. 35. v. 8. *Debora*, Nourrice de Rebecca. Judic. 4. v. 4. *Debora* Prophétesse. Ce sont deux femmes. Quelques-uns lisent *Delbora*, mal.

XVI. Prov. 3. v. 16. *La longueur de ces jours est dans sa droite*. Il prétend que cela a rapport à la manière de compter. On comptoit sur les doigts de la main gauche jusqu'à cent. Ensuite on commençoit à compter sur la droite: c'est pourquoi Juvenal dit de Nestor: *Suave jam dextra computat annos*.

Q

XVII.

Antoine de Lebrin. XVII. Dans les Fêtes de la Vierge, on chante de *Lebrin.* *Dulcia Cantica Dramatis.* Drama est la représentation d'une action.

XXVIII. Ezech. 1. v. 4. & 27. & c. 8. v. 2. *Electram*, en Hebreu *bbafmal* : *Electram* se prend pour deux choses : pour une liqueur qui coule des arbres, & pour un métal fait d'or & d'argent mêlés ensemble : il croit que le Prophète a parlé du premier.

XIX. Act. 27. v. 4. *Ventus Typhonicus* qui vocatur *Euro-Aquilo*. *Typhonicus ventus* c'est un tourbillon de vent qui est agité en rond. Au lieu d'*Euro-Aquilo*, il y a dans le Grec *Kappadocian*, qui signifie une tempête qui vient d'Orient.

XX. If. c. 28. v. 25. & 27. *Ketsab*, en Grec *μαλίσση*, cependant ce sont deux herbes.

XXI. *Gaius* se met souvent pour *Caius* dans l'Ecriture Sainte.

XXII. Malach. 3. v. 2. Jer. 2. *Herba fullonum*, en Hebreu *Borith*. C'est une herbe dont la cendre est propre à faire du Savon.

XXIII. De l'Hebreu *Jefusabab*, les Grecs font *Jefus*, & les Latins *Jofab*.

XXIV. Le pere de saint Pierre, qui est appelé *Jona* en saint Matt. c. 16. v. 17. est appelé *Jeanne* dans saint Jean ch. 25. v. 16. & 17.

XXV. il prétend que le *lufre* n'est composé que de quatre ans, & qu'on n'en compte cinq, que parce que l'on compte les deux termes.

XXVI. Il fait voir que les Hebreux, les Latins & les Grecs ont lu *Moyses*, & non pas *Moïses*.

XXVII. 1. Esdr. c. 6. *Maulanum* : c'est un balcon qui sort hors du logis.

XXVIII. Gen. 24. v. 63. & en d'autres endroits, *meditari* se prend pour travailler, s'exercer : Ec. 38. *meditabor ut columba*. Prov. 8. *veritatem meditabitur guttur meum*, est pris pour s'exercer à chanter.

XXIX. Act. 28. v. 1. *Molita*, l'Isle de Malte, & non pas Mitilene, ou Milet, comme quelques-uns ont mal lu.

XXX. 2. Reg. 2. v. 8. *Micol* est mise pour *Morab*.

XXXI. Levit. 11. v. 30. *Mygale* un loir, à pois & *מגלה*, qui veut dire une beetle, parce qu'il a le museau pointu semblable à celui d'une beetle.

XXXII. Gen. 8. v. 6. La particule *nan*, est ajoutée & superflue.

XXXIII. Levit. 11. v. 18. *Oncrotalus*, en Hebreu *Caath*, est un oiseau semblable à un Cygne, mais qui a un grand jabot.

XXXIV. *Pafiba* n'est point un mot Grec, *Antoine* c'est l'Hebreu *Pesach* qu'on a déguisé, d'après de *Lebrin.* lù *Phafe*.

XXXV. Il faut lire *Python*, & non pas *Phyton*.

XXXVI. Levit. 11. v. 18. Deut. 14. v. 17. en Hebreu *Kacham*, c'est un oiseau rouge, que l'on appelle en Espagne *Calamou*.

XXXVII. 3. Reg. 10. v. 15. Neh. 3. v. 30. *Scruta* ; ce sont des Marchandises de vil prix.

XXXVIII. Ps. 44. v. 15. *Chromamilla varietatibus*. Saint Jérôme, *in scutulatis ductur ad Regem. Scutulata vestis* est un habit de plusieurs couleurs formées par la différente tissure des fils, d'où les Hebreux les appellent *Rechameith* ; c'est à dire des *vides*.

XXXIX. Il prétend dans ce Chapitre, que la place honorable est d'être assis à la gauche. Ceux qui accompagnent ou suivent, couvrent le côté droit.

XL. *Symbola*, vient de *συμβολίζω*, qui signifie conférer.

XLI. *Simila, similago*, qui est souvent dans l'Ecriture Sainte : ce n'est pas la fleur de farine passée par le tamis ; mais la farine qui est faite de la partie la plus solide du grain, qui est dans le milieu, & d'où naît le germe.

XLII. *Sis* se met souvent pour *si*, il en rapporte des exemples.

XLIII. 3. Reg. 7. v. 24. *Hiftratarum*. Il faut lire *Striatarum*.

XLIV. 4. Reg. 9. v. 30. & Jer. 4. v. 30. *Stibium*, en Hebreu *Pach* : c'est une pierre blanche que les Medecins appellent antimoine, ou que l'on nomme Albâtre, qui blanchit & rafraîchit.

XLV. Marc. 5. v. 41. *Tabitha*, signifie une fille : Act. 9. v. 36. & 40. *Tabitha* signifie une chevre, il faut lire ainsi, & non pas dans les deux endroits *Tabitha*.

XLVI. Matt. 9. v. 23. *Tibicines* ; on se servoit de *flutes* aux funérailles des enfans, & de trompettes à celles des grandes personnes.

XLVII. Matt. 1. v. 19. *Traducere*, dans le Grec *ἐκφραστίζω*, en faire un *exemple*.

XLVIII. Il explique dans ce Chapitre les différentes prononciations de la lettre U, chez les Latins, les Grecs & les Hebreux.

XLIX. Luc 6. v. 15. Act. 1. v. 13. *Simon Zelotes*, qui est ainsi appelé pour le distinguer de *Simon Petrus*. Il est surnommé le Cananéen, de la Ville de Cana, d'où il étoit. On l'a peut-être appelé le *Zélé*, par allusion au mot Hebreu *Canas*, qui signifie *sole* : *Cananeus*.

16.

Antoine se prend dans l'Ecriture pour un *Mar-*
de Lebrichand.

L. Matt. c. 10. v. 9. Pecuniam in zona.
Comment peut-on mettre de l'argent dans
une ceinture? *Zona* ne signifie pas toujours
une ceinture, mais un sac ou une bourse de
cuir qui se ferme avec des cordons. Il en donne
plusieurs exemples.

Il est encore fait mention de quelques
autres Ouvrages Ecclesiastiques de Nebrissen-
sis; comme de trois Homelies imprimées à
Bâle en 1569. d'une Exposition des Hym-
nes; des Oraisons que l'on chante dans l'E-
glise pendant l'année; d'un Recueil de quel-
ques Homelies de differens Auteurs sur les
Evangiles, & d'un éclaircissement de quel-
ques passages des Epîtres de saint Paul, de saint
Pierre, de saint Jacques & de saint Jean, tiré
des Prophetes, imprimé à Grenade, en
1541.

LE CARDINAL CAIETAN,

Le Car-
dinal
Caietan.

THOMAS DE VIO, surnommé **CAIETAN**, parce qu'il étoit de Caiette Ville du Roiaume de Naples, où il naquit l'an 1469. entra fort jeune dans l'Ordre de saint Dominique, & s'y distingua bien-tôt par son esprit & par sa capacité. Il reçut le Bonnet de Docteur à l'âge de vingt-deux ans dans l'Assemblée du Chapitre general de son Ordre tenu à Ferrare où il soutint une These publique, dans laquelle il fut honoré de la présence du Duc de Ferrare, & de la dispute de Pic de la Mirande. Il enseigna ensuite la Philosophie & la Theologie à Paris & à Rome, & fut élu l'an 1508. General de son Ordre, à l'âge de trente-neuf ans, à la recommandation du Pape Jules II. Il entreprit peu de temps après de défendre l'autorité souveraine du Pape contre le Concile de Pise, & fit un Traité exprès sur ce sujet. Le service qu'il rendit en cette occasion à la Cour de Rome, ne demeura pas sans récompense. Il fut fait Evêque de Caiette, ensuite Archevêque de Parme; & enfin élevé l'an 1517. par le Pape Leon X. à la dignité de Cardinal. Ce Pape le choisit bien-tôt après pour aller en qualité de Legat en Allemagne, & le chargea de s'opposer à Luther, qui commençoit à debiter ses nouvea-

tez. Nous avons rapporté dans la premiere partie, les démarches qu'il fit sur ce sujet, les conférences qu'il eut avec Luther, & le peu de succes qu'eut cette negociation. Il revint à Rome avant la mort de Leon X. & il fut envoyé par Adrien VI. Legat en Hongrie, pour y soutenir la guerre contre le Turc. Clement VII. le rappella à Rome, où il se mit à travailler sur l'Ecriture Sainte; & y auroit passé le reste de ses jours en repos, s'il n'avoit été enveloppé dans le malheur de la Ville de Rome, quand elle fut prise en 1525. par l'armée Imperiale: car étant alors tombé entre les mains des Soldats qui la pilloient, il fut traité avec toute sorte d'indignité, & ne pût s'en tirer qu'en leur payant cinq mille écus d'or. Il continua ensuite les Commentaires sur l'Ecriture, & les acheva avant que de mourir. Il tomba malade en même temps que le Pape Clement VII. & mourut avant lui le dixieme jour d'Août de l'an 1534. Son corps fut enterré dans l'Eglise de la Minerve sous une tombe près de la porte, lieu qu'il avoit choisi de son vivant pour sa sepulture.

Les premiers Ouvrages de Caietan furent des Commentaires sur la Philosophie d'Aristote. Il travailla ensuite sur toute la Somme de saint Thomas, & fit plusieurs Opuscules séparés. Enfin, étant connu par experience combien il étoit necessaire d'entendre bien le sens litteral de l'Ecriture, il se donna tout entier à cette étude, pendant les dernieres années de sa vie. Persuadé que la plupart des Peres & des Interpretes de l'Ecriture Sainte, ne s'étoient pas assez attachés au sens litteral, il entreprit de faire un Commentaire purement litteral sur les seules paroles des Textes originaux auxquels il s'arrêtoit, sans avoir égard aux explications des Peres. Il prie les Lecteurs dans sa Préface, que s'ils rencontrent dans ses Commentaires de nouvelles interpretations du Texte de l'Ecriture, différentes de celles que les Peres ont données, ils ne les rejettent pas aussi-tôt; mais qu'ils examinent avec plus de soïn les paroles & la suite du Texte; que s'ils trouvent que le sens qu'il a donné y convienne mieux, ils ne doivent faire aucune difficulté de le suivre, pourvu que ce sens ne contienne rien de contraire ni à l'Ecriture Sainte, ni à la doctrine de l'Eglise. Comme il ne sçavoit point d'Hebreu, il se servoit de Juifs à qui il faisoit expliquer mot à mot les paroles du Texte, & faisoit ensuite son

Le Car-
dinal.
Caietan.

*Le Card. Commentaire sur cette Version. Il a suivi dans le Nouveau Testament le Texte & les Notes d'Érasme, sans s'attacher à la Vulgate. Cette méthode d'expliquer l'Écriture Sainte fut blâmée par quelques Théologiens de son temps qui croioient que c'étoit trop donner aux Protestans. Ambroise Catharin du même Ordre, fit contre lui six Livres de remarques tres-aigres, l'accusant d'avoir avancé dans ses Commentaires, des choses non seulement évidemment fausses, mais même pernicieuses à la Religion Chrétienne, contraires à la doctrine des Saints Peres, de saint Thomas & de l'Eglise. Grefser se plaint de ce qu'il n'a presque point cité les Peres dans ses Commentaires, & d'autres se sont formalisés de ce qu'il s'étoit éloigné du sens de la Vulgate, pour s'attacher aux Textes originaux. Ce n'est pas néanmoins ce qu'il y a de plus à reprendre dans ses Commentaires: car il n'est pas nécessaire de suivre toujours la Vulgate préféablement aux Textes originaux: & il n'est pas défendu de s'éloigner des explications des anciens Interpretes dans les choses qui ne concernent point les dogmes, quand on trouve un sens plus naturel. Mais ce qu'on peut plus raisonnablement trouver à redire dans les Commentaires de Caietan sur la Bible, c'est qu'il s'arrête trop scrupuleusement, & pour ainsi dire, trop superstitieusement à la Version Grammaticale de ses Rabins, qui l'a quelquefois trompé & jeté dans des explications extraordinaires & forcées. Il a fait des Commentaires sur tous les Livres de la Bible, à l'exception du Cantique des Cantiques, des Prophetes, (à la reserve des trois premiers chapitres d'Isaïe) sur lesquels il avoit commencé de travailler quand il mourut, & de l'Apocalypse, qu'il n'a point voulu entreprendre d'expliquer, parce que, comme il l'avoué lui-même, il ne pouvoit pas en comprendre le sens littéral, qui est le seul auquel il avoit résolu de s'attacher. Les Commentaires de Caietan sont accompagnés d'une version entière du Texte, littérale & barbare. Il a encore fait un Traité sur l'Écriture, intitulé, *le Dessein sur le Nouveau Testament*, qui contient l'explication littérale de 64 passages du Nouveau Testament, divisée en douze chapitres, auxquels il lui a plu de donner le nom de Déjeuners. Cet Ouvrage a été imprimé à Lyon en 1565. les Commentaires sur le Pentateuque à Rome en 1531. & à Paris en 1539. sur tous les Livres historiques, à Rome en 1533. & à Paris en 1546. sur Job, à Rome en 1535. sur les Pseaumes, à Venise en*

1530. & à Paris en 1540. sur les Proverbes, *Le Card. l'Ecclesiaste*, & les trois premiers Chapitres *mal Cais.* d'Isaïe, à Rome en 1542. sur les Évangiles, *ten.* à Venise en 1530. & à Paris en 1542. & 1543. & à Lyon en 1574. sur les Actes, à Rome en 1521. & à Venise en 1530. sur les Epîtres de saint Paul à Paris en 1542. On a publié depuis à Lyon en 1639. une Edition de tous les Ouvrages de Caietan sur l'Écriture Sainte.

Les Commentaires de Caietan sur la Somme de saint Thomas sont courts: il ne traite pas plus amplement les questions que saint Thomas a traitées, & n'y en ajoute pas de nouvelles, comme ont fait les autres Commentateurs de cet Auteur. Il se contente de faire des Notes sur le Texte de saint Thomas. Il ont été imprimés à Venise en 1514. & en 1518. & ensuite avec les œuvres de saint Thomas dans l'Édition de Rome sous Pie V. & avec la Somme de saint Thomas, à Anvers en 1577. à Lyon en 1581. & à Bergame en 1590.

Les Opusculs que Caietan avoir faits sur différens sujets, & en différens temps, ont été recueillis & divisés en trois tomes ou parties à la fin de l'édition de la somme de saint Thomas, avec les Commentaires de cet Auteur, imprimés à Lyon en 1581.

Le premier de ses Opusculs, est le Traité qu'il fit pendant le Concile de Pise, pour l'autorité du Pape au dessus du Concile. Il est intitulé, *de la Comparaison de l'Autorité du Pape & du Concile, & divisé en 28. Chapitres*. Le premier principe qu'il avance, est que l'autorité que le Pape a, est souveraine dans l'Eglise, & que JESUS-CHRIST a donné les clefs à saint Pierre seul, afin que lui & ses successeurs eussent le gouvernement souverain de l'Eglise universelle. Comme on lui pouvoit objecter que les Apôtres avoient aussi reçu de J. C. le même pouvoir que saint Pierre, suivant le sentiment de plusieurs Théologiens, il examine si tous les Apôtres ont reçu immédiatement de J. C. leur puissance; & si la puissance qu'ils ont reçue, étoit égale à celle de saint Pierre. Après avoir rapporté les témoignages & les raisons qu'on allégué de part & d'autre, il conclut que les Apôtres étoient égaux en tant qu'Apôtres; & qu'ils ont reçu immédiatement de JESUS-CHRIST la commission de l'Apostolat; mais il prétend qu'en tant qu'ils étoient les brebis de J. C. ils étoient à saint Pierre qui a été établi par J. C. l'unique & le souverain Pasteur de son troupeau. Sur ce fondement, il trouve cinq différences entre

Le Card. n. l. Cas- san. entre le pouvoir de saint Pierre & celui des autres Apôtres. La première, qu'il a été à saint Pierre, suivant l'ordre naturel, & aux autres Apôtres par une grace spéciale. La se-

conde, que saint Pierre a été fait Vicaire général de J. C. au lieu que les autres Apôtres n'ont été que des Lieutenans ou des délégués. La troisième, que saint Pierre a eu de l'autorité & du pouvoir sur les autres Apôtres, au lieu qu'ils n'en avoient point les uns sur les autres. La quatrième, que la puissance des autres Apôtres devoit finir en leur personne, au lieu que celle de saint Pierre devoit subsister dans les successeurs. La cinquième, que l'autorité des Apôtres n'étoit qu'un pouvoir d'exécuter, au lieu que celle de saint Pierre étoit un pouvoir de commander. Ce sont-là des distinctions dont on n'avoit point encore entendu parler, & que Caietan n'établit que sur des conjectures tres-frivoles. Par exemple, pour montrer que les Apôtres n'avoient que l'exécution, il apporte les mots de la Préface de la Messe, où il est dit des Apôtres: *qui sunt les Vicaires de l'ouvrage de J. C. V. C. H. I. S. T. q. uos operis sui vicarios*, & fait sur cela cette remarque, qu'ils ne sont pas dits absolument les Vicaires de J. C. mais seulement les Vicaires de son ouvrage, c'est à dire, dit-il, Vicaires pour exécuter. Peut-on rien de plus foible? Les réponses qu'il fait aux objections qu'il se propose, ne sont guere plus solides.

Il traite ensuite la question, sçavoir, si le Pape a plus de pouvoir que l'Eglise ou le Concile universel, ou si l'Eglise ou le Concile sont plus que lui. On peut considérer l'Eglise & le Concile, ou tenu avec le Pape, qui en est le Chef, ou autorisé de lui, ou divisé d'avec lui. Il conclut que si l'on prend l'Eglise & le Concile avec le Pape, ils n'ont pas plus de pouvoir ni d'autorité que le Pape seul; & que le Concile ou l'Eglise sans le Pape, n'ont aucun pouvoir, étant un corps imparfait, un tronc sans chef.

Les décisions des Conciles de Constance & de Bâle, étant directement contraires à cette prétention, Caietan tâche d'en affoiblir l'autorité, & d'é luder les termes formels de ces Conciles par des évocations frivoles. Il prétend que l'Eglise sans le Pape n'a aucune autorité de faire des Loix, de juger des personnes, ni de tenir de Concile parfait. Il avoue néanmoins qu'en certains cas on peut assembler un Concile sans l'autorité du Pape, s'il ne veut pas le convoquer, en étant requis, comme si le Pape mérite d'être déposé pour he-

refse, ou s'il y a contestation entre plusieurs qui prétendent avoir droit au Souverain Pontificat; mais il restreint le pouvoir de ce Concile uniquement à pourvoir au Pontificat, & il déclare qu'en tout autre cas, si l'on convoquoit un Concile général quand il y a un Pape certain, qui n'est pas hérétique, cette convocation seroit inutile; parce que le Pape a le pouvoir de casser tout ce que pourroit faire ou ordonner le Concile.

Il est assez embarrassé à expliquer comment le Concile peut déposer un Pape hérétique, s'il n'a point d'autorité sur lui. Il apporte d'abord la solution de ceux qui disent que le Pape qui a perdu la foi, n'est plus membre de l'Eglise; qu'il perd en même temps son autorité, & celle d'être Pape; mais il n'approuve pas cette réponse; parce que le Pape devenu hérétique, n'est pas déposé de fait; mais qu'il mérite seulement d'être déposé: *non est depositus ipso facto, sed deponendus*. On pourroit dire que, quoique le Pape dans les autres cas n'ait point de supérieur sur la terre, il en a un dans le cas d'hérésie; mais Caietan n'approuve pas ce sentiment. Il a donc recours à une autre évocation: que le Pape devenu hérétique n'a pas à la vérité de puissance absolue au dessus de la sienne; mais qu'il y en a une ministérielle pour le déposer. Pour expliquer ce sentiment, il distingue trois choses, l'autorité Papale, la personne, & l'union de la personne avec l'autorité: quoique l'autorité Pontificale soit immédiatement de Dieu, l'union de cette autorité à une telle personne, se fait par le consentement des hommes; sçavoir de la personne élue & de ceux qui l'élisent. Ainsi un homme peut être fait Pape & cesser de l'être dépendamment d'une puissance humaine qui n'est ni supérieure ni égale; mais même inférieure, qui n'a point de droit sur la puissance Pontificale, mais seulement sur l'union de cette puissance avec un tel homme. On lui pourroit objecter que les autres Evêques ne sont pas aussi librement déposés par le Concile & par les Juges supérieurs; parce qu'on ne déruit pas l'autorité Episcopale qui est en eux; mais qu'on la définit seulement de la personne qu'ils possédoient. Il répond qu'en ce cas la puissance de celui qui dépose est supérieure; mais pourquoi l'est-elle, si ce n'est parce que le Concile ou le Juge supérieur a l'autorité & la juridiction nécessaire pour priver une telle personne de son autorité? Il en est de même du Pape hérétique à l'égard du Concile. Caietan a donc tort d'avouer d'un côté que le Pape peut être dé-

La Cardinal Cais-
tan.

posé par le Concile pour cause d'hérésie, quand il a été averti par deux fois ; & de soutenir d'un autre côté qu'il est au dessus du Concile ; mais il avance bien un autre paradoxe plus dangereux , en assurant que le Pape ne peut être déposé pour aucun autre crime que pour l'hérésie, sur ce principe tres-faux, qu'il n'y a que le cas d'hérésie dans lequel le droit divin exige la déposition : qu'il est au dessus de toutes les autres Loix ; & qu'il n'y a que l'infidélité ou l'hérésie qui soient directement contraires aux conditions requises pour être Pape.

Il examine ensuite six cas particuliers dans lesquels il semble que le Pape peut être déposé par le Concile.

Le premier, est le cas de captivité perpétuelle : il nie que l'Eglise le puisse alors déposer, à moins qu'il ne consiste de sa mort.

Le second, est le cas de démenée perpétuelle. En ce cas il dit qu'il n'est pas nécessaire de le déposer ; parce qu'étant mort à la vie raisonnable, on peut procéder à une élection d'un autre Pape, comme si le Pape étoit mort entièrement.

Le troisième cas, est si tous les Cardinaux mouraient après l'élection du Pape avant que de l'avoir publiée, alors on ne déposerait pas un Pape certain ; mais on se conduiroit comme s'il n'y en avoit point. Il en est de même, dit-il, dans le quatrième cas, quand les Cardinaux ne peuvent pas prouver que leur élection est canonique.

Le cinquième cas, est si tout le monde étoit tellement prévenu & soulevé contre le Pape, qu'il n'y eût aucune apparence qu'on lui obéît ; en ce cas il ne veut pas qu'on puisse le déposer.

Le sixième cas, est si le Pape étoit obligé par serment ou par vœu de renoncer au Pontificat, & qu'il ne voulût pas le faire ; en ce cas, il croit qu'il y seroit obligé en conscience ; mais que l'Eglise ne pourroit pas l'y contraindre ni le déposer.

Ce Traité de Caleran est suivi d'une Apologie divisée en deux parties. Il examine dans la première les deux fondemens du sentiment contraire : le premier tiré du droit de nature, selon lequel il semble qu'une Communauté libre & parfaite, telle qu'est celle de l'Eglise, doit avoir la puissance de se pourvoir d'un Chef, & de le corriger, punir ou déposer, quand il abuse de son autorité. Il répond à ce principe, que la nature de la société de l'Eglise dans son origine, dépend d'un seul Chef ; savoir, de JESUS-CHRIST, qui a établi saint Pierre & ses successeurs,

La Cardinal Cais-
tan.

pour être ses Vicaires & tenir la place dans l'Eglise après son Ascension : mais c'est supposer ce qui est en question. Le second principe qu'on lui opposoit, étoit fondé sur le Droit divin ; c'est à dire, sur les passages de l'Ecriture, où l'autorité & le pouvoir sont donnés à l'Eglise, comme en saint Matthieu chap. 18. *Dites-le à l'Eglise, &c. s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un Païen & comme un Publicain.* Il réplique que l'Eglise, à qui il faut déférer le frere, n'est pas l'Eglise universelle ; mais celle de celui qui pèche, & que cette Eglise se réduit à l'Evêque, qui en est le chef. Il s'efforce ensuite de détruire ce principe, que la puissance Ecclesiastique a été donnée à toute l'Eglise, & veut prouver qu'elle a été donnée à saint Pierre & par saint Pierre aux autres Prélats & aux Eglises. Il avoue néanmoins que si le Pape étoit mort, & que tous les Evêques du monde s'assemblaient, ils auroient pouvoir sur toutes les Eglises ; à l'exception toutefois de ce qui est propre & particulier au Souverain Pontife.

Dans la seconde partie de l'Apologie, il entreprend de répondre aux objections particulières faites contre son Traité : ce qu'il fait en supposant toujours ses principes. Ces deux Apologies furent achevées à Rome le 29. Novembre 1522.

Le Traité de l'Institution du Souverain Pontife, roule encore sur les mêmes principes. Il y soutient que ces paroles de JESUS-CHRIST à saint Pierre, *Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, doivent être appliquées à la personne de saint Pierre, & non pas à la foi dont il venoit de faire profession, ni à J. C. ni à l'Eglise : que saint Pierre est le seul qui ait reçu les Clefs de l'Eglise : qu'il est le seul à qui J. C. ait donné ses brebis à paître, & commis le soin de son troupeau ; & que les Souverains Pontifes lui succèdent dans le même pouvoir. Il a achevé ce Traité le 17. Février de l'an 1521.

Il refout dans le quatrième Traité quatre questions touchant l'attrition & la contrition. La première, si l'attrition devient contrition. L'attrition se peut prendre de deux manières. Premièrement, pour une douleur d'avoir offensé Dieu avec une simple velleité de ne le plus offenser. Secondement, pour une douleur effective accompagnée d'une volonté de ne plus l'offenser. Quoique cette seconde attrition soit selon lui une disposition prochaine à la contrition ; cependant elle ne devient point contrition ; mais il y a une attrition acquise

La Cardinal Cas-
tan.

acquies qui enferme un amour de Dieu sur toutes choses, qui peut devenir contrition, parce que cet acte peut se continuer jusqu'à l'infusion de la charité & de la grace sanctifiante. La seconde question, si la contrition doit nécessairement être de tous les pechez mortels : pour réponse il dit qu'il n'est pas nécessaire de faire autant d'actes de contrition que l'on a commis de pechez mortels; mais que dans la contrition, qui a rapport au Sacrement, il faut avoir de la douleur de tous les pechez dont on se souvient, & dont on se confesse, quoique dans la contrition que l'on offre à Dieu, il suffise en general de détester tous les pechez mortels que l'on a commis. Ainsi il prétend qu'un homme qui en se confessant a eu plusieurs attritions des pechez particuliers, est justifié dans le Sacrement par un seul acte de contrition generale. La troisième question, est s'il est nécessaire de faire des actes de contrition toutes les fois que l'on se souvient de ses pechez; il renvoie sur cela à ses questions quodlibétiques, où il a conclu pour la négative. La quatrième question, est si la contrition remet la peine du péché, aussi bien que la culpé; il prétend qu'elle remet la peine du dam & l'éternité de la peine qui y est jointe, & qu'elle ôte une partie de la peine du sens à raison de la peine qui y est jointe & du vœu du Sacrement.

Le cinquième Traité, contient plusieurs questions sur la Confession. Sur la nécessité, à dire que tous les Fidèles qui ont péché mortellement y sont obligés; mais que ceux qui n'ont commis que des pechez veniels, ne sont pas obligés même en vertu du précepte de l'Eglise, de se confesser tous les ans une fois; que l'on est tenu de confesser les pechez les plus secrets, comme ceux de la volonté; que l'on doit déclarer en confession les espèces & les circonstances du péché. Il décide que l'on peut réitérer la confession des pechez, dont on a déjà reçu l'absolution. Il demande s'il est nécessaire de réitérer une confession informée: il conclut qu'on la doit réitérer, quand elle est informée par la faute du Pénitent, comme quand il a tu volontairement quelque péché mortel; mais qu'on n'est pas tenu de la répéter quand elle n'est informée que parce qu'elle a été faite avec une simple attrition.

Le sixième Traité est sur la satisfaction. Il y traite deux questions: La première, si l'on peut satisfaire par des œuvres d'obligation; & conclut affirmativement. La seconde,

si la satisfaction faite en péché mortel a son effet. Il décide qu'elle l'a à l'égard du Fore de l'Eglise militante; mais qu'elle ne l'a pas quant à la remission de la peine due à Dieu pendant que celui qui l'a faite, est en péché mortel: qu'elle l'aura néanmoins, si par la fuite le pecheur fait pénitence & à la charité.

Le septième Traité, est du Ministre de ce Sacrement. Il y décide cette seule question, qu'un Prêtre ne peut absoudre par la puissance de son ordre, s'il n'a aussi la juridiction. Il se fait cette objection, le Pape reçoit l'absolution d'un simple Prêtre; mais aucun Prêtre n'a de juridiction sur le Pape, & par conséquent le Prêtre absout le Pape en vertu de son ordre: il répond que la Prêtre a juridiction sur le Pape, parce que le Pape lui en donne.

Les Traitez neuvième & dixième sont sur les Indulgences. Il y enseigne que l'Indulgence remet la peine temporelle; que cette peine ne peut être remise qu'en vertu de la Passion de JESUS-CHRIST, même dans le Baptême: qu'il faut donc supposer que l'Eglise dispense le trésor de ses merites par les Indulgences, & des merites superflus ou surabondans des Saints; c'est à dire, des œuvres satisfactoires & pénibles qu'ils ont exercées, sans être débiteurs pour eux-mêmes à la Justice de Dieu, des peines temporelles: que le Pape & les Evêques peuvent dispenser ce trésor séparément des Sacramens; qu'il faut que l'Indulgence ait une cause raisonnable; mais que celle qui est exprimée dans la Bulle, doit toujours être prescrite telle. Il demande de celui qui reçoit l'Indulgence, afin qu'elle lui soit utile, qu'il soit dans la disposition de satisfaire à Dieu avant qu'il est en lui, & qu'il soit en état de grâce, quand il fait ce qui est prescrit pour gagner l'Indulgence.

L'onzième Traité, est sur la manière de donner & de recevoir les Ordres. Il croit que les Diacres n'ont été institués que pour des services temporels; & il prétend que c'est pour cela que la matière & la forme du Diaconat a varié.

Le douzième & treizième Traitez sont sur le Mariage. Il y enseigne qu'un mariage contracté par procureur, n'est point Sacrement, s'il n'est ensuite ratifié par les parties présentes: que les mariages clandestins peuvent quelquefois être permis: que l'on peut se marier valablement & licitement, quoique l'on ne puisse point avoir d'enfans; mais que l'usage du mariage est illicite avant la benediction.

Le

Le Cardinal Caietan.

Le quatorzième Traité regarde les pechez du plaisir que l'on prend à penser à de certaines actions; il les excuse du peché mortel, quand l'action n'est pas d'elle-même défendue.

Il traite à fonds des Indulgences dans les deux Traitez suivans. L'origine des Indulgences est selon lui tres-incertaine. Elle n'est marquée ni dans l'Ecriture ni dans aucun des anciens Docteurs Grecs ou Latins. Nous sçavons seulement que S. Gregoire institua les Indulgences des stations. Depuis lui quelques Papes donnoient des Indulgences avec indistinction & inutilement. On a donné ensuite des Indulgences à ceux qui alloient en la Terre-Sainte; & quoiqu'on ne le trouve point dans le Droit, on est persuadé que la Croisade étoit accompagnée d'une Indulgence plénière. Il définit l'Indulgence une absolution de la pénitence donnée dans le Fore pénitentiel. Il prouve & il explique toutes les parties de cette définition dans le premier Traité; & s'étend principalement sur la dernière partie, que les Indulgences ne sont que l'absolution des pénitences enjointes dans le Fore pénitentiel, & non pas de celles qui devroient être enjointes. Il le prouve premièrement par le Concile de Latran sous Innocent III. où on limite le pouvoir des Evêques sur les Indulgences; & où on déclare que l'Indulgence n'excedera point le temps de la pénitence enjointe. Secondement, parce que dans les Bulles on a long-temps observé d'y exprimer, que l'Indulgence est des pénitences enjointes; de sorte que quand cette clause n'y est pas exprimée, elle doit être sous-entendue. Par pénitences enjointes, il n'entend que celles qui ont été imposées par le Prêtre, & non pas celles qui sont réglées par les Canons. Il avoue que les Papes pourroient donner des Indulgences des peines dûes & non enjointes, pourvu que la coulpe soit remise; mais il ne croit pas que les Papes l'aient fait, & répond à la Bulle de Boniface VIII. sur le Jubilé où ce Pape déclare que son intention est de délivrer de la peine, non-seulement enjointe, mais à enjoinde: que ce Pape a parlé en cette occasion comme Docteur particulier, & qu'il s'est trompé sur ce point, comme quand il dit au même endroit que les Indulgences dispensent des vœux; mais l'Indulgence en remettant les pénitences enjointes par le Prêtre, remet par conséquent la peine dûe à Dieu; parce que c'est par cette pénitence que le Pénitent satisfait à Dieu, & que l'Indulgence tient lieu de la pénitence.

A l'égard des Morts, Caietan croit que les Indulgences ne leur servent que par manière de suffrages, comme il l'a expliqué ailleurs. Une des principales questions qu'il y agit, est de sçavoir, si les Indulgences délivrent les âmes des peines du Purgatoire. Il dit que les Indulgences remettent les peines des âmes du Purgatoire, *per modum suffragii satisfactorii*; mais en ce que Dieu veut bien accepter les suffrages satisfactoirs pour le soulagement des âmes: ensorte que ces Indulgences ne servent pas aux Morts pour la rigueur de la Justice; mais à cause de l'acceptation de Dieu. Il ajoute que les Indulgences peuvent servir à tous ceux qui sont en Purgatoire; mais plus particulièrement à ceux qui ont mérité en cette vie qu'elles leur servissent. Il prétend qu'il est à croire que ceux qui ont oublié les Morts en cette vie, & qui ont négligé de satisfaire pour leurs pechez, n'ont point de part à ces suffrages. Enfin il croit que le Pape accorde des Indulgences aux âmes de Purgatoire par la même puissance qu'il les accorde aux vivans, quoiqu'elles soient appliquées aux morts par voie de suffrage, & aux vivans par forme d'absolution.

Le dix-septième & le dix-huitième Traité de la Contrition & de la Confession, ne contiennent que des questions ordinaires.

Il traite dans le dix-neuvième cette question, si l'excommunication separe de la participation intérieure avec les Fideles. Il soutient qu'elle prive de la communication des suffrages de l'Eglise, & de beaucoup de grâces que l'on recevrait par la communion avec les autres Fideles, quand même on seroit en état de peché mortel.

Le vingtième Traité ne contient qu'une seule question; si celui qui n'a point fait la pénitence imposée par le Prêtre en cette vie, est obligé de la faire dans l'autre. Il décide que l'homme doit subir cette peine en l'autre vie; non quant aux actions particulieres, mais quant à la substance de la peine.

Dans le vingt & unième Traité, il déclare son sentiment sur cette question délicate si le Confesseur pouvait découvrir le crime de celui qui s'accuse du dessein de tuer les Rois ou le Souverain Pontife. L'Abbé Panorme avoir tenu l'affirmative, Caietan soutient la négative.

Le vingt-deuxième regarde la conduite d'un Confesseur en qui les confessions excitent des mouvemens de la chair.

Le vingt-troisième contient deux questions sur les âmes qui sont dans le Purgatoire. La première

Le Cardinal Caietan.

La Cer
dinal
Sainten.

miere, si elles ont du mérite, & si leur charité est augmentée : il la résout négativement. La seconde, si toutes les âmes qui sont en Purgatoire sont assurées de leur salut : & il la résout affirmativement.

Le vingt-quatrième, est sur la crainte de la peine, & contient aussi deux questions : si un homme qui meurt avec une charité imparfaite, doit craindre nécessairement la peine : il décide que non ; parce qu'un homme qui n'a qu'une charité imparfaite, peut mourir après son Baptême qui lui a remis entièrement la peine de ses fautes. La seconde, si la crainte de la peine présente ou future, est mauvaise : il répond que non.

Dans le vingt-cinquième, il décide que tous les préceptes n'obligent pas sous peine de péché mortel ; mais seulement ceux qui ont du rapport à la charité envers Dieu & envers le prochain ; & qu'un Moine fait Evêque n'est plus obligé par la Loi d'observer les pratiques de sa Règle.

Dans le vingt-sixième, il prétend que l'Evêque est tenu dans l'ordination, de proferer les paroles en même temps qu'il donne les instrumens à toucher.

Dans le vingt-septième, il demande si le Pape peut permettre à un Prêtre de l'Eglise d'Occident d'être marié. Il décide premièrement, que le Sacerdoce n'empêche point absolument qu'on ne se marie, & ne rend point nul le mariage contracté. Secondement, que les Prêtres sont vœu dans l'ordination de garder la Virginité ; mais que le Pape les en peut dispenser. Troisièmement, qu'il peut aussi leur donner dispense du statut ou de la Loi qui les oblige à vivre dans le Célibat.

Dans le vingt-huitième Traité, il soutient que le Pape peut résoudre un mariage contracté & non pas conformément pour d'autres causes que pour l'entrée en Religion, sur ce principe que l'indissolubilité du Sacrement de mariage, ne vient que de ce qu'il est le signe de l'union de *Jesus Christus* & de son Eglise, qui n'est parfaite qu'après la consommation du mariage.

Dans le vingt-neuvième, il tient qu'une femme peut vivre avec son mari, quoi qu'il soit public qu'il est adultère.

Dans le trentième Traité, il justifie l'explication que les Papes ont donnée à quelques passages de l'Ecriture Sainte, contre les Luthériens qui les reprennent.

Le Traité suivant contient dix-sept résolutions de plusieurs cas de doctrine & de morale, dans le détail desquelles il seroit trop long

Tom. XIV.

d'entrer. La première est contre cinq articles de Luther. C'est le dernier des opuscules de la première partie.

La Cer
dinal
Caictan

La seconde en contient treize.

Le premier, est sur la Conception de la Vierge Marie. Il y est favorable aux sentimens de ceux de son Ordre, qui tiennent que la Vierge a été conçue dans le péché originel.

Le second, est un Traité de l'Eucharistie, où il donne le sens des paroles de J. C. tant en saint Jean chap. 6. que dans l'institution de l'Eucharistie. Il y traite aussi de la présence réelle du Corps de J. C. dans l'Eucharistie, du Sacrifice de la Messe, & des effets de ce Sacrement.

Le troisième, est de la célébration de la Messe. Il y décide deux questions. La première, qu'un Prêtre peut après l'ablution, consommer les restes de l'hostie demeurez dans le calice, ou hors du calice. La seconde, que le Sacrifice par sa vertu propre, n'est pas plutôt offert pour l'un des Fideles que pour l'autre : qu'à raison de la dévotion & de l'intention de celui qui l'offre, & de ceux qui demandent qu'on l'offre pour eux, il peut aussi être appliqué à plusieurs : qu'il en est de même de l'oraison qui accompagne le Sacrifice. D'où il s'ensuit que le Sacrifice de la Messe n'est en aucune manière offert, plutôt pour une personne que pour une autre ; quoi que la dévotion de ceux qui demandent qu'on l'offre pour eux, & l'aumône qu'ils donnent, leur soient de quelque mérite.

Le quatrième Traité est de la meilleure manière d'entendre la Messe. Il croit premièrement, que le Peuple seroit mieux d'être attentif au Sacrifice, que de reciter des prières vocales. Secondement, qu'on ne satisfait pas au précepte d'entendre la Messe, quand on recite pendant la Messe, des prières auxquelles on est obligé. Troisièmement, qu'un Ecclesiastique ou un Beneficier ne satisfait pas au précepte d'entendre la Messe un jour de fête & à celui de dire son Office, quand il recite les Heures canonicales pendant la célébration de la Messe, si ce n'est qu'il aie le loisir de les reciter pendant qu'on chante le *Kyrie eleison* ou le *Graduel*, sans rien omettre des prières de la Messe.

Dans le cinquième Traité Caictan venge saint Thomas, que quelques Theologiens avoient accusé de nier la nécessité de faire l'aumône, ou de la réduire à des cas qui n'arrivent presque jamais.

Le sixième Traité, est du Mont de Piété.

R

*Ex Cer-
nal Cas-
tan.*

té. Il soutient que cette pratique est injuste & usuraire.

Le septième, est de la Justice & de l'Injustice du Droit de change.

Le huitième contient diverses questions sur l'usure.

Le neuvième est sur la Simonie.

Dans le dixième, il agit cette question, si un homme peche mortellement qui fait des actions spirituelles étant en état de peché mortel: si ces actions sont des actions de son ministère, qui consistent en quelque consecration; il decide qu'il peche mortellement du peché de sacrilege; mais si ce sont des actions de charité ou de bonnes actions, qu'il ne peche pas mortellement.

L'onzième Traité contient trois questions. La premiere, si le vœu de ne se point marier, est équivalent à celui de chasteté: il prétend qu'ils équivalent quant à la chose; mais que la dispense du vœu de chasteté est réservée au Pape, & non pas celle de ne se point marier. La seconde, si une personne qui va faire profession, peut laisser à ses héritiers un bien qu'il sçait n'être pas bien acquis. Il répond qu'à moins qu'il ne soit certain que ses héritiers feront restitution, elle ne doit pas faire profession qu'elle n'ait mis ordre à ce que la restitution soit faite. La troisième, si le vœu de donner une image ou autre chose à une Eglise, est un droit acquis à cette Eglise: il répond que non; parce que le Supérieur peut commuer le vœu.

Le douzième Traité contient cette question, si l'on peut se servir d'un Sorcier pour lever quelque malefice: il répond que si le Sorcier le leve sans invoquer les Démon, cela se peut, & non autrement.

Le dernier Traité, est de la Pâmoison de la Vierge. Il rejette cette histoire, & croit qu'on doit abolir la fête de la Pâmoison de la Vierge dans les lieux où on la faisoit.

La troisième partie contient quinze Traitez.

Le premier est composé de six Discours ou Sermons sur des points de Theologie: Le second est de l'Infinité de Dieu: Le troisième, de sa Puissance: le quatrième, du Sujet de la Philosophie: le cinquième, de l'Analogie des noms: le sixième de l'Idée de l'Etre: le septième, de l'Etre & de l'Essence: le huitième, de quelques Contradictions apparentes de saint Thomas: le neuvième, de la Loi d'obéissance, si l'on est obligé d'obéir à son Supérieur, quand le commandement qu'il fait, est accompagné de danger de mort. Il répond qu'où, quand ce qu'il commande est

une vertu: le dixième du Sacrifice de la Messe contre les Lutheriens. L'onzième, de la Foi & des bonnes œuvres contre les mêmes: le douzième, de la Communion sous les deux especes; de la Confession & de l'Invocation des Saints: le treizième & le quatorzième, sur le Mariage du Roi d'Angleterre avec sa belle sœur; dans lequel il soutient la validité de ce mariage; & le dernier pour répondre aux articles que les Theologiens de Paris avoient repris dans ses Ouvrages, qu'il desavoue pour la plupart, comme ne les ayant point avouez.

Les premiers Traitez sont sur des matieres abstraites & Philosophiques: ces derniers sont de controverfes & de Theologie:

Cajetan traite les matieres avec beaucoup de methode & de clarté. Il deduit assez bien les consequences de ses principes; mais ses principes ne sont pas toujours vrais ni bien établis. Il a eu des sentimens assez libres, & principalement dans ses Commentaires sur l'Ecriture Sainte.

MATHIAS UGONIUS.

MATHIAS UGONIUS Evêque de Famagouste en Chypre, a fleuri au commencement du seizième siecle. On a de lui un Traité de la Dignité Patriarchale écrit en forme de Dialogue, imprimé à Bresse en 1507. mais son principal Ouvrage est un Traité des Conciles, appelé *Synodia Ugonia*, approuvé par un Bref de Paul III. du 16. Decembre 1533. & imprimé à Venise en 1565. C'est un des meilleurs ouvrages & des plus remplis qui se soient faits dans le seizième siecle sur ce sujet. Il dit dans la Préface que le mépris de la personne & de l'autorité des Ecclesiastiques, vient de leur déreglement, & du peu de zele que l'on a pour le rétablissement de la discipline, que l'on ne peut procurer que par le moyen des Conciles. Il établit l'autorité & la nécessité des Conciles generaux, par le passage de saint Gregoire, qui assure qu'il respecte les quatre premiers Conciles generaux comme les quatre Evangiles, & par le Decret du Concile de Constance sur l'autorité des Conciles generaux.

Après cette Préface generale, il donne dans

cc

CHRISTOPHLE
MARCEL

CHRISTOPHLE MARCEL, Patrice ^{Christophe} de Venise, & élu Archevêque de Corfou, ^{Marcel} est le premier qui publia l'Ordre Romain sous ce titre, *Trois Livres des Rites & Ceremonies Ecclesiastiques*, imprimé à Venise en 1516. Nous avons déjà remarqué que cet Ouvrage avoit été dressé par Augustin Piccolomini; & que Marcel fut accusé par Paris de Craffis d'avoir mis son nom à l'Ouvrage d'autrui. Mais ce ne fut pas le seul reproche que lui fit Paris de Craffis: il trouva fort mauvais qu'il eût divulgué des ceremonies qu'il croioit devoir être cachées; & le defera au Pape Leon X. Voici de quelle maniere Paris en parle dans son Ceremonial. L'Elu Archevêque de Corfou ayant donné cette année là le Livre des Ceremonies à imprimer à Venise; ou plutôt l'ayant prostitué au public; peut-être parce qu'il n'étoit pas si fort habile dans les Ceremonies, & qu'il n'étoit pas été fait clerc peu de jours auparavant de Marchand Venitien qu'il étoit; il n'étoit pas encore capable d'entendre ces matieres; il envoya ces Livres imprimer en divers endroits de l'Italie, à Rome & même dans les Pais étrangers, suivant la coutume des Marchands. Quand j'o le scûs, j'en fis aussi de mes plaintes au Pape, & le pria d'employer sa justice pour arrêter le cours de ce sacrilege, & de ne pas permettre que les Ceremonies du Saint Siege Apostolique, qui avoient tousjours été cachées dans le lieu le plus secret de la Bibliothèque de son Palais, fussent divulguées sous son Pontificat. Sa Sainteté parut favorable à ma supplice; mais quelques uns des Compatriotes de cet Auteur qui avoient intérêt, ayant pris sa défense, demanderent pourquoi on ne pouvoit pas aussi bien publier les Livres des Ceremonies, que les Missels & les Pontificaux. Ceci se passa l'année de Mai 1517. Le Pape renvoya l'affaire au Consistoire; & cependant fit défenses de vendre ce Livre jusqu'à ce que cette affaire y fût réglée. Paris se trouva au Consistoire où elle fut agitée, & y lut une longue Lettre, pour montrer qu'on ne devoit pas divulguer les Ceremonies de la Religion Chrétienne. Il demanda donc que le Livre publié par Mar-

R 2 cel

Matthias ce qu'il appelle le préluë, la définition & la division des Conciles: il traite de leur origine & de la distinction des Conciles généraux & provinciaux. Le Corps de l'Ouvrage est partagé en trois. Il traite dans la premiere partie de ce qui regarde la Préparation du Concile: dans la seconde, de sa Puissance, & dans la troisième, de sa Dissolution. Dans la premiere, il explique les occasions & les raisons que l'on peut avoir d'assembler un Concile general. On le peut celebrer ou à cause du schisme, ou pendant la vacance du Siege; & en d'autres temps pour des causes importantes qui regardent l'Eglise universelle. Il agit & resoud les questions suivantes: qui sont ceux qui doivent y être appelez; si le Pape a droit d'y faire venir qui il veut; qui sont ceux qui sont obligés d'y assister; combien il faut de Prélats pour faire un Concile general & legitime; qui doit présider au Concile; quel doit être l'ordre des séances; & quelles matieres on y doit traiter.

Sur la Puissance du Concile, qui fait le sujet de la seconde partie; il examine s'il a juridiction; quelles matieres il peut traiter; s'il peut dispenser du droit positif, divin ou naturel: si tous les Fideles sont obligés d'y comparoitre; si le Pape a pouvoir sur le Concile, ou le Concile sur le Pape; si le sentiment du Pape doit l'emporter sur celui du Concile: si le Pape peut être déposé par le Concile. Il prend pour regle de ses décisions les Decrets du Concile de Constance; & refuse le Cardinal *Tredecimata*: il conclut que le Concile est au dessus du Pape: qu'il peut le déposer, non-seulement pour le crime d'herésie & pour le schisme; mais encore pour un crime notoire & scandaleux, si étant averti, il ne se corrige pas. Sur ce principe, il veut qu'on préfere le jugement du Concile à celui du Pape dans les causes de foi, & dans celles qui regardent l'état de l'Eglise ou du Pape.

La dernière partie, est de la dissolution ou translation du Concile. On y voit combien un Concile doit durer; quand & par qui il peut être transféré ou dissous; quelles peines encourrent ceux qui se retirent avant la fin du Concile. Il croit que le Concile ne peut pas être dissous, que les causes Synodales ne soient expédiées; mais qu'il peut être transféré pour des raisons pressantes; & que s'il y a de la contestation sur la translation entre le Pape & le Concile, il faut plutôt suivre l'avis du Concile que celui du Pape.

Cher-
table
Martel.

cel élu Archevêque de Corfou, sans le nom de son Auteur, & avec plusieurs fautes, fût supprimé & brûlé avec l'Auteur, ou que du moins on fît une correction très sévère au dernier. Le Pape ordonna que les conclusions de Paris seroient communiquées à trois Cardinaux, pour les examiner; mais Paris n'obtint pas ce qu'il demandoit: ni le Livre ni l'Auteur ne furent condamnés au feu; & ce Livre a été depuis imprimé plusieurs fois.

Le même Marcel a fait un autre Ouvrage de l'autorité du Pape & de ses droits, contre les dogmes impies de Luther. Il ne se contente pas d'y refuter Luther sur ce qu'il avance contre la primauté du Pape; mais il y soutient aussi les sentimens des Ultramontains, que le Concile n'est pas au dessus du Pape. Il y traite encore d'autres questions de controverse, de la Pénitence, de la Satisfaction, du Purgatoire, des Indulgences, &c. Ce Traité a été imprimé à Florence en 1521.

Il a encore fait un Commentaire sur sept Pseaumes, imprimé à Rome en 1523. & un Discours sur le douzième Pseaume, imprimé au même endroit en 1525.

THOMAS ILLYRICUS.

Thomas
Illyricus.

THOMAS ILLYRICUS, né à Osimo en Italie, de l'Ordre des Freres Mineurs, fleurit sous le Pontificat de Leon X. & sous celui d'Adrien VI.

Il a composé un Traité de controverse contre Luther, intitulé, *le-Bouclier de l'Eglise Catholique*, divisé en deux parties. Il traite dans la première, des sept Sacramens, & dans la seconde il refute les erreurs de Luther sur plusieurs autres points. Il s'autorise particulièrement de la Censure de la Faculté de Theologie de Paris contre Luther; & traite les matieres d'une maniere scholastique. Ce Traité a été imprimé à Turin en 1524. par les soins de Frere Massé de Fruszache, Disciple de Thomas Illyricus, & du même Ordre.

Il avoit fait imprimer l'année précédente, dans la même Ville, quelques autres petits Ouvrages de cet Auteur.

Le premier est un Traité des Clefs de l'Eglise & de la Puissance des Evêques. En ex-

pliquant l'effet de l'absolution, il dit que le Thomas-Prêtre remet la coupe du péché, en déclarant qu'elle est remise par une véritable contrition; en sorte toutefois que ce n'est pas une simple déclaration, mais une perfection & un achèvement de la remission du péché. Il traite ensuite en general de la Puissance Ecclesiastique, & en quoi elle differe de la Puissance Civile. Il la divise en Puissance d'Ordre & de Jurisdiction, & parle de chacune en particulier.

Ce Discours recité à Toulouse par Thomas Illyricus, est suivi d'un autre Traité plus long touchant la Puissance du Pape. Il y soutient que les Clefs ont été données par Jesus-CHRIST à saint Pierre; que les autres Ministres les ont reçues de lui & des Evêques de Rome ses successeurs dans la primauté & dans la plénitude de puissance: que la décision de toutes les causes majeures appartient aux Souverains Pontifes; que le Pape a la primauté, non-seulement dans l'Eglise, mais sur toute l'Eglise universelle, dont il est le Chef & le Gouverneur. Il répond aux argumens de Luther contre la Primauté du Pape. Il prouve que quoiqu'un Pape soit de mauvaises mœurs, il ne laisse pas d'être légitime Pasteur, & qu'on lui doit obéir dans ce qui regarde le spirituel. Enfin, il montre que les Papes peuvent posséder des biens temporels, & refute les objections qu'on peut faire contre cette doctrine.

Dans les conclusions sur l'élection du Souverain Pontife, il établit les veritez suivantes: premierement, que le Pape n'a point dû être élu immédiatement de Dieu sans le ministère des hommes. Secondement, qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il fût établi par succession, ni par le choix de son Prédecesseur. Troisièmement, qu'il étoit plus à propos qu'il le fût par une élection. Quatrièmement, que cette élection s'est faite différemment & par différentes personnes en differens temps; qu'elle a d'abord appartenu à l'Eglise Romaine: c'est à dire à l'Assemblée des Fideles de Rome; qu'ensuite elle a été déferée aux Empereurs Chrétiens; & que par le Droit nouveau tous en sont exclus, à l'exception des Cardinaux: qu'ainsi qu'elle soit légitime, il faut que les deux tiers des suffrages s'accordent pour un même sujet. Il croit qu'il n'y a que les Cardinaux qui soient juges si l'élection du Pape est canonique ou non, & à leur défaut le Concile general.

Je ne sçai pourquoy on a fait imprimer après cet écrit deux Traitez de Gerson, l'un des

Thomas des cas dans lesquels on peut déposer le Pape, & l'autre de la manière de se conduire en temps de schisme; parce qu'ils ne sont pas dans les principes de Thomas Illyricus. On n'a donc pas dû mettre en cet endroit ces deux Ecrits qui ne sont point de lui, ni conformes à sa doctrine.

Il n'en est pas de même du Traité suivant, intitulé, *Refutation de quelques conclusions de Luther*, dans lequel il combat les erreurs de cet Heretique touchant le péché originel, la concupiscence, la Pénitence & les Indulgences. Il y soutient encore que le Prêtre ne remet point par l'absolution la coupable, mais seulement la peine du péché.

Le dernier des Traitez de Thomas Illyricus contient deux parties. La première est une invective contre les mauvais Chrétiens, dans laquelle il reprend plusieurs abus qu'il faut reformer: & la seconde explique les conditions que doit avoir un bon Prélat. Il déclame vivement dans la première contre la vie déréglée des Ecclesiastiques de son temps, contre la simonie & la pluralité des Benefices, contre l'abus de donner des dignitez Ecclesiastiques à des Laïques. Il trouve le desordre si grand, qu'il croit qu'il seroit nécessaire d'assembler un Concile general pour reformer les Fideles de toutes conditions, & principalement les Religieux & les Laïques, d'où vient tout le mal. Il ne se contente pas de crier contre les desordres, il apporte les loix & les moyens propres pour y remédier; & donne des avis & des règles sur la conduite que les Ecclesiastiques doivent garder, tirées des Canons & des Ecrits des Saints Peres de l'Eglise. Il ne croit la dispense de posséder plusieurs Benefices, legitime qu'en trois cas. Le premier, si l'on ne trouve pas plusieurs personnes propres pour les posséder: le second, si l'utilité de l'Eglise & des Prélats le requiert: le troisième, à cause du merite singulier d'une personne. La seule coutume ne peut pas excuser; parce que c'est un déréglement essentiel que de posséder plusieurs Benefices que l'on ne peut pas desservir; & de jouir des revenus destinez à ceux qui les desservent; on diminue par là le Service divin: on rend les conditions Ecclesiastiques inégales; on fraude la volonté des Testateurs; on dépouille les Eglises, on prive quantité de bons Ecclesiastiques du secours qu'ils pourroient avoir; & on donne un mauvais exemple. Un autre desordre qu'il reprend, est la legereté avec laquelle on prononce des excommunications,

pour des choses de neant: coutume qui les rend méprisables. Il montre par les Loix de l'Eglise, qu'on ne doit point porter legerement des excommunications; & qu'il ne faut les prononcer que pour des causes graves. Il décrit naïvement les tours & les souplesses des Procureurs & des Avocats, pour prolonger les procez & tirer de l'argent des parties. Revenant ensuite aux desordres des Ecclesiastiques, il crie contre ceux qui portent les armes, & leur oppose les Loix de l'Eglise qui défendent cet usage. Les concubines & les déreglemens des Monasteres de filles, lui donnent un beau champ pour exercer sa plume. Il répond aux objections que la cupidité forme contre la Loi du Célibat. Il déclame contre les partialitez & les factions des Guelfes & des Gibelins; & exhorte tous les Chrétiens, & principalement l'Empereur à les éteindre. Il s'étend sur les obligations des Rois & des Princes de la Terre, & blâme leurs flatteries. Il donne des regles touchant les devoirs de toutes les conditions & de tous les états. Il condamne les danses, & le jeu. Il s'empare contre les Prédicateurs & les Confesseurs qui ne font pas leur devoir, soit par ignorance, soit par lâcheté, soit par avarice, ou qui menent une vie qui deshonoreroit leur ministère. Il parle des abus touchant le culte des Images. Premièrement, il croit qu'il seroit à propos qu'il n'y eût pas dans les Eglises une si grande quantité, ni une si grande variété d'images. Secondement, il veut que les Prédicateurs aient soin d'instruire le peuple sur le culte des Images, afin qu'il ne tombe pas dans l'Idolâtrie, & de lui expliquer qu'on ne les adore point, & que le culte qu'on leur rend n'est qu'exterieur. Troisièmement, il déclare que c'est une folle erreur de croire qu'il y a quelques vertus ou quelques saintetés dans les images; qu'elles font des miracles; qu'elles procurent la guérison des maladies, qu'elles préservent du danger, & qu'une image a plus de vertu qu'une autre. Il remarque aussi sur le culte des Saints, que plusieurs se trompent en demandant aux Saints des choses qu'ils ne leur devroient pas demander, ou qu'ils ne devroient demander que comme un accessoire, comme ceux qui prient saint Antoine de guerir leurs pourceux. Il veut qu'on demande en premier lieu les biens spirituels qui concernent le salut de l'ame, & ensuite les biens temporels. On se trompe encore davantage, quand on demande aux Saints, qu'ils accomplissent des desirs déreglez. On est aussi dans l'erreur quand.

Thomas Illyricus. quand on demande à un Saint une chose, comme si l'on croioit ne la pouvoir obtenir que de lui. C'est un culte superstitieux & indifcret de faire une plus grande fête pour des Saints d'un ordre inférieur que pour des Saints du premier rang, ou pour des fêtes de JESUS-CHRIST & de la Vierge. Un des grands abus des fêtes, c'est que l'on en mesure la solennité par la pompe extérieure & par les réjouissances publiques. Il considère comme un grand abus, & qui approche du blasphème & de l'idolâtrie, une coutume assez ordinaire, de leur attribuer des choses qu'ils n'ont point faites, de supposer des Legendes & des Vies apocryphes, de seindre des visions & des miracles, de donner de fausses Reliques pour de véritables. Il est persuadé qu'on ne doit point honorer de nouvelles Reliques, ni les exposer à la veneration du public, si elles n'ont été approuvées par le Pape. Enfin, il b'ême quantité d'autres abus de cette nature, comme de quitter les principales Eglises pour courir à des Chapelles où l'on établit de nouvelles dévotions, de laisser le Saint Sacrement sans lumineux, pendant que l'on met quantité de cierges autour des Reliques & des Images. Il exhorte les Prélats qui s'assembleront au Concile general, de travailler à la reforme de ces abus & de quantité d'autres. Il n'épargne pas ses propres Freres, & parle contre leurs déreglemens avec une entière liberté, & particulièrement des fautes qu'ils commettent contre le vœu de pauvreté qu'ils ont fait. En parlant des dispenses, il soutient qu'elles ne sont qu'une déclaration & une explication, & non pas une relaxation de la Loi. Il croit que les Moines qui sont faits Evêques, ne sont point dispensés de leurs vœux. Il déclame contre les Docteurs Moines, qui sous prétexte d'être privilégiés, se dispensent d'observer la Regle. C'est par là qu'il finit son invective contre les mauvais Chrétiens, qui font la premiere partie des conditions d'un bon Prêlat; & regardent sa fidelité, qui est la premiere: la seconde, est l'humilité: la troisième, la prudence: la quatrième, la sincérité: la cinquième, un esprit de pitié, pour visiter, pour consoler & pour corriger: la sixième, la frugalité: la dernière, le soin de repaître ses brebis, premierement, de la pâture spirituelle de la parole de Dieu, secondement, de la nourriture corporelle, en l'assitant dans ses besoins; & enfin, en l'édifiant par le bon exemple qu'il lui donnera. C'est à quoi il exhorte les Pasteurs, les Prélats, les Cardinaux & les Papes. Ce Discours est vif & éloquent,

& fait connoître que l'Auteur étoit plus habile dans la Prédication que dans la controverse. C'étoit aussi son principal emploi. Il a prêché long-temps & avec fruit. Une partie de ses sermons a été imprimée à Toulouse en 1522.

Thomas Illyricus.

HENRI-CORNEILLE AGRIPPA.

Henri-Corneille Agrippa. HENRI-CORNEILLE AGRIPPA, de la famille de Nettesheim, naquit à Cologne le 14. Septembre 1436. Ses Ancêtres aiant depuis long-temps été attachés à la Maison d'Autriche, il entra de bonne heure au service de l'Empereur Maximilien I. Il fut d'abord son Secrétaire; mais il quitta cet emploi pour embrasser la profession des armes; & servit sept ans dans l'armée de cet Empereur en Italie. Il se signala en plusieurs rencontres, & y acquit le titre de Chevalier. Il voulut joindre à ces honneurs militaires les lauriers Académiques; & se fit recevoir Docteur en Droit & en Medecine. Etant naturellement inconstant, il changea souvent de pais, & se fit presque par tout des affaires. Il fit un voyage en France avant l'année 1507. De là il passa en Espagne en 1508. & revint à Dôle en 1509. où il fit des leçons publiques, & y expliqua à la priere de quelques personnes de qualité, le Livre de Keuchlin, de *Verbo mirifico*. Il le fit avec succès, & fut même associé aux Professeurs des Lettres saintes en cette Ville; mais cette maniere déplût aux Moines ennemis des Livres de Reuchlin; & Agrippa fut attaqué par un Cordelier nommé Castellinet. Il fut donc obligé de quitter la partie, & s'en alla en Angleterre, où il travailla sur les Epîtres de saint Paul. Il revint peu de temp. après à Cologne, & y fit des leçons publiques de Theologie sur des questions qu'on nomme quodlibetales. Lasse de ces emplois, il reprit les armes, & alla joindre en Italie l'armée de l'Empereur Maximilien, où il demeura jusqu'à ce que le Cardinal de sainte Croix l'appella à Pise, pour être le Theologien du Concile qui s'y tenoit. Il enseigna depuis publiquement la Theologie à Pavie & à Turin. Il fit des leçons sur Mercure Trismégiste à Pavie, l'an 1515. Il y avoit femme & enfans; mais il se trouva réduit en si pau-

vre

Henri. vre état , qu'il fut obligé de quitter tout ce
Cornille qu'il y avoit , & de se retirer. Ses amis tra-
Agrippa. vaillèrent en divers lieux à lui procurer quel-
 que établissement. Il accepta celui qu'on lui
 offrit à Metz , de Syndic , d'Avocat & d'O-
 rareur de la Ville , & en fit les fonctions dès
 l'an 1518. Les persécutions que lui suscita-
 rent les Moines , tant parce qu'il avoit re-
 fusé l'opinion commune en ce temps-là des
 trois Mariés sainte Anne, que parce qu'il avoit
 protégé une Païsane accusée de forcellerie ,
 lui firent abandonner la ville de Metz l'an
 1520. pour se retirer dans sa patrie. Il y a
 de l'apparence qu'il n'y fut pas mieux traité ,
 puisqu'il en sortit dès l'an 1521. pour aller
 à Genève , où il croioit avoir quelque pension
 du Duc de Savoie ; mais cette esperance ayant
 été vaine , il s'en alla à Fribourg en Suisse
 l'an 1523. pour y pratiquer la Medecine comme
 il avoit fait à Genève. L'année suivante ,
 il vint à Lyon , obtint une pension du Roi
 François I. & fut choisi pour Medecin de
 la Mere de ce Prince. Il encourut bien-tôt la
 disgrâce de sa Maîtresse , parce qu'ayant reçu
 ordre de sa part , de chercher par les regles de
 l'Astrologie le cours des affaires de France ,
 il avoit répondu trop librement , qu'elle ne
 devoit point abuser de son esprit , en l'em-
 ploiant à un si indigne artifice. Cette liberté ,
 & ce qu'il avoit prédit des triomphes du Con-
 nêtable de Bourbon , ennemi de la Princesse ,
 le perdirent dans son esprit. Elle le fit raier de
 dessus l'Etat ; de sorte qu'il lui fallut chercher
 un nouvel établissement. Il jeta les yeux sur
 les Pais-Bas ; & ayant obtenu à Paris avec as-
 sez de peine un passeport , il arriva à Anvers
 au mois de Juillet 1528. En 1529. Agrippa
 se vit appelé tout à la fois par Henri VIII.
 Roi d'Angleterre , par Gattinare Chancelier
 de Charles-Quint , par un Marquis Italien ,
 & par Marguerite d'Autriche Gouvernante
 des Pais-Bas. Il choisit ce dernier parti , &
 accepta la charge d'Historiographe de Char-
 les-Quint. Il publia pour prélude l'Histoire
 du Couronnement de cet Empereur ; & il
 fit bien-tôt après l'Oraison funebre de la Prin-
 cesse Marguerite. Il sût après la mort de cette
 Princesse , qu'on l'avoit prévenu contre lui , &
 que si elle eût vécu , il étoit en danger de sa
 vie. On lui rendit les mêmes mauvais offices
 auprès de Sa Majesté Imperiale. Le Traité
 de la vanité des sciences qu'il fit imprimer à
 Anvers en l'année 1530. irrita extrêmement
 ses ennemis. Celui qu'il publia bien-tôt après
 touchant la Philosophie occulte , leur fournit
 encore plus de prétextes de le diffamer. Le

Cardinal Campege Legat du Pape , & le Car-
 dinal de la Marck Evêque de Liege , eurent
 beau s'employer pour lui , ils ne purent lui
 rien faire toucher de sa pension , & n'empê-
 chèrent point qu'il ne fût mis en prison pour
 ses dettes à Bruxelles l'an 1531. Il n'y demeura
 pas long-temps , il se retira aussi-tôt après
 dans le pais de Cologne , & se tint à Bonn
 jusqu'à l'année 1535. Il lui prit alors en-
 vie de retourner à Lyon. Son malheur le
 poursuivant par tout , il fut emprisonné en
 France pour quelque chose qu'il avoit écrite
 contre la Mere de François I. mais il fut
 élargi à la priere de quelques personnes , &
 s'en alla à Grenoble où il mourut la même an-
 née 1535.

On ne peut nier qu'Agrippa n'ait eu beau-
 coup d'esprit & d'érudition. Il sçavoit huit
 langues & étoit habile en Theologie , en
 Medecine & en Jurisprudence , sans parler de
 la Philosophie & des autres sciences. Quel-
 ques Auteurs l'ont accusé de Magie , & en ont
 publié des histoires qui n'ont aucune vraisem-
 blance. Paul Jove qui est le premier Auteur
 de cette calomnie , rapporte qu'il menoit tou-
 jours avec lui un Diable sous la figure d'un
 chien noir qui lui apprenoit tout ce qui se
 passoit dans le monde ; & qu'étant près de
 mourir , comme on le pressoit de se repentir ,
 il ôta au chien un collier garni de clous , qui
 formoient des inscriptions necromantiques ,
 & lui dit , va t'en malheureuse bête qui
 m'as perdu ; & que ce chien alla aussi-tôt se
 précipiter dans la Saone , sans qu'on l'ait vu
 depuis ; mais c'est un conte fait à plaisir.
 Agrippa n'est point mort à Lyon où Paul
 Jove suppose que cette histoire est arrivée ,
 & janvier son Domestique témoigne que ce
 chien noir étoit un vrai chien qu'il avoit sou-
 vent mené , qu'Agrippa aimoit beaucoup , &
 qu'il caressoit souvent. La passion qu'Agrip-
 pa avoit pour les sciences occultes , les appa-
 ritions & les visions ridicules qu'il a rappor-
 tées , & plus qu'aucune chose l'attachement
 qu'il avoit à la Cabale Judaique , ont donné
 occasion à l'accusation de magie. Sapaupreté ,
 sa misere & sa conduite sont assez voir qu'il
 n'étoit pas grand Sorcier. Il a toujours vécu
 dans la communion de l'Eglise Romaine. Il
 traite Luther d'heretique dans le sixieme
 Chapitre du Traité de la vanité des sciences.
 Il proteste à Basle en lui envoyant sa décla-
 ration sur la vanité des sciences , qu'il n'avoit
 point d'autres sentiments que ceux de l'Eglise
 Catholique ; & dans la Dédicace de son Apo-
 logie , il témoigne au Legat du Pape , qu'il
 foubaite

Flavi-
Cornille
Agrippa.

souhaite que Dieu purgeât son Eglise des hétérodoxes. Il s'est cependant beaucoup ménagé dans ses Lettres à l'égard de Luther. Il le loue même en un endroit, & paroît en d'autres favorable à son parti. Son inconstance naturelle, & les persécutions qu'il a eu à souffrir, ont peut-être été cause de ces variations; mais il est certain qu'il a vécu & qu'il est mort dans la communion de l'Eglise Romaine, & qu'il n'a point soutenu dans ses Ecrits les erreurs de Luther, quoi qu'il en ait avancé d'autres qui lui sont particulières.

Le Traité d'Agrippa de l'Incertitude & de la Vanité des sciences & des arts, & de l'excellence de la parole de Dieu, qu'il fit imprimer en l'année 1530. à Anvers, est le premier de ses Ouvrages dans l'édition de Lyon de l'année 1580. c'est une déclamation semblable à celle des anciens Rhéteurs, dans laquelle il entreprend de prouver ce Paradoxe, qu'il n'y a rien de plus pernicieux ni plus dangereux pour la vie des hommes & pour le salut de leur ame, que les sciences & les arts. Il soutient que les sciences d'elles-mêmes sont la plupart très-mauvaises; qu'il n'y en a aucune qui n'ait quelque défaut; qu'elles ne méritent aucune estime, & n'ont rien de bon que ce qu'elles peuvent emprunter de ceux qui les inventent ou qui les possèdent; que si elles se rencontrent dans un méchant esprit, elles sont très-nuisibles, & le rendent beaucoup plus méchant: que se rencontrant dans un honnête-homme & dans un bon esprit, elles pourroient à la vérité être de quelque utilité au public; mais qu'elles ne sauroient rendre plus heureux celui qui les possède: parce que la vraie beatitude ne consiste pas dans les connoissances du bien; mais dans une bonne vie; & que ce ne sont pas les belles connoissances, mais la bonne volonté qui nous unit à Dieu: que la science est tout au plus une condition qui prépare l'ame à la beatitude, & non pas ce qui en fait le bonheur. D'ailleurs la beatitude doit être commune à tout le monde. Les sciences ne sont que pour peu de gens. Il est très-difficile & presque impossible de les posséder. Il est bien plus aisé de connoître Dieu par la Foi & par la Religion, que de le chercher par des démonstrations & par des syllogismes. Enfin toutes les sciences selon lui n'étant autre chose que les ordonnances & les opinions des hommes, il les croit tantôt nuisibles, & tantôt utiles, quelquefois dangereuses, & quelquefois salutaires, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, toujours imparfaites, toujours incertaines,

souvent sources d'erreurs & de disputes. Pour le montrer, il parcourt toutes les sciences & les arts. Il ditavec esprit ce qu'il y a de foible, d'incertain ou de dangereux dans chaque art & dans chaque science, & découvre le mauvais usage qu'on en fait ou qu'on en peut faire. Il rapporte ce qu'il y a de plus curieux & de plus sçavant sur chaque matière; en sorte que cet Ouvrage peut passer pour un prodige d'érudition. Il ne faut que lire le premier chapitre où il parle des lettres ou des caractères dont on se sert en écrivant, pour en être persuadé. Il ne se peut rien de plus recherché & de plus juste sur ce sujet que ce qu'Agrippa en a recueilli en peu de mots. Il remarque qu'Abraham s'est servi de caractères Chaldéens, qu'il croit les premiers & les plus anciens, & ceux dont les Assyriens & les Phéniciens se sont servis. Il ne croit pas que les caractères dont Moïse s'est servi, soient les mêmes dont les Juifs se servent à présent, & dont Elzévir est Auteur. Il ajoûte qu'un certain Linus de Chalcide a apporté de Phénicie en Grece les lettres Phéniciennes, qu'en suite Cadmus fils d'Agénor leur a donné seize nouvelles lettres, auxquelles Palamede en ajoûta quatre du temps de la guerre de Troie; & qu'après lui Simonide en ajoûta encore quatre autres: que les Egyptiens ont appris d'un certain Memnon à écrire avec des figures d'animaux; & que Mercure est le premier qui leur a donné des lettres: que les Latins doivent l'invention de leurs caractères à une femme appelée Nicofrate & surnommée Carmentis: qu'il y avoit autrefois sept sortes de lettres; les Hebraïques, les Grecques, les Latines, les Syriennes, les Chaldaïques, les Egyptiennes & les Getiques, sur l'invention desquelles il rapporte ces six vers que Crinitus avoit trouvez sur un ancien Manuscrit.

*Moses primus Hebraïcas exaravit litteras.
Mente Phœnices sagaci considerunt Atticas.
Quas Latini scriptarunt edidit Nicofrata.
Abraham Syras, & idem reperit Chaldaïcas.*

*Isis arte non minore protulit Ægyptias.
Gulista prompti Getarum, quam videmus ultimam.*

Les autres Nations ont inventé depuis de nouveaux caractères. On tient qu'un Evêque appelé Gordan a inventé les Gothiques. Les anciens François avoient des caractères peu différents des Grecs, dont Quastalde s'est servi pour écrire son histoire en leur langue. On ne sçait point

Flavi-
Cornille
Agrippa.

Henri-
Cornille
Agrippa.

pointiquen a été l'inventeur. Ils en ont eu encore de deux autres fortes; les uns inventez par Dorac, & les autres par Hique François, qu'on dit être venu de Scythie, & avoir accompagné Marcomir sur le Rhin. Bède a décrit quelques caractères anciens des Normans. Plusieurs autres Nations ont de même ou inventé de nouveaux caractères, ou changé & corrompu les anciens, comme les Dalmates à l'égard des Grecs, les Armeniens à l'égard des Chaldéens, les Goths & les Lombards à l'égard des caractères Latins qu'ils ont défigurés. On a perdu les Lettres des anciens peuples de Toscane, aussi-bien que les anciens caractères des Espagnols & des autres Nations. Les Talmudistes ont une grande contestation au sujet des caractères Hebreux. Rabbi Juda soutient qu'Adam a parlé la Langue Aramique. Un autre dit que Moïse a écrit la Loi en caractères de l'ancien Hebreu, qui a été changé par Elzéar en Aramique: qu'ensuite on a repris le caractère Hebreu, & laissé l'Aramique aux Samaritains. D'autres disent que la Loi a été écrite dans l'origine avec les mêmes caractères qu'elle est écrite à présent, qu'ils ont été changés à cause des pechez du peuple, & qu'ils ont été rétablis quand il a fait pénitence. Rabbi Salomon fils d'Eleazar ne croit pas que ni la langue ni les caractères des Hebreux sient jamais été changés. Ainsi il n'y a rien de certain touchant la langue Hebraïque, même parmi les Hebreux. C'est ainsi qu'Agrippa traite les autres matieres. En parlant de la Magie, il avoue qu'étant jeune, il a écrit un Ouvrage sur la Magie, qu'il a intitulé, *de la Philosophie occulte*; qu'il retracte & désavoue, à présent qu'il est plus sage, cette fautive d'une jeunesse trop curieuse, & qu'il se repent d'avoir employé autrefois beaucoup de temps & d'argent à ces vanitez: que le seul profit qui lui en revient, est qu'il a appris par son experience à détourner les autres de cette étude. Car, ajoute-t-il, tous ceux qui veulent se mêler de deviner & de prédire l'avenir, sans être fondez sur la vérité & la vertu, tu de Dieu; mais par l'illusion des démons, & par l'opération du malin esprit, & qui veulent exercer par des tours magiques, par des exorcismes, par des chansons, par des breuvages, & par d'autres pratiques diaboliques, & idolatriques, qui sont voir des spectacles & des visions, & qui prétendent faire des miracles, sont destinés avec Jamner & Membrés, & avec Simon le Magicien, pour être brûlés dans des feux éternels. Nous n'avons rapporté cet endroit, que pour faire voir les

Tome XIV.

sentimens sur la Magie. Nous ne nous arrêterons pas aux remarques qu'il fait sur les autres sciences profanes; mais seulement à celles qui ont rapport à la Religion. Il y a un Chapitre exprès de la Religion en general, où il prouve la fausseté de toutes les Religions qui ont été sur la terre jusqu'à J. C. à l'exception de celle des Juifs. Considercz, dit-il, combien il y a eu depuis le commencement du monde, de Religions, de Ceremonies, de Loix. La vraie Religion n'a été connue que par le Verbe de Dieu; & ce Verbe incarné & triomphant de ses ennemis sur la Croix, a renversé les Temples & les Idoles, détruit la puissance des faux Dieux, fait cesser les Oracles: car depuis que le Verbe de Dieu a commencé à se faire connoître au monde par l'Evangile, tous les Dieux des Gentils sont tombez, comme s'ils eussent été frapés d'un coup de foudre, ainsi que Notre-Seigneur le dit dans saint Luc, *Fais Satan tomber du ciel comme la foudre*. Agrippa confesse devant la Religion par ce qu'elle a d'extérieur, traite premierement des Images. Il remarque que tous les peuples n'ont pas anciennement reçu leur culte: que les Juifs les ont eus en horreur, parce que la Loi de Moïse les défendoit: que les anciens Romains & les Perses n'ont point eu de statues ni d'images: que les Egyptiens ont été les plus superstitieux & les plus extravagans sur ce sujet. Il se déclare ici trop fortement contre les Images, en disant que cette coutume des Gentils a aussi gâté notre Religion, & que c'est de là que les images se sont introduites dans l'Eglise, aussi-bien que plusieurs ceremonies inutiles qui n'ont point été en usage parmi les premiers Chrétiens. Il ajoute qu'on ne sauroit dire combien à cette occasion le peuple ignorant & grossier est entretenu dans la superstition & dans l'idolatrie par la connivence des Prêtres, qui tirent de là un grand profit. Il s'objecte ce que dit saint Gregoire, que les tableaux sont les Livres des ignorans, mais il n'approuve pas cette maxime, quelque sage qu'elle soit; & il veut que le Livre des ignorans soit l'Ecriture Sainte, & non pas les images, comme si l'on ne pouvoit instruire les simples fideles de l'Ecriture Sainte, & les faire encore souvenir des veritez qu'ils y ont lûes par des représentations qui en font faire dans des tableaux. Agrippa est plus modéré sur ce qui regarde les Reliques des Saints: il avoue & il dit que personne ne peut nier qu'elles ne soient saintes; qu'elles seront un jour éclatantes de la gloire éternelle: que l'on

S

doit

*Henri-
Cornille
Agrippa.*

„doit avoir une très-grande veneration pour
les Saints ; & que quoi qu'ils écoutent en
tous lieux les prieres de ceux qui les invo-
quent avec pieté ; ils le font encore plus vo-
lontiers dans les lieux où il y a quelques-unes
de leurs Reliques. Cependant à cause de l'in-
certitude des Reliques, il croit qu'il vaut
mieux adorer les Saints en esprit & en vérité
par Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, en im-
plorant leurs secours : qu'au reste, nous n'a-
vons pas de Relique à comparer au Sacre-
ment du Corps de JESUS-CHRIST, qui est
le Saint des Saints, que l'on conserve dans
tous nos Temples, & dans lequel nous ado-
rons J. C. présent corporellement. Il blâme
l'avarice des Prêtres qui parent les Tombeaux
des Saints, qui exposent leurs Reliques, qui
celebrent leurs fêtes avec beaucoup de solemp-
nité, & qui leur donnent des louanges outrées
pour leur intérêt. Il condamne aussi la super-
stition de ceux qui donnent à chaque Saint sa
vertu & son office. Il avoue que J. C. qui est
l'ame de l'Eglise son corps mystique, dispen-
se ses grâces par ses Saints ; qu'il peut ac-
corder les unes par un Saint, les autres par
un autre, & qu'il y a raison de croire que les
Martyrs & les Saints qui ont souffert un sup-
plice ou une maladie, nous délivrent plutôt
de ces maux que les autres : mais il se moque
de ceux qui attribuent aux Saints de certain-
es vertus sur la ressemblance de leurs noms
avec certaines maladies. Enfin il proteste qu'il
ne veut point déroger à la puissance de Dieu
& aux merites des Saints ; parce que c'est une
impiété d'avoir de mauvais sentimens de la
Religion Chrétienne & des miracles des
Saints ; mais il assure que c'est une supersti-
tion & une malice de debiter de faux mira-
cles comme véritables : & d'assurer aux sim-
ples comme autant d'Oracles, des contes faits
à plaisir : que ceux qui ajoutent foi à ces fa-
bles & à ces songes, sont des insensés. En
finissant, il déclare que comme l'excez dans
le culte des Images est une idolatrie, l'aver-
sion que l'on auroit pour elles avec obsti-
nation, est une hérésie ; & que comme l'abu-
s des Reliques est un crime execrable, de
même l'irreverence qu'on auroit pour elles,
est une hérésie détestable que Vigilance a sou-
tenue autrefois, que saint Jérôme a réfutée,
& qui commence depuis quelque temps à re-
venir en Allemagne.

Des Images il passe aux Temples, sur-
lequels il remarque qu'autrefois il y avait plu-
sieurs Nations qui n'en avoient point : que
les Perses étoient de ce nombre : que les He-

breux n'en avoient qu'un seul à Jérusalem ; *Henri-
Cornille
Agrippa.* & que Dieu avoit eu soin de les avertir qu'il
n'habitoit point dans des bâtimens faits par la
main des hommes : que l'Eglise, qui dans tout
ce qu'elle fait, est animée du Saint-Esprit,
a construit des lieux où les Chrétiens pussent
s'assembler pour entendre la parole de Dieu
& y faire les autres exercices de la Religion
avec plus de commodité & de pureté : que ces
lieux ont toujours été respectés par les Chré-
tiens, & que les Empereurs y ont attaché des
privileges ; mais qu'ils sont devenus en si
grand nombre à cause des Oratoires des Mo-
ines & des Chapelles domestiques, qu'il sem-
bleroit nécessaire d'en retrancher plusieurs :
que l'on pourroit aussi se passer de ces édifices
superbes & magnifiques auxquels on emploie
tous les jours des aumônes dont on pourroit
nourrir quantité de pauvres, qui sont les vrais
Temples de JESUS-CHRIST, & entrete-
nir ses vraies images, qui sont en danger de
perir de faim, de soif, de chaleur, de froid,
de travail excessif, de foiblesse & de misère.

Les Fêtes ont été établies de tout temps
pour consacrer plus particulièrement cer-
tains jours au service de Dieu. C'est pour ce-
la que nos Peres en ont choisi dans lesquelles
il faut que le peuple s'abstienne de toutes for-
tes d'œuvres extérieures & d'actions corpo-
relles, pour servir Dieu plus librement, vac-
quer à l'oraison & à la contemplation, assister
à l'Office divin & aux Sermons, & faire tout
ce qui peut conduire au salut ; mais le Diable
qui aime à renverser l'ordre, & qui prend à tât-
che de démolir tout ce que l'Esprit de Dieu
bâtit, a presque ruiné cet édifice, la plupart
des Chrétiens ne songeant pas à employer ces
jours aux emplois pour lesquels ils sont insti-
tuez ; mais à des occupations toutes profanes,
comme à danser, à jouer, à regarder les spec-
tacles, à faire bonne chère, & à quantité d'au-
tres actions mondaines & charnelles, con-
traires à l'esprit du Christianisme.

Agrippa ne blâme pas non plus l'institution
des cérémonies. Il avoue qu'elles sont établies
pour l'ornement de l'Eglise ; mais il en blâme
l'excez & les abus. Il dit que c'est une chose
déplorable que le peuple ait trop de confiance
dans ces choses indifférentes, & qu'il les observe
avec plus d'exactitude que les Commande-
mens de Dieu. Il ajoute que quoi que les céré-
monies ne soient point matière d'hérésie, elles
ont souvent causé des schismes & des divisions
dans l'Eglise. Il ne croit pas qu'on doive rom-
pre son unité pour des choses de peu de con-
séquence, & qui ne font rien à la foi.

Dans

Henri-
Cornille
Agrippa.

Dans le Chapitre qui regarde les Magistres Ecclesiastiques, il louë l'ancien usage de l'Eglise de n'élever à cette dignité que ceux qui y sont bien appelez, qui sont vertueux & capables de remplir les fonctions de leur ministère; & il blâme ceux qui ne recherchent ces dignitez que par un motif d'intérêt, qui ne songent qu'à s'enrichir, qui négligent leurs principaux devoirs, qui sont adonnez à toute sorte de vices, qui s'approprient les revenus de leurs Benefices, qui appartiennent aux pauvres; qui menent une vie toute mondaine; qui abusent enfin de leur caractère & de leur autorité: & il cite l'exemple de Boniface VIII. & de quelques autres Papes. Il reconnoît que la Puissance Ecclesiastique est bonne & utile; mais il condamne ceux qui en abusent. Il veut que l'on obéisse à tous ceux qui sont légitimement établis Evêques dans l'Eglise de JESUS-CHRIST. Il dit que c'est une impiété de mépriser les Prêtres. Enfin, il conclut que les Prêtres sont bons, que les Evêques sont encore plus excellens, & que le Souverain Pontife & le Prince des Prêtres est au dessus de tout: que Dieu lui a confié les Clefs du Roiaume des Cieux & ses plus secrets mystères, que celui qui l'honore, sera honoré de Dieu, & que celui qui le deshonorera, sera méprisé & puni.

Le Chapitre des Moines est un des plus satyriques. Il avoue que leurs Regles sont saintes; mais il prétend qu'il y avoit de son temps parmi eux quantité de méchans & de scelerats. Il en fait une peinture très-désavantageuse. Il attaque leurs privilèges & leurs exemptions; il ne croit pas néanmoins que son discours offense les bons Religieux, n'ayant dessein de parler que des méchans, qui sont des loups ravissans couverts de peaux d'agneau, des nards qui se font cacher sous des peaux de brebis, des hypocrites qui sont semblant d'être humbles, & de mener une vie austère, pendant qu'ils font posséder d'une ambition démesurée, & qu'ils ne se refusent rien. Il proteste encore une fois qu'il n'en veut point à ceux qui vivent bien dans leur profession, & qui suivans les vestiges des saints Peres, aspirent au comble de la perfection. Il avoue que leur Regle & leur profession est sainte; qu'il y a encore de saints Moines & de bons Freres Mendians, de saints Anchorettes & de saints Chanoines Reguliers; mais il veut que l'on convienne qu'il y en a aussi parmi eux plusieurs qui n'ont point de foi, qui sont des reprouvez & des apostats, & qui deshonorant leur profession.

Henri-
Cornille
Agrippa.

Il déclame encore contre les Moines Mendians dans le Chapitre de la Mendicité; & il dit en finissant, que Richard Evêque d'Armach, Malleolus Prévôt de Tubinge, Jean Evêque de Chartres, & quelques autres ont écrit contre les Mendians. Il ajoûte que leurs Ecrits seroient plus tolerables s'ils n'eussent pas condamné la mendicité Religieuse, mais seulement l'abus que l'on en fait.

Agrippa après avoir traité de bien d'autres matieres, vient enfin au droit Canonique & à la Theologie. Cela est encore de nôtre ressort. Il dit sur le Droit Canonique, qu'il a tiré son origine du Droit Civil; qu'il pourroit paroître très-saint, mais qu'il couvre sous une apparence de piété les moïens & les formules de prendre le bien d'autrui, pour satisfaire son avarice; que dans les fonds, il y a peu de ses constitutions qui concernent la piété, la Religion, le culte de Dieu, & les rites des Sacramens, sans parler de ce qu'il y a de contraire à la parole de Dieu. La plus grande partie des autres Loix, n'a rapport qu'aux querelles, aux procez, au faste, à la pompe, & aux intérêts des Papes, qui ne se font pas contenter des anciens Canons des Peres; mais qui ont accumulé tous les jours de nouveaux Decrets dans leurs *Palas*, leurs Extravagantes, leurs Regles de la Chancellerie: de sorte qu'il n'y a ni fin ni bornes à ces nouveaux Canons. Les Papes ont poussé cela si loin, qu'ils ont voulu commander aux Anges. On a, dit-il, à Vienne, une Bulle plombée du Pape Clement, qui ordonne aux Anges de mener droit en Paradis les âmes des Pelerins qui meurent en allant à Rome pour y gagner les Indulgences. C'est le Droit Canon qui a introduit ces expressions, que le Patrimoine de JESUS-CHRIST consiste dans des Roiaumes, des Fiefs & d'autres biens, que le Sacerdoce de JESUS-CHRIST, & que la Primauté dans l'Eglise, est un Empire & une Roiauté; que le glaive de J. C. est une Jurisdiction & une puissance temporelle: que le fondement & la pierre de l'Eglise, est la personne du Pape; que les Evêques ne sont pas seulement des Ministres, mais des Chefs, & que les biens de l'Eglise ne sont pas seulement la doctrine Evangelique, l'ardeur de la Foi, le mépris du monde; mais des Tributs, des Dixmes, des Oblations, des Collectes, de la pourpre, des Mitres, de l'or, de l'argent, des perles, des terres: que la puissance du Pape s'étend à faire la guerre: qu'il peut dissoudre les alliances, déposer un Evêque

Henri-
Cornuille
Agrippa.

Evêque sans sujet, & donner le bien d'autrui : qu'il ne peut point commettre de Simonie : qu'il peut dispenser du droit naturel, & même contre les Loix du Nouveau Testament. Que la fonction des Evêques n'est plus de prêcher la parole de Dieu ; mais de confirmer, de donner les Ordres, de consacrer des Temples, des Autels, des Calices, &c. C'est de cette même source que sont venus ces trafics qui se font des Benefices, des Indulgences, des Dispenfes. Il cite plusieurs Decretales pour prouver qu'il y a quantité de ces loix artificieuses & tyranniques.

L'Inquisition est fondée sur le Droit Canonique & sur l'infailibilité prétendue du Pape. Agrippa fait voir que cette pratique est tres-éloignée de l'ancienne douceur du Christianisme. Il condamne la procédure de ce Tribunal, & soutient qu'il n'a point d'autorité légitime.

Enfin, la Theologie vient sur les rangs. Il ne parle point de celle des Païens que les Peres ont refusée. Il s'arrête uniquement à celle des Chrétiens, & commence par la Theologie Scholastique, qui est mêlée de citations de l'Ecriture Sainte & de raisons Philosophiques, & dont la methode est différente de celle des anciens ; parce qu'elle traite les matieres par questions & par syllogismes, sans aucune elegance. D'ailleurs il avoue qu'elle est pleine de bon sens, & qu'elle a beaucoup servi à l'Eglise pour combattre les heretiques. Les Auteurs de cet art, ont été le Maître des Sentences, Thomas d'Aquin, Albert le Grand, & plusieurs autres excellens hommes. Jean Scot a été Docteur subtil ; mais qui a trop aimé la dispute. C'est cette demangeaison de disputer, qui a fait dégénérer peu à peu la Theologie Scholastique en sophismes. Quelques nouveaux Theosophistes, qui n'ont point d'autre raison d'être appelez Theologiens que parce qu'ils en ont cherché le nom, ont fait une Logomachie d'un art si sublime : ces fortes de gens courant d'Ecole en Ecole, sont occupés à agiter des questions frivoles, à forger des opinions à leur mode, à donner des sens forcez à l'Ecriture Sainte, & à chercher des sources de contestations infinies. Ils rendent notre Foi, l'objet de la risée & de la defiance des Sages du siecle, en négligeant les Livres divins de l'Ecriture Sainte, pour s'appliquer à des questions qui ne sont propres qu'à la dispute, dans lesquelles ils exercent leur esprit, consomment leur temps, & sont consister toute la doctrine de la Theologie. Si on leur veut opposer l'autorité des Saintes Ecritures, ils

disent aussitôt la lettre tue ; elle est pernicieuse : elle est inutile ; il faut chercher ce qui est caché sous la lettre ; & donnent ensuite par le moien de leurs gloses & de leurs argumens, des sens très-éloignez du literal. Si on les presse, on n'en reçoit que des injures ; & ils ne traitent de Theologiens, que ceux qui savent bien disputer, poulser des infances, inventer de nouveaux sens, & se servir de termes monstrueux que personne n'entend. De là vient que la Theologie Scholastique a produit des erreurs & des heresies. De là viennent ces contestations continuelles entre les Theologiens, ce grand nombre d'opinions si différentes, & cette variété de Sectes opposées.

La Theologie interpretative, qui consiste à chercher des veritez cachées sous la lettre de l'Ecriture Sainte par des sens allegoriques, analogiques ou moraux, n'a aucunes regles certaines. Elle dépend uniquement de la liberté de l'esprit : c'est une espece de science distinguée de l'Ecriture Sainte : chacun abonde sur ce sujet en son sens. Quelques-uns de ces Interpretes en s'abandonnant à leur esprit, sont tombez dans des erreurs, qu'on n'eût pu leur pardonner, si on n'eût vu qu'ils fussent d'ailleurs tres-saints, & qu'on les honore comme tels dans l'Eglise. On a besoin pour ne point se tromper, d'une lumiere plus excellente, qui discerné ce qui est bon de ce qui est mauvais ; c'est à dire, du Verbe de Dieu, qui est le seul qui connoisse le sens de son Pere.

La Theologie Prophetique des hommes inspirez de Dieu, n'est pas sujette à l'erreur, puisque Dieu ne les peut tromper, & qu'ils n'ont pu être menteurs dans les choses qu'ils ont écrites par l'inspiration divine ; mais d'ailleurs ils ont été sujets à l'erreur, & ont pu être trompez. J. C. est le seul Dieu-Homme qui n'a jamais pu être trompé ni tromper ; parce qu'il est le seul qui ait possédé le S. Esprit constamment, & sans interruption : c'est le seul Theologien parfait. Il ne faut pas néanmoins pour cela croire que les Livres de l'ancien Testament ne sont plus d'usage après sa venue ; ils vivent & vivront toujours, parce que c'est la parole de Dieu que J. C. n'est pas venu détruire, mais accomplir & perfectionner. Agrippa prétend que nous n'avons pas tous les Livres écrits par l'inspiration de Dieu, & qu'il n'en reste qu'un petit nombre qui compose pourtant le Canon de la vñ.

Après tout, il conclut que toutes les sciences humaines étant incertaines ou imparfaites, on

Henri-
Cornuille
Agrippa.

Herm. on ne peut sçavoir où est la vérité, ni la trou-
Cornelle ver par la clef de la science & de la dis-
Agrippa. cretion, qui n'est autre que la parole Dieu, qui
discerne ce qui n'a que l'apparence de la vé-
rité, de la vérité même, & qui ne peut être vain-
cu ni par le mensonge, ni par les sophismes, ni
par toute l'adresse des Philosophes. Celui qui ne
veut pas se rendre à cette parole, ou qui s'en
éloigne, est, comme dit S. Paul, un orgueil-
leux & un ignorant. C'est la pierre de tou-
che sur laquelle nous devons éprouver toutes
les sciences, les arts & les opinions, & avoir
recours à ce fondement solide, nous en ser-
vir pour chercher la vérité de toutes choses,
& pour juger de toutes les opinions & de
toutes les pensées des hommes. On n'apprend
point cette science dans aucune Ecole des Phi-
losophes; Dieu seul & JESUS-CHRIST
nous l'enseignent par le Saint-Esprit dans
ses Ecritures Canoniques, auxquelles on ne
peut rien ajoûter, & dont on ne peut rien
ôter. Cette Ecriture a tant de majesté & tant
d'énergie, qu'elle ne souffre aucune glose de
la part des hommes, ni même de celle des An-
ges. Il ne faut point la changer en toutes for-
mes de formes; elle n'a qu'un sens constant,
simple, saint, qui établit la vérité, & triom-
phe de l'impieété & de l'erreur: les autres qui
sont moraux, mythiques, cosmologiques, typi-
ques, analogiques, tropologiques & allego-
riques, peuvent instruire & édifier le peuple;
mais on ne peut pas s'en servir pour prouver,
pour combattre ou pour condamner: il n'y a
que le sens littéral qui lie & qui astreigne,
en sorte qu'on ne puisse s'en éloigner. Toutes
les autres sciences passent, celle-ci est éter-
nelle: il ne faut pas s'imaginer qu'elle ne re-
garde que les Theologiens; tous les Fideles
sont obligés d'en être instruits à proportion
de leur capacité; les uns plus, les autres moins.
Il faut nourrir les esprits de lait, & les autres de
viande solide; mais il ne faut priver personne
de la pâture nécessaire de la vérité.

Il finit son Ouvrage par une peroraison
dans laquelle il exhorte les Chrétiens à cher-
cher uniquement la vérité dans la Bible, où
il prétend que l'on trouve tous les secrets de
la nature, toute la doctrine des Loix & des
mœurs, & une connoissance parfaite du passé,
du présent & de l'avenir. Pourquoi, dit-il,
coutez-vous avec tant de précipitation cher-
cher la science chez des gens qui ont passé tou-
te leur vie à la chercher inutilement, qui y ont
perdu tout leur temps & toute leur industrie?
Infernez & impiez que vous êtes, pourquoi
travaillez-vous inutilement, sans faire at-

tention aux dons du Saint-Esprit, pour ap-
prendre des Philosophes impies & maîtres de
l'erreur ce que vous pouvez tenir de JESUS-
CHRIST & du Saint-Esprit? Croisez-vous
pouvoir tirer de la science de l'ignorance de
Socrate, de la lumière des tenebres d'Anaxa-
gore, de la vertu du puits de Democrite, de
la sagesse de la folie d'Empedocle, de la piété
du tonneau de Diogene, de l'esprit de la stu-
pidité de Carneade, de la Religion de l'impie
Aristote & de l'infidèle Averroës, de la foi
de la superstition des Platoniciens? Vous vous
trompez, & vous ferez tromper par ceux qui
ont été trompez les premiers. Il exhorte en-
suite les hommes à entendre la voix de Dieu,
& à s'appliquer à cette divine science, à la-
quelle rien n'échappe, à laquelle on ne peut
rien ajoûter, & qui comprend tout. Sachez,
dit-il, que ce n'est point par le travail que
l'on acquiert cette science; mais par la prie-
re & par la foi: qu'il ne faut pas long-temps
étudier; mais être humble d'esprit & pur de
cœur: qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un
grand nombre de Livres, mais un esprit pu-
rifié. Le seul volume de la Bible contient
tout, & apprend tout à ceux qui ont l'esprit
éclairé des lumières divines; car pour les au-
tres, les choses qu'il contient, sont des pa-
raoles & des énigmes: c'est un Livre de plu-
sieurs siècles. Priez donc Dieu avec une foi vi-
ve & sans hésiter, que cet Agneau de la Tri-
bu de Judaïenne vous ouvre ce Livre scellé;
cet Agneau seul saint, seul véritable, qui
seul a la clef de la science & de la discrétion,
qui ouvre ce qu'on ne peut fermer, & qui
peut ouvrir & fermer. Cet Agneau est JESUS-
CHRIST, Verbe & Fils de Dieu son Pe-
re, la Sagesse éternelle, le vrai maître, fait
homme comme nous pour nous faire en-
fans de Dieu, à qui soit gloire à jamais.

Agrippa ayant publié cet Ouvrage à An-
vers l'an 1530. les Docteurs de Louvain y
trouverent bien des choses qu'ils crurent di-
gnes de censure: & ayant fait un Recueil
des propositions qu'ils désapprouvoient, ils
les défererent à l'Empereur. Il les donna à
examiner à son Conseil privé, qui renvoya la
connoissance de cette affaire au Parlement de
Malines. Quoique ces propositions fussent
entre les mains de plusieurs personnes, & que
l'affaire fût pendante depuis un an au Parle-
ment de Malines, Agrippa ne les avoit point
vûes, & n'en sçavoit rien. Quand il l'eût ap-
pris, il demanda qu'on lui donnât une copie de
ces Propositions, afin qu'il pût apprendre par là
ce qu'il devoit expliquer, corriger ou retoucher.

Henri-
Cornille
Agrippa.

déclarant qu'il étoit prêt de le faire avec toute l'humilité possible. On lui en donna effectivement une copie le 15. Novembre 1531. mais on lui fit dire en même temps, que l'Empereur vouloit absolument qu'il les retractât. Agrippa persuadé qu'on avoit mal pris ou mal rapporté ses sentimens, ne crût pas devoir obéir à cet ordre qui lui avoit été donné, sans qu'il eût été entendu ; & il prit le parti de faire une plainte contre la manière dont on en usoit envers lui, & de composer une réponse à la Censure des Docteurs de Louvain.

Il se plaint dans le premier Ecrit, de la malignité de certaines personnes qui en veulent aux gens de Lettres, qui les calomnient, qui relevent leurs moindres fautes, qui accusent d'erreur & d'herésie ce qu'on a dit en plaisantant, qui condamnent au feu tout ce qui ne leur plaît pas. Après avoir déclaté contre cette conduite, il ajoute qu'il l'a éprouvée lui même à l'occasion de son Livre de la Vanité des sciences & de l'excellence de la parole de Dieu, qui n'a pas plutôt vu le jour, que quelques Scholastiques, & particulièrement des Moines, se sont mis à déclamer contre, ont entrepris de le condamner, & se sont mis à le calomnier & à le persécuter. Il se purge de l'accusation de Magie. Il excuse ce qu'il y a de libre dans son Ouvrage, parce que c'est une Déclaration, dont le sujet est ordinairement feint, & où l'on défend quelquefois la fausseté, on loue le vice, & on attaque la vertu, pour exercer les esprits, & non pas pour établir la vérité. En haine des Theologiens Scholastiques, il dit que ce n'est pas à eux à juger, mais à disputer doctrinalement ; & prétend que c'est aux Jurisconsultes à décider. Enfin il fait une Satyre contre les Theologiens, pleine d'emportement & de passion.

Dans la réponse à la Censure des Theologiens, il défend encore son Ouvrage par cette raison generale ; que c'est une déclaration, dans laquelle il ne prétend pas rien affirmer, mais seulement exercer son esprit. Il se plaint de ce que ses adversaires ont donné le nom d'assertions à sa Déclaration, & de ce qu'ils ont supprimé l'autre partie du Titre, de l'Excellence de la Parole de Dieu : ce qui fait voir que son dessein étoit seulement de montrer que toutes les sciences sont vaines & incertaines en comparaison de la parole de Dieu, quoi qu'en elles-mêmes elles puissent être utiles & veritables. C'est ainsi que l'on dit que les Anges sont impurs en comparaison de Dieu. Ces sortes d'hyperboles sont ordinairement,

& on les pardonne aux Auteurs, comme à saint Jérôme d'avoir dit que le mariage étoit un mal en comparaison de la Divinité. Il ajoute que quand il y auroit quelques fautes dans son Livre, on devoit les lui pardonner à cause des bonnes choses avec lesquelles elles sont mêlées. Il rapporte plusieurs exemples des erreurs où les Peres & les plus habiles Theologiens sont tombez. Il reproche aux Lovanistes les condamnations de Reuchlin, d'Erasme, de le Févre d'Étaples & de Pierre de Ravennat. Il les accuse d'écrire par passion, par envie, par jalouse. Il défend ensuite les propositions censurées par les Theologiens de Louvain ; & adressant la parole aux Conseillers du Parlement de Meines, il leur demande justice, & se plaint fort de ce qu'on s'est servi de ce prétexte pour irriter l'Empereur contre lui.

Le Traité des trois manieres de connoître Dieu par les Creatures, par la Loi & par l'Evangile, roule encore sur le même principe de l'excellence de l'Evangile : car quoi qu'il avoue qu'on connoît Dieu par les Creatures & par la Loi ; il montre que la connoissance que l'on a reçûe de JESUS-CHRIST est tout autrement claire & parfaite, que celle que l'on en avoit par ces deux autres moyens.

C'est aussi sur le même fondement qu'il détourne les Chrétiens de l'étude de la Theologie des Païens, & des Ecrits des Philosophes ; parce que l'Evangile contient une Theologie beaucoup plus pure & plus sublime. Il conseille donc aux Theologiens de s'attacher à la doctrine de l'Evangile, de se servir des Commentaires des anciens Peres pour la bien entendre, avant que de consulter les modernes ; & d'éviter les questions curieuses touchant la Divinité. Quand l'esprit sera affermi dans ces veritez, & éclairé par ces lumieres, il pourra alors sans crainte, marcher dans les tenebres des autres sciences.

Nous avons déjà dit qu'Agrippa avoit eu un différend à Dole avec le Cordelier Cotelinet, à cause du Traité de Reuchlin, de la Parole merveilleuse, qu'il exploitait dans cette Ville. Ce Cordelier l'ayant accusé d'être un heretique judaïsant, parce qu'il avoit introduit dans l'Ecole la cabale, qu'il croioit un art tres-méchant & justement condamné, Agrippa fit une plainte contre lui, dans laquelle il se justifia du reproche que ce Cordelier lui faisoit ; & montre qu'il n'est fondé que sur ce qu'il ne savoit pas ce que c'étoit que la cabale qu'il attaquoit.

Agrippa

Henri-
Corneylle
Agrippa.

Agrippa se plaçoit à faire voir son esprit, en soutenant des Paradoxes dans des Déclamations faites à l'imitation de celles des anciens Rheteurs. Celle qu'il a composée de la Noblesse & de la Préférence du sexe féminin, est encoré de ce genre. Elle est pleine d'esprit & d'érudition. Mais l'opinion la plus extraordinaire & la plus extravagante qu'Agrippa ait soutenue, est celle qui regarde le péché d'Adam : sçavoir que son péché n'a été autre chose que le commerce charnel qu'il eut avec Eve : & ce qui est encore plus ridicule, que le serpent ou le démon qui tenta Eve, étoit le membre viril. Je veux croire que c'est un jeu d'esprit, quoiqu'il le dise & le prouve fort sérieusement dans une Déclaration faite exprès sur ce sujet : mais quand cela seroit, est-il permis de se joier ainsi de ce qu'il y a de plus grave dans la Religion ?

Le Traité du Sacrement de Mariage est plus raisonnable & plus conforme à la doctrine de l'Eglise. Il relève ce Sacrement par l'antiquité de son institution, par sa généralité, & par son indissolubilité fondée sur ce que par le mariage le mari & la femme deviennent une même chair, & qu'on ne peut pas se séparer de sa propre chair. Il excepte néanmoins le cas de fornication. Il explique ensuite les trois fins du mariage ; pour le secours mutuel, pour avoir des enfans, & pour éviter la fornication. Il croit que tous les hommes doivent se marier pour quelqu'une de ces raisons, à l'exception de ceux qui sont impuissans, & de ceux qui poussez par l'esprit de Dieu, ont embrassé une chasteté perpétuelle. La Religion empêche ceux-ci de se marier, la nature interdit le mariage aux autres. Il blâme ceux qui dans le choix des femmes, ne pensent qu'à l'intérêt & aux avantages de la fortune. Il blâme aussi ceux qui condamnent les secondes nœces, & l'usage de faire paier une somme à ceux qui se marient une seconde fois, & de les obliger d'être de la Confraternité de saint Joseph. Il donne des instructions très-utiles pour bien choisir une femme. Il avoit dédié cet Ouvrage à Louïse de Savoie Mere du Roi François I. Mais il ne pût pas à la Cour ; & Capellanus Medecin du Roi n'osa le présenter. On l'accusoit d'avoir parlé trop avantageusement du mariage. Robert Cenalis, qui étoit alors Evêque de Vence, dont il dit qu'il étoit, *vir admodum Sorbentius doctus*, l'avertit qu'on reprochoit deux choses dans cet Ouvrage. La première, qu'il eût dit que le mariage pouvoit être dissous en cas d'adultère ; la seconde, qu'il n'eût excepté

de l'obligation de se marier, que les personnes qui avoient embrassé pour toujours la virginité. Ce terme, pour toujours, paroïsoit infinnuer, qu'il n'étoit pas permis de garder la virginité sans en faire un vœu pour toujours. Agrippa s'explique sur ces deux difficultés. Sur la première, il dit qu'il n'a point avancé que des personnes mariées séparées pour cause d'adultère, pussent contracter un autre mariage ; mais seulement que l'adultère étoit contraire à l'union en une même chair : que quand il auroit dit, que le mariage étoit résolu par l'adultère, il y avoit des Peres, comme Origene & saint Ambroïse qui étoient de ce sentiment : que c'étoit celui de la plupart des Jurisconsultes : que saint Augustin dispute sur ce sujet contre Pollentius comme sur une question qui n'est point matière d'herésie : qu'il y a des exemples de ces séparations : que plusieurs Canonistes croient que le Pape peut dispenser : que cette question avoit été agitée entre Erasme & Léc. & qu'on pouvoit voir les Notes du premier ; que pour lui il s'en tenoit à sa première explication, sans entrer dans cette question. Sur le second article qu'on lui opposoit, il déclare qu'il n'a pas dit que pour n'être point obligé à se marier, il fût nécessaire d'avoir fait vœu de virginité perpétuelle ; mais seulement qu'il falloit avoir choisi cet état par un mouvement du Saint-Esprit : que tant que l'on est dans cette bonne volonté, on peut ne se point marier. Il rapporte ces explications dans la Lettre septième du quatrième Livre ; & il dit que Robert Cenalis en fut satisfait, & demanda qu'il les mit par écrit, pour les enlever entièrement le scrupule.

Le Sermon de la vie Monastique a été composé par Agrippa pour l'Abbé de Brovlier qui le recita. Il y traite son sujet d'une manière très-noble. Après avoir expliqué ce que c'est que la vie contemplative & la vie active, il fait voir qu'elles font unies dans la vie Monastique dont il trouve des traces dans l'ancien Testament, dans la vie de Jésus-Christ, des Apôtres & des premiers Chrétiens, & qui a depuis été renouvelée par les Saints Peres, qui en ont fait des Regles. Il fait l'éloge & le portrait des saints Moines, & traite des trois vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, auxquels se rapportent tous les devoirs de la vie Monastique.

Le Sermon sur l'Invention des Reliques de saint Antoine, fait pour un Moine de l'Ordre qui porte le nom de ce Saint, est un Ouvrage de même nature que le précédent. Il

Henri rapporte l'histoire de l'invention miraculeuse des Reliques de ce saint Anacorete par l'E-vêque Theophile, conduit par une étoile sur le lieu où ce précieux dépôt étoit caché. Il déclame contre les anciens & les nouveaux heretiques, qui n'ont point de respect pour les Reliques des Saints. Enfin, il exalte celles de saint Antoine, dont il relève le mérite.

Nous avons déjà parlé de la contestation qu'il eut à Metz sur les trois Maris de sainte Anne. En voici le sujet. Il y avoit alors une histoire populaire, que sainte Anne avoit eu trois maris; savoir, Joachim, Cleophas & Salomas, dont elle avoit eu trois Maries; l'une mariée à Joseph, qui est la Vierge Mere de Dieu, l'autre à Alpheé & l'autre à Zebedée. Le Fèvre d'Étiaples avoit combattu cette opinion dans un Livre de l'unique mariage & de l'unique enfantement de la bien-heureuse Anne, intitulé, *des trois & d'une*. Agrippa prit le parti de le Fèvre, & eut une conférence sur ce sujet avec un Magistrat de la ville de Metz. Quelques Moines entretenez de l'opinion vulgaire, se mirent à déclamer dans des Sermons contre lui. Cela obligea Agrippa de réduire la question à certaines propositions en forme de thèses. Il y soutenoit qu'il étoit faux que l'Eglise crût que sainte Anne avoit eu trois maris; que ceux qui avoient voulu faire brûler le Livre de le Fèvre étoient contre cette opinion, étoient des empor-teux, qu'il étoit plus pieux, plus vraisemblable & plus conforme au témoignage des Anciens, de dire que sainte Anne n'a eu qu'un seul mari, que de dire qu'elle en a eu trois; que l'opinion contraire est erronée, scandaleuse & impie; erronée, parce qu'elle est contre la vérité de l'histoire; scandaleuse, parce qu'elle est contraire aux bonnes mœurs, à l'usage de la Loi & des Juifs, & à la vertu de la Mere de la Vierge; impie, parce qu'elle est contraire à l'explication de la figure, à la Prophetie, aux miracles & à l'Evangile: que Marie de Cleophas, est ainsi surnommée du nom de son mari, & non pas de celui de son Pere: que Cleophas & Alpheé sont le même, suivant Egesippe, Eusebe & saint Jérôme: que les enfans de Cleophas étant plus âgés que Notre-Seigneur, il étoit impossible que cette Marie fût sa seconde fille. C'est encore une erreur plus grossière de faire une Marie fille de Salomas; puisque Salomé est le nom propre d'une femme & non pas d'un homme, que Marie & Salomé sont deux femmes différentes: que Salomé est mere des

enfans de Zebedée: qu'elle n'est point sœur de la Vierge, & que saint Jean qui étoit son plus jeune fils, avoit un an moins que JESU-CHRIST: que cette trigamie d'Anne ne donne pas une haute idée de sa vertu, & que d'ailleurs ce n'étoit point la coutume chez les Juifs, qu'une vieille femme se remariât une troisième fois, encore moins de donner le même nom à trois filles différentes: qu'enfin, il est contraire à la figure, de dire qu'Anne a eu trois maris: car comme il n'y a point eu d'autre femme qu'Eve formée d'Adam, l'analogie demande qu'il n'y ait point eu d'autre fille née d'Anne, que la Vierge Marie Mere de Dieu, seconde Eve. La Prophetie du Cantique des Cantiques, que l'on adapte à la Vierge: *ma colombe est une à sa mere*, favorise encore l'unité du mariage de sainte Anne. Si l'on dit qu'Anne a eu d'autres enfans, la naissance de la Vierge n'a donc pas été miraculeuse, comme on le croit. Enfin le texte de l'Evangile marque expressément que Cleophas étoit le mari de cette femme qui est appelée Marie de Cleophas, & que Salomé n'est pas un homme, mais une femme.

Claude Faber Prieur des Dominicains; dreila & publia des conclusions contraires à celles d'Agrippa, écrites d'un style barbare & appuyées sur des fondemens très-peu solides. Agrippa y fit une ample Réponse, où il traite les mêmes matières plus au long. Comme ce Moine lui avoit reproché qu'il n'étoit pas Theologien, il rapporte au commencement de cet Ouvrage les emplois Theologiques qu'il avoit eus, & les Ouvrages de Theologie qu'il avoit composés, & fait mention outre ceux dont nous avons parlé, d'un Traité de l'Homme, & d'un Commentaire sur l'Épître aux Romains, d'un Commentaire sur Mercure Trismégiste, qui ne sont point parmi ses Oeuvres imprimées. Mais on y trouve deux Ecrits sur l'art de Raimond Lulle, une Récepte contre la peste, sept Livres de Lettres, dix Oraisons, la Relation du Couronnement de l'Empereur Charles-Quint, & quelques Epigrammes. Ses Lettres sont curieuses & bien écrites. Quelques-uns ont rapporté qu'il avoit fait un Traité pour le divorce du Roi d'Angleterre; mais cela ne se trouve point vrai. On voit dans ses Lettres, qu'il étoit disposé à écrire pour la Reine, & qu'il étoit indigné contre les Theologiens qui avoient approuvé le divorce.

Agrippa avoit sans doute beaucoup d'esprit & d'érudition. Il écrivoit bien & composoit des piéces assez justes; mais il étoit trop grand déclamateur, trop satyrique, trop emporté,

trop

Henri. trop libre & trop hardi. Il ne réfléchissoit pas assez à ce qu'il écrivoit, & le jugement n'étoit pas ce en quoi il excelloit le plus. Semblable à ces Déclamateurs anciens, il ne faisoit pas attention à la solidité de ses raisonnemens; mais seulement à l'impression qu'ils pouvoient faire. Le vrai-semblable lui suffisoit; & il se mettoit peu en peine de la certitude. Voici une piece qui a été faite sur lui, qui exprime assez son caractère.

Inter Divos nullus non carpit Momus.

Inter Heroes monstra quaque insectatur
Hercules.

Inter Demones Rex Erebi Pluto irascitur
omnibus umbris.

Inter Philosophos ridet omnia Democritus.
Contrà desest cuncta Heracitus.

Nescit quaque Pyrrhon.

Et scire se putat omnia Aristoteles.

Contemnit cuncta Diogenes.

Nullis hic parcis AGRIPPA, con-
temnis.

Scit, nescit, desest, ridet, irascitur, in-
sectatur, carpit omnia.

Ipse Philosophus, Dæmon, Hero, Deus
& omnia.

JEAN FISCHER,

E V Ê Q U E

DE ROCHESTER

E T

C A R D I N A L.

Jean
Fischer. JEAN FISCHER, ou FISHER, étoit

né dans le Diocèse d'Iork vers l'an 1455. On ne sçait rien de particulier des premières années de sa vie. Il fit ses études à Cantbrige, & y reçut apparemment le degré de Docteur en Theologie. Sa science & sa piété aiant été connus, il fut choisi pour être Confesseur de Marguerite Comtesse de Richemont mere d'Henri VII. Roi d'Angleterre, & ce fut par son conseil, que cette Princesse fonda à Cantbrige les Colleges de saint Jean & de Christ; qu'elle donna des fonds pour entretenir des Professeurs en Theologie dans les Universitez d'Oxford & de

Tome XIV.

Cantbrige; & qu'elle distribua de grandes sommes aux Prédicateurs de l'Evangile & aux *Jean*
Fischer. pauvres. Ce fut encore par ses soins, que l'on fit venir en Angleterre quantité d'habiles Theologiens & de Professeurs des Langues, qui firent fleurir les sciences, & principalement la Theologie dans les Universitez de ce Roiaume. Il fut élu Chancelier de l'Académie de Cantbrige, & nommé Evêque de Rochester par le Roi Henri VII. au commencement du siècle, sans qu'il eût recherché, ni que personne eût brigué pour lui cette dignité. Henri VIII. qui l'aimoit & l'estimoit beaucoup, lui aiant voulu donner un plus grand & un plus riche Evêché, il ne voulut jamais quitter l'Eglise que Dieu lui avoit donnée pour épouse. Il se conserva dans les bonnes grâces d'Henri VIII. jusqu'à l'affaire du divorce, contre lequel il se déclara. Ce ne fut pas néanmoins ce qui le brouilla tout à fait avec le Roi; mais le serment de la primauté que l'on exigea de lui comme des autres Prélats d'Angleterre, & qu'il ne voulut pas prêter, suivant la forme dans laquelle il étoit conçu. Sur ce refus, il fut arrêté & conduit en prison l'an 1534. Il y fut ferré très-étroitement, & fort maltraité, & y languit un an entier. Le Pape Paul III. voulant le récompenser de ses souffrances, & couronner sa vertu, le crea Cardinal, mais cette faveur ne fit qu'avancer sa mort. Henri VIII. prenant cette promotion pour un affront qu'on lui faisoit, prit la résolution de le faire exécuter. Il le fit interroger, s'il avoit tant demander le Chapeau de Cardinal, ou s'il avoit sçu qu'on le lui donneroit. Ce saint Evêque protesta qu'il n'avoit de sa vie désiré cet honneur, & qu'il n'avoit garde de s'y être attendu dans l'état où il étoit. Le Roi ne laissa pas de lui faire faire son procez. Il fut condamné au supplice qu'on fait souffrir aux coupables de Lèze-Majesté le 17. Juin 1535. & eut la tête tranchée le 22. jour du même mois.

On a mis à la tête des Oeuvres de l'Evêque de Rochester, le Traité du Roi Henri VIII. contre Luther. Il est intitulé, *Discusse des sept Sacramens contre Luther*, & dédié au Pape Leon X. Après avoir reproché à Luther son inconscience & sa temerité, & l'avoir repris sagement de ce qu'il attaque les Indulgences & l'autorité du Souverain Pontife, il refuse ses erreurs sur les Sacramens en commençant par celui de l'Autel, sur lequel il entend plus que sur aucun autre, pour montrer que le pain & le vin sont changez au Corps

T

&c

1741
Février.

& au Sang de JESUS-CHRIST: que la communion sous les deux especes n'est pas necessaire aux Laïques; & que la Messe est un sacrifice. Il défend ensuite les trois parties de la Pénitence, & prouve la necessité de la confession & de l'absolution du Prêtre. A l'occasion du Sacrement de Confirmation, parce qu'on n'en voit pas clairement l'institution dans l'Evangile, il montre que J. C. a enseigné & établi plusieurs choses qui ne sont pas écrites dans les quatre Evangiles. Il ajoute que le Saint-Esprit a pu apprendre aux Apôtres & à l'Eglise, des veritez que J. C. ne leur avoit pas encore enseignées: que d'ailleurs la ceremonie, le Ministre & la vertu de ce Sacrement sont fondez sur l'Ecriture sainte, autorisez par la pratique de l'ancienne Eglise, & appuiez sur des témoignages des anciens Peres. Il se fonde particulièrement sur le passage de l'Epître de saint Paul aux Ephesiens (chap. 5.) pour prouver que le Mariage est un Sacrement. Il traite amplement de l'Ordre; & après avoir montré que c'est un Sacrement, il refuse les erreurs de Luther sur la Hierarchie.

Luther embarrassé du passage de l'Epître de saint Jacques touchant l'onction des malades, avoit rejeté l'autorité de cette Epître, & déclaré hardiment qu'elle n'étoit pas digne de l'esprit Apostolique. L'Auteur dont nous parlons, montre que cela ne se peut dire qu'avec une étrange temerité. Il se sert ensuite de ce passage pour prouver que l'Extrême-Onction est un Sacrement. Il décrit dans sa Personne le caractère de Luther d'une manière fort vive. Il reprend la temerité qu'il a de mépriser les Coutumes, les dogmes, les Loix & la Foi de l'Eglise, & l'Eglise même entiere. Il reprend encore sa conduite & les démarches qu'il a faites. Il finit en exhortant les Princes Chrétiens de détourner leurs oreilles de ses impietez; de ne point nourrir ces schismes & ces discordes; de ne point se laisser fouiller par des heresies semées par un homme sans charité, plein d'orgueil, appuie de foibles raisons, & poussé par le seul motif d'envie & de jalousie: & enfin, de s'élever avec le même courage & la même force contre cette heresie naissante, qu'ils s'éleveroient contre les Turcs, les Sarrazins & les Infidèles.

Luther aiant répondu à cet Ecrit d'Henri VIII avec beaucoup d'emportement, & sans aucun ménagement pour la personne d'un Roi, dont il devoit du moins respecter la dignité, ce Prince en fut tres-offensé, & l'aïant

témoigné aux Princes d'Allemagne, Luther se crût obligé de lui écrire une Lettre plus modérée, lui demandant pardon de ce qu'il avoit pu écrire de choquant contre lui. Il y marquoit qu'il étoit persuadé que ce Livre qui portoit le nom de Sa Majesté, n'étoit point d'elle; mais de quelques personnes qui avoient abusé de son nom, & particulièrement du Cardinal d'York, qu'il appelle la peste de son Royaume. Il témoignoit encore qu'il croioit Sa Majesté favorable à ce qu'il appelloit l'Evangile; c'est à dire, à la nouvelle doctrine, & tâchoit de se justifier de ce qu'il avoit écrit contre l'Eglise & contre le Pape. Il finissoit sa Lettre par ce souhait, que le Roi d'Angleterre devint bientôt Disciple parfait de JESUS-CHRIST, & qu'il fit profession de la doctrine Evangelique. Cette Lettre est datée du 1. de Septembre 1525.

Henri VIII. fit une Réponse à cette Lettre, dans laquelle il se déclara l'Auteur du Livre contre Luther, se plaignit de la manière outrageuse dont il traitoit le Cardinal d'York; & témoigna qu'il étoit aussi attaché à la doctrine de l'Evangile & de l'Eglise, qu'il étoit opposé à celle que Luther appelle fausement doctrine Evangelique. Il reproche à Luther la temerité, les impietez, son obstination, ses emportemens, ses dereglemens, les mouvemens & les guerres dont il a été cause, &c. Il déclare qu'il ne lui répondra plus, voyant que cela est inutile. Enfin, il l'exhorte ou à revoquer publiquement ses erreurs, ou à s'enfermer dans un Monastere, pour les pleurer le reste de ses jours.

Le Roi d'Angleterre aiant crû qu'il ne devoit pas entrer davantage en lice avec Luther, l'Eveque de Rochester entreprit la défense de son Prince, & fit un Traité contre la Réponse de Luther. Cette défense est partagée en douze chapitres, dont il explique lui-même les sujets dans la Préface. Dans le premier, il confond l'arrogance avec laquelle Luther avoit parlé, en assurant fierement que tous ses dogmes étoient du Ciel; & en avançant quantité d'autres propositions aussi temeraires que celle-là. Il montre dans le second Chapitre, que c'est en vain que Luther tâche de couvrir ou de déguiser des erreurs manifestes. Dans le troisième, il justifie l'usage où est l'Eglise, de faire communier les Laïques sous une seule espece. Dans le quatrième, il refuse la principale erreur de Luther, que la substance du pain & du vin sont avec le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST.

dans

Jean
Fischer.

dans l'Eucharistie après la consecration. Dans les cinquième, sixième, septième & huitième, il prouve que la Messe n'est pas un Testament ou une promesse, comme le prétendoit Luther, mais un Sacrifice: Dans le neuvième, il fait voir que Luther a imputé au Roi d'Angleterre des choses qu'il n'a point dites. Dans le dixième, il soutient que l'on doit ajouter foi aux explications de l'Ecriture Sainte, approuvées par le consentement unanime des Peres. Dans l'onzième, que le jugement sur les dogmes de la Religion appartient aux Prélats, & non pas au peuple. Il entreprend dans le douzième de prouver que l'Ordre & le Mariage sont des Sacramens qui conferent la grace.

L'Evêque de Rochester a fait encore un autre Ouvrage plus considerable contre Luther, sçavoir une Refutation de la Défense que cet heretique avoit faite des Propositions condamnées par la Bulle de Leon X. Avant que d'entrer en matiere, il y établit dix veritez pour servir de principe. La premiere, que la plupart de ceux qui se sont appuyez uniquement sur leur esprit particulier, pour interpreter l'Ecriture Sainte, sont tombez dans des erreurs; & que c'est-là la source ordinaire des heresies. La seconde verité, que si cela est arrivé aux anciens heretiques, cela peut & doit encore arriver à ceux qui suivent la même methode. La troisième verité, que quand il y a quelque contestation sur l'Ecriture Sainte ou sur quelque verité qui concerne l'Eglise Catholique, il faut qu'il y ait un Juge, & que le Souverain Pontife, qui est le chef, a toujours eu la prerogative dans ce jugement. La quatrième verité, que toutes les controverses ne peuvent pas toujours être décidées par la seule autorité de l'Ecriture Sainte. La cinquième, que le Saint-Esprit a été donné à l'Eglise, pour y demeurer toujours, afin qu'il pût l'éclairer & lui faire connoître la verité quand il s'éleveroit des erreurs. La sixième, que le Saint-Esprit s'est servi jusqu'à present, & qu'il se servira toujours de la langue des Saints Peres de l'Eglise pour extirper les heresies & enseigner la vraie doctrine. La septième, qu'il est clair que tous ceux qui ne reçoivent pas la doctrine des Peres, méprisent la doctrine du Saint-Esprit, & n'ont pas l'Esprit de Dieu. La huitième, que si le Saint-Esprit a parlé par la bouche de chaque Pere en particulier, pour l'instruction de l'Eglise; on doit croire à plus forte raison qu'il le fait dans les Conciles generaux. La neuvième, que ce qui est de Tra-

dition Apostolique; quoiqu'il ne soit pas contenu dans l'Ecriture Sainte, doit être observé par les Chrétiens. La dixième, qu'on ne doit pas seulement recevoir ce qui est de Tradition; mais encore les usages approuvez par l'Eglise universelle.

Après avoir établi ces principes generaux, il rapporte l'un après l'autre les articles condamnés dans la Bulle de Leon X. & ce que Luther avoit écrit pour leur défense; & le refuse pied à pied. L'article sur la Primauté du Pape, est un des plus amples & des plus travaillés.

Fischer attaqua ensuite Oecolampade, comme il avoit fait Luther, & composa cinq Livres de la Verité du Corps & du Sang de J. C. dans l'Eucharistie contre le Traité d'Oecolampade sur l'explication des paroles de l'institution de l'Eucharistie. Il y rapporte les propres termes d'Oecolampade; & met en suite de chaque article une refutation, dans laquelle il montre qu'Oecolampade a mal cité ou mal entendu les passages qu'il allègue, & fait voir la fausseté & l'impieté de ce qu'il avance.

Ce sont-là les deux principaux Ouvrages de controverse de l'Evêque de Rochester.

Il a encore fait un Traité en forme de Conference contre Luther, pour défendre la nécessité & l'autorité du Sacerdoce: une Refutation du Traité que Velenus avoit écrit, pour prouver que S. Pierre n'étoit jamais venu à Rome; & un Discours contre les Ecrits de Luther, prononcé le jour que les Livres de cet Heretique furent brûlés en Angleterre, traduit de l'Anglois en Latin par Paccus.

Les autres Ouvrages de l'Evêque de Rochester, sont trois Livres d'une seule Magdelaine contre le Fèvre d'Étaples: un Commentaire Moral sur les sept Pseaumes Pénitentiels: deux Sermons, l'un de la Passion de Notre Seigneur, l'autre de la Justice des Chrétiens: un Traité des Moïens de parvenir à la souveraine perfection de la Religion, qu'il composa étant en prison: un Discours sur la Charité: un Traité de la Priere, & des Paraphrases de quelques Pseaumes.

Cet Auteur étoit tres-bon Theologien. Il avoit étudié l'Ecriture Sainte & les Peres. Il avoit beaucoup de bon sens & de solidité de jugement, & peut passer pour un des plus exacts & des meilleurs Controversistes de son temps. Ses Oeuvres qui avoient été imprimées séparément en Angleterre, ont été recueillies & imprimées en un seul volume à Wirtzburg, en 1597.

Jean
Fischer.

THOMAS MORUS,

CHANCELIER

D'ANGLETERRE.

*Thomas
Morus.*

THOMAS MORUS, étoit d'une honnête famille de Londres; quoiqu'elle ne fût pas d'une qualité fort distinguée. Les Auteurs ne conviennent pas de l'année de sa naissance: car selon les uns, il naquit en 1473. selon les autres en 1477. & selon d'autres en 1483. Son pere appellé Jean Morus, expliquoit le Droit Anglois à Londres, c'est à dire, qu'il faisoit la profession d'Avocat consultant, donnant des résolutions & des décisions touchant les questions sur lesquelles il étoit consulté: emploi alors fort honorable & fort lucratif en Angleterre. Il eut soin de l'éducation & de l'instruction de son fils, qui se donna tout entier à l'étude des belles Lettres, malgré son Pere, qui l'arracha de ses études, pour lui faire embrasser sa profession. Il s'y appliqua quelque temps & fut estimé pour la consultation; mais il ne négligea point les belles Lettres, & il voulut aussi lire les Ouvrages des Peres. Il expliqua publiquement dans sa jeunesse les Livres de la Cité de Dieu de saint Augustin; & il se seroit entièrement dévoué à cette dernière profession, s'il n'eût senti qu'il pouvoit difficilement se passer de femme. Il aimait mieux, dit Erasme, être un mari chaste, qu'un Prêtre impudique. Il fut marié trois fois, & eut trois filles & un fils de sa première femme. Il fut long-temps Juge ou Syndic de la Ville de Londres; & rendit la Justice avec tant d'intégrité & de sagesse, que le Roi Henri VIII. le jugea capable d'emplois plus considérables. Il le fit venir à la Cour malgré lui. Il l'envoia en France & dans les Pays-Bas en qualité d'Ambassadeur, pour négocier des affaires d'Etat. Il le combla de charges & d'honneurs en le faisant Conseiller d'Etat, Chevalier, Vice-Treasuryer du Roiaume d'Angleterre, Chancelier & Administrateur du Duché de Lancastre; & enfin Chancelier du Roiaume le 26. d'Octobre de l'an 1529. à la place du Cardinal Wolsey. Ces honneurs ne changeront point les mœurs de Morus. Il continua toujours le même amour pour la justice, la même douceur, la même manière de

vivre. Il se gouverna de manière qu'il étoit *Thomas* agréable à son Prince, considéré de la No- *Morus* blesse, aimé du peuple, estimé par les gens de Lettres, & dans une réputation générale de sagesse, de probité & de Religion, n'ayant point d'autres ennemis que ceux de l'Etat, & de l'Eglise. La place éminente où il étoit, lui devint bien-tôt à charge; & s'étant trouvé attaqué de maladie, il prit ce prétexte pour demander à Henri VIII. qu'il voulût agréer qu'il se retirât, prévoyant sans doute les révolutions qui alloient arriver. Il donna sa démission, & se retira de la Cour le 15. de Mai 1531. pour ne songer le reste de ses jours qu'à se préparer à l'autre vie. Il ne jouit pas long-temps du repos qu'il croioit s'être procuré: car ayant refusé de signer l'acte du Parlement, qui déclaroit le Roi d'Angleterre Chef de l'Eglise Anglicane, il fut arrêté; & après avoir été quatorze mois resserré très-étroitement dans la Tour de Londres, sollicité plusieurs fois inutilement d'approuver l'Acte du Parlement, il fut conduit à l'Audience le premier jour de Juillet 1535. On lui demanda pourquoi il ne vouloit pas reconnaître le Roi pour Chef souverain des Eglises d'Angleterre, comme le Clergé l'avait reconnu, & suivant la Loi du Parlement. Il dit qu'il n'avoit point voulu parler de ce Règlement; & qu'étant séparé du monde, & jeté en prison comme un ennemi, qui n'étoit plus membre de l'Etat, il n'étoit pas nécessaire qu'il dit son avis sur cette Ordonnance: qu'il ne vouloit plus se mêler des affaires du monde, & qu'il avoit résolu de ne plus songer qu'à servir Dieu, méditer la Passion du Sauveur & se préparer à la mort. Il fut accusé d'avoir écrit à l'Evêque de Rochester, pour le confirmer dans sa résolution. On le pressa de dire son sentiment sur la Loi du Parlement, & il ne put s'empêcher de déclarer ouvertement ce qu'il en pensoit. Là-dessus il fut condamné à avoir la tête tranchée; & sa sentence lui ayant été prononcée, il fut reconduit à la Tour. La mort n'étonna point: il employa les cinq jours de vie qui lui restèrent, à s'y préparer, & alla le 6. de Juillet au supplice avec la joie & la confiance des anciens Martyrs.

L'Ouvrage de Morus où il y a le plus d'esprit, est son Utopie, dans laquelle il a dressé à l'imitation de Platon, le plan d'une République parfaite. Rien n'est plus agréable & en même temps plus instructif & plus utile pour la vie civile que cet Ouvrage. Il est plein de quantité de maximes & de loix dont on peut faire un très-bon usage dans les Etats, &c.

Thomas & Morus. & découvrent les sources de tous les maux dont ils font affligés; mais il contient peu de choses touchant la Religion, si ce n'est ce qu'il dit de celle des Utopiens, sur laquelle il fait des remarques que l'on peut appliquer à celle des Chrétiens: comme par exemple, que les Utopiens laissent la liberté de la Religion chez eux, qu'ils ne forcent personne d'embrasser celle qu'ils ont: qu'ils permettent qu'on se serve de raisons & de discours modérez, pour établir la Religion qu'on croit la véritable; mais qu'ils ne souffrent pas qu'on se serve de violence ni de discours insolens & séditieux: qu'ils ont parmi eux des gens qui sont confister leur Religion à servir le public, comme à assister les malades, à rétablir les grands chemins, les ponts, les chauffées, à faire des édifices publics, &c. qu'il y en a qui font profession de garder la virginité, qui s'abstiennent entièrement de manger de la viande, & qui mènent une vie austère & pénible; qu'il y en a d'autres qui se marient & vivent comme le reste des hommes: que les premiers sont plus respectez parmi les Utopiens; parce qu'ils vivent ainsi par un motif de Religion: que les Prêtres des Utopiens sont d'une sainteté exemplaire: qu'il n'y en a que treize dans chaque Ville, savoir, un dans chaque Temple, qu'ils obéissent tous à un Pontife: qu'ils sont choisis par le peuple, & consacrez par le college des Prêtres; qu'ils ont droit d'exhorter, de reprendre & d'interdire aux hommes l'usage des choses sacrées: peine que les Utopiens craignent plus que toute autre; parce que ceux qui en sont punis, passent pour infâmes: qu'ils ont la conscience déchirée par l'horreur que leur imprimela Religion; & qu'ils sont punis corporellement par les Magistrats, s'ils ne sont promptement pénitence. Ces Prêtres des Utopiens peuvent avoir des femmes; mais cela est rare parmi eux; & s'ils en ont, ce sont des veuves, ou des filles âgées, & d'une vie très-régulière. Ce qu'il dit encore des Temples, des Habits des Prêtres, des Fêtes, des Obsèques & des autres Ceremonies des Utopiens, peut avoir aussi quelque application, quoi que plus éloignée, à celles des Chrétiens; & ce qu'il remarque encore, que les jours de Fêtes; ils se confessent & se demandent pardon les uns aux autres, avant que d'entrer dans leurs Temples, est la pratique littérale d'un des préceptes de l'Evangile.

L'Histoire de Richard III. Roi d'Angleterre, qui n'est pas achevée, ne regarde point notre sujet, non plus que les Epigrammes & les Versions de quelques Traitez de Lucien.

Mais la Réponse à ce que Luther avoit écrit contre le Roi d'Angleterre, est un Ouvrage de Theologiz. Elle est plus élégante que celle de l'Evêque de Rochester; mais elle n'est pas si profonde ni si folide. C'est une controverse où il entre beaucoup de personnel, & où Luther est poussé vivement. Cet Ouvrage de Morus est partagé en deux Livres.

L'Explication de la Passion de J. C. contient des réflexions morales sur l'Histoire de la Passion de Notre-Seigneur, tirée des quatre Evangelistes, selon le Monestier de Gerson, dont il suit l'ordre. Il finit à ces paroles: *Alors ils s'approcheront, & mireront les mains sur Jesus.* Sanderus dit que Morus composa cet Ouvrage dans la prison, & qu'il fut enlevé pour être conduit au supplice dans le temps qu'il en étoit à cet endroit de la Passion de Notre-Seigneur. Ce même Auteur parle encore d'un autre Ouvrage que Morus composa dans sa prison, écrit en Anglois, de la Consolation dans la tribulation. Ce Traité n'a point été traduit en Latin, ni imprimé. Il y a enfin une belle Priere tirée des Pseaumes, pour implorer le secours de Dieu contre la tentation; & exprimer le mépris que l'on a pour le démon; & les sentimens d'espérance & de confiance en Dieu. Ce sont-là les Oeuvres de Thomas Morus imprimées à Louvain en 1566.

Si l'on veut voir un beau portrait du corps, de l'esprit & des mœurs de Morus, il faut lire la trentième Lettre du dixième Livre des Lettres d'Erasme, écrite à Ulric Hutten. Il y est dépeint comme un homme accompli, pieux, sçavant, vertueux, prudent, équitable, de bonne humeur, agréable en conversation, humble, charitable, constant; en un mot, orné de toutes les belles qualitez que l'homme peut souhaiter. Sa maison étoit comme le domicile des Muses. Il vivoit très-bien en Latin; mais il étoit encore plus habile dans la Langue Grecque. Il s'étoit exercé à toute sorte de stile, pour s'en faire un bon. Personne ne parloit mieux sur le champ. Il avoit l'esprit présent & pénétrant: sa mémoire ne lui manquoit jamais: ses pensées sont fines: son discours est vif, élégant & sublime. Il ne manque point de sèmi de subtilité. Il étoit même fort piquant dans la dispute, comme il l'a fait voir dans son Traité contre Luther. Il a été généralement estimé de tous les Sçavans de son temps; & n'a point eu d'autre adversaire parmi les gens de Lettres, que Germain Brie, qui fit l'*Anti Morus*. Des Epigrammes de Morus contre une Description

Thomas Morus. que Germain Brice avoit faite en vers d'un Combat d'un Vaisseau François conduit par le Capitaine Hervée contre deux Anglois, donnerent occasion à cette querelle. Brice fut touché si vivement de la maniere insultante dont Morus avoit raillé sa Piece, qu'il fit une Satyre très-violente contre lui sous le titre d'*Anti-Morus*, qui ne parut que long-temps après les Epigrammes. Ce Livre fut assez mal reçu du Public; & les gens de Lettres le trouverent fort mauvais. Erasme témoigna à Brice, qu'il n'approuvoit pas son procédé; & lui manda qu'il s'étoit fait plus de tort par cet écrit, qu'il n'en avoit fait à Morus. Il lui conseilla de faire son possible pour en retirer les exemplaires. D'autre côté, il engagea Morus de supprimer la Réponse qu'il avoit faite. On peut voir là-dessus la Lettre 35. du treizième Livre, & les 15. & 16. du quinziesme. La dernière est de Morus qui écrit à Erasme avec beaucoup de moderation sur ce sujet. Il y a encore parmi les Lettres d'Erasme, une excellente Lettre de Morus sur sa démission de la charge de Chancelier avec son Epitaphe. Livre 27. Epitre 9.

JEAN DRIEDO.

Jean Driedo. JEAN DRIEDO, en Flamand *Driedo*, natif de Turnhout dans le Brabant, fit ses études à Louvain, & s'appliqua fortement à la Philosophie & aux Mathématiques. Il reçut le bonnet de Docteur en Theologie au mois d'Août 1512. Ce fut Adrien Florent (depuis Pape sous le nom d'Adrien VI.) qui le lui donna, & qui en faisant la cérémonie, l'avertit qu'il ne devoit pas s'attacher si fortement aux sciences profanes; & qu'après les avoir étudiées pendant un temps, il devoit s'appliquer à la Theologie. & y faire servir ces sciences. Il suivit ce conseil, & devint Professeur en Theologie dans l'Université de Louvain. Il fut aussi Curé de saint Jacques, & Chanoine de saint Pierre dans la même Ville. Sa profession ne l'empêcha pas de prêcher & d'écrire des Livres. Il s'opposa au Lutheranisme avec beaucoup de vigueur; mais il écrivit modestement, sans aigreur, & sans passion. C'est de quoi Erasme le loua dans la dixhuitième Lettre du douzième Livre. Il mourut à Louvain le 4. d'Août 1535.

Le jour est marqué dans son Epitaphe *Joan* mais l'on y a mis par erreur l'année 1555. pour *Driedo*. 1535.

Ses Oeuvres sont un Traité de l'Écriture, & des Dogmes Ecclésiastiques, en quatre Livres: un Traité de la Concorde du Libre-Arbitre & de la Prédestination: un autre Traité de la Grâce & du Libre-Arbitre: un Traité de la Captivité & de la Redemption du genre humain; & un Traité de la Liberté Chrétienne en trois Livres. Le premier de ces Traitez a été imprimé à Louvain en 1533. & 1550. les autres au même lieu en 1547. & 1552.

Le Traité de l'Écriture Sainte & des dogmes Ecclésiastiques, est précédé d'un Avertissement qui mérite d'être lu. Driedo y demande deux choses pour le rétablissement de la paix: la première, qu'on s'appliquât avec soin à rechercher l'ancienne Tradition, & qu'on la prit pour regle: la seconde, qu'on se donnât la patience d'examiner les Scholastiques. La première feroit connoître que les erreurs que l'on rejette, sont des nouveautés contraires à ce que les Apôtres & leurs successeurs ont enseigné: & la seconde apprendroit que les Scholastiques conviennent tous dans les dogmes qui concernent le fonds de la Religion, & qu'ils ne sont en contestation que sur des questions problematiques. Il avoue qu'il se peut faire que les Scholastiques de ces derniers temps aient agité des questions inutiles; mais il remarque que les heresies ont obligé de traiter des questions auxquelles on n'auroit pas pensé, si les veritez qui ont des liaisons à ces questions n'avoient été attaquées. Il rapporte ensuite les articles sur lesquels on en impose aux Scholastiques, en les accusant d'erreurs qu'ils n'ont point soutenues: comme de ne plus enseigner la nécessité de la Foi en J. C. pour être justifié, de tenir qu'on merite la grace par ses bonnes œuvres; & que l'on obtient la remission des pechez par les propres forces. Il soutient que rien n'est plus éloigné de la doctrine de l'École: que l'on y enseigne qu'on ne peut être justifié ni sauvé sans la Foi en JESUS-CHRIST, & qu'aucun ni Juif, ni Gentil n'a été sauvé sans cette Foi; mais que cette Foi doit être vive & accompagnée de Charité pour justifier: qu'il n'y a point de Theologien qui ne convienne que l'homme ne doit point s'appuyer sur ses merites, mais sur la grace & la misericorde de Dieu; & qu'il n'y a aucun merite qu'à cause de J. C. & par J. C.

Il examine dans le premier Livre, quels sont les

Jean
Driedo.

les Livres canoniques de l'Ancien & du Nouveau Testament; & répond aux difficultez qu'on fait contre ceux que l'Eglise reçoit.

Il traite dans le second, des Versions, des Editions & du Sens de l'Ecriture Sainte. Il préfère les Textes originaux aux Versions, & avoue que la Vulgate n'est pas exempte de fautes. Il croit qu'un même passage peut avoir plusieurs sens littéraux. Il établit pour règle du sens de l'Ecriture Sainte, la doctrine de l'Eglise & la Tradition.

Dans le troisième, il explique les règles que saint Augustin a données pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte; & il y traite des obscuritez & des difficultez que l'on y peut rencontrer, soit pour les termes, soit pour les choses. Il y a bien de l'érudition dans ce Livre, qui comprend beaucoup de choses; mais en traitant de la Chronologie, il s'est laissé tromper par le faux Berose, & par les autres Auteurs supposez d'Annius de Viterbe, qu'il allègue comme des Auteurs dignes de foi.

Le quatrième Livre, est des dogmes Ecclesiastiques: il a six Chapitres. Il traite dans le premier, des Livres apocryphes, & de l'autorité des Ouvrages des Peres: dans le second, de la véritable Eglise de JESUS-CHRIST: dans le troisième, de l'Eglise de saint Pierre, ou du Saint Siege Apostolique: si on doit la reconnoître & l'honorer comme le Chef & la Mere des autres Eglises; & s'il faut que tous les Fideles soient soumis à l'Evêque de Rome comme au Pasteur universel de l'Eglise: dans le quatrième, de l'autorité & de la puissance de l'Eglise: si l'on est obligé d'adhérer à ses décisions comme aux Livres de l'Ecriture Sainte: dans le cinquième, des choses que l'on doit croire à cause de l'autorité de l'Eglise; quoiqu'elles ne se trouvent pas dans l'Ecriture Sainte; comme le Baptême des enfans, les Sacramens, le Célibat, les vœux Monastiques, le Sacrifice de la Messe, le Culte des Saints, le Purgatoire, les Prières pour les Morts, l'Intercession des Saints. Le sixième contient une Réponse aux objections que l'on peut faire sur ces Articles.

Driedo traite toutes ces matieres par tradition, & appuie la doctrine de l'Eglise sur l'Ecriture Sainte, sur les décisions des Conciles & les sentimens des Peres, dont il cite les passages les plus beaux & les plus formels; & ne s'amuse point comme quelques autres Controversistes, à chicaner & à entrer dans des disputes personnelles. Il s'attache à établir la vérité, sans attaquer les personnes: & c'est ce

Jean
Driedo.

qu'il a fait préférer avec justice par Brafme à tous les autres Controversistes de son temps. Il peut même être comparé à ceux qui ont été les plus celebres Controversistes dans notre siècle; & on peut dire, qu'il ne lui manque qu'un peu plus de critique sur les Auteurs; faute de laquelle il cite souvent les fausses Décretales des Papes, les Ouvrages de saint Denys, & d'autres Ecrits supposés.

La matiere de la Grace & du Libre-Arbitre, est une des plus épineuses & des plus difficiles de la Theologie. Elle commençoit à être agitée dès ce temps-là, parce qu'elle faisoit un des principaux sujets de la controverse avec Luther. C'est aussi sur quoi Driedo a travaillé avec le plus d'application, & fait le plus d'Ouvrages. Le premier, est de l'Accord du Libre-Arbitre avec la Prédestination. Il semble peut-être aux Lecteurs, dit-il dans sa Préface, que je ne dois pas parler d'une matiere si difficile & si sublime que celle de la Prédestination & de la Reprobation; & on croira que c'est une chose temeraire & inutile de sonder les secrets de la volonté de Dieu. Pour montrer qu'il n'en est pas ainsi, il remarque que rien ne nous est plus souvent représenté dans l'Ecriture Sainte, que la volonté de Dieu agissant tantôt par miséricorde, & tantôt par justice: que notre salut y est attribué à sa volonté, à sa grace & à sa miséricorde, & la damnation & le péché à notre volonté: qu'ainsi Dieu nous donnant par sa Prédestination une grace qui nous est point due; & nous la refusant par sa Reprobation qui est suivie de la peine que merite notre péché; cette doctrine ne peut être que très-utile à toutes les Chrétiens, tant pour humilier l'orgueil du Libre-Arbitre, que pour relever la grandeur & la gloire de la grace & de la miséricorde divine. La Prédestination releve la miséricorde de Dieu; la Reprobation fait connoître sa justice. Par là l'homme connoît sa misère, & voit le besoin qu'il a de la grace & de la miséricorde de Dieu: deux choses qu'il est très-important de savoir; & que l'on ne peut ignorer, sans demeurer dans la misère. Tout Chrézien doit savoir qu'il est né vasa de deshonneur, & qu'il ne peut être devenu un vasa pretieux que par la volonté de Dieu, qu'il a prédestiné gratuitement; & que si Dieu l'avoit laissé dans la damnation qu'il meritoit par le péché, il n'auroit fait aucune injustice. Il conclut de ces maxi-

Jean
Driedo.

maximes, que l'on doit divulguer, & rendre populaire la doctrine de la Prédestination & de la Réprobation, & q. en on-seulement elle n'est pas nuisible; mais qu'au contraire elle est nécessaire au peuple, & très propre à le confirmer, le nourrir & l'entretenir dans la Foi Chrétienne, pourvu qu'on la présente à propos. Il ajoute néanmoins, que parce qu'il y a des personnes qui traitent la matière de la Prédestination & de la Réprobation d'une manière trop dure, & qui nient le Libre-Arbitre, il faut apporter un sage tempérament, & user de précaution dans l'exposition de cette doctrine, particulièrement quand on parle au peuple. Il le propose donc aiant à traiter ce sujet, d'éviter deux extrêmes: l'une, d'aneantir le Libre-Arbitre, enlevant la grace de JESUS-CHRIST; l'autre d'affaiblir la grace de J. C. en soutenant la liberté.

Il partage son Ouvrage en deux parties, & la première en trois Chapitres. Il se propose d'expliquer dans le premier, le sens des termes dont on se sert dans cette matière: dans le second, s'il y a quelque cause de la Prédestination ou de la Réprobation de la part de la volonté de l'homme prévue: dans le troisième, il veut accorder les expressions de l'Ecriture Sainte & des Peres, qui paroissent opposées les unes aux autres. Selon lui, la Prédestination n'est pas seulement la volonté de Dieu, par laquelle il veut donner la beatitude éternelle à ceux qu'il a prévus qui mourront dans la justice: elle ne renferme pas seulement la prescience du salut; mais le decret, l'intention & la volonté de Dieu de sauver le Prédestiné par les moyens qu'il lui prépare pour obtenir la vie éternelle: de même la Réprobation n'est pas seulement une prévision du péché & de la peine qui suivra le péché du reprobé; mais l'ordonnance de la peine due au péché. La différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'est que la Prédestination renferme la préparation à la gloire, & les moyens qui y conduisent, au lieu que la Réprobation n'est pas une préparation des moyens qui conduisent à la peine; parce qu'il prépare la peine à ceux qui pechent, & ne prépare pas leurs volontés à la faute. S'il permet le péché, ce n'est pas pour le punir; mais pour faire éclater sa justice dans la punition des pechez que l'homme a commis par sa propre volonté.

Entrant ensuite dans la principale question, si Dieu prédestine les hommes à la gloire en conséquence de la prévision de leurs merites;

Jean
Driedo.

c'est à dire, des actions qu'ils font par leur Libre-Arbitre aidé de la grace; il rejette ce sentiment, & conclut selon les principes & les raisonnemens de saint Augustin, que la Prédestination est toute gratuite; & que le bon usage de la Grâce & les merites ne font pas la cause, mais l'effet de la Prédestination divine.

Quant à la Réprobation, il croit que comme ce n'est point en vue d'aucun merite, que Dieu accorde la première grace au Prédestiné; de même ce n'est point à cause d'aucun démerite du Reprouvé, que Dieu permet qu'il tombe dans le péché, ou qu'il ait le péché originel: car Adam n'avait point de démerite, pour lequel Dieu lui ait permis de pecher; & les enfans n'ont point mérité le péché originel par aucun péché précédent. C'est à cause de la desobéissance d'Adam, que Dieu a permis que tous ses Descendans naquissent dans le péché originel. Adam a été créé dans un état qu'il pouvoit pecher & ne pas pecher. Dieu a permis qu'il pechât, en ne lui donnant pas un secours qui l'eût infailliblement empêché de pecher; secours qu'il ne lui devoit pas. Son péché a rendu tous ses Descendans coupables & sujets à la mort & à la damnation. Dieu a été le maître de tirer de cette masse de corruption, ceux qu'il lui a plu par sa miséricorde; & de laisser les autres dans l'Etat où ils étoient réduits par le péché originel. C'est ainsi que Driedo explique la Prédestination & la Réprobation, conformément aux principes de saint Augustin. Il se propose les objections que l'on peut faire contre cette doctrine, & y répond suivant les mêmes principes, & par des passages de ce Pere.

Pour accorder cette doctrine de la Prédestination avec le Libre-Arbitre, il pose les maximes suivantes. La première, que quoi que la prescience des merites ne soit pas la cause de la Prédestination; la prescience des pechez est la cause de la Réprobation, en prenant la Réprobation pour la condamnation du pecheur au supplice éternel. La seconde, que quoi que l'Apôtre dise que Dieu fait miséricorde à qui il veut, & qu'il endure ce qu'il veut, cette volonté de Dieu n'est pas sans raison; elle est au contraire toute pleine de sagesse: que sa raison n'est pas néanmoins le merite de l'homme; mais la manifestation de sa justice sur les Reprouvés, & de sa miséricorde envers les Prédestinés: qu'il peut avoir aussi des raisons particulières pour appeller à la Foi & à la Grâce quelques-uns des

Jean Driado. des Reprouvez ; mais qui sont ou entièrement cachées, ou tout à fait incertaines. La troisième maxime , est que notre damnation vient de nous , & notre salut de Dieu : personne n'étant damné que par sa propre faute , & personne n'étant sauvé que par la Grace de Dieu : car ce n'est point la résolution que Dieu a prise de permettre le péché , qui est la cause que les hommes sont punis ; c'est le péché originel ou actuel. La quatrième , que quoique les Saints & les personnes qui ont de l'accès auprès de Dieu , ne puissent pas obtenir par leur merites les choses qui n'entrent pas dans l'ordre de la Prédestination , ils peuvent obtenir de Dieu qu'il accorde au Prédestiné les bonnes œuvres & les récompenses , qui sont selon sa volonté. La cinquième , que quoique toute la Prédestination n'ait point d'autre cause que la volonté de Dieu ; néanmoins entre les effets de cette Prédestination generale , il y en a qui sont causés les uns des autres , & que la Foi est le principe & la première cause des bonnes œuvres. La sixième , que Dieu abandonne les hommes , & les endureit en leur refusant les grâces , à cause des pechez précédens qui ont mérité cet abandonnement & cet endureissement. La septième , qu'un Chrétien ne doit point être étonné de ce que Dieu separe les uns de la masse de corruption , & qu'il y laisse les autres , parce que la foi lui doit apprendre que tout le genre humain a mérité la condamnation par le péché du premier homme : que si l'on demande pourquoi Dieu fait grace à l'un , & ne la fait pas à l'autre ; on peut répondre que cette question est pareille à celle d'une personne qui demanderoit pourquoi Dieu n'a pas fait le monde autrement qu'il est.

Dans la seconde partie , après s'être proposé les plus fortes objections que l'on peut faire pour montrer que la Prédestination gratuite ne peut s'accorder avec la liberté , il établit encore quelques maximes : la première , que la Prédestination ni la grace n'impose aucune nécessité de contrainte à la volonté , & n'y opere aucune immutabilité : la seconde , que la Reprobation ne détruit pas non plus la liberté de l'homme , puisqu'il suit ses mouvemens & sa volonté : la troisième , que l'on peut dire que celui qui est prédestiné , peut être reprouvé ; & que celui qui est reprouvé peut être prédestiné , si on ne considère que la mutabilité de la volonté de l'homme , qui peut se porter au bien & au mal , déchoir de la justice & de la Foi : la quatrième , que puisque l'on dit que Dieu peut faire plusieurs

Tome XIV.

choses qu'il ne fera jamais , & qu'il a résolu de ne faire jamais ; de même on peut dire que l'homme peut faire ce que Dieu a prévu qu'il ne feroit pas : la cinquième , que la liberté de l'homme en cette vie , consiste non-seulement en ce que sa volonté agit sans contrainte , & suivant son gré ; mais encore en ce qu'elle agit sans nécessité , & d'une manière contingente , donnant son consentement à ce qu'elle veut , & pouvant n'y pas consentir. Sixièmement , il s'agit de la fameuse distinction du sens composé & du sens divisé , quoi qu'il n'emploie pas ces termes : *Le Prédestiné ne peut pas mourir dans le péché mortel.* Cette Proposition est vraie en tant qu'on veut simplement marquer l'impossibilité de l'attribuer avec le sujet pris dans toute son étendue ; comme quand on dit , il ne se peut pas faire qu'un homme qui dort marche ; c'est à dire , tant qu'il dort ; mais ces propositions ne seroient pas vraies , si l'on vouloit dire , que ces choses sont absolument impossibles.

De ces principes , il tire les conclusions suivantes : la première , que quoique le Prédestiné serve Dieu par la Foi & par la Charité que Dieu lui a inspirées ; & qu'il persévère jusqu'à la fin dans la bonne volonté que le Saint-Esprit lui a donnée , il a toujours le pouvoir de commettre le péché ; & que de même le Reprouvé sert le Diable par sa mauvaise volonté que Dieu n'a point faite en lui ; mais qui vient de l'homme même , qui consent à la suggestion du démon. La seconde , que quoique le Libre- Arbitre de l'homme ne puisse pas empêcher l'effet de la Prédestination ou de la Reprobation , cependant ni l'un ni l'autre ne contraint la volonté de l'homme , & ne la nécessite à rien faire ; qu'elle demeure toujours libre ; & qu'il est en son pouvoir de faire le bien ou le mal. La troisième , que quoique Dieu ait prédestiné à la justice ceux qu'il a prédestinés à la gloire , il n'a pas prédestiné à la coupe ceux qu'il a prédestinés à la peine : car il couronne les œuvres dans les Prédestinés , & condamne dans les Reprouvés des actions qui ne viennent point de lui. La quatrième , que la Reprobation n'a ni excité la volonté au péché , ni préparé la malignité de la concupiscence , ni porté à la cupidité , ni été cause en aucune manière de la chute de l'homme. La cinquième , que quoique la Prédestination & la Reprobation ne dépendent pas du Libre-Arbitre de l'homme ; toutefois les bonnes œuvres auxquelles les hommes sont prédestinés , & les mauvaises dans lesquelles Dieu permet que les Reprouvés tombent , sont faites par la vo-

V

lonté

Jean
Driodes.

lonté libre de l'homme d'une manière contin-
gente. Ainsi quoiqu'un Prédestiné ne puisse
pas de toute éternité être reprouvé, il peut
faire des choses auxquelles il n'a point été pré-
destiné; & quoiqu'un Prédestiné ne puisse pas
devenir Reprouvé, il peut toutefois l'être. La
fixième, que Dieu a élu avant la création du
monde, non ceux qu'il a prévus devoir croire
& obéir par les forces de leur volonté libre;
mais ceux qu'il a résolu de faire tels, & qu'il
feroit croire & obéir volontairement. On ne
doit pas pour cela dire qu'il ôte le Libre-Ar-
bitre; parce que Dieu incline tellement les
volontés à croire & à bien faire, qu'il les
fait croire & bien faire, non par une contrain-
te; mais librement & de leur bon gré.

Entre quantité d'objections auxquelles il ré-
pond, une des plus remarquables, est que les au-
tres Peres n'ont pas parlé de la même manière
de S. Augustin; & que S. Prosper avoué que
plusieurs Catholiques avoient été persuadés que
la doctrine étoit contraire à celle des Anciens. Il
répond que ceux qui sont dans cette pensée se
trompent: que quoique les prédécesseurs de
S. Augustin n'aient pas parlé si clairement que
lui de l'élection & de la vocation des Prédes-
tinez, parce que l'hérésie n'étoit pas encore éle-
vée, ils n'ont toutefois rien dit de contraire à la
doctrine de S. Augustin; qu'ils l'ont même ap-
prouvée, soit tacitement, soit expressement,
étant persuadés que Dieu avoit tout prévu,
qu'il gouvernoit toutes choses par sa volonté,
que sa prescience ne peut point être fautive,
ni ses desseins être fruitiers, ou leur exécution
empêchée: que personne ne peut être délivré de
la masse de perdition, que par la grace de Dieu,
& que celui qui en est tiré, a été élu & écrit
de toute éternité dans le Livre de vie; mais
qu'étant aussi écrit que ces Elus ne sont
point contraints de croire & de bien faire
malgré eux; qu'ils sont appelez à croire vo-
lontairement & librement: ces Peres qui
avoient à combattre les Manichéens, se font
plus appliquer à faire valoir ces expressions
que les premières; ce qui a trompé les Pré-
tres de Marseille, qui ont mal entendu le
sentiment des Peres. Il défend en passant le
sentiment de Fauste; mais il s'étend fort au
long pour expliquer la doctrine de saint Au-
gustin; & sa célèbre distinction des deux gra-
ces: de celle de l'état d'innocence, & de cel-
le de l'état de la nature corrompue: la pre-
mière étoit un secours sans lequel l'homme
n'auroit pas pû persévérer; mais qui ne le
faisoit pas persévérer: & la seconde est un
secours qui le fait persévérer.

Jean
Driodes.

C'est le fondement & la clef du Système de
S. Augustin, que Driedo fait & explique dans
cet Ouvrage & dans le suivant, qui est de la
Grace & du Libre-Arbitre, où il établit les mê-
mes principes, en refusant les erreurs des Pela-
giens touchant la Grace, les forces du Libre-
Arbitre, & le péché originel. Il y traite pro-
blématiquement la question, si les enfans
qui meurent sans baptême, souffrent la
peine du sens; mais il tient l'affirmative
plus probable. Il fait voir que la concupiscen-
ce & les misères de cette vie sont des effets du
péché. Après avoir refusé les Pelagiens &
ceux qui donnent trop au Libre-Arbitre, il
attaque les Manichéens, qui font Dieu au-
teur du mal; & combat dans le second Li-
vre ceux qui anéantissent, nient ou expliquent
mal le Libre-Arbitre. Il apporte d'abord,
suivant sa méthode, les objections contre le
Libre-Arbitre. Il pose ensuite des principes,
& il répond enfin aux objections qu'il s'étoit
proposées. C'est en quoi consiste la première
partie de ce Livre. Dans la seconde il répond
aux objections de Pelage contre la Grace & le
péché originel. Enfin il répond dans la troi-
sième aux objections des Manichéens, en sui-
vant toujours exactement les principes & les
sentimens de saint Augustin.

Le Livre de la Captivité & de la Redemp-
tion du genre humain, a été composé après les
précédens; mais il remarque dans sa Préface
qu'il doit les précéder, parce qu'on ne peut
bien raisonner de la Grace & du Libre-Arbitre,
que l'on n'ait auparavant connu la Capti-
vité & la Redemption du genre humain. Il
partage cet Ouvrage en six Traitez. Il rappor-
te dans le premier les hérésies & les erreurs
contre ce mystère. Dans le second il découvre
la source & l'origine de la captivité dont
J. C. nous a délivrés; & fait connoître la
grandeur des grâces que J. C. nous a mé-
ritées. Dans le troisième, il refuse les argumens
des Herétiques & des Païens contre le mys-
tère de notre Redemption. Dans le quatrième,
il apporte les raisons pour lesquelles le fruit de
la Passion de J. C. est appliqué à quelques-
uns, & non pas à d'autres. Il examine dans
le cinquième, si chaque homme a dans cette
vie, un secours suffisant pour pouvoir être fait
participant du fruit de la Passion de J. C. v s.
C H A P I T R E. Dans le dernier, il établit les
principes généraux sur la grace & sur le Li-
bre-Arbitre. Il y a de tres-belles choses dans
ce Traité sur la chute de l'homme, sur la
redemption de J. C. sur les choses qu'il a mé-
ritées, sur les merites des Saints, sur la sa-
tisfaction

*Tran-
Driedo.*

tification de J. C. pour les hommes, sur le fruit & les effets de la Passion & de la Mort, &c. Il montre que l'application du fruit de la Passion de J. C. ne se fait pas par la simple foi, par laquelle un homme croit fermement que ses pechez lui sont remis; & que la foi qui nous justifie, doit être accompagnée de bonnes œuvres. Les hommes sont préparés à cette foi extérieurement par la prédication, par le ministère des hommes, par la crainte, par les occasions, &c. & intérieurement par la grâce de J. C. qui prévient leurs volontés. Le fruit de la Passion n'est pas appliqué à tous les hommes, quoique J. C. soit mort pour tous & que tous puissent profiter de sa Mort, s'ils veulent croire; parce que tous les hommes ne sont pas appelés, également, & n'ont pas reçu les mêmes grâces: que quelques-uns en sont privés; parce qu'ils n'ont pas voulu croire, d'autres, parce qu'ayant eu la Foi & la Justice, ils l'ont perdue par leurs pechez: d'autres enfin, parce qu'ils n'ont pas mérité de la recevoir. Il ne croit pas que tous les hommes aient des secours suffisants pour croire ou pour se relever de leur chute, quand ils sont déchus de la grâce qu'ils ont une fois reçue. Cependant il dit qu'il ne faut jamais désespérer de personne en particulier, & croire que Dieu donne à tous les pecheurs dans certains temps, & dans certaines occasions, des secours intérieurs suffisants, par lesquels ils peuvent croire qu'il y a un Dieu, qu'il est remunérateur des Justes, & ne pas mépriser JESUS-CHRIST l'auteur du salut qui leur est revelé. Si les enfans n'ont pas de secours en leurs personnes, ils les ont dans leurs parens, ou ils les ont eus dans Adam, qui en ayant mal usé, a été cause de leur perte.

Driedo après avoir ainsi écrit de la Redemption de J. C. crût devoir traiter de la liberté Chrétienne & Evangelique. Les Novateurs abusoient de ce nom en soutenant que cette liberté donne le droit de vivre comme on veut suivant les prétendus mouvemens du Saint-Esprit, en observant seulement les regles de l'amour de Dieu & du prochain & les loix de l'Evangile prises suivant le sens qu'elles semblaient avoir. C'est cette erreur que Driedo combat dans le premier Livre; & pour le faire selon sa méthode, il examine ce que c'est que liberté. Il distingue trois sortes de servitudes marquées dans l'Ecriture Sainte; la servitude du péché, la servitude de misère, & la servitude de contrainte ou de nécessité. Il y a de même trois sortes de liberté: la première consiste dans l'exem-

tion de contrainte ou de nécessité: la seconde, dans l'exemption de péché: la troisième, dans l'exemption de misère. Il distingue trois degrés dans l'exemption de péché & de misère: le premier de ne pouvoir pas pecher ni être sujet à la misère; c'est l'état des bienheureux: le second, de pouvoir ne plus pecher & ne pas être troublé; c'étoit l'état du premier homme dans l'innocence: le troisième, d'être dans la nécessité d'être sujet aux misères de la vie, & de ne pouvoir pas être entièrement exempt de tout péché; mais d'en être tellement délivré par la grâce qu'il ne regne plus dans ce corps mortel. C'est cette dernière liberté que JESUS-CHRIST nous a méritée. Elle ne consiste pas à faire tout ce qui nous plaît. Elle n'exempte pas de la sujétion introduite par les loix civiles ou naturelles, ni de l'obéissance que les sujets doivent à leur Prince, les Citoyens aux Magistrats, ou les Serviteurs à leurs Maîtres. Elle ne rompt pas les obligations contractées par les vœux ou par les sermens. Elle ne rend pas les biens communs: elle ne donne pas la liberté de violer impunément toutes les loix humaines. Cela donne occasion à Driedo de traiter amplement des loix humaines, Ecclesiastiques & Civiles, & de faire voir que l'on est obligé en conscience de s'y soumettre & de les observer. Il examine en particulier les cas dans lesquels elles obligent ou n'obligent pas. Il y traite du pouvoir des Papes & des Evêques, de l'immunité des Clercs, de la coutume, de l'élection, de l'excommunication & de la déposition des Papes & des Rois, de la pluralité des femmes, & de plusieurs autres questions, qui sont plutôt de Droit que de Theologie.

Il examine plus en particulier dans le Chapitre premier du second Livre, les cas dans lesquels les loix humaines obligent & n'obligent pas. Il rejette le sentiment de Gerson, qu'elles n'obligent point, si elles n'ont une liaison avec la Loi divine ou naturelle. Il croit que les Loix injustes n'obligent point en conscience; mais que les Loix positives qui commandent de faire une chose qui n'est d'ailleurs ni commandée ni défendue par aucune Loi divine, sont d'obligation; mais que les Loix sont susceptibles d'interprétations. Il traite dans le second Chapitre, des Puissances Ecclesiastiques & Civiles, & est très-favorable à l'Ecclesiastique. Dans le troisième, il condamne les défenses de leguer des biens aux Eglises. Le quatrième est contre les Ecclesiastiques qui retiennent les biens d'Eglise, sans s'acquitter de l'office pour lequel le Benefice leur est donné.

*Tran-
Driedo.*

Jean
Dreide.

né, & contre les Pasteurs absens de leur troupeau, ou qui ont plusieurs Benefices. Dans le cinquième, il traite de la justice & de l'injustice des impôts. Dans le sixième, de la justice de la guerre & de la punition de mort. Il demande à un malfaiteur est obligé de se mettre en prison; & s'il peut rompre la prison pour s'enfuir. Il croit qu'il le peut, pourvu qu'il ne fasse point de violence au Juge, ni aux Officiers qui le gardent. Il ne croit pas qu'un Criminel soit obligé de découvrir un crime qui lui causeroit la mort à lui ou à un autre; & blâme la question que l'on donne pour savoir les complices, à moins qu'il n'y ait apparence qu'ils pourroient recommencer à commettre les mêmes crimes. Dans les deux Chapitres suivans, il traite des Ordonnances des Evêques & des excommunications: dans le neuvième, de l'ignorance qui peut excuser: dans le dernier, de plusieurs cas particuliers sur l'excommunication.

Dans le premier Chapitre du troisième Livre, il propose treize argumens contre l'obligation d'obéir aux Loix humaines sous peine de péché, & y répond dans les suivans. Dans le septième, il montre que les heretiques administrent véritablement les Sacramens, & qu'ils peuvent lier & délier, quand ils ne sont point séparés de l'Eglise. Dans le dixième & dans l'onzième, il fait voir que les Fideles peuvent recevoir licitement les Sacramens, de leurs Pasteurs & de leurs Evêques, quoique méchans, & qu'ils ne doivent point se séparer de leur communion, s'ils n'ont été nommément excommuniés par leurs Supérieurs.

PHILIPPE DECIVS

Philippe
Decius.

PHILIPPE DECIVS de Milan célèbre Jurisconsulte étudia le Droit à Pise, & ayant été reçu Docteur en cette science à l'âge de vingt-deux ans, y enseigna le Droit Canonique. Il y eut Felin pour collègue & pour antagoniste, qui lui ceda le champ, en se retirant à Rome; & eut ensuite le crédit de faire sortir Decius de Pise, où néanmoins il fut bien-tôt rappelé, après avoir professé quelque temps à Sienne. Mais son mérite singulier qui lui faisoit mépriser les confrères, le rendant odieux à ceux de sa profession, il fut obligé d'aller d'Université en Université, sans

pouvoir faire un long séjour en aucun endroit. Philippe Le Roi Louis XII. le demanda comme son *Decius*, sujet, & le fit venir de Padoue où il étoit, pour être Professeur à Pavie, aux gages de deux mille florins. Il fut par là obligé de soutenir le Concile de Pise auquel il fut appelé, & pour lequel il écrivit. Cela lui attira l'indignation & les foudres du Vatican; & l'armée ennemie étant entrée dans Pavie, sa maison fut pillée, & tout ce qu'il avoit, fut emporté. Ainsi Decius dépouillé de tous ses biens, se vit contraint de se retirer en France, & de demander quelque gratification au Roi. Il demeura deux ans à Bourges; & obtint enfin deux cens cinquante écus d'or d'appointemens avec une Charge de Conseiller au Parlement de Grenoble. Il eut ensuite une Chaire à Valence. Sa réputation lui attira un grand nombre d'Ecoliers. Le Pape Jules II. qui l'avoit excommunié, étant mort; Leon X. qui lui succéda leva l'excommunication de son Prédecesseur, & le manda à Rome pour y enseigner le Droit Canon. Il n'osa accepter ce parti, de crainte de déplaire au Roi François I. qui l'empêcha même de retourner à Pise. Il resta quelque temps à Pavie; mais voyant qu'on ne lui paioit point sa pension, & que la ville de Milan étoit assiégée par l'Empereur Maximilien, il retourna enfin à Pise, où il fit sa demeure ordinaire. Il mourut néanmoins à Sienne l'an 1535. âgé de 81. ans. Il s'étoit fait faire de son vivant un tombeau magnifique de marbre à Pavie, dont l'Epitaphe ne lui fit pas beaucoup d'honneur.

Nous n'avons pas parlé ici de ce Jurisconsulte à cause de ses Conseils & de ses Regles de Droit Civil, qui ne peuvent pas lui mériter une place parmi les Auteurs Ecclesiastiques; mais à cause de son Commentaire sur les Decretales, imprimé à Lyon en 1551. & à cause de son Conseil pour l'autorité de l'Eglise, à l'occasion du Concile de Pise; & du Discours composé pour la défense du Concile, qui se trouvent dans la Collection de Goldast tome 2. de sa Monarchie.

Il ne suit pas entièrement dans ces deux Ouvrages les principes des Theologiens de Paris sur l'autorité du Concile au dessus du Pape; mais il prétend qu'il y a des cas dans lesquels le Pape peut être jugé par le Concile; & entre ces cas, il met le scandale notoire qu'il donne à l'Eglise. Il fait voir dans la défense du Concile de Pise, que l'Eglise avoit besoin de réforme dans son Chef & dans ses Membres: que le Pape Jules II. le sachant bien

Philippe bien, & ne voulant pas convoquer de Concile general pour y travailler; les Cardinaux avoient été en droit de le faire pour le bien general de l'Eglise: que ce Concile ne pouvoit pas être assemblée à Rome, à cause de la violence du Pape, & que la convocation à Pise étoit legitime.

NOEL BEDA.

Noël Beda. NOEL BEDA, Docteur de la Faculté de Theologie de Paris, & Principal du College de Montaigu, fut un des Docteurs de son temps qui avoit le plus de crédit & d'autorité dans son Corps. Il en fut Syndic; & se signala non seulement dans les Censures contre le Févre d'Étaples, & contre Erasme; mais encore pour empêcher la conclusion qui passoit à la pluralité des voix en faveur du Divorce d'Henri VIII. Roi d'Angleterre. Ses emportemens déplurent à la Cour: mais au lieu de se modérer, il poussa les choses si loin en prêchant publiquement contre le Gouvernement, qu'il fut condamné par Arrêt du Parlement de Paris de l'an 1536. de faire amende-honorable. L'Arrêt fut exécuté, & il fit amende-honorable, devant l'Eglise de Notre-Dame de Paris, déclarant qu'il avoit parlé contre la vérité & contre le Roi, comme Latomus l'écrivit à Erasme dans sa Lettre datée du 29. Juin 1535. qui est la vingt-septième du vingt-huitième Livre des Lettres d'Erasme: après quoi Beda fut remis en prison; & ensuite envoyé à l'Abbaye du Mont Saint Michel, pour y être renfermé le reste de ses jours. Il les y finit peu de temps après.

Ses Ouvrages sont un Traité d'une Magdelaine, contre le Livre de le Févre d'Étaples & Josse Clichoué, imprimé à Paris en 1519. deux Livres contre les Commentaires de le Févre d'Étaples sur les Epîtres de saint Paul; & un troisième Livre contre les Paraphrases d'Erasme. Ibid. en 1526. une Apologie contre les Luthériens cachés. Ibid. en 1529. une Apologie pour les Filles & les petits-fils de Sainte Anne, contre le Févre d'Étaples: un petit Traité intitulé: Retablissement de la benediction du Cierge Paschal, & une Confession de Foi en François.

JACQUES LE FÈVRE.

D'ETAPLES.

JACQUES LE FÈVRE, est distingué de Jacques ceux qui portent le même nom, par le surnom d'Étaples, en Latin *Stapulenfis*, qui d'Étaples lui fut donné du lieu de sa naissance, qui est un petit Bourg de Picardie sur la mer. Il étoit de fort basse naissance, & très-petit de taille. Il fit ses études dans l'Université de Paris; mais il s'éleva au dessus des chicanes de l'Ecole; & fut un des premiers qui commencerent à chasser de l'Université la barbarie, à y faire revivre l'étude des Langues, & à y donner du goût pour les sciences solides. Il travailla d'abord sur la Philosophie & sur les Mathématiques. Ensuite il s'appliqua à la Theologie, & fut reçu Docteur de la Faculté. S'étant rendu suspect de favoriser les nouveautés de Luther, il fut obligé de se retirer de Paris à Meaux, où il fut quelque temps soutenu par l'Évêque; mais les Novateurs aiant été découverts & chassés de cette Ville, le Févre se retira à Blois, & ensuite en Guienne. Ce fut en ce temps-là qu'il fut dégradé de son Doctorat.

Le Parlement de Paris voulant proceder contre lui, reçut un ordre de François I. qui étoit alors prisonnier en Espagne, de surseoir ses poursuites. Marguerite Reine de Navarre, sœur de François I. le reçut à Nerac, où il demeura en liberté le reste de ses jours. Il fit un voyage à Strasbourg par ordre de la Reine de Navarre, afin de conférer avec Bucer touchant la Réforme. Il ne se sépara pas néanmoins de l'Eglise, & mourut fort âgé en 1537. Thomas Herbert Concilier de l'Electeur Palatin Frederic II. raconte dans une Relation d'un voyage de son Mièrre en Espagne, que ce Prince étant tombé malade à Paris en revenant d'Espagne, fut visité par la Reine de Navarre en 1538. & que dans une de ses visites, elle raconta la mort de le Févre de la manière suivante: qu'étant à sa table avec quelques autres Sçavans, il se mit à pleurer: & qu'elle lui aiant demandé la raison de sa tristesse, il lui avoit répondu que le souvenir de ses pechez l'affligeoit: que ce n'étoit pas qu'il eût commis d'impudicitez, puisqu'il Dieu lui avoit fait

Jacques
le Fèvre
d'Eta-
ples.

fait la grace de conserver sa virginité jusqu'à l'âge de cent & un ans: qu'il sentoît aussi sa conscience assez en repos à l'égard des autres passions; mais qu'il se repentoit de n'avoir pas enseigné la vérité au peril de sa vie, comme les autres; & d'avoir eu la foiblesse de se tenir dans ce lieu d'azile: qu'elle avoit tâché de lui remettre l'esprit par un discours qu'elle lui fit; & qu'après cela il lui avoit dit; il ne me reste plus après avoir fait mon Testament, que de m'en aller à Dieu: qu'il l'avoit fait son heritiere, à condition de donner tout ce qu'il avoit aux pauvres; & que s'étant retiré & mis sur son lit, il étoit mort sans aucun effort.

Il est difficile de croire toutes les circonstances de cette relation, & particulièrement l'âge de cent & un ans qu'on y donne à le Fèvre d'Etaples: car s'il avoit eu cent & un ans en 1537. il auroit été né l'an 1436. & il auroit eu plus de quatre-vingt-six ans lorsqu'il sortit de Meaux: mais il peut bien y en avoir quelques-unes de vraies; comme ce qui y est dit, qu'il avoit disposé de tous ses biens en faveur des pauvres, circonstance qui est marquée dans l'Epitaphe mise sur son tombeau, que Florimond de Remond, Auteur non suspect en cette occasion, dit avoir vu autrefois dans l'Eglise de Nerac.

*Corpus humo, monumentum Deo, bona cuncta
relinquo
Pauperibus; Faber hac dum moreretur
ait.*

Ce qui a assez de rapport avec le discours que Thomas Hubert lui fait tenir à la Reine de Navarre.

Les Oeuvres de le Fèvre d'Etaples, sont un Commentaire sur les Pseaumes, sur les Evangelies, sur les Epîtres de saint Paul, & sur les Epîtres Canoniques, imprimé à Paris en 1515. le Pseauteur à cinq colonnes; sçavoir, le Gallican, le Romain, l'Hebreu, l'ancienne Vulgate, & celui qui est concilié, imprimé à Caën en 1515. & à Paris en 1523. un Traité des trois Magdelaines, à Paris en 1531. & un Ecrit contre Erasme, dont nous avons déjà parlé.

PIERRE SUTOR

PIERRE SUTOR, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, se retira chez Sutor, les Chartreux, où il fit profession; & fut ensuite Prieur de plusieurs de leurs Maisons, & Visiteur de l'Ordre. Il mourut le 18. Juin 1537.

Il fut de son temps un des plus zelez adversaires d'Erasme, contre lequel il écrivit une Apologie pour la Vulgate: une Antapologie imprimée à Paris en 1523. & un Traité de la Traduction de la Bible, & de la Condamnation des nouvelles Versions, imprimé en 1525. Il a aussi soutenu contre Jacques le Fèvre d'Etaples les trois Mariages de sainte Anne, dans un Ecrit imprimé à Paris en 1523. On a encore de lui un Traité de la Puissance de l'Eglise, imprimé à Paris en 1546. & un Ecrit contre les Anticomarites, imprimé au même endroit en 1525. Il a enfin composé deux Livres de la Vie des Chartreux, imprimez à Paris en 1522. & depuis à Louvain en 1572. & à Cologne en 1609. dans lesquels il a mieux réussi que dans ses Ouvrages de Critique & de Controverse.

EUSTACHE DE ZICHEN, SURNOMME RIVIVUS.

EUSTACHE DE ZICHEN, Bourg de *Eustache*
Brabant, surnommé VANDER-RIVIE-
REN, en Latin RIVIVUS, de l'Ordre de saint Do-
minique, fut le premier des Theologiens de Louvain qui écrivit contre Luther. Les Ouvrages qu'il fit contre lui, sont un Traité des sept Sacrements, imprimé en 1523. & une Refutation des erreurs condamnées par les Facultez de Theologie de Louvain & de Cologne. Il a encore fait un Ecrit contre le cinquième article du Manuel d'Erasme, imprimé en 1531. Cet Auteur est mort à Louvain le 16. d'Avril 1538.

J E-

JÉRÔME HANGEST.

Jérôme Hangest. JÉRÔME HANGEST, né à Compiègne, fut de son temps un des plus célèbres Docteurs de la Faculté de Paris. Il y professa long-temps la Théologie, & fut ensuite Chanoine & Ecolâtre de l'Eglise du Mans, & Grand-Vicaire du Cardinal de Bourbon, Evêque de cette Ville. Hangest y mourut le 8. Septembre 1538.

Il a composé quelques Ecrits de Controverse & de Morale. Les premiers sont, un Traité des Académies contre Luther, dans lequel il défend les Universitez, & l'usage d'y prendre des degrez, fait voir l'utilité des arts & des sciences, défend la Théologie Scholastique, qu'il définit la science des Ecritures divines, suivant le sens que l'Eglise approuve, en se servant des interpretations des Docteurs orthodoxes, & sans mépriser le suffrage des autres disciplines. Il oppose cette définition à l'idée que Luther avoit donnée de la Scholastique, & refuse les calomnies & les invectives de cet Herefrique contre la Théologie & contre les Theologiens. Cet Ouvrage a été imprimé à Paris en 1531. avec une approbation de la Faculté de Théologie de Paris. Il a aussi combattu l'erreur de Luther sur l'impossibilité des Commandemens de Dieu dans un Ecrit imprimé en 1528. où il a recueilli plusieurs passages de l'Ecriture, pour prouver que les hommes peuvent avec le secours special de la grace de Dieu, observer les Commandemens, & refuse les objections de Luther. On a encore deux autres Traitez de Controverse du même Auteur; l'un intitulé, *Antilogie contre les faux Chrétiens*, imprimé à Paris en 1523. & l'autre, de l'Eucharistie, imprimé au même endroit en 1534. Ses Ouvrages de Morale ont aussi été imprimés à Paris en 1521.

J E A N DE LANSBERG.

JEAN surnommé DE LANSBERG, du nom du lieu de sa naissance, qui est une de Lanskoville de Baviere, se consacra à Dieu dès les premières années de sa vie, dans le Monastere des Chartreux de Cologne. Il est un de ceux qui a le plus composé d'Ouvrages moraux & spirituels. Il a fait des Paraphrases sur les Epîtres & les Evangiles de toute l'année avec des Sermons pour chaque Dimanche. Cet Ouvrage a été imprimé à Cologne en 1545. & en 1553. & à Anvers en 1575. Il y a encore deux volumes in folio d'Ouvrages de piété du même Auteur, imprimez à Cologne en 1555. dont voici les titres: *Manuel de la Milice Chrétienne; Entretiens de JESUS-CHRIST avec l'Âme fidele; Canons de la Vie spirituelle; Exercices & Prières pour les Malades; deux Livres de Lettres; autres Exercices spirituels; Vie de Notre-Seigneur; la Flesche de l'Amour divin; diverses Hymnes; Meditations soliloques; cinquante-six Hymnes sur la Passion de Notre-Seigneur; Demonstration de la Religion Evangelique; Dialogue entre un Lutherien & un Moine; Miroir de la Vie Chrétienne; Sermons prononcez dans des Chapitres.* Il est mort le 3. Août 1539. la trentième année de sa Profession.

J E A N M A J O R.

JEAN MAJOR d'Hadington en Ecoffe. *Jean Major,* étant venu jeune à Paris, étudia les Humanitez au College de sainte Barbe sous Jean Boulac, qui fut depuis Principal du College de Navarre. Jean Major fut ensuite disciple du fameux Standouk Principal du College de Montaigu, où il commença à étudier la Théologie. Standouk ayant été exilé en 1498. Jean Major se fit recevoir dans la Maison de Navarre, sans toutefois quitter le College de Montaigu.

Jean
Major.

Montaigu, où il enseigna la Philosophie & la Theologie. Il reçut le bonnet de Docteur en Theologie en 1505. après quoi il fit un voyage en son pais, & y enseigna quelque temps dans l'Académie de Glascou; mais il préféra le séjour de Paris à ce poste; & revint continuer ses leçons au College de Montaigu. Il eut quantité de disciples celebres: entr'autres Almain, Jérôme Hangeft, & Robert Cénalis, depuis Evêque d'Avranches.

De tous les Theologiens qui avoient fait jusqu'alors des Commentaires sur l'Ouvrage du Maître des Sentences, aucun n'en avoit encore fait de si sçavans ni de si remplis que ceux que composa Jean Major: ce qui lui a fait donner à juste titre bien des Eloges. Son Commentaire sur le premier & sur le second Livre des Sentences, a été imprimé à Paris en 1515. Celui qui est sur le troisième, en 1517. & sur le dernier en 1509. & 1516. Il a fait outre cela une Exposition litterale de l'Evangile de S. Matthieu, avec trois cens huit doutes ou difficultez pour l'éclaircissement de plusieurs passages, imprimée à Paris en 1518. Un Commentaire sur les quatre Evangiles, avec des disquisitions & des questions de controverse contre les Heretiques. Il y a à la fin de ce Commentaire quatre questions. La premiere, si la Loi de grace est la seule veritable. La seconde, ce que c'est qu'une verité Catholique, & combien elle a de degrez. La troisième, du nombre des Evangelistes. La quatrième, de la situation de la terre promise. Cet Ouvrage a été imprimé à Paris en 1529. six Livres d'Histoire d'Ecosse & d'Angleterre, imprimez *ibid.* en 1518. & plusieurs Ouvrages de Philosophie imprimez à Lyon en 1544.

Il y a encore un Livre attribué à Jean Major, intitulé *le grand Miroir des exemples*, imprimé à Cologne en 1555. Jean Major alla finir ses jours en Ecosse, où il mourut âgé de soixante-deux ans vers l'an 1540. Il a défini dans ses Ecrits avec force les sentimens de l'Université de Paris touchant la Puissance Ecclesiastique.

JACQUES MERLIN.

JACQUES MERLIN, de Limoges, reçut le bonnet de Docteur en Theologie de la Faculté de Paris l'an 1499. Il fut quelque temps Curé de la Paroisse de Montmartre, & ensuite Chanoine de Notre-Dame de Paris. On le choisit en 1525. pour remplir la place de Grand-Pénitencier. Son zele l'emporta à déclamer contre les personnes de la Cour soupçonnées de favoriser les nouveaux sentimens. Le Roi François I. prévenu contre lui, le fit arrêter prisonnier dans le Châteaude Louvre le 9. d'Avril 1527. & il n'en sortit que deux ans après à la priere des Chanoines de Paris; mais encore ce ne fut que pour aller en exil à Nantes: peine à laquelle il fut condamné par des Commissaires que le Roi lui donna. L'Eglise de Paris écrivit une Lettre de recommandation en sa faveur à l'Eglise de Nantes: & enfin le Roi s'étant apaisé, lui permit au mois de Juin 1530. de revenir à Paris. Après son retour il fut honoré de la qualité de Grand-Vicaire de l'Evêque de Paris, & fait Curé & Archiprêtre de la Magdelaine. Il mourut le 26. de Septembre 1541. dans le College de Navarre, & fut enterré dans l'Eglise de Notre-Dame.

Merlin est le premier, qui en donnant les Ouvrages d'Origene au public, s'ait entrepris de le défendre des erreurs qu'on lui imputoit, par une Apologie qu'il a mise à la tête de l'Edition des Oeuvres de ce Pere en 1511. Il est encore le premier qui ait entrepris de donner une Collection de tous les Conciles. Il y en a trois Editions: la premiere à Paris en 1524. la seconde à Cologne en 1530. & la troisième à Paris en 1535. Il a aussi donné les Oeuvres de Richard de saint Victor, imprimées à Paris en 1518. celles de Pierre de Blois, imprimées aussi à Paris en 1519. & celles de Durand de Saint Pourcain, en 1515. Il y a encore six Homelies de Merlin sur ces paroles de l'Evangile: *L'Ange Gabriel fut envoyé à une Vierge, &c.* imprimées à Paris en 1538.

GASPAR

GASPAR CONTARINI.

Gaspar Contarini. **GASPAR CONTARINI**, Cardinal Evêque de Belluno, Noble Venirien fils de Louis Contarini & de Polixene Malipetri, après avoir appris la Grammaire à Venise, étudia à Padoue sous le sçavant Pomponace. Il fut envoyé Ambassadeur par la République auprès de l'Empereur Charles-Quint, & à son retour, honoré d'emplois considérables. On le choisit encore pour être Ambassadeur à Rome, & on l'envoia à Ferrare pour la délivrance du Pape Clement VII. Il fut fait Cardinal par Paul III. en 1536. envoyé Legat en Allemagne en 1541. & nommé pour Président du Concile que ce Pape vouloit assembler à Mantouë ou à Vicence. Ce dessein n'ayant pu s'exécuter, Contarini eut la Legation de Boulogne, où il mourut âgé de cinquante-neuf ans en 1542. dans le temps qu'il étoit nommé pour aller auprès de l'Empereur Charles-Quint.

Ses Ouvrages de Theologie sont, un Traité de l'Immortalité de l'Âme contre Pomponace, dans lequel il montre par des raisons naturelles, que l'Âme est immortelle, contre le sentiment de cet Auteur, qui croioit que cela ne se pouvoit démontrer par la raison: quatre Livres des sept Sacrements de l'Eglise, des Scholies sur les Epîtres de saint Paul: deux Livres du Devoir des Evêques: un Catechisme: une Somme des Conciles les plus remarquables: un Traité de la Puissance du Pape: la Refutation de quelques Articles ou Questions de Luther: des Traitez de la Justification, du Libre-Arbitre & de la Prédestination, & une explication du Pseaume, *Ad te levavi*, sans parler de quelques Ouvrages de Philosophie, & d'un Traité des Magistrats & de la Republique de Venise. Toutes ces Oeuvres qui avoient été imprimées séparément, ont été recueillies en un seul volume, imprimé à Paris en 1571.

Ce Cardinal écrit très-bien Latin & avec beaucoup de politesse & de netteté: mais il est plus profond dans la Philosophie que dans la Theologie. Il ne fait qu'effleurer les matieres dans son Traité des Sacrements, qui est plutôt une belle Instruction qu'un Ouvrage de Theologie ou de controverse. Ses deux Livres du Devoir des Evêques, contiennent des préceptes & des maximes très-utiles pour

la conduite de la Vie d'un Evêque. Ses Scholies sur les Epîtres de saint Paul, sont merveilles pour expliquer le sens littéral des endroits les plus difficiles. Sa Somme des Conciles n'est qu'une Histoire abrégée des principaux Conciles jusqu'à celui de Florence qu'il appelle le neuvième Oecumenique. Il soutient dans son Traité de la Puissance du Pape, que le pouvoir qu'il a de gouverner le Troupeau de JESUS-CHRIST, a été donné par Notre-Seigneur à saint Pierre, & qu'il est de droit divin.

Dans ses Traitez de Controverse contre Luther, sa methode est d'exposer la doctrine de l'Eglise, & de faire voir qu'elle est conforme à l'Ecriture Sainte; & que les Novateurs ne l'attaquent que sur de fausses suppositions, ou par de mauvaises raisons. En parlant de la Prédestination, il ne fait point de façon de déclarer que l'avis de saint Augustin ne lui plaît pas: qu'il ne croit pas que les hommes soient reprouvés à cause du péché originel; mais à cause des fautes actuelles qu'ils commettent en résistant à la Grâce; & qu'il ne dépend point de l'efficacité de la Grâce, mais de notre volonté de vaincre cette résistance. A l'égard de la Prédestination, il convient qu'elle doit être attribuée à la miséricorde de Dieu, qui prévient par sa grace tous nos mouvemens; en sorte toutefois que la volonté n'y apporte point de résistance. Il conseil: le aux Prédicateurs qui sont obligés de parler de ces matieres, de le faire rarement & avec beaucoup de précaution; & de recourir toujours à la hauteur des jugemens de Dieu. Il répond à l'objection des Impies qui disent: si je suis du nombre des Prédestinez, je serai sauvé; & si je suis du nombre des Reprouvés, je serai damné, quoi que je fasse: premièrement en leur faisant voir qu'ils pourroient dire la même chose de tous les autres évènements de la vie, que Dieu n'a pas moins prévus que le salut ou la damnation. Il montre ensuite que la Prédestination & la Reprobation ne sont point des causes nécessaires du salut & de la damnation; & que quoique Dieu ait connu de toute éternité les Prédestinez & les Reprouvés, cette connoissance n'ôte point la contingence & la liberté; & qu'on ne peut douter que si l'on vit bien, l'on sera sauvé; & que si l'on meurt dans le crime, on sera damné: qu'enfin dans l'incertitude de son sort, il faut travailler à son salut avec confiance. Il condamne à la fin de ce Traité le dogme execrable de ceux qui disent, que les pechez des Elus sont agréables à Dieu, & qu'il a en horreur les bonnes actions des Reprouvés.

JOSSE

CLICHTOU.

Josse Clichtou. JOSSE CLICHTOU, de Nieuport en Flandres, l'un des plus fameux Controversistes du seizième siècle, après avoir fait ses premières études à Louvain, fit son cours de Philosophie au College du Cardinal le Moine à Paris sous Jacques le Fèvre d'Étapes, & regenta la Philosophie dans ce College. Il fit recevoir de la Maison de Navarre, celebra ses Actes de Licence, & prit enfin le bonnet de Docteur en Theologie le 3. Decembre 1506. Il fut ensuite quelque temps auprès des Neveux du Cardinal d'Amboise, hors du College de Navarre, où il revint en 1513. Il est le premier des Theologiens de Paris qui ait écrit contre Luther. Il a été le mobile du Concile de Sens tenu à Paris contre les Lutheriens. Il a aussi prêché avec reputation tant à Tournai, où il a été Curé, qu'à Paris, où il a mené une vie exemplaire & très-déintéressée. Tous les Auteurs du temps lui ont donné de grands éloges à cause de son érudition & de sa piété. Il mourut à Chartres, où il étoit Chanoine Theologal, le 22. Septembre 1543.

Clichtou a composé quantité d'Ouvrages. Un des principaux est son Anti-Luther imprimé à Paris en 1524. & à Cologne en 1525. divisé en trois parties. La première est contre la prétendue liberté Chrétienne & Evangelique de Luther, dans laquelle il prouve que l'Eglise a le pouvoir d'établir des Loix qui obligent les Chrétiens, même sous peine de péché mortel. La seconde, contre l'abrogation de la Messe que Luther vouloit introduire. Il y attaque particulièrement ce que Luther avoit avancé, que tous les Chrétiens étoient des Prêtres; & fait voir qu'il doit y avoir de la distinction entre les Prêtres & les Laïques, & que la Messe est un véritable Sacrifice. La troisième contient une défense des vœux Monastiques. Il prouve dans la première partie, que dès le temps des Apôtres il y a eu des Constitutions & des Loix faites par leur autorité, qui n'étoient point comprises dans l'Evangile. Il soutient que saint Denys l'Areopagite est Auteur des Livres qui lui sont attribués, & qu'il est l'Apôtre de Paris & de la France. Après cette di-

gression, il revient aux Loix Ecclesiastiques, & soutient fortement qu'elles obligent, même sous peine de péché mortel. Il avance que quoique l'Evangile soit suffisant pour le salut, il ne contient pas néanmoins tout ce qui est nécessaire pour être sauvé. Il prouve que les Conciles généraux sont infallibles, & qu'on est obligé de s'en tenir à leurs Decrets, sous peine de damnation. Enfin, il soutient que les Loix de l'Eglise sont très-raisonnables: il traite en particulier de celles du Célibat des Prêtres & des Jeûnes; & il refute les principes de Luther sur cette matière. Dans la seconde, il explique les différens ordres de la Hierarchie Ecclesiastique. Il défend l'usage des Messes privées; & prétend qu'il n'est pas à propos dans le temps où nous sommes, d'obliger tous les Fideles à communier tous les Dimanches. Il y apporte quantité de preuves, pour prouver que la Messe est un Sacrifice; & répond aux objections de Luther. Il y défend le Canon & l'Office de la Messe contre les invectives de cet Heretique. Il prétend que les paroles de la Consécration doivent être recitées secretement. Il fait voir que l'usage de consacrer & de recevoir l'Eucharistie à jeun, est raisonnable. Il traite enfin de l'obligation de reciter les Heures canonales, du Purgatoire, des prières pour les morts, & de l'utilité des Universités. La troisième partie est uniquement employée à justifier les vœux & la vie Monastiques. Il y combat par occasion quelques autres erreurs de Luther.

Il a encore fait un Traité exprès pour la défense de l'ancien usage de célébrer la Messe, de la continence & du célibat des Prêtres, & de la Loi de l'abstinence & des jeûnes, intitulé *Défense de l'Eglise contre les Lutheriens*, imprimé à Paris en 1526. Il y rapporte quantité de passages, pour prouver que notre rite de la célébration de la Messe est très-ancien, quant à sa substance, & pour justifier en particulier toutes les parties & toutes les ceremonies qui le composent. Il y traite aussi de la Communion sous les deux especes. Il prétend dans le second Livre, que quoique le Pape saint Sirice soit le premier qui ait fait une Loi du Célibat des Prêtres, elle est conforme à la Loi de l'ancien & du nouveau Testament; & même à la Loi naturelle. Il avoue que la Loi de saint Sirice, n'a pas été reçue dans toutes les Eglises. Il tient que le Soudiacon n'a pas toujours été considéré comme un Ordre sacré, quoiqu'il le soit à présent. Il prétend que dans le temps où nous sommes,

Josse Clichtou.

le

Jesse
Clichoué. le vœu de continence, même solennel, est attaché à la réception des Ordres sacrés. Il apporte quantité de passages des Auteurs Ecclésiastiques touchant la continence des Prêtres; & répond aux objections que l'on peut faire contre cette doctrine. Sur la fin il attaque Erasme sur ce qu'il avoit dit à la louange du mariage. Le dernier Livre de ce Traité est plein de passages & d'exemples pour défendre la pratique des jeûnes & de l'abstinence des viandes.

Nous avons déjà remarqué qu'il avoit eu beaucoup de part au Concile tenu à Paris l'an 1528. dont nous avons parlé dans la première partie de cet Ouvrage. Il fit une défense de la doctrine de ce Concile, imprimée à Paris en 1529. dédiée au Roi François I. & intitulée, *Abregé des veritez qui regardent la foi contre les assertions erronées de Luther*. Elle contient vingt-cinq Chapitres. Il prouve dans le premier que l'Eglise est infaillible dans la foi & dans la doctrine des mœurs : dans le second, qu'elle est visible : dans le troisième, que les Conciles généraux sont aussi infaillibles : dans le quatrième, qu'il appartient à l'Eglise de décider quels sont les Livres Canoniques ; & de juger de leurs sens : dans le cinquième, qu'il y a plusieurs articles qu'on doit croire, qui ne sont pas exprimés dans l'Ecriture Sainte : dans le sixième & dans le septième, que l'Eglise a le pouvoir de faire des Loix qui obligent sous peine de péché mortel, même sur des choses qui ne sont pas exprimées : dans le huitième, qu'elle a eu raison de faire des Loix sur les jeûnes & sur l'abstinence : dans le neuvième, que la Loi du Célibat des Prêtres est juste & raisonnable : dans le dixième, que les vœux Monastiques obligent pour toujours : dans l'onzième, que c'est avec raison qu'elle a retranché aux Laïques l'usage de communier sous les deux espèces : dans le douzième, qu'elle a droit d'excommunier, & que cette excommunication prive de grands biens spirituels, & est fort à craindre : dans le treizième, qu'elle peut avec justice retrancher de son sein les hérétiques, & les livrer au bras séculier, qui les punit aussi très-justement : dans le quatorzième, que les Ecclésiastiques & les Eglises peuvent posséder des biens temporels : dans le quinzième, que les Sacramens de la Loi nouvelle confèrent la grâce à ceux qui les reçoivent étant bien disposés. Il y traite en particulier de tous les Sacramens & de leur vertu, & répond à quelques objections de Luther, particulièrement contre le Sacrement de Mariage. Dans le seizième, il fait voir qu'il doit

Jesse
Clichoué. y avoir des ordres mineurs dans l'Eglise : dans le dix-septième, que l'Eucharistie est un véritable sacrifice. Il traite dans le dix-huitième, des trois parties de la Pénitence, qui sont la contrition, la confession & la satisfaction. Dans le dix-neuvième, il combat les Grecs & les Hérétiques qui nient le Purgatoire ; & s'étend sur l'utilité des suffrages des vivans pour les défunts. Dans le vingtième, il fait voir que c'est un sentiment Chrétien que d'avoir de la douleur de la mort de JESUS-CHRIST : dans le vingt & unième, que nous devons prior & honorer les Saints, qui intercedent pour nous. Il traite dans le vingt-deuxième, de l'usage & du culte des Images. Il prouve dans le vingt-troisième, que l'homme est libre à l'égard du bien & du mal. Il croit que l'homme a toujours le secours de Dieu avec lequel il peut faire le bien, ou du moins quelque grâce pour le demander ; cependant il tient que la Prédestination & la Reprobation négative ne dépendent point des actions de l'homme ; mais qu'elles sont un effet de la pure volonté de Dieu, quoi qu'elles ne nécessitent pas la volonté, quelque infaillibles qu'elles soient ; & qu'elles laissent une entière liberté de faire le bien & le mal, parce que l'homme a toujours des grâces, ou peut se disposer à les recevoir, en faisant tout ce qui dépend de lui. Il traite dans le ving-quatrième des préceptes & des conseils Evangéliques ; & montre qu'il y a des choses dans l'Evangile qui ne sont que de conseil, & qu'il y en a d'autres qui sont de précepte. Enfin, il prouve dans le dernier, que la Foi sans les bonnes œuvres, ne suffit pas pour le salut. Cet Ouvrage est comme l'abrégé des autres Traitez de controverse qu'il avoit faits contre Luther. Il y traite les matières avec beaucoup de netteté ; & répond d'une manière solide aux objections des Luthériens. Il a encore fait un Traité contre les Propositions de Luther contraires à la doctrine Catholique, imprimé à Paris en 1523.

Ce sont-là les principaux Ouvrages de Clichoué. On a encore de lui un Traité de l'Eucharistie contre Oecolampade imprimé à Paris en 1526. un Traité du culte des Saints, *ibid.* en 1523. où il fait voir qu'on doit honorer les Saints, & répond aux objections que l'on peut faire contre cette pratique : un Ouvrage intitulé, *Elucidation des Ecclésiastiques, Elucidatorium Ecclesiasticum*, où il explique ce qui regarde l'Office de l'Eglise, imprimé plusieurs fois : un Traité de la vie & des mœurs des Prêtres, imprimé à Paris en 1519. & 1520. une Préface du Traité de le Févred'Etapes sur les

Joffe
Clib.
tous.

trois Magdelaines avec une Apologie de cet Ouvrage, à Paris en 1519. deux Livres de la pureté de la Vierge : un touchant la douleur qu'elle a ressentie à la Passion de Notre-Seigneur, avec une Homélie sur son assistance à la Croix, & un Traité de l'Assomption de la Vierge, à Paris en 1517. un Traité de la dignité & de l'excellence de l'Annonciation de la Vierge, *ibid.* en 1519. un Traité de la nécessité du péché d'Adam, *ibid.* un Ecrit intitulé, *la Doctrine de bien mourir*, *ibid.* en 1538. un Traité de la noblesse : un des devoirs des Rois, *ibid.* en 1519. un Traité de la guerre & de la paix, *ibid.* en 1523. un Discours à la louange de l'Etat Monastique, *ibid.* en 1519. un éloge des Apôtres & des Hommes Apôtoliques, *ibid.* en 1513. les Eloges du Patriarche Joseph, de David & de Tobie en trois Livres, *ibid.* en 1523. un Recueil de Sermons imprimé plusieurs fois, & quantité d'Homélie imprimées à Cologne en 1572. divisées en trois parties, dont la première est sur les Evangiles de l'année : la seconde, pour les Fêtes des Saints ; & la troisième contient quantité de discours pour instruire les Fidéles, ou pour des Synodes, ou sur différentes matières. Il a composé une Exposition sur une partie de l'Evangile de saint Jean, qu'il a tirée de saint Chrysostome & de saint Augustin, pour suppléer aux quatre Livres qui nous manquoient du Commentaire de saint Cyrille d'Alexandrie sur cet Evangile, qui a été imprimée avec la Version de ce Commentaire. Il a donné en 1511. les Sermons de Césaire d'Arles, & fait un Commentaire sur saint Jean Damascene. Nous ne parlons point de ses Ouvrages de Philosophie, qui sont en grand nombre.

Cet Auteur est un de ceux qui aient traité la Controverse avec plus d'étudion & de solidité. Il refut les erreurs, sans témoigner d'aigreur & d'emportement contre les personnes. Il sçavoit bien l'Ecriture Sainte, & avoit beaucoup lu les Peres. Il ne lui manque pour être un parfait Theologien, que la Critique, qui n'étoit pas encore bien reçue de son temps ; & la science des Langues, à laquelle il ne paroit pas s'être appliqué. Il écrit passablement bien Latin, & beaucoup mieux que les Scholastiques ; mais il est bien éloigné de la pureté & de l'élégance de plusieurs Auteurs de son temps. On peut encore lire ses Ouvrages avec fruit.

J E A N L E F E V R E .

J E A N L E F E V R E (*Faber*) de Suisse, *Jean le* après avoir été Secrétaire & Conseiller d'E-
Evêque.
tat de l'Archiduc Ferdinand, fut Chanoine de Constance ; & ensuite Evêque de Vienne en Autriche. Il est un de ceux qui s'est le plus signalé, tant par ses Ecrits que par ses Conférences contre les Novateurs. Ses principaux Ouvrages sur ce sujet sont le Livre intitulé *Marteau contre les Herétiques* (*Malleus Hæreticorum*) divisé en six Livres, & dédié au Pape Adrien VI. imprimé à Rome en 1524. & en 1569. & celui qui est intitulé, *Défense orthodoxe de la Foi Catholique*, imprimé à Lipsic en 1528. écrit contre Balthazar Pacimontanus, l'un des Chefs des Anabaptistes, qu'il avoit obligé de se retracter, & qui avoit même écrit contre quelques-unes de ses erreurs, mais qui ne les avoit pas toutes abjurées sincèrement. Il a encore fait quantité d'autres Ouvrages de Controverse ; entr'autres, un Traité de la Foi & des Oeuvres, imprimé à Cologne : un Traité contre quelques Dogmes de Luther, à Rome en 1522. une Refutation des six Articles d'Ulric Zwingle, présentée à l'Assemblée des Suisses à Bade en 1526. imprimée à Tubinge : une Lettre en Allemand, adressée à Zwingle, dans laquelle il lui fait des reproches de ce qu'il ne s'est pas trouvé à l'Assemblée de Bade : des Traitez de la Puissance du Pape, du Célibat des Prêtres, du Baptême des enfans & de la Patience. Il n'a pas seulement fait des Ouvrages de Controverse ; mais encore des Homélie imprimées à Cologne en 1541. & un Traité sur l'Eucharistie, en forme d'Homélie, imprimé au même endroit en 1537. Il est mort en 1541.

J E A N E C K I U S .

J E A N E C K I U S , de Souabe, Professeur *Jean Ec-*
en Theologie, & Prédicateur à Ingolstadt, *kus.*

Jean Es-
kins.

a été un des plus grands & des plus zelez adversaires de Luther & des autres Novateurs. Il fut des premiers à attaquer par écrit les Theſes de Luther; & fut ensuite le principal Acteur dans les disputes publiques que les Catholiques eurent avec les Heretiques. Moi qui suis (dit-il dans une Lettre écrite à l'Evêque de Wirtzbourg en 1529.) le dernier des hommes, j'ai souvent combattu & de près & de loin, contre ces bêtes ferores; de près à Lipſic contre Luther, qui est la tête de ce dragon; & contre Carlostad dans une dispute de vingt jours; à Bade, contre le Cathariniste Oecolampade en presence des douze Cantons des Suisses, & des Députés de quatre Evêques; & je les ai attaquez de loin par une grande quantité de Livres publiez en Allemagne & en Italie; d'un nombre deſquels est le Manuel des Controverses, que j'ai publié en faveur de ceux qui n'ont pas le loisir à cause de leurs occupations, de lire de gros volumes; afin qu'ils euſſent en main, dequoi refuter les Heretiques. En effet, il traite dans cet Ouvrage, de la plupart des questions controverſées & des points sur lesquels les Novateurs attaquoient l'Eglise Romaine; ſavoir, du Sacrifice de la Meſſe, des Cardinaux & des Legats; de l'Immunité de l'Eglise, des Annates, de la Presence réelle du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie; & de la Transsubstantiation, du Libre-Arbitre, du grand nombre des Prêtres, & des Dixmes; de la Priere & des Heures canoniales, du Caractere, des Vœux, des Excommunications, des Indulgences, du Supplice des Heretiques, de la Celebration de la Meſſe en Latin, du Baptême des enfans, des Eglises & de leurs ornemens, du Célibat des Prêtres, de la Guerre contre le Turc, du Purgatoire, & de la Dispute contre les Heretiques. Cet Ouvrage a été imprimé plusieurs fois, & pour la septième à Ingolſtad en 1535.

Eckius fut choisi, comme nous avons rapporté, pour être un des Acteurs de la part des Catholiques dans la Conference tenue à Ratisbonne en 1541. touchant les Articles proposez par l'Empereur, pour parvenir à l'union. Il avoit pour collègues Pflug & Gropper, mais il n'agit pas de concert avec eux. Il n'approuvoit pas le Livre présenté par l'Empereur. Cependant il assista aux premieres Assemblées; & ne s'opposa point aux Articles dont on demeuroit d'accord; mais étant tombé malade quand on en fut venu à l'Article de l'Eucharistie, il n'eut plus de part à ce

Jean Es-
kins.

qui se passoit à la Conference. Quand elle fut finie, Pflug & Gropper lui lûrent les Articles dont ils étoient convenus, & ceux qui restoiient en contestation. Ils affirmèrent qu'ils approuva; mais il le nie. Quoi qu'il en soit, il se déclara bien-tôt contre tout ce qui avoit été fait; & fit une Apologie contre Bucer, dans laquelle il refuse le Livre présenté à la Diète de la part de l'Empereur, les Ecrits de Bucer sur ce qui s'étoit passé à la Diète, la Déclaration de Gropper & de Pflug; & détend la conduite des Princes de l'Empire & du Legat, qui ne voulurent point que l'on reçût les Articles conciliez. Il acheva cet Ecrit à Ingolſtad le 30. Decembre 1541. & il a été imprimé à Paris en 1543.

Il a encore traité la Controverſe du Sacrifice de la Meſſe dans deux Ouvrages, l'un adressé à Sigismond Roi de Pologne, divisé en deux Livres, imprimé en 1526. & l'autre plus ample en trois Livres, imprimé depuis à Cologne. Il a fait aussi un Ouvrage sur la Pénitence, où il traite de la Confession secrete & de la satisfaction, imprimé à Venise en 1535. & il a adressé une Lettre à Melancthon sur la dispute de Lipſic, sur les Juuremens, sur la Celebration de la Pâque, & sur la Primauté de saint Pierre & du Pape; & une autre Lettre écrite en Allemand aux Cantons Suisses contre l'heresie de Luther & de Zwingle. Il avoit composé avant la naissance de l'heresie de Luther, un Traité intitulé, *Chrysopase*, ou six Centuries de la Prédestination, imprimé à Augsbourg en 1514.

Il a encore fait un Commentaire sur Aggée, imprimé à Cologne l'an 1538. plein de beaucoup d'érudition, & des Poſtilles ou des Homelies sur les Evangiles du temps & des Saints, imprimées à Ingolſtad en trois Tomes en 1531. & en Latin avec des Discours sur les sept Sacremens en 1566. & 1580. Il est mort à Ingolſtad en 1543. âgé de cinquantestept ans.

Il avoit beaucoup d'érudition & de lecture, de memoire, de facilité, de zele & de penetration d'esprit.

ALBERT PIGHIIUS.

*Albert
Pighius.*

ALBERT PIGHIIUS étoit de Campen, Ville de l'Owerissel dans les Pais-Bas, & d'une famille noble. Il fit ses études à Louvain; s'y rendit très-habile, non-seulement dans les Humanitez; mais aussi dans la Philosophie & dans les Mathematiques. Il y composa un Traité du Jour de la Celebration de la Fête de Pâques, & de la restitution du Calendrier: un Memoire pour trouver juste les Solstices & les Equinoxes: une Apologie contre l'Astronomie de Marc de Benevent Moine Celsestin, qui avoit voulu reformer le calcul des Tables Alphonsines, avec une defense de l'Astrologie contre les faiseurs d'Almanachs; & quelques autres Ouvrages de Mathematiques. Il joignit la pratique de cette science à la speculation, en faisant avec beaucoup d'adresse, des Spheres de cuivre, pour représenter le mouvement des Cieux & des Astres. De l'étude des sciences profanes, il passa à celle de la Theologie, & commença à l'étudier à Louvain, où il prit le degré de Bachelier en Theologie; & fut ensuite reçu Docteur dans l'Université de Cologne. Ce fut alors qu'il commença les Ouvrages de Theologie qu'il a composez, contre les Novateurs de son temps. Il suivit Adrien VI. en Espagne & à Rome; & reçut des marques publiques de son estime. Ce Pape étant mort, Pighius continua de faire sa demeure ordinaire à Rome, & fut employé à diverses negotiations sous le Pontificat de Clement VII. & sous celui de Paul III. qui lui donna la Prévôté de saint Jean-Baptiste d'Utrecht, où il se retira, & mourut le 24. Decembre 1543.

Entre les Ouvrages d'Albert Pighius, celui de la Hierarchie est le plus considerable: il est dédié à Paul III. & partagé en six Livres. Il traite dans le premier des principes de notre Religion; & des moiens de connoître la veritable. Pour la trouver, il remonte jusqu'à la creation du monde, où il la trouve dans Adam & dans Eve; elle se continue dans les descendans d'Adam, qui ont eula foi dans le Redempteur: connoissance, qui dans la suite des temps étoit reduite à un petit nombre, tous les hommes; étant trouvez corrom-

pus dans le temps du Déluge, à l'exception *Albert*
de Noé & de sa famille, dans laquelle la ve- *Pighius.*
ritable Eglise étoit alors renfermée. Depuis
Noé jusqu'à Abraham, l'Eglise a été dans le
commencement de son enfance, qui a duré
jusqu'à Moïse, où commence son adolescence:
car alors l'Eglise a reçu plus de lumiere
par la Loi donnée à Moïse, qui a été comme
un Pedagogue pour arrêter les crimes, &
qui étoit la figure de JESUS-CHRIST & de son Eglise. Cette adolescence a passé en
jeunesse, & est enfin parvenue à un âge parfait, quand, dans la plenitude des temps,
Dieu a envoyé son Fils unique, pour racheter ceux qui étoient sous la Loi, qui n'avoit
rendu personne parfait, qui n'avoit justifié ni
sauvé personne. Cette parfaite Eglise a com-
mencé à J. C. & a été répandue dans toute
la terre par le ministère des Apôtres. Avant
que de traiter de l'unité, de la forme & de la
Hierarchie de cette Eglise, il croit devoir po-
ser des principes sur lesquels on établit ce
qu'on doit croire, & ce qu'on doit pratiquer.
Il réduit ces principes à deux, qui sont l'E-
criture & la Tradition. On convient que les
veritez de notre Religion sont au-dessus des
lumières de la raison naturelle; & qu'elles
dépendent d'une lumiere surnaturelle, fondée
sur la revelation & le témoignage de Dieu,
qui est certainement fidele & veritable. Notre Foi a donc pour premier principe la verité
divine, qui a bien voulu reveler la fin à
laquelle nous devons tendre, & ordonner les
moiens pour nous y conduire. Cette verité di-
vine ne peut ni être trompée, ni nous trom-
per; & il faut reduire à ce principe, tout ce
qui appartient certainement à notre Religion.
Si nous entendions tous la voix de Dieu qui
nous parle interieurement ou exterieurement,
& que nous fussions certains que c'est Dieu
qui nous parle, nous ne ferions aucune diffi-
culté de croire son témoignage; mais parce
que Dieu ne nous parle pas toujours par lui-
même; c'est ce qui cause des doutes & des dif-
ficultez; & c'est ce qui donne lieu à la ques-
tion que Pighius agit, par qu'elle voie on peut
être certain de la revelation. Dieu a parlé à
Moïse: cela étoit évident aux Israélites qui vi-
voient de son temps; mais leurs descendans
n'en ont pu être assurés que par la tradition
de leurs Peres. C'est aussi par cette voie qu'ils
ont scû que la Loi de Moïse étoit de lui. La
Loi Évangelique a été donnée de vive voix
par JESUS-CHRIST à ses Apôtres, &
enseignée de la même maniere aux Eglises.
Dieu a permis que cet Évangile fût écrit par
les

*Albert
Pighius.*

les quatre Evangelistes : mais leurs Evangelies n'ont eu d'autorité, qu'à cause du témoignage que les Eglises ont rendu à leur vérité. C'est par là que l'on a distingué dans l'ancienne Eglise les faux Evangelies des véritables. Il prouve ce principe par plusieurs témoignages des Peres. Il ajoute que la Tradition est aussi certaine que l'Ecriture Sainte ; mais qu'elle est plus claire, plus connue & plus propre à établir la certitude d'une vérité. Il conclut de ces principes, que la règle pour connoître les vérités de foi, est le sentiment de l'Eglise Catholique. Il distingue deux sortes de vérités de Religion ; les unes dont le peuple & le commun des Fideles a une foi expresse & distincte ; les autres, qui sont plus élevées, plus profondes, & moins à la portée des simples Fideles. Sur les premières, il n'est pas difficile, en parcourant l'Eglise universelle, selon ses principales parties, & en différens temps, d'en connoître le sentiment : dans les autres, il faut s'adresser aux personnes éclairées & spirituelles. Il met dans le premier genre les questions sur le Baptême des enfans, la présence réelle, la prière pour les Morts, le culte & l'intercession des Saints, les images, les Eglises, les Fêtes, les Ceremonies, les vœux Monastiques, matieres populaires, & sur lesquelles le sentiment de l'Eglise est plus clair que le jour. Il traite de tous ces points ; & rapporte sur chacun les preuves les plus convaincantes du sentiment de l'Eglise, en alléguant les définitions des Conciles, ou les passages des Peres qui en font foi, particulièrement sur la présence réelle, qu'il traite avec assez d'étendue ; répondant même aux objections les plus ordinaires. Il fait remarquer sur le culte des Saints & des Reliques, qu'il y a bien de la différence entre la veneration & l'adoration ; que nous vénérons les Saints & leurs Reliques ; mais que nous ne les adorons pas. Il prend que l'usage & le culte des images a été établi dans l'Eglise dès le temps des Apôtres. Enfin, il fait voir l'antiquité des ceremonies de l'Office divin & des vœux Monastiques.

Pighius après avoir établi ces fondemens dans le premier Livre, traite dans le second, de l'unité de l'Eglise, & des différens Ordres dont elle est composée. Il examine premierement, quel est le lien qui unit les Fideles de JESUS CHRIST en une même Eglise. Il soutient que ce n'est ni la Prédestination, ni la charité, ni la grace,

qui fait ce lien, puisque les reprouvez & les méchans sont dans cette unité ; mais que c'est l'ordre & la subordination qui fait & entretient l'unité de l'Eglise. Il combat le sentiment de Luther, qui n'admettoit point de distinction entre les Laïques & les Prêtres. Il établit les différens degrez du Sacerdoce. Il rejette le sentiment de Caetan, qui avoit cru que les Diacres avoient été établis par les Apôtres pour ministres des Tables communes. Il traite des fonctions du Sacerdoce des Chrétiens, du Sacrifice, dont il prouve la nécessité & la nécessité d'une manière fort ample ; de la prière des Prêtres pour les Vivans & pour les Morts ; de la benediction Sacerdotale, du pouvoir de lier & de remettre les pechez ; à l'occasion duquel il parle de la nécessité de la confession & de l'absolution. Il entreprend de prouver contre Erasme, qu'il maltraite un peu, que la confession secreete & particuliere de tous les pechez mortels, est nécessaire & de droit divin. Aux fonctions des Prêtres succèdent les fonctions Episcopales, qui sont l'Ordination & la Confirmation. Il montre que ces fonctions ont toujours été réservées aux Evêques, & établit la distinction des Prêtres & des Evêques. Il répond aux passages de saint Jérôme sur ce sujet.

Le troisième Livre de la Hierarchie de Pighius, est de la Primauté de saint Pierre & de ses Successeurs. Il y prouve qu'il a été établi par JESUS-CHRIST le Chef & le Président de l'Eglise ; & répond aux objections que l'on allégué, pour montrer que tous les Apôtres ont été égaux. Il y a même un Chapitre particulier pour expliquer les passages qui semblent établir l'égalité de saint Pierre & de saint Paul. Il fait voir que saint Pierre est venu à Rome, & que les Evêques de Rome sont ses Successeurs.

Il traite dans le quatrième Livre de l'autorité & des prérogatives du Chef de l'Eglise. Après avoir montré que l'on doit obéir aux Supérieurs Ecclesiastiques, il soutient que les questions de doctrine & de discipline generale, doivent être portées au Souverain Pontife ; & qu'il a droit de les juger par un Jugement dernier, auquel tous les Fideles sont tenus d'obéir. Il lui donne de l'autorité & de la Jurisdiction sur toute l'Eglise. Unde ses principaux arguments, est la comparaison de la Synagogue avec l'Eglise, & du Grand-Prêtre des Juifs avec le Souverain Pontife des Chrétiens, auquel il joint quantité d'autoritez des Conciles, des Papes & des Peres de l'Eglise. Il répond aux objections que l'on

peut

Albert
Pighius.

peut faire, & aux exemples que l'on allegue. Pour prouver que les Papes sont tombez quelquefois dans l'erreur. Enfin, il recueille quantité de faits touchant l'autorité du Pape & du saint Siege.

Le cinquième Livre est de la Puissance du Pape sur le temporel. Il y refuse le Livre de Marfile de Padoué; & ne se contente pas de soutenir que les Ecclesiastiques peuvent avoir une juridiction temporelle; il prétend que les Empereurs & les Rois dépendent du Pape, non seulement pour le spirituel, mais aussi pour le temporel: que c'est de lui qu'ils tiennent leur autorité, & qu'il les en peut priver. Ce sont les dangereux principes de ces Theologiens Ultramontains.

Le dernier Livre de Pighius sur la Hierarchie, est des Conciles. Il en ravilit entièrement l'autorité; puisqu'il prétend qu'ils n'ont pouvoir que de consulter & d'exécuter; & que c'est au Pape à décider souverainement & infailliblement. Il ajoûte que les Conciles généraux, qu'il croit être de l'invention de Constantin, qui étoient autrefois salutaires, sont devenus pernecieux à l'Eglise; & il en donne pour exemple les Conciles de Constance & de Bâle. Il rejette les Decrets de ces Assemblées faits touchant l'autorité du Concile general. Il refuse les sentimens de Gerson sur l'autorité du Concile: il soutient que l'Eglise universelle ni le Concile n'a jamais aucun pouvoir sur son Chef, & qu'elle n'a pas même de juridiction sur aucun particulier: que quand elle en auroit, les Conciles généraux n'en ont point: que toutes les causes Ecclesiastiques de consequence sont réservées au Saint Siege: que les Conciles généraux dépendent entièrement de lui dans leur convocation & dans leurs décisions; & qu'ils reçoivent toute leur autorité & toute leur force de celle du Saint Siege. *Satis ergo, ni fallor, ex his demonstratum est omnem prorsus actionem Conciliorum omnium ex unius Apostolica Sedis auctoritate dependere; ab ea sola suam auctoritatem, suum robur accipere; eam esse quæ semper Conciliis omnibus moderatricem & orthodoxæ fidei regulam infallibilem, non vice versa: illa siquidem hujus auctoritate seclusa, quantumvis frequentia, & universalia, non solum errare possent, sed errasse frequenter, etiam in fidei definitione & negotio: hanc verò nunquam; sed normam orthodoxæ fidei, ut eam ab initio accepit ab Apostolorum principibus illibatam, conservasse perpetuò, & conservaturam ad finem: errantibus Conciliis hanc semper succurrisse: illa huic nunquam,*

sicut nunquam aberrasse probatur. Voila la fin & la conclusion de l'Ouvrage de Pighius. Ce qu'il ajoûte est une réponse à l'Ecrit des Protestans contre l'indiction du Concile faite par Paul III. Enfin, il soutient contre Caietan, plus raisonnable en cela que lui, que le Pape ne peut être déposé par l'Eglise pour quelque cause que ce soit; quand même il seroit incorrigible, & qu'il scandaliserait toute l'Eglise. Il outre tellement les choses, qu'il prétend qu'un Pape ne peut jamais devenir heretique, & qu'il n'y a aucun cas où l'on puisse assembler de Concile general sans le consentement du Pape.

Pighius a encore composé un Ouvrage considerable de controverse; sçavoir, dix Livres du Libre-Arbitre & de la Grace contre Calvin, imprimez à Cologne en 1542. un Traité de la Messe contre les Lutheriens, une Apologie contre les calomnies de Bucer, imprimée à Maïence en 1543. un Traité sur les Controverses agitées à Ratisbonne, imprimé à Cologne en 1545. & un Ouvrage des moïens d'appaiser les Controverses de Religion, à Cologne en 1572. Il étoit dans des sentimens fort opposez à ceux de saint Augustin & de saint Thomas touchant la Prédestination & la Grace. Il s'est aussi éloigné du sentiment commun des Theologiens, en niant dans le cinquième Livre du Libre-Arbitre, que les hommes soient justifiés par une grace habituelle; & il s'exprime d'une manière extraordinaire, en disant que nôtre justification à deux causes, la justice inherante & la justice de JESUS-CHRIST imputée. Enfin, ce qu'il avance aussi bien que Catharin, que le péché originel dans les enfans n'est rien autre chose que le péché actuel d'Adam qui leur est imputé, & qu'il n'y a point en eux, à proprement parler, de tache de péché qui soit inherente, n'est pas moins opposé à la doctrine commune des Theologiens.

Cet Auteur avoit beaucoup de lecture & d'érudition; mais il n'avoit pas le discernement juste. Il étoit assez hardi dans les questions qui ne regardoient point les intérêts de la Cour de Rome; mais dans celles-ci, il étoit entièrement prévenu pour les sentimens les plus insoutenables; & de tous les Auteurs qui ont écrit sur ces matieres, il n'y en a point qui ait poussé les choses si loin, & qui ait plus donné au Pape que celui-ci. Son style n'est pas à beaucoup près si pur ni si élégant, que celui de Sadolet & des autres Ciceroniens de son temps; mais il n'est pas aussi si barbare, que celui des Scholastiques & des Controversistes.

JACQUES

JACQUES
LATOMUS.

Jacques Latomus. JACQUES LATOMUS, de Cambron petit Bourg joint une Abbaye du Hainaut, Docteur & Professeur en Theologie à Louvain, & Chanoine de saint Pierre dans la même Ville, fleurit depuis la naissance de l'heresie de Luther jusqu'à l'an 1544. qui fut celui de la mort. Il a composé quantité d'Ouvrages de controverse, que son neveu Jacques Latomus a recueillis en un seul volume imprimé à Louvain en 1550.

Le premier est une Défense de la Censure de la Faculté de Louvain contre les Articles de Luther, dans laquelle il fait voir par des témoignages de l'Ecriture Sainte & des Peres, & par des raisons Theologiques, la fausseté des propositions de Luther, & refuse les preuves qu'il avoit alléguées pour les soutenir. Luther ayant fait une Réponse au Traité de Latomus, celui-ci composa une courte Replique, dans laquelle il s'attache particulièrement à refuter cette proposition de Luther, qu'il y a du péché dans toutes les bonnes actions. Il y traite aussi de la grace habituelle, par laquelle les hommes sont justifiés. Cet Ouvrage suit le précédent.

Le troisième Traité de Latomus est sur la Primauté du Pape. Il s'y est uniquement attaché à refuter ce que Luther avoit écrit, ou pour affoiblir les preuves de la Primauté du Pape, ou pour la combattre.

Le Traité suivant est intitulé, *de differentiis sortis de Questionibus*. Il y attaque ceux qui ne se déclarent pas ouvertement contre les opinions contraires au sentiment commun de l'Eglise, & qui sembloient tenir un milieu entre les Catholiques & les Heretiques. Il y a apparence qu'il en veut à Erasme.

Dans le Traité de l'Eglise, il distingue deux manieres dont ce nom est pris dans l'Ecriture Sainte: la premiere pour les justes, & la seconde, pour les baptizez qui font profession de la vraie foi, & qui vivent dans une même communion. Il remarque que ces deux manieres d'expliquer le nom d'Eglise, ne font pas deux Eglises; parce que l'Eglise pure de la seconde maniere, renferme avec les méchants les Saints & les justes. Il sobtient que non-seulement les Heretiques, mais aussi les Schisma-

Tome XIV.

tiques sont hors de l'Eglise. Il fait dépendre l'unité de l'Eglise, de la soumission à un seul Pasteur universel, qui est l'Evêque de Rome, successeur de saint Pierre. Il donne à l'Eglise, non-seulement le pouvoir spirituel qu'elle a de juger du sens de l'Ecriture, d'excommunier & de remettre les pechez; mais aussi celui de punir les Heretiques de mort, & ce qui est horrible, de priver les Princes Souverains de leur souveraineté & de leurs Etats. Il a joint à ce Traité une Refutation du sentiment de Gerson, que les Loix humaines n'obligent pas sous peine de péché, si elles n'ont quelque liaison avec la Loi divine ou naturelle.

Le Traité de la Confession secreete est divisé en trois parties. Il prouve dans la premiere que des Chrétiens ne doivent pas considerer la Confession comme un joug pesant. Dans la seconde, il montre qu'elle est necessaire pour obtenir la remission des pechez mortels commis après le Baptême. Il refuse ceux qui disoient qu'elle n'avoit commencé que dans le Concile de Latran sous Innocent III. & apporte plusieurs passages des Peres pour en prouver l'antiquité.

Oecolampade ayant fait un Ecrit contre ce Traité de Latomus, celui-ci y fit une Réponse, dans laquelle il ne refuse pas seulement ce qu'Oecolampade avoit dit contre la necessité de la Confession & du Sacrement de Pénitence; mais encore plusieurs autres erreurs de cet Heretique.

Il attaque dans les deux Traitez suivans un Ouvrage publié sans nom d'Auteur, intitulé, *Oeconomus Chrestianus*. Ce Livre soutenoit les principes de Luther touchant la justification, & blamoit les vœux Monastiques, comme une nouvelle invention. Latomus lui oppose deux Traitez. Il prouve dans le premier que la vraie Foi n'exclut point les bonnes œuvres, & que la justification ne doit pas être attribuée à la seule Foi, qui n'en est que le commencement. Il montre dans le second, que les vœux de chasteté, de pauvreté & d'obéissance que font les Moines, ne sont pas une nouvelle invention. Il prouve assez bien la succession du Monachisme, en remontant jusqu'à saint Antoine: mais au dessus de saint Antoine, il ne trouve rien pour l'établir, que les Livres attribuez à saint Denys l'Aréopagite, & le Livre des Therapeutes de Philon. Il répond ensuite aux objections de l'Auteur qu'il refuse, contre les Vœux & contre la Profession Monastique.

Le Traité de l'Etude de la Theologie & des trois Langues, est composé contre Erasme.

Y.

Le

Jacques Latomus.

Jacques Latomus. Le principal dessein de Latomus, est d'y critiquer ce qu'Erasme avoit dit de plus favorable à l'étude des Langues, & de desavantageux aux études scholastiques que l'on enseignoit dans les Universitez. Il ne pouvoit souffrir que l'on condamnât des études qui avoient cours depuis long-temps, à cause de la barbarie du style de ceux qui en traioient, & de leur sécheresse. Il s'imaginait que l'on n'en vouloit pas seulement aux défauts de cette science: mais encore à la science même; & qu'en recommandant la lecture de l'Ecriture Sainte & des anciens Theologiens, ou vouloit détourner de celle de saint Thomas, de saint Bonaventure, d'Alexandre de Hales & des autres Theologiens Scholastiques. Dans cette pensée, il fit l'Ouvrage dont nous parlons, en forme de Dialogue, pour défendre la Theologie Scholastique, & pour montrer que non seulement on ne doit pas négliger l'étude des Theologiens Scholastiques; mais même qu'il est bon de les lire avant les Anciens. L'Ouvrage est composé de deux Dialogues. Les Interlocuteurs du premier, sont un homme qui aime la Rhetorique & les Langues, un Docteur Scholastique, & un homme indifférent qui ne sçait ni l'un ni l'autre. Le premier se réjouit de ce qu'on a commencé à enseigner la Langue Grecque à Lipsic; & prend de là occasion de parler en faveur de l'étude des Langues, & de la nécessité de sçavoir les trois Langues pour être habile Theologien. Le dernier voulant être instruit, engage le second de traiter de cette matiere avec le premier. Ce second apporte des raisons pour montrer que la science de la Theologie ne dépend pas de la connoissance des Langues; & pour le prouver, il allegue que les Juifs & les Heretiques qui sçavent bien le Grec & l'Hebreu, n'ont pas néanmoins bien entendu l'Ecriture Sainte, parce qu'ils ont voulu accommoder l'Ecriture à leur sens, & non pas leur sens à celui de l'Ecriture; d'où il conclut que la pieté est la principale condition requise dans celui qui veut être Theologien, & que l'Ecriture Sainte est inutile aux impies. Ceci est vrai; mais la consequence qu'il en tire, que l'Ecriture Sainte n'est pas nécessaire à ceux qui ont de la pieté & de la Religion, & encore moins les Langues, est très-fausse & tout à fait mal tirée.

Dans le second Dialogue, le Défenseur de la Theologie Scholastique entretient tout seul le troisième; & n'ayant plus d'adversaire lui debite hardiment les instructions qu'il suppose avoir reçu d'un Vieillard sur l'étude de

la Theologie. Il reprend sous le nom de ce *Jacques Latomus.* Vieillard, le discours qu'il avoit commencé de la nécessité de la pieté. Il avoue néanmoins qu'on n'est pas Theologien pour avoir de la pieté. Il soutient que l'étude des Langues n'est pas nécessaire, parce que la conception des choses précède la parole; & que quand on conçoit bien une chose, on l'exprime facilement. Il reconnoît toutefois qu'on ne doit pas négliger entièrement les Langues; mais il blâme ceux qui s'y appliquent tellement qu'ils négligent le reste, & qui méprisent ceux qui ne les sçavent pas. Il prétend même que la connoissance des Langues n'est pas absolument nécessaire pour entendre l'Ecriture Sainte. Il en distingue de deux sortes, l'une populaire & commune à tous les Fidèles; & l'autre plus spirituelle & plus subtile. Il croit qu'il suffit pour la dernière, après que l'on a une teinture legere de la Grammaire, de s'appliquer à la Dialectique, à la Metaphysique & aux autres sciences qui subtilisent l'esprit. Venant ensuite à la Theologie Scholastique, il apporte plusieurs utilitez: la première, que les Theologiens Scholastiques suivent les traces de Pierre Lombard & de saint Jean Damascene, rangent les choses par ordre, & traitent de chaque matiere en particulier sous son titre, au lieu que les Anciens n'en parlent que par occasion & sans ordre, selon que le sujet qu'ils traitent le demande. La seconde, que l'on trouve chaque matiere épuisée & traitée dans toute son étendue par les Scholastiques dans les lieux où ils en parlent, au lieu que les Anciens ne les traitent ordinairement qu'en partie: de sorte que l'on trouve dans un seul endroit d'un Theologien Scholastique, ce qu'on ne trouveroit pas en dix endroits des Ouvrages des Peres. La troisième, que les Scholastiques s'appuient sur des regles & des principes certains, expliquent simplement & clairement les dogmes; ce que les Anciens, à l'exception de saint Augustin, font très-rarement. La quatrième, que du temps des Anciens, il y avoit plusieurs choses qui n'étoient pas encore définies, qui l'ont été depuis, quand les heresies se sont élevées, & qu'ils ont parlé avec moins de précaution qu'ils n'eussent parlé, s'ils avoient eu en tête des ennemis de la verité. La cinquième, que les Scholastiques rejettent & réfutent les fausses opinions des Philosophes. Il se fait objecter par celui avec qui il s'entretient, que les Scholastiques traitent des questions curieuses & superflues. Il répond qu'il y en a qui paroissent inutiles, lesquelles étant rapportées au Corps de l'art,

ont

Jacques ont leur usage. Il apporte pour exemple cette question; *ſçavoir*, ſi Dieu s'eſt pû unir à une creature ſans raiſon, qui paroît inutile; mais qui a ſon application à la queſtion; ſçavoir, ſi la divinité de JESUS-CHRIST eſt demeurée unie à ſon corps, pendant qu'il a été dans le ſepulchre. Il tâche auſſi de juſtifier le mélange que l'on a fait de la Philoſophie avec la Theologie. Il défend la Dialectique des Theologiens Scholaſtiques. Il combat ceux qui la traitent de Sophiſtique, & ſoutiennent qu'il y a des Sophiſtes auſſi-bien parmi les Rhetoriciens que parmi les Dialecticiens. Enfin il veut que les jeunes Theologiens s'appliquent à la Scholaſtique, ne les croiant pas encore en état d'approfondir l'Ecriture Sainte, & étant perſuadé que la Poéſie & la Rhetorique ſont capables de leur corrompre l'eſprit & le cœur.

Cet Ouvrage aiant été reſuté par Eraſme, Latomus en fit une courte Apologie dans laquelle il dit peu de choſes pour ſa déſenſe. Il y traite des Verſions & de la lecture de l'Ecriture Sainte. Il ne diſapprouve pas entierement le travail de ceux qui corrigent les anciennes Verſions; mais il ne croit pas qu'il ſoit expedient de mettre entre les mains des ſimples Laïques l'Ecriture Sainte traduite en Langue vulgaire, ſi ces Verſions ne ſont exactes & fideles, & que les Lecteurs ne ſoient humbles & doux; & il prétend que le commun du monde n'étant pas tel à préſent, mais préſomptueux & curieux, il n'eſt pas à propos de les permettre indifféremment.

Il y a un autre Traité imparfait de Latomus contre l'Ouvrage d'Eraſme, des Moïens de procurer l'union de l'Egliſe.

Des trois Livres contre Guillaume Tindal, il y en a deux fur le merite des bonnes œuvres. Le dernier contient une expoſition ſommaire du ſentiment de l'Egliſe ſur les points controverſez. Il y met entre les dogmes de l'Egliſe la Monarchie du Pape.

Dans le Traité du Mariage, pour montrer que le Mariage contracté & conſommé ne peut être diſſous pour quelque cauſe que ce ſoit, que par la mort de la femme ou du mari, il commence par poſer des principes ſur ce Sacrement. Le premier eſt, que le Sacrement ſuppoſe le contract, & que ſi l'on met un empêchement à ce contract, le Sacrement eſt nul, comme ſi dans le Baptême on empêchoit que l'eau ne touchât le corps, on empêcheroit le Baptême. Le ſecond eſt, que quand le contract eſt valable, & fait ſelon les Loix, ni le contract ni le Sacrement ne ſont point

rendus nuls par le peché des contractans. Le troiſième, que le mariage tient ſon indiſſolubilité, du Droit divin, fondé ſur cet oracle divin: *Ils feront deux en une même chair, & que l'homme ne ſepare pas ce que Dieu a joint.* Le quatrième, qu'il eſt contraire à la Loi Evangélique de dire que le Mariage contracté & conſommé peut être diſſous pendant la vie des deux conjoints. Il le prouve par les autoritez de ſaint Auguſtin, de ſaint Jérôme, de ſaint Ambroſe, de ſaint Chryſoſtome & de quelques autres Peres. Il conclut de ces principes, que le Mariage contracté & conſommé ne peut être diſſous pour cauſe d'adultere; mais il ſollicite que quand il n'eſt point conſommé, il eſt diſſous par l'entrée en Religion d'un des deux conjoints; parce que celui qui fait profeſſion Religieuſe, meurt d'une mort civile.

Il a encore fait un Traité ſur quatre queſtions ſur leſquelles quelques-uns croioient que l'on devoit laiſſer la liberté de penſer ce qu'on voudroit. La premiere, ſi les Morts ſont ſecourus par les prieres des Vivans. La ſeconde, ſi les Saints intercedent pour nous. La troiſième, ſ'il faut honorer les Images de JESUS-CHRIST & des Saints. La quatrième, ſ'il faut honorer leurs os & leurs reliques. Il ſoutient & prouve que tous ces points ne ſont point indifférens, & que les Catholiques doivent croire l'affirmative. Sur les images, il explique le culte qui leur eſt dû, & reconnoît qu'il ſeroit à propos de ne point faire d'images de la Trinité. Il ajoute à la déciſion de ces queſtions, celle de deux autres points controverſez; ſçavoir, des Fêtes & de la Meſſe.

Le dernier des Ouvrages de Latomus, eſt une Réponſe à trois queſtions quodlibétiques qui lui avoient été propoſées dans une diſpute. La premiere, ſi la vie active eſt meilleure & plus convenable à l'état des Prélats, que la vie contemplative. Il préſente en general la vie contemplative à la vie active; mais il reconnoît que l'action eſt meilleure à quelques-uns, que la contemplation. Il y a des eſprits groſſiers qui ne ſont propres que pour les arts mécaniques. Il y en a d'autres naturellement actifs & peu propres à la contemplation; l'occupation eſt plus propre à ceux-là que la contemplation. Il y en a qui ont l'eſprit abſtraît, tranquille, élevé, propre pour les choſes ſpirituelles, & plus tardif pour les affaires temporelles: il faut que ceux-ci s'appliquent à la contemplation. Enfin, il y en a qui ont l'eſ-

Jacques prit de sagesse & de prudence; l'action & la contemplation conviennent à ces derniers.

La vie des Prélats doit comprendre l'action & la contemplation, & renferme des devoirs qui appartiennent à l'une & à l'autre; mais il est à propos qu'un Evêque fasse par lui-même ce qui regarde le spirituel, & qu'il se décharge sur les autres du soin du temporel. Son principal devoir est d'enseigner la parole de Dieu, qui appartient à la contemplation. La seconde question, est sçavoir, pourquoy il arrive quelquefois que les Justes n'ont point de pain, pendant que les méchants sont dans l'abondance. Il répond que Dieu donne à ses Elûs les principaux dons; sçavoir, sa connoissance & son amour: qu'il ne leur donne les biens temporels, qu'en tant qu'ils leur servent à avoir ou à entretenir leur piété: qu'enfin, les maux dont les Justes sont affligés en cette vie, leur servent pour la vie éternelle. La dernière question est, sçavoir, quel est le sens de cette maxime du Sage: *Malheur à celui qui est seul: car s'il tombe, il n'a personne pour le relever.* Il donne trois sens à cette proposition: le premier, malheur au pecheur avec lequel Dieu n'est point: le second, malheur au superbe, parce qu'il veut être seul: le troisième & le plus simple, malheur à celui qui est imparfait, quand il se trouve seul, parce qu'il est en danger de tomber, & qu'il n'a personne pour le relever.

Latomus étoit un des plus habiles Docteurs qu'il y eût de son temps dans la Faculté de Louvain. Il avoit beaucoup de bon sens & de lecture. Il écrivoit facilement en Latin, mais sans beaucoup de politesse. Il ne sçavoit point de Grec ni d'Hebreu; & il étoit fort prévenu en faveur de la Scholastique.

FRANÇOIS DE VICTORIA.

*François
de Villedu-*

FRANÇOIS DE VICTORIA, celebre Theologien, ainsi surnommé du nom d'une ville de Navarre, qui fut le lieu de sa naissance, avoit fait ses études dans l'Université de Paris, & y avoit même pris des degrez. Il retourna ensuite en son pays y communiquer les lumieres qu'il avoit puises dans cette celebre Université. Il entra dans l'Ordre des Freres Prêcheurs, & professa la

Theologie à Salamanque, où il mourut le 14^e jour d'Août 1546. Il nous a laissé treize Leçons de Theologie imprimées à Lyon l'an 1571. & à Anvers en 1573. & en 1602. sous le titre de *Somme des Sacramens de l'Eglise*; avec quelques additions.

Les trois premieres Leçons de Victoria sont sur la Puissance Ecclesiastique & Civile. Il traite dans la premiere, de la Puissance des Ciefs accordée à l'Eglise. Il prouve qu'il y a dans l'Eglise, une puissance spirituelle différente de la puissance civile. Il en distingue de deux sortes; la puissance d'Ordre & celle de Jurisdiction: la premiere s'étend sur le Corps naturel de JESUS-CHRIST, & la seconde sur son Corps mystique: l'une & l'autre de ces puissances a un effet spirituel. Il soutient que le Prêtre en vertu des Ciefs de l'Eglise, remet veritablement les pechez. En comparant ensuite la Puissance Ecclesiastique avec la Civile, il montre que quoique la puissance spirituelle soit d'un rang plus élevé que la puissance temporelle; néanmoins la puissance civile n'est pas soumise au pouvoir du Pape comme au Souverain temporel; mais il prétend qu'elle dépend de sa puissance spirituelle, qui n'a de l'autorité qu'indirectement sur les choses temporelles, en tant qu'elles ont du rapport à une fin spirituelle. Il ne soutient pas que toute exemption des Clercs, soit de droit divin; mais il prétend que le Pape a droit de les exempter de la Jurisdiction de la puissance seculiere; & que les Princes ne peuvent pas leur ôter cette exemption. La seconde question de cette Leçon, est sur le sujet immediat de la puissance Ecclesiastique. Il nie qu'elle soit dans l'Eglise universelle. Il fait résider la puissance de Jurisdiction dans la personne de saint Pierre & dans celle des Pontifes Romains qui lui ont seuls succédé dans la Jurisdiction sur toute l'Eglise. Et à l'égard de la puissance d'Ordre, il est persuadé qu'elle derive & qu'elle dépend entièrement des Evêques. La seconde Leçon contient plusieurs questions touchant la puissance Civile. Il reconnoît qu'elle vient de Dieu, & qu'elle est fondée sur le Droit naturel: que les Rois ne tiennent point leur pouvoir de la Republique ni des hommes; mais qu'ils l'ont par le droit divin & naturel: que leurs Loix peuvent obliger sous peine de péché aussi-bien que les Loix Ecclesiastiques. La troisième, est sur l'autorité du Pape & du Concile. Il traite cette question par rapport à la pratique; sçavoir, si le Pape peut dispenser des Loix du Concile.

François de Villiers. Il conclut qu'il ne peut pas toucher aux Decrets du Concile, qui regardent la Foi ou le Droit divin: secondement, qu'il peut dispenser, & même casser les autres Loix du Concile; mais qu'il peche grièvement, s'il le fait sans nécessité & sans raison: troisièmement, qu'il y a des Loix dont il seroit à propos qu'on ne donnât jamais aucune dispense, & que le Concile pourroit ordonner en certaines occasions qu'on ne dispenserait jamais de quelque Loi: auquel cas il ne seroit pas permis au Pape de donner dispense de cette Loi, quoiqu'il le pût absolument: quatrièmement, que ce n'est point aux inférieurs d'examiner ce que le Pape peut ou ne peut pas: que cependant s'il ordonne quelque chose contre le Droit divin, on n'est pas obligé de lui obéir, non plus que s'il faisoit une Loi injuste & contraire au bien commun, ou s'il donnoit une dispense contre la défense du Concile. Il ne veut pas néanmoins qu'il soit permis en ces occasions d'appeler du Pape au futur Concile: mais il permet aux Evêques & aux Conciles Provinciaux, non-seulement de ne point obéir; mais même de résister alors au Pape, & il croit que l'on pourroit aussi assembler un Concile, même malgré le Pape.

Les deux Leçons suivantes sont écrites touchant le droit du Roi d'Espagne sur les personnes & les biens des Indiens. Il fait voir dans la première que la barbarie, les erreurs & l'infidélité de ces peuples, & même les refus qu'ils pourroient faire de recevoir l'Evangile, ne donnent point de droit au Roi d'Espagne de leur faire la guerre & de s'emparer de leurs terres. Dans la seconde, il apporte les autres raisons par lesquelles ce Roi peut acquiescer quelque droit sur eux; comme le refus qu'ils pourroient faire du commerce, les mauvais traitemens qu'ils font aux Espagnols ou à leurs enfans, la tyrannie qu'ils exercent, & des Traitez par lesquels ils se sont soumis aux Espagnols. Ces raisons sont sans difficulté; mais il en apporte d'autres dont on ne conviendrait pas si facilement; sçavoir, s'ils empêchent qu'on ne prêche la Religion chez eux: si le Pape après leur conversion leur donne le Roi d'Espagne pour Souverain.

La sixième Leçon est du Droit de la guerre. Il y traite quantité de questions importantes sur cette matière. Il prouve premièrement qu'il est permis aux Chrétiens de faire la guerre. Il examine ensuite qui sont ceux qui ont le pouvoir de déclarer & de faire la guerre, tant offensive que défensive. Tout particulier attaqué peut selon lui se défendre &

entreprendre en ce sens une guerre défensive. *François de Villiers.* Il demande s'il est permis à un homme qui est attaqué par un voleur, de le tuer quand il peut sauver sa vie par la fuite. Il est d'avis que cela est permis. Par le Droit Civil, les Princes & les Républiques ont le pouvoir de déclarer la guerre offensive & défensive. La troisième question est: quelles sont les causes qui peuvent rendre une guerre juste. Il ne croit pas que la diversité de Religion, le désir d'augmenter ses Etats, la gloire ou son avantage, soient de justes causes de la guerre; & la seule qu'il reconnoisse pour légitime, est l'injure que l'on a reçue; & encore veut-il que cette injure soit très-grande. La quatrième question est des choses qui sont promises ou défendues dans la guerre. Il tient qu'il est permis premièrement de faire tout ce qui est nécessaire pour la défense du bien public: secondement, de recouvrer ce que l'on a perdu: troisièmement, de prendre à l'ennemi de quoi se récompenser du dommage qu'on a souffert, & des frais de la guerre: quatrièmement, de faire des conquêtes sur l'ennemi pour l'obliger à la paix: cinquièmement, de le punir pour les injures qu'il a faites. Mais suffit-il afin qu'une guerre soit juste, que le Prince croie avoir une raison suffisante de faire la guerre? notre Auteur répond que cela ne suffit pas toujours: il faut qu'il ait examiné sérieusement les raisons de part & d'autre. Les Sujets & les Soldats sont-ils tenus d'examiner si la cause de la guerre est juste ou non? notre Auteur répond premièrement, que si l'injustice de la Guerre leur est connue, ils ne peuvent pas porter les armes: secondement, que les personnes qui sont du Conseil du Prince, doivent examiner les causes & les raisons de la guerre: troisièmement, que les autres Sujets ne sont pas obligés de faire cet examen: quatrièmement, que cependant il pourroit y avoir des indices & des preuves si claires de l'injustice de la guerre, que les Sujets ne seroient pas excusés en suivant leurs Princes à la guerre. Que doit faire un Prince, quand il y a des raisons probables de part & d'autre pour la justice & pour l'injustice de la Guerre? Dans ce doute, notre Auteur dit que celui qui est en possession d'un Pais, y doit demeurer, & que le Prince qui prétend y avoir droit, ne doit point lui faire la guerre: que si c'est une terre dont aucun des deux ne soit encore en possession, il est à propos de la partager: que quelque possession que l'on ait, si l'on doute du droit, il faut examiner les raisons de la partie adverse: mais à l'égard des Sujets, quand

François
de Villé-
ria.

quand la justice de la guerre est douteuse, ils sont obligés de suivre leur Prince. Peut-il y avoir une guerre juste de part & d'autre? Cela ne peut arriver que par une ignorance invincible & probable: & en cas que l'un des deux vint à connoître quel'injustice est de son côté, il seroit tenu de restituer ce dont il a profité; mais non ce qu'il a consommé étant dans la bonne foi. La quatrième question, est des choses permises pendant la guerre. Est-il permis de tuer des innocens? Notre Auteur répond qu'il n'est jamais permis d'avoir cette intention. Il n'est point permis pour cette raison de tuer les enfans, les femmes, les Laboureurs, les Clercs, & tous ceux qui ne portent point les armes; mais il arrive quelquefois par accident qu'il est permis de tuer des innocens; comme quand on assiege une Place ou une Ville, où il y a plusieurs innocens qui périssent avec les coupables. Mais peut-on de gaieté de cœur tuer des innocens, qu'on présume qui deviendront coupables; comme des enfans des Turcs, qu'on présume devoir un jour faire la guerre aux Chrétiens? notre Auteur décide que non. Peut-on dépouiller des innocens & leur enlever ce qu'ils ont? oui, si on ne peut pas faire autrement; mais on ne le doit pas, si on peut se passer de ce qu'ils ont. Toutefois on doit par droit de représailles se récompenser du dommage fait par les Sujets d'un Prince sur d'autres Sujets. Peut-on tuer des Otages innocens? cela ne paroît pas permis à notre Auteur. Peut-on tuer tous les coupables; c'est à dire, tous ceux qui portent les armes? oui, dans le combat, & même après le combat, quand il est à craindre qu'ils ne fassent encore la guerre; mais non quand on n'a plus rien à craindre d'eux. Est-il permis de tuer les Prisonniers & ceux qui se sont rendus? cela est contre le droit des gens. Tout ce qui est pris dans la guerre appartient-il à ceux qui le prennent? Il est certain qu'on peut en retenir jusqu'à concurrence de l'injure ou du dommage que l'on a souffert: mais il seroit contre la justice de prendre tout un Royaume pour un léger dommage. Les choses mobilières sont à celui qui s'en saisit; mais les Soldats ne peuvent pas piller ni brûler sans autorité; & il est contre l'humanité d'abandonner une Ville au pillage, si ce n'est dans des cas extraordinaires. On peut aussi retenir les Villes, les Terres, &c. soit pour se dédommager, soit pour se mettre en sûreté, soit pour punir son ennemi. Il est encore permis sous les mêmes raisons d'imposer des Tributs; mais ce n'est

François
de Villé-
ria.

que dans des occasions extraordinaires qu'il est permis de changer les Rois & le gouvernement des Etats. De la décision de toutes ces questions notre Auteur déduit les règles suivantes pour la guerre. Premièrement, un Prince qui a l'autorité de faire la guerre, ne doit point chercher des occasions & des sujets de la faire; & doit tâcher d'avoir la paix avec tout le monde, si cela se peut. Secondement, s'il est contraint de faire la guerre, il ne la doit point faire dans le dessein de vaincre la Nation contre laquelle il la fait; mais pour défendre ses droits & ses Etats, & afin de procurer une paix ferme & stable. Troisièmement, quand il a remporté la victoire, & que la guerre est finie, il doit user avec modération & en Chrétien, de la victoire que Dieu lui a accordée; & se comporter comme s'il étoit l'arbitre & le juge entre les Etats qui se faisoient la guerre, & faire faire satisfaction à celui qui a été lésé, avec le moins de dommage que faire se pourra de l'Etat qui sera dans le tort; d'autant plus qu'ordinairement toute la faute vient du côté des Princes, & que le pauvre peuple souffre de leurs folies.

La septième Leçon est du Mariage. Il la compose à l'occasion de la question du divorce du Roi d'Angleterre. Voici la doctrine qu'il y établit: que le Mariage est un contract indissoluble entre l'homme & la femme: qu'il a deux fins; l'une d'avoir des enfans, & de les élever; l'autre de s'assister mutuellement: que le consentement du mari & de la femme est absolument nécessaire pour le mariage: que ce consentement doit être pur & simple *per verba de presenti*: que les Princes ont aussi bien que l'Eglise le pouvoir de mettre des empêchemens dirimans; mais que l'Eglise peut le leur ôter & leur interdire la connoissance de ce qui regarde le mariage. Après avoir établi ces principes généraux, il prouve dans la seconde partie, que les empêchemens de mariage marquez dans le Levitique, ne sont pas tous de droit divin ni de droit naturel.

Ces sept Leçons dont nous venons de faire des extraits, composent le premier Tome des Oeuvres de François de Villé-
ria. Le second en contient six autres.

La première est de l'accroissement & de la diminution de la Charité: elle contient plusieurs questions épineuses sur cette matière.

La seconde, qui est sur la tempérance, en contient de plus utiles. Il y soutient que tous les hommes sont obligés de conserver leur vie par la nourriture: qu'il n'y a nulle sorte de nourriture qui soit défendue par le droit naturel:

François de Viçtor. naturel : que quoique l'homme dans l'état d'innocence n'eût point mangé de chair, il est douloureux si les hommes en ont mangé ou n'en ont pas mangé avant le déluge : qu'il n'est pas absolument défendu de se servir de ragoûts & de saucés : qu'il est défendu par le droit divin de manger de la chair humaine : que cependant cela est permis dans une extrême nécessité : qu'il est défendu par le droit divin & naturel d'immoler des hommes à Dieu : qu'un Chartreux est obligé dans une extrême nécessité de manger de la chair, s'il le peut faire sans scandale : que l'on ne peut pas avoir intention de faire une abstinence qui nuise à la vie ; mais que l'on n'est pas obligé de chercher les alimens les plus solides & les meilleurs ; & qu'il suffit d'user de ceux dont les hommes se servent communément, quoi qu'il ne soit jamais permis de faire une diète si grande, ou de manger des alimens si contraires à la santé, que l'on juge probablement que l'on en mourra bien-tôt.

La Leçon de l' homicide contient encore bien des questions morales. En voici le précis. Qu'il n'est jamais permis de se tuer soi-même : que tout homicide est défendu par la Loi divine : que l'exception de faire mourir les criminels, est de droit naturel ; mais qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui ont l'autorité publique : qu'un particulier ne peut jamais avoir intention de tuer ; mais seulement de défendre sa vie : qu'il exerceroit néanmoins un grand acte de charité, s'il se laissoit tuer plutôt que de tuer. Il juge de même de tous ceux qui s'exposent à une mort certaine pour sauver la vie aux autres ; comme un fils, qui dans une famine donneroit un pain à son père ; un Esclave, qui dans un naufrage quitteroit une planche pour la donner à son Prince ou à son Roi : qu'un criminel condamné à mort peut & même doit s'enfuir, s'il en trouve l'occasion ; qu'il ne peut pas avancer sa mort, ni se la procurer. Enfin, qu'il n'est jamais permis d'avoir intention d'abréger sa vie de quelque manière que ce soit.

La quatrième Leçon, qui est de la Simonie, est fort longue. François de Viçtoria y traite quantité de questions sur ce sujet. Il y est assez doux en faveur de ceux qui donnent des Benefices, en vûe des liaisons de parenté ou d'amitié, à la prière & à la recommandation des autres, même pour des raisons & des vûes temporelles : car non-seulement il les excuse de simonie ; mais même de péché mortel, si ceux à qui ils donnent ces Benefices, en sont dignes. La seconde partie, est sur les pei-

nes des Simoniaques.

La cinquième Leçon, est sur la Magie. La dernière, sur cette question ; sçavoir, à quoi est obligé un homme au moment qu'il parvient à avoir l'usage de la raison. Comme le texte de cette Leçon est ce passage de l'Ecclesiastique c. 15. *Dieu a laissé l'homme le maître de ses volontés*, il traite d'abord de l'autorité de ce Livre. Après avoir examiné plusieurs questions sur l'usage de la raison & de la liberté, il demande premièrement, si un homme élevé parmi les Barbares sans instruction, peut connoître Dieu au moment qu'il commence à avoir l'usage de la raison, s'il peut avoir une ignorance invincible de Dieu, quel doit être son premier mouvement en cette occasion. Il suppose que l'homme a besoin de quelque temps pour connoître l'existence de Dieu ; quand il n'a personne qui lui l'apprenne : qu'ainsi un homme parvenu à l'usage de raison, peut être un temps qu'il ignore invinciblement qu'il y a un Dieu : que cependant il n'y a point de peuple ni de nation où l'on n'ait quelque connoissance de Dieu ; & que tout le monde doit le croire raisonnablement ; quoi qu'un homme qui parvient à l'usage de raison, puisse être quelque temps sans le connoître ; qu'un homme qui seroit en cet état, peut néanmoins agir moralement bien ; qu'il peut aussi pécher ; qu'il n'est pas obligé de faire un retour à Dieu distinct & formel ; mais qu'il suffit qu'il se porte vers le bien en general, & qu'il ait dessein de le pratiquer.

Ce Theologien traite les matieres par principes avec beaucoup de methode, de distinction, de jugement & de solidité. Il est modeste & modéré dans ses décisions ; & fonde ce qu'il avance, sur la raison & sur l'autorité.

FRANÇOIS VATABLE.

FRANÇOIS VATABLE, ou François GUAISTEBLE, natif d'une petite Ville de Picardie nommée Gamache, fut sans contredit le plus habile homme de son temps dans la Langue Hebraïque. Le Roi François I. ayant fondé en 1531. des Chaires Royales, choisit Vatable pour remplir celle de Professeur en Langue Hebraïque. Il s'acquitta de cet emploi avec tant de reputation, & fit des leçons si sçavantes sur l'Ecriture Sainte,

François de Viçtor.

Jean
Fischer.

Sainte, qu'on les venoit entendre de tous côtez. Des Juifs même y assistoient souvent, qui ne pouvoient assez l'admirer. Il ne se bornoit pas seulement à interpreter les mots Hebreux grammaticalement, il expliquoit aussi le sens littéral du Texte avec beaucoup de netteté & de brieveté: il se contentoit de donner ses leçons de vive voix; & il n'a jamais rien écrit, soit que sa paresse, qui lui a été souvent reprochée, en ait été cause, ou que la mort l'ayant prévenu, il n'ait pas eu le temps de donner au public ses Ouvrages. Mais plusieurs de ses Auditeurs aiant mis par écrit quantité de ses Notes sur l'Ancien Testament, Robert Etienne en fit un Recueil, qu'il joignit à la nouvelle Version Latine de la Bible, faite par Leon Juda, qu'il imprima à côté de la Vulgate à Paris en 1545: Il reconnoît dans la Préface, que si Vatable eût lui-même donné ses Notes, elles eussent été beaucoup plus sçavantes & plus exactes. Il y a même bien de l'apparence que Robert Etienne y en ajouta quelques-unes; & qu'il retoucha celles de Vatable. Mais on ne peut douter que le fonds de l'Ouvrage ne soit de ce sçavant homme. Ces Notes sont tres-utiles pour l'intelligence du Texte; parce qu'il y a peu d'endroits difficiles, qu'elles n'expliquent en peu de mots selon le sens le plus naturel. Cependant la boutique d'où elles sortoient, la Version d'un Heretique à laquelle elles étoient jointes, & quelques endroits un peu libres, les rendirent suspectes, & les firent condamner par les Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, qui n'avoient pas encore assez de connoissance de la Langue Hebraïque, & qui étoient scrupuleusement attachez à la Vulgate. Les Docteurs de l'Université de Salamanque furent plus favorables à cet Ouvrage; & passant sur ces considérations, firent imprimer en Espagne avec approbation, le Texte & les Notes de la Bible de Vatable. Robert Etienne les défendit contre la Censure des Theologiens de Paris; & elles ont depuis été presque généralement reçues & approuvées par les habiles gens.

Vatable étoit aussi tres-sçavant en Grec. Il avoit fait une Traduction Latine des Livres d'Aristote intitulée, *Parva Naturalia*. Ce fut lui qui conseilla à Clement Marot de traduire les Pseaumes en vers, & qui l'aïda dans cet Ouvrage, en lui traduisant le Texte mot pour mot sur l'Hebreu. Il a été le restaurateur des Etudes de la Langue Hebraïque en France, & a formé quantité d'habiles gens en cette Langue, entr'autres Berthelin & Mercier, qui lui succederent dans la Chaire Roiale. Il mourut

le 16. de Mars de l'an 1547. laissant vacante par sa mort l'Abbaie de Bellosane, qui fut donnée au celebre Amiot. Quelque aigreur que Genebrard témoigne contre les Notes de Vatable, il ne peut pas s'empêcher de reconnoître que c'étoit un homme tres-docte & tres-bon Chrétien, tres-éloigné de la discipline, des mœurs & des opinions des Sectaires; & il prétend que ses Disciples ont corrompu ses Notes, & les ont rendus favorables aux Novateurs.

BEATUS RHENANUS.

BEATUS, ou BILDIUS RHENANUS, étoit ^{Beatus} fils d'Antoine Bilde surnommé ^{Rhenanus} ^{Rhenanus}, ^{mois} de Rhenac lieu de sa naissance. Il naquit l'an 1485. à Shlestad, où son pere s'étoit retiré. Il fut du nombre de ces gens de Lettres qui n'embrassent aucune profession particulière, & dont le seul emploi est de cultiver les sciences, & de rendre service à la République des Lettres. C'est dans cette vûe qu'il a travaillé, soit à corriger, soit à expliquer, soit à donner au public plusieurs Auteurs Ecclesiastiques & profanes. Entre les premiers est Tertullien, qu'il a fait imprimer avec des Notes & des Préfaces sur la plupart des Ouvrages. Ses Notes sont tres-utiles pour l'intelligence des mots & des phrases difficiles de Tertullien; & ses Préfaces sont judicieuses & sçavantes. Il y en a une entr'autres sur le Livre de la Pénitence, où il traite de l'Exomologese & de la Confession avec beaucoup de sagesse & d'érudition. Il a encore fait une Traduction de deux Epîtres de saint Gregoire de Nazianze à Themistius: une Préface sur les Oeuvres d'Origene: un Discours pour servir de Préface à l'Apologie de Marfile de Padoue, pour Louis de Baviere, écrit sous le nom de *Licentius Evangelus*, qui est dans le premier Tome de la Monarchie de Goldaste, dans lequel il déclame contre les usurpations des biens temporels de la Cour de Rome: une Description des Provinces de l'Illyrie: une Préface sur les Oeuvres d'Erasme. Les Auteurs profanes sur lesquels il a fait des Notes, sont Plin, Tite-Live, Tacite, Senèque, Theophraste & Velleius Paterculus, dont il a le premier donné les deux Livres. Il a encore fait une belle Histoire d'Allemagne, qui

*Beatus
Rhenanus.*

qui a paru en 1531. Il mourut à Shlestad l'an 1547. Cet Auteur étoit versé dans les Lettres humaines & dans l'ancienne Theologie. Il avoit l'esprit doux, & suivoit les disputes. Il cherchoit les moyens de concilier & de réunir les esprits au sujet de la Religion. Il demeura néanmoins toujours attaché à l'Eglise Catholique, & finit les jours dans son sein. Il avoit beaucoup d'estime pour Erasme, qui en porta un jugement fort avantageux.

JACQUES SADOLET, CARDINAL.

*Jacques
Sadolet.*

JACQUES SADOLET, né à Modène l'an 1478. Jean Sadolet son pere, qui étoit un des fameux Jurisconsultes de son temps, l'éleva à Ferrare, où il étoit Professeur en Droit, & voulut lui-même prendre soin de ses études. Le jeune Sadolet aiant toute la beauté d'esprit & toute l'inclination que l'on pouvoit souhaiter pour les sciences, apprit en peu de temps les Langues Grecque & Latine dans leur perfection, & fit de grands progrès dans la Philosophie sous Nicolas Leonicense. Etant allé à Rome, il eut entrée chez le Cardinal Olivier Caraffe, qui aimoit les gens de Lettres. Là il fit connoissance avec Frederic Fregose Evêque de Salerne, & avec Pierre Bembe, deux esprits très-polis. Le Pape Leon X. aiant sçu son merite, le choisit pour son Secrétaire. Il fit honneur à cet emploi; parce qu'il n'y avoit personne en ce temps-là, qui écrivit avec plus de délicatesse & de facilité. Il étoit très-docte en tout genre, Theologien, Orateur, Philosophe & Poëte. Il avoit si peu d'ambition & tant de desintéressement, que pouvant dans le poste & dans la faveur où il étoit, avoir des dignitez & des benefices, il eut au contraire toutes les peines du monde à accepter l'Evêché de Carpentras, que le Pape lui donna, sans qu'il l'eût demandé, & pendant qu'il étoit en pèlerinage à Lorette. Après la mort de Leon X. il se retira dans son Evêché, pour y faire sa résidence. Il en fut arraché malgré lui par Clement VII. qui l'appella à Rome, pour se servir de ses conseils. Il n'y alla qu'à condition qu'il reviendrait dans trois ans: ce qu'il exécuta ponctuellement. En revenant à son

Tome XIX.

Evêché, il eut l'honneur de saluer à Lyon le Roi François I. qui lui donna des marques d'une estime toute particulière. Paul III. qui succéda à Clement VII. voulut encore avoir Sadolet à Rome. Il le mena à Nice dans le voiage qu'il y fit, pour faire la paix entre François I. & Charles-Quint; & l'envoia en qualité de Legat en France, pour ménager cette paix. Sadolet s'acquitta si bien de ses emplois, que le Pape, pour récompenser son merite, l'éleva à la dignité de Cardinal en 1534. Il assista à la Conference que le Pape eut avec l'Empereur à Parme: & la paix aiant été conclue, il composa un excellent Discours du bien de la paix. Sur la fin de ses jours, aiant laissé son Evêché de Carpentras à son Neveu Paul de Sadolet, il se retira à Rome, où il mourut au mois d'Octobre 1547.

Sadolet n'a composé d'Ouvrages Theologiques, qu'un Commentaire sur l'Epître aux Romains, divisé en trois Livres, imprimé à Bâle chez Froben, & pour la seconde fois à Lyon en 1536. une Explication Morale des Pseaumes 50. & 93. imprimée à Lyon en 1528. & à Maïence en 1607. une Lettre de la Reforme de l'Eglise, écrite au Senat & au Peuple de Genève, imprimée avec la Réponse de Calvin à Geneve en 1548. une Exhortation Catholique aux Princes & aux Peuples d'Allemagne, contre les heresies, imprimée à Dillingen en 1560. Il avoit encore composé un Livre du Purgatoire, dont il parle dans une Lettre à Gregoire Cortese, à qui il l'avoit envoyé pour le revoir, & le faire voir à Bembe, à Catharin & aux autres Savans de Rome; mais on ne trouve point que cet Ouvrage ait été imprimé.

Le Commentaire sur l'Epître aux Romains est écrit en forme de Dialogue entre lui & Jules Sadolet son frere. Il rapporte le Texte entier de l'Apôtre saint Paul, dont il a reformé la traduction vulgate, soit pour parler plus purement, soit pour la rendre plus claire & plus conforme au Texte Grec. Le but qu'il se propose est d'expliquer le vrai sens de cette Epître très-élevée & très-difficile; & de rejeter les interpretations sur lesquelles les Novateurs appuioient leurs erreurs. Il fait profession de parler purement Latin; & blâme ceux qui traitent les matieres de Theologie, d'un style négligé & barbare; parce que ces sortes d'Ecrits ne sont point propres à inspirer de la pieté, ni à exciter l'amour de Dieu dans les coeurs; ce que des discours éloquens & polis sont capables de faire. Il explique d'abord le sujet de l'Epître aux Romains. Il pré-

Z

tend

Jacques
Sadolet.

tend qu'elle fut écrite à l'occasion des disputes qui s'étoient élevées dans l'Eglise de Rome entre les Romains convertis & les Juifs qui leur avoient annoncé la Foi. Ceux-ci se glorifioient d'avoir annoncé aux autres l'Evangile de JESUS-CHRIST, & de ce que le salut venoit d'eux; & prétendoient qu'il falloit que les Gentils qui se convertissoient, observassent les ceremonies Judaïques. Les Romains convertis ne pouvant souffrir qu'on leur imposât ce joug, reprochoient aux Juifs qu'ils avoient crucifié J. C. & qu'ils s'étoient par là rendus indignes du salut. Saint Paul voulant apaiser cette contestation, reprend les Juifs de leur vanité, fait voir que la Loi est devenue inutile, & que la seule foi de J. C. suffit pour le salut; & avertit les Romains qu'ils ne doivent point mépriser les Juifs, qui ont été le peuple cheri de Dieu. La méthode que Sadolet observe dans la suite de son Commentaire, est de rapporter une période ou deux de saint Paul, & de les expliquer par un discours continu & plus étendu. Quand il se trouve des difficultés & des questions sur la doctrine, il s'étend davantage en se faisant faire des demandes & des objections par son frere. Dans les versets 3. & 4. du premier Chapitre, au lieu de *Prædestinatus*, qui se trouve dans la Vulgate, il se sert du mot *desinitus*, qui répond au Grec *ἐσθίων*. Il s'étend beaucoup sur l'explication de ces paroles: *que la justice de Dieu est révélée dans l'Evangile de foi en foi*. Il fait voir que le mot de *Justice* en cet endroit, ne signifie pas simplement la justice rigoureuse; mais aussi la bonté, la libéralité & la miséricorde de Dieu; par laquelle il fait que ceux qui croient en elle, en ressentent continuellement de nouveaux effets, & croissent ainsi de foi en foi par la connoissance qu'ils ont des bienfaits de Dieu, qui les fait vivre de la vie de la Foi. Expliquant dans la suite ce que dit saint Paul de la Loi & de la Foi, il enseigne qu'avant JESUS-CHRIST, les Juifs & les Grecs étoient dans l'erreur, parce que les uns erroient sur la fin, ne demandant à Dieu que des biens temporels de cette vie; & que les Gentils erroient & sur la fin & sur l'objet; parce qu'ils demandoient ces mêmes biens à de faux Dieux: qu'il n'y avoit que quelques-uns, qui par une grace toute particulière de Dieu, délivrés de cette erreur commune, s'adressoient au vrai Dieu pour lui demander les véritables biens. A l'égard des Juifs, il reconnoît qu'ils avoient la connoissance du Messie futur, par laquelle ils ont été sauvés: mais il semble croire qu'il est pro-

Jacques
Sadolet.

bable que les Gentils qui ont bien vécu avant la Loi, & même depuis la Loi, & qui ont honoré le vrai Dieu, & lui ont demandé les vrais biens, se confiant en sa puissance, en sa bonté, en sa miséricorde, ont obtenu l'effet de leurs desirs, & la grace d'une immortalité bien-heureuse: que c'est en ce sens que saint Paul dit que les œuvres de la Loi ne justifient point; mais que c'est par la Foi que l'homme est justifié; c'est-à-dire, que les œuvres extérieures ne rendent point les hommes justes; mais la Foi, par laquelle on croit & on espère en la miséricorde de Dieu, il distingue les différens sens dans lesquels se prend ce nom de Foi: quelquefois il signifie la pureté de la conscience, comme dans le caspasse de saint Paul: *Tout ce qui ne vient point de la Foi est péché*: quelquefois pour la fidélité dans les promesses; mais les Chrétiens doivent entendre ordinairement par le nom de foi, croire en Dieu & en JESUS-CHRIST, & avoir de la confiance en lui: car notre Foi, dit-il, n'est pas une simple créance, quoiqu'elle en soit le fondement & la base: mais la Foi pleine & parfaite en Dieu; est de croire avec confiance; & elle renferme autant d'espérance que de créance. Nous croions des choses dont la plus grande partie nous concerne; & l'on ne sçaurait avoir de confiance qu'on ne croie; au lieu qu'on peut croire, sans avoir de confiance. Ainsi après avoir cru qu'il y a un Dieu; nous devons croire qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent; & nous ne devons rien demander de mortel & de périssable; mais espérer & demander les biens éternels, que l'on ne peut connoître par les sens, mais seulement par la foi. Il s'étend beaucoup sur cette matière, sur la nécessité de la confiance qui doit accompagner la créance, & sur les biens qui doivent être l'objet de cette Foi; & explique par rapport à cette notion les quatre premiers Chapitres de l'Epître de saint Paul aux Romains. Il traite sur le cinquième de l'amour de Dieu envers les hommes, & de celui que les hommes doivent avoir pour Dieu. Il montre que ce dernier est l'effet du Saint-Esprit, qui habite dans nos cœurs, & qui y répand cette charité par laquelle nous aimons Dieu sur toutes choses. Le premier Dialogue finit à ces paroles du Chapitre cinquième: *Propterea, sicut per unum hominem peccatum intravit in mundum*.

Il en reprend l'explication dans le commencement du second Dialogue, où il s'étend sur la chute du premier homme, sur ses effets, & sur la réparation du genre humain par

Jacques Sadolet. JESUS-CHRIST. Il traite ensuite de la Loi par ces paroles du Chapitre 7. *Quid ergo dicemus, lex peccatum est, &c.* & explique en quel sens elle est appelée péché. Etant venu à l'endroit où il est parlé de la Prédestination chap. 8. v. 29. il s'étend sur ce mystère : & rejette d'abord le sentiment de Pelage & de ceux qui ont soutenu que nos mérites prévenaient la grâce & la miséricorde de Dieu : mais il désapprouve aussi le sentiment opposé de ceux qui n'ont rien laissé au pouvoir & à la volonté de l'homme, & qui ont voulu que Dieu fût auteur de toutes nos pensées & de tous nos mouvements. Il croit que cette opinion a de grandes difficultés ; qu'elle blesse la justice de Dieu, & qu'elle diminue le prix de sa bonté & de sa miséricorde. Il avoue que nous ne saurions faire aucune action louable & méritoire par nous-mêmes ; mais il croit que nous pouvons avoir quelques desirs ; & que sans cela il n'y a point de liberté : que si l'homme ne consent librement à la grâce, il s'ensuit qu'il agit par nécessité. Il apporte des solutions aux passages que l'on allègue pour prouver la Prédestination gratuite. Il prétend qu'elle dépend de la prévision des bonnes œuvres des hommes, que la grâce rend méritoires. Voici en un mot son Système sur la grâce : que l'homme peut par lui-même retenir & modérer ses passions, & rendre son esprit plus docile pour recevoir la parole de Dieu ; ensuite que quand cette parole lui sera prêchée, il s'élèvera naturellement dans son âme, quelque mouvement par lequel il se porte à Dieu, qu'il considère comme sa fin, & qui en cette qualité le meut ; mais par voie de conseil & d'attrait, & sans imposer aucune nécessité à sa volonté, de laquelle il dépend de fuir : ou de rejeter la vocation. C'est là, dit-il, le premier souffle du Saint-Esprit, le premier mouvement de la grâce, qui meut tellement la volonté, que si elle veut, elle ne fera pas mieux : avantage, ne l'étant que par son consentement ; mais c'est Dieu qui opère en nous la volonté ferme de faire le bien, & qui est l'auteur de toutes nos bonnes actions. Il répète encore les mêmes principes sur le Chapitre 9. de cette Epître.

Le 3^e. Dialogue commence par l'explication du Chapitre 12. Il y fait entrer deux nouveaux Interlocuteurs ; le Cardinal Augustin Trivulce & Guillaume du Bellay sieur de Langey, Ambassadeur du Ro. à Rome. Comme il y explique la partie morale de saint Paul aux Romains, il se donne la liberté de s'étendre sur

divers points qui concernent les mœurs & la discipline de l'Eglise, & en particulier sur les cérémonies de l'Eglise, les Fêtes, les Jeûnes & les Ordres Monastiques. Sur le premier Article, il se fait faire par le sieur de Langey l'objection suivante : si selon saint Paul la Religion & le culte de Dieu consistent dans les mouvements de l'esprit & de la volonté, à quoi bon ces Temples magnifiques & somptueux ? Que servent ces prières que les Prêtres y chantent continuellement pour le peuple ? Pourquoi a-t-on établi ces ordres & ce degré du Sacerdoce ? Pourquoi ces Autels, ces luminaires, ces habits solennels garnis d'or & d'argent, dont les Prêtres se revêtent pour offrir des sacrifices à Dieu ? Le chant, la musique, les genuflexions, les baisers de paix, & les autres cérémonies reçues ou commandées dans l'Eglise, ne font-ils pas voir que le culte de Dieu & la Religion ne consistent pas seulement dans des adorations intérieures & spirituelles, mais aussi dans des cérémonies extérieures ? Après bien des raisonnemens, Trivulce conclut que ces cérémonies sont de deux sortes, & ont des fins très-utiles : qu'il y en a qui ont pour principes l'esprit qui fait agir le corps, comme sont les prières, l'invocation, les genuflexions, &c. qui font un grand bien, quand la disposition de l'esprit répond aux signes du corps, & un grand crime, quand elles ne sont pas sincères : *In quibus summum bonum est veritas, summum scelus simulatio* : qu'il y en a d'autres qui portent à la vérité & à la piété, telles que sont les ornemens extérieurs des Eglises & des Temples, le chant, les habits solennels, la célébration des Fêtes : choses qui ont été instituées pour l'instruction du peuple. Si l'on demande si ces choses sont nécessaires, il distingue & dit qu'elles peuvent n'être pas nécessaires à un homme seul qui adorerait Dieu en esprit dans la solitude ; mais qu'elles sont nécessaires à un peuple entier, pour l'entretenir dans le culte de Dieu, & pour élever l'esprit des simples par ces choses extérieures à l'adoration intérieure. Il remarque sur les Fêtes, que leur institution a été nécessaire, parce que quoi qu'il fût à souhaiter que les hommes adorassent continuellement le Seigneur, cependant il a été bon de destiner quelques jours, dans lesquels ils le fissent d'une manière particulière, & qu'ils honorassent en certains jours ou nos Mystères, ou la mémoire des Saints. Cependant il avoue qu'il seroit bon d'en retrancher le grand nombre. La question qu'il traite sur le jeûne, est si ca-

Jacques voir ; si c'est avec justice qu'on a fait des *Sadolet.*

Loix sur le jeûne & sur l'abstinence, qui obligent sous peine de péché mortel. Il rapporte sur ce sujet un entretien entre Thomas Caietan, Gilles de Viterbe, & Laurent Campege. Le premier soutenoit que la Loi du jeûne n'obligeoit pas sous peine de péché mortel, pourvu que l'on n'omit pas de jeûner par mépris du précepte. Campege étoit aussi du même avis ; mais Gilles de Viterbe soutenoit le contraire ; & cependant ils convinrent tous trois qu'il seroit à propos que le Pape levât l'obligation de pratiquer le jeûne & l'abstinence, sous peine de péché mortel. Sur les Ordres Monastiques, Trivulce rapporte un autre entretien auquel il avoit assisté, entre Olivier Caraffe Cardinal, & Nicolas Flisque. Ce dernier soutenoit que la grande variété de Religieux, différens de nom & d'habit, n'étoit pas supportable ; & que la mendicité volontaire, dont plusieurs Ordres faisoient profession, avoit de très-mauvais effets ; qu'elle faisoit perdre la honte ; qu'elle rendoit la Religion méprisable, & qu'elle empêchoit les Religieux de s'appliquer uniquement à la contemplation ; qu'il seroit peut-être à propos de réduire toutes les Religions à trois ; l'une de Moines qui passeroient leur vie dans la solitude & dans le silence à chercher Dieu, & qui n'auroient d'autre travail que l'étude ; & les deux autres qui vivroient parmi les autres hommes, & dont l'emploi seroit d'exhorter, de prêcher, d'annoncer la pénitence, d'expliquer l'Ecriture Sainte, de travailler & de servir le public. Trivulce approuve assez cet avis, & croit sur tout qu'il seroit à propos d'abolir la mendicité parmi les Moines. Il prescrit même des Regles pour ces trois Ordres, & ne dissimule point les dereglemens de quelques Moines. Sadolet parlant ensuite en son nom, dit que le Pape Clement VII. avoit eu dessein d'apporter quelque moderation sur les loix du jeûne ; & que pour lui, il n'étoit pas éloigné du sentiment de Caietan : que cependant il étoit persuadé qu'il falloit obéir aux Loix de l'Eglise, qui avoient été faites sous le Regne de Constantin, ou quelque temps après, qu'il croioit très-saintes & très-utiles. Il s'étend beaucoup sur le jeûne de quarante jours : néanmoins il fait proposer par Langey, de le réduire à trois semaines, suivant l'ancien usage de l'Eglise Romaine. Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans le Commentaire de Sadolet sur l'Épître aux Romains.

Dans ses Commentaires sur les Psaumes 30. & 93. il explique le sens littéral du Tex-

te, & en met les pensées morales dans un *Jacques* beau jour & dans une juste étendue. Nous *Sadolet.* avons parlé de l'éloge qu'en fait Erasme.

La Lettre qu'il a écrite à ceux de Geneve, est d'un style Apostolique. Il y imite la manière d'écrire de saint Paul. En voici le Titre : *Jacobus Sadoletus Episcopus Carpentorathi, S. R. E. Tit. S. Calixti Presb. Card. suis desideratis Prætoribus, Magistratui, Consilio, & Civibus Gubernamentibus.* Elle commence par ces mots : *Carissimi in Christo fratres, pax vobis & nobiscum, hoc est cum Catholica Ecclesia.* Elle est datée de Carpentras du 15. Avril 1539. Calvin y fit aussi-tôt une Réponse. Sadolet écrivit la même année une autre Lettre à Jean Sturme, pour répondre à un Ecrit que ce dernier avoit publié contre le conseil donné à Paul III. sur la réforme de l'Eglise, à laquelle Sturme fit aussi une Réponse.

Les autres Ouvrages de Sadolet, sont deux Livres de l'Education des enfans : un Traité de la Louange de la Philosophie : deux Discours sur la prise de la Hongrie, & sur la guerre contre le Turc : seize Livres de Lettres : des Consolations & des Meditations dans l'adversité. Il n'est pas nécessaire de parler du style de cet Auteur : l'on sçait assez qu'il a imité Cicéron, & qu'il en approche beaucoup. Pour ses sentimens, on peut remarquer qu'il étoit doux, modéré, équitable, aimant la paix, & souhaitant la réforme de l'Eglise. Il pense & écrit noblement ; mais il lui arrive quelquefois de faire des raisonnemens longs, obscurs & par trop subtils.

GREGOIRE CORTEZ.

GRÉGOIRE CORTEZ, sorti d'une *Gregoire* illustre famille de Modene, après avoir *Cortez.* appris les Langues Grecque & Latine en perfection, étudia le Droit Canonique & Civil. Son premier emploi, fut d'être Auditeur auprès du Cardinal de Medicia, qui fut depuis Pape sous le nom de Leon X. mais préférant la retraite à la vie du monde, il entra dans l'Abbaye de Padolirone près de Mantouë, & y fit profession de la Règle de saint Benoît. Il fit aussi quelque séjour dans celle de Lerins ; & fut enfin fait Abbé du Mont-Cassin. Sa science & sa vertu lui acquirent beaucoup de reputation sous le Pontificat.

Gregoire Cortez. ¹ificat de Leon X. Les Cardinaux Bembe & Sadollet lui donnerent part à leur amitié. Le Pape Paul III. l'envoia en qualité de Nonce en Allemagne; & à son retour le fit Cardinal en 1542. Cette dignité ne diminua rien de sa candeur, de sa simplicité & de sa courtoisie: il continua de mener comme il avoit fait jusqu'alors, la vie innocente d'un homme appliqué à l'étude & aux œuvres de piété. Il mourut à Rome l'an 1547. le 21. de Septembre. Il avoit laissé plusieurs Ouvrages, comme un Livre de l'Instruction Theologique: un Traité de la Puissance Ecclesiastique: un Livre d'Hymnes & de Poësies: le Traité de saint Cyrien de la Virginité, traduit du Grec en Latin: des Lettres en Italien. La fille de son frere, Hersilia Cortesia nous a donné ses Lettres Latines & un Traité pour montrer que saint Pierre est venu à Rome; & les a fait imprimer à Venise en 1573.

Ce Traité est fait contre un Auteur qui nioit que saint Pierre fût venu à Rome, & est dédié au Pape Adrien VI. Cortez dit dans l'exorde, qu'il n'a point encore voulu se déclarer dans des Ecrits publics sur la nouvelle Theologie; soit parce qu'il ne s'étoit pas senti assez habile pour soutenir ce poids; soit parce que les questions qui avoient été agitées jusqu'alors, étoient ou des points de doctrine, que l'on appuioit de part & d'autre sur des témoignages de l'Ecriture Sainte, ou des usages reçus dans l'Eglise: qu'il avoit toujours jugé qu'il étoit difficile à des particuliers de décider ces questions: qu'il étoit persuadé que les disputes particulières seroient difficilement connoître la vérité; & que le seul moyen de finir ces controverses, étoit la décision des Evêques de toute l'Eglise dans un Concile. Il blâme extrêmement les Controverses de son temps, qui avoient rempli leurs Ouvrages d'injures, d'invectives & de railleries. Il fait cette sage observation, que ceux qui écrivent pour chercher la vérité, doivent être doux & modérez à l'exemple de JESUS-CHRIST, qui étant la vérité même, a prêché la douceur. Il apporte les exemples des Saints Peres de l'Eglise, qui ont gardé cette modération dans leurs Ecrits contre les Païens & contre les Heretiques. Il remarque que saint Jérôme & Ruffin ont été blâmés d'avoir écrit l'un contre l'autre avec trop de chaleur. Enfin, il dit que ce qui l'a déterminé à écrire sur cette question, est que l'Auteur qu'il ataque, fait profession de candeur & d'aimer la vérité. Il n'entreprend point de traiter de l'au-

Gregoire Cortez. torité du Pape, ni de la donation de Constantin, ni de la primauté de saint Pierre. Il se restreint uniquement à la question du voiage de saint Pierre à Rome; & il examine deux choses: la premiere, si saint Pierre a pu aller à Rome; c'est à dire, si l'on peut accorder ce voiage avec l'histoire de l'Ecriture Sainte: la seconde si l'on prouve par des témoignages dignes de foi, que saint Pierre soit effectivement venu à Rome. Il montre la possibilité de la premiere, en rapportant en abrégé la suite de ce qui est dit des actions de S. Pierre dans l'Ecriture Sainte; & place sa venue à Rome à la seconde année de l'Empereur Claude. Sur la seconde, il ne se sert point, pour montrer que saint Pierre est venu à Rome, de l'autorité des Auteurs du moyen âge, ou d'autres Auteurs interessez & suspects; mais de l'autorité des plus anciens & des plus exacts: sçavoir, de saint Justin, d'Egesippe, de saint Irenée, de Papias, de Tertullien, de saint Clement d'Alexandrie, d'Origene, de saint Cyrien, de Lactance, d'Eusebe & de saint Jérôme. Après avoir ainsi établi la vérité de ce fait, il répond aux dix-huit raisons que l'Auteur de l'Ecrit qu'il refute, avoit apportées pour la combattre. Il traite sur la fin, de saint Marc. Il prétend qu'il n'est parlé dans le Nouveau Testament, que d'un seul Marc. Il refuse aussi ce que cet Auteur avoit dit; que la Lettre de saint Pierre étoit écrite d'une Babylone Ville d'Egypte. Il finit cet Ouvrage par une éloquente Prosopopée au nom de saint Pierre, qui se plaint vivement de ce qu'on lui enleve l'honneur d'avoir fondé l'Eglise de Rome; & de ce qu'on le chassé de cette Ville, pour le releguer à Babylone en Arabe.

On ne peut pas écrire avec plus d'élégance & d'agrément qu'écrivit cet Auteur. Il étoit sçavant, modéré, équitable, & avoit toutes les qualitez que l'on peut souhaiter dans un honnête homme & dans un habile Ecrivain.

CHRISTOPHE LONGUEIL.

NOUS joindrons à Cortez & à Sado-
let, CHRISTOPHE LONGUEIL, ^{Chrestien Longueil.} phie Longueil, à qui
quoiqu'il soit mort plusieurs années avant eux, a causé de la liaison d'amitié & d'étude qui a été entre eux. Celui-ci étoit de Malines, & Z 3. il

Christo-
phle Lam-
guil.

il fut envoyé à l'âge de neuf ans, pour faire ses études à Paris. Il y fit en peu de temps de grands progrès, ayant une mémoire prodigieuse, beaucoup d'esprit, & une application continuelle. Quelque inclination qu'il eût pour les belles Lettres, il fut obligé, par le conseil de ses amis, d'étudier le Droit Civil. Après avoir donné six années à cette étude, sous le célèbre Philippe Decius, qui professoit à Valence en Dauphiné, il revint à Paris, pour y faire la profession de Jurisconsulte; & l'exerça avec tant de réputation, qu'au bout de deux ans, il fut, tout jeune qu'il étoit, fait Conseiller du Parlement. Étant parvenu à cette Charge, il crût avoir assez fait pour son élévation dans le monde; & consacra le reste de ses jours à l'étude. Estimant que le se. l. Plin lui fourniroit assez de matière pour travailler pendant bien des années, il entreprit d'examiner & d'approfondir toutes les choses dont cet Auteur traite dans son Histoire naturelle, soit en lisant les autres Auteurs qui en ont traité à fond, soit en consultant la nature. Il lui fallut pour cela lire tous les Auteurs anciens Grecs & Latins, voyager en divers Pais. C'est à quoi il s'employa. Après avoir appris le Grec, il donna cinq ans à l'étude des Auteurs. Il voyagea en France, en Espagne, en Allemagne, en Italie; & auroit aussi été dans le Levant, si la guerre des Turcs ne l'en eût empêché. Il courut mille hazards pour contenter sa curiosité. Il fut honoré à Rome de la qualité de Citoyen: mais en étant sorti pour revenir en France, on voulut lui faire des affaires; il se justifia néanmoins par ses écrits & par ses amis. Après son voyage, il retourna en Italie, & fit sa demeure à Padoue, où il mourut l'onzième de Septembre 1532. âgé de trente-quatre ans. Il fut lié d'amitié avec Bembe, Sadolet, Cortez, & les autres Savans d'Italie, qui avoient fait revivre la pureté de la Langue Latine. A leur imitation, il se fit un style Cicéronien, dans lequel il écrivit deux Discours contre ceux qu'il avoient accusé à Rome: un Discours contre les Lutheriens; & quelques Lettres à ses amis. Tous ses autres Ouvrages, qui sont en grand nombre, sont d'un autre style, & il demanda en mourant qu'ils fussent supprimés. Il avoit encore commencé quatre autres Discours contre les Luthériens, qu'il ne pût achever, prévenu par la mort. Celui que nous avons est vehement & éloquent. Il eût imprimé avec ses autres Oeuvres à Paris en 1539.

JEAN GAGNEE.

JEAN GAGNEE, Parisien, neveu de Jean Gagnée premier Président du Parlement de Paris, & ensuite Chancelier de France, étudia les Langues sous le célèbre Pierre Danès, & commença ses études Theologiques l'an 1524. au College de Navarre. Il y expliqua les Livres des Sentences en 1529. fut Recteur de l'Université en 1531. & reçut le bonnet de Docteur en Theologie la même année. Il se mit ensuite à travailler sur l'Ecriture Sainte, & à l'expliquer publiquement. Il fut choisi Lecteur & Prédicateur du Roi François I. & ensuite honoré de la Charge d'Aumônier de Sa Majesté, qu'il ne jugea pas incompatible avec la dignité de Chancelier de l'Eglise de Paris, qu'il accepta en 1546. Il mourut en 1549. le 25. jour de Decembre.

Il a fait de courtes Notes sur tout le Nouveau Testament, dans lesquelles il explique le sens littéral du Texte par une espèce de Paraphrase. Il suit ordinairement le Texte Grec & les Commentateurs Grecs, dont il cite quelquefois les paroles en leur Langue. Il étoit habile Critique; & ses Notes sont justes & d'un grand usage pour ceux qui veulent lire le Texte du Nouveau Testament, & en comprendre le sens, sans que rien les arrête, & sans avoir recours à de plus longs Commentaires. Il commença par ses Scholies sur les Epîtres de saint Paul, qu'il donna au Cardinal de Lorraine, qui l'avoit engagé à ce travail, & les fit imprimer à Paris en 1539. Il en donna en 1543. une nouvelle Edition plus étendue & plus ample, qui contient aussi des Scholies sur les Epîtres Canoniques & sur l'Apocalypse.

Les Scholies du même Auteur sur les Evangiles & sur les Actes des Apôtres, n'ont été imprimées qu'après sa mort en 1552. par ses soins de François Aleaume. Il y suit la même méthode que dans ses Notes sur les Epîtres de saint Paul; & s'attache particulièrement aux Auteurs Grecs; quoi qu'il consulte aussi les Commentaires de S. Jérôme & des autres Peres Latins. Il maltraite fort Caietan, & loue au contraire Catharin & Pighius, dont il suit assez les sentimens touchant

Jean chant la Grace & la Prédestination. Il re-
Gagnier prend quelquefois Erisme & le Fèvre d'Épi-
 cles. Il parle aussi en quelques endroits contre
 les erreurs des Novateurs, mais en peu de
 mots, & sans faire dégénérer son Commén-
 taire en controverse. Il y a un autre tra-
 vail de différent genre de ce même Auteur
 sur l'Écriture Sainte, qui n'est pas moins pe-
 nible; quoi que peut-être moins utile; c'est
 d'avoir mis tous les Picaumes en différen-
 tes sortes de vers lyriques à côté du Texte
 de nôtre Vulgate, éclairci par les différen-
 ces de l'Hebreu. Il a donné au public en
 1537. le Commentaire de Primasius sur les
 Épîtres de saint Paul, & en a fait une Tra-
 duction Française, imprimée à Paris en
 1540. Il a encore publié les Poésies d'Alci-
 mus Avitus & de Marius Victor, & les
 trois Livres de l'Histoire de la Prise de Je-
 rusalem, écrite par Apollonius Collatius Prê-
 tre de Novare, imprimée à Paris en 1540.
 Il a traduit les Sermons de Guerric Abbé
 d'Igny; & fait imprimer à Lyon en 1543.
 des Sermons François qu'il avoit faits sur les
 six dernières paroles de JESUS-CHRIST
 sur la Croix, avec un Endecasyllabe sur le
 Saint-Sacrement de l'Eucharistie. Cet Au-
 teur a été de son temps à la Cour & par-
 mi les Savans en réputation de piété, de
 savoir & d'éloquence. Ses Écrits nous font
 connoître qu'il savoit les Langues, & qu'il
 avoit une érudition plus que mediocre, l'es-
 prit net & le jugement solide.

AUGUSTIN STEUCHUS D'EUGUBIO.

Augustin **AUGUSTIN STEUCHUS D'EUGU-**
Steuchus **BIO**, Ville du Duché d'Orbin en Italie,
 étoit né de parents d'honnête famille, mais
 si-pauvres, qu'ils n'avoient pas de quoi l'é-
 lever; de sorte qu'il fut obligé de gagner sa
 vie du travail de ses mains; n'ayant pas sou-
 vent de pain, ni de lieu pour se retirer. Il
 vécut de cette manière jusqu'à l'âge de vingt-
 deux ans, qu'il entra dans l'Ordre des Cha-
 noines Réguliers de saint Sauveur. Cette
 profession le mit en état de vivre plus à son

aise; mais ne lui donna pas les commoditez
 nécessaires pour avoir des Livres & des se-
 cours pour étudier; cependant il avoit une
 si grande passion d'apprendre, qu'il se levait
 la nuit, & alloit lire à la lumière de la lam-
 pe de l'Eglise. Il travailla ainsi pendant sept
 ans avec tant d'application & d'assiduité,
 qu'il devint un prodige de science, & l'ob-
 jet de l'admiration de ses Confreres, qui
 l'avoient d'abord méprisé. Son érudition le
 fit choisir pour être Garde de la Bibliothe-
 que Vaticane, & il fut ensuite fait Evêque
 de Chisamo en Candie, d'où il fut rappellé
 à Rome, & envoyé par Paul III. au Con-
 cile de Trente, Sa mort arriva en 1550.

Steuchus a fait de très-savans & très so-
 lides Ouvrages, principalement sur l'Écritu-
 re Sainte. Sa Cosmopée est le premier; il
 y explique les trois premiers Chapitres de
 la Genèse. Il y traite d'une manière très-do-
 cte de la creation du monde, & y inter-
 prete le Texte de la Genèse avec une exac-
 titude merveilleuse. Il y montre d'abord que
 la raison & l'histoire prouvent que le monde
 n'est pas éternel. Il y établit l'antiquité &
 la vérité de l'histoire de Moïse, en faisant
 voir que les Nations ont retenu les noms
 de ceux de qui il est dit dans cette histoire,
 qu'ils ont après le déluge, peuplé la terre.
 Il apporte plusieurs témoignages des anciens
 Auteurs profanes, qui prouvent que la crea-
 tion du monde a été connue à d'autres peup-
 les qu'aux Juifs. Il suit ensuite le Texte de
 la Genèse: il en cite les termes, & selon
 l'Hebreu, & selon la Version des Septante.
 Il en donne le sens littéral & historique; &
 joint à cette explication des réflexions Histo-
 riques & Philosophiques, citant ce qu'il y a
 de plus beau & de plus curieux sur cette ma-
 tière dans les Auteurs Ecclesiastiques & pro-
 fanes. Il a fait une addition à ce Traité, de la
 création des Anges & de l'Empyrée.

Ses Commentaires sur le Pentateuque ne
 sont pas si étendus que sa Cosmopée. Il y
 compare les paroles du Texte avec les Ver-
 sions Grecques & Latines, & en donne le sens
 naturel & littéral, sans faire de digression.

Le Commentaire sur le Livre de Job, est
 plus étendu & plus suivi, quoiqu'il s'y arête
 aussi uniquement au sens littéral.

Dans le Traité intitulé, *Si l'Édition Vul-
 gate est de saint Jérôme*, il n'agit pas seule-
 ment cette question; mais il traite aussi de
 la Version des Septante & des autres Ver-
 sions Grecques. Il soutient que la Vulgate
 est de saint Jérôme, quoiqu'elle ne soit pas
 exempte

Augustin exempte de fautes, & qu'on puisse s'en étoigner pour suivre le Texte Hebreu.

Le Commentaire sur plusieurs Pseaumes est encore plus étendu que le Commentaire sur Job. Il y suit le Texte Hebreu, cite les Rabins, & rend raison de ses explications.

Le Traité de Steuchus de la Perpetuité de la Philosophie, est un Ouvrage plein d'une profonde érudition. La fin qu'il s'y propose, est de montrer que les Philosophes Païens ont reconnu de tout temps un Etre Souverain; que quelques-uns ont eu quelque connoissance de la Trinité: que la creation du monde, les Anges, les Démon, la formation de l'homme, l'immortalité de l'ame ont aussi été conuës à plusieurs Philosophes, & qu'ils ont eu de belles maximes sur la pieté, sur la Religion, sur la punition des méchants & la recompense des bons, sur la beatitude, sur la charité & sur la Morale.

Les deux Livres de la fausse Donation de Constantin, sont écrits contre le Traité de Laurent Vallo, dans lequel cet Auteur avoit soutenu que cette piece étoit fausse. Steuchus y soutient qu'elle est vraie; & défend autant bien qu'il se peut, une méchante cause. Il dit plusieurs belles choses à la louange de Constantin, & à l'avantage de l'Eglise de Rome.

Ces Oeuvres de Steuchus divisées en trois Tomes, qui composent un très-gros volume, ont été recueillies & imprimées à Paris par Sonnius en 1578.

PIERIUS VALERIANUS.

Pierius Valerianus **PIERIUS VALERIANUS BELZANO.** s'appelloit de son nom, Pierre, qu'il changea en celui de Pierius, & étoit natif de Belluno dans l'Etat de Venise. Il perdit son pere à l'âge de 9. ans, & se trouva réduit à une si grande pauvreté, qu'il fut obligé de se mettre au service de quelques Nobles Venitiens. Après qu'il eût langui quelque temps dans cette misère, Urbain Bolzano son oncle qui fut Précepteur de Leon X. le retira dans sa maison, & eut soin de ses études. Pierius y réussit merveilleusement, & devint un des plus habiles hommes de son temps. Clément VII. le choisit pour le mettre auprès de ses Neveux Hippolyte & Alexandre de Medicis; & il demeura attaché à cette Maison, qui se faisoit un plaisir de combler de biens les gens

de Lettres. Cependant Pierius se contenta d'une fortune mediocre, & refusa l'Évêché de Capo d'Istria, & celui d'Avignon, fort satisfait de la Charge de Protonotaire Apostolique. Il passa plusieurs années à Rome dans l'étude & dans le manient des affaires. Sur la fin de sa vie, il se retira à Padoue dans le Monastere de saint Antoine, & y finit ses jours l'an 1550. âgé de quatre-vingt-trois ans, selon Monsieur de Thou, ou en 1558. âgé de quatre-vingt-un ans, suivant Imperiali.

Quoique cet Auteur ne se soit appliqué qu'à des Ouvrages profanes, entre lesquels on estime particulièrement son Traité du Malheur des Hommes de Lettres, & ses Antiquitez de Belluno, imprimées à Venise en 1520. on a néanmoins de lui un petit Ecrit: qui peut avoir quelque rapport aux matieres Ecclesiastiques. C'est une Apologie de la Barbe des Prêtres, faite à l'occasion de ce que quelques personnes de considération vouloient obliger le Pape de renouveler un Decret fait, à ce qu'ils prétendoient, par un ancien Concile, & confirmé par le Pape Alexandre III. par lequel il étoit défendu aux Prêtres de porter une longue barbe. Il se déclare partisan de ceux qui n'étoient pas d'avis que l'on fit ce Décret, & rapporte d'abord plusieurs choses fort curieuses à l'avantage des grandes barbes. Il montre ensuite qu'elles sont autorisées par la Loi de Moïse dans l'ancien Testament, où il est fait mention de la barbe d'Aaron, & par l'usage des Juifs: qu'il est à croire que JESUS CHRIST & les Apôtres ont porté de longues barbes, & qu'on les peint ordinairement de cette maniere: que de toutes les Loix Ecclesiastiques, on n'en oppose qu'une seule tirée d'un Concile de Carthage, & qu'on prétend avoir été confirmée par Alexandre III. Il répond à cette Loi: 1°. qu'il n'est point vrai que le Concile de Carthage ait fait cette défense, & que le Canon, comme il est présentement, est tronqué: qu'il faut y ajouter, comme il est rapporté dans Gratien & dans des anciens Manuscrits, le Verbe *radat*, & lire *Clericus nec comam nutriat, nec barbam, radat*, & non pas simplement, *nec barbam*, comme on le cite communément; que le Decret d'Alexandre III. adressé à l'Archevêque de Cantorbrie, est aussi corrompu; qu'on y a ajouté le mot de *barbam*; & qu'il ne faut pas lire, *Clerici qui barbam & comam nutriunt*; mais simplement, *qui comam nutriunt, etiam iuviti à suis Archidiaconis tonsentur*, comme on lit dans le Canon du Concile d'Arles; d'où ce Decret est tiré: & en effet, si l'on

Pierius l'on ordonne aux Clercs de couper leurs cheveux; parce que c'est être effeminé que de les porter longs & frisés; par la même raison, bien loin de leur défendre de porter une longue barbe, on doit leur défendre de la raser ou de la couper. Pour justifier que ces passages peuvent être corrompus, il apporte quelques exemples de pareils changemens, & entr'autres, un qui se trouve dans le Decret du Pape Gelase, où il est dit que le Traité Paschal de Sedulius est écrit *Hereticis pour hereticis versibus*. Il se fait encore une autre objection fondée sur l'usage des Grecs. L'Eglise Romaine doit, dit-on, imputer les longues barbes, pour ne pas imiter les Grecs Schismatiques. Il traite cette objection de frivole, & il dit que si l'on s'étoit séparé des Grecs pour ce sujet, on auroit eu très-grand tort. Il avoue qu'on peut alleguer quelques Conciles Provinciaux qui ont fait des Loix contre les barbes des Prêtres; mais il dit que ces Loix sont sujettes au changement, & qu'on ne trouve point que les Papes les aient approuvées ou confirmées: que les Papes Jules II. & Clement VII. & plusieurs Cardinaux ont porté de longues barbes: que si on portoit cette cause à quelque Tribunal que ce fût, on y trouveroit plusieurs des Juges portant de longues barbes: que l'on en trouveroit dans le College des Cardinaux, parmi les Archevêques & Evêques, dans les Ecoles des Theologiens & dans tous les Ordres de l'Eglise & de l'Etat. D'ailleurs, quelle difformité, quelle impureté dans une longue barbe? quelle indecence y a-t-il pour les Prêtres de la porter? Si c'est une marque de tristesse, les Prêtres doivent pleurer, particulièrement dans ce temps où le monde est affligé de tant de calamitez: si c'est une marque de gravité & de dignité, pourquoi en vouloir priver les Prêtres? La barbe est une chose nécessaire par la Loi de nature: la Loi de Moïse l'a approuvée: la Loi de grace ne l'a jamais condamnée: l'usage des Saints & des gens de bien l'autorise: s'il falloit faire un Reglement, il seroit plus à propos d'ordonner que personne ne se fit raser, que d'obliger les Prêtres à se couper la barbe. Voila l'abregé de cette Declaration de Pierius, qui est écrite avec beaucoup de politesse & de vivacité.

JEAN COCHLÉE.

JEAN COCHLÉE natif de Nuremberg ou de Vendestein, est celui de tous les Controversistes de son temps, qui a livré le plus de combats, soit de vive voix, soit par écrit, aux Lutheriens & aux autres Novateurs de son temps. C'est uniquement par cet endroit qu'il est connu; & ce qu'on sçait de sa vie, est qu'il a pendant plus de trente ans été l'Avocat perpetuel des Catholiques, & l'adversaire infatigable des Heretiques: de sorte que depuis l'an 1521. jusqu'à l'an 1550. sa plume fertile a chaque année produit plus d'un Ouvrage pour la défense de l'Eglise & de la verité.

Il étoit Doien de Francfort sur le Meïn; quand il suivit Luther à Wormes l'an 1521. sans y être appelé par personne, mais de son propre mouvement, pour exposer sa vie, comme il le dit lui-même, pour la Foi & pour l'honneur de l'Eglise, embrasé d'un zele fervent pour les Sacremens de l'Eglise, que Luther avoit ou rejettez ou profanez dans son Livre de la Captivité de Babylone, & pour la Religion de ses Peres, qu'il voïoit avec douleur méprisée ou attaquée par cet ennemi de l'Eglise. Il avoit déjà composé dès ce temps-là trois Livres du venerable Sacrement de l'Eucharistie contre la Captivité Babylonique de Luther qu'il portoit avec soi. Luther en avoit été averti par Guillaume Nefenius Poëte & Maître d'Ecole de Francfort, qui perit depuis malheureusement dans la riviere d'Elbe. Cochlée étant arrivé à Wormes, n'ayant pour tout compagnon que son Neveu, s'adressa à Wolfgang Capiton, qui étoit alors Secrétaire de l'Archevêque de Mayence. Celui-ci le fit connoître au Nonce Alexandre, qui lui ordonna d'être present à l'audience qu'on devoit donner à Luther; & d'écouter ce qui se diroit, sans entrer en dispute avec lui. Cochlée obéit, & eut l'après-dîner une conference particuliere avec Luther dans son Hôtelierie, dans laquelle, tantôt ils disputèrent, & tantôt ils s'entretenirent familièrement. Depuis ce temps-là, les Lutheriens se déclarerent ennemis de Cochlée; & sans attendre qu'il eût publié quelque Ouvrage contre eux, ils le chargerent d'injures, & debiterent plusieurs calomnies contre lui. Ils firent courir le bruit

Jean Co. qu'il avoit été suborné par les Papistes, pour engager finement Luther à renoncer à son sauf-conduit, & le livrer à la boucherie. Ils enavoient en même temps de tous côtez des vers où Cochlée étoit traité comme le plus méchant des hommes. Lelendemain Cochlée aiant appris ce qu'on-dit de lui, & rencontré Juste Jonas, qui avoit été présent à la Conférence qu'il avoit eue avec Luther, & qui avoit dit ces choses à Capiton; il s'en plaignit à lui. Jonas dit que cela n'étoit point; & qu'il n'en avoit point parlé. Il conseilla seulement à Cochlée de ne rien publier contre Luther, parce qu'il y avoit quarante personnes prêtes à écrire contre lui, s'il faisoit paroître quelque chose. Cochlée lui répondit que non seulement il méprisoit les Ecrits injurieux; mais qu'il ne craignoit pas même la mort pour la désigne de la Foi de l'Eglise.

Ainsi, sans craindre cette menace, il se mit à écrire fortement contre Luther. Le premier Ouvrage qu'il fit paroître, fut une Invective contre les deux Lettres de Luther au Pape Leon X. qui commence par une imitation des paroles de la seconde Catilinaire de Cicéron : *Quisquis tandem abutere Catilina Saxonice potentia nostrâ, &c.* Le reste est écrit avec la même véhémence; mais non pas de même style. Cette Invective avoit été composée à Francfort le 20. Janvier 1521.

Le 6. du mois de Juin de la même année, il fit une défense de la Lettre d'Emser touchant les vingt-cinq ans de Siege de saint Pierre à Rome, contre ce que Luther avoit répondu sur ce sujet à la Lettre d'Emser.

L'année suivante Cochlée adressa aux Princes de l'Empire, un Discours contre Luther, dans lequel il leur représente combien cet Heretique est dangereux, offre d'entrer en lice avec lui en présence des Juges qu'ils voudront choisir, les exhorte à songer promptement à apporter au mal présent un remède nécessaire à l'Allemagne & au salut des âmes, qui soit honnête, glorieux & salutaire à l'Empire. Cet Ecrit est du 5. de Mars.

Un Curé de la ville de Miltenberg du Diocèse de Maïence, nommé Jean Dracon, aiant enseigné publiquement des erreurs; le Procureur du Fisc fit dresser un Memoire contre ce Dracon, qui contient les articles suivans: premierement, qu'il ne faut point s'abstenir en Carême de manger de viande & de laitage: secondement, qu'il est permis aux Fideles d'en manger en tout temps; troisiéme-

ment, qu'il en a mangé le Carême publiquement sans permission: quatriémelement, qu'il a enseigné que la celebration de la Messe, la recitation des Heures canoniales & des Vigiles sont inutiles, & qu'elles ne sont meritoires ni pour les vivans, ni pour les morts: cinquiémelement, que la Messe celebrée par un méchant Prêtre, n'est utile à qui que ce soit; & qu'en general la Messe n'est meritoire qu'à celui qui la celebre en bon état: sixiémelement, que personne n'est obligé d'observer d'autres Fêtes que le Dimanche, ni de s'abstenir de viande le Vendredi & le Samedi: Septiémelement & huitiémelement, qu'il a aboli l'usage des Processions, tant pendant les Rogations, que dans les autres temps: neuviémelement, qu'il a conseillé aux Laïques de communier sous les deux especes; & qu'il leur a ainsi administré ce Sacrement: dixiémelement, qu'il a enseigné que les Prêtres peuvent se marier: onziémelement, qu'il a aussi enseigné que les Decrets & les Ordonnances des Papes & des Conciles, sont des Constitutions humaines, à l'observation desquelles on ne doit obliger personne: douziémelement, qu'il a excité du trouble & de la sedition dans la ville: treiziémelement, qu'il neglige de celebrer & de reciter son Office: quatorziémelement, qu'il a prêché publiquement que la seule contrition suffit pour la veritable pénitence, sans qu'il soit besoin de confesser ses pechez. Jean Cochlée consulté sur ces Articles, fit un Ecrit contre les erreurs enseignées par Dracon, & contenus dans ce Memoire.

Il publia encore en cette année-là un Traité de la Grace des Sacremens contre le premier Article de Luther.

En l'année 1523. il faut que Cochlée ait fait un voyage à Rome: car il a daté de cette ville & de cette année un Memoire intitulé, *des deux voies pour éteindre le schisme de Luther*. Il y expose que la voie la plus douce, est de faire un recueil des Propositions herétiques ou erronnées de Luther, de les refuter par des témoignages de l'Ecriture Sainte, & par des raisons; de permettre à l'Empereur & aux Electeurs de donner des Juges pour écouter & porter des jugemens entre les Disputans: sans toutefois préjudicier au Saint Siege, à qui il appartient de juger définitivement. Il dit là-dessus qu'il se trouvera plusieurs Theologiens qui ne refuseront pas de s'exposer sans sauf-conduit, à des disputes publiques, sous telle peine que les Juges voudront ordonner contre ceux qui seront confondus. Il se nomme de ce nombre avec Eckius, Emser, Faber,

Jean Cochlée.

Jean Co-
chlee.

Faber, & Menfingue. Il présume que Luther n'osera ni ne voudra accepter ces conditions. Il croit qu'il faut cependant répandre plusieurs bons Ecrits fondez sur des autoritez formelles & sur des raisons solides, ordonner aux Evêques de tenir leur Clergé dans une meilleure discipline qu'il n'a été jusqu'à présent, tant pour les habits que pour l'Office sacré, & pour l'étude des belles Lettres, & de ne pas souffrir que les Ecclesiastiques aient des concubines: qu'ils passent leur vie ou à jouer, ou à ne rien faire; & qu'ils méprisent les pauvres. Il remontre encore qu'il faut établir des Prédicateurs pieux & sçavans, qui enseignent sincèrement au peuple la parole de Dieu, selon l'explication des Docteurs approuvez par l'Eglise, mêlant sans affectation, & à propos la refutation des dogmes des Lutheriens; mais avec moderation, sans injures, & avec des témoignages de compassion: qu'il est à propos de publier des Livres en Allemand, pour recommander la Messe, les Sacramens de l'Eglise, l'honneur des Saints, &c. d'expliquer au peuple les significations des rites & des ceremonies; & de lui recommander la piété de ses peres dans les enterremens & les anniversaires des morts; qui souffrant dans le Purgatoire, jettent des cris vers nous comme le Riche de l'Evangile, qui demandoit du secours à Abraham. L'autre voie pour abolir le schisme, est celle de rigueur: ce seroit de se plaindre à l'Empereur de l'inexécution de son Edit dans plusieurs provinces ou villes de l'Empire; de ce que l'on a publié sous le nom des Princes & des Etats, un Ecrit favorable aux Lutheriens, & qui rend la Cour de Rome odieuse; de faire des reproches aux Princes Catholiques de ce qu'ils l'ont souffert; de reprendre fortement les Evêques de leur negligence, & de leur ordonner de proceder par les voies de droit, & même par emprisonnement contre ceux qui enseignent une doctrine heretique ou qui debitent des Livres dans lesquels elle se trouve; de joindre à leur Official ou Grand-Vicaire deux ou trois Theologiens sçavans qui pussent reprendre & instruire les coupables; d'assister ceux qui écrivent pour l'Eglise, & de faire imprimer leurs Ouvrages; d'emporter les Princes Catholiques de faire executer l'Edit de l'Empereur dans leurs Etats; de traiter avec les Suisses, afin qu'ils ne laissent plus imprimer chez eux les Livres de Luther; & qu'ils ne souffrent plus Ulric Zwingle; d'avertir ceux de Strasbourg de ne plus souffrir que l'on imprime de Livres ho-

retiques chez eux; & ceux de Francfort de ne les plus laisser debiter dans leur ville.

Jean Co-
chlee.

La même année Cochlée publia en Latin les Traitez, du Bapême des enfans, du Foier du peché, de la Grâce des Sacramens; & deux Réponses de Faber contre Luther; & en Allemand une glose ou Commentaire sur cent cinquante quatre Articles tirez des Discours de Luther; & l'Histoire d'Albert Krantz.

En 1524. Cochlée étant à Nuremberg, écrivit un Traité de l'obligation qu'il y a de resister aux nouvelles Sectes: qu'il prouve par les Loix divines & Canoniques & par les exemples du bonheur des Princes, qui ont combattu pour la Foi contre les heresies & les Infideles.

La même année il publia la Consolation de l'Allemagne contre Luther: une Exhortation de Rome à l'Allemagne; & une Réponse à la Lettre des Lutheriens.

En 1525. Cochlée qui avoit été obligé de quitter Francfort, & ensuite Maience à cause des seditions populaires de ces villes, étoit à Cologne, où Eckius qui aloit en Angleterre, eut une entrevue avec lui. Il fit en cette année un Traité du Libre-Arbre contre Melancthon: un Traité de saint Pierre & de Rome contre Velenus: la Refutation de cinquens Articles tirez de trente-fix Sermons de Luther: un Discours contre le Livre de Luther, par lequel il livre à la mort & à l'Enfer des Païsans, dont le plus grand crime étoit d'avoir été seduits par sa doctrine: un Catalogue des seditions qui s'étoient élevées dans diverses Provinces de l'Allemagne, & qui avoient rempli la terre du sang de plusieurs malheureux; & une Lettre adressée à l'Evêque de Strasbourg, en date du 2. de Septembre, où il offre de disputer avec Luther devant les Juges que l'Empereur & les Princes voudront choisir sous peine de la vie de celui qu'ils jugeront vaincu.

En l'année 1526. Cochlée vint à la Diete de Spire; & y donna un avis contre l'Ecrit qui y avoit été publié sous le nom de l'Argyrophilax ou du Thresorier, qui tendoit à faire revoquer les privileges des Ecclesiastiques, dans lequel il détourne les Princes de ce dessein, en leur représentant les maux que se font attirer ceux qui ont entrepris sur les droits des Ecclesiastiques. Il fit la même année une Réponse à la Lettre écrite par Bingenhagius Pomeranus, Ministre de Wittenberg, aux Anglois. Il donna aussi des Lettres Augustales touchant la Foi & le Concile,

*Jean Co-
chlee.*

& des anciennes Decretales & Lettres des Papes. Enfin il adressa la même année un Traité assez ample à l'Archevêque de Maïence contre les nouveautés de Luther. Il soutient qu'elles sont, si visiblement fausses, qu'il n'est pas nécessaire de les proposer à un Concile, ni de l'attendre pour les condamner: qu'il n'y a aucun danger de le faire promptement; & qu'il est même à propos pour l'honneur de la Nation, d'en prononcer la condamnation, suivant l'avis d'hables Theologiens. Il fait voir de quelle importance il est de demeurer uni au Saint Siege: quel mal il y a de traiter le Pape d'Antechrist. Il blâme la publication des griefs: il prétend qu'il seroit plus à propos d'envoyer des Députés pour traiter de ces matieres avec le Pape & les Cardinaux. Il met en fait que toutes les seditions de l'Allemagne, sont venues de la doctrine de Luther. Il refute les deux principaux fondemens de ses erreurs. Le premier, que la seule Foi justifie: le second, que nous ne sommes obligés de croire que ce qui est dans l'Ecriture Sainte. Il fait voir qu'il ne faut mépriser ni les Traditions, ni les Décisions des Conciles. Enfin il conclut qu'il n'y a jamais eu d'herésie plus dangereuse que celle de Luther, & fait un dénombrement de tous les maux dont elle est cause. Il y a de la même année un Traité en Allemand des ames du Purgatoire.

En l'année 1547. Cochlée traduit en Latin le Libelle que Luther avoit fait contre la Lettre du Roi d'Angleterre; & fit un avertissement pour le refuter. La même année, pour faire voir qu'on peut se servir de l'Ecriture Sainte pour soutenir des erreurs, il fit un Livre où il rapporte des passages de l'Ecriture Sainte pour & contre la divinité de JESUS-CHRIST, avec les réponses que l'on peut apporter de part & d'autre. On ne peut guere approuver ce dessein; & il avoué lui-même qu'il avoit fait cet Ouvrage contre sa conscience; & que ses cheveux lui étoient dressés à la tête, quand il avoit ramassé & donné un sens impie à tant de passages de l'Ecriture Sainte.

En l'année 1528. étant à Maïence, il adressa un avertissement aux Cantons de Berne contre la forme de disputer qui avoit été prescrite par l'Assemblée. Il s'y servit encore de la même methode, pour montrer qu'il ne faut pas établir l'Ecriture Sainte pour seule regle des définitions: car il choisit ces trois propositions erronées: premierement, que JESUS-CHRIST n'est pas vrai Dieu: secondement, que Dieu doit obéir au Diable: troi-

sièmement, que Marie Mere de Dieu n'a pas toujours demeuré Vierge; & exerce son industrie à apporter des passages de l'Ecriture, pour donner quelque couleur à ces erreurs, & à donner des solutions aux passages qui prouvent le contraire. Il fit ensuite un Ecrit contre la décision faite à Berne, dans lequel il déclamoit fortement contre l'impudence de ceux qui permettoient aux Prêtres & aux Moines de se marier; & à toutes sortes de personnes d'enlever les Epouses de J.C. Il fit encore un Ecrit contre le Traité de Luther de la Communion sous les deux especes; dans lequel il avoit recueilli cent quarante-trois calomnies, & plusieurs injures de Luther, sur lesquelles il avoit fait de courtes observations, pour en faire voir la fausseté. Cochlée fait mention de quatre autres de ses Ouvrages en Allemand, de la même année; savoir, des Préfaces aux Livres de Fischer; un Ecrit contre le Livre de Luther à ceux de Hal; trois informations contre Pace, & un Traité contre la reforme de Berne.

En l'année 1529. Cochlée étant à Dresde, publia un Livre intitulé *Luther à sept têtes*, qui est qu'un recueil de passages tirés des Livres de cet Heretique, qui font voir les contradictions & les variations dans lesquelles il est tombé. Il mit aussi ce Traité en Allemand, qui a depuis été imprimé en Latin à Paris en 1564. avec une Table de trente-six contradictions de Luther sur le seul article de l'Eucharistie: des sentences de Luther, qu'il a rendues contre soi-même: des sentences de l'Ecriture Sainte contre l'inconscience de Luther; & la Genealogie ou Succession de Luther cinquième Evangeliste. Il en fit un autre sous un titre semblable, touchant la guerre contre le Turc, sur laquelle il fait voir les contradictions de Luther. Il fit la même année 1529. un Ecrit en Allemand pour défendre le Prince George de Saxe contre les invectives de Luther. Cochlée atqua aussi en même temps Zwingle par un Ecrit intitulé, *Réponse à la demande de Zwingle touchant le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST*. Il y avoué que le Corps de J.C. n'est pas dans l'Eucharistie corporellement, si on prend ce mot pour une maniere corporelle, sensible & palpable; mais qu'il y est corporellement, si on prend ce terme pour réellement & substantiellement. Il ajoute que l'Eucharistie après la consecration, retient le nom de pain à cause de l'apparence du pain. Il resout quantité de petites difficultez formées par Zwingle contre la presence réelle. La date de cet Ecrit est de Dresde,

Jean Cochlée. Dresde, du 6. Decembre 1529. Il y a deux Ouvrages en Allemand de la même année; sçavoir, vingt-cinq raisons de la Communion sous une espèce pour les Laïques, & un Traité contre l'Explication des sept Pseaumes faite par Luther.

En l'année 1530. Cochlée étant à Augsbourg au mois de Septembre, y fit un Recueil des propositions de Luther & de Melanchthon qui étoient contraires aux articles de la Confession d'Augsbourg. Il publia aussi deux Ecrits contre les corrupteurs des Livres du Decret & des Constitutions Ecclésiastiques. Il fit paroître la même année en Allemand une dispute sur les Sacrements: un Ecrit contre un extrait du Livre des Decrets: une Declaration des Articles en contestation; & une Réponse aux Lettres de Luther.

En l'année 1531. Cochlée publia un Avertissement fidele & pacifique contre les avis seditieux de Luther, & une Réponse à la demande de Melanchthon contre le Cardinal Campege. Il renouvella encore en cette année un défi à tous les Lutheriens d'entrer en lice avec quiconque voudroit soutenir le combat sous peine de la vie; & déclarant qu'il a déjà fait ses offres publiquement aux Assemblées de Wormes, de Nuremberg, de Spire & d'Augsbourg, où il a comparu & attendu inutilement que quelque Lutherien acceptât le défi. Il publia en Allemand deux Traitez; l'un intitulé, *Sommaire de la retraite de Luther*: l'autre, *Avis contre l'Ecrit seditieux de Luther*.

En 1532. étant à Maïence au mois de Septembre, il dressa une Instruction pour les Visiteurs Catholiques, dans laquelle il marque les points sur lesquels ils doivent examiner & interroger les Pasteurs & les Fideles des Eglises qu'ils visitent. Il donna la même année au public le Commentaire sur les Pseaumes de Brunon Evêque de Wirtzbourg.

En 1533. il fit trois Ecrits en Allemand pour le Prince George de Saxe contre des Libelles de Luther, dans lesquels il loue ce Prince, de son zèle pour la défense de la Foi Catholique & de l'Eglise. Il envia un de ces Ecrits à l'Electeur de Saxe, avec une Lettre & un nouveau défi à Luther. Il publia encore la même année deux autres Ecrits en Allemand, l'un contre la Reforme fausement attribuée au Prince Sigismond, & l'autre contre un chapitre de la Chronique de Sebastien le Franc, dans lequel cet Heretique parloit de l'origine de la Messe & de la doctrine de la Transubstantiation, comme de choses nouvelles. Les quatre Philippiques de Cochlée contre Melanch-

thon, parurent encore en la même année avec un petit Ecrit sur cette question; s'il est à propos que les Laïques lisent le Nouveau Testament en Langue vulgaire.

En l'année 1534. il opposa au Traité de Luther contre la Messe, les six Livres du Pape Innocent III. du sacré mystere de l'Autel, avec le Traité du même Pape du Mépris du monde, & les deux Livres d'Isidore, des Offices Ecclésiastiques. Il ajouta à ces anciens monumens une Refutation du Traité de Luther en Allemand.

Sur la fin de cette année, il composa en Allemand une piece contre les vingt & un Articles des Anabaptistes, dont le but étoit de faire voir que la doctrine de Luther en est l'origine & la source. Luther aiant publié cette année-là une Lettre contre la Messe, pleine d'impetier; Cochlée le refusa par un Ecrit adressé à Juste Jonas, auquel il proposoit dix questions sur la Lettre de Luther; & le sommoit d'y répondre, & aux argumens qu'il lui objectoit; & de justifier les vingt-huit menfonges qu'il soutenoit être dans la Lettre de Luther. Jonas ne fit point de réponse à cet ouvrage; mais il se vengea de son adversaire d'une autre maniere, en publiant une Lettre de consolation que Cochlée avoit écrite à Wicelius sur ce qu'il avoit été maltraité par des vers satyriques. Il avoit mandé plusieurs choses à son ami, qu'il n'étoit pas à propos qui vinssent à la connoissance des Lutheriens ses ennemis déclarés: Jonas aiant eu une copie de cette Lettre, la fit imprimer avec des Notes malicieuses; particulièrement sur l'endroit où Cochlée témoignoit qu'il espiroit bien-tôt d'être recompensé de ses travaux, & d'être en état de faire du bien à Wicelius.

Quelque temps après Conrad Cordat fit un Ecrit en Allemand contre Wicelius & contre Cochlée plein de calomnies & d'injures. Ce dernier le repoussa vivement. Cochlée aiant envoyé son valet en Ecosse, pour avertir les Evêques de ce Roiaume & le Roi de se précautionner contre les embûches que les Lutheriens leur dressoient par le ministère d'Alelius Ecossois, qui s'étoit retiré à Wittenberg, & y avoit apostasié, Melanchthon fit sous le nom d'Alelius, un Ecrit sanglant contre Cochlée. Cochlée y fit aussitôt une Réponse & deux autres Ecrits contre Melanchthon. Sçachant aussi qu'il y avoit plusieurs Polonois étudiants à Wittenberg, qui prenoient la nouvelle doctrine, il fit plusieurs petits Ecrits, qu'il envia en Pologne, pour avertir les Polonois de se donner de garde du Lævian

Jean Cochlée.

de cette Université. Il publia en même temps les Philippiques qu'il avoit faites contre Melancthon. Cochlée met encore entre ses Ouvrages de la même année un *Traité du Culte des Saints & des Images*, & un *Ecrit contre la nouvelle Reforme de Berne*.

En l'année 1535, il fit un Dialogue des Moines de faire cesser dans un Concile general les discordes de l'Allemagne touchant la Religion & la Foi. Il y a trois Interlocuteurs. Il appelle le premier *Petrus*, parce qu'il cherche les moines de faire la paix entre les contendans, en prenant un milieu. Le second a nom *Petrus*, parce qu'il est rigide défenseur de la foi de saint Pierre & de l'Eglise contre les Heretiques; & le troisième est *Arenius*, qui défend la secte de Luther fondée sur l'*arene* ou sur le sable. Ce dernier ne veut se rapporter qu'à l'Evangile. Le second fait voir qu'il faut qu'il y ait un juge des Controverses, qui détermine le sens de l'Ecriture Sainte. Il prouve qu'il faut acquiescer à la décision des Conciles. Le premier avoue franchement qu'il y a plusieurs abus à reformer; & que la reforme s'en doit faire dans le Concile que le Pape doit convoquer, & qui doit être célébré selon l'usage ancien de l'Eglise; & non pas avec les clauses, & suivant les articles proposés par les Lutheriens. Enfin, ces trois Interlocuteurs agitent plusieurs controverses, comme celles de la justification par la Foi, de l'Eglise, de la Messe & de la Primauté de S. Pierre. Petrus ne manque pas de faire valoir l'autorité de l'Eglise de Rome, & de faire remarquer les erreurs & les déviations des Lutheriens. Cochlée fit encore en cette année un *Ecrit contre le second mariage d'Henri VIII. Roi d'Angleterre*: une Réponse à l'accusation formée par Luther contre le Cardinal de Maïence, & un *Ecrit intitulé, Congratulation de Jean Cochlée*.

En 1536, il n'adonné au public que le Prognostic du siècle futur par l'Evêque de Tolédo, une Lettre de Nicolas I. & un *Traité de l'Innovation des Saints en Allemand*.

En 1537, Paul III. ayant indiqué un Concile à Mantoue, les Lutheriens publièrent trente Propositions contre le Concile. Cochlée fit un Recueil de trente autorités de l'Ecriture Sainte, des Peres, des Loix & des Canons pour l'autorité du Concile, avec soixante & dix propositions pour les confirmer. Il fit peu de temps après, une Refutation des nouveaux Articles des Lutheriens dressés pour leurs Visiteurs. Il publia un Discours de la Consécration du Chréme, tiré d'un Pontifi-

cal manuscrit de l'an 1057. Il fit encore en Allemand une Histoire de Jean Hus, une Instruction de la vérité contre la fausse Légende: un *Traité de la Donation de Constantin*: une Information contre le Catechisme d'Ambroise du Moulin.

En 1538, il fit imprimer en Allemand, des Considérations sur les Articles proposés par Luther au Concile general; & la Traduction Allemande du *Traité de saint Cyprien de la Simplicité des Clercs*, & d'un Sermon de saint Bernard sur le *Salve Regina*. Enfin, il fit la même année un Livre Allemand contre le Catechisme composé par un Laïque de Breslau, nommé Daniel Morbauus.

L'an 1539, Luther ayant eu un démêlé avec quelques-uns de la Secte qui rejetoient la Loi des œuvres, & ayant écrit contre eux, les appelant *Antinomius*; Cochlée écrivit contre lui, pour le rendre odieux à ceux de son parti. Son Livre contenoit cent cinquante trois propositions contre soixante & dix propositions de Luther contenues dans la cinquième partie de son Ouvrage.

La même année, Cochlée ayant reçu d'Angleterre un Ouvrage assez long imprimé à Londres, composé par Richard Morison Anglois, où il étoit attaqué au sujet du Livre qu'il avoit fait contre le mariage d'Henri VIII. y fit une Réponse sous ce titre, *Balay de Jean Cochlée pour secouer les araignées de Morison*. Cet Anglois lui avoit fait un reproche personnel d'avoir été pourvu d'un Canoniat de Mersbourg, à condition de ne plus écrire contre Luther, & d'avoir manqué à sa parole; parce qu'il avoit été gagné par le Pape. Il déclare que c'est une fausse supposition; qu'il n'est point Chanoine de Mersbourg; mais que le Prince George de Saxe l'a fait venir de Maïence, où il étoit Chanoine dans l'Eglise de saint Victor, pour lui donner un Canoniat de l'Eglise Cathédrale de Misnie, afin d'aider Jérôme Emser dans la défense de la Foi Catholique contre les Heretiques. Il dit qu'il est si peu vrai qu'il ait promis de ne plus écrire contre Luther, que l'année précédente il avoit fait six Ouvrages contre les calomnies publiées par Luther sur le Concile, savoir, deux en Latin, & quatre en Allemand. Pour se justifier d'un autre reproche que Morison lui avoit fait d'avoir écrit par aversion contre Luther; il dit qu'en l'année 1525, il l'a averti du dessein de deux particuliers, qui traduisoient en Anglois la version du Nouveau Testament de Luther: qu'il lui a dédié en 1526, les Livres de Rupert sur l'A-

Jean Cochlée.

Jean Co. pocalyfe, &c. en 1539. un Recueil intitulé, *les anciens Rescripts des Rois Goths d'Italie*, tiré des Lettres de Cassiodore; & qu'il a fait l'éloge de Sa Majesté dans la Préface. Il défend ce qu'il avoit écrit contre le divorce d'Henri VIII. & se vante de ce que son Livre a été approuvé par Erasme. Il écrit ensuite de la Primauté du Pape, & de l'utilité de l'Eglise contre le schisme du Roi d'Angleterre. Il défend enfin la mémoire du Chancelier Morus, & celle de l'Evêque de Rochester; & fait voir que c'est injustement qu'ils ont été condamnés à mort. L'indiction du Concile à Vicence ayant été publiée en cette année-là, Luther dressa des articles, pour être proposez en son nom au Concile. Cochlée publia de son côté un Memoire pour faire voir qu'ils n'y devoient point être proposez; d'autant plus qu'ils étoient contraires à la Confession d'Augbourg.

L'an 1539. on publia le Conseil des Cardinaux & autres Prélats députés par le Pape Paul III. pour la reforme de l'Eglise. Cet Ouvrage fut attaqué par un Ecrit Allemand de Luther, & par un Traité Latin de Jean Sturmius Rheteur de Strasbourg, qui étoit plus raisonnable & plus modere que celui de Luther. Cochlée lui adressa un Ecrit intitulé, *Discussion équitale sur le Conseil des Cardinaux & autres Députés*, &c. Il commence par louer Sturmius de ce qu'il est plus équitale que Luther, & montre qu'il accorde bien des choses que celui-ci nie; & qu'il laisse quelque esperance de réunion, dont Luther fait desespérer. Il lui propose le Concile pour juge, & fait voir que le seul moyen de procurer la paix de l'Eglise, est de s'en rapporter sincèrement à sa décision. Il avoue qu'il faut reformer les abus. Après cela Cochlée rapporte l'article que Sturmius approuve dans le Conseil des Cardinaux, qui est que le Pape doit être soumis aux Loix & les observer. Il convient de la vérité de cet Article; mais il ajoute, que le Pape a le pouvoir de dispenser siégeant. Il observe que le principal obstacle de la concorde, est la restitution des biens Ecclesiastiques. Il rapporte ensuite les Articles que Sturmius reprend, & en fait voir l'équité. Il examine ce que Sturmius trouve manqué à cet Ecrit. Il répond à ses calomnies & à ses injures. Il relève les erreurs qui sont dans son Ecrit; & demeure d'accord des moyens généraux de réunion que Sturmius avoit proposez; savoir, de rétablir des cérémonies, qui ne soient point contraires à l'institution de JESUS-CHRIST, de permettre que l'on

reconnoisse l'Evangile, d'accorder des Assemblées légitimes, de donner des Pasteurs propres à s'acquitter de leur ministère, de maintenir l'ancienne doctrine & les anciennes Loix; de reformer les abus & les corruptions. Cochlée dit que le Concile ne fera point de difficulté d'accorder tous ces Articles: que le Pape a déjà fait des avances qui doivent en faire bien espérer; que les Députés lui disent ouvertement bien des choses que d'autres Papes n'auroient peut-être pas souffert qu'on leur dît; quoiqu'ils n'aient pas encore marqué en particulier tous les abus qu'il faut reformer. Le Cardinal Sadoler écrivit une Lettre à Sturmius sur son écrit. Il louoit son style & blâmoit les termes aigres dont il s'étoit servi, & les injures atroces qu'il avoit dites contre l'Eglise de Rome. Au mois de Juin de la même année, Cochlée fit un écrit contre le nouveau sentiment des Lutheriens, que le Corps de JESUS-CHRIST ne demeurait plus dans l'Eucharistie après l'usage que l'on en fait, dans lequel il prouve par l'autorité de l'Ecriture Sainte & des Peres, que le Corps & le Sang de J. C. demeurent réellement & substantiellement sous les especes du pain & du vin, tant qu'elles demeurent entières. Pendant que Cochlée travaillait ainsi pour l'Eglise, la mort du Prince George de Saxe le mit presque hors d'état de continuer: car le Prince Henri son successeur niant chassé les Chanoines de l'Eglise Cathédrale de Misne, Cochlée se trouva dépourvu de son Benefice & de ses revenus, & obligé de se retirer à Bautzen en Lusace, où il fit un Traité pour montrer que celui qui n'a point été légitimement ordonné Prêtre par un Evêque, ne peut pas consacrer. Il a encore fait au même endroit une réponse à la plainte du faux Lazare, pour défendre les biens de l'Eglise & des Beneficiers contre les invasions des Lutheriens. Elle est datée du 29. Juillet. Quelque temps après le Chapitre de la Cathédrale de Breila touché de son infortune y lui donna une place de Chanoine dans son Eglise. On a de la même année des Notes sur une Lettre écrite de Francofort, contenant les Articles que les Lutheriens vouloient qu'on leur accordât pour la paix.

L'an 1540. le Colloque des Catholiques & des Protestans servit de matière à plusieurs Ecrits de Cochlée. Il avoit été demandé par les Protestans dans un Ecrit avant l'Assemblée d'Haguensau. Cochlée crût devoir prévenir là-dessus l'Empereur par un Avertissement, dans lequel il remonte à Sa Majesté Impériale, que quoique la demande que les Protestans

*Jean Co-
chlee.* font d'une Conference pour parvenir à la paix & à l'Union de l'Allemagne, du moins par un Concile National, paroisse honnête & raisonnable : il est à craindre que l'union qu'ils proposent, ne sépare les Allemands de l'Eglise universelle : premierement, parce qu'ils ne promettent pas de revenir à l'Eglise dont ils sont sortis ; mais qu'ils tâchent d'entraîner les Catholiques dans leur schisme & dans leurs erreurs : secondement, parce qu'ils font profession de soutenir leur Confession de foi d'Augsbourg : troisièmement, parce qu'ils déclarent qu'ils n'ont rien caché de leur doctrine & de leurs usages dans cette Confession de foi ; quoiqu'il soit notoire qu'il y ait dans leur doctrine & dans leur discipline bien des points contraires à cette Confession de foi : quatrièmement, parce qu'il est à craindre qu'à l'occasion de cette Conference, ils ne calomnient les Collocuteurs, comme ils ont fait dans les autres Conferences : Cinquièmement, parce que s'accorder avec les Lutheriens en cherchant quelque milieu, c'est faire schisme avec l'Eglise : sixièmement, parce qu'ils ne cherchent qu'à différer & éloigner la conclusion de l'affaire de la Religion, sous prétexte de cette Conference : que d'ailleurs une longue Conference est inutile ; & qu'il n'est pas à propos de disputer longuement avec eux ; qu'il faut seulement les obliger de déclarer s'ils veulent s'accorder sur tout avec les Catholiques : qu'ils avoient eux-mêmes dans leur Ecrit de Smalcalde, qu'il est inutile de faire des Traitez sur les rites & sur la juridiction, pendant que l'on est en différend sur les principaux articles de la doctrine. Il conclut donc que l'on n'a pas besoin en Allemagne d'une longue Conference avec les Protestans ; & qu'il suffit de s'en tenir à la doctrine de l'Eglise Romaine : & quant à la reforme des déreglemens & des vices, qu'elle se peut beaucoup mieux faire dans un Concile general. Cet Ecrit est daté d'Haguenau du 27. Juin. Le 5. Juillet il presenta un autre Ecrit à l'Empereur, contenant les articles de la doctrine des Protestans contraires à leur Confession de foi. Il en fit un troisieme sur les six articles que les Protestans proposoient comme nécessaires pour la paix. Le premier est sur la justification. Il avoue que sur cet Article on peut facilement s'accorder : si l'on ne veut point chicaner ; mais il croit qu'il seroit mieux de s'abstenir du terme de seul ; & de dire que la foi en JESUS-CHRIST justifie, sans dire que la seule foi en J. C. nous justifie. Il n'approuve pas ce que l'on avoit avancé, que les hommes par

cette confiance, sont certains de s'assurer de leur salut ; termes qui approchent de l'erreur de Luther : que tout baptisé qui croit, est en état de salut. Il trouve encore à redire à ce qui est porté dans cet article, que la conscience se reproche toujours quelque péché, parce que nous ne satisfaisons pas pleinement à la Loi ; ce qui fait allusion à la méchante doctrine de Luther ; que l'homme peche dans toutes ses bonnes œuvres. Le second Article est le rétablissement de l'administration du Sacrement de l'Eucharistie sous les deux especes, & l'abrogation des Messes Privées. Cochlée remarque sur cet Article, que l'on a tort d'appeler la Communion sous une espece, l'administration de la moitié du Sacrement : que les Lutheriens pechent en beaucoup de choses sur l'administration des Sacramens ; qu'ils rejettent le Canon de la Messe : qu'enfin, on ne peut s'accorder avec eux sur ces points, que les autres Nations n'y consentent : que sans cela les Catholiques d'Allemagne deviendroient schismatiques. Le troisieme Article regarde l'usage des Clefs, & porte que ceux qui pechent, fassent pénitence ; qu'ils soient privez de la Communion de l'Eglise, s'ils ne la font pas ; & que ceux qui se convertissent, soient relevez & confirmés par l'absolution. Cochlée admet entierement cet article ; & avertit seulement qu'il y a parmi les Lutheriens bien des abus sur l'usage des Clefs ; parce qu'on le met entre les mains de gens qui n'ont point été ordonnez Prêtres ; & que la discipline de l'Eglise est abolie parmi eux. Le quatrieme article concerne l'institution legitime des Ministres qui s'acquittent dignement de leurs fonctions & qui vivent d'une maniere irreprehensible. Cochlée avoue qu'il n'y a rien dans les termes de cet article qu'il n'approuve ; mais il prétend que le sens que les Protestans y donnent, est bien different de celui des Catholiques ; parce que sous le nom de Ministres legitimelement institutez, ils entendent des Prêtres & des Diacres élus & benis d'une nouvelle maniere, sans qu'ils soient ordonnez par delegitimes Evêques. Le cinquieme article, est de donner à tout le monde la liberté de se marier. Cochlée dit qu'il est difficile d'accorder cet article, à moins que le Pape & les autres Eglises n'y consentent. Le sixieme, est la liberté sur toutes les choses qui ne sont pas ordonnees expressément par la Loi de Dieu. Cochlée fait observer qu'il est directement contraire à l'autorité de l'Eglise, qui a le pouvoir de faire des Loix.

Jean Cochlée.

La nouvelle du mariage du Landgrave de Hesse avec une seconde femme, fait le 4 Mars 1540. avec l'approbation de Luther & des principaux de la secte, s'étant répandue, Cochlée fit un petit Ecrit contre cette action scandaleuse, dans lequel il montre par des autorités de l'Ancien & du Nouveau Testament, qu'il n'est pas permis à un Chrétien d'avoir plusieurs femmes. Dans le même temps, l'Empereur avoit indiqué une Assemblée à Ratisbonne, où l'on devoit tenir une Conférence sur la Religion, Cochlée publia à Maience un Ecrit en Latin & en Allemand sur le septième article de la Confession d'Augsbourg, qui est de la vraie Eglise, dans lequel il fait voir que ce n'est point la société des Luthériens, qui est la véritable Eglise; mais celle des Catholiques: question de laquelle il fait dépendre entièrement toutes les controverses sur la Religion. Il publia aussi au même endroit, avant que d'aller à Ratisbonne, un Traité de l'Ordination des Evêques & des Prêtres, & de la consécration de l'Eucharistie. Il avoit fait imprimer auparavant à Ingolstadt une cinquième Philippique qu'il donna lui-même à Melancthon, & qu'il fit encore depuis imprimer en 1543. avec une Préface adressée à l'Archevêque de Cologne, dans laquelle il lui reproche son changement de Religion, & les maux qu'il cause à l'Eglise par le ministère de Bucer.

Cochlée se rendit en 1541. à Ratisbonne, dans le temps du Colloque & de la Diette. Il y publia trois Ecrits: l'un le 18. Juin, par lequel il justifie les Catholiques de ce qu'ils veulent attendre la décision du futur Concile, sans rien régler auparavant. Le second est une Lettre touchant une Conférence particulière qu'il avoit eue avec l'Electeur de Brandebourg, qui roule sur trois points; savoir, sur l'Eglise, sur le sacrifice de la Messe, & sur l'Invocation des Saints. Le troisième est une Traduction d'un fragment d'un Commentaire Grec sur le Canon de la Messe touchant la Consécration.

Nous ne trouvons aucun Ouvrage de Cochlée, publié en l'an 1542. & il ne fait lui-même mention d'aucun, soit dans le Catalogue de ses Oeuvres, soit dans son Traité des actes de Luther; mais il publia en 1543. un Traité considérable de l'autorité de l'Ecriture Canonique, & de celle de l'Eglise Catholique, adressé à Bullinger, contre deux Livres de cet Auteur, imprimés en 1538. & dédiés au Roi d'Angleterre. Ce Traité de Cochlée est un de ceux qu'il a le

Tome XIV.

Jean Cochlée.

plus travaillé, & où il raisonne avec plus de justesse. Il y traite en peu de mots les principales controverses touchant les Livres Canoniques, l'autorité de l'Eglise, des Traditions, des Conciles & des Papes, le nombre des Sacramens, les Constitutions & les Loix Ecclesiastiques. Cochlée met encore en cette année-là entre ses Ouvrages, un Traité du Purgatoire contre Osiander, & un Extrait en Allemand du jugement du Clergé & de l'Université de Cologne, touchant le Livre de Bucer.

L'année 1544. est fertile en Ouvrages de Cochlée, tant contre les Lutheriens que contre les Zwingliens; savoir, contre les Luthériens, une sixième Philippique contre Melancthon & Bucer, sur le jugement de Cologne: une Défense des ceremonies de l'Eglise contre les trois Livres d'Ambroise Morban de Breilau: un Traité des nouvelles Versions de l'Ancien & du Nouveau Testament: quatre Moiens de s'accorder sur la Confession d'Augsbourg. Contre les Zwingliens, un Traité de l'Invocation des Saints, de leur Intercession, de leurs Reliques & de leurs Images, contre Bullinger: une Réplique à la longue Réponse de Bullinger: un Traité du Sacerdoce & du Sacrifice de la nouvelle Loi, contre deux Sermons de Wolfgang Musculus: une Histoire de la Vie de Theodoric Roi des Goths & d'Italie; & un Ecrit en Allemand de l'ancienne maniere de prier.

L'an 1545. Bucer fit un Ecrit adressé à la Diette de Wormes; par lequel il demandoit un Concile national, & attaquoit l'autorité du Pape, aussi bien que les Sacramens & les ceremonies de l'Eglise, offrant de prouver ce qu'il avançoit dans une dispute. Cochlée écrivit aussitôt une Lettre Latine aux Princes & aux Députés des Eats Catholiques, qu'il envoya à Wormes; par laquelle il les conjure de se lonner de garde des desseins de Bucer; & accepte le défi. Bucer y fit une Réponse, à laquelle Cochlée répliqua en faisant un Extrait de dix-huit Propositions tirées de son Livre, sur lesquelles il demanda à disputer contre lui devant des Juges. Il publia la même année en Latin un Recueil d'Oeuvres mélangées, qui contenoit trente Traitez, dont nous avons déjà parlé à leur rang: une Considération sur le Traité de concorde, contre deux Ecrits des Luthériens: un Essai contre les quatre conjectures d'André Osiander sur la fin du monde: une Réplique à l'Anti-Cochlée de Musculus touchant le Sacerdoce & le Sacrifice de la nouvelle Loi, avec une Réponse à l'Antibole de Bullinger; &

B b deux

Fran Co-
cille.

deux additions contre le Traité que Bucer avoit publié contre Barthelemi Latomus : un Traité contre le Hibou du nouvel Evangile : un Traité de la Veneration des Reliques contre Calvin, un Ecrit sur l'*Interim*, contre le même ; & en Allemand la Défense du Sacerdoce & du Sacrifice.

En 1546. Colchlee se trouva à Ratisbonne, pendant la Conference; & quoi qu'il ne fût pas un des Collocuteurs, il y combattit par Ecrit : car Eckius étant tombé malade, il fit des Notes sur les Ecrits des Protestans, des Antitheses contre les vingt & une propositions de Melancthon soutenues à Wittemberg; & un Memoire, dans lequel il propose sept moïens pour parvenir à l'union : un long Ecrit contre le Livre de Bucer, adressé aux Princes & aux Etats de l'Empire; dans lequel après une Préface generale contre les Novateurs, il reprend dans la premiere partie six propositions de Bucer contre l'autorité du Pape, des Conciles & de l'Eglise; dans la seconde, six autres propositions du même sur l'Eucharistie, contre la Transubstantiation, le Sacrifice & l'Adoration de ce Sacrement; & sur l'Invocation des Saints, les Temples & les Monastères. La dernière contient six Articles d'accusation contre Bucer. Il fit encore depuis, quelques autres Ouvrages; entr'autres une Réponse & une discussion de tous les Articles de la Confession d'Augsbourg; & une Refutation de la Censure de Calvin sur les actes du Concile de Trente en 1549. avec trois additions des seditions, contre le Livre de Brunus : une Histoire des Hussites en douze Livres, imprimée à Maïence en 1549. un Traité des Vœux Monastiques contre Calvin en 1550. & quelques autres : mais le plus considerable de tous les Ecrits de Colchlee, est l'Ouvrage intitulé, *les Actes & les Ecrits de Martin Luther*, qui est un Abrégé exact & fidele de tout ce qui s'est fait & écrit en Allemagne touchant les contestations sur la Religion, depuis le commencement de la dispute jusqu'à la fin de l'an 1546. Cet Ouvrage qui couronne tous les autres, a été fait à Ratisbonne, & imprimé en 1549.

Colchlee après avoir tant combattu, mourut à Breslau en 1552. âgé de soixante & treize ans. Il écrivoit facilement; mais son style est assez négligé. Il sçavoit bien l'état des questions de controverse & de la doctrine de l'Eglise. Il avoit aussi beaucoup lu les Ecrits de Luther, des Protestans & des autres Heretiques de son temps; & s'en servoit utilement, pour les convaincre de variation & de

contradiction. Il avoit étudié l'Ecriture Sainte par rapport à la Controverse, & avoit aussi quelque teinture de l'antiquité Ecclesiastique : mais il s'attachoit plus à confondre les Heretiques & à les refuter, qu'à prouver solidement les veritez Catholiques. Il s'en tient ordinairement aux principes generaux, sans approfondir les questions particulieres. Il y a beaucoup de politique & de personnel dans les Traitez de controverse. Il se sert quelquefois de termes assez durs, & d'invectives un peu fortes contre Luther & contre les autres Heretiques. Sur les sentimens, il étoit rigide défenseur de la doctrine & des usages de l'Eglise; ennemi des accommodemens dans lesquels on vouloit se relâcher sur quelques-uns de ces points. Il n'étoit pas fort habile dans la Critique; cependant il avoit quelque goût de l'antiquité. Il n'a été, ni tant estimé qu'Eckius par les Catholiques, ni tant craint des Heretiques; cependant on ne peut nier qu'il n'ait travaillé utilement pour l'Eglise : & il est à croire que ses travaux continuels & infatigables, dont il n'a point reçu de récompense considerable en cette vie, auront été couronnés en l'autre.

Jean Co-
cille.

FREDERIC N A U S E A.

FREDERIC NAUSEA, Allemand, (*Blanc-Franciscan*) après avoir prêché à Maïence avec beaucoup de reputation, fut appelé à la Cour de l'Empereur à Vienne, pour y faire la même fonction, & choisi en 1541. après la mort de Jean le Fevre Evêque de Vienne, pour remplir sa place. Il imita le zele de son prédécesseur, pour défendre la Religion contre les Heretiques. Il alla au Concile de Trente; & mourut dans cette Ville le 6. Février 1552.

Il a fait imprimer quatre Centuries d'Homelies à Maïence en 1534. cinq Livres des affaires des Conciles à Lipic en 1538. quatre Discours sur la Messe contre les Heretiques, à Maïence en 1527. On a encore de lui quatre Livres de la Fin du Siecle: & trois Livres du dernier Avènement de JESUS-CHRIST, imprimez à Cologne en 1555. & plusieurs autres Ouvrages recueillis dans l'impression qui a été faite de ses Oeuvres chez Quenel à Cologne en 1576. dont voici le Catalogue : Exposition des Livres de Tobie & de Judith,

Paris.

Fredric Naufes. Paraphrase sur l'Evangile de saint Matthieu : Exposition des douze Articles du Symbole : Postilles & Homelies sur tous les Evangiles de l'année: Explication du Decalogue: de la Dignité du Sacerdoce: de la Réunion dans la Religion Chrétienne: du Sacrement de l'Eucharistie: des actions & du Martyre des Saints: des Offices de l'Eglise: Censure & Solutions des Questions de Zwingle: Mélanges touchant les Heures Canonicales: Mélanges touchant la Messe: du Célibat des Prêtres, & des Vœux Monastiques: des Prémices Sacerdotales: Panegyrique de la Vierge: Sermons sur les Fêtes de la Vierge: Apologie pour la Salutation Angélique: Discours sur ces paroles de JESUS-CHRIST, *Rendez à César ce qui appartient à César*: Paraphrases sur les Pseaumes 7. 8. & 19. du Mariage Chrétien: Dis-

cours sur l'Oraison Dominicale: des Moïens de faire cesser les dissensions en matière de Religion: de la Fin du Siècle: Discours sur ces paroles, *Heureux ceux qui pleurent*: de l'Antechrist: du dernier Jugement & de la Fin du Siècle: de la nouvelle Jerusalem: du Concile de Trente: des Merveilles: des Offices Mystiques contre les ennemis de la Foi.

Les Ouvrages de cet Auteur sont propres pour l'instruction du peuple, tant sur la Morale que sur la doctrine. Il entre fort souvent dans la Controverse; & la traite plutôt en Prédicateur qu'en Docteur. Il y a encore de lui un Traité assez curieux, des Choses merveilleuses, imprimé à Cologne en 1532. avec des figures, où il parle des Monstres, des Prodiges, des Comètes, & des autres apparitions extraordinaires & surprenantes. Il est divisé en six Livres.

Fredric Naufes.





TABLE CHRONOLOGIQUE DES AUTEURS ECCLESIASTIQUES,

QUI ONT FLEURI

Depuis le commencement du XVI. Siècle jusqu'à l'an 1550.

DONT IL EST PARLE' DANS CE VOLUME,

ET

DE LEURS OUVRAGES.

JEAN REUCHLIN,
dit
CAPNION.

Né l'an. 1459. Mort l'an 1521. p. 1. &
suiv.

Ouvrages.

Avis touchant la suppression du Talmud;
Miroir oculaire.
Apologie de cet Ouvrage.
Traité de la Parole miraculeuse.
Traité de l'Art Cabalistique.
L'Art de prêcher.
Version des sept Pseaumes Pénitentiels.
Traduction Latine des Livres d'Eusebe de la
Vie de Constantin le Grand.

JACQUES ALMAIN,
DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

Reçu Docteur en 1511. Mort l'an 1515.
p. 4.

Ouvrages.

Commentaire sur le troisième Livre des Sen-
tences.
Commentaire de la Pénitence.
Ecrits sur les Livres des Sentences de Robert
Holcot.
Vesperie sur le Domaine Naturel, Civil &
Ecclesiastique.

Traité

Traité de la Puissance Ecclesiastique & Laïque.
 Traité de l'autorité de l'Eglise & des Conciles contre Caïetan.
 Logique, Physique, & quatre Traitez de Morale.

JACQUES HOCHSTRAT,

DE L'ORDRE DES FRERES PRECHERS.

Mort l'an 1527. le 21. de Janvier. p. 11.

Ouvrages.

Destruction de la Cabale.
 Dialogue sur la Cause de Reuchlin.
 Apologie contre Reuchlin.
 Actes des Jugemens rendus contre Reuchlin.
 Six Livres de Colloques contre Luther.
 Dialogue du Culte & de l'Invocation des Saints.
 Traité de la liberté Chrétienne.
 Traité du Purgatoire.
 Traité de la Foi & des Oeuvres.
 Ecrit contre les huit Blasphèmes des Luthériens.
 La Perle de la Philosophie morale.
 Discours contre les Malefices & les Prêtres concubinaires.

DIDIER ERASME.

Né le 27. Octobre de l'année 1466. ou 1467. Entre dans l'Ordre des Chanoines Reguliers, âgé de dix-sept à dix-huit ans. Est ordonné Prêtre en 1492. Demeure quelques années à Paris. Voïage en Italie, où il obtient dispense de ses Vœux. Vient faire sa résidence ordinaire à Bale vers l'an 1512. En sort en 1529. pour se retirer à Fribourg. Revient à Bale, & y meurt le 12. Juillet 1536. *pag. 12. jusqu'à* 92.

Ouvrages.

Neuf Volumes *in folio*, dont les deux premiers & le quatrième contiennent des Ouvrages qui ne regardent point les matieres Ecclesiastiques.
 Le Tome III. contient les Lettres, entre lesquelles il y en a plusieurs sur les matieres Ecclesiastiques.
 Le Tome V. contient des Oeuvres de pieté; sçavoir,
 Le Manuel du Soldat Chrétien,

Discours pour exhorter à embrasser la vertu.
 De la vraie Theologie.
 Exhortation à l'étude de la Philosophie Chrétienne.
 De la Maniere de se confesser.
 Explication de quelques Pseaumes.
 De la Pureté de l'Eglise de JESUS-CHRIST.
 Discours de la Misericorde.
 Consultation sur la Guerre des Turcs.
 De la Concorde de l'Eglise.
 Symbole ou Catechisme.
 Comparaison d'une Vierge & d'un Martyr.
 Sermon sur l'Enfant Jesus.
 Lettre de consolation à des Vierges.
 Instruction sur le Mariage Chrétien.
 La Veuve Chrétienne.
 L'Ecclesiaste.
 De la Crainte de JESUS-CHRIST.
 Du Mépris du Monde, & autres Opuscules de devotion.
 Le Tome VI. contient la Version du Nouveau Testament avec des Notes.
 Le VII. les Paraphrases sur tout le Nouveau Testament.
 Le VIII. les Versions faites par Erasme, avec plusieurs Ouvrages de saint Chrysostome, de saint Athanasie, d'Origene & de saint Basile.
 Le IX. les Apologies & Traitez de Contestations personnelles; sçavoir,
 Lettre Apologetique à Dorpius pour le Traité de la Folie.
 Apologie contre le Févère d'Etapes.
 Ecrit à Latomus sur les Langues.
 Ecrit à Clichtoué pour la défense de son Traité du Mariage.
 Apologie sur cette Version, *In principio erat sermo*.
 Trois Apologies contre les Notes d'Edouard Lée.
 Ecrit à Jacques Lopez Stunica, sur plusieurs passages de l'Ecriture.
 Ecrit contre Caranza sur trois passages de l'Ecriture, & sur le passage, *Nous résisterons tous*.
 Supputation des Erreurs de la Censure de Noël Beda contre Erasme, sur divers passages de l'Ecriture.
 Réponse aux Notes de Beda.
 Apologie contre les Emportemens de Sutor, avec deux Additions; l'une contre l'Anapologie du même: l'autre contre les Ecrits de Clichtoué.
 Déclarations contre les Theologiens de Paris.
 Apologies sur divers points de doctrine &

de discipline contenus dans les points de la Censure contre Erasme.
 Traité sur le Divorce.
 Réponse aux Demandes d'un jeune homme sur l'Ecriture.
 Apologie à des Moines d'Espagne sur des passages de l'Ecriture.
 Réponse à l'Exhortation d'Albert Pie Prince de Carpi, & à ses vingt-quatre Livres sur plusieurs points de doctrine & de discipline.
 Traité du Libre-Arbitre & des Loix humaines.
 Deux Livres intitulés *Hyperspistes*, pour la défense de ce Traité.
 Réponse à une Lettre de Luther.
 Refutation d'un Libelle intitulé, *Conformité du sentiment de Luther & d'Erasme touchant la Cène*.
 Ecrit contre les Pseudo-Evangéliques sur la Réforme.
 Ecrit aux Freres de l'Allemagne.
 Éponge contre Ulric Hutten.
 Ecrit contre le Fiévreux, ou contre Louïs Carvajal.
 Avis contre le Mensonge & la Calomnie.
 Traité des Anti-Barbares.
 Ecrit contre des Geais superbes.
 Réponse à Pierre Curius.

RAIMOND PERAUD,

CARDINAL.

Entre dans la Société de Navarre l'an 1471.
 Va à Rome. Est envoyé Nonce en Allemagne l'an 1489. Est fait Evêque de Gurk; & l'an 1493. nommé Cardinal par Alexandre VI. Legat en France & en Allemagne, ensuite à Peruse, & enfin à Viterbe, où il est mort l'an 1505. le 5. de Septembre âgé de soixante & dix ans, pag. 91.

Ouvrages.

Livre de l'Eminence de la Dignité Sacerdotale au dessus des Rois de la Terre.
 Actes de ce qu'il a fait à Lubec & dans la Dace.
 Une Lettre touchant les Reliques qu'il envoia au College de Navarre.
 Quelques autres Lettres.

JEAN RAULIN.

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

MOINE BENEDICTIN.

Né l'an 1443. Reçoit le bonnet de Docteur en 1479. Se fait Moine Benedictin en 1497. Meurt le 6. Février 1514. âgé de soixante & onze ans, pag. 92.

Ouvrages.

Sermons du Temps, du Carême & des Saints.
 Sermons de la Pénitence, intitulés *l'Itinéraire du Paradis*.
 Sermons sur l'Eucharistie.
 Le Doctrinal sur les trois Morts; sçavoir, la naturelle, celle du péché, & celle de l'Enfer.
 Conference dans le Chapitre de Cluny, de l'établissement, augmentation & rétablissement de la Perfection Religieuse.
 Discours sur la Réforme du Clergé.
 Lettres.

JEAN-BAPTISTE SPAGNOLI,

dit LE MANTOUAN,

DE L'ORDRE DES CARMES.

Né l'an 1448. Est fait General de son Ordre en 1512. y renonce peu de temps après, & meurt l'an 1516. le 20. de Mars. p. 97.

Ouvrages.

Voiez le Catalogue de ses Oeuvres Poétiques qui ont rapport aux matières Ecclesiastiques, pag. 97. & 98.

GEOFROI BOUSSARD,

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

Vient faire ses études au College de Navarre en 1456. âgé de dix-sept ans. Reçoit le bonnet de Docteur en 1489. Est fait Chancelier de l'Université de Paris vers l'an 1515. Quitte cette dignité, & se retire au Mans

Mans en 1518. Il y meurt en 1520. *page*
98.

Ouvrages.

Traité de la Contenance des Prêtres. Si le Pape peut dispenser du Celibat.
Explication du Sacrifice de la Messe.
Nouvelle & utile Exposition sur les sept Pseaumes Pénitentiels, avec une Préface sur sa vie.
Sermon prêché devant le Pape Jules II.
Le Régime & le Gouvernement pour les Dames & les Femmes de chaque état, qui veulent se mettre au monde selon Dieu.
Edition de l'Histoire Ecclesiastique de Rufin, & du Commentaire de Bede sur saint Paul; avec un Jugement sur ce dernier Ouvrage.

JEAN-LOUIS VIVE'S.

Fait ses études & fleurit à Louvain au commencement de ce siècle. Est appelé l'an 1522. en Angleterre auprès de la Princesse Marie fille d'Henri VIII. Revient en Flandres, & fait sa demeure à Bruges, où il meurt l'an 1536. ou 1537. selon quelques-uns; & selon d'autres l'an 1541. ou 1545: âgé de 48. ans, *pag.* 99.

Ouvrages.

Commentaire sur les Livres de la Cité de Dieu de saint Augustin.
Cinq Livres de la Vérité de la Religion Chrétienne.
Triomphe de JESUS-CHRIST.
Eloge de la Vierge.
Méditations ou Paraphrases sur les sept Pseaumes Pénitentiels.
Exercices de l'Âme à Dieu.
Commentaire sur l'Oraison Dominicale.
Prieres ou Méditations quotidiennes.
Office journalier de la Sueur de JESUS-CHRIST.
Sermon sur le même sujet.
Trois Livres de l'Âme & de la Vie.
Traité du Devoir d'un Mari.
Traité de l'Instruction d'une femme Chrétienne.
Traité du Soulagement des Pauvres.
Traité de la Communication des Biens.
Quatre Livres de la Concorde du Genre humain.
Introduction à la vraie Sagesse.
Traité de la Pacification.
Traité de la Vertu Masquée.
De l'état des Chrétiens sous les Turcs.

De la Guerre contre le Turc.
De la Prosperité & de l'Adversité.
Et autres Ouvrages de Belles Lettres, de Rhetorique & de Morale.

CLAUDE DE SEYSSSEL.

ARCHEVÊQUE DE TURIN.

De Maître des Requêtes est élu Evêque de Marseille l'an 1509. Prend possession de cet Evêché en 1515. Est transféré à l'Archevêché de Turin l'an 1517. Meurt l'an 1520. Le 2. de Juin, *page* 102. *jusqu'à* 115.

Ouvrages.

Traité contre les Vaudois.
Trois Livres de la Providence divine.
Traité des trois états de l'Homme Voïageur, ou Commentaire Moral sur les trois premiers Chapitres de l'Evangile de saint Luc.
Traité des Devoirs des Rois.
Traité de l'Etat de la France.
Histoire de Louis XII.
Plusieurs Traductions Françoises des Anciens, & entr'autres, de l'Histoire Ecclesiastique d'Eusebe.

SILVESTRE MOZOLIN,

ou MAZOLIN.

surnommé DE PRIERIO,

DE L'ORDRE DES FF. PRÊCHEURS.

Fait Maître du Sacré Palais en 1512. & ensuite General de son Ordre. Mort l'an 1520. le 20. d'Octobre, *p.* 115.

Ouvrages.

Les Erreurs de Luther & ses argumens réfutez.
Somme Morale appelée *Silvestrine*.
Défense de la doctrine de saint Thomas, & le Maillet des Scoïstes.
Sermons sur les Epîtres & Evangiles du icmps, & sur les Fêtes des Saints pour toute l'année; sous le Titre de *Rose d'Or*.
Traité des Sorciers & des Merveilles opérées par les Démonz.
Traité des Exorcismes.
Divers autres Traitez de piété, dont voici le Catalogue, *page* 115.

PAUL

PAUL CORTEZ.

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE.

Fleurit au commencement du siècle, sous le Pontificat de Jules II. *page* 116.*Ouvrages.*Commentaire sur les Livres des Sentences.
Traité de la Dignité des Cardinaux.

JACQUES WIMPHELINGE.

Né l'an 1449. Mort l'an 1528. le 17. de Novembre, *page* 117. & suivantes.*Ouvrages.*

Traité des Auteurs des Hymnes.

Traité de la Pureté.

Apologie sur le Monachisme de saint Augustin.

Concorde des Curez & des Freres Mendians.

Sermon sur le Saint-Esprit.

Traité de l'Education de la Jeunesse.

Divers autres Traitez, dont voici le Catalogue, *page* 117.

ÆLIUS-ANTOINE

DE LEBRIXA, ou NEBRISSENSIS.

Né l'an 1444. Fleurit depuis l'an 1470 Mort l'an 1522. le 2. de Juillet, *page* 120.*Ouvrages.*Recueil d'Observations critiques sur plusieurs passages de la Bible, intitulé, *Cinquanteine* (*Quinquagena.*)Et autres Ouvrages sur des matieres Ecclesiastiques & profanes, dont voici le Catalogue, *page* 121. & 123.

THOMAS DE VIO

surnommé CAIETAN,

DE L'ORDRE DES FF. PRÊCHEURS,

CARDINAL.

Né l'an 1469. Entre fort jeune dans l'Ordre de saint Dominique. En est élu General l'an

1508. Fait Archevêque de Palerme quelques temps après. Créé Cardinal l'an 1517. par Leon X. qui lui donne aussi l'Evêché de Caiete le 13. d'Avril 1519. Envoié la même année Legat en Allemagne contre Luther, & en 1523. Legat en Hongrie. Mort à Rome le 10. d'Août 1534. âgé de soixante & cinq ans & vingt-neuf jours, *page* 123. jusqu'à 131.*Ouvrages.*

Commentaires sur l'Ancien & le Nouveau Testament, à l'exception du Cantique des Cantiques, des Prophetes (à la reserve des trois premiers Chapitres d'Isaïe) & de l'Apocalypse; avec une Version.

Traité intitulé, *De jeûner sur le Nouveau Testament*, contenant l'Explication de 64. passages.

Commentaire sur la Somme de saint Thomas.

Opuscules sur l'autorité du Pape, sur les Indulgences, sur les Sacrements & sur plusieurs autres questions de doctrine, de discipline & de Morale, divisez en trois parties; dont voici le Catalogue & les sujets depuis la *pag.* 124. jusqu'à 130.

MATHIAS UGONIUS,

EVÊQUE DE FAMAGOSTE.

Fleurit au commencement du seizième siècle, *page* 130.*Ouvrages.*

Traité de la Dignité Patriarchale.

Traité des Conciles intitulé, *Synodia Ugonia.*

CHRISTOPHLE MARCEL,

PATRICE DE VENISE,

ELU ARCHEVÊQUE DE CORFOU.

Fleurit vers l'an 1520. p. 131.

Ouvrages.

Edition de l'Ordre Romain.

Traité de l'autorité du Souverain Pontife.

Exercitations sur les sept premiers Pseaumes, & un Discours sur le douzième.

THOMAS

THOMAS ILLYRICUS.

DE L'ORDRE DES FF. MINEURS.

Fleurit sous les Pontificats de Leon X. & d'Adrien VI. *page* 132.*Ouvrages.*

Le Bouclier de l'Eglise Catholique.

Traité des Clefs de l'Eglise.

Traité de la Puissance du Pape.

Refutation de quelques Conclusions de Luther.

Déclamation contre les mauvais Chrétiens, & sur les Devoirs des Prélats.

HENRI-CORNEILLE AGRIPPA,

DOCTEUR EN DROIT

ET EN MEDECINE.

Né le 14. de Septembre 1486. Porte les armes. Se fait Docteur en Droit & en Médecine. Fait des Leçons en différens Pais, & meurt enfin à Grenoble en 1535. *page* 134. *jusqu'à* 146.*Ouvrages.*

Traité de l'Incertitude & de la Vanité des Sciences & des Arts; & de l'Excellence de la Parole de Dieu.

Plainte & Réponse à la Censure des Theologiens de Louvain.

Traité des trois Manieres de connoître Dieu.

Traité de l'Eude de la Theologie des Païens.

Réponse au Cordelier Cateinet.

Déclamation sur la Noblesse & la Préférence du Sexe féminin.

Traité du Peché originel.

Traité du Sacrement de Mariage.

Sermon de la Vie Monastique.

Sermon de l'Invention des Reliques de saint Antoine.

Traité de la Monogamie de sainte Anne avec une Réponse à Faber sur ce sujet.

Lettres & autres Ouvrages profanes.

Tome XIV.

JEAN FISCHER,

EVEQUE DE ROCHESTER,

CARDINAL.

Né vers l'an 1455. Fleurit sous le Regne d'Henri VII. & d'Henri VIII. Rois d'Angleterre. Arrêté prisonnier en 1534. & nommé alors Cardinal par Paul III. Décapité le 22. Juin 1535. *p.* 145. & *suivant* *jusqu'à* 148.*Ouvrages.*

Défense du Traité des sept Sacrements d'Henri VIII.

Refutation de la Défense de Luther des quarante & une propositions censurées par Leon X.

Cinq Livres de la Verité du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, contre Oecolampade.

Traité de l'autorité du Sacerdoce contre Luther.

Traité contre Velenus sur la venue de saint Pierre à Rome.

Discours contre les Ecrits de Luther.

Trois Livres d'un seul Magdelsain.

Commentaire Moral sur les sept Pseaumes Penitentiels.

Deux Sermons; l'un de la Passion de Notre Seigneur; l'autre de la Justice des Chrétiens.

Traité des Moïens de parvenir à la souveraine perfection.

Discours sur la Charité.

Traité de la Priere; & des Paraphrases de quelques Pseaumes.

THOMAS MORUS.

CHANCELIER D'ANGLETERRE.

Fait Chancelier en 1529. Après avoir passé par plusieurs Charges, se démet de celle-ci en 1531. Décapité le 6. Juillet 1535. *page* 148.*Ouvrages.*

Utopie.

Réponse à ce que Luther avoit écrit contre le Roi d'Angleterre.

Explication de la Passion de JESUS-CHRIST.

Histoire de Richard III. Roi d'Angleterre.

Cc

Ecrit

Ecrit de la Consolation dans la Tribulation.

Prieres tirées des Pseaumes.

JEAN DRIEDO,

DOCTEUR DE LOUVAIN.

Reçut le Bonnet en 1512. Fut ensuite Professeur en Theologie à Louvain, Curé de saint Jacques & Chanoine de saint Pierre de la même Ville. Mort en 1535. le 4 d'Août, p. 150.

Ouvrages.

Quatre Livres de l'Ecriture sainte & des Dogmes Ecclesiastiques.

Un Traité de la Concorde du Libre-Arbitre & de la Prédestination.

Traité de la Grace & du Libre-Arbitre.

Traité de la Captivité & de la Redemption du Genre humain.

Traité de la Liberté Chrétienne en trois Livres.

PHILIPPE DECIUS,

DOCTEUR EN DROIT.

Honoré de cette dignité à Pise à l'âge de vingt-deux ans; y professe le Droit Canonique; & ensuite à Sienne & à Pavie. Chassé de cette dernière Ville, il se retire en France. Retourne à Pise, & va ensuite à Sienne, où il meurt l'an 1535. âgé de quatre-vingt-un ans, p. 156.

Ouvrages.

Commentaire sur les Decretales.

Conseil pour l'Autorité de l'Eglise.

Discours pour la défense du Concile de Pise.

NOEL BEDA,

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

Fleurit sous le Regne de François I. Fut relegué en 1536. au Mont saint Michel, où il mourut peu de temps après, page 157.

Ouvrages.

Traité d'une Magdeleine.

Deux Livres contre les Commentaires de saint Fèvre d'Etaples sur les Epîtres de saint Paul, & un troisième Livre contre les Paraphrases d'Erasme.

Apologie contre les Lutheriens cachez.

Apologie pour les Filles & les Neveux de sainte Anne.

Rétablissement de la Benediction du Clergé Paschal.

Confession de Foi.

JACQUES LE FEVRE

D'ETAPLES.

Fleurit au commencement du siècle dans l'Université de Paris. Se retire à Meaux & ensuite à Blois; & enfin à Nerac, où il mourut l'an 1537. fort âgé, p. 157

Ouvrages.

Commentaires sur les Pseaumes, sur les Evangelies, sur les Epîtres de saint Paul, & sur les Epîtres Canoniques.

Pseaumes à cinq colonnes.

Traité des trois Magdeleines.

Ecrit contre Erasme.

PIERRE SUTOR;

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris,

ET ENSUITE CHARTREUX.

Mort le 18. Juin 1537. p. 158.

Ouvrages.

Apologie pour la Vulgate.

Antapologie contre Erasme.

Traité de la Traduction de la Bible, & de la condamnation des nouvelles Versions.

Traité de la Puissance de l'Eglise.

Ecrit sur les trois Mariages de sainte Anne.

Ecrit contre les Anticomarites.

Deux Livres de la Vie des Chartreux.

EUSTA:

EUSTACHE DE ZICHEN,

surnommé RIVIVUS.

DE L'ORDRE DES FF. PRÊCHEURS;

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Louvain.

Fleurit au commencement du siècle. Mort en
1538. le 16. Avril, p. 158.*Ouvrages.*

Traité des sept Sacrements.

Refutation des Erreurs condamnées par les
Facultez de Theologie de Louvain & de
Cologne.Ecrit contre le cinquième Chapitre du Ma-
nuel d'Erasme.

JÉRÔME HANGEST.

DOCTEURS EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris;

Mort le 8. Septembre 1538. p. 159.

Ouvrages.

Traité des Académies contre Luther.

Traité de la Possibilité des Commandemens
contre le même.

Antilogie contre les faux Christs;

Traité de l'Eucharistie.

Oeuvres Morales.

JEAN DE LANSBERG.

CHARTREUX.

Mort le 3. Août 1539. la trentième année de
sa Profession, p. 159.*Ouvrages.*Oeuvres spirituelles & Morales, dont voyez
le Catalogue, *ibid.*

JEAN MAJOR;

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

Enseigne au College de Montaigu sur la fin
du quinziesme siecle. Reçoit le bonnet de
Docteur en 1505. Mort vers l'an 1540.
âgé de soixante & deux ans, p. 159.*Ouvrages.*Commentaire sur les quatre Livres du Maître
des Sentences.Exposition litterale de l'Evangile de saint
Matthieu avec cent huit doutes éclaircis.

Commentaire sur les quatre Evangiles.

Six Livres d'Histoire d'Ecosse & d'Angle-
terre.

Le grand Miroir d'Exemples.

JACQUES MERLIN;

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

ET GRAND-PÉNITENCIER;

de l'Eglise de Paris.

Reçoit le bonnet en 1499. Est fait Péniten-
cier de l'Eglise de Paris en 1525. Arrêté
prisonnier en 1527. Envoié en exil en
1529. à Nanter. Revient à Paris en 1530.
Mort en 1541. p. 160.*Ouvrages.*Apologie d'Origene, à la tête de l'Edition
des Ouvrages de ce Pere.

Trois Editions des Conciles.

Editions des Oeuvres de Richard de S. Vic-
tor, de Pierre de Blois, & de Durand de
saint Pourçain.Six Homelies sur l'Annonciation de la
Vierge.

GASPAR CONTARINI,

CARDINAL.

EVEQUE DE BELLUNO.

Nommé Cardinal en 1536. Mort en 1542.
âgé de cinquante-neuf ans, p. 160.

Ouvrages.

Traité de l'Immortalité de l'Ame contre Pomponace.

Quatre Livres des Sacremens de l'Eglise.

Scholies sur les Epîtres de saint Paul.

Deux Livres des Devoirs des Evêques.

Somme des Conciles.

Traité de la Puissance du Pape.

Catechisme.

Refutation de quelques Articles de Luther.

Traitez de la Justification, du Libre-Arbitre,
de la Prédestination.Explication du Pseaume, *Ad te levavi*.

JOSSE CLICHTOUE,

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

Reçu Docteur en 1506. Mort le 22. Septembre 1543. p. 162.

Ouvrages.

Anti-Luther.

Défense de l'Eglise contre les Lutheriens.

Défense du Concile de Sens de l'an 1528. intitulée, *Abregé des Peritez qui regardent la Foi, contre les assertions erronnées de Luther*.

Traité de l'Eucharistie contre Oecolampade.

Traité du Culte des Saints.

Eclaircissement Ecclesiastique de l'Office de l'Eglise.

Traité de la Vie & des Mœurs des Prêtres.

Préface du Traité de le Fèvre d'Etaples sur les trois Migdeleines; & une Apologie de cet Ouvrage.

Deux Livres de la pureté de la Vierge.

De la douleur de la Vierge à la Passion de JESUS CHRIST.

Discours sur l'Assomption & sur l'Annonciation de la Vierge.

Traité de la nécessité du peché d'Adam.

Traité de la Noblesse.

Des Devoirs des Rois.

De la Guerre & de la Paix.

Louange de l'Etat Monastique.

Eloge des Apôtres & des Hommes Apostoliques.

Eloge des Patriarches Joseph, David & Tobie.

Recueil de Sermons & d'Homelies.

Supplément du Commentaire de saint Cyrille sur l'Evangile de saint Jean.

Edition des Sermons de Césaire d'Arles.

Commentaire sur saint Jean Damascene.

Oeuvres de Philosophie.

JEAN LE FEVRE,

EVEQUE DE VIENNE EN AUTRICHE.

Mort l'an 1541. p. 164.

Ouvrages.

Le Marteau des Heretiques, & plusieurs autres Ouvrages de Controverse, dont voici le Catalogue, p. 164.

Homelies.

Traité de l'Eucharistie en forme d'Homelies.

JEAN ECKIUS.

PROFESSEUR A INGOLSTADT.

Commence à disputer contre Luther en 1519. & continué à se signaler dans cette lice jusqu'à l'an 1543. qu'il mourut à Ingolstadt, âgé de cinquante-sept ans, p. 165.

Ouvrages.

Plusieurs Traitez de Controverse, dont voici le Catalogue, *ibid*.

Le Chrysopae ou six Centuries sur la Prédestination.

Commentaire sur Aggée.

Postilles & Homelies sur les Evangiles.

Discours sur les Sacremens.

ALBERT PIGHIUS,

PRIEUR DE SAINT JEAN BAPTISTE.

d'Utrecht.

Fait ses Etudes à Louvain. Est reçu Docteur dans

dans l'Université de Cologne. Suit Adrien VI. en Espagne & à Rome y fleurit sous son Pontificat & sous celui de Clement VII. & de Paul III. Mort le 24. Decembre 1543. p. 166.

Ouvrages.

Traité de la Hierarchie.
Réponse à l'Ecrit des Protestans contre l'Indiction du Concile.
Dix Livres du Libre-Arbitre & de la Grace contre Calvin.
Traité de la Messe.
Apologie contre les Calomnies de Bucer.
Traité des Controverses agitées à Ratisbonne.
Traité des Moïens d'appaiser les controverses de Religion.
De la Celebration de la Pâque, & de la restitution du Calendrier, des Equinoxes & des Solstices.

JACQUES LATOMUS,

DOCTEUR ET PROFESSEUR
en Theologie à Louvain.

Fleurit depuis la naissance de l'hérésie de Luther jusqu'à l'an 1544. dans lequel il mourut, p. 169.

Ouvrages.

Défense de la Censure de la Faculté de Louvain contre les Articles de Luther.
Replique à Luther.
Traité de la Primauté du Pape.
Traité sur différentes sortes de questions.
Traité de l'Eglise.
Traité de la Confession secreete.
Refutation d'Oecolampade.
Refutation de l'Oeconomie Chrétienne.
De l'Etude de la Theologie & des Langues.
Apologie de cet Ouvrage.
Ecrit contre le Traité d'Erasme, des Moïens de procurer l'union de l'Eglise.
Trois Livres contre Guillaume Tindal.
Traité du Mariage.
Traité sur quatre questions.
Réponse à trois Questions Quodlibétiques.

FRANCOIS DE VICTORIA.

PROFESSEUR A SALAMANQUE.

Après avoir fait ses études dans l'Université de Paris. Professe à Salamanque, où il mourut en 1546. le 14. d'Août. p. 172.

Ouvrages.

Treize Leçons de Theologie contenant des Questions sur la Puissance Ecclesiastique & Civile, sur le Droit du Roi d'Espagne sur les Indiens, sur le Droit de la Guerre, du Mariage, de l'Accroissement & de la Diminution, de la Continence, de l'Homicide, de la Simonie, de la Magie & de l'Obligation de celui qui parvient à l'usage de raison.

FRANCOIS VATABLE,

PROFESSEUR ROIAL EN HEBREU.

Nommé Professeur en 1531. Mort le 16. Mars 1547. p. 175.

Ouvrages.

Notes sur la Bible.
BEATUS RHENANUS.
Né l'an 1485. Mort en 1547. p. 176.

Ouvrages.

Notes sur Tertullien.
Traduction de deux Lettres de Saint Gregoire de Nazianze.
Préface sur les Oeuvres d'Origene.
Préface pour servir d'Apologie du Traité de Marfile de Padoue.
Ecrit contre les usurpations de la Cour de Rome, sous le nom de *Licentius Evangelus*.

JACQUES SADOLET,

A CARDINAL.

EVEQUE DE CARPENTRAS.
Né l'an 1478. Fleurit sous le Pontificat de Léon X. Fait Cardinal Par Paul III. en 1534. Mort en 1547. p. 177.

Ouvrages.

Commentaire sur l'Epiître aux Romains.
Explication Morale des Pseaumes 50. & 93.
Lettre sur la Reforme de l'Eglise au Senat & au Peuple de Geneve.
Exhortation aux Princes & aux Peuples d'Allemagne.
Deux Livres de l'Education des Enfants.
Traité de la louange de la Philosophie.
Deux Discours sur la Prise de la Hongrie & la Guerre des Turcs.
Consolation & Meditations dans l'adversité.
Seize Livres de Lettres.

GREGOIRE CORTEZ,

ABBE' DU MONT-CASSIN,
CARDINAL.

Fleurit sous le Pontificat de Leon X. Fait Cardinal par Paul III. en 1543. Mort à Rome le 21. Septembre 1547. p. 180.

Ouvrages.

Traité. Si saint Pierre est venu à Rome.
Lettres Latines.

CHRISTOPHLE LONGUEIL.

Envoïé de Malines à Paris, pour y faire ses études à l'âge de neuf ans. Étudie le Droit sous Philippe Decius à Vienne en Dauphiné. Est fait Conseiller du Parlement de Paris. Mort le 11. Septembre 1532, âgé de trente-quatre ans, p. 181.

Ouvrages.

Discours contre les Luthériens.
Lettres à ses amis.

JEAN GAGNE'E,

DOCTEUR EN THEOLOGIE

de la Faculté de Paris.

Fleurit dans le Collège de Navarre depuis l'an 1524. jusqu'à l'an 1549. qu'il mourut le 25. de Decembre, p. 182.

Ouvrages.

Notes sur le Nouveau Testament.
Pseaumes en vers lyriques.
Editions du Commentaire de Primasius sur les Epîtres de saint Paul, des Poésies d'Alcimus Avitus, de Marius Victor, & de l'Histoire de la Prise de Jerusalem par Colatius.
Traduction des Sermons de Guerric Abbé d'Angny.
Sermons sur les six dernières Paroles de J. C. sur la Croix.

AUGUSTIN STEUCHUS

D'EUGUBIO.

CHANOINE REGULIER

de Saint Sauveur.

EVÊQUE DE CHISAMO EN CANDIE.

Fleurit sous Leon X. Mort en 1550. p. 183.

Ouvrages.

Cosmopée.
Commentaires sur le Pentateuque, sur le Livre de Job & sur les Pseaumes.
Traité de la Perpetuité de la Philosophie.
Deux Livres de la fausse Donation de Constantin.

PIERIUS VALERIANUS;

Mort l'an 1550. âgé de quatre-vingt-trois ans.
pag. 184.

Ouvrages.

Apologie de la Barbe des Prêtres.
Traité du Malheur des Hommes de Lettres.
Antiquitez de Belluno, & autres Ouvrages profanes.

JEAN COCHLE'E,

CELEBRE CONTROVERSISTE.

S'est signalé par ses Disputes & par ses Ecrits contre les Novateurs, depuis l'an 1521. jusqu'à l'an 1550. Mort en 1552. âgé de soixante & trois ans, p. 185.

Ouvrages.

Plusieurs Traitez de Controverse; dont vous trouverez le Catalogue & les Titres depuis la page, 185. jusqu'à la page 195.

FREDERIC NAUSEA;

EVÊQUE DE VIENNE EN AUTRICHE.

Fleurit depuis l'an 1530. Fait Evêque en 1541. Mort le 6. Février 1552. p. 195.

Ouvrages.

Quatre Centuries d'Homelies;
Cinq Livres des Conciles.
Quatre Discours sur la Messe.
Quatre Livres sur la Fin du Siècle.
Trois Livres du dernier Avenement de J. C.
Et autres Ouvrages, dont voyez le Catalogue p. 195.
Traité des Choses Merveilleuses.

Fin de la Table Chronologique des Auteurs Ecclesiastiques du XVI. Siècle, jusqu'à l'an 1550. & de leurs Ouvrages.

TABLE DES OUVRAGES DES AUTEURS ECCLESIASTIQUES

QUI ONT FLEURI

Dépuis le commencement du xvi. Siecle jusqu'à l'an 1550.

DISPOSEZ PAR ORDRE

DES MATIERES.

Ouvrages de la Verité de la Religion.

TRAITE de Reuchlin de la Parole Miraculeuse, pag. 4.

Cinq Livres de Louis Vivés, de la Verité de la Religion, p. 99.

Commentaires du même sur les Livres de la Cité de Dieu, de saint Augustin, *ibid.*

Trois Livres de l'Âme & de la Vie, du même, *ibid.*

Traité de la Providence divine, de Scyffel, p. 100.

Traité de l'Incertitude & de la Vanité des Sciences, & de l'Excellence de la Parole de Dieu, d'Agrippa, p. 137.

Traité de trois manieres de connoître Dieu, du même, *ibid.*

Traité de Contarini, de l'Immortalité de l'Âme, contre Pomponace, p. 161.

Traité de la Perpetuité de la Philosophie, de Stéuchus d'Eugubio, p. 184.

Traité des Sorciers & des Merveilles operées par les Démon, de Silvestre de Priorio, p. 115.

Commentaires sur le Maître des Sentences, & Traitez de Theologie.

Methode de la vraie Theologie, par Erasme, p. 561.

Défense de cet Ouvrage contre Latomus, p. 75.

Défense d'Erasme contre la Censure de Sorbonne, p. 77.

Commentaire d'Almain sur le troisième Livre des Sentences, p. 5.

Commentaire du même sur la Pénitence, *ibid.*

Extrait sur les Livres des Sentences, de Robert Holcot, *ibid.*

Traité de la Tristesse & de la Crainte de J. C. d'Erasme, p. 70.

Traité du Symbole, du même, *ibid.*

Maillet des Scoutistes, de Silvestre de Priorio, p. 115.

Commentaire sur les quatre Livres des Sentences, par Paul Cortez, p. 116.

Sermon sur le Saint-Esprit, de Wimpheling, p. 120.

Commentaire de Caïetan sur la Somme de saint Thomas, p. 124.

Traitez de Theologie, du même, p. 130.

Traité de la Conception de la Vierge, du même, p. 129.

Contre la Panoison prétendue de la Vierge, du même, p. 130.

Traité du Peché Originel, d'Agrippa, p. 143.

Commentaire sur les quatre Livres des Sentences de Jean Major, p. 160.

Traitez de la Pureté de la Vierge, de la Douleur

- leur, de son Assomption & de son Annon-
 ciation, par Josse Clichtouë, p. 163. 164.
 De l'Étude de la Théologie & des Langues, par
 Jacques Latomus, p. 160. 170.
*Traitez de Controverse contre Luther & les autres
 Nouveaux.*
Traitez de Controverse generale.
 Traité de Seyssel contre les Vaudois, p. 102.
 Theses & Ecrits de Terzel.
 Six Livres de Colloques contre Luther, par
 Hochstrat, p. 11. 12.
 Plusieurs des Lettres d'Erasme, p. 19. & suiv.
 De la Pureté de l'Eglise de JESUS-CHRIST,
 par Erasme, p. 63.
 Commentaires d'Erasme sur le Pseaume
 p. 83.
 Réponse d'Erasme à Luther, p. 89.
 Refutation d'un Libelle intitulé, *Conformité
 d'Erasme & de Luther sur la Cène*, *ibid.*
 Ecrit contre les Pseudo-Evangélistes sur la
 Réforme, du même, *ibid.*
 Ecrit aux Freres d'Allemagne, du même,
ibid.
 Les Erreurs de Luther refutées par Silvestre de
 Prierio, p. 115.
 Opuscules de Cateran, p. 126.
 Boudier de l'Eglise Catholique, de Thomas Il-
 lyricus, p. 132.
 Refutation de quelques Conclusions de Lu-
 ther, du même, p. 132.
 Refutation de la Défense de Luther des Pro-
 positions condamnées par Leon X. compo-
 sée par Fischer, p. 147.
 Conférence du même contre Luther, p. 147.
 Quatre Livres de Driedo sur l'Ecriture Sainte
 & les dogmes Ecclesiastiques, p. 150.
 Traité de la Liberté Chrétienne en trois Li-
 vres, par Driedo, p. 155.
 Apologie contre les Lutheriens cachez, de
 Noël Beda, p. 157.
 Refutation de quelques Articles contre Lu-
 ther, de Contarini, p. 161.
 L'Anti-Luther de Josse Clichtouë, p. 162.
 Défense de l'Eglise contre les Lutheriens, du
 même, *ibid.*
 Défense du Concile de Sens, par le même,
 p. 162.
 Le Marteau des Heretiques, & autres Traitez
 de Controverse de Jean le Févre Evêque
 de Vienne, dont voiez le Catalogue, p.
 164.
 Plusieurs Traitez de Controverse d'Eckius,
 p. 165.
 Apologie de Pighius contre les Calomnies de
 Bucer, p. 166.
 Traité des Controverses agitées à Ratisbonne,
 du même, *ibid.*
 Traité des moïens d'appaier les Controver-
 ses, du même, *ibid.*
 Défense de la Censure de la Faculté de Lou-
 vain contre Luther, par Jacques Latomus,
 p. 169.
 Replique à Luther, du même, p. *ibid.*
 Traitez de différentes questions, du même, *ibid.*
 Traité de l'Eglise du même, *ibid.*
 Refutation de l'Oeconomie Chrétienne, du
 même, p. *ibid.*
 Ecrit contre Erasme sur les Moïens de procurer
 la paix, du même, p. 171.
 Traité contre Tindal, du même, *ibid.*
 Refutation d'Oecolampade, par le même,
 p. 172.
 Lettre sur la Reforme de l'Eglise à ceux de
 Geneve & aux Allemands par Sadolet, p.
 180.
 Discours de Longueil contre les Lutheriens,
 p. 182.
 Tous les Traitez de Jean Cochlée en très-
 grand nombre, depuis la page 185. jusqu'à 195.
 Divers Traitez de Nauica, p. 195.
 Traité de Rivius pour défendre la Censure de
 la Faculté de Theologie de Louvain, p.
 158.
 Traitez des Académies, de la Possibilité des
 Commandemens de Dieu, & l'Antilogie
 de Jérôme Hangest, p. 159.
Traitez des Sacremens.
 Défense des sept Sacremens par Henri VIII
 Roi d'Angleterre, p. 145.
 Défense de cet Ouvrage par Fischer, p. 146.
 par Morus, p. 149.
 Quatre Livres des Sacremens de l'Eglise, de
 Contarini, p. 161.
 Discours sur les sept Sacremens, d'Eckius,
 p. 165.
 Traité de la Grace des Sacremens, de Co-
 chlée, p. 186.
 Traité de Rivius, des sept Sacremens, p. 158.
Du Baptême.
 Traité du Baptême des enfans, de Cochlée,
 p. 187.
De l'Eucharistie.
 Traité de l'Eucharistie, de Caietan, p. 129.
 Cinq Livres de Fischer, de la vérité de J. C.
 dans l'Eucharistie contre Oecolampade, p.
 147.
 Traité de Clichtouë, de l'Eucharistie, contre
 Oecolampade, p. 163.
 Homelies sur l'Eucharistie, de Josse Clich-
 touë, p. 163.
 Traité de l'Eucharistie, de Jérôme Hangest,
 p. 159. De

De la Messe.

Traité de la Celebration de la Messe, & de la meilleure maniere de l'entendre, par Caietan, p. 129.

Traité du Sacrifice de la Messe, par le même, p. 130.

Traité de la Messe, de Pighius, p. 168.

Traité de la Messe, de Nauca, p. 195.

De la Pénitence.

Traité de la Confession, d'Erasme, p. 58.

Traitez de Caietan, de l'Attrition & de la Contrition, p. 126. De la Confession, p. 127.

De la Satisfaction, *ibid.* Du Ministre du Sacrement, *ibid.* Autre Traité de la Contrition & de la Confession, du même, p. 128.

De l'Excommunication, *ibid.* De la peine qu'on doit souffrir quand on n'a point fait la pénitence imposée par le Prêtre, *ibid.*

Si le Confesseur peut découvrir le crime de celui qui s'accuse de vouloir tuer le Roi, *ibid.* De la Crainte de la peine, p. 129.

Traité de la Confession du même, p. 130.

Traité de la Puissance des Clefs, de Thomas Illyricus, p. 132.

Traité de la Confession secrete, de Latomus, p. 169.

Sur l'Ordination.

De la maniere de donner & de recevoir les Ordres, de Caietan, p. 127.

Quand l'Evêque doit prêter les paroles dans l'Ordination, par le même, p. 129.

Si le Pape peut permettre à un Prêtre d'être marié, par le même, *ibid.*

Du Mariage.

Traitez du Mariage & du Divorce, d'Erasme, p. 64. & 84.

Traité de Caietan, du Mariage, p. 127.

Traitez, Si le Pape peut refondre un Mariage contracté & non consommé; & pour quelles causes, par le même, p. 129.

Si une femme peut demeurer avec son mari adultère, *idem*, *ibid.*

Deux Traitez du même sur le Divorce du Roi d'Angleterre, p. 110.

Traité du Sacrement de Mariage, d'Agripa, p. 143.

Traité du Mariage par François de Victoria, p. 174.

Traité de Cochlée contre la Polygamie, p. 193.

Traitez sur le Purgatoire.

Traité du Purgatoire, d'Hochstrat, p. 12.

Deux Questions sur les Ames du Purgatoire de Caietan, p. 128. & 129.

Traitez des Indulgences.

Theses de Tezel & d'Eckius.

Quatre Traitez de Caietan, p. 127.

Traitez sur le Culte & l'Invocation des Saints; des Reliques & des Images.

Dialogue du Culte & de l'Invocation des Saints, par Hochstrat, p. 12.

Ecrit du même contre les huit blasphèmes des Lutheriens, *ibid.*

Traité de Caietan sur l'Invocation des Saints, p. 130.

Traité du Culte des Saints, de Clichtoué, p. 163.

Quatre Questions de Latomus, p. 171.

De la Foi & des bonnes Oeuvres.

Traité de la Foi & des bonnes Oeuvres; d'Hochstrat, p. 12.

Traité de Caietan sur le même sujet, p. 139.

Traité de Jean le Fèvre sur ce sujet, p. 164.

Traitez du Libre-Arbitre, de la Prédestination & de la Grace.

Traité de la Liberté Chrétienne, d'Hochstrat, p. 12.

Traité du Libre-Arbitre, & les deux Hypotheses d'Erasme, p. 87.

Traitez de Driedo de la Concorde du Libre-Arbitre & de la Prédestination, de la Grace & du Libre-Arbitre, de la Captivité & de la Remission du Genre humain, p. 155.

Traité de Contarini, de la Justification, du Libre-Arbitre & de la Prédestination, p. 161.

Le Chrysopase d'Eckius, p. 165.

Dix Livres du Libre-Arbitre & de la Grace, de Pighius, p. 168.

Traitez de Discipline.

Commentaire de Philippe Decius sur les Decretales, p. 156.

Discours d'Hochstrat contre les Prêtres concubinaires, p. 12.

Plusieurs Lettres d'Erasme, p. 19. & suivantes.

Traité de la Confession, par Erasme, p. 58.

Traité de la Guerre contre le Turc, d'Erasme, p. 63.

Explication de quelques Pseaumes, par Erasme, p. 63.

L'Ecclesiaste d'Erasme, p. 65. & suiv.

Plusieurs Articles de la Détenue d'Erasme contre la Censure de Luther, p. 77.

Lettre d'Erasme à l'Evêque de Bale sur l'abstinence des Viandes, p. 86.

Discours sur la Reforme du Clergé, de Raulin, p. 92.

De la Contenance des Prêtres: Si le Pape peut les dispenser du Célibat, par Bouliard, p. 25.

- Concorde des Curez & des Freres Mendians, de Wimpheling, p. 120.
- Du Monachisme de saint Augustin, du même, p. 119. & 120.
- De la Conduite d'un Confesseur en qui la Confession excite des mouvements de cupidité, par Caietan, p. 127. & 128.
- Si les Préceptes obligent tous sous peine de péché mortel, par Caietan, p. 129.
- Déclamation contre les mauvais Chrétiens, & sur les Mœurs des Prélats, de Thomas Illyricus, p. 133.
- De la Bénédiction du Cierge Paschal, par Beda, p. 157.
- Traité des Devoirs des Evêques, de Contarini, p. 161.
- Traité de la Vie & des Mœurs des Prêtres, de Clichtoué, p. 163.
- Traité de l'Office de l'Eglise, du même, *ibid.*
- Traité de la Hierarchie, d'Albert Pighius, p. 166.
- Réponse du même à l'Ecrit des Protestans sur le Concile general, p. 168.
- Traité de la Barbe des Prêtres, de Pierius Valerianus, p. 184.
- Traité de la Puissance Ecclesiastique & Laïque; & de celles du Pape, des Conciles, de l'Eglise & des Cardinaux.
- Vesperie d'Almain sur le Domaine naturel, Civil & Ecclesiastique, p. 5. & 8.
- Traité de la Puissance Ecclesiastique & Laïque, du même, p. 5.
- Traité de l'Autorité de l'Eglise & des Conciles, du même, contre Caietan, p. 9.
- De l'Eminence & de la Dignité Sacerdotale au dessus de celle des Rois, de Raimond Perreus, p. 92.
- Traité de la Dignité des Cardinaux, de Paul Cortez, p. 116.
- Comparaison de l'Autorité du Pape & du Concile, de Caietan, p. 124.
- L'Apologie de cet Ouvrage, du même, p. 126.
- Traité du même, de l'Institution du Souverain Pontife, *ibid.*
- Traité de Matthias Ugonius, intitulé, *Synodia Ugonia*, p. 130.
- Traité de la Dignité Patriarchale, du même, *ibid.*
- Traité de la Dignité du Souverain Pontife, par Christophe Marcel, p. 132.
- Traité de la Puissance du Pape, par Thomas Illyricus, *ibid.*
- Défense de l'Autorité du Sacerdoce, par Fischer, p. 147.
- Réfutation du Traité de Velenus sur la venue de saint Pierre à Rome, du même, *ibid.*
- Conseil pour l'autorité de l'Eglise, & de la défense du Concile de Pise, par Decius, p. 156. & 157.
- Traité de la Puissance de l'Eglise, par Sutor, p. 158.
- Somme des Conciles, de Contarini, p. 161.
- Deux Livres des devoirs des Evêques, du même, *ibid.*
- Traité de la Puissance du Pape, du même, *ibid.*
- Traité de la Puissance du Pape, par Latomus, p. 167. & 168.
- Trois Leçons de Victorius sur la Puissance Ecclesiastique, p. 172.
- Ecrit contre les usurpations de la Cour de Rome, fait par Rhenanus, sous le nom de *Licentius Evangelus*, p. 176.
- Traité de Paul Cortez sur la venue de saint Pierre à Rome, p. 181.
- Deux Livres de Streuchus d'Eugubio, sur la Donation de Constantin, p. 184.
- Traité des Conciles, de Naufes, & autres, p. 195.
- Traité de l'Autorité du Concile, par Cochlée, p. 190.
- Traitez de Morale.*
- Somme Morale de Silvestre de Priério, p. 115.
- Quatre Traitez de Morale d'Almain, p. 8.
- La perle de la Philosophie Morale en douze Livres, par Hochstrat, p. 12.
- Discours contre les malices, du même, *ibid.*
- Discours contre les Prêtres concubinaires, du même, *ibid.*
- Plusieurs Lettres d'Erasme, p. 19. & suivantes.
- Exhortation à la Philosophie Chrétienne, par Erasme, p. 58.
- Discours de la Grandeur de la Misericorde de Dieu, par le même, p. 64.
- Comparaison de la Virginité & du Martyre, du même, *ibid.*
- Discours sur l'Enfant Jesus, du même, *ibid.*
- Instruction sur le Mariage Chrétien, par le même, p. 64.
- Traité de la Veuve Chrétienne, du même, p. 65.
- Traité de la Pureté, du même, p. 70.
- Paraphrase sur le Pater, du même, *ibid.*
- Le Traité du Mépris du Monde, du même, *ibid.*
- Doctrinal & Lettres de Raulin, p. 92.
- Régime de conduite pour chaque état, par Bouffard, p. 93.
- Traitez du Devoir d'une Mere, & de l'Instruction d'une Femme Chrétienne, par Vives, p. 99. 100.

Traité

Traitez du Soulagement des Pauvres, de la Communication des biens, & de la Concorde du Genre Humain, de la vraie Sagesse, de la Paix, de la Vertu masquée, du même, p. 100.

De la Prospérité & de l'Adversité, du même, *ibid.*

Traitez de Seyssel, des trois Etats, & des Devoirs des Rois, p. 100.

Traité de la Pureté, de Wimpelinge, p. 117.

Traité de l'Education de la Jeunesse, du même, p. 117.

Autres Traitez, du même, p. 117. & 118.

Traité de Caïetan, du plaisir que l'on prend à penser au péché, p. 128.

Dix-sept Résolutions Morales de Caïetan, p. 129.

Autres Traitez du même sur les Monts de Pieté, le Droit de Change, l'Usure, la Simonie, le Vœu, & autres Questions Morales, p. 129. & 130. De l'Obedissance à son Supérieur, p. 130.

Le Miroir d'Exemples de Jean-Major, p. 160.

Traitez de Josse Clithoué, dont voiez les titres, p. 164.

Du Droit de la Guerre, & du Droit du Roi d'Espagne sur les Indiens, de Victoria, p. 173.

Traité du même, de la Charité, de la Tempérance, de l'Homicide, de la Simonie, de la Magie, de l'Obligation de celui qui parvient à l'usage de la raison, p. 174. & suivantes.

Traité de l'Education des Enfants, de Sadolet, p. 180.

Consolations & Meditations dans l'adversité, par le même, *ibid.*

Plusieurs Traitez de Frederic Nauces, p. 195. *Sermons.*

De l'Art de Prêcher, de Reuchlin, p. 2. & 4.

Ecclesiastes d'Erasme, p. 65. & 66.

Sermons du Temps, du Carême, des Saints, de la Pénitence & de l'Eucharistie, par Raulin, p. 92.

Sermons sur les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & des Saints, intitulés, *Rose d'or*, par Silvestre de Prierio, p. 115.

Sermon de la Vie Monastique, d'Agrippa, p. 142.

Autre Sermon du même, sur l'Invention des Reliques de saint Antoine, p. 143. & 144.

Sermons sur la Passion de Notre Seigneur, & sur la Justice, par Fischer, p. 147.

Homelies de Jean le Fèvre, p. 164.

Homelies d'Eckius, p. 165.

Homelies de Frederic Nauces, p. 195.

Livres de Pieté & de Spiritualité.

Le Manuel du Soldat Chrétien, par Erasme, p. 54.

Discours de la Grandeur de la Misericorde de Dieu, du même, p. 64.

Ecrit aux Religieuses de Cantbrige, du même, *ibid.*

Traité de la Maniere de Prier, d'Erasme, p. 70.

Prieres, du même, *ibid.*

Hymnes en l'honneur de la Vierge, du même, *ibid.*

Paraphrase sur le Pater, du même, p. *ibid.*

Traité du Mépris du Monde, du même, *ibid.*

Traité de la Préparation à la mort, du même, p. 71.

Doctrinal des trois morts, par Raulin, p. 92.

Explication du Sacrifice de la Messe, de Bouffard, p. 98.

Meditations, Exercices de l'Ame, Commentaire sur l'Oraison Dominicale, Office & Sermon sur la Sueur de J. C. de Louis Vivès, p. 100.

Traité des trois Etats de l'Homme Voyageur, de Seyssel, p. 107.

Plusieurs Traitez de Prierio, dont voiez le Catalogue, p. 115.

Traitez de Fûcher, des Moïens de parvenir à la Perfection. Discours du même, sur la Charité, Traité de la Priere, & Paraphrases de quelques Pseaumes, p. 147.

Explication de la Passion de JESUS-CHRIST, & Prieres tirées des Pseaumes, par Thomas Morus, p. 149.

Deux Livres de la Vie des Chartreux, par Sutor, p. 159.

Questions Quodlibétiques, de Latomus, p. 171. & suivantes.

Oeuvres Morales de Jérôme Hangest, p. 159.

Oeuvres spirituelles & Morales de Lanfperg, *ibid.*

Ouvrages de Critique sur l'Ecriture Sainte.

Avis de Reuchlin touchant la suppression du Talmud,

Miroiroculaire, du même,

Apologie de cet Ouvrage,

Traité de l'Art Cabalistique, p. 2. & suivantes.

Destruction de la Cabale, Dialogue sur la Cause de Reuchlin, Apologie contre Reuchlin, Actes des Jugemens rendus contre Reuchlin, composés par Hochstrat, p. 11.

Traité de la Tristesse & de la Mort de J. C. d'Erasme, p. 70.

- Apologie d'Erasme, contre le Févre d'Étaples, du même, p. 72.
 Ecrit du Févre sur le même sujet, p. 73.
 Apologie d'Erasme contre Jacques Lopez Stunica, p. 75.
 Ecrit à Jacques Lopez Stunica, du même, *ibid.*
 Ecrit du même contre Caranza, p. 76.
 Ecrit du même à Standicius sur un passage de S. Paul touchant la Résurrection, *ibid.*
 Réponses du même aux Ecrits de Beda, *ibid.*
 Apologie du même contre Sutor, p. 77.
 Apologie du même contre la Censure de la Faculté de Paris, *ibid.*
 Réponse du même aux Remarques du Vieux Écolier, p. 85.
 Apologie à des Moines d'Espagne sur des passages de l'Écriture, du même, *ibid.*
 Réponse du même au Prince de Carpi, *ibid.*
 La Cinquante d'Antoine de Lebriza, p. 121.
 Traitez contre les trois Maris de sainte Anne, par Agrippa, p. 144.
 Trois Livres d'une seule Magdeleine, de Fischer, p. 148.
 Traité d'une Magdeleine, de Noël Beda, p. 157.
 Deux Livres du même contre les Commentaires de le Févre d'Étaples, *ibid.*
 Apologie pour les Filles & les Petits-fils de sainte Anne, du même, *ibid.*
 Traité des trois Magdeleines; & un Ecrit sur l'abandon de JESUS-CHRIST, par le Févre d'Étaples, p. 158.
 Apologie pour la Vulgate de Pierre Sutor, *ibid.*
 Antapologie, du même, *ibid.*
 Traité de la Traduction de la Bible, & des nouvelles Versions, du même, *ibid.*
 Ecrit sur les trois Mariages de sainte Anne, du même, *ibid.*
 Préface du Traité des trois Magdeleines de le Févre d'Étaples, par Josse Clichtoué, avec une Apologie de cet Ouvrage, p. 163.
 Traité de Steuchus, de l'Édition Vulgate, p. 183.
Versions, Paraphrases, Traitez & Commentaires sur l'Écriture Sainte.
 Version des sept Pseaumes Pénitentiels par Reuchlin, p. 2.
 Commentaire Moral sur les sept Pseaumes, par Fischer, p. 147.
 Version du Nouveau Testament, par Erasme, avec des Notes, p. 90. & 91.
 Paraphrases du même sur le Nouveau Testament, *ibid.*
 Explication de quelques Pseaumes, du même, p. 92.
 Commentaire sur les sept Pseaumes Pénitentiels, par Bouffard, p. 98.
 Méditations ou Paraphrases de Vivés sur les Pseaumes, p. 99.
 Commentaires sur l'Ancien & le Nouveau Testament, par Caietan, p. 123.
 Explication de soixante-quatre Passages du Nouveau Testament, du même, *ibid.*
 Exercitations sur les sept premiers Pseaumes, par Marcel, p. 132.
 Commentaires sur les Pseaumes, par le Févre d'Étaples, p. 157.
 Pseautilier à cinq colonnes, du même, *ibid.*
 Commentaires sur les Evangiles, les Epîtres de saint Paul, & les Epîtres Canoniques, par le même, *ibid.*
 Exposition littéraire de l'Evangile de saint Matthieu, par Jean Major, p. 160.
 Commentaire du même sur les quatre Evangiles, *ibid.*
 Scholies sur les Epîtres de saint Paul, de Contarini, p. 161.
 Explication du Pseaume, *Ad te levavi*, du même, *ibid.*
 Commentaire d'Eckius sur le Prophete Aggée, p. 168.
 Notes de Vatable sur la Bible, p. 176.
 Commentaire sur l'Épître aux Romains, de Sadolet, p. 177.
 Explication morale des Pseaumes, p. 15. & 28. par le même, *ibid.*
 Notes de Gagnée sur le Nouveau Testament p. 182.
 Cosmopée de Steuchus d'Eugubio, p. 183.
 Commentaire sur le Pentateuque & sur le Livre de Job, du même, p. *ibid.*

Fin de la Table des Ouvrages par ordre des matieres.

TABLE
ALPHABETIQUE -
DES AUTEURS
ECCLESIASTIQUES
DU SEIZIEME SIECLE,
CONTENUS
DANS CE VOLUME:

A.	C.
HENRI CORNEILLE AGRIPPA, 134	F.
JACQUES ALMAIN, 24	JACQUES LE FÉVRE D'ETAPLES, 157
B.	JEAN LE FÉVRE, 164
NOEL BEDA, 177	JEAN FISCHER, 145
GROFFROI BOUFIARD, 28	G.
THOMAS DE VIO, surnommé CAÏRYAN, 123	JEAN GAGNÉ, 182
JOSSE CLICHTOUÉ, 162	H.
JEAN COCHLÉ, 187	EROME HANOLST, 159
GASPARD CONTARINI, 166	JACQUES HOCHSTET, 25
PAUL CORTÈS, 116	I.
GARGOIRE CORTÈS, 180	THOMAS ILLYRICUS, 132
D.	L.
PHILIPPE DECIUS, 156	JEAN LANSPERO, 159
JEAN DRIEDO, 150	DE 1. 146
E.	
JEAN ECKIUS, 165	
PIDIER ERASME, 12	

JACQUES LATOMUS;

169

R

ANTOINE DE LEBRIKA, ou NEBRISSEN

120

112,

CHRISTOPHE LONGUEIL;

181

M

JEAN MAJOR,

179

JEAN-BAPTISTE SPAGNOLI, dit le MAN

97

TOUAN,

CHRISTOPHE MARCEL;

131

JACQUES MERLIN,

160

THOMAS MORUS,

148

N

FREDERIC NAUSSE,

194

ANTOINE DE LEBRIKA, ou NEBRISSEN-

120

SIS,

P

RAYMOND PERAUD;

91

ALBERT PIGNIUS

166

SILVESTRE DE PRIORIO;

115

JEAN RAULIN,

92

JEAN REUCHLIN,

1

BEATUS RHEINANUS,

176

EUSTACHE RIVIU,

158

S

JACQUES SADOLET,

177

CLAUDE SEYFFEL,

102

JEAN-BAPTISTE SPAGNOLI, dit le MAN-

TOUAN,

97

AUGUSTIN STEUONUS EUGENIO,

183

PIERRE SUTOR,

158

V.

PIERIUS VALERIANUS;

184

FRANÇOIS VATABLE,

176

MATHIAS UGONIUS,

130

THOMAS DE VIO, surnommé CAÏETAN, 12

JEAN LOUIS VIVÉ,

99

JACQUES WIMPELINOZ;

117

*Fin de la Table Alphabetique des Auteurs Ecclesiastiques
du XVI. Siècle.*



T A B L E

D E S.

PRINCIPALES MATIERES

CONTENUES

D A N S C E V O L U M E.

On n'a point mis les noms des Auteurs, ni ce qui les regarde, parce qu'on peut les trouver par leurs titres particuliers.

A	Arrichaleum. Mis pour de l'encens mâle, 121
A BSOLUTION. Qui en est le Ministre, page, 127. Effet de l'Absolution, 132. & 133	B
Abstinence des viandes. De la Loi sur ce sujet, 41. De quel usage, 86. & 87. Lotée, 53. Restrictions sur ce sujet, <i>ibid.</i> Sentimens d'Erasme sur la Loi de l'Abstinence, 79	B A.L.L. Changement de Religion dans cette Ville, 38
Alger. Jugement sur le Livre d'Alger, de l'Eucharistie, 50	Baptême des enfans. S'il faut exiger d'eux une nouvelle profession de Foi, quand ils sont parvenus à l'usage de raison, 78
George d'Ambroise, Cardinal, reforme l'Ordre de Cluni, 93	Barbe. Des Barbes des Prêtres, 184. & suiv.
Saint Ambroise. Eloge de ce Pere, 47	Barbes. Ministres des Vaudois, voyez Vaudois.
Auges. S'ils sont plus excellens que les hommes, 83	Saint Basile. Jugement sur les Oeuvres de ce Pere, 48
Sainte Anne. Si elle a eu trois maris, 144	Bestiade. En quoi elle consiste, 114
Apocalypse. Si l'on en peut douter, 121	Néil Beda. Sa délation contre Erasme, 16. Ses emportemens, 16. 41. 42. 76. 157. Il fait amende honorable, 157. voyez son Turc.
Archentina ligna. Ce que c'est, 121	Benedictins. Exemples de Benedictions, 168.
Arrode. Du Commentaire de cet Auteur sur les Pseaumes, 45. & 79	Leur antiquité & leur effet, <i>ibid.</i>
Artemon. Ce que c'est, 121	Benefices. Si on les doit donner aux plus dignes, 177. Raisons contre la pluralité des Benefices, 113.
Artrition. Ce que c'est, 116. De ses conditions & de ses effets, 127	Pluralité des Benefices condamnée, 118
Saint Augustin. Eloge de saint Augustin, 47. S'il a été Moine, 117. Dispute sur ce sujet, <i>ibid.</i> Comparaison de ce Pere avec saint Jérôme, 21.	Henri de Bergues Evêque de Cambrai. Son dessein d'aller à Rome, 24
23. & 24. Approbation de sa doctrine, 154. Abregé de ses sentimens sur la Grace, le Libre-Arbitre & la Prédestination, <i>ibid.</i> Jugement du Commentaire de ce Pere sur les Pseaumes, 47	Louis de Berquin. Sa mort, 44
	Berth. Quelle sorte d'herbe, 114
	Brunon. Jugement sur les Commentaires sur les Pseaumes, 42

C

CABALE des Juifs. Quel jugement on en doit porter, 3. & 4.
Calixtus de Moravie. 31. Jugement qu'en fait
Erasme, 121
Camelpardalis. Ce que c'est, 121
Caractères. Des différentes Lettres ou caractères, 138
Samuelis Garanza. Ecrit contre Erasme, 76
Cardinaux. De la dignité & des devoirs des Cardinaux, 116
Carmes, à reformer, 97
Cassiodorus. Du Commentaire de cet Auteur sur les Psaumes, 45
Cassor. Enseigne d'un Navire, 121
Célibat des Ecclesiastiques. De conseil du temps de saint Paul, 82. S'il seroit utile d'ôter cette 10, 83.
 Si le Pape peut dispenser du Célibat les Prêtres, 93.
 & 139. Question sur le Célibat, 99
Censure contre Erasme, 16. & suiv. Apologie d'Erasme contre cette Censure, 42
Ceremonies. Leur utilité, 179. De combien de sortes, *ibid.* Usage qu'on en doit faire, 138. Abus, *ibid.* Qu'on ne doit point y avoir une entière confiance, 82. Qu'elles n'ont pas toujours été les mêmes, *ibid.*
Chant, qui ne doit pas être approuvé, 82
Charradins. Ce que c'est, 121
Charité. De son accroissement & de sa diminution, 174
Chartreux. Doit manger de la viande, quand il ne peut avoir d'autre nourriture pour soutenir sa vie, 8. Obligé de manger de la viande en peril de sa vie, 175. Ne doit point s'amuser à faire des vers, 20
Chasteté. Si le vœu de Chasteté est équivalent à celui de ne se point marier, 130
Guillaume de Châteaufort, Grand-Maître du College de Navarre, 92
Saint Chrystisme. Son Eloge, 48. Jugement sur son Sermon de saint Babylas, 53
Cimetiers. De leurs Benedictions, 108
Cisifs. Accordées aux Apôtres & à leurs successeurs, *ibid.*
Claus. Eloge de l'Ordre de Clausi, 95. Reforme de cet Ordre, 92
Jean Colet Docteur de S. Paul de Londres. Son Eloge, 34
Collyridas. Qu'il faut lire Collycidas, 121
Commentaire sur l'Ecriture Sainte. Jugement sur les Commentaires de Caïetan, 123. & 124
Communions. A qui doit être accordée, 64. S'il y a été à propos d'abolir la Communion sous les deux especes, 32. ou de la rétablir, 36
Conciles. De leur autorité & de leur nécessité, 115. 130. 171. & 173. De la Puissance & des droits du Concile general, 7. 8. 9. & 131. A qui il appartient de le convoquer, 9. & 11. Supérieur au Pape, *ibid.* 9. 10. & 131. Son infallibilité, 10. Peut depouler le Pape, *ibid.* 125. & suivants. De la

dissolution & translation du Concile, 131. Diverses questions sur les Conciles, *ibid.* Sentimens de Pighius peu favorables à l'autorité des Conciles, 168

Condamné à mort. S'il peut se sauver, & quand, 72. Ne doit se faire mourir, 28
Conférences sur la Religion. Leur utilité, 16. Projet d'une Conférence proposé par Erasme, *ibid.* & 19

Confesseur du Roi. Charge pénible & dangereuse, 96. Des Devoirs, *ibid.*

Confession. De droit divin, 167. Sa nécessité, 169. Son utilité, 58. & suiv. Inconvénients de la Confession, 41. & 60. Remèdes pour obvier à ces inconvénients, 60. Dispositions du Penitent, & devoirs du Confesseur, 60. & 61. De la manière de se confesser, 61. Réponse aux inconvénients de la Confession, 62. Résolution de diverses questions sur la Confession, 127. & 130

Contemplation. Si la vie contemplative est préférable à la vie active, 171. & 172

Contrition. Diverses questions sur la Contrition nécessaire pour la remission des pechez, 127. & 130

Controverses. Difficulté de traiter des Controverses, 181. Comment doivent être traitées, *ibid.*

Crainte. Savoir si la crainte de la peine est bonne, 129

Culte des Saints. Superstitions à éviter sur ce culte, 42. & 46.

Curiez. De leurs différens avec les Religieux Mendians, 120. Moins de les accorder, *ibid.*

Saint Cyprien. Eloge de ce Pere, 48

D

DAGON. Ce que c'est, 111

Daphné. Ce que c'est, *ibid.*

Debara. Deux femmes de ce nom, *ibid.*

Dédicace des Ouvrages, blâmée, 98. Dédier à Dieu, 99

Saint Denis d'Arceopagite. Si les Livres qui portent son nom sont de lui, 83

Diavres. Pourquoi instituez, 117

Dialoges de Jules & de saint Pierre. Qui en est l'Auteur, 27

Dieu. Si on peut l'ignorer invinciblement, 177. Moins de le connaître, 42

Dispenses. Quand le Pape les peut & doit accorder, 6. S'il peut dispenser des vœux solennels, *ibid.*

Divorce. S'il seroit à propos qu'il fût permis, 35

Dormir. Pour mourir, 114

Drama. Ce que c'est, 122

Droit Canonique. Abus de cette science, 119

E

E AUBENITE. De l'utilité & des effets de l'Eau bénite, 108

Eberhard I. Comte de Wurtemberg. Fait un voia-
ge,

ge à Rome. 2. Est créé Duc de Souabe, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

Erhard II. S'empare du Duché de Wirtemberg, 2. En est chassé, *ibid.*

Ecclesiastiques. S'ils sont exempts de droit divin, 6. 8. Mopriéz à cause de leur déreglement, 130

Jean Echini. Sa Lettre à Erasme, 21

Ecriture Sainte. Etude de l'Ecriture Sainte, 55

Son utilité, 140. Exhortation à tous les Fidèles de la lire, 141. Questions critiques sur l'Ecriture, 150. & 151. Si l'on peut doter des Auteurs des Livres sacrez, 80. Ses Versions en Langue vulgaire défendues, 81

Eglise. Différentes manieres de prendre ce nom, 109. & 169. Sa perpetuité, 166. De son unité, 177. Composée de bons & de méchans, 83. Que c'est en elle que réside le pouvoir d'un Souverain Pontife, 10. Que le pouvoir de ses Ministres ne dépend point de leur latetité, 105

Elethrum. Signification de ce mot, 122

Eloquence. De son usage dans la Théologie, 177

Enfant. morts sans Baptême, s'ils souffrent la peine du sens, 154

Epiere aux Hebreux. Si l'on peut douter de son Auteur, 81

Secunde Epiere de saint Pierre. Si l'on en a doute, *ibid.*

Episcopas. Combien le poids de cette Charge est pesant, 93. Dangers dans ce Ministère, *ibid.* Devoirs des Evêques, *ibid.*

Evangelistes. S'il ne peut y avoir de faute de memoire dans les Evangelistes, 22. & 23. S'ils ont parlé Grec purement, 22. & 23

Eucharistie. Raisons de l'institution de ce Sacrement, 113. Ce qu'on en doit croire, 108. Presence réelle du Corps & du Sang de J. C. dans ce Sacrement, 41. & 50. Traité de Caietan sur cette matiere, 159

Evêques. Qualitez d'un bon Evêque, 114. & 119. De leurs devoirs, 93. De leurs moeurs, *ibid.* L'Evêque seul Ministre du Sacrement de Confirmation, 6

Excommunication. Pour quelle cause on peut excommunier, 6. Différentes sortes d'excommunications, *ibid.* Son effet, 103. & 128.

F

FACULTÉ de Theologie de Paris. Sentimens d'Erasme honorables à cette Faculté, 78

Femmes. De la Préférence du Sexe Féminin, 143.

Fêtes. Raison de leur institution, 109. & 138. Usage des Fêtes, 83. Leur utilité, 110. Quel leur nombre doit être réduit, 31. & 42. Peuvent être retranchées par les Evêques, 109

Fen d'Enfer. métaphorique selon Scyssel, 114

Jacques le Frere d'Étaples. Ses Axiomés avec Erasme, 14. & 73. Réimé par Erasme, 74. Voyez son titre.

Tom. XIV.

Jean Fische. Evêque de Rochester. Son Eloge, 16.

Foi. Différentes significations de ce nom, 178. Si la Foi en J. C. a été nécessaire aux Anciens, 112. Si elle l'est à tous les hommes après la venue de JESUS-CHRIST, *ibid.* Qu'elle n'exclut point les bonnes œuvres, 169. Ce que c'est que la Foi sans la Charité, 80. Regles de la Foi, 147. & 150

France. Eloge de ce Royaume, 21

Frere de Communauté. Leur vie & leur conduite, 13.

G

G AUCH. Place honorable, 112

Gentils. S'ils sont sauvez par leurs bonnes œuvres, 178

Gil. C'est Kesch, non Gil, Herbe, 122. Si elle est différente du *palustris*, *ibid.*

Henri Glareanus. Son Eloge, 21

Grace. Sa nécessité & son accord avec la liberté, 88. Efficacité de la Grace rejetée par Contarini, 161. Sentimens de Sadolet sur la Grace, 179. Voyez cette matiere traitée, 123. & suiv.

Guerre. Du Droit de la Guerre, 173. Que toute Guerre n'est pas injuste, 80. Guerre contre les Turcs, 63

H

H AIMON. Jugement sur cet Auteur, 52

Hegius. Principal du College de Deventer, 13.

Henri VIII. Roi d'Angleterre. Eloge de ce Prince, 26. Validité de son Mariage, 119. Erasme ne se vent point déclarer sur son Divorce, 46. Son Traité des Sacramens, 145. Ses différens avec Luther, 146. Défense de son Traité par Fische, *ibid.*

Heresie. Regles pour l'éviter, 147

Heresiques. S'ils peuvent & doivent être punis de peines temporelles, 83

Hierarchie. Degrez de la Hierarchie, & fonctions des Prélats, 167

Saint Hilaire. Jugement sur cet Auteur, 42. Du Commentaire de ce Pere sur les Pseaumes, 47

Homicide. Questions sur l'Homicide, 175

Homme. Chûte du premier homme, 100. Que cette chûte est un effet de sa liberté, 121. Ce que l'homme est obligé de faire au moment qu'il parvient à l'usage de raison, 175

Ulric Husten. Son proces avec Erasme, 16. & 89. Auteur du Livre intitulé, *Personne*, 91

Hymnes. De leur origine & de leurs Auteurs, 117.

I

Saint IEROME. Comparaison de ce Pere avec saint Augustin, 22. & 24. Eloge de saint Jerôme, 25

JESUS-CHRIST. Jesus, Josué, Jhosuah, même nom, 122. Endroits où J. C. est appelé Dieu dans l'Ecriture, 76. Si la qualité d'Éternel lui

convient, *ibid.* En quel sens il a été dit de lui, *vinculisti cum patre mihi ab Angelis*, 73. & *suiv.* Si sa mort doit être un objet de tristesse, 79. De la tristesse & de la crainte de J. C. 70. & 71.

Jeûnes. Leur usage, 109. Ce qu'on doit penser de la Loi du Jeûne, 180.

Images. Origine des Images, 137. Abus à reformer sur les Images, 133. & 137. De leur culte, 109. Culte superstitieux des Images, 46.

Impureté. Noëls de s'abstenir de l'impureté, 30.

Incarnation. Explication de ce mystère par la raison, 179.

Indiens. Droits du Roi d'Espagne sur les Indiens, 173.

Indulgences. Explication des Indulgences, 108. Questions sur les Indulgences, 127. Matière des Indulgences traitée à fonds, 128.

Inquisition. Blâmée par Agrippa, 140.

Saint Irénée. Eloge de ce Père, 48.

Jugement dernier. Quand doit arriver, 114.

Juifs. Refutez, 101. Si leurs Livres doivent être supprimés & brûlés, 2. & 3.

Jurement. S'il est permis de jurer, & en quelles occasions, 79. & 80. 110.

Justice. Prise pour bonté & libéralité, 128.

Justification. Comment peut être attribuée à la Foi, 63. 80. & 150.

L

L ANGUES. Etude des Langues, de quel usage, 169. & 170.

Jacques Latrans. Apologie d'Erasme contre lui, 75.

Edouard Lée. Ses Ecrits contre Erasme, *ibid.* Ouvrages d'Erasme contre lui, 37.

Leon X. Son Eloge fait par Erasme, 21.

Lettres. Jugement qu'on doit faire des Lettres d'un Auteur, 19.

Liberté Evangelique. En quoi consiste la vérité, 157.

Libre-Arbitre. Défense du Libre-Arbitre, 87. & *suiv.* jusqu'à la page 90. Ce qu'il en faut croire, 63. Accord du Libre-Arbitre & de la Prédestination, 151. & *suiv.*

Limbes. Justes qui n'ont pas connu J. C. placez dans les Limbes avec les enfans, 113.

Loi de Moïse. Propositions peu favorables à la Loi de Moïse, condamnées & excusées, 80.

Loix Ecclesiastiques. Si elles obligent sous peine de péché, & Crime de les mépriser, 109.

Loix humaines. Sous quelles peines elles obligent, 129. Cas dans lesquels elles obligent & n'obligent pas, 155. & 156.

Livre. De combien d'années composé, 122.

Luther. Sentimens d'Erasme sur Luther, 15. 16. 18. 19. 20. 27. 29. 30. 31. 32. 35. 36. 37. 38. 40.

M

MAGIE. Ce qu'on en doit croire, 137.

Mahomet. Fausseté de sa Religion, 101.

Mariage. De ce Sacrement, 76. Si le Pape peut permettre aux Ecclesiastiques de se marier, 119. S'il peut être dissous, 79. Si le Pape peut refondre un Mariage contracté & non consommé; & pour quelles causes, 119. Qu'étant contracté & consommé, il ne peut être dissous, 171. Instructions sur le Mariage Chrétien, 64. & *suiv.* Plusieurs questions sur le Mariage, *ibid.* & 174. Questions sur le Mariage, résolues, 127. Doctrine d'Agrippa sur le Mariage, 144. Ses sentimens sur le Divorce, *ibid.* Du Divorce, 84.

Meditari. Signification de ce verbe dans l'Ecriture Sainte, 172.

Messie. Qu'il peut être péché veniel, 110.

Messe. En quel sens elle est un sacrifice, 61. Qu'elle n'est pas plutôt pour l'un que pour l'autre, 119. Utilité des Messes, 61. De la meilleure manière de l'entendre, 129. Qu'on doit assister aux Messes solennelles, 63. Si l'on doit chanter pendant l'élevation, *ibid.* Plusieurs questions sur la Messe, 186.

Milice. Vie d'un Chrétien, est une milice continuelle, 55.

Ministres de l'Eglise. De leur dignité, 139. De leurs mœurs, 142. Que leurs mœurs ne leur font pas perdre leur autorité, 32. Pureté qu'ils doivent avoir, 51. Preuves, qu'il n'est pas nécessaire que les Ministres de l'Eglise soient innocens pour la validité des Sacramens qu'ils administrent, 105. 106.

107. & 108. Qu'il n'y a que les Evêques & les Prêtres qui aient le droit de prêcher la parole de Dieu, & d'administrer les Sacramens, 107. & 108. Que leur pouvoir ne dépend point de leur sainteté, 109.

Miracles. Deux Miracles, 43.

Marianum. Balcon hors du logis, 112.

Monas. Antiquité & succession du Monachisme, 169. Louange de la vie Monastique & des Moines, 72. & 141. Bons & méchans Moines, 159. De leurs vices, 119. Que les vices de quelques Moines repris ne doivent point interdire tout l'Ordre Monastique, 19. 34. 43. & 47. Déclaration contre les Mendians, 139. Réforme à faire des Moines, 42. Qu'il seroit à propos de les réduire tous à trois Ordres, 182. Sources de leurs différens avec les Clercs, 120.

Moïse. Preuves de la vérité de son histoire, 183.

Monts de Pétré. Condamnez par Cajetan, 130.

Moravie. Sectes qui regnoient dans ce pays, 31.

Mort. Préparation à la mort, 71. Instruction pour bien mourir, *ibid.* Si la mort subite est à craindre, 44.

Thomas Morus. Lettres qu'il a écrites à Erasme après sa déposition, 46.

Mugale. Ce que signifie ce terme, 122.

O

OBEISSANCE. Si l'on est obligé d'obéir à son Supérieur quand le commandement est accompagné de danger de mort, 130.

Ostrinisme. Quelle sorte d'oïseau, 122.

Ordre!

Ordres sacrez. De la maniere de les donner & de les recevoir, 127
Ordre de Clau. Son Eloge, 95. Reforme de cet Ordre, 92
Ordre Roman. Par qui donné premierement, 131. S'il étoit à propos de le donner, 132
Origens. Vie & jugement sur ce Pere, 49
Ouvrages. Dedicace des Ouvrages, blâmée, 28

P

PA. Questions sur son élection, 132. De sa Primauté, 131. & 167. Qu'il n'est pas intallible, 10. S'il peut être excommunié, 8. & 9. Soumis au Concile, 9. S'il peut être déposé par le Concile, 10. 131. & 168. De sa puissance, 6. 9. 10. 125. 167. 168. 172. & 173. Comparaison de sa puissance & de celle du Concile, 7. & 9. S'il peut excommunier tous les Fideles, 6. Qu'il peut faire des Loix qui obligent sous peine de péché, 6. Prétention de sa puissance sur le temporel, 168. Sentimens moderés qu'on doit avoir sur son autorité, 19. 29. 31. & 32.

Parole de Dieu. Son utilité & son autorité, 140. Qu'il n'appartient qu'aux Evêques & aux Prêtres de l'annoncer, 107

Pascha. D'où ce mot est dérivé, 122

Peché. Si on peche mortellement en faisant des actions spirituelles en état de péché mortel, 150

Peché Original. Si le péché Original est prouvé par ces paroles, *In qui omnes peccaverunt.* 82. & 83. Justice de la peine encourue par les hommes à cause du péché du premier homme, 111. Sentiment ridicule d'Agrippa sur le péché original, 143

Pellican. En éviter la superstition, 42

Pefferhorn. Juif converti, 2. Fait supprimer tous les Livres des Juifs, *ibid.* Ecrit contre Reuchlin, 3

Picards. Secte des Picards. Son origine & ses erreurs, 32

Saint Pierre. Sa primauté, 124. 125. & 167. De son institution, 226. Preuves de sa venue à Rome, 181. Si l'on a douté de sa seconde Epître, 81

Albert Pio Prince de Carpi. Ecrit contre Erasme, 89. Erasme lui répond, *ibid.* Sa mort en habit de saint François, *ibid.*

Esdras Pencher, Evêque de Paris. Son Eloge, 24

Prédestination. Questions de la Prédestination profondes, 110. & 111. Causes de la Prédestination, 122. Sentiment de Sadolet sur la Prédestination, 179. Sentiment de Contarini sur la Prédestination, 161. Voir cette matière traitée, p. 151. & *suiv.*

Prédication. Excellence de ce ministère, 25. Regles de la Prédication, *ibid.* Belles instructions sur la Prédication, & les qualitez des Prédicateurs, 67. & *suiv. jusqu'à la page*

Prêtres. De leur puissance, 6. S'ils peuvent administrer le Sacrement de Confirmation, *ibid.* voir *Ecclesiastiques*, & *Ministres de l'Eglise.*

Prieres. Reg'es pour la Priere, 70. Qu'on ne peut se servir d'autre priere que de l'Oraison Dominicale, 108. Prieres en Langue vulgaire, 83. Ce que c'est que le *machilquinim in orando*, *ibid.*

Prieres pour les Morts. Leur utilité, 63. 108. & 109. Abus à reformer sur ce sujet, 63

Probitas. Ce que c'est, 121

Profession Religieuse. Si on faisait profession, on peut laisser à ses heritiers un bien mal acquis, 130

Propriété. Du droit de propriété, 8

Providence. Preuves de la Providence divine, 110. & *suiv.*

Proses ou Sequences. De leur origine & Auteurs, 118.

Puissance Ecclesiastique. De l'origine de la Puissance Ecclesiastique, 5. & 9. *Differente* sorte de puissance Ecclesiastique, 5. Si elle est égale dans tous les Prêtres, 6. Distinction de la puissance Ecclesiastique & Civile, *ibid.* & 172. Etendue de la première, 8. Distinction de la Puissance d'Ordre & de Jurisdiction, 132. & 173

Puissance temporelle. De son origine, 7. Si elle dépend de la Puissance Ecclesiastique, *ibid.* Distinction de la Puissance temporelle & Ecclesiastique, 6. & 172

Purgatoire. Preuves du Purgatoire, 109. Qu'il y en a un, 114. Qui sont ceux qui y doivent passer, *ibid.* Si les ames de Purgatoire peuvent être soulagées par les Indulgences; & comment, 128. Diverses questions sur les ames de Purgatoire, *ibid.*

R

REDEMPTION. De la Redemption de JESUS-CHRIST, 154 & 155

Reformation. Projet de Cochlée pour la Reformation du Clergé, 187. Moins de reformer les Monastères, 22

Religion. De la verité de la Religion Chrétienne, 166. Principes sur lesquels elle est établie, *ibid.*

Preuves de la verité de la Religion Chrétienne, 100. & 101. Comment doit être établie, 148. & 149. Fausseté de toutes les Religions, à l'exception de la Religion Chrétienne, 137

Reprobation. Sa cause, 111. & 112. voir cette matière traitée, 152. & *suiv.*

Resurrection. Raison de la Resurrection, 114

S

SACREMENT. A qui il appartient d'administrer les Sacramens, 107. & 108. *Preuves* de leur validité, quoique administrés par de mauvais Prêtres, 107. 108. & 109

Saints. De leur intercession & invocation, 107. De leur culte, 63. & 109. Du culte de leurs reliques, 137. 138. & 141. Abus sur ce sujet, 138. Superstitions & abus à reformer sur le culte des Saints, 43. 46. & 133.

Satisfaction. Deux sortes de Satisfaction, 60. Quelles satisfactions on doit imposer aux Pénitens, 60. & 61. *Resolution* de diverses questions sur la Satisfaction, 127. Si celui qui n'a point satisfait en cette vie, doit satisfaire en l'autre, 128

Schisms. Que c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Scisms*, 121

E c a

Schy-

Sciences. De l'utilité ou inutilité des sciences,

136

Séquences ou Preses. De leur origine & de leurs

Auteurs,

118

Simila. Ce que c'est,

122

Simon le Zélé. Distingué de Simon Pierre,

122

Simonie. Questions sur la Simonie,

175

Sireur. Si on peut s'en servir pour lever un for-

175

tillage,

130

Jean Standenk. Sa contestation pour l'Archevê-

ché de Rheims, 94. & 96. Est banni,

97

Stibium. Ce que c'est,

122

Lopez Simica. entreprend d'écrire contre Eras-

me,

75

Superflu. Doit être communiqué à ceux qui en ont

besoin,

8

Pierre Sutor. Chartreux, Ecrit contre Erasme.

16. & 77. Apologie d'Erasme contre lui, *ibid.*

Antapologie de Sutor. 77. *voiez son Titre.*

Symbol. D'où vient ce nom, 122. S'il est des

81

Apôtres,

T

T *ALITHA.* Différent de *Tabitha*,

122

Temple. Leur antiquité. 138. Leur utilité,

ibid.

Tertullien. Jugement sur Tertullien, 35. & 36

Theologie. Différentes sortes de Theologie, 140.

& *suiv.* Vraie Theologie, 10. 27. & 58. Regles &

methode de la vraie Theologie, 55. 56. 57. &

suiv. jusqu'à la page 59. 84. 140. & *suiv.* 150. &

151. Fausse Theologie des Païens, 121. Défense de

la Theologie scholastique, 170. & *suiv.* Methode

d'étudier la Theologie, 119. De quelle maniere il

faut se comporter dans les Controverses de Theo-

logie, 27. 29. 30. 31. 33. 36. 39. 40. 41. 46. 55.

& 63.

Jean de Tournebout. Jugement que porte Eras-

me de ses Ecrits,

30

Tradition. Son autorité,

166

Typhonicus. Vent ainsi appelé;

122

V *AUDOUIN.* Origine & progrès de cette Secte;

103. Leurs erreurs, *ibid.* Ne peuvent être la

véritable Eglise, 107

Jean le Varier. de l'Ordre des Freres Mineurs.

Son Eloge,

34

Versions de l'Ecriture Sainte. Si on en doit tole-

rer d'autres que la Vulgate, 15. 21. 24. 26. &

28. Si la Vulgate est de saint Jérôme, 183. Defen-

se des Versions de l'Ecriture en Langue Vulgaire,

61.

Vie. Obligation de la conserver, 175

Vie active. Si elle doit être préférée à la contem-

plative, 171. & 172

Vie Chrétienne. Préceptes & regles de la vie Chré-

tienne, 56. & *suiv.*

Vierge Marie. Qu'il étoit convenable qu'elle fût

exempte de péché originel, 112. Opinion de son

immaculée Conception plus probable, 35. Sentiment

contraire de Caietan, 129. Si elle a mérité

d'être mere de Dieu, 83. Si elle a scû que J. C. étoit

Dieu & homme, *ibid.* De son intercession, *ibid.*

Virginité. Son Eloge, 64

Ulric, Duc de Wurtemberg. Frustré de la Duché

de Wurtemberg, 2. Y est enfin rétabli, *ibid.*

Vaux. Ne doivent être forcés, 36. Si le vœu de

Chasteté est équivalent à celui de ne se point ma-

rier, 130

Volonté de Dieu. antecédente & conséquente,

111.

X

X *IMENEZ, Cardinal.* Sabienveillance

envers Erasme, 75.

Z

Z *Se prend pour f. d.*

121

Zona. Ce que ce mot signifie,

123

Fin de la Table des Matieres.